
NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07139518 4




Parson

PRÉCIS

DE

L'HISTOIRE ANCIENNE.

AVIS.

Les éclaircissemens et les développemens des diverses matières, placés soit en tête, soit à la fin des chapitres, soit en notes, sont imprimés en petit-texte. Outre l'utilité dont ils seront sous le rapport historique, nous les regardons comme propres à faciliter l'explication d'une foule de passages d'Homère, d'Aristote, de Pausanias, et de plusieurs autres auteurs. Le professeur, selon qu'il le jugera convenable, pourra faire apprendre, ou faire étudier seulement, aux élèves cette partie du Précis.

PARIS, IMPRIMERIE DE DECOURCHANT,
Rue d'Erfurth, n. 1, près l'Abbaye.

PRÉCIS

DE

L'HISTOIRE ANCIENNE,

ugustin Simon Jean Chrysostome Remi Jean Baptiste Charles

PAR MM. POIRSON ET CAYX,

PROFESSEURS D'HISTOIRE

AUX COLLÉGES ROYAUX DE HENRI IV ET DE CHARLEMAGNE.

OUVRAGE ADOPTÉ PAR LE CONSEIL ROYAL DE L'UNIVERSITÉ DE FRANCE, ET PRESCRIT POUR L'ENSEIGNEMENT DE L'HISTOIRE ANCIENNE DANS LES COLLÉGES ROYAUX ET DANS LES AUTRES ÉTABLISSEMENS D'INSTRUCTION PUBLIQUE.

SECONDE ÉDITION,

Revue et augmentée.

PARIS,

LOUIS COLAS, LIBRAIRE, RUE DAUPHINE, N° 32;

L. HACHETTE, LIBRAIRE,

RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 12.

OCTOBRE 1828.

PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE ÉDITION.

La critique la plus indulgente ne peut fermer les yeux sur les nombreux défauts qui déparaient les abrégés d'histoire ancienne publiés jusqu'à présent en France, et destinés à l'enseignement des colléges. On n'y avait point compris l'histoire de plusieurs peuples, tels que les Juifs, les Syriens, les Phéniciens, les Cypriotes, les Rhodiens, les Crétois, les Épirotes, les Thessaliens, les Thraces, les Grecs établis dans l'Asie mineure et dans le sud de l'Italie. Les autres nations plus connues, à la tête desquelles se placent les Égyptiens, les Assyriens, les habitans de la Grèce centrale et du Péloponèse, ont donné lieu, depuis un siècle, à d'immenses recherches en Angleterre, en Allemagne, en France, principalement au sein de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Leur formation et leur organisation primitives, leurs religions, leurs gouvernemens, leur industrie et leur commerce, leurs sciences et leurs arts, soumis à de laborieuses investigations, ont été mieux connus et mieux appréciés. Les abréviateurs étaient demeurés eux-mêmes et tenaient leurs lecteurs étrangers à ces recherches, à ces découvertes. Cette seconde espèce d'inexactitude était peut-être plus grave encore que la première.

M. Durozoir, notre collègue, a publié récemment le premier volume de son histoire ancienne : il a élargi le cercle des études historiques, et mérité, par ses efforts, d'honorables suffrages. Nous entrons peu après lui dans une carrière dont il a parcouru une partie. Dominés par la nécessité de renfermer dans un espace très-resserré le précis de l'histoire ancienne, nous avons cependant essayé, d'un côté, de remplir les omissions et de combler les lacunes; d'un autre, d'éclairer les matières déjà traitées des lumières que l'on doit aux travaux de trois nations savantes. L'étude des originaux, un enseignement de dix années, nous ont conduits à des idées et à des vues entièrement nouvelles sur divers sujets. Nous avons joint ces résultats à ceux déjà obtenus par nos devanciers.

Notre précis renferme deux espèces de documens destinés à deux degrés d'enseignement. L'une contient la rapide narration de tous les faits propres en même temps à donner une idée nette de l'histoire de chaque peuple, et à faciliter la lecture ou l'explication des historiens, des orateurs, des poëtes qui, directement ou indirectement, se sont occupés de cette nation ; cette partie se trouve à la portée des intelligences les plus

jeunes et les moins développées. L'autre s'adresse à des esprits plus exercés : elle se compose d'éclaircissemens ou de considérations qui deviendront nécessaires dès que l'on commencera à soumettre les faits à la discussion, dès qu'on cherchera à en déduire des conséquences.

Il est une branche importante de l'histoire ancienne, la chronologie, qui a offert jusqu'ici un grand nombre de difficultés insolubles. Les systèmes se sont multipliés à l'infini pour se détruire les uns par les autres. Il y a eu plus de deux cents calculs différens pour établir le nombre d'années écoulées depuis la création du monde jusqu'à la naissance de Jésus-Christ. D'après le calcul le plus court, on ne trouve, dans cet espace de temps, que 3483 ans, tandis que le calcul le plus long assigne 6984 ans à cette durée; ce qui donne une différence de 3500 années. Obligés de choisir entre tant d'opinions diverses, nous aurions désiré pouvoir adopter un systéme chronologique dont toutes les parties fussent parfaitement liées entre elles. Mais nous avons vu avec regret que la plupart des systémes le plus généralement suivis sont incomplets et ne résolvent qu'une partie des difficultés dont l'esprit est frappé après un examen un peu approfondi. Nous ne craignons pas d'affirmer que les ouvrages composés jusqu'ici sur la chronologie ancienne manquent de cet ensemble qui peut seul en garantir l'exactitude rigoureuse. Ce qui reste à faire demande encore de longs travaux, commencés par un des membres les plus distingués de l'Institut de France, et dont le résultat est attendu avec une vive impatience par tous ceux qui s'occupent des peuples de l'antiquité. Nous avons donc été réduits à suivre l'ordre chronologique de l'*Art de vérifier les dates avant J.-C.*, où se trouvent d'excellentes parties qu'avaient rendues faciles les travaux de De Vignoles, de Fréret et d'Albert. La chronologie des Juifs, celle des Assyriens et des Lydiens, et celle de la république romaine ont été discutées et établies avec une rare sagacité. Mais la chronologie des rois d'Égypte offre des lacunes et des contradictions trop fréquentes pour que nous puissions les relever en détail. Dans la chronologie des rois d'Assyrie, les auteurs de l'Art de vérifier les dates citent, en l'approuvant, l'opinion de Fréret qui fait conquérir l'Asie, par Sésostris, de 1611 à 1579, et dans la chronologie des rois d'Égypte, ils placent le régne du même prince à l'année 1356, sans rappeler l'opinion qu'ils ont énoncée à l'article des rois d'Assyrie. Nous pourrions faire remarquer d'autres fautes graves qui ont échappé aux savans auteurs de cet ouvrage, au reste fort utile; mais comme nous n'avons pas cru pouvoir mieux faire que de l'adopter dans son ensemble, après avoir corrigé les erreurs de détail, il serait peu convenable de pousser plus loin nos observations critiques [1].

---

[1] Nous ne portons ce jugement que sur le volume de l'*Art de vérifier les dates*, qui

L'histoire ancienne, telle que nous l'ont fait connaître les livres saints et les historiens de la Grèce et de Rome, ne présente de notions étendues que sur les peuples compris entre l'Indus à l'orient, le Jaxartes, la mer Caspienne, le Caucase, les Palus-Méotides, le Danube, l'Elbe et l'Oder au nord; l'océan Atlantique, les îles Britanniques à l'occident; le pays des Gétules, la Libye extérieure, l'Éthiopie et l'océan Erythrée au midi. Hors de cette ligne, les anciens eurent quelques relations avec les Indiens, les Scythes, les Sarmates, les Scandinaves. Mais ils n'acquirent que des connaissances très-imparfaites sur les pays que ces peuples occupaient, et des notions plus légères, plus incomplètes encore sur leurs révolutions. L'histoire ancienne, transmise par les Juifs, les Grecs et les Romains, peut se diviser en six époques principales.

La première embrasse la *création* et le *déluge*. Parmi les hommes, les uns se livrent à la vie pastorale, les autres bâtissent des villes, cultivent quelques-uns des arts nécessaires à la vie, et en abusent pour se corrompre : il ne s'établit aucune grande domination connue, de 4960 environ à 3300.

La seconde époque est celle de la *fondation des empires primitifs*. On voit s'élever successivement les royaumes d'Ethiopie, d'Egypte, d'Assyrie, de Damas, de Sidon, de Tyr, de Judée, de Grèce, de Troie, de Lydie, de Phrygie, et, en dernier lieu, ceux de Ninive, de Babylone, de Médie. Cette époque s'étend depuis le quatrième siècle après le déluge jusqu'à Cyrus, de 2900 environ à 560.

La troisième époque est celle de la *fondation de l'empire des Perses*, à la suite des conquêtes de Cyrus, de Cambyse son fils, de Darius Hystaspes. Cyrus forme un vaste empire du royaume de Perse proprement dit, et de ceux de Médie, de Lydie, d'Assyrie, avec leurs dépendances. Cambyse y ajoute l'Egypte. Darius Hystaspes soumet au tribut la Thrace et la Macédoine, et projette d'asservir la Grèce. Cette époque est de soixante-six ans, 560-494.

La lutte entre les Perses et les Grecs, les rivalités des Grecs entre eux forment la quatrième époque, qui s'étend dans un espace de cent trente-quatre ans, 494-360.

La cinquième, bornée à trente-six ans, 360-323, présente la fondation d'un puissant *empire en Macédoine et en Grèce, par Philippe II;*

---

renferme l'histoire des temps avant J.-C., et que les Bénédictins n'ont pas eu le temps d'achever. Ce volume, qui forme la première partie de leur grand ouvrage, a été publié en 1820. Les éditeurs ont souvent fait preuve de discernement et de savoir. Mais nous ne craignons pas de blesser leur amour propre, en disant qu'ils sont inférieurs aux Bénédictins. C'est d'ailleurs un mérite réel à nos yeux que leur travail ait été jugé digne d'être réuni à celui des savans religieux de Saint-Maur.

la conquête de la monarchie persane, par son fils Alexandre; enfin *la réunion temporaire de la Grèce et de la Perse.*

Dans la sixième se placera le *démembrement de l'empire d'Alexandre* en trois royaumes principaux et en une foule d'états particuliers. Ces états, depuis le golfe Adriatique jusqu'à l'Euphrate, tombent au pouvoir des Romains; et depuis l'Euphrate jusqu'à l'Indus, au pouvoir des Parthes.

PRÉCIS

DE

L'HISTOIRE ANCIENNE.

HISTOIRE SAINTE.

CHAPITRE PREMIER.

Temps écoulés depuis la création jusqu'à la mort de Moïse, 4963-1605.

1re ÉPOQUE. — CRÉATION, DÉLUGE.

L'œuvre de la création est restée inexplicable pour les philosophes de l'antiquité. Dans l'ignorance où ils étaient de ce dogme universellement adopté par les Juifs, presque tous supposaient l'éternité de la matière; quelques-uns faisaient cependant intervenir l'action d'un être supérieur; d'autres attribuaient la formation de l'univers au concours fortuit des atômes mis en mouvement dans l'espace. Ces divers systèmes sont tombés devant le récit de *Moïse*[1], qui a prouvé que l'homme ne peut s'élever que par la révélation à l'intelligence des œuvres de Dieu.

La *Genèse* a donné naissance à plusieurs questions dont la discussion approfondie fait mieux ressortir la vérité de l'historien sacré. Il paraît établi que les six jours que Dieu employa à compléter la création ont une plus longue durée que les jours ordinaires, et qu'on doit les regarder comme *autant de périodes de temps indéterminées*[2].

Plusieurs auteurs se sont occupés d'assigner la saison de l'année et le lieu du globe où le premier homme a été créé. Moïse ne donne aucun

[1] Moïse, dans les cinq livres qu'il a laissés, la *Genèse*, l'*Exode*, le *Lévitique*, les *Nombres*, et le *Deutéronome*, a composé l'histoire de la création et des Israélites jusqu'au moment où ils vont entrer dans la terre promise.

[2] Conférence de M. l'évêque d'Hermopolis, dans laquelle Moïse est considéré comme historien des temps primitifs.

détail précis sur ces deux questions, qu'il est aussi inutile qu'impossible de résoudre. Cependant il est hors de doute que l'Asie a été le berceau de l'homme. *Huet*, évêque d'Avranches, et le savant bénédictin *Calmet*, placent le paradis terrestre, qui fut la première demeure d'Adam et d'Ève, l'un au confluent du Tigre et de l'Euphrate, le second à la source de ces deux fleuves. Après le déluge on trouve les fils de Noé dans la Mésopotamie, non loin du séjour *d'Éden*, si l'on admet l'une des conjectures des deux auteurs que nous avons cités.

4963 av. J.-C. — Dieu créa le monde en six jours, et plaça Adam et Ève dans le paradis terrestre. Il avait créé l'homme et la femme justes et immortels; mais leur désobéissance leur ayant fait perdre leur pureté primitive, il les dépouilla des précieux avantages dont ils jouissaient dans le séjour d'Éden. Dieu, en condamnant l'homme et la femme au travail et à la douleur, promit un rédempteur au genre humain.

4962-61. — Les premiers enfans d'Adam et d'Ève furent Caïn et Abel.

4833.— Caïn, jaloux d'Abel dont les offrandes étaient plus agréables à Dieu, donna la mort à son frère et ensanglanta le premier la terre. Caïn, poursuivi par ses remords, construisit une ville à l'orient d'Éden, pour se mettre à l'abri de ses continuelles frayeurs.

Le troisième fils du premier homme fut Seth, qui demeura fidèle au Seigneur, malgré la dépravation générale. Les autres patriarches, ou les chefs des générations suivantes, furent Énos, Caïnan, Malaléel, Jared, Hénoch, miraculeusement tiré du monde, Mathusalem, celui de tous les patriarches auquel Dieu a accordé la plus longue vie, Lamech et Noé.

Les descendans de Caïn, qu'on appelle dans l'Écriture les enfans des hommes, entraînèrent dans leur corruption les descendans de Seth, qui sont appelés les enfans de Dieu. La perversité régnait sur la terre. Le Seigneur, irrité de l'outrage fait à sa gloire par les vices des hommes, résolut de les punir en les exterminant; mais il fit grâce à Noé en faveur de ses vertus, et lui ordonna de con-

struire une arche pour s'y renfermer avec sa famille et un couple de tous les animaux qui vivaient sur la terre. Noé menaça en vain les hommes de la colère de Dieu, qui punit leur endurcissement par le déluge (3308). Les eaux du ciel et de la mer inondèrent la terre et s'élevèrent de quinze coudées au-dessus des plus hautes montagnes. Tous les peuples anciens ont conservé la tradition du déluge, qui est décrit dans les livres saints, et le globe présente plusieurs phénomènes qui attestent la révolution physique qu'il a éprouvée dans des temps rapprochés de la création [1].

Après le déluge, Dieu donna des préceptes à Noé, défendit l'homicide et promit de ne plus submerger la terre. Mais la nature humaine fut frappée d'une dégradation remarquable, et la durée de la vie des hommes fut considérablement réduite. Noé mourut l'an 2958.

2e ÉPOQUE. — FONDATION DES EMPIRES.

2907-2868. — Tous les hommes, depuis le déluge, vivaient rassemblés dans les plaines de Sennaar, entre le Tigre et l'Euphrate. Ils commencèrent à construire une tour qu'ils voulaient élever jusqu'au ciel. Dieu punit leur orgueil en confondant leur langage, et les força à se disperser. Les trois fils de Noé formèrent alors les divers empires. Les descendans de Sem peuplèrent toute l'Asie du milieu, depuis les monts Amanus et Taurus jusqu'à la mer du Japon; ceux de Cham se répandirent dans les diverses contrées de l'Afrique; ceux de Japhet couvrirent l'Europe et toute l'Asie septentrionale. Les empires d'Égypte et d'Assyrie furent fondés peu après le déluge, tandis que neuf patriarches se succédèrent depuis Sem jusqu'à Abraham, lequel doit être regardé comme la tige du peuple israélite.

2366. — Abraham, fils de Tharé, naquit à Ur, ville

[1] Recherches sur les ossemens fossiles, etc., par M. le baron Cuvier. *Voir* l'introduction.

de Chaldée. Dieu l'ayant choisi pour être le père du peuple destiné à perpétuer sa loi, lui apparut (2296), lui prescrivit d'abandonner sa patrie, et lui donna la terre de Chanaan pour lui et ses descendans. Abraham passa l'Euphrate et s'établit avec sa famille dans une ville de Mésopotamie. Après la mort de son père il changea de demeure, et s'arrêta dans la terre de Chanaan, près du lieu où fut dans la suite fondée Samarie. Les villes de Sodome, de Gomorrhe, de Séboim et d'Adama furent détruites par le feu du ciel, à cause des crimes de leurs habitans. Abraham, après divers voyages, mourut (2191) à l'âge de 175 ans, laissant son fils Isaac pour unique héritier de ses troupeaux. Isaac et Jacob, son fils, imitèrent la foi d'Abraham et reçurent de Dieu les mêmes promesses. Dieu donna à Jacob le nom d'Israel, d'où ses enfans furent appelés Israélites. Pendant qu'ils se livraient à la vie pastorale, Dina, fille de Jacob, fut enlevée par un prince du pays de Sichem. Siméon et Lévi, frères de Dina, tirèrent vengeance de cet outrage en le mettant à mort avec tout son peuple. Ces cruelles représailles rendirent Jacob odieux et l'obligèrent d'abandonner le pays qu'il habitait et d'aller s'établir à Béthel.

Un de ses douze fils (2097), Joseph, fut vendu par ses frères et conduit en Égypte, où il fut bientôt jeté dans les fers, victime d'une accusation calomnieuse. Mais inspiré de l'esprit du Seigneur, Joseph étonna les compagnons de sa captivité en expliquant leurs songes. Il fut rendu à la liberté par l'ordre du roi Pharaon, et il administra son royaume en qualité de premier ministre. Sa prévoyance sauva l'Égypte d'une ruine entière pendant sept ans de stérilité dont Dieu avait frappé cette contrée. Il appela Jacob de la terre de Chanaan, et l'établit avec sa famille dans le pays de Tanis (2076).

Les Israélites, devenus puissans, excitèrent la jalousie des Égyptiens, et souffrirent les plus violentes persécutions. Ils étaient condamnés aux travaux les plus durs,

à la construction des canaux et des monumens qui fertilisaient et embellissaient l'Égypte. Cependant leur population prenant tous les jours de nouveaux accroissemens, les rois d'Égypte ordonnèrent de faire mourir tous les enfans mâles qui naîtraient des femmes israélites, et de les jeter dans les eaux du Nil.

1725.—Dieu suscita enfin à son peuple un vengeur dans la personne de Moïse, qui vint au monde dans la ville de Tanis, où son père s'était retiré avec toute sa famille. Encouragé par plusieurs prodiges qui lui firent connaître sa mission divine, Moïse se mit à la tête des Israélites qui étaient en Égypte au nombre de plus de six cent mille, et les conduisit vers la terre promise en traversant la mer Rouge, dont les eaux se séparèrent pour assurer la fuite du peuple de Dieu. Le roi d'Égypte fut englouti avec toute son armée en poursuivant les Israélites (1645).

Le Seigneur, après avoir sauvé son peuple par un miracle aussi éclatant, apparut à Moïse sur le mont Sinaï, et écrivit de sa main le *Décalogue* ou les dix commandemens qui contiennent les principes du culte divin et de la société humaine. Moïse consacra le tabernacle qui devait être le signe de l'alliance que Dieu avait faite avec son peuple. Son frère Aaron, auquel la garde en était confiée, obtint la dignité de grand-prêtre qui devint héréditaire dans sa famille. Cette dignité donna souvent à la même personne la puissance civile et la puissance sacrée, et subsista, avec des prérogatives différentes, jusqu'à la destruction de Jérusalem et du temple par les Romains. Les Israélites, avant d'arriver dans la terre promise, errèrent pendant quarante ans dans les déserts de Pharan et de Sin, furent souvent indociles à la voix du Seigneur et aux ordres de Moïse, et eurent à triompher des Amalécites, des Chananéens, des Amorrhéens et des Madianites. Ce fut sous la conduite de Moïse qu'ils remportèrent tant de victoires; mais il ne lui fut pas donné de voir la terre que Dieu avait promise aux Is-



raélites. Il mourut sur le mont Nébo, après avoir proclamé Josué pour son successeur (1605). C.

CHAPITRE II.

Histoire sainte : Temps écoulés depuis la mort de Moïse jusqu'au schisme des dix tribus, 1605-962.

Depuis la mort de Moïse jusqu'à l'avénement de Saül au trône, les Israélites, incertains de la forme de gouvernement qu'ils doivent adopter, obéissent d'abord à Josué, ensuite à un conseil d'anciens, composé des principaux de la nation, et enfin à des Juges à vie, qui les gouvernent avec une autorité absolue, et que Dieu suscite pour les délivrer de la domination étrangère. L'établissement de la royauté fixe l'état politique du peuple de Dieu, et l'élève à un degré de puissance auquel il ne peut se maintenir après le schisme des dix tribus.

1605. — JOSUÉ, soutenu par les promesses de Dieu, passe le Jourdain, se rend maître de Jéricho, extermine les nations et les princes qui s'opposent à ses desseins, et établit les Israélites dans la terre promise. Il y eut jusqu'à trente et un rois, dont les Israélites triomphèrent, tant sous la conduite de Josué que sous celle de Moïse. Ces guerres nombreuses furent surtout fatales aux peuples vaincus. Cependant les Israélites n'exterminèrent que ceux qui osèrent s'opposer, par les armes, à l'établissement qu'ils tenaient de la promesse même de Dieu. Josué choisit trois Israélites de chaque tribu pour faire le partage du territoire conquis.

1580. *Gouvernement des anciens.*—La tribu de Juda, désignée par Dieu même pour commander aux autres tribus, poursuit le cours des victoires de Josué. Cependant les Israélites éprouvent plusieurs défaites. Ils sont vaincus par Chusan (1562), roi de la Mésopotamie, et restent pendant huit ans soumis à sa domination.

1554. *Gouvernement des juges.*—Othoniel, premier juge, venge les Israélites de leur défaite et les délivre de la servitude. Ahod et Samgar commandent avec gloire; mais les Israélites, oubliant bientôt les bienfaits du Seigneur, s'attirent sa colère en se livrant à l'idolâtrie. Jabin, roi chananéen, et les Madianites les subjuguent. 1349.—Gédéon les délivre du joug de ces derniers, et assure pendant quarante ans leur indépendance. Après sa mort, les Israélites commettent les mêmes fautes, et éprouvent les mêmes malheurs. Ils sont successivement gouvernés par Abimélech, Thola, Jaïr, Jehpté, Abesan, Ahialon, Abdon, Samson, le grand-prêtre Héli, Achitob et Samuel qui est leur dernier juge (1080).

1080. *Établissement de la royauté.*—Les Israélites, mécontens du mauvais gouvernement des fils de Samuel, lui demandent un roi. Saül, de la tribu de Benjamin, est élu par le sort et sacré par Samuel. Le gouvernement des juges avait duré quatre cent soixante-quatorze ans. (De 1554 à 1080.)

1062.—*Saül,* reconnu roi par les Israélites, continue la guerre commencée contre les Philistins et leur enlève les places de Machmas, de Béthel et de Gabaa. Son fils Jonathas remporte une célèbre victoire sur ce peuple. Saül triomphe des Amalécites; leur roi Agag, fait prisonnier, est mis à mort par Samuel.

1048. — *David,* fils d'Isaï, est sacré roi d'Israel par Samuel, auquel Dieu l'avait désigné pour succéder à Saül. Il accepte le défi du géant Goliath et lui donne la mort. Les succès de David et l'attachement que les Israélites font éclater pour lui, excitent la jalousie de Saül, qui essaie en vain d'attenter à ses jours.

Les Philistins, vaincus mais non subjugués par les Israélites, ayant repris les armes, Saül marche contre eux, leur livre bataille près de la montagne de Gelboé, et vérifie par sa défaite, sa mort et celle de trois de ses enfans, la prophétie menaçante de Samuel (1040).

Isboseth, fils de Saül, s'empare du trône après sa

mort. David, déjà reconnu roi d'Israel et de Juda, soutient ses droits par les armes, et, après une lutte de sept ans, triomphe des efforts d'Isboseth (1033).

Trois ans après il remporte une victoire éclatante sur les Philistins, et fait conduire à Jérusalem l'arche sainte qui avait été reprise sur les vaincus (1028).

David porte ensuite la guerre chez les Philistins, les Moabites, les Syriens et les Iduméens, et étend sa domination depuis la Méditerranée jusqu'à l'Euphrate. Il se rend coupable d'un double crime que le prophète Nathan lui reproche au nom de Dieu, et qu'il expie par une pénitence sévère. Les dernières années de sa vie sont affligées par la révolte de son fils Absalon, qui tente d'usurper le trône. Le prince rebelle, malgré l'appui que lui prêtent un grand nombre d'Israélites, est battu et tué dans la forêt d'Éphraïm (1010).

David jette les fondemens du temple de Jérusalem, que ses mains souillées de sang ne devaient pas élever, et meurt à l'âge de soixante-onze ans, laissant ses *Psaumes* que l'Église redit dans ses prières (1001).

1001. — *Salomon* succède à David son père, dans la dix-septième année de son âge. Il punit du dernier supplice l'ambition criminelle de son frère Adonias, affermit son trône par d'autres actes de rigueur, et s'allie avec le roi d'Égypte dont il épouse la fille.

Dieu apparaît à ce prince pendant son sommeil et lui promet d'accomplir tous les vœux qu'il fera connaître. Salomon ne demande que la sagesse. Il est cependant comblé de richesses et de gloire, et il éclipse, par l'éclat de sa couronne, tous les rois ses contemporains. Il met à profit la paix dont il fait jouir ses sujets pour bâtir le temple de Jérusalem, commencé par son père. Les Tyriens lui fournissent des matériaux et des ouvriers habiles. Cent cinquante mille hommes travaillent pendant sept ans à la construction de ce temple, le plus majestueux et le plus riche qui ait jamais été consacré à Dieu. Il fait construire des palais magnifiques, entoure Jérusa-

lem de murailles, et fonde ou agrandit Palmyre ou Thadmor, Maggeddo, Baalath et d'autres villes importantes. Il fait fleurir le commerce dans son royaume; ses vaisseaux, réunis à ceux des Tyriens, font de fréquens voyages à Ophir et à Tarsis, et répandent à leur retour dans la Judée, l'or et l'argent, et les denrées précieuses qu'ils trouvent en abondance dans ces deux villes. Son royaume, riche et tranquille au dedans, est respecté au dehors; les rois étrangers rendent hommage à la sagesse et à la puissance de ce prince.

Salomon ne peut résister aux séductions de tant de grandeur et d'opulence. Il se livre à de honteuses faiblesses et reçoit dans son palais un grand nombre de femmes idolâtres qui lui font abandonner la voie du Seigneur. Il adore Astarté, Moloch et Chamos, divinités des Tyriens, des Ammonites et des Moabites. Le prophète Ahias annonce à Salomon le jugement de Dieu sur sa maison, et lui prédit qu'après sa mort son royaume sera divisé, et que dix tribus seront gouvernées par un de ses sujets.

962. —Salomon meurt à l'âge de cinquante-huit ans, après en avoir régné quarante. Nous avons de ce prince *le Cantique des Cantiques*, des *Proverbes*, des *Prières* et des *Psaumes*. De savans interprètes pensent qu'il n'est auteur ni de l'*Ecclésiaste*, ni d'autres écrits qui ont été souvent mis sous son nom.

962.— Les Israélites, assemblés à Sichem pour couronner *Roboam*, fils de Salomon, lui demandent une diminution des impôts. Irrités du refus de ce prince, ils l'abandonnent et proclament pour roi Jéroboam. Deux tribus seulement, Juda et Benjamin, demeurent fidèles au fils de Salomon. C.

CHAPITRE III.

Histoire sainte : Temps écoulés depuis le schisme des dix tribus jusqu'à la captivité de Babylone, 962-606.

La séparation des douze tribus en deux états indépendans n'amène pas de changement dans la forme de gouvernement adoptée par les tribus de Juda et d'Israel ; mais elle est la cause de leur rivalité et de leur faiblesse, et enfin de la ruine des deux peuples. La royauté est conservée et se maintient sans interruption chez les deux peuples, jusqu'à la destruction du royaume d'Israel par Salmanasar (718), et jusqu'à la prise de Jérusalem par Nabuchodonosor II (606). Ainsi les douze tribus deviennent successivement tributaires des rois d'Assyrie. Les principaux prophètes, Élie, Élisée, Zacharie, Isaïe, paraissent dans cette période, et annoncent les malheurs des rois et des peuples, et la naissance du Sauveur des hommes, qui doit trouver tant d'incrédules parmi les Israélites, auxquels elle avait été promise. Nous allons présenter la suite des rois de Juda et d'Israel, avec le précis des événemens les plus importans qui appartiennent aux deux royaumes.

§ I. *Histoire des royaumes de Juda et d'Israel jusqu'à la soumission des dix tribus par les Assyriens*, 962-718.

ROIS DE JUDA.

962. *Roboam*, fils de Salomon, établit à Jérusalem le siége de son autorité. Il essaie en vain de réduire les tribus rebelles. Son royaume est envahi par les Égyptiens et sa capitale conquise. Ce prince impie meurt à l'âge de trente-deux ans.

946. *Abiam*, son fils, met sur pied une armée de quatre

ROIS D'ISRAEL.

962. *Jéroboham*, pour conserver le pouvoir qu'il a usurpé, appelle à son secours Sesac, roi d'Égypte. L'impiété règne en Israel comme en Juda.

943. Jéroboham a pour successeur *Nadab*, son fils, qui est mis à mort par Baaza.

942. *Baaza* occupe pendant vingt-quatre ans le trône

cent mille hommes et triomphe des efforts de Jéroboham. Il meurt après un règne de trois ans.

944. Pendant la minorité d'*Asa*, Maacha, son aïeule, gouverne le royaume de Juda, et y introduit le culte de l'idolâtrie. Asa, parvenu à sa majorité, rétablit le vrai culte. Il défait le roi des Éthiopiens qui menaçait d'envahir ses états.

904. *Josaphat*, son fils, profite de la paix, pour s'occuper de la réforme des abus et de l'administration de la justice. Il fait donner en mariage à son fils Joram, Athalie, fille d'Achab, roi d'Israel. Il triomphe des Moabites et des Ammonites. Mais Dieu punit Josaphat de son alliance avec l'impie Achab par la perte de sa flotte. Il meurt après un règne de vingt-cinq ans.

880. *Joram* imite l'impiété des rois d'Israel, et fait massacrer tous ses frères pour s'affermir sur le trône de Josaphat. Il bat les Iduméens; mais les Philistins et les Arabes envahissent son royaume. Dieu le frappe d'une maladie cruelle. Son fils Ochosias, qui lui succède, ne règne qu'un an.

876. *Athalie*, veuve de Joram, fait mettre à mort tous les enfans de son fils

d'Israel. Son fils *Éla*, qui lui avait succédé en 919, ayant été mis à mort par *Zamri*, plusieurs prétendans se disputent la couronne, et la perdent après un règne éphémère. *Amri* ou *Homri*, qui en reste maître depuis 919 jusqu'en 907, fonde la ville de Samarie, qui devient la capitale du royaume.

907. *Achab*, successeur d'Amri, épouse Jésabel, fille d'un roi des Tyriens. Il surpasse tous les rois d'Israel en impiété. Jésabel établit en Israel le culte des divinités phéniciennes. Les miracles d'Élie confondent les Israélites qui mettent à mort quatre cent cinquante prêtres de Baal près du torrent de Cisson. Achab, secouru par Josaphat, met en fuite le roi des Syriens qui avait attaqué Samarie. Il usurpe le champ de Naboth. Dieu le punit de cette injustice, et Achab meurt près de Ramoth, dans une guerre contre le roi de Syrie.

888. Après la mort d'*Ochosias*, fils d'Achab et de Jésabel, qui ne règne qu'un an, son frère *Joram* occupe le trône d'Israel. Il attaque les Moabites et les rend tributaires. Pendant le siége de Samarie par Ben-Hadad, roi de Syrie,

ROIS DE JUDA.

Ochosias. Joas est sauvé par Josabeth et monte sur le trône après le meurtre d'Athalie.

870. *Joas*, devenu roi de Juda, oublie, après la mort du grand-prêtre Joïada, les leçons qu'il en avait reçues et les sermens qu'il avait faits. Le prophète Zacharie est lapidé par ses ordres. Le royaume de Juda est livré à toutes les horreurs de la guerre étrangère, et Joas est assassiné après quarante ans de règne.

831. *Amasias* venge la mort de son père en faisant périr ses assassins. Il fait la guerre aux Iduméens, remporte sur eux une victoire dans la vallée des Salines, est battu par Joas, roi d'Israel, et assassiné à Lachis par ses sujets révoltés.

803. *Ozias* ou *Ozarias* triomphe des Arabes, des Ammonites et des Philistins, tant qu'il se montre docile aux conseils du prophète Zacharie. Il est frappé par la main de Dieu dans le temple même de Jérusalem. Il meurt misérablement après un règne de cinquante-deux ans.

752. *Jonathan*, son fils, règne seize ans. Isaïe et Michée de Morasti prophétisent sous son règne. Ils

ROIS D'ISRAEL.

les habitans, réduits à toute extrémité par la famine, sont rassurés par les miracles et les prédications d'Élisée. Joram est blessé au siége de Ramoth, et mis à mort par son général Jéhu.

876. *Jéhu* est reconnu roi d'Israel. Il fait périr l'impie Jésabel, tous les descendans d'Achab, tous les prêtres de Baal, sans renoncer au culte du veau d'or.

848. *Joachas*, pendant tout son règne, marche dans le voies de Jéroboham, et mêle le culte des veaux d'or à celui du vrai Dieu. Les Syriens accablent son peuple de toutes sortes de maux, comme l'avait prédit le prophète Élisée. Il meurt dans la dix-septième année de son âge.

832. *Joas* reprend sur les Syriens toutes les villes qu'ils avaient conquises sur Joachas, triomphe d'Amasias, emporte dans son royaume les richesses du temple de Jérusalem, et meurt dans la seizième année de son règne, marqué par d'éclatans succès.

817. *Jéroboham II*, prince guerrier, sous le règne duquel paraissent Jonas, Osée, Amos et Abdias, prophètes célèbres, fait des conquêtes importantes sur les Syriens, et leur enlève tout

prédisent les malheurs de Samarie, la naissance du Messie à Bethléem, la conversion des gentils, la dispersion des Juifs et leur retour.

737. *Achaz*, un des rois les plus impies de Juda, soutient la guerre contre Rasin, roi de Syrie, et Phacée roi d'Israel. Il est secouru par Théglath-Phalassar, roi d'Assyrie, qui lui enlève le port d'Elath et le commerce de l'Afrique et de l'Inde.

723. *Ézéchias*, aussi célèbre par la sainteté de sa vie que son père Achaz par sa désobéissance à la loi du Seigneur, consacre les premiers temps de son règne à la destruction de l'idolâtrie et au rétablissement du vrai culte. Il reprend sur les Philistins les places qu'ils avaient enlevées au royaume de Juda, et refuse de payer à Salmanasar le tribut auquel son père avait été condamné. Attaqué par Sennachérib, il dépouille le temple de Jérusalem de ses richesses et les envoie à ce prince. Sennachérib, après avoir ravagé l'Égypte, fait une nouvelle invasion dans la Judée, et voit son armée entière exterminée par la main de Dieu.

707. Le roi de Juda, délivré

le pays depuis Hamath jusqu'à la mer du Désert, ou lac Asphaltite. Il meurt après un règne de cinquante ans.

677. *Zacharie*, son fils, après un règne de six mois, est assassiné par Sellum, qui est lui-même, un mois après, défait et tué par Manahem.

766. *Manahem* n'établit son autorité que par la plus violente tyrannie. Forcé de livrer sans cesse des combats contre les Israélites que révoltait son usurpation, il fait alliance avec Phul, roi d'Assyrie, et consent à lui payer un tribut considérable.

754. *Phaceia* marche sur les traces de son père, et ne conserve le trône que l'espace de deux ans.

753. *Phacée*, fils de Romélie, met à mort Phaceia, et règne à sa place. Battu par Théglath-Phalassar, roi d'Assyrie, il essaie en vain de détrôner Achaz, roi de Juda. Il est mis à mort par Osée.

726. *Osée* ou *Hosée* s'empare du trône d'Israel, ébranlé par les dernières révolutions. Salmanassar, roi d'Assyrie, envahit le royaume d'Osée, emporte plusieurs places et rend ce prince tributaire. Osée s'étant révolté quelque temps après, Salmanassar détruit Samarie, en massacre les habi-

de cet ennemi, répare les maux de la guerre et embellit Jérusalem de monumens dont quelqnes-uns subsistent encore aujourd'hui.

tans, et envoie en Assyrie le roi lui-même chargé de chaînes.

728. Le royaume d'Israel ou des dix tribus est détruit deux cent quarante-quatre ans après leur révolte contre Roboam. Les Israélites restent soumis aux Assyriens. Assarhaddon (672) comprime leur révolte, fait transporter tous les habitans au-delà de l'Euphrate et rétablit à leur place des colonies de Cuthéens, d'Aradiens, d'Ematiens, etc.

§ II. *Histoire du royaume de Juda jusqu'à la captivité de Babylone*, 694-606.

694. — *Manassès* règne en Juda depuis 694 jusqu'en 640 ans avant J.-C. Au lieu d'imiter la piété de son père Ézéchias, il se rend odieux à ses sujets et à ses voisins par son impiété et sa barbarie. Par son ordre, le prophète Isaïe subit un supplice cruel. Assarhaddon, roi d'Assyrie, attaque le royaume de Juda, et conduit Manassès en captivité à Babylone (673). Ce dernier, rendu à la liberté un an après, s'efforce de réparer les maux qu'il avait attirés sur son peuple. Mais Saosducheus (Nabuchodonosor Ier), voulant soumettre à son joug le royaume de Juda, le fait envahir par son général Holopherne (658), qui met le siége devant Béthulie. Le courage héroïque de Judith sauve cette ville et retarde l'accomplissement des malheurs prédits aux Juifs par les prophètes.

640. — *Amon*, fils de Manassès, est assassiné après un règne de moins de deux ans.

639. — Pendant la minorité de son successeur *Josias*, Idida, mère de ce jeune prince, gouverne le royaume de Juda. Le prophète Jérémie prédit les malheurs de Jérusalem. Josias livre bataille au roi d'Égypte Néchao, et trouve la mort dans la plaine de Maggeddo, après un règne de trente ans. Son fils *Joachas* ne règne que trois

mois, et meurt en Égypte, où il avait été conduit par Néchao.

608. — C'est sous le règne d'*Éliakim* ou *Joachim*, frère de Joachas, que Nabuchodonosor II (606) s'empare de Jérusalem, détruit le temple et conduit les principaux Juifs en captivité à Babylone. C'est alors que commencent les soixante-dix ans de la captivité des Juifs, tant prédite par les prophètes. Elle dure jusqu'au règne de Cyrus qui, en 536, permet aux Juifs, par un édit célèbre, de retourner dans leur patrie et de rebâtir le temple de Jérusalem. C.

CHAPITRE IV.

Histoire sainte : Captivité de Babylone. — Retour des Juifs à Jérusalem, 606-536.

Les soixante-dix ans de la captivité des Juifs à Babylone, prédits par Jérémie, commencent la troisième année du règne d'Éliakim ou de Joachim (606). Nabuchodonosor II s'était emparé de Jérusalem, avait pillé le temple, fait prisonnier Joachim, et transporté les vases sacrés à Babylone. Cependant Joachim recouvra la liberté et la couronne à condition de payer tribut au roi d'Assyrie. Mais comptant sur le secours de Néchao, roi d'Égypte, il osa se révolter, et attira, par son imprudence, les plus grands malheurs sur lui et sur son peuple. Le roi d'Égypte, battu à Charcémis (605), laissa les Juifs sans appui contre le ressentiment de Nabuchodonosor. Ce ne fut cependant qu'en 598 que s'accomplirent les prédictions que Jérémie avait fait écrire et publier dans le temple par Baruch son disciple. La Judée fut ravagée pendant quatre ans par les lieutenans de Nabucho-

donosor; ce prince lui-même, vainqueur une seconde fois des Égyptiens, entra dans Jérusalem, mit à mort Joachim, et défendit qu'on lui rendît les honneurs de la sépulture. *Joachim* ou *Jéchonias*, son fils, monta sur le trône après le départ des Assyriens. Il ne l'occupa que trois mois. Nabuchodonosor s'empara une troisième fois de Jérusalem, et jeta dans les fers le jeune prince qui s'était livré à sa discrétion. Le vainqueur lui donna pour successeur *Sédécias*, frère d'Éliakim (597).

Les Juifs, et Sédécias lui-même, malgré tous les désastres dont ils avaient été les victimes, persévéraient dans leur impiété et se laissaient abuser par de faux prophètes. Jérémie leur opposa en vain la parole de Dieu qu'ils s'obstinaient à méconnaître, et il ne put les dissuader de former avec les Ammonites, les Moabites, les Tyriens et les Sidoniens, une ligue impuissante contre le roi d'Assyrie. Nabuchodonosor irrité marcha contre Jérusalem qu'il assiégea pour la quatrième fois. Forcé d'en lever le siége pour aller combattre les Égyptiens, il triompha de leur roi Apriès (587), retourna en Judée, s'empara des villes de Lachis, d'Azécha et de Jérusalem, dont il fit le roi prisonnier. Ses fils furent massacrés, et lui-même chargé de chaînes après avoir été privé de la vue. Les habitans de Jérusalem furent, ou passés au fil de l'épée, ou conduits en captivité dans l'Assyrie. Nabuzardan, lieutenant de Nabuchodonosor et ministre de sa vengeance, mit le feu au temple, au palais du roi, et aux maisons de la ville, et ne laissa en Judée que les plus pauvres habitans pour cultiver la terre. Quelques Juifs, dans la crainte que leur avait inspirée le ressentiment de Nabuchodonosor, allèrent chercher un asile en Égypte où ils entraînèrent Jérémie. Les livres saints ne parlent plus de ce prophète et ne font pas connaître les détails de sa mort. On croit qu'il fut lapidé à Taphné par les Juifs, qui ne pouvaient lui pardonner la sévérité de ses reproches et la sainteté de sa vie. Godolias et Ismael essayèrent successivement de rassembler les Juifs

dispersés, et de rétablir le royaume de Juda. Les Assyriens réprimèrent sans peine leurs faibles efforts. Le royaume de Juda fut détruit après avoir duré trois cent soixante-quinze ans, depuis le règne de Roboam (962-587). Nabuchodonosor traita les Juifs avec humanité après la destruction de leur ville. Il leur permit d'acquérir des terres, de contracter des mariages, et d'avoir des juges pour terminer leurs différends d'après leurs propres lois.

Ce prince, maître de la Judée et vainqueur de l'Égypte, fit faire, des dépouilles qu'il avait remportées dans ses guerres, une statue d'or en l'honneur de Bel ou Baal. Il ordonna à tous ses sujets de l'adorer. Trois jeunes Hébreux, Ananias, Azarias et Misael, l'ayant refusé, furent jetés dans une fournaise ardente où ils échappèrent à la mort par la main de Dieu. Nabuchodonosor, étonné de ce miracle, défendit à ses sujets de profaner le nom du Dieu de Juda.

Daniel, captif dès l'âge de douze ans, fut élevé dans le palais de Nabuchodonosor, et conserva la pureté de son âme au milieu du culte des idoles. Inspiré de l'esprit de Dieu, il sauva Suzanne, que le peuple juif avait condamnée à être lapidée sur le faux témoignage de ses accusateurs. Il gagna la confiance du roi de Babylone en interprétant ses songes. Ce prince, pour son orgueil, fut frappé de démence, et vécut ainsi dégradé pendant sept ans. Son fils Évilmérodac, qui lui succéda, voulut contraindre le prophète Daniel à adorer l'idole de Bel. Daniel confondit l'imposture de ses prêtres, et échappa ainsi à la vengeance d'Évilmérodac, qui n'aurait pas laissé sa résistance impunie. Le prophète fut jeté peu de temps après dans la fosse aux lions et sauvé miraculeusement de la mort.

Sous le règne de Labynit ou de Balthazar, l'empire de Babylone, déjà sur le penchant de sa ruine, fut détruit par les armes des Mèdes et des Perses. Daniel dévoila à l'impie Balthazar le sens des caractères tracés sur

les murs de son palais, et qui annonçaient sa mort et la prise de Babylone. Cyrus, après s'en être rendu maître et avoir ajouté l'Assyrie à son empire, accorda à Daniel le même crédit dont il avait joui pendant les soixante-dix ans de la captivité. Il rendit, la première année de son règne (536), un édit qui mit un terme à l'exil des Hébreux et qui leur permit de retourner en Judée et de reconstruire le temple de Jérusalem. C.

CHAPITRE V.

Histoire des Égyptiens depuis les temps les plus reculés jusqu'à la conquête de leur empire par les Perses, sous Cambyse, en 526.

§ I. — *Aperçu général sur l'histoire d'Égypte.*

I. *Incertitudes des premiers siècles de l'histoire d'Égypte.* — L'histoire d'Égypte jusqu'au règne de Psammitichus (656) contient un certain nombre de faits sur lesquels on ne peut élever aucun doute raisonnable, parce qu'ils ont pour garant le témoignage unanime des historiens anciens et des monumens égyptiens, encore subsistans aujourd'hui. Mais s'ils offrent une incertitude historique suffisante, ils présentent jusqu'à présent une certitude chronologique complète. En invoquant les autorités contradictoires entre elles d'Hérodote, de Diodore de Sicile, de Manéthon et d'Ératosthènes, les savans rangent ces faits dans plusieurs ordres entièrement opposés, et dont résultent d'énormes différences de temps. Prenons pour premier exemple la fondation des grandes pyramides. D'après Manéthon, elle eut lieu sous les rois de la quatrième et de la sixième dynastie : selon Hérodote, on doit l'attribuer aux princes de la dix-neuvième dynastie. Les contradictions les moins marquées sont celles de sept ou huit cents ans. C'est ce que l'on voit si l'on passe de l'érection des grandes pyramides au règne d'Osymandias. Diodore de Sicile prétend que ce prince, célèbre par ses monumens, précéda Mœris de neuf règnes, plus douze générations. Quelques critiques[1] ont en conséquence placé son règne dans le vingt-quatrième siècle avant

[1] Voyez dans la *Biographie universelle* les articles *Thoutmosis* et *Uchoreus* de M. Guigniaut.

notre ére. Hérodote ne nomme pas Osymandias; mais il affirme qu'avant Mœris, aucun prince n'avait élevé de monumens remarquables. Forts de son témoignage, d'autres critiques rendent Osymandias postérieur à Mœris, et le font vivre dans le seizième siècle. Dans le système que nous adoptons[1], nous accueillerons tous les documens fournis par les historiens de l'antiquité; mais nous les subordonnerons à l'autorité d'Hérodote.

II. *Traditions des Égyptiens sur la formation progressive de leur territoire.* — On trouve au second livre d'Hérodote le passage suivant : « Les » prêtres me dirent que, du temps de Ménès, toute l'Égypte, à l'ex- » ception du nome Thébaïque, n'était qu'un marais. Il ne paraissait » rien de toutes les terres que l'on voit aujourd'hui au-dessous du lac » Mœris, quoiqu'il y ait sept jours de navigation depuis la mer jusqu'à » ce lac, en remontant le fleuve. Ce qu'ils me dirent de ce pays me » parut très-raisonnable. Tout homme judicieux qui n'en aura pas en- » tendu parler auparavant remarquera, en le voyant, que l'Égypte, » où les Grecs vont par mer, est une terre de nouvelle acquisition, » et un présent du fleuve : il portera aussi le même jugement de tout » le pays qui s'étend au-dessus de ce lac jusqu'à trois journées de » navigation, quoique les prêtres ne m'aient rien dit de semblable; » c'est un autre présent du fleuve. Voici quelque chose de pareil : » la nature de l'Égypte est telle, que si vous y allez par eau, et » qu'étant encore à une journée des côtes, vous jetiez la sonde en » mer, vous en tirerez du limon à onze orgyes de profondeur : cela » prouve manifestement que le fleuve a porté la terre jusqu'à cette » distance. La plus grande partie de l'Égypte, ajoute plus bas l'historien, » est une terre acquise par les Égyptiens, comme me le dirent les prê- » tres, et c'est le jugement que j'en portai moi-même. Il me paraissait » en effet que toute cette étendue de pays, qu'on voit entre ces mon- » tagnes au-dessus de Memphis, était autrefois un bras de mer, comme » l'avaient été les environs de Troie, de Teuthranie, d'Éphèse, et la » plaine du Méandre. » Hérodote appuie ensuite la tradition des Égyptiens, et l'opinion à laquelle il s'arrête, par l'examen de la nature du sol de l'Égypte, et par l'accroissement progressif de la crue du Nil[2]. Or il résulte de cette tradition 1° qu'au temps de Ménès le nome Thébaïque (haute Égypte) présentait seul un continent solide et habitable; 2° qu'une partie de l'Heptanomide et tout le Delta (moyenne et basse Égypte), couverts par la mer, n'étaient qu'un marais, un golfe de dix journées de navigation; 3° que ces deux pays ne furent convertis en terres fermes que quand le fond du marais eut été peu à peu exhaussé, soit par le limon que le Nil y charria durant la suite des siècles postérieurs à Ménès, soit par les travaux de dessèchement auxquels ce prince et ses successeurs se livrèrent[3]. Dans l'antiquité, Aris-

[1] Avec MM. Larcher, Héeren, et quelques autres.

[2] Hérodote, l. II, c. 4, 5, 10, 11, 12, 13. Traduct. de Larcher. — [3] Hérodote, II, c. 10 et 99.

tote et Diodore ont déposé, après Hérodote, de la vérité de tous ces faits[1]; Polybe l'a confirmée par analogie, en recueillant des observations semblables sur le Pont-Euxin et les Palus Méotides[2]. Dans les temps modernes, les voyageurs ont vérifié de leurs yeux, établi sur des preuves irrécusables et différentes de celles des anciens, l'exhaussement, comme aussi l'accroissement progressif de l'Heptanomide et du Delta, produits par les dépôts du fleuve[3].

III. *La haute Egypte habitée et civilisée la première.* — Que Ménès soit un homme ou une époque personnifiée, peu importe : les arts et l'industrie s'étant propagés de son temps, comme nous le verrons bientôt, dans le nome Thébaïque, pendant que les eaux de la Méditerranée couvraient encore l'Heptanomide et le Delta, il en résulte que la haute Egypte fut peuplée et civilisée la première. Deux faits singulièrement remarquables viennent fortifier cette opinion. Les villes réputées par toute l'antiquité pour les plus anciennes de l'Egypte, Thèbes, This, sont précisément situées dans la haute Egypte : sur les listes de Manéthon, les plus anciennes dynasties appartiennent à Thèbes et à This, villes de la haute Égypte[4].

IV. *A quelle race appartenaient les premiers habitans de l'Egypte.* — Les Egyptiens prétendaient ne rien devoir aux autres nations et soutenaient que le genre humain avait pris naissance dans leur pays[5]; mais les livres saints désignent l'Egypte sous le nom de terre de *Cham* et sous celui de *Mizraïm*[6] : Plutarque atteste d'un autre côté que l'Egypte s'appelait anciennement *Chemia*[7]. Enfin, diverses villes des anciens Égyptiens rappelaient le nom de Cham; et le nom de leur premier mois (Mezari) celui de Mizraïm. On a conclu de ces rapprochemens que l'Egypte avait été peuplée originairement par les familles de Cham et de Mizraïm[8].

V. *Route qu'ils suivirent.* — La portion originairement habitable de l'Égypte se trouvant séparée au nord des autres terres par une mer de dix journées de navigation, et dans les premiers âges du monde la navigation étant nulle ou très-timide, il résulterait déjà de ces deux faits que Cham, Mizraïm et leurs familles ont dû pénétrer dans la haute Egypte par la route du midi et de l'Éthiopie; quand bien même on manquerait de témoignages pour justifier cette opinion. Mais ces témoignages existent : en son livre troisième, Diodore de Sicile nous

---

1 Aristote, *Météor.* l. 1, c. 14; Diodore de Sic., l. 1. — 2 Polybe, l. IV, c. 40, 41, 42.

3 Savary, *Lettre* 1; Volney, *Voyage en Égypte*, c. 3, p. 36-42. Il repousse, à la note des pages 41, 42, les objections faites par Fréret (Académie des inscript., t. 16) contre les assertions d'Hérodote. — 4 Diodore, l. 1, p. 18 de l'édit. de Wesseling, dit que Thèbes fut fondée par le dieu Osiris, dans les temps antérieurs à Ménès. Voyez les listes de Manéthon, dans l'*Art de vérifier les dates*, t. II, p. 223. Les rois de Thèbes ont leur colonne à part, et les deux premières dynasties sont celles des Thinites. — 5 Diodore de Sicile, l. 1. — 6 Psaumes 77, verset 51; 104, versets 23, 27; 105, verset 22. — 7 Plutarque, *d'Isis et d'Osiris*. — 8 Dissertation de Dom Calmet, t. 1, p. 193, 483, 493 de la *Bible de Vence*, édit. de 1820.

apprend que l'Égypte a été peuplée par l'Éthiopie [1]. En partant de la haute Asie, les populations de Cham, de Mizraïm et de Chus passèrent dans l'Arabie; de l'Arabie dans la haute Éthiopie ou Abyssinie; de l'Éthiopie dans l'Égypte. Une tradition curieuse des Abyssiniens nous met sur les traces de leur route. Cette tradition, subsistante jusqu'à nos jours, porte que leur ville d'Axum (l'ancienne Axuma) a été fondée par Chus, fils de Cham [2].

VI. *État social des plus anciens Égyptiens. Révolution opérée par la conquête et la civilisation des colonies éthiopiennes. Division par castes. Gouvernement théocratique ou sacerdotal. Fondation des premières villes égyptiennes.* — Les plus anciens habitans de la haute Égypte, partis de l'Éthiopie, mais dans un temps où cette contrée se trouvait elle-même à l'enfance de la civilisation, formèrent sur les bords du Nil une population de pasteurs nomades, de bateliers, de pêcheurs. Les débordemens du Nil, contre lesquels l'industrie humaine n'avait pas encore appris à se prémunir, les forçant à se sauver chaque année sur les montagnes voisines, arrêtèrent chez eux les progrès de toute civilisation, tandis que les Éthiopiens de Méroë, affranchis de ces entraves, se développèrent librement, et parvinrent à un haut degré de culture politique. Ces derniers envoyèrent bientôt des colonies dans la haute Égypte, à des époques différentes. D'un côté, ils prirent un ascendant marqué sur les anciens habitans, qu'ils civilisèrent, principalement en les livrant aux travaux et à la vie agricoles : ils devinrent à leur égard les deux *castes supérieures*, celle des prêtres, celle des guerriers; et ils composèrent de ces anciens habitans les *castes inférieures*. D'un autre côté, à chacune des époques de leurs établissemens successifs, ils fondèrent un état séparé, un *nome*, indépendamment de ses voisins. Dans ce nome, le temple devint le chef-lieu autour duquel les primitifs Egyptiens élevèrent leurs cabanes, jetèrent les fondemens de leurs villes. Le lien qui unissait ces états isolés était donc, comme cela est arrivé dans l'enfance des sociétés, un *culte commun*, auquel prenaient part tous ceux qui appartenaient à cet état [3]. Dans chacun d'eux, le chef suprême était donc nécessairement aussi un prêtre. — Tous les états ou nomes, formés par les premières émigrations des Éthiopiens civilisés, le furent dans la haute Egypte, à Thèbes, à This [4], à Éléphantine. « Thèbes fut fondée par le dieu Osiris lui-même, » nous dit Diodore de Sicile [5]; ce qui signifie que la première fondation de cette ville remonte aux temps mythologiques, et fut due aux prêtres d'Osiris. D'un autre côté, comme nous avons eu déjà l'occasion de le remarquer, les dynasties qui se trouvent en tête des listes de Manéthon appartiennent précisément à Thèbes et à This; et pour que ces villes pussent

---

1 Diodore de Sicile, l. III, c. 3. Ces colonies des Éthiopiens en Égypte, commencées dans les plus anciens temps, continuèrent dans les siècles qui suivirent celui de Ménès. Ainsi, depuis ce prince jusqu'à Mœris, on compte parmi les rois d'Égypte dix-huit Éthiopiens; et depuis Mœris jusqu'à Psammitichus, deux Éthiopiens envahissent encore l'Égypte. (Hérod. l. II, c, 100, 137 et suivans.) — 2 Voyage de Bruce, p. 433. — 3 Creuzer, *Religions de l'antiquité*; Heeren, *Manuel d'histoire anc.*, p. 58-60. — 4 This, plus tard Ptolémaïs. — 5 Diodore, l. I, p. 18 de l'édit. de Wesseling.

fournir des dynasties, dès le commencement de la période monarchique, il fallait qu'elles fussent déjà fondées pendant la période théocratique.

§ II. — *Histoire des chefs et des rois égyptiens.*

I. *Gouvernement théocratique.* — L'Égypte, alors bornée à la haute Égypte, fut d'abord gouvernée par les dieux du premier, du second et du troisième ordre, c'est-à-dire par les prêtres de ces divinités. La fondation de Thèbes, de This et d'Éléphantine date de l'administration de ces grands prêtres [1].

II. *Histoire des seize premières dynasties depuis Ménès jusqu'à l'invasion des pasteurs.* — Au gouvernement théocratique succéda celui des rois. Ménès, dit Hérodote, fut le premier homme qui régna en Égypte. Il gouverna le nome Thébaïque, alors le seul pays de l'Égypte qui ne fût pas couvert par les eaux du Nil ou de la mer. Il commença les conquêtes des rois égyptiens sur le fleuve, en détournant son cours, et en convertissant en terre ferme un emplacement où il jeta les premiers fondemens de Memphis. Il donna une forme régulière au culte et aux sacrifices, et introduisit parmi ses sujets, qui déjà n'étaient plus une nation nouvelle, le luxe de la table, des lits, de l'ameublement [2].

Après Ménès, et jusqu'à Mœris [3], vinrent trois cent trente rois [4]. Ces princes doivent être répartis entre dix-sept dynasties pleines et le commencement d'une dix-huitième, qui vécurent et régnèrent simultanément [5]. Les

---

[1] Hérodote, l. II, c. 43, 44, 144, 145; Diodore, l. I, § 44; Larcher, t. VII, p. 77. — [2] Hérodote, l. II, c. 4, 5, 99; Diodore, l. I, § 45; Plutarque, *d'Isis et d'Osiris*. Malgré le témoignage si précis d'Hérodote, « Ménès fut le *premier homme* qui régna en » Égypte. » Quelques critiques modernes voient en lui un personnage moins historique que mythologique et allégorique. Ils pensent que Ménès est l'époque personnifiée d'une civilisation qui se développe. Cette opinion ne nuit nullement au fond des faits. — [3] Mœris, l'un des princes de la dix-huitième dynastie. — [4] Hérodote, l. II, c. 100. « Les prêtres » me lurent ensuite dans leurs *Annales* les noms de trois cent trente autres rois qui régnè» rent après Ménès. » Pour les documens historiques que possédaient les prêtres d'Égypte, ajoutez à ces *Annales* les 345 statues de bois des grands prêtres de Thèbes, que leurs descendans montrèrent et comptèrent à l'historien Hécatée. (Hérodote, l. II, c. 143.)

[5] En suivant le système du chevalier Marsham, je dis qui vécurent et administrèrent

unes continuèrent à gouverner Thèbes, et les nomes déjà fondés de This, d'Éléphantine, de Memphis. Les autres dominèrent sur les principautés nouvelles, qui s'élevèrent à Héraclée, dans la moyenne Égypte; et à Panéphysis ou Diospolis, Xoïs, Tanis dans le Delta. Ces dernières principautés prirent naissance à mesure que le Delta fut enlevé à la mer, exhaussé, converti en terre ferme par les dépôts du Nil et par les travaux des rois imitateurs de Ménès [1].

Après la fondation de ces nomes nouveaux, les trois seuls faits importans parvenus à notre connaissance depuis Ménès jusqu'à l'invasion des pasteurs, sont les détails relatifs à la succession au trône, la domination de dix-huit princes éthiopiens, et les agrandissemens de Thèbes.

Durant cette période, ceux-là étaient rois qui inventaient les choses et les moyens utiles aux besoins de la vie : le sceptre ne passait pas au fils du prince régnant, mais à celui qui avait rendu le plus de services au pays[2].

Parmi les successeurs de Ménès, on trouve dix-huit rois éthiopiens. Exercèrent-ils l'autorité, du gré des Égyptiens, et par suite de la libre élection de ce peuple

---

simultanément. Je pense qu'on peut prouver la justesse de ce système par le passage suivant de Manéthon, rapporté dans Josèphe : « Les rois de la Thébaïde s'étant ligués *avec* » *ceux du reste de l'Égypte*, entreprirent une guerre longue et difficile contre les rois » pasteurs. » Il y avait donc, au temps des pasteurs, plusieurs royaumes en Égypte dont les princes régnaient simultanément.

[1] Il existe un rapport frappant entre le récit d'Hérodote et les listes de Manéthon. (*Art de vérif. les dates*, t. II, p. 223.) Hérodote nous dit que la haute Égypte fut seule d'abord habitable et habitée ; que les Égyptiens n'enlevèrent au Nil et à la mer une partie de la moyenne Égypte et tout le Delta que postérieurement, et depuis que Ménès eut détourné le cours du Nil. Sur les listes de Manéthon, à côté des rois thébains, qui ont leur colonne à part, on voit la dynastie des autres villes apparaître d'abord dans la haute Égypte, ensuite dans la moyenne, et en dernier lieu seulement dans la basse. Ainsi, les deux premières dynasties appartiennent à This; les 3e, 4e, 6e, 7e, 8e, à Memphis; la 9e et la 10e à Héraclée; les 11e, 12e, 13e à Diospolis du Delta; la 14e à Xoïs; la 16e et la 17e à Tanis, également ville du Delta. (Ne confondez pas Diospolis magna, ou Thèbes de la haute Égypte, avec Diospolis ou Panéphysis du Delta. *Voyez* la carte de Danville.)

[2] Diodore de Sicile, p. 158 et suivantes.

qui confiait le sceptre à des étrangers capables de l'instruire et de le policer? ou bien leur domination, résultat d'une nouvelle invasion, d'une conquête à main armée, après avoir duré pendant dix-huit règnes, fut-elle enfin brisée par les indigènes, à la suite d'un soulèvement national et d'une lutte longue et pénible[1]? Cette dernière opinion est la plus probable. Ce fut sans doute après avoir brisé le joug étranger qu'un prince thébain, croyant que les arts et le luxe, introduits par Ménès, avaient énervé les courages, et préparé l'asservissement dont on sortait, chargea, sur une colonne élevée à Thèbes, la mémoire de Ménès de malédictions, et s'efforça d'abolir son nom[2]. Ce fut sans doute dans le cours de cette guerre opiniâtre contre les Éthiopiens que les habitans de la haute Égypte, tournés exclusivement vers la guerre, acquirent la valeur et l'expérience nécessaires pour défendre, bientôt après, leur pays contre l'invasion des pasteurs, et pour chasser ensuite ces nouveaux envahisseurs; tandis que la moyenne et la basse Égypte demeuraient dans un état anti-militaire. Ce fut enfin, selon toute apparence, pour se ménager des moyens de résistance, en cas de nouvelle attaque de la part des Éthiopiens, que Busiris agrandit l'enceinte de Thèbes, l'entoura de fortes murailles, l'embellit d'édifices à la fois utiles et magnifiques qui firent oublier les premiers fondateurs, et lui attribuèrent tout l'honneur d'avoir élevé cette importante cité[3].

---

[1] Hérodote, l. II, c. 100, dit simplement : « Les prêtres me lurent ensuite dans leurs » annales les noms de trois cent trente autres rois. (Depuis Ménès jusqu'à Mœris.) Dans » une si longue suite de générations, il se trouve dix-huit Éthiopiens et une femme du » pays; tous les autres étaient hommes et Égyptiens.

[2] Plutarque, *d'Isis et d'Osiris*, p. 354.

[3] Diodore, l. I, c. 45. Les savans français de l'expédition d'Égypte ont remarqué jusqu'à quatre ou même cinq enceintes de Thèbes, d'époques et de constructions différentes. Ce fait explique comment les annales égyptiennes portent à la fois que Thèbes fut construite par Osiris et par Busiris, dans des temps fort éloignés les uns des autres. Au livre II, c. 101 d'Hérodote, on trouve le passage suivant : « Les prêtres me dirent que » de tous ces rois (depuis Ménès jusqu'à Mœris), il n'y en eut aucun qui se fût distingué

III. *Invasion des pasteurs qui forment la* XVII[e] *dynastie. Ils sont chassés par les rois de la* XVIII[e] [1]. — Environ sept siècles et demi s'étaient écoulés depuis la fondation des empires en général et de celui d'Égypte en particulier, telle que la marquent les livres des Juifs. (*Voyez* chap. I.) L'Égypte était encore partagée entre diverses principautés indépendantes les unes des autres, lorsqu'au temps du roi *Timaos,* vers l'an 2156, les pasteurs arabes et phéniciens envahirent la province inférieure (basse Égypte) et la province supérieure (Égypte moyenne). Au rapport de Manéthon, ils les soumettent sans combat et avec la plus grande facilité, exercent d'odieuses cruautés sur les chefs comme sur les peuples de ces deux provinces, et se donnent plus tard un roi nommé *Salatis.* Salatis établit sa résidence à Memphis, qui n'avait été emportée si facilement que parce qu'elle manquait de murailles et de retranchemens. Il fortifie Avaris (Péluse), et meurt au bout de dix-neuf ans de règne. Les Arabes sont gouvernés ensuite par cinq autres rois (Hycsos), et bâtissent la ville d'On ou Héliopolis [2]. Mais LES ROIS DE LA THÉBAÏDE ET CEUX DU RESTE DE L'ÉGYPTE [3], ajoute Manéthon, entre-

---

» par des ouvrages remarquables, ou par des actions d'éclat, si vous en exceptez Mœris. » Mais entre Ménès et Mœris, outre l'expulsion très-probable des Éthiopiens dont nous venons de parler, on trouve : 1° les accroissemens donnés à Thèbes par Busiris, dont parle Diodore ; 2° l'expulsion des pasteurs, attestée par Manéthon ; 3° les exploits et les constructions d'Osymandias, qui eurent peut-être lieu après Mœris, mais dont, en tout cas, Hérodote ne parle pas. Or, ce sont bien là des ouvrages et des actions d'éclat. Comment concilier le témoignage de Diodore et de Manéthon sur ces princes, et sur ces faits de leurs règnes, avec le silence d'Hérodote ? Voici la solution probable de ce problème. Les prêtres qui parlaient à Hérodote étaient des prêtres *du temple et de la ville de Memphis,* racontant les actions, parlant des ouvrages *des rois de Memphis.* Pendant la période susmentionnée, les rois de Memphis restèrent dans l'inaction. Les rois de Thèbes, au contraire, Busiris, Thoutmosis, Osymandias, chassèrent les pasteurs, et exécutèrent de prodigieux travaux.

[1] *Voyez* pour cet article le fragment de Manéthon, en son second volume, cité par Josèphe contre Appion, l. II, § 26 ; les listes de Manéthon, et celles de la vieille chronique selon Eusèbe.

[2] Le culte du soleil était celui des Arabes : ils consacrèrent leur ville à cet astre.

[3] Voilà bien clairement énoncé qu'il y avait d'autres rois en Égypte que ceux de Thèbes, et qu'ils régnaient en même temps que ceux de Thèbes.

prennent une guerre longue et violente contre les pasteurs, et la continuent jusqu'à ce que *Misphragmoutosis* les repousse du pays et les enferme dans Avaris, et que *Thoutmosis* son fils les réduise à évacuer Avaris, deux cent soixante ans après leur entrée en Égypte. L'expulsion des Arabes devint l'un des principaux sujets sur lesquels s'exercèrent les artistes égyptiens : elle se trouve représentée sur l'un des grands temples de Thèbes.

IV. *L'Égypte sous la dix-huitième dynastie.* — Les cent premières années de cette dix-huitième dynastie égyptienne sont parallèles aux cent dernières des pasteurs : Thoutmosis, qui les chassa, était le septième roi [1] de la dix-huitième dynastie. Ce prince prépara doublement la grandeur de sa nation en expulsant les étrangers et en réunissant l'Egypte sous une même loi, après avoir détruit les dynasties particulières. Trois faits de la plus haute importance se rattachent à l'époque qui nous occupe. L'élection libre des anciens temps avait fait place à l'hérédité dans une même famille, et ne s'exerçait plus que quand cette famille venait à s'éteindre. Joseph, investi de la confiance et de l'autorité de l'un des princes de cette époque, établit les Hébreux dans le pays de Tanis. Sous son ministère et durant les années de disette, les Égyptiens, pour obtenir du blé, vendirent leurs terres et leurs personnes et ne demeurèrent plus sur leurs champs, devenus la propriété du roi, que comme ses esclaves et ses fermiers, sous la condition de lui payer la cinquième partie du produit annuel. Les personnes et les terres des citoyens appartenant à la classe sacerdotale, demeurèrent seules libres [2]. Le récit de Moïse nous montre, dans le pays administré par Joseph, un mo-

---

[1] Josèphe contre Appion, l. 1, § 26, nomme Thoutmosis premier roi de la dix-huitième dynastie, et lui donne pour successeur Chebron, qui, dans toutes les listes, est le second roi de cette dynastie ; mais ces mêmes listes nomment toutes Thoutmosis comme le septième, et non comme le premier roi de cette dix-huitième dynastie.

[2] Genèse, c. 40 et suiv. Au chap. 47, verset 19 et suiv. « Cur ergò moriemur te » vidente? et *nos et terra nostra tui erimus : eme nos in servitutem regiam.* Emit igitur

narque absolu, une cour nombreuse et riche, une agriculture florissante, des établissemens multipliés, le développement, les raffinemens même de la civilisation. Aussi parmi les seize princes composant avec Teutmosis la dix-huitième dynastie, et désignés, comme tous les Pharaons, par divers noms et prénoms, on croit reconnaître les auteurs d'une partie des prodigieuses constructions répandues dans l'Heptanomide et dans la haute Égypte. C'est *Myphris* ou *Mœris*, lequel fait creuser le lac et bâtir les pyramides qui portent son nom. C'est *Uchoréus* ou *Achoris*, qui ajoute aux travaux nécessaires pour diriger et contenir le cours du Nil; agrandit Memphis; l'entoure de murailles et de fossés, propres à la défendre contre une invasion pareille à celle des pasteurs; et mérite, par ses ouvrages, de passer pour le fondateur de cette cité, bâtie originairement à l'époque de Ménès. C'est *Osymandias*, vainqueur des Bactriens, et non moins célèbre dans la paix que dans la guerre par sa bibliothèque et son tombeau construits à Thèbes.

Même après l'expulsion des Hycsos, la basse Égypte resta partagée, à ce qu'il semble, entre des peuplades d'origines diverses, dont quelques-unes avaient formé des petits états; les autres, tribus pastorales comme les Hébreux, y nourrissaient de nombreux troupeaux. Les rois de Thèbes, instruits par une expérience récente, ne pouvaient voir sans inquiétude de pareils voisins. Ils essayèrent de tourner les pasteurs vers la vie agricole, en les forçant à bâtir des villes. L'un d'eux, *Ramsès*, fit construire aux Hébreux les villes de Ramsès et de Pithom. Leurs efforts échouèrent, et ils résolurent alors d'enve-

---

» Joseph omnem terram Egypti, subjecitque eam Pharaoni et cunctos populos ejus, » à novissimis terminis Egypti usque ad extremos fines ejus, præter terram sacerdotum » quæ à rege tradita fuerat eis : quibus et statuta cibaria ex horreis publicis præbebantur, » et idcircò non sunt compulsi vendere possessiones suas... Dixit ergò Joseph ad populos et *vos et vestram terram Pharao possidet*... Ex eo tempore usquè in præsen- » tem diem, in universâ terrâ Egypti, *regibus quinta pars solvitur*, et factum est quasi in » legem, *absque terrâ sacerdotali*, quæ libera ab hâc conditione fuit. »

lopper dans une vaste proscription, sous les noms d'impurs, les lépreux et les prêtres schismatiques de la haute et de la moyenne Égypte, avec les populations de la basse Égypte qui refusaient de se soumettre à leurs lois et au nouvel ordre qu'ils prétendaient introduire. Les persécutions qu'ils dirigèrent contre ces diverses classes d'habitans envoyèrent à la Grèce les colonies de Cécrops et de Danaüs. *Aménophis,* père de Sésostris, prince sans courage, et livré à une méprisable superstition, eut à combattre la résistance de ces impurs, unis aux descendans des anciens pasteurs qu'ils avaient appelés en Égypte. Le Pharaon abandonna à ses ennemis Memphis, Thèbes, la moyenne et la haute Égypte qu'il pouvait défendre, et se retira avec son fils et une partie de la population chez les Éthiopiens de Méroë. Pendant treize ans l'Égypte souffrit les maux d'une nouvelle invasion, bien plus cruelle que celle des Hycsos, et qui porta le double caractère d'une invasion étrangère et d'une guerre de religion. Après ces treize années, terme fixé par un oracle, auquel le superstitieux Aménophis avait sacrifié l'Égypte, il rentra dans ses états avec des forces considérables. Il défit les descendans des anciens pasteurs les impurs, et en massacra une partie, et chassa les autres vers le désert voisin de l'isthme de Suez. L'espace écoulé entre la première invasion des pasteurs et l'expulsion de leurs descendans, fut de cinq cent onze ans. Les Hébreux partagèrent leurs revers, la haine qu'on leur portait, et sortirent alors d'Égypte (1645)[1]. (*Voy.* le chap. I.)

V. *L'Égypte sous la* XIX[e] *dynastie et les suivantes, jusqu'à la* XXVI[e], *depuis Sésostris jusqu'à Psammitichus.* — 1645. *Sésostris,* encore appelé *Sethos* et *Ramsès* le Grand, fils d'Aménophis, ouvre la dix-neuvième

---

[1] Pour cet artic. IV, Manéthon, *ubi suprà* et ses listes; Hérodote, l. II, c. 101; Diodore, l. I, § 50, 51; Genèse, c. 41 et suiv.; Exode, c. 1-14; articles Thoutmosis et Uchoréus de M. Guigniaut, dans la *Biographie universelle*, et ses notes sur les religions de l'antiquité, art. *Égypte*.

dynastie. Il divise d'abord l'Égypte en trente-six nomes ou provinces, équipe le premier une flotte, et subjugue les Arabes placés sur les rives du golfe Arabique, les Éthiopiens, les Libyens. Il porte ensuite ses armes dans l'Asie du milieu jusqu'au Gange, dans la Scythie, la Thrace, l'Asie mineure, la Colchide, où il laisse une colonie, l'Arménie, la Syrie. De retour dans ses états, il fait creuser, par ses captifs, de nombreux canaux; élève les villes sur des monticules faits de mains d'hommes; assigne à chaque Égyptien une égale portion de terre sous la charge d'une redevance annuelle. Des monumens, encore subsistans au temps de l'empereur Tibère, attestaient les exploits de Sésostris. Quelques auteurs anciens restreignant son règne à trente-trois années, d'autres l'étendant à cinquante-neuf, il est tout-à-fait impossible d'en préciser la durée, et d'assigner une date certaine aux faits qui le suivent, jusqu'au temps de Psammitichus.

Phéron, fils de Sésostris, monte sur le trône après lui. A *Phéron* succèdent, mais probablement avec des intervalles entre eux, *Proté*, contemporain de la guerre de Troie; *Rhampsinit*, *Chéops* et *Chéphrem*. Ces deux princes ferment les temples, à la monarchie font succéder le despotisme, et construisent deux pyramides. *Mycérinus* construit une troisième pyramide; mais il rouvre les temples et tire ses sujets de l'état déplorable dans lequel ils avaient gémi naguère. Le complément du règne de ces cinq princes se trouve dans les fables absurdes qu'Hérodote raconte sans y croire. Le réglement relatif aux emprunts prouve la sagesse du législateur *Azychis* ou *Bocchoris*, dont le règne termine la première période de puissance des rois égyptiens.

Après lui, les annales égyptiennes présentent deux lacunes dont la première est figurée par l'aveugle *Anysis*, et dont on ne peut fixer au juste la durée. Pendant ce temps, les princes et la nation dégénérés sont deux fois assujétis par des rois éthiopiens, dont l'un est appelé

Sabacon. Débarrassée de ces étrangers, l'Égypte est régie, vers l'an 713, par le prêtre de Vulcain *Sethos*, qui défait Sennacherib, et qui, par sa mort, ouvre le cours à tous les désordres. Après une anarchie de deux ans, *douze seigneurs* se partagent le pouvoir (671); règnent ensemble pendant quinze ans (671-656); construisent le labyrinthe; chassent d'abord Psammitichus, l'un d'eux, et sont ensuite dépouillés par ce prince : il emprunte aux Grecs Cariens les moyens de satisfaire sa vengeance et son ambition (656)[1].

VI. *L'Égypte sous les princes de la vingt-sixième dynastie, depuis Psammitichus jusqu'à Psamménit.* — L'Égypte se relève sous Psammitichus et ses successeurs, qui fixent la couronne dans leur famille. *Psammitichus* exerce seul l'autorité souveraine pendant trente-neuf ans (656-617). Il construit ou agrandit Saïs, et augmente les monumens de Memphis. Il place trois armées en garnison : à Éléphantine, pour défendre le pays contre les Éthiopiens; à Péluse, pour arrêter les incursions des Arabes et des Syriens; à Maréa, pour tenir la Libye en respect. L'armée campée à Éléphantine, mécontente de son gouvernement et de la confiance qu'il accordait aux étrangers, se donne au roi d'Ethiopie, en reçoit pour établissement le pays de quelques Éthiopiens qui étaient ses ennemis, et va porter la civilisation égyptienne aux extrémités de l'Éthiopie, à quarante journées de chemin de Méroë, comme les Éthiopiens avaient autrefois policé les premiers Égyptiens. Après un siége continué pendant vingt-neuf ans, au rapport d'Hérodote, il prend Azot, ville considérable de Syrie. Il forme des projets de conquêtes en Asie et en Afrique, dont son fils, son petit-fils et son arrière-petit-fils poursuivent le cours avec l'aide des Grecs mercenaires.

Le règne de *Néchao* ou *Nécos* comprend seize ans, 617-601. Il crée en Égypte une grande puissance mari-

---

1 Pour cet article v, Hérodote, l. II, c. 102-153; Diodore, l. I, § 53 et suiv.

time, commence le canal de communication entre le Nil et la mer Rouge, ordonne à des navigateurs phéniciens d'exécuter le Périple ou voyage autour d'une partie de l'Afrique. Il gagne en 609 la bataille de Mageddo sur Josias, roi de Juda, entre dans l'Assyrie, s'empare de Carchemis et d'autres places appartenant à Nabopolassar. Vaincu près de Circésium, en 605, par Nabuchodonosor, il rentre dans ses états, emmenant captif le nouveau roi de Juda Joachas. *Psammis*, son fils (601-595), dirige une expédition contre l'Éthiopie. *Apriès*, à son tour (595-570), fait la guerre aux Tyriens, gagne sur eux une bataille navale, et leur enlève Sidon. Il attaque ensuite les Cyrénéens, mais il est vaincu. Ce revers amène le soulèvement des Égyptiens. Ils se déclarent hautement contre les guerres entreprises au dehors, prennent pour chef Amasis, mettent en fuite les Cariens et les Ioniens soudoyés par Apriès, et le détrônent, tandis que Nabuchodonosor envahit l'Égypte. *Amasis* (570-526) surmonte les mépris qu'inspire sa basse naissance, par sa popularité, la sagesse de ses lois et de son administration. Il se réconcilie avec les Cyrénéens et entretient des relations actives avec les Grecs, auxquels il cède Naucratis, auxquels il ouvre un libre accès dans ses états et même auprès de sa personne, s'il est vrai que Pythagore fit un voyage à sa cour. En mourant (526), il laisse la couronne à son fils *Psamménit;* mais ce prince ne la porte que six mois (525): Cambyse la lui arrache et subjugue l'Égypte[1]. A. P.

---

[1] Hérodote, l. II, c. 30, 153-182, et l. III, c. 1-16; Diodore, l. I, c. 67 et suiv

CHAPITRE VI.

Notions sur l'Égypte [1].

I. *Description de l'Égypte.* — L'Égypte était divisée anciennement en haute Egypte ou Thébaïde, Égypte du milieu ou Heptanomide, et basse Égypte. Resserrée entre deux chaînes de montagnes dans sa longueur de deux cent vingt-cinq lieues, l'Égypte a été de tout temps couverte chaque année et fécondée par les eaux du Nil. Ce fleuve y entre par les cataractes de Syène, et se jette dans la Méditerranée par sept embouchures, toutes navigables autrefois. La fertilité de l'Égypte était prodigieuse. Ses principales productions étaient le blé, le lotus, le lin, le papyrus et divers légumes. A côté des productions de la nature on remarquait les monumens des hommes : dans la haute Égypte, l'enceinte, les tombeaux, les temples de Thèbes; le temple de Tentyra (Denderah); le colosse de Memnon : dans l'Égypte du milieu, Memphis, les pyramides, les obélisques, le labyrinthe, le lac Mœris, bassin naturel que le travail des hommes avait rendu plus vaste et plus profond, et avait destiné à corriger les irrégularités des inondations du Nil : dans la basse Égypte, Saïs, où l'on trouvait le temple de Neith : Héliopolis, célèbre par ceux du soleil et de Sérapis; les canaux du Nil, dont on avait partout coupé le pays; le canal de jonction entre le Nil et la mer Rouge, commencé par Néchao.

[1] Pour ce chapitre, Hérodote, l. II; Diodore de Sicile, l. I; Strabon, l. XVII; Plutarque, *d'Is et d'Osiris*; Syncsius, *de la Provid.*, p. 94; Manéthon, dans le *Syncelle*; Lettres de Savary; Volney, *Voyage en Égypte*; *Religions de l'antiquité*, le texte de M. Creuzer et les notes savantes de M. Guigniaut, particulièrement la note 5 du tome I.

II. Religion [1]. — Les premiers habitans de l'Égypte, horde de bateliers, de pêcheurs et de pasteurs nomades, habitent les bords du Nil, dont le soleil et la lune sont les éternels régulateurs; dont les eaux et l'humidité combinées avec la chaleur du soleil fécondent la terre et produisent les plantes; dont les rives sont couvertes à la fois et des troupeaux de ces tribus errantes, et de différens animaux, les uns nuisibles, les autres bienfaisans. Les primitifs Égyptiens, adonnés à des occupations basses et actives qui bornent leurs idées, attachent exclusivement leur esprit aux objets dont leurs sens sont frappés, ne tardent pas à mettre en oubli les vérités sublimes révélées originairement par Dieu. Cette infidélité d'un côté, d'un autre les circonstances locales dont nous venons de faire mention déterminent et forment leur première religion. Ce n'est autre chose qu'un culte rendu aux astres, aux élémens, aux animaux, à la nature, dont ils personnifient les forces, les accidens, les oppositions, dont ils révèrent les produits. Leurs principales divinités sont 1° *Osiris*, dans lequel ils reconnaissent à la fois le règne végétal, le Nil, le soleil, le feu, le principe mâle, actif et vivifiant, qu'ils représentent par le taureau ou bœuf Mnévis, Onuphis, Apis, et par d'autres signes encore; 2° *Isis*, la lune, la terre d'Égypte, l'humidité; le principe femelle, dont le symbole est la génisse. L'hiver, saison morte, succède à l'été, temps où la nature prodigue ses richesses : la terre fertile d'Égypte est entourée par les sables arides de l'Arabie et de la Libye. Aussi à Osiris et à Isis sont opposés, dans les croyances des Egyptiens, 3° *Typhon*, principe malfaisant, roi de la destruction et de la mort; 4° *Nephthys*, sœur de Typhon, la terre inféconde, la sécheresse et la stérilité. Au culte de ces divinités se joint celui des animaux servant à la vie pastorale ou agricole, du bœuf et du bélier, représentant des espèces

---

[1] Hérodote, l. II. Plutarq. *de Iside et Osiride*. Macrobe, *Saturn*. l. I. *Religions de l'antiquité*, texte de M. Creuzer, et les notes savantes de M. Guigniaut, particulièrement la note 6 du t. I.

entières; du chien, gardien des troupeaux; de l'Ibis, de l'Ichneumon, du chat, ennemis des crocodiles et des rats qui infestent l'Egypte : l'Egyptien y ajoute encore le culte de ces animaux nuisibles, du rat, du crocodile, de l'hippopotame, auxquels il sacrifie dans sa terreur pour les apaiser; le culte enfin des plantes salutaires, à la tête desquelles il place le lotus, qui lui fournit une partie de sa nourriture. Son seul dogme consiste dans l'opinion que l'âme humaine conserve sa force et son action aussi long-temps que le corps conserve sa figure; grossière et imparfaite représentation du dogme de l'immortalité de l'âme. Tels furent le culte et les croyances des premiers Egyptiens; tels furent encore ceux du peuple, des basses classes, dans les siècles suivans, après l'établissement des étrangers en Egypte.

Ces étrangers, descendus de l'Ethiopie, ces étrangers qui deviennent les prêtres de l'Egypte, y introduisent les idées des pays dont ils sont partis, et où une civilisation plus développée a conduit les esprits à une haute culture, en même temps qu'elle a favorisé les idées contemplatives, et permis de retenir plusieurs des vérités révélées. Leur doctrine enseigne l'existence d'un Dieu suprême et unique, principe des divinités inférieures et de toutes choses. Elle embrasse, par une chaîne non interrompue, l'ensemble du monde et de la création, unit par des liens étroits le ciel et la terre. En effet, on y trouve huit dieux supercélestes; douze dieux célestes; les âmes, les corps et le monde terrestre; enfin les dieux terrestres. Elle enseigne l'existence des âmes immortelles au sein du Père suprême; leur émigration vers la terre, à travers le zodiaque et par la *porte des hommes;* leur union avec les corps; leurs souillures et leurs imperfections pendant le cours de la vie terrestre; leur comparution, après la mort, devant Osiris; leur jugement basé sur la nature de leurs œuvres; leurs expiations, pendant neuf ans seulement pour les âmes vertueuses, pendant mille ou même trois mille années pour

les coupables, d'abord dans les corps des animaux terrestres, ensuite dans les corps des animaux célestes ou les signes du zodiaque; enfin leur retour, par la *porte des dieux*, dans les régions célestes, où elles occupent une place conforme à leurs mérites. Dans leur système religieux, les Éthiopiens font entrer les découvertes de l'astronomie : ils indiquent encore l'ordre et la suite des saisons, la division du temps; ils consacrent les règles du calendrier; ils rappellent enfin l'origine des sciences et des arts, et assurent les honneurs de l'apothéose aux inventeurs, aux hommes qui ont éclairé et servi leurs semblables. Cette religion est telle qu'on pouvait l'attendre d'hommes savans, ingénieux, et éclairés par quelques reflets de la révélation. Mais ces hommes se constituent en même temps les maîtres et les chefs d'un peuple grossier, dont ils doivent ménager la soumission par des concessions faites à leurs croyances. Aussi, dans le nouveau système religieux qu'ils forment, les Éthiopiens combinent les élémens qu'ils apportent, avec ceux qu'ils trouvent dans le pays; accueillent et comprennent, dans le culte public, les anciennes divinités des Égyptiens primitifs avec leurs noms et leurs attributs. Aussi expriment-ils les abstractions de la vérité par les emblêmes du fétichisme; aussi donnent-ils aux dieux des histoires fabuleuses, qui peuvent alimenter et satisfaire la crédulité de la populace; aussi tolèrent-ils, dans le culte, des désordres conformes aux inclinations basses et corrompues du peuple, des pratiques également réprouvées par la nature et par la morale [1].

[1] A la tête des huit dieux supercélestes se place, 1° un dieu sans nom, sans figure, incorporel, immuable, infini, qu'on doit adorer en silence, suprême créateur, unique source et principe de tous dieux et de toutes choses. Après lui viennent sept dieux dont il engendre le premier, et qui, à leur tour, se donnent naissance les uns aux autres par des émanations successives; 2° *Knef*, encore appelé Amoun ou Ammon, Agathodémon, Hermès, l'esprit de toutes choses, le premier demiurge, dont l'emblême est le bélier; 3° la *Matière* et le monde; 4° le *Chaos*, Athor ou Vénus céleste; 5° *Phtha*, l'organisateur, le dieu du feu et de la vie, second demiurge, qui réunit en lui les deux principes de la fécondité et qui les partage entre 6° *Pan Mendès*, représenté par le bouc, et *Héphœstobula*; 7° *Pi-ré* ou Phré, ou Osiris, le Soleil, troisième demiurge; 8° *Pi-Ioh*, ou Isis, la Lune.

Le Soleil et la Lune sont les derniers des dieux de l'empyrée, les premiers des dieux

Les prêtres égyptiens étaient les dépositaires exclusifs de la science de la religion et du gouvernement, et de toutes les connaissances humaines. Hermès ou Toth, principe de toute science, est l'idéal du prêtre; comme Osiris, principe de toute force, de toute puissance, est le vivant modèle du roi, le véritable Pharaon.

III. Population, nombre des villes de l'ancienne Égypte. — Le témoignage unanime des historiens anciens, fondé sur l'étude des registres sacrés, sur les renseignemens que leur avaient fournis les prêtres, enfin, sur leurs propres observations, porte le nombre des villes, bourgs ou villages de l'ancienne Égypte, à vingt mille, et celui de ses habitans à sept millions. Ce calcul se rapporte au temps d'Amasis et aux siècles qui avaient précédé le règne de ce prince [1]. Après l'avoir déclaré exa-

du ciel, qui leur obéissent comme à leur roi et à leur reine. Ces dieux du ciel, appelés *Cabires*, sont au nombre de douze. Six mâles suivent le soleil, 1° *Rempha*, Saturne; 2° *Pi-Zéous*, Jupiter; 3° *Ertosi* ou *Artès*, Mars; 4° *Surot*, Vénus; 5° *Pi-Hermès*, Mercure, le second Toth; 6° *le Ciel* des étoiles. La lune humide et féconde ouvre la série des six Cabires femelles : 1° *la Lune*; 2° *l'Ether*; 3° *le Feu*; 4° *l'Air*; 5° *l'Eau*; 6° *la Terre*. Ces douze grands dieux furent placés dans le zodiaque égyptien : des divinités inférieures s'y rattachèrent, les trois cent soixante-cinq *décans* ou démons, en nombre égal aux jours de l'année solaire.

Quand le monde supérieur et la nature eurent été créés, le demiurge fit les *âmes*, partagées en soixante classes, toutes immortelles et placées dans la sphère de l'air, qu'il leur défendit de quitter. Elles désobéirent, et de leur union avec la nature naquirent les *corps* qu'on leur donna pour prisons. Le dieu suprême les vivifia de son souffle, et leur promit leur retour aux demeures célestes, si elles s'abstenaient du mal sur la *terre* qui leur fut donnée pour habitation. Mais elles continuèrent leurs coupables révoltes aux ordres du Tout-Puissant, semèrent partout la guerre et le désordre, souillèrent les élémens et la terre par l'impiété et le sacrilége, provoquèrent enfin un nouvel et meilleur ordre de choses. Alors reçurent naissance les dieux terrestres, issus des dieux du second ordre et de la terre ou *Rhéa* : le second *Osiris* et *Aroueris*, fils du Soleil ou premier Osiris; *Typhon* et sa sœur *Nephthys* fils de Saturne; la seconde *Isis*, fille d'Hermès. Guidés par les conseils d'Hermès, le second Osiris et la seconde Isis prodiguèrent aux hommes tous les biens de la vie et de la civilisation, de la religion et des arts. Mais, ne voulant pas borner ses bienfaits à l'Égypte, Osiris partit pour sa grande expédition, accompagné de *Pan* avec ses satyres; d'*Anubis* cynocéphale; d'un autre génie à tête de loup; d'Aroueris, qui menait à la suite une troupe de danseuses et de femmes artistes (les Muses d'origine égyptienne). Dans le cortége d'Osiris, on remarquait encore *Triptolème* et *Prométhée*. *Hercule*, *Antée*, *Busiris*, furent laissés pour le gouvernement ou la garde de l'Égypte. Osiris, soit durant sa vie, soit après sa mort, donna en outre trois enfans à Isis, *Horus*, *Bubastis* sa sœur, et *Harpocrate*.

[1] Hérodote, l. II, c. CLXXVII. « On dit que sous Amasis il y avait vingt mille villes en Égypte, » toutes bien peuplées. » Diodore, l. I, c. 31 : « L'Égypte était autrefois le pays le plus peu-

géré, on le tient aujourd'hui pour exact, et l'on reconnaît que l'Égypte pouvait réellement renfermer et nourrir plus de villes et de citoyens que son étendue ne semble le permettre au premier aspect.

Diverses observations justifient complètement cette opinion, conforme aux dispositions des anciens. L'Égypte n'a pas une seule de ces forêts qui, partout ailleurs, enlèvent tant de terrain à l'agriculture, tant de récoltes, tant de places propres à bâtir des bourgades. A l'exception des temples, tous les édifices d'une grande dimension, les pyramides, le labyrinthe, le lac Mœris, furent relégués par les Pharaons hors des terres cultivables, dans les sables ou sur les rochers de la Libye. La chaleur du climat restreint singulièrement la quantité des alimens nécessaires à l'existence. Les terres d'Égypte au contraire sont toutes d'une prodigieuse fécondité, et ne se reposent jamais [1].

IV. Gouvernement. — Décrit avec inexactitude, le gouvernement égyptien a été tour à tour vanté et déprécié avec tant de passion, qu'un jugement impartial, basé sur des faits certains, est encore à établir.

Il faut d'abord distinguer quatre périodes durant chacune desquelles il ne ressembla nullement à ce qu'il fut depuis, ou à ce qu'il avait été auparavant.

Première période. Théocratie. — Pendant la première période, qui s'étend depuis la plus ancienne invasion des Éthiopiens jusqu'à Ménès, le gouvernement fut purement théocratique; les prêtres exercèrent, au nom des dieux, tous les pouvoirs réunis, et trouvèrent une entière obéissance à leurs ordres [2].

» plé de la terre. Dans les temps anciens, il y avait plus de dix-huit mille tant bourgades » considérables que villes, *comme on le voit par les registres sacrés.* » Il y avait autrefois sept millions d'habitans. Joseph, *Guerres de Judée*, l. II, c. 16, dit que de son temps il y avait en Égypte sept millions cinq cent mille âmes, sans compter les habitans d'Alexandrie. Au temps de Ptolémée Lagus, le nombre des villes égyptiennes s'élevait à trente-trois mille trois cent trente-neuf, en y comprenant les possessions des Lagides en Phénicie, Célésyrie, Arabie, Libye. (Diodore, *ubi suprà*, et Théocrit. *Idylle* XVII, v. 82.)

[1] Volney, *Voyage d'Egypte*, c. XI, à la fin. Larcher, t. II, p. 544, seconde édit.

[2] *Voy.* le chap. précédent.

Deuxième période. Monarchie élective. — Au temps de Ménès, la monarchie remplaça la théocratie; elle fut long-temps élective, et les formes de l'élection nous ont été conservées. La classe des prêtres, rangés dans les divers ordres de leur hiérarchie, et la classe des guerriers, s'assemblaient sur la montagne sacrée voisine de Thèbes. La classe du peuple, c'est-à-dire la masse de la nation, n'était pas appelée à concourir par ses suffrages au choix de son maître. A mesure qu'un candidat paraissait on recueillait les voix : celles des prêtres principaux valaient cent voix de guerriers; celles des prêtres du second ordre, vingt voix de guerriers; celles des prêtres du dernier ordre, dix voix de guerriers [1]. Cette organisation seule prouverait que, durant cette seconde période, les rois étaient choisis presqu'exclusivement dans la classe des prêtres, quand Platon ne nous apprendrait pas que c'était *un grand hasard* quand un homme d'une autre classe parvenait à s'emparer du trône [2]. Mais si l'autorité suprême n'était guère accessible qu'aux prêtres, nous avons vu précédemment (page 23) que, dans cette classe, elle était mise au concours des talens utiles et des services rendus au pays.

Troisième période. Monarchie héréditaire. — Les invasions des Éthiopiens postérieures à Ménès, et celle des pasteurs, envoyèrent le sceptre à la classe des guerriers et le rendirent héréditaire dans diverses familles, puique nous voyons dans les listes, depuis Misphragmoutosis, beaucoup de princes désignés comme fils ou frères de leurs prédécesseurs. Les circonstances demandaient alors impérieusement de la suite dans le commandement et les desseins; l'habitude des armes, la connaissance de l'art de la guerre, la popularité parmi les guerriers, toutes choses incompatibles avec l'élection à chaque règne, et avec le caractère et les occupations des

---

[1] Synésius, *de Provid.* p. 94.

[2] Platon, *in Polit.* t. II, p. 290. « Quand *par hasard* un homme d'une autre classe venait » à s'emparer de la couronne, il fallait qu'il se fit recevoir dans l'ordre sacerdotal. »

prêtres. Mais ils réclamèrent et ressaisirent le sceptre à diverses reprises, puisqu'on voit le prêtre de Vulcain, Sathos, régner vers l'an 713 et indisposer contre lui la classe des guerriers [1]. Ils s'étaient ménagé ce retour au trône en maintenant l'élection, non plus à la fin de chaque règne, mais à l'extinction de chaque dynastie.

Cherchons à nous former une idée précise du gouvernement pendant cette troisième période, qui s'étend depuis les invasions des Éthiopiens postérieures à Ménès, jusqu'aux règnes de Chéops et de Chéphrem. Même quand le sceptre sortit de leur caste, les prêtres conservèrent un empire presqu'illimité sur les rois. « Lors» qu'on choisissait un guerrier pour roi, on l'admettait » sur-le-champ dans l'ordre des prêtres, qui lui faisaient » part de leur philosophie cachée. Les prêtres avaient » le droit de censurer le prince, de lui donner des aver» tissemens, et de *diriger toutes ses actions*. Ils avaient » réglé la mesure de ses alimens, fixé le temps de sa » promenade, de ses bains, de ses actions les plus se» crètes [2]. »

En Éthiopie, les prêtres disposaient à leur gré des jours du roi, pouvaient, au nom des dieux, lui ordonner de se donner la mort, et trouvaient dans l'opinion générale assez de forces pour obtenir du souverain une docile obéissance [3]. Le gouvernement égyptien n'offre pas cette particularité. Il était modelé sur le gouvernement éthiopien; mais ce n'était qu'une copie, et déjà plusieurs traits de l'empreinte originale s'étaient effacés.

Dépendans des prêtres, les rois égyptiens exerçaient

---

[1] Hérodote, l. II, c. 141. — [2] Plutarque, *de Iside et Osiride*, p. 354. Diodore, l. I, c. 70 et 82.

[3] Strabon, l. XVII, p. 1178. Diodore de Sicile, l. III, c. 6. « A Méroé, les prêtres... » jouissent d'une grande autorité. Lorsqu'il leur en prend fantaisie, ils envoient dire au » roi de se tuer, que les dieux l'ont ordonné par leurs oracles, et qu'un mortel ne doit pas » mépriser les ordres des immortels. Les rois obéirent, dans les siècles précédens, sans y » être contraints par les armes ou sans qu'on leur fît violence. Mais sous le second Ptolé» mée, Ergaménès, roi d'Éthiopie, qui avait été instruit dans la science des Grecs, entra » avec ses soldats dans le lieu saint, où était la chapelle d'or des Éthiopiens, et ayant fait » égorger tous les prêtres, abolit cette coutume, et gouverna ses sujets selon sa volonté. »

sur le peuple une autorité absolue dans son principe : les inscriptions portent constamment au-dessous de leur nom : *Roi du peuple obéissant.* Dans l'application, cette puissance était restreinte par les conseils des prêtres, par la crainte d'irriter les dieux en abusant de leurs droits, par les exemples et les instructions de leurs prédécesseurs, par la crainte du jugement après la mort, de la privation de la sépulture, des malédictions et de l'infamie. Puisque dans une si longue suite de siècles, les annales égytiennes ne citent qu'un petit nombre de princes qui aient abusé de leurs prérogatives, reconnaissons la réalité des contre-poids apportés à leur puissance par la religion, la coutume et l'opinion. Mais ces freins étaient tout moraux, et quand ils les brisaient, emportés par leurs passions, le peuple ne trouvait dans les lois aucune garantie certaine, aucune protection solide contre leurs excès : Chéops et Chéphrem exercèrent un despotisme de cent six ans, non-seulement sans révolte, mais même sans contradiction [1].

Outre leur ascendant sur les rois, la crainte et le respect qu'ils imprimaient comme favoris et interprètes des dieux, le pouvoir judiciaire et toutes les charges civiles qu'ils avaient conservés, enfin l'influence des lumières et des grandes propriétés territoriales, formaient les élémens de l'autorité des prêtres. Ælien nous apprend qu'ils siégeaient à l'exclusion de tous les autres citoyens dans le tribunal ou les tribunaux d'Égypte [2]. En s'attribuant le monopole de toutes les connaissances humaines, sans en excepter même la médecine, ils avaient réduit les rois et les peuples à recourir à eux, tous les jours et à tous les instans, dans les besoins publics comme dans les nécessités de familles. Ils possédaient le tiers des terres d'Égypte, exemptes de toute charge et de tout impôt : de plus, le trésor public fournissait à toutes leurs

[1] Hérodote, l. II, c. 124-128. — [2] Ælien, *Variæ histor.* l. XIV, c. 34, et Diodore, l. I, c. 73 et 74.

dépenses, en sorte qu'ils ne dépensaient ni ne consommaient rien de leurs propres biens. Les prêtres se mariaient et transmettaient à leurs enfans l'hérédité de leurs terres, de leurs priviléges, du sacerdoce, des dignités qu'ils occupaient dans l'État [1].

Après les rois et les prêtres venait, dans l'ordre d'honneur et de puissance, la classe des guerriers. Ils s'élevaient à deux cent cinquante mille. Chacun d'eux avait reçu des rois douze aroures ou arpens de terre, exempts également de toute redevance. Répandus dans dix-sept nomes ou provinces, ils n'avaient d'autre occupation que l'étude et la pratique constante de toutes les parties de l'art militaire, auxquelles ils se livraient même durant la paix pour se trouver prêts au moment du danger. Il ne leur était pas permis d'étudier ni d'exercer d'autre métier que celui de la guerre, et le fils succédait au père [2].

Le peuple, la masse de la nation égyptienne, n'eut, en aucun temps, aucun droit politique, aucune part directe ni indirecte au gouvernement; se vit constamment éloigné des magistratures et des honneurs. Les terres des prêtres et des guerriers ne payant rien à l'État, il supporta seul tous les impôts, dont les deux classes privilégiées étaient exemptes. Pas un des prêtres ni des guerriers n'exerçant d'arts mécaniques [3], le peuple exécuta seul une partie de ces prodigieuses constructions de luxe et d'utilité publique, dont l'Égypte était couverte; seulement tant que la monarchie, absolue dans son principe, fut modérée dans son exercice, les pharaons distribuèrent les travaux de manière à ce que le peuple ne fût pas foulé, et l'en déchargèrent autant que possible, pour les reporter sur les étrangers et les vaincus. Ainsi Ramsès, Aménophis, Sésostris firent construire par les Israélites, ou par les captifs ramenés de leurs conquêtes, les villes du

---

[1] Diodore, l. I, c. 73 et 80. Genèse, c. XLVII, v. 26. Hérodote, l. II, c. 37. — [2] Hérodote, l. II, c. 141, 165, 166, 16[illegible]. « On donnait à chaque guerrier douze aroures *exemptes* « *de toutes charges et redevan*[illegible] — [3] Hérodote, l. II, c. 165, 166. « Les guerriers sont tous » consacrés à la profession des armes, et *pas un n'exerce d'art mécanique.* »

Delta, les monticules sur lesquels étaient placées les cités, les canaux dont on coupa le pays. Les réquisitions et les corvées ne commencèrent qu'aux règnes de Chéops et de Chéphrem, comme le marque positivement Hérodote [1].

Nous avons vu précédemment que les prêtres possédaient un tiers des terres labourables de l'Égypte : les guerriers possédaient un autre tiers, car douze arpens, multipliés par deux cent cinquante mille, donnent pour produit trois millions d'arpens, ou huit cent trente-trois lieues carrées, et les terres cultivables d'Égypte étaient autrefois de trois mille lieues carrées environ [2]. Le dernier tiers appartenait-il aux rois, formait-il le domaine royal? Et le peuple ne possédait-il aucune terre, n'était-il propriétaire d'aucun fonds; réduit pour vivre et pour payer les impôts à exercer les arts mécaniques, et à prendre à ferme les terres des rois, des prêtres et des guerriers; privé même sur ces terres, qui ne lui appartenaient pas, de sa liberté individuelle qu'il avait aliénée durant les années de disette [3]; ayant pour toute ressource la modération du prince, qui ne lui demandait que le cinquième du produit des terres [4]? Il est certain que tel fut son état depuis le Pharaon dont Joseph était ministre, jusqu'à Sésostris.

Mais il paraît que ce prince porta une espèce de loi agraire dont l'effet fut de changer l'ordre établi précédemment, et de conférer à chaque Égyptien la propriété d'une portion de terre, sous certaine condition. « Sésostris, dit Hérodote, fit le partage des terres, assignant » à chaque Égyptien une portion de terre égale et car» rée, qu'on tirait au sort, à la charge néanmoins de lui

---

[1] *Exode*, c. 1, vers. 14 ; c. 3, vers. 7 ; c. 5, vers. 6 et suiv. Hérodote, l. II, c. 108 et 124. Diodore, l. 1.

[2] « La consistance des terres cultivables d'Égypte est maintenant de 2,100 lieues carrées. » (Volney, *Voyage en Egypte*, c. XI.) Mais une partie des terres fertilisées autrefois par les canaux et le lac Mœris, détruits aujourd'hui, est devenu stérile.

[3] *Voy.* ci-dessus, p. 26 et 27, le texte et les notes.

[4] Les terres ordinaires rapportent en France neuf ou dix pour cent. Le propriétaire exige de son fermier trois pour cent, ou le *tiers* du produit.

» payer tous les ans une certaine redevance qui compo- » sait son revenu [1]. » Le peuple recouvra également sa liberté individuelle, peut-être aussi sous Sésostris, puisque les auteurs anciens nous apprennent que tous les Egyptiens étaient libres, même les enfans des esclaves [2]. Ajoutons qu'à toutes les époques, sous tous les régimes, excepté pendant le siècle de Chéops et de Chéphrem, quelle que fût la mesure de propriété et de liberté dont jouît le peuple, l'attention éclairée du gouvernement pourvut abondamment à ses besoins. Un fait éclatant établit cette vérité. Le nombre des villes ou villages est toujours en proportion avec celui de la population, et celui de la population avec la quantité des ressources qu'on laisse au peuple. Or, sous les anciens Pharaons, le nombre des villes ou villages fut de vingt mille; celui des citoyens, de sept millions. Vers la fin du siècle dernier, le nombre des villes ou villages d'Égypte était de deux mille trois cent quatre-vingt-seize, et celui des habitans de deux millions trois cent mille [3]. Qu'on juge par cette énorme différence de deux tiers de la différence des régimes.

Mais si le sort du peuple devint tolérable en Égypte, sous plusieurs rapports, depuis Sésostris, il n'en reste pas moins que ce même peuple porta tous les fardeaux et fut frappé d'une exhérédation civile et morale à la fois. Les moyens employés par les deux ordres privilégiés pour le réduire à une entière nullité politique furent la division de toute la nation en castes, et l'hérédité des professions. Les castes étaient au nombre de trois : celle des prêtres, celle des guerriers, celle des laboureurs et des artisans; la dernière, subdivisée en plusieurs fractions correspondantes aux principaux métiers [4]. Or personne ne pouvait sortir de la caste où l'avait placé, du métier au-

---

1 Hérodote, l. II, c. 109.

2 Il est donc très-faux d'avancer en général et sans distinguer les époques : « Le peuple » en Égypte fut serf de la glèbe. » Cet état de choses doit être restreint à une seule période.

3 D'Anville, d'après deux listes qu'il avait eues entre les mains. Volney, *Voyage en Égypte*, c. XI, p. 193.

4 Hérodote, l. II, c. 164. Diodore, l. I, c. 28, 73, 74. Strabon, l. XVII, p. 1035.

quel l'avait condamné sa naissance. Vainement un penchant irrésistible, un instinct de génie poussait un homme du peuple aux découvertes de la science, à l'examen de la législation, aux combinaisons de l'art militaire. Egalement repoussé du collége des prêtres et de l'ordre des guerriers; trouvant d'ailleurs remplie d'avance la charge de général, de magistrat, de savant qu'il ambitionnait, par le fils de celui qui l'occupait alors; entraîné par la conscience de son talent, invinciblement retenu par la coutume, il conduisait la barque que son père avait dirigée, façonnait les instrumens qu'il avait dégrossis. La coutume lui défendait même toute distraction à ces basses occupations, en lui défendant d'exercer deux professions à la fois.

L'Égyptien ne pouvait donc obéir ni aux ordres qu'il recevait de son génie et de ses inclinations, ni consacrer à sa patrie des talens que la nature lui avait prodigués en pure perte; de sorte que, dans le gouvernement égyptien, la loi politique était contraire non-seulement à la loi de l'équité et de l'intérêt général bien entendu, mais même à la loi de la nature.

Pour tenir le peuple dans un tel abaissement et dans l'obéissance à la fois, il fallait, d'un côté, le comprimer à l'extérieur par l'étroite union des rois, des prêtres, des guerriers, et par l'appareil d'une grande force militaire, qu'on trouvait dans la classe des guerriers, intéressés au maintien de l'ordre existant. D'un autre côté, il était nécessaire de l'entretenir dans une profonde ignorance, soit des connaissances capables de l'éclairer et de le relever, soit des lois et des coutumes en vigueur chez les autres nations. De là, toutes les sciences mises sous le séquestre des hiéroglyphes, dont les prêtres seuls avaient la clef et l'explication : de là la cruauté avec laquelle on massacrait les étrangers abordés sur les côtes d'Égypte; l'attention avec laquelle tous les pharaons, excepté Osymandias et Sésostris, évitèrent les guerres et les conquêtes au dehors; l'horreur qu'on inspira à la multitude

pour les étrangers et pour la mer; le soin avec lequel on la détourna, pendant tant de siècles, de la navigation et du commerce maritime, dont les énormes bénéfices, en augmentant sa richesse, auraient peu à peu comblé la distance qui existait entre elle et les classes privilégiées.

Quatrième période. — Tous les supports du système politique égyptien, tel qu'il existait depuis Ménès, c'est-à-dire depuis des milliers d'années, s'affaiblirent et croulèrent à partir des règnes de Chéops et de Chéphrem. « Jusqu'à Rhampsinit, dit Hérodote, on avait vu fleurir la » justice et régner l'abondance dans toute l'Égypte; mais il » n'y eut pas d'excès où ne se portât Chéops son succes- » seur. Il ferma d'abord les temples et interdit les sacri- » fices. Ensuite Il fit travailler tous les Égyptiens pour lui, » employant, tous les trois mois, cent mille hommes à ces » ouvrages. Son frère Chéphrem lui succéda et se con- » duisit comme son prédécesseur [1]. » Ainsi, durant leurs règnes, qui se prolongèrent au-delà d'un siècle, ces princes, soumettant les premiers le peuple aux réquisitions et aux corvées, abandonnèrent à son égard les ménagemens politiques dont avaient usé leurs prédécesseurs pour prévenir le désespoir et la révolte. D'une autre part, en fermant les temples et en suspendant le culte, ils prétendirent affranchir la royauté de l'influence des prêtres, et rompirent les premiers, entre les rois et les classes privilégiées, l'accord, l'étroite intelligence qui leur était respectivement nécessaire pour maintenir leur commune autorité. Le prêtre Séthos, étant à son tour parvenu au trône, retira à la classe des guerriers les douze aroures de terre que les rois précédens leur avaient accordées : leur mécontentement fut si grand qu'ils l'abandonnèrent dans sa guerre contre Sanacherib. Séthos attaqua et vainquit l'étranger avec les marchands, les artisans et la masse du peuple, qui s'étaient volontairement rangés sous ses

---

[1] Hérodote, l. II, c. 124 et 127.

drapeaux [1]; mettant ainsi aux mains de la multitude les armes, qui avaient jusqu'alors été le privilége exclusif des guerriers, et qui avaient autant servi à la tenir dans la dépendance qu'à défendre le pays. La révolution continua sous Psammitichus et ses successeurs : tous ces princes ouvrirent l'entrée de l'Égypte aux Grecs, prirent trente mille de ces étrangers à leur service, leur cédèrent la ville de Naucratis, tendirent constamment à maîtriser la classe des guerriers, dont une partie émigra en Éthiopie : ils introduisirent le commerce extérieur [2], fournirent au peuple les moyens de se relever et de s'éclairer.

Par ces diverses mesures, les pharaons, depuis Chéops, ruinent sans retour les distinctions des castes, le respect pour l'ancien culte et pour les prêtres, comme le prouvent tous les faits du règne d'Amasis. Cet homme, parti des plus basses classes, et qui avait exercé publiquement dans sa jeunesse le métier de voleur, entre dans la milice qui autrefois lui aurait été à jamais interdite, devient l'un des principaux officiers d'Apriès, puis est porté au trône par les Égyptiens; et quand il l'occupe, il convertit en dieu, offre à l'adoration des Égyptiens le bassin d'or qui lui avait servi de cuvette, convainc d'imposture et méprise ouvertement une partie des oracles et des dieux qui l'avaient déclaré innocent de certains vols [3]. Au milieu de cette profonde perturbation de son ancienne organisation sociale, et avant que de nouvelles institutions se fussent établies et régularisées, l'Égypte, durant cet état de transition, fut conquise par les Perses.

V. **Législation.** — Parmi les lois des Égyptiens relatives à l'ordre public, on remarque celle qui punissait de mort le meurtre volontaire, même celui d'un esclave.

---

[1] Hérodote, l. II, c. 141.

[2] Hérodote, l. II, c. 136, dit : « Sous le règne d'Asychis, *comme le commerce souffrait » de la disette d'argent*, ce prince publia une loi qui défendait d'emprunter, à moins de » donner pour gage le corps de son père. » Voilà bien du commerce avant Néchao ; mais je crois qu'il s'agit de commerce intérieur. Voyez encore, dans le l. II d'Hérodote, les ch. 152, 154, 158, 159.

[3] Hérodote, l. II, c. 172, 174, 178.

On vante les réglemens relatifs à l'assistance mutuelle que se devaient les citoyens; à la calomnie; aux emprunts; aux moyens d'existence, dont chaque Égyptien devait, sous peine de la vie, justifier tous les ans aux magistrats. Cette dernière aurait prévenu les vols nombreux dont l'Égypte était déshonorée; mais elle ne fut rendue que par Amasis, l'un des derniers princes qui aient régné avant l'invasion persane[1].

VI. JUSTICE ET POLICE.—Les rois rendaient eux-mêmes une partie de la justice, jugeaient eux-mêmes une partie des causes. Hérodote nous dit que « Mycérinus jugea » les différends de ses sujets d'une manière plus équita- » ble que tous les autres rois. » Ailleurs l'historien ajoute: « Depuis le point du jour, jusqu'à l'heure où la place » était pleine, Amasis s'appliquait à juger les causes qui » se présentaient[2]. » Les prêtres décidaient toutes les autres causes qui n'étaient pas portées aux rois, étaient les seuls juges dans toute l'Égypte[3]. Il y avait à Thèbes un tribunal composé de trente juges choisis parmi les plus hommes de bien, mais toujours dans la classe des prêtres, et envoyés dix par Memphis, dix par Héliopolis, dix par Thèbes. On ne sait si ce tribunal était le seul qui existât en Égypte, ou bien si c'était un tribunal suprême, dont l'existence n'empêchait pas celle des tribunaux particuliers dans les diverses villes[4]. les parties plaidaient leur cause par écrit, pour que l'éloquence ne pût tromper la conscience des juges et influencer leurs décisions. Le voisinage de l'Arabie, l'abjection dans laquelle on tint si long-temps le peuple, les inclinations basses qu'il puisa dans l'idée et l'habitude de la servilité, rendirent les voleurs si communs, que leur profession était tolérée et soumise à des statuts. Le roi d'Égypte Amasis avait été long-temps voleur[5].

---

[1] Hérodote, l. II, c. 177.—[2] *Ibid.* c. 129 et 173.—[3] Ælien, *Variæ histor.* l. XIV, c. 34.
[4] Diodore, l. I, c. 73, 74, et 48. Lévesque, *Études de l'Histoire anc.* t. I, et Larcher, t. II, p. 248, sont d'avis différens sur le nombre des tribunaux d'Égypte.
[5] Hérodote, l. II, c. 174.

VII. Coutumes. — Les mères allaitaient leurs enfans. Tous les enfans, même ceux des esclaves, étaient libres ou du moins réputés tels. La polygamie était tolérée; mais la plupart des Égyptiens n'avaient chacun qu'une femme. On révérait extrêmement la vieillesse. Les Égyptiens, même les rois, étaient tous soumis après leur mort à un jugement. Le lieu où on le rendait, les circonstances dont il était accompagné, ont donné naissance, chez les Grecs, aux fables du Styx, de Caron, des juges infernaux, de l'Élysée. La croyance à la métempsycose introduisit chez les Égyptiens la coutume des embaumemens, la conservation des momies, la somptuosité des tombeaux, l'érection des pyramides. Toujours préoccupés de leurs derniers momens, ils avaient introduit un squelette dans leurs repas, et les idées funèbres jusqu'au milieu des plaisirs.

VIII. Arts et sciences. — Les Égyptiens connurent tous les arts, s'y livrèrent, et en poussèrent quelques-uns à un haut degré de perfection. Concurremment avec les arts de luxe, l'architecture, la sculpture, la peinture, la musique, ils cultivèrent les arts utiles. Ils tissaient et teignaient la laine et le coton, façonnaient en vases la porcelaine et la terre, fondaient et ciselaient les métaux. On ne trouve chez eux les restes d'aucun théâtre, les vestiges d'aucune littérature régulière; mais leurs progrès dans les sciences exactes remontent à une haute antiquité. La nécessité de reconnaître leurs champs après les inondations, le partage des terres exécuté par Sésostris, les conduisirent de bonne heure à la découverte de la géométrie. Ils étudièrent avec ardeur l'astronomie, et connurent l'année solaire 1325 ans avant notre ère. L'abus de l'astronomie les conduisit aux folies de l'astrologie judiciaire. Ils consignèrent sur les murs des temples et des tombeaux, sur de nombreuses colonnes nommées Hermès, leurs observations, leurs découvertes, les diverses branches de leurs connaissances. Ils se servirent pour cet usage d'une écriture emblématique et hiéroglyphique : outre cette écri-

ture, ils en connurent deux autres, l'épistolographique et l'alphabétique.

A. P.

CHAPITRE VII.

Histoire des Grecs jusqu'à leur lutte contre les Perses. — La Grèce dans l'état sauvage. — Temps de première civilisation.

PREMIÈRE PARTIE.

I. Conjectures sur l'origine des Grecs. — II. Eclaircissemens sur les Pélasges et les Hellènes. — III. Antiquité de l'écriture chez les Grecs, et certitude des principaux faits de leur histoire et de la généalogie de leurs principales familles depuis l'arrivée d'Inachus. — IV. Incertitude de la chronologie chez les Grecs jusqu'au temps des Olympiades.

§ I. — *Conjectures sur l'origine des Grecs.*

Les traditions des Grecs ne remontaient pas au-delà de l'arrivée des Orientaux dans leur pays. Ils ne savaient rien de leur première origine, et croyaient leurs ancêtres *autochthones*, nés du sein de la terre, ou produits par les cailloux [1]. Cette dernière supposition, plus bizarre que la première, n'était peut-être fondée que sur la ressemblance des mots λᾶς ou λᾶας, un caillou, avec celui λάος, un peuple.

Après avoir donné l'énumération des fils et des petits-fils de Japhet, les livres des Juifs ajoutent, sans rien préciser : « Ils partagèrent entre » eux les îles des nations, s'établissant dans divers pays où chacun eut » sa langue, ses familles, son peuple particulier [2]. » Au lieu de s'en tenir aux généralités dans lesquelles s'est renfermé le texte sacré, et de dire, sans rien préciser, que les Grecs, comme tous les autres peuples, sont issus

---

[1] Fragment de l'*Erechthée* d'Euripide, conservé par Lycurgue contre Léocrate, p. 160. Plutarque, *Traité de l'exil*, p. 604. Hérodote, l. VII, chap. 161. Voyez aussi les fables des cailloux changés en hommes, après le déluge de Deucalion.

[2] Genèse, chap. 1, vers. 2, 3, 4, 5.

des fils et petits-fils de Japhet, les commentateurs ont prétendu découvrir et désigner, parmi eux, les pères des diverses tribus grecques, des Macédoniens, des Épirotes, des Ioniens, des Éléens. Mais les bizarres contradictions dans lesquelles ils se trouvent à l'égard les uns des autres ôtent tout crédit à leurs assertions respectives[1].

Après avoir torturé la Bible sans en obtenir de réponse précise, l'érudition a demandé aux langues l'origine des premiers Grecs. En comparant le génie grammatical et les mots de la langue grecque avec ceux de la langue slavonne, quelques savans ont cru remarquer entre elles une parfaite identité; et, ajoutant que la langue slavonne avait été parlée autrefois par les Daces, les Gètes, les Sarmates, ils en ont conclu que la Grèce avait nécessairement reçu du Nord ses premiers habitans[2]. Mais ils ont rencontré des contradicteurs, dont les uns nient avec obstination ou avec insulte les analogies qu'ils ont cru trouver; les autres assignent aux Athéniens et au reste des premières peuplades grecques une origine tout asiatique[3].

Conclusion : l'on n'en est encore qu'à des conjectures diamétralement opposées sur l'origine de la population qui couvrit la première le sol de la Grèce.

§ II. — *Éclaircissement sur les Pélasges et les Hellènes.*

Fréret a attaqué de tout son savoir et de toute sa sagacité l'opinion suivie jusqu'à lui, qui faisait des Pélasges et des Hellènes deux des peuples primitifs de la Grèce.

Il a prétendu que ces mots de *Pélasges* et d'*Hellènes* n'étaient pas des noms de peuples particuliers, mais des désignations générales des situations sociales par lesquelles les Grecs avaient successivement passé; qu'on les avait appelés Grecs et Pélasges tant qu'ils étaient demeurés barbares, Hellènes dès qu'ils étaient sortis de cet état pour entrer dans celui de civilisation. Par une conséquence naturelle, Fréret a nié, d'une part, les migrations, les établissemens, les conquêtes des Pélasges et des Hellènes, et traité de *pur roman* historique tout ce que Denys d'Halicar-

---

1 *Voy.* leurs assertions contradictoires, dans la dissertation de Dom Calmet, Bible de Vence, t. 1, p. 461, 479.

Selon les uns			Selon les autres		
Madaï	fut père	des Macédoniens. . .	*Madaï*	père	des Mèdes d'Asie.
Dodanim	»	des Dodonéens ou Epirotes.	*Dodanim* ou *Rhodanim*	»	des Rhodiens ou des habitans des bords du Rhône.
Javan	»	des Ioniens.	*Javan*	»	des habitans de la ville de Jaffa.
Elisa	»	des Éléens.	*Élisa*	»	des habitans des îles Fortunées.

2 Fréret, *Acad. des Inscrip.*, t. XLVII, 2e part., p. 122, 123, 124. Lévesque, *Étud. de l'Hist. anc.*, t. II, p. 83. — 3 Hemsterhuis. Larcher, t. I, p. 276, édit. de 1802. Thomas Reinesius, *Dissert. sur la Lang. puniq.* c. 2, § 14 et 15.

nasse et Diodore en racontent; d'une autre part, il a prétendu que toute la généalogie des Hellènes était fausse, que Æolus, Achæus, Ion, étaient des personnages non pas historiques mais imaginaires, dont les noms avaient été formés, même assez tard, sur ceux des peuples qu'on faisait descendre d'eux[1].

Ces hypothèses hardies, ingénieuses si l'on veut, pourraient trouver quelque crédit si leur auteur, en attaquant Denys et Diodore, avait trouvé pour auxiliaire quelque grave historien grec. Mais il n'en est pas un seul, sans exception, qui ne soit contraire à son sentiment, en sorte qu'on se trouve dans la nécessité ou de le rejeter, ou de donner un démenti à la Grèce entière parlant et témoignant sur elle-même. Les bornes de cet ouvrage ne nous permettent pas de multiplier les citations; mais les trois suivantes, empruntées à Strabon, à Hérodote et à l'auteur de la Chronique des marbres de Paros, c'est-à-dire aux plus graves historiens de la Grèce, détermineront si les Pélasges et les Hellènes sont des désignations, des abstractions, ou bien deux peuples, très-réels, ayant des chefs, faisant des conquêtes, formant des établissemens.

« Quant aux Pélasges, on convient presque généralement que c'était » UN ANCIEN PEUPLE répandu par toute la Grèce. Suivant Ephore, c'é- » taient originairement des Arcadiens adonnés à la vie guerrière, les- » quels, s'étant grossis de ceux qu'ils purent engager à prendre le même » parti, et à qui ils communiquèrent leur dénomination, devinrent fa- » meux et chez les Grecs et dans tous les pays où ils se portèrent. Vé- » ritablement on voit les Pélasges *établis* dans la Crète, d'après le té- » moignage d'Homère[2]. De plus, une portion de la Thessalie s'appela » Argos Pélasgique parce que les Pélasges jadis en *furent maîtres*. Le » poète Homère donne au Jupiter de Dodone le nom de Pélasgique : » beaucoup d'anciens ont qualifié aussi les peuples épirotes de Pélasgi- » ques, parce que la *domination* des Pélasges *s'est étendue* jusque sur » l'Épire; et COMME CES MÊMES ANCIENS ONT PAREILLEMENT QUALIFIÉ DE » PÉLASGES UN GRAND NOMBRE DE HÉROS, LES MODERNES ONT AUSSI AT- » TRIBUÉ LA DÉNOMINATION DE PÉLASGES AUX PEUPLES DONT CES HÉROS » ÉTAIENT LES CHEFS. Ephore, quand il pense que les Pélasges étaient » d'origine arcadienne, suit Hésiode. Eschyle, dans ses Suppliantes, dit » que ce peuple sortait d'Argos, près de Mycènes. Ephore prétend aussi » que le Péloponèse a porté le nom de Pélasgie, ce que l'on voit con- » firmé par un passage de l'Archélaüs d'Euripide. Enfin, si nous en croyons » les auteurs des Antiquités athéniennes, il y eut des Pélasges qui ont » demeuré à Athènes, et à raison de ce que *ces peuples, errant de tous* » *côtés, se portaient en divers lieux*, comme certains oiseaux, les indi-

[1] Fréret, *Acad. des Inscript.* t. XLVII, p. 77-83.

[2] Dans leurs intérêts les plus chers, dans les causes les plus graves, dans celles relatives aux limites respectives de leur territoire, les Grecs invoquaient et subissaient le témoignage d'Homère comme du plus fidèle historien des anciens temps. Ce mérite était commun à quelques autres anciens poètes : c'est à ce titre que Strabon les cite comme autorités historiques et géographiques.

» genes de l'Attique les désignèrent par le nom de Pelargi (cigognes)[1]. » Hérodote, après avoir énuméré diverses émigrations des Pélasges et parlé de leur langue, ajoute : « Preuve évidente que ces *deux peupla-* » *des* de Pélasges conservent encore de nos jours l'idiome qu'elles por- » térent dans ces pays en venant *s'y établir*[2]. »

Pour ce qui concerne les Hellènes et leur généalogie, voici le témoignage du même Hérodote et des marbres de Paros : « Les Hellènes » *habitaient* la Phthiotide, sous le règne de *Deucalion*, et sous celui de » *Dorus, fils d'Hellen*, le pays appelé Histiœotide[3]. Depuis qu'Amphic- » tyon, *fils de Deucalion*, régna aux Thermopyles, et ayant rassemblé les » peuples voisins, les nomma Amphictyons, il s'est écoulé, etc... Depuis » qu'Hellen, *fils de Deucalion*, régna en Phthiotide et *donna le nom* » *d'Hellènes* aux habitans qui, auparavant, s'appelaient Grecs, etc.[4] »

§ III. — *Antiquités de l'écriture chez les Grecs ; certitude des principaux faits de leur histoire depuis Inachus.*

Nous terminerons ces indispensables éclaircissemens en rapportant diverses particularités propres à établir la vérité des deux propositions suivantes : 1° les Grecs reçurent deux écritures d'Inachus et de ses compagnons : l'une était une écriture hiéroglyphique ; l'autre, une écriture alphabétique, composée de seize lettres, appelée écriture pélasgique ou attique, et bien antérieure à celle de Cadmus. 2° Ils firent usage simultanément de deux écritures, et ce secours leur fournit les moyens de conserver le souvenir des événemens les plus importans de leur histoire dès les temps les plus reculés.

Diodore de Sicile s'exprime en ces termes : « Quant à ceux qui disent » que les Syriens sont les inventeurs des lettres ; que les Phéniciens, » les ayant apprises d'eux, les ont communiquées aux Grecs, on leur » répond que les Phéniciens n'en ont pas été les premiers inventeurs, » mais qu'ils changèrent seulement la forme des caractères, et que la » plupart adoptèrent ces (dernières) lettres et s'en servirent ; et que c'est » pour cela qu'on leur donna le nom de lettres phéniciennes[5]. »

C'est dans ce sens qu'Hérodote dit : « Les Phéniciens introduisirent » chez les Grecs, entre autres connaissances, *des* lettres (et non pas *les* » *lettres*) qui auparavant n'étaient point en usage parmi les peuples de » la Grèce[6]. »

L'alphabet antérieur à celui des Phéniciens se composait de seize lettres, dont les anciens Grecs, comme parle Plutarque, se contentaient pour exprimer leurs pensées, soit en parlant, soit en écrivant[7]. Cadmus

[1] Strabon, l. v, c. 4, p. 151-153 de la traduction de M. Laporte Dutheil. — [2] Hérodote, l. I, c. 57, à la fin. Il y a un autre passage très-précis au chap. 58 que nous citerons bientôt. — [3] Hérodote, *ibid.*, chap. 56. — [4] Marbres de Paros, époq. v et vi. — [5] Diodore de Sicile, liv. v, c. 74. — [6] Hérodote, liv. v, c. 58, et les Remarques de Larcher, t. 4, p. 253, 254. — [7] Plutarque, *Platonicæ quæstiones*, p. 1009.

augmenta seulement cet alphabet des trois lettres Z, Θ, Ξ, et de trois autres lettres purement numérales, le *vau*, le *coppa*, le *sanpi* [1].

Les seize lettres primitives furent apportées par Inachus, et mises en usage chez les Grecs depuis Inachus jusqu'au déluge d'Ogygès, et ensuite depuis Ogygès jusqu'à Cadmus. « Un déluge ayant inondé la Grèce, » et fait périr la plupart des hommes, les monumens écrits en lettres pé» rirent pareillement avec eux [2]. » Mais si les monumens écrits et les lettres périrent, au temps du déluge d'Ogygès, dans l'Attique et dans la Béotie, ils se conservèrent dans le Péloponèse, siége principal des Pélasges. En effet, Eustathe rapporte que les Pélasges furent les seuls, parmi les Grecs, qui conservèrent les lettres [3]; pour cette raison, les plus anciennes lettres se nommèrent pélasgiques [4]. Dépositaires de ce secret, les Pélasges le communiquèrent de nouveau aux habitans de l'Attique, quand cette contrée eut été repeuplée après le déluge d'Ogygès. Hésychius témoigne que cet alphabet primitif se perdait tellement dans la nuit des temps, qu'à Athènes on le croyait indigène. L'histoire d'Italie fournit une preuve sensible de l'existence et de l'usage en Grèce de lettres antérieures au temps de Cadmus. Les nouvelles lettres qu'il introduisit n'ayant été adoptées, dans les contrées les plus éloignées de la Béotie, que plusieurs siècles après leur importation en Grèce, Evandre et les Arcadiens qui passèrent dans le Latium, y apportèrent l'alphabet pélasgique ou attique, le plus ancien et le moins nombreux, qu'ils conservaient encore euxmêmes. Tacite dit : « Les Aborigènes reçurent les lettres de l'Arcadien » Evandre : la forme des lettres latines fut celle des *plus anciennes lettres* » des Grecs : nos lettres furent d'abord peu nombreuses [5]. » D'un autre côté, on voit dans Scaurus et dans Priscien que l'arithmétique des Latins fut précisément l'ancienne arithmétique pélasgique ou attique, antérieure à la cadméenne, et que les Latins manquèrent des lettres numérales de Cadmus, le *vau*, le *coppa*, le *sanpi* [6].

Les anciens caractères pélasgiques furent gravés sur la pierre, et, devenus des inscriptions, servirent à conserver la mémoire des principaux événemens; c'est ce que prouve le fait suivant. Eurotas, roi des Ictéucrates, qui étaient les premiers peuples de la Laconie, consacra un temple à Onga, divinité de Phénicie : sur la porte étaient inscrits, *en caractères très-anciens,* ces mots : EUROTAS, ROI DES ICTÉUCRATES, A ONGA [7]. Or, Eurotas, le temple, l'inscription sont antérieurs à Danaüs. Si l'on en croit Diodore de Sicile, Danaüs aborda en Grèce avant Cadmus [8]; par conséquent, à plus forte raison, Eurotas et son temple précèdent Cadmus. Si

---

1 Dissertation du président Bouhier, *de Priscis Græcorum et Latinorum litteris*, p. 561 et suiv. — 2 Diodore, l. v, c. 57. — 3 Eustathe, *Parecbolai in Iliad.* t. II, p. 358. — 4 Diodore de Sicile, l. III, c. 66.

5 Tacite, *Annales*, l. XI, c. 14. « Aborigines Arcade ab Evandro didicerunt : et forma » litteris latinis quæ *veterrimis* Græcorum : sed nobis quoque paucæ primùm fuere. »

6 Scaurus, *de Orthographiâ*, p. 225. Priscien, *de Figuris numerorum*. — 7 Hésychius, aux mots *Ictéucrat.* et *Onga*. Eschyle, dans les *Sept Chefs contre Thèbes*. Son scholiast. aux vers 170 et 493. *Acad. des Inscript.* t. XV, p. 402. Barthélemy, *Voyage d'Anacharsis*, c. 41. — 8 Diodore, l. v, c. 58.

l'on s'en rapporte aux marbres de Paros, Cadmus, à la vérité, précède Eurotas, mais seulement de trois ans [1]. Dans cette dernière supposition, l'inscription d'Eurotas est encore pélasgique et non pas cadméenne : en effet, si l'écriture cadméenne n'était pas encore adoptée en Arcadie, au temps d'Evandre, environ un siècle et demi après l'arrivée de Cadmus, à coup sûr elle n'avait pu pénétrer en Laconie trois ans après cette même arrivée.

Si l'écriture était déjà connue, pratiquée en Grèce avant l'arrivée de Cadmus, elle devint, depuis lui, d'un usage bien plus général, bien plus fréquent : la pierre, les métaux, les peaux de chèvre et de mouton reçurent les caractères, et aux faits principaux de l'histoire, on put ajouter des détails. A l'appui de cette assertion, les preuves se pressent et se multiplient. Hérodote avait lu et a transcrit textuellement *trois inscriptions* gravées sur des trépieds dont le premier avait été consacré par Amphytrion au temps de Laïus ; le second, par Scœus au temps d'OEdipe ; le troisième, par Laodamas, fils d'Étéocle [2]. Pausanias nous parle d'un trépied fameux par son ancienneté, offrande d'Amphitryon pour son fils Hercule [3]. Les marbres de Paros disent : « Sous Erechthée, Eumolpus, » fils de Musée, *publia* les poésies de son père [4]. » Au rapport de Plutarque, on montrait dans le temple d'Enguie, ville de Sicile, de grandes lances et des casques d'airain, dont les uns *portaient le nom de* Mérion, *et les autres celui d'Ulysse,* qui les avaient *consacrés* à la déesse [5]. Enfin Tacite témoigne qu'un différend s'étaut élevé, au temps de Tibère, entre Lacédémone et Messène, au sujet de la possession d'un champ, Messène, pour prouver que le champ lui appartenait, « *produisit un ancien acte de » partage du Péloponèse entre les descendans d'Hercule : cet acte était » gravé sur d'anciens monumens de pierre et d'airain encore subsistans* [6]. »

Ayant établi que les Grecs possédèrent l'écriture alphabétique, et s'en servirent, même plusieurs siècles avant Cadmus, pour consacrer la mémoire des anciens événemens, et pour établir les généalogies des principales familles, il est presque superflu de prouver qu'ils eurent un autre secours dans l'écriture hiéroglyphique, et qu'ils se servirent de cette dernière écriture, concurremment avec l'alphabétique. Au temps d'Agésilas, un tremblement de terre, arrivé en Béotie, renversa le tombeau d'Alcmène, mère d'Hercule : on y trouva des bracelets de cuivre et d'autres monumens chargés d'hiéroglyphes. Agésilas en envoya une copie figurée en Egypte, pour en obtenir l'explication [7]. Fréret, qui cite ce fait, reconnaît qu'au moyen de cette seule écriture, on pouvait conserver la mémoire de certains faits généraux et les plus importans, comme la suite, le nombre, la durée des règnes [8].

---

[1] Marbres de Paros, époques VII, VIII, IX. L'ordre chronologique de Diodore est le suivant : Eurotas, Danaüs, Cadmus. L'ordre des marbres est : Cadmus, Eurotas, Danaüs.

[2] Hérodote, l. V, c. 58, 59, 60, 61. — [3] Pausanias, Bœoti. — [4] Marbres de Paros, époque XV. — [5] Plutarque, *Vie de Marcellus*. — [6] Tacite, *Annales*, l. IV, c. 43. — [7] Plutarque, t. II, du *Génie de Socrate*, p. 577, 578. — [8] *Académie des Inscript.*, t. 47, 2e partie, p. 20.

§ IV. — *Incertitude de la chronologie chez les Grecs jusqu'au temps des Olympiades.*

Nous venons d'établir que les Grecs possédèrent les moyens de constater les principaux faits de leur histoire dès les temps les plus reculés; mais jusqu'aux Olympiades, les dates de ces mêmes faits sont plus *approximatives* que *certaines*. Prenons pour exemple la prise de Troie, l'événement le plus célèbre de leur ancienne histoire. Quatorze historiens ou chronologistes anciens ont cherché à fixer l'époque de la prise de Troie, et ils ont donné onze dates différentes, variant entre eux d'un siècle tout entier, puisque les uns placent le fait en question l'an 1270, et les autres l'an 1170. Les chronologistes modernes, après s'être arrêtés au sentiment d'Hérodote et de Thucydide, n'ont obtenu aucun résultat semblable. En partant des mêmes bases, en invoquant les mêmes autorités d'Hérodote et de Thucydide, le président Bouhier prétend que Troie fut prise l'an 1252, Fréret, l'an 1284 ou 1282, Larcher, l'an 1270 [1]. Tant qu'un nouveau travail n'aura pas débrouillé le chaos de la chronologie ancienne, il faudra se résigner à des à-peu-près sur les dates antérieures au huitième siècle, dans l'histoire de la Grèce, comme dans celles d'Egypte et d'Assyrie.

SECONDE PARTIE.

La Grèce d'abord dans l'état sauvage; ensuite dans l'état pastoral et en partie nomade; enfin dans l'état agricole et sédentaire.

§ I. — *État et religion des Grecs primitifs. — Premier âge de la civilisation grecque : nouveau culte, premières sociétés, état pastoral, amenés par les rapports des Grecs d'abord avec des Phéniciens et une Égyptienne antérieurs à Inachus, ensuite avec Inachus et ses compagnons.*

1. *État et religion des Grecs primitifs.* — Les habitans primitifs de la Grèce, nommés Grecs, n'avaient d'abord pour demeures que les forêts et les antres, se nourrissaient des alimens les plus grossiers [2]. Toutefois une profonde différence les distinguait des bêtes féroces qui les entouraient : ils connaissaient et révéraient la Divinité.

---

[1] Larcher, t. VII de la trad. d'Hérod., p. 358 et suiv. — [2] Diodore de Sicile, l. I. Pausanias, l. VIII, chap. I. Platon, t. I, p. 322.

« Les premiers Grecs, dit Hérodote [1], sacrifiaient autre- » fois aux dieux toutes les choses qu'on peut leur offrir : » ils leur adressaient des prières, mais ils ne donnaient » alors ni nom ni surnom à aucun d'entre eux; car ils ne » les avaient jamais entendu nommer. Ils les appelaient » dieux en général, à cause de l'ordre des différentes » parties qui constituent l'univers, et de la manière » dont ils l'ont distribué. Ils ne parvinrent ensuite à » connaître que fort tard le nom des dieux, lorsqu'on » les eut apportés d'Égypte [2]. » Ainsi, les Grecs primitifs, avant leur mélange avec les hommes venus d'Égypte et des contrées voisines, connaissaient, pratiquaient une religion simple, sublime, étrangère aux imaginations et aux erreurs du paganisme, conforme à la révélation : c'était la religion naturelle et un véritable déisme.

Sur la population primitive de la Grèce, nous allons voir, les unes après les autres, diverses races d'Arabes, de Chananéens, de Phéniciens, encore pasteurs; puis d'Égyptiens, de Phéniciens civilisés et marchands, de Crétois, de Thraces, de Phrygiens, se placer et s'asseoir, comme autant de couches. Nous allons voir ce dépôt fécond altérer la religion, mais produire la civilisation sur le sol de la Grèce.

Les relations des Grecs avec quelques Phéniciens et une

---

[1] Hérodote, l. II, chap. 52. L'historien dit : « Les *Pélasges* sacrifiaient, etc.; » mais il est évident qu'il s'est servi du mot *Pélasges* par anticipation et à la place de celui d'*anciens Grecs*, de *Grecs primitifs* : 1° parce qu'il n'y eut de *Pélasges* proprement dits qu'après l'arrivée d'Inachus, et non pas avant ; 2° parce qu'à partir de l'arrivée d'Inachus, et du moment où il y eut des Pélasges, les Grecs commencèrent à donner des noms aux dieux, les appelèrent Saturne ou Chronos, Zano ou Junon, etc.; et par conséquent cessèrent d'être dans l'état où Hérodote nous les représente.

[2] Ce passage, l'un des plus curieux de l'antiquité, mériterait un long commentaire : nous ne relèverons ici que deux points des plus importans. 1° Les anciens Grecs ne donnaient aux dieux aucun nom ni surnom, c'est-à-dire ne les appelaient ni Saturne, ni Jupiter, ni Mars, ni Vénus, etc.; 2° ils ne partageaient pas l'administration de l'univers entre différentes divinités, en leur assignant des emplois différens. Ils les nommaient θεοι (de θέω, τιθημι, j'ordonne), c'est-à-dire les créateurs et les ordonnateurs du monde. Leur religion était un véritable déisme. Les noms et les attributs des divinités leur furent apportés par les étrangers, et consacrés plus tard par les poésies d'Homère et d'Hésiode, qui devinrent dès lors le fondement de la religion populaire (Hérodote, l. II, c. 53).

Égyptienne antérieurs à Inachus, et surtout avec Inachus et ses compagnons, les conduisent de l'état sauvage à l'état pastoral, et forment le premier âge de leur civilisation.

II. *Rapports des Grecs avec des Phéniciens et une prêtresse de Thèbes, antérieurement à Inachus. Première altération de la religion primitive des Grecs; premiers développemens de la civilisation.* — Des pirates phéniciens, qui couraient les mers dès ces temps reculés, et exerçaient le brigandage et le commerce, ayant pénétré jusqu'à Thèbes, en Égypte, en enlevèrent deux femmes consacrées au service de Jupiter Thébain, transportèrent l'une en Grèce et la vendirent chez les Thesprotiens, non loin de Dodone. Pendant son esclavage elle éleva sous un chêne une chapelle à Jupiter, introduisit ainsi dans la Grèce le premier dieu étranger, institua le premier oracle, établit l'idée qu'on pouvait approcher de la Divinité, la consulter et prédire l'avenir[1]. Ce fut là la première altération de la religion primitive des Grecs.

Les premiers développemens de la civilisation en Grèce paraissent également une suite des rapports des Grecs avec ces Phéniciens et cette Égyptienne. Vers l'an 2160, plus d'un siècle et demi avant l'arrivée d'Inachus, on fonde et la première agrégation d'hommes et la première ville (Sycione), sur les côtes septentrionales de la péninsule (Péloponèse). Les anciennes traditions appellent le fondateur *Ægialus*, et la ville Ægialéia. Mais *ægialus* veut dire rivage : au lieu d'un nom d'homme, peut-être n'est-ce que l'indication de la position maritime de cette première ville[2].

III. *Race, religion, civilisation des pasteurs arabes, phéniciens, chananéens, compagnons d'Inachus, qui ont séjourné en Égypte et en Libye.* — L'arrivée d'Inachus et de ses compagnons hâte les progrès de la civili-

---

[1] Hérodote, l. II, du c. 54 au c. 58. — [2] Pausanias, *Corinth.*, au l. II, chap. 5.

sation et la propage rapidement. *Inachus*, originaire de la Phénicie, après avoir séjourné dans la basse Égypte, quitte ce pays sous l'un des cinq premiers rois des pasteurs. Il en part à la tête d'une troupe de pasteurs arabes, phéniciens, chananéens, passe en Libye, s'embarque à la petite Syrte, relâche en Crète, et de là aborde dans le Péloponèse vers l'an 2000 : il s'établit avec ses compagnons dans la contrée stérile appelée peu après Argolide. *Phoronée*, l'un de ses fils, tire les indigènes de leurs forêts, les engage à se réunir et à se former en société, à bâtir le bourg Phoronique, nommé plus tard Argos; il enseigne aux habitans de la péninsule à allumer ou à conserver le feu, et à pratiquer quelques-uns des arts les plus nécessaires à la vie[1].

Dans le siècle qui suit l'arrivée d'Inachus, sa sœur, ses fils et leurs descendans forment les petites communautés, construisent les bourgades qui, accrues plus tard par les colons égyptiens et asiatiques, devinrent les principales villes du Péloponèse. La plupart de ces bourgs n'étaient que des assemblages de cabanes dépourvus de murailles et abandonnés par les habitans, quand ils manquaient de vivres pour eux-mêmes, et de pâturages pour les troupeaux que les étrangers leur avaient amenés. Toutefois il serait faux de dire que les pasteurs, et les Grecs rassemblés par eux en sociétés, ne bâtirent rien : plusieurs constructions grossières et hardies leur appartiennent : le temple d'Onga est l'une des dernières. (Voy. art. *Sparte.*)

Phoronée	fonde	Phronée, plus tard Argos,	vers l'an	1980
Éphyre		Éphyre, plus tard Corinthe.		1970
Phégée		{ Phége, en Arcadie,		{ 1920
Pélasgus		{ la communauté arcadienne,		{ 1880
Sparton		Sparte,		1910
Mycénéus		Mycènes,		1880

[1] Platon, *Timée*. Acusilaüs d'Argos, dans Clément d'Alexand. *Stromat.*, I, 253. Pausanias, *Corinth.*, chap. xv. Scholiast. d'Euripide, *Oreste*, vers 1247. Apollodore, *Biblioth.*, l. II, c. I. Fréret, XLVII, p. 36 et 37. Il fait remarquer que le nom d'Inachus

III. *Pélasges; leurs établissemens.* — L'Argolide et l'Arcadie ne pouvant fournir à la nourriture de tous les habitans, plusieurs des descendans d'Inachus, appelés *Pelasgus*, d'autres nommés *Achæus*, et *Phthius*, conduisent, vers l'an 1880 et 1730, deux colonies dans la Thessalie, long-temps couverte par les eaux de ses rivières et du lac Bœbéis, auxquelles un tremblement de terre avait donné passage[1]. Dans ces émigrations, les sauvages de l'Argolide et de l'Arcadie, réunis et commandés par les étrangers, prennent le nom de Pélasges, de celui de leurs principaux chefs. En passant dans l'Attique, ils y laissent un nombreux détachement. Arrivés dans la Thessalie, ils envahissent cette province. Troublés dans leur possession, vers l'an 1540, par les Hellènes, dont nous aurons bientôt occasion de parler, les Pélasges occupent l'Épire, et se répandent dans les îles de Crète, d'Imbros, de Lemnos. De leur nom le Péloponèse entier, la Thessalie, l'Épire, l'Attique furent désignés d'abord par celui de Pélasgie : trois cantons de la Thessalie, la Pélasgiotide, la Phthiotide, l'Achaïe, et l'une des villes capitales du pays, Argos Pelasgicum, retinrent toujours leur nom. Dodone et son temple, la Thesprotie, le conservaient au temps d'Homère, et Hérodote témoigne que les Athéniens étaient Pélasges d'origine[2].

IV. *Colonie d'Ogygès dans l'Attique.*— Pendant que

était une épithète ou un titre d'honneur parmi les Philistins et les Chananéens. *Enak*, *Enakim* au pluriel, désignait des hommes redoutables par leur force et leur bravoure. *Phoro-née* (Phara-on), *Apis*, nom du fils et du petit-fils d'Inachus, étaient Egyptiens. Inachus et ses compagnons, partis de la Phénicie, du pays de Chanaan et de l'Arabie, avaient donc séjourné en Egypte.

[1] Hérodote, l. VII, c. 129, 130.

[2] Pausanias, l. II, ch. 15, et l. VIII, ch. 1. Strabon, l. V, ch. 4. Athénée, l. XIV, ch. 10. Schol. d'Eurip., *Oreste*, vers 1247. Étienne de Byzance. Hérodote, l. I, c. 56, l. II, chap. 51, l. VIII, chap. 54, et Denys d'Hal., l. I. Diodore, l. IV, § 60, et l. V, § 80. Les Pélasges, et plus tard les Hellènes, appelèrent tous les pays qu'ils occupèrent, de leur nom, de celui de leurs chefs, de celui de la ville dont ils étaient partis. C'est ce que les Espagnols ont fait partout au temps de leurs conquêtes. Faut-il citer entre mille les noms d'*Americo*, donné à l'*Amérique*; celui de l'*Espagne*, à *Hispaniola* (Saint-Domingue) celui de *Carthagène* d'Europe, à *Carthagène* d'Amérique ?

les Pélasges fondaient jusqu'à six petites principautés dans le Péloponèse et dans la Thessalie, *Ogygès*, que les Athéniens regardaient comme un autochthone, un indigène, mais que plusieurs critiques font partir de la basse Égypte, rassemblait sous ses lois les sauvages de l'Attique et de la Béotie, vers l'an 1800. Au temps d'Ogygès, un déluge couvrit l'Attique et tout ou partie de la Béotie. On ne peut décider si cette inondation fut le produit d'une invasion de la mer ou de l'engorgement des cinquante canaux naturels et souterrains par lesquels le lac Copaïs communiquait à la mer [1]. Cette inondation détruisit tous les germes de civilisation et tous les produits que les Pélasges et Ogygès avaient déposés en Attique et en Béotie. Dans les cent cinquante ans qui suivirent, les eaux abandonnèrent les terres qu'elles avaient envahies : les anciens habitans, réfugiés sur les montagnes, ou de nouveaux habitans, vinrent occuper ces contrées désolées, et les couvraient quand Cécrops et Cadmus débarquèrent.

V. *Civilisation et religion apportées par Inachus et sa colonie.* — La civilisation et le culte des Pélasges se composaient de ce qu'ils avaient appris d'Inachus et de sa colonie. Cette colonie, à son tour, avait emprunté ce qu'elle importa en Grèce des pays dont elle était originaire, la Phénicie, l'Arabie, le pays de Chanaan, et de ceux où elle avait séjourné, l'Égypte et la Libye.

Elle communiqua aux Pélasges le culte des divinités phéniciennes Saturne et Junon, et du dieu libyen Neptune [2]. Les indigènes hésitèrent à corrompre leur reli-

[1] Jules Afric., dans Eusèbe, *Prépar. Évangél.* l. x, p. 489. Strabon, l. IX, p. 407. Voyage de Weler, p. 465. Fréret, *Académie des Inscript.*, t. XLVII, 2e part., p. 13, 14. « Ainsi que la Thessalie, la Béotie est un véritable bassin au fond duquel les eaux des mon- » tagnes voisines se rassemblent et forment le lac Copaïs. Le Copaïs se décharge dans la » mer par cinquante conduits souterrains, qu'un tremblement de terre a ouverts dans » le mont Ptoos. »

[2] Hérodote, l. II, chap. 50. « Les noms de *Neptune*, *Junon*, *Vesta*, etc., ne sont » pas connus des Égyptiens. Les Grecs ont appris le nom de Neptune des Libyens, qui ont » toujours eu une grande vénération pour ce dieu. » *Saturne* était le Moloch, le Baal, le

gion primitive et simple par le mélange des cultes étrangers. Mais ayant consulté l'oracle déjà établi à Dodone, et cet oracle s'étant prononcé pour l'innovation, ils adoptèrent les divinités de la Phénicie et de la Libye [1]. Les prédicateurs et les instituteurs du culte de ces nouveaux dieux furent les compagnons d'Inachus et de ses descendans, transformés en prêtres qu'on nomma Telchines. On montrait dans l'Arcadie le lieu de la naissance de Neptune : ce lieu était voisin de Mantinée. C'était là, disait-on, qu'il avait été nourri et élevé par les Telchines, fils de Zaps (Ζαψ) ou de la mer. Le nom des Telchines venait d'un mot grec (θελγειν), qui signifie adoucir les maux, les charmer; à cause d'une espèce de médecine superstitieuse qu'ils exerçaient, et de paroles mystérieuses qu'ils joignaient aux remèdes qu'ils employaient. On retrouve les Telchines à Ægialéia (Sicyone) : le second nom de cette ville fut Telchinie, et l'un de ses rois est appelé Telchin. Ils y exercèrent la même influence qu'en Arcadie. On peut reconnaître d'autres traces des superstitions des Telchines en Thessalie, où ils pénétrèrent à la suite des Pélasges. Dès les plus anciens temps la magie fut pratiquée dans cette contrée, et doit très-probablement sa première origine aux jongleurs Telchines [2].

Partout où pénétrèrent les descendans d'Inachus et de

Ilos (roi, seigneur, dieu) des Phéniciens. Son culte était ensanglanté par les sacrifices humains, qui se perpétuèrent, au moins dans l'Arcadie et dans quelques autres pays de la Grèce, jusqu'au temps de Lycaon et de Cécrops. Ces atroces sacrifices firent supposer aux poètes que Saturne dévorait ses enfans. Ce culte fut peu à peu remplacé, comme nous le verrons bientôt, par celui de *Jupiter* (Zan), qu'apportèrent Cécrops et Danaüs. Phoronée mit Argos sous la protection de *Junon*, et lui bâtit un temple. *Junon* était l'Astarté des Phéniciens, appelée encore Baaltis et Zano : de ce dernier nom est venu celui de Junon. A l'exemple des Phéniciens, les Grecs, puis les Romains, lui donnèrent l'épithète de reine. Criasus, l'un des successeurs de Phoronée, établit des prêtresses de Junon, et consacra sa fille à ce culte. La succession de ces prêtresses s'étant conservée, elle servit à fixer la date des anciens événemens et à régler la chronologie, mais d'une manière insuffisante. (Thucydide, l. I, chap. 2. Fréret, *Acad. des Inscript.*, t. XLVII, p. 39, 40, 43.)

[1] Hérodote, l. II, c. 52 et suiv.

[2] Pausanias, *Arcadie et Corinthie*. Clément d'Alex., *Stromat.* l. V, p. 448. Bochart, *Phaleg.* 117; Strabon, l. XIV, p. 653, cités par Fréret, t. XLVII, p. 39. Barthélemy, c. 35.

ses compagnons, ils donnèrent aux anciens habitans une première civilisation. Ils leur firent connaître la navigation. De l'invention de se construire des cabanes et de se couvrir de peaux de sangliers, laquelle date de l'entrée de Phégée en Arcadie, ils les amenèrent, dans l'espace de deux siècles, à bâtir les six bourgades mentionnées plus haut et plusieurs autres encore. Ils conduisirent sur leur sol les premiers troupeaux de chevaux, de bœufs et de moutons[1]. Ils leur apprirent non-seulement à se nourrir de leur produit, à pourvoir à tous leurs besoins, mais même à se procurer quelque superflu, et à l'échanger contre des denrées que les Phéniciens transportaient sur leurs côtes. Tel est l'état dans lequel nous les représente Hérodote dès les premières pages de son histoire[2]. Phoronée donna à ses sujets des lois qui paraissent s'être conservées long-temps au moyen de l'écriture alphabétique : cette écriture, apportée par les pasteurs, moins complète, mais bien plus ancienne que celle de Cadmus, fut désignée sous le nom d'écriture pélasgique ou attique[3].

Tous les historiens de l'antiquité s'accordent à placer l'introduction de l'agriculture, de la religion et des in-

---

[1] « On ne voit pas qu'il y eut dans la Grèce de bœufs ni de moutons sauvages : ces » animaux furent long-temps rares et d'un assez grand prix : d'où l'on peut conclure que » les premières races en furent amenées par les colonies... La première race des chevaux » qui furent apportés dans la Grèce venaient de Libye, où l'on adorait Neptune ; ce dieu » pas ait à la fois pour créateur des chevaux et pour maitre de la mer, inventeur de la » navigation. » (Fréret, *Académie des Inscript.*, t. XLVII, p. 21, 22, 38.)

[2] Hérodote, l. 1, c. 1. « Les Phéniciens transportèrent des marchandises d'Égypte et » d'Assyrie en diverses contrées, entre autres à Argos. *Cette ville surpassait alors* TOUTES » *celles* du pays, connu actuellement sous le nom d'Hellade. Les Phéniciens y ayant abordé, » se mirent à *vendre* leurs marchandises. Cinq ou six jours après leur arrivée, la vente » étant presque finie, un grand nombre de femmes se rendit sur le rivage, et parmi elles » la fille du roi, qui s'appelait Io. Tandis que ces femmes *achetaient* près de la poupe » ce qui était le plus de leur goût, les Phéniciens, s'animant les uns les autres, se jetèrent » sur elles : la plupart prirent la fuite, mais Io fut enlevée. » Io n'était pas fille d'Inachus, mais d'Iasus (Walckenaer, Weseling, Larcher, t. 1, p. 178, et t. 7, p. 313, 315), et le rapt en question, aussi bien que l'état dans lequel Hérodote nous dépeint les habitans d'Argos, est de l'an 1745, deux siècles environ après l'arrivée d'Inachus.

[3] *Voy.* au commencement de ce chap., p. 52 et suiv., les preuves à l'appui de cette assertion.

stitutions civiles des Egyptiens au temps de Cécrops et d'Erechthée dans la Grèce centrale; au temps de Danaüs dans le Péloponèse. Inachus et sa colonie ne les avaient donc pas apportées avec eux. Les avaient-ils dédaignées en leur qualité de conquérans, ou bien avaient-ils manqué du temps nécessaire pour en prendre connaissance, n'ayant fait qu'un court séjour dans la basse Égypte, et étant passés presque aussitôt dans la Libye? c'est ce qu'on ne peut décider. Ce qui est certain, c'est qu'ils étaient pasteurs et nomades, et qu'ils donnèrent leur genre de vie aux Grecs formés à leur école, c'est-à-dire aux Pélasges. Pressés par la nécessité de se transporter dans des lieux nouveaux pour y chercher la subsistance de leurs troupeaux, les Pélasges furent conduits à ces courses nombreuses en Arcadie, en Thessalie, en Epire, etc.; à ces perpétuels changemens d'habitations, qui forment leur caractère distinctif.

Les colonies successives de Cécrops, d'Érechthée, de Cadmus, de Danaüs, des Pélopides, qui introduisirent à leur suite les dieux, les arts et les établissemens politiques de l'Égypte, de la Phénicie, de l'Asie mineure, communiquèrent aux Grecs tout ce qui leur manquait, et principalement l'agriculture, qui conduit à un état stationnaire, sans lequel les grands développemens de la civilisation sont impossibles. C'est le second âge de la civilisation grecque [1].

§ II. — *Second âge de la civilisation grecque. — Etat agricole et stationnaire, amené par les rapports des Grecs avec les colons égyptiens, phéniciens, phrygiens, crétois, thraces.*

I. *Race, religion, civilisation des Égyptiens compagnons de Cécrops. Leur développement dans l'At-*

---

[1] La persécution dirigée par Aménophis et par ses successeurs contre les impurs conduisit en Grèce Cécrops, Danaüs et probablement aussi Cadmus. Cécrops, Cadmus et

tique sous Cécrops et ses successeurs. — Cécrops et ses compagnons, originaires de Saïs en Égypte, suivent, en partant de cette contrée, une route différente de celle d'Inachus. Ils remontent le long des côtes de la Phénicie; ils s'arrêtent ensuite dans les îles de Chypre et de Rhodes, et au nord de la Crète, laissant dans ces divers lieux la religion et la civilisation égyptiennes. De la Crète, ils abordent vers l'an 1650[1] dans l'Attique, alors appelée Acté. Cécrops, secondé par le génie doux et social des habitans, fonde une partie des douze bourgades dont Athènes devient plus tard la capitale. Il leur apporte d'Égypte, l'olivier dont il leur apprend à extraire l'huile, et divers grains qu'il leur enseigne à cultiver et à reproduire[2] : l'agriculture était un art tout nouveau pour les Grecs, auxquels Inachus et ses compagnons n'avaient enseigné qu'à se nourrir des produits naturels de la terre, tels que le gland, et des produits de leurs troupeaux. Cécrops introduit encore parmi les habitans de l'Attique les mariages et les sépultures, établit le tribu-

---

Danaüs n'appartenaient pas à la classe pastorale que les Pharaons voulaient tourner vers l'agriculture, et qui repoussait cette innovation. Ils faisaient partie de ces Égyptiens qui refusaient de s'assujétir aux pratiques légales jusqu'alors imposées aux seuls prêtres. Leur schisme était religieux, non pas social : ils étaient initiés à tous les secrets de la civilisation égyptienne, et les répandirent dans la Grèce, qu'ils choisirent pour leur nouvelle patrie.

1 D'après la chronologie des marbres de Paros, 373 ans s'écoulent entre le règne de Cécrops et la prise de Troie. Si l'on place la prise de Troie, avec Fréret, l'an 1284 av. J.-C., on aura pour le règne de Cécrops 1657 : si l'on met, avec Larcher, cette prise de Troie l'an 1270, on aura pour le règne de Cécrops 1643. Les délais de sa navigation et son séjour dans les îles de Chypre, de Rhodes et de Crète ayant consumé plusieurs années, son départ de l'Égypte précédera toujours de quelque temps l'expulsion des pasteurs, qui date, selon toute apparence, de 1645.

2 Cicéron, *des Lois*, l. II, c. 25. « Athenis jam ille mos à Cecrope permansit terra humandi : quam quam proximi injecerant, obductaque terra erat, *frugibus obserebatur*, » ut sinus et gremium, quasi matris, mortuo tribueretur ; solum autem *frugibus* expiatum, » vivis redderetur. » J'adopte dans le texte l'opinion de Cicéron, et je fais porter en Attique l'art de semer les grains par Cécrops, que je donne pour un Égyptien. Cependant 1° les marbres de Paros ne marquent pas que Cécrops fût venu de l'étranger, comme ils l'indiquent pour Cadmus et pour Danaüs (époq. VII et IX); d'où il résulte qu'ils regardent, avec quelques autres auteurs anciens, Cécrops comme un indigène. 2° Ils placent l'introduction de la culture des grains en Attique, non sous Cécrops, mais sous Erechthée (époq. XII et XIII), et attribuent cette invention à Triptolème, auquel je ne réserve que le perfectionnement.

nal de l'aréopage; remplaçant le droit du plus fort par l'ordre et la justice.

Il répand le culte des divinités égyptiennes, et principalement celui de Neith (Minerve), déesse tutélaire de Saïs, et celui de Zen ou Zéus (Jupiter), le Dieu suprême, le Très-Haut. Ce culte de Jupiter s'étant élevé peu à peu en Grèce sur les débris du dieu d'Inachus, Saturne, les poètes dirent que Jupiter avait détrôné Saturne. Toutefois, plusieurs pratiques sanglantes de la religion de Saturne survécurent et se maintinrent jusqu'aux guerres de Messénie, comme le prouve le sacrifice de la fille d'Érechthée, d'Agammemnon et d'Aristodème. Les Grecs, dans les diverses parties de leur territoire, ayant continué à recevoir d'utiles institutions par la voie de la mer, élément consacré à Neptune, le culte de ce dieu se maintint, et il devint frère de Jupiter. Cécrops bâtit une citadelle pour défendre les habitans de l'Attique et les institutions qu'il vient de leur donner contre l'attaque des Béotiens encore barbares.

Après lui viennent *Cranaüs* et *Amphictyon*. Du temps de Cranaüs une inondation, connue sous le nom de déluge de Deucalion, engloutit une partie de la population de la Grèce, et contraint le reste à se sauver vers les sommités des montagnes ou à se retirer sur des esquifs vers Deucalion, roi de la Thessalie. Si Deucalion, comme le témoignent les marbres de Paros [1], se rendit à Athènes, et y offrit des sacrifices à Jupiter pour le remercier de l'avoir sauvé des eaux, il en résulterait que l'Attique fut préservée du fléau. Rentrés en Thessalie, sous la conduite de Deucalion, les fugitifs repeuplent cette contrée [2]. Mais bientôt ils se voient menacés par l'invasion des Thraces, sous le règne d'Amphictyon, fils de Deucalion, et vers l'an 1580. Amphictyon rassemble les peuples voisins des Thermopyles, les engage à pren-

---

[1] Marbres de Paros, époque IV. — [2] Justin, l. II, c. 6. « Propterea à Deucalione genus « hominum conditum dicitur. »

dre des résolutions et des mesures en commun pour la défense du pays et de la religion, et donne naissance au conseil amphictyonique. Ce prince règne à la fois sur les peuples voisins des Thermopyles et sur les Athéniens [1].

A Amphictyon succèdent *Érichthonius*, *Pandion* Ier et *Érechthée*. On croit le premier parti de l'Asie mineure, et le dernier d'Égypte. Sous leur administration, la civilisation s'enrichit de nouvelles découvertes. Le plant de la vigne croît naturellement en Grèce, mais sauvage: les Athéniens s'instruisent à la tailler, à la rendre fertile, à en tirer le vin. Triptolème reçoit de la nouvelle colonie égyptienne, amenée par Érechthée, des moyens plus sûrs et plus ingénieux de semer et de récolter le blé. Le champ de Rharia, près d'Éleusis, est défriché, et peu après s'établissent les mystères d'Éleusis, la doctrine sacrée et le culte régulier de Cérès, la même que l'Isis des Égyptiens, selon le témoignage d'Hérodote. Ils apprennent à profiter du travail des abeilles et à perpétuer leur race sur le mont Hymette ; ils attèlent aux chariots les chevaux déjà rendus dociles au frein. Ils commencent à tisser la laine et à en former des habits; ils travaillent d'abord le cuivre, qui, de tous les métaux, demande le moins de préparation; ils découvrent le fer, qui favorise les progrès de tous les arts industriels; enfin, ils exploitent les mines d'argent du Laurium, et frappent leur première monnaie. Une statue en bois de Minerve, dédiée, dans l'Acropole, par Érichthonius, présente le plus ancien monument connu de la sculpture en Grèce. Une statue consacrée par Érechthée dans le bourg de Rhamnonte, et représentant Némésis vengeresse du crime, prévient les attentats par la crainte de la vengeance céleste, ou les punit par les remords quand ils échappent à la justice. Cette industrie et ces croyances ne restent pas dans les bornes de l'Attique, elles vont faire de paisibles conquêtes chez les voisins des Athéniens [2].

---

1 Marbres de Paros, époque v.

2 Pausanias, *Attiq.* et *Phocide*. Apollodore, *Biblioth.*, l. II et l. III, c. 13. Athénée,

Au règne d'Érechthée se rapportent deux événemens importans : les Thraces ayant franchi les Thermopyles, pénètrent en Attique et s'emparent d'Éleusis. Pour obtenir la victoire, Érechthée, conformément aux ordres de l'oracle de Delphes, sacrifie sa fille, et périt lui-même dans le combat. Les Athéniens vainqueurs accordent la paix, à condition que les Éleusiniens reconnaîtront la souveraineté d'Athènes, et qu'ils auront la liberté de célébrer chez eux les mystères. Xuthus s'étant présenté avec une colonie d'Hellènes, les Athéniens envoient une partie de ces étrangers dans l'Ægialus, l'Argolide et la Laconie, sous la conduite des fils de Xuthus; mais ils conservent le reste, en augmentent leur population, substituent le nom d'Ioniens à celui de Pélasges qu'ils avaient porté jusqu'alors, fondent quatre nouvelles bourgades, parmi lesquelles celles d'OEnoë et de Marathon; se partagent en quatre tribus, les ***Géléontes***, les ***Argades***, les ***Ægicores***, les ***Hoplètes***.

Après Érechthée, Athènes est gouvernée par *Cécrops* II, sous lequel on envoie une colonie dans l'île d'Eubée; et par *Égée*, père de Thésée, dont le règne forme le lien entre les temps de première civilisation et les temps héroïques. Le tribut auquel les Athéniens sont assujétis sous Égée, par le roi de Crète, Minos, en expiation de leurs pirateries, prouve l'usage et l'abus qu'ils faisaient de la navigation [1].

II. *Race, religion, civilisation des Phéniciens compagnons de Cadmus; leur développement à Thèbes et*

---

l. II. Pline, l. VII, c. 56, et l. XVI, c. 44. Clément d'Alexand., *Stromat.*, l. I, p. 401. Diodore de Sicile, l. I, § 28 et 29. Justin, l. II, c. 6. « *Athenienses primi lanificii et olei* » *et vini usum docuere. Arare quoque et serere frumenta, glande vescentibus monstrarunt.* » Les Athéniens étaient si bien regardés comme les pères de l'agriculture en Grèce, que la plupart des villes grecques avaient conservé l'usage d'envoyer à Athènes les prémices de leurs moissons, et que l'oracle de Delphes leur défendit de cesser cette coutume. (Isocrate, *Panégyrique*, p. 107, 108.) Fréret, *Acad. des Inst.*, t. XLVII, p. 22 et 45. Hérodote, l. II, c. 156, 159, 172, établit que Cérès était l'Isis des Égyptiens.

[1] Fragmens de l'*Érechthée* d'Euripide, dans Lycurgue contre Léocrate. Pausanias, *Attiq.*, c. 26, 37, et *Achaïe*, c. 2. Apollodore, *Biblioth.*, l. III, c. 13, § 7. Hérodote, l. V, ch. 66. Strabon, l. VIII, p. 588.

dans diverses parties de la Béotie, surtout à Orchomène. — Cadmus, parti de la basse Égypte ou de la Phénicie, passe de là à Rhodes, où il bâtit à Neptune et à Minerve un temple desservi constamment dans la suite par les descendans des prêtres phéniciens. De Rhodes Cadmus et sa colonie vont aborder en Béotie, vers l'an 1580 [1]. Ils apportent en Grèce des notions plus étendues de commerce et un alphabet plus nombreux, plus commode pour les opérations de l'arithmétique, que celui en usage jusqu'alors chez les Pélasges et à Athènes [2]. Cadmus bâtit la Cadmée, qui servit depuis de citadelle à la ville de Thèbes. Trois de ses descendans, *Penthée, Polydore, Labdacus,* règnent après lui sur une partie des Béotiens, construisent Thèbes et l'ajoutent à la Cadmée; mais ils ne peuvent empêcher une colonie de Thraces de s'établir dans plusieurs cantons de la Béotie. Au temps de Penthée, la culture de la vigne et les fêtes de Bacchus s'introduisent dans la Béotie, d'où elles passent dans les îles de la mer Égée. Après Labdacus, on compte *Lycus, Amphion, Laïus, OEdipe.* Amphion entoura Thèbes de murailles. Selon les anciennes traditions des Grecs, OEdipe, meurtrier de son père, époux de sa mère, privé par ses mains de la lumière du jour, en expiation de ses crimes involontaires, chassé par des fils impies, accueilli par la générosité de Thésée, secouru par la piété de sa fille Antigone, termine à Colonne sa fatale existence. Ses fils, *Étéocle* et *Polynice,* se disputent la couronne et donnent lieu à la guerre de Thèbes, l'un des principaux événemens de l'époque suivante.

Dans ces temps reculés, Orchomène rivalisa d'importance avec Thèbes, et profita même de ses dissentions intestines pour lui donner des lois, et pour la contrain-

---

[1] Trois cent dix ans avant la prise de Troie, et sous le règne d'Amphictyon à Athènes (Marbres de Paros, époq. VII). Les marbres de Paros placent l'arrivée de Cadmus en Grèce avant celle de Danaüs : Diodore de Sicile, l. V, § 58, la met après. Fréret, *Acad. des Inscript.*, t. XLVII, p. 30, dit que le départ de Cadmus et de Danaüs précéda la sortie des pasteurs ; nous l'en regardons comme la conséquence.

[2] Hérodote, l. V, c. 58, et la Note 126 de Larcher sur le livre V d'Hérodote.

dre à lui payer tribut, durant le cours des siècles héroïques, comme nous le verrons bientôt. Homère compare les richesses de cette ville, colonie des Æoliens d'Iolcos, à celle de la fameuse Thèbes d'Égypte. Au temps de Pausanias on voyait des vestiges de son ancienne puissance et de son ancienne magnificence dans un bâtiment construit par Minyas, trisaïeul maternel de Jason. Ce bâtiment était destiné à servir originairement de trésor ou de magasin. La solidité et la hardiesse de l'édifice égalaient celles des pyramides. Les Minyens d'Orchomène, menacés sans cesse par les inondations du lac Copaïs, avaient un extrême intérêt à les prévenir. Leurs travaux avaient élargi les canaux souterrains par lesquels le lac communiquait à la mer, et pratiqué dans le mont Ptoos des regards ou puits qui servaient à nettoyer ces conduits [1].

III. *Race, religion, civilisation des Égyptiens compagnons de Danaüs.* — Danaüs, originaire de Chemmis et chassé de la basse Egypte, s'établit dans l'Argolide vers 1572 [2] : il s'empara du trône de Gélanor, descendant d'Inachus et onzième roi d'Argos. Danaüs et ses compagnons opérèrent dans l'Argolide d'abord, et de proche en proche, dans plusieurs pays de la Péninsule (Péloponèse), la même révolution que Cécrops et sa colonie avaient produite dans l'Attique. Leur religion et leur civilisation, tout égyptiennes, remplacèrent peu à peu la religion et la civilisation d'Inachus. Le trait principal et caractéristique de cette seconde civilisation était l'agriculture. Aussi les filles de Danaüs, peu après leur arrivée, instituèrent les Thesmophories, fêtes célébrées par les Egyptiens en l'honneur de Cérès, dont le culte devait singulièrement favoriser les progrès de l'agriculture dans l'Argolide et dans le reste du Péloponèse. L'un des vaisseaux avec lesquels la colonie de Danaüs avait abordé en Grèce, conduit par cinquante rameurs, et le plus grand qu'eussent encore amené les étrangers, servit de modèle aux ouvriers grecs et avança l'art de la navigation [3].

[1] Paus. *Bœot.* c. 36. Apoll. l. III, c. 5. Hérod. l. II, c. 145, et l. IV. Strab. l. IX. Hom. *Ili.* l. I, v. 381. Diod. l. IV. Soph. *OEd. à Col.* Frér. *Acad. des Insc.* t. XLVII, p. 13, 14. — [2] 302 ans avant la prise de Troie selon les marb. de Paros, ép. IX et XXV. — [3] Hérod.

Danaüs eut pour successeur *Lyncée*, son gendre, époux d'Hypermnestre, et venu comme lui d'Égypte. Après Lyncée, on compte son fils *Abas; Prœtus* et *Acrisius*, fils d'Abas; *Persée*, petit-fils d'Acrisius. Prœtus confia aux Cyclopes, originaires de Phénicie ou de Lycie, le soin d'entourer Tirynthe de murailles. Persée, en transférant le siége de sa domination à Mycènes, donna une haute importance à cette ville; il la ceignit de murs, aussi bien que Midia. C'est le second âge des constructions cyclopéennes, dont les débris subsistent encore aujourd'hui dans plusieurs lieux de la Grèce. Toutes attestent le développement des arts et de la civilisation à cette époque : quelques-unes, telles que la porte aux Lions de Mycènes, fournissent de précieux renseignemens sur la religion des Grecs.

Un premier partage du royaume d'Argos eut lieu sous Prœtus et Acrisius, un second sous Anaxagoras. L'état fut alors divisé en quatre principautés dont deux appartinrent à la famille de Danaüs, et deux aux Hellènes, Mélampus et Bias. L'affaiblissement né de ces déchiremens, accru par plusieurs guerres civiles, et en dernier lieu par celle entre les Héraclides et Eurystée, prépara l'usurpation ultérieure des Pélopides [1].

IV. *Civilisation pélasgique, puis égyptienne et phrygienne en Laconie.* — A la seconde génération depuis Inachus, Sparton avait conduit une colonie de Pélasges dans la Laconie et construit une bourgade, aux lieux où plus tard fut Sparte : ainsi s'exprimaient d'anciennes traditions. Celles des Laconiens et des Messéniens nommaient pour premiers rois de Laconie *Lelex*, contempo-

l. II, c. 91, 171, 182. Strab. l. VIII, p. 570. Marb. de Par. ép. IX. — [1] Pausan. *Corinth.* c. 15, 16, 18, 25. Apollod. l. II, c. 1 et suiv. Diod. l. V, c. 58.

Familles régnantes dans le royaume d'Argos, depuis Prœtus jusqu'à la guerre de Troie.

Acrisius.	Prœtus.		
Persée.	Mégapenthès.		
Électryon, Sthénélus, Alcée.	Anaxagoras.	Mélampus.	Bias.
Eurystée, Amphitryon.	Alector.	Antiphatès.	Talaüs.
Hercule.	Iphis.	Oiclée.	Adraste.
Héraclides.	Etéoclus.	Amphiaraüs.	Ægialæus.
Pélopides. { Atrée.	Sthénélus.	Alcmæon.	Cyanippus.
Pélopides. { Agamemnon.	Cyllabarus.	Clytius.	Diomède.

rain de Triopas, septième roi d'Argos; et après Lelex, *Mylès* et *Eurotas*. Eurotas ouvrit un canal, et conduisit jusqu'à la mer les eaux des marais qui couvraient le pays et le rendaient en partie inhabitable. Il consacra un temple à Onga, déesse de Phénicie : cinq pierres brutes, de couleur noire, formaient les quatre murs et la couverture de ce temple. Sur la porte on lisait en caractères très-anciens : « Eurotas, roi des Icteucrates, à Onga. » Le nom d'Icteucrates est celui que portaient alors les habitans de la Laconie [1].

Selon la chronique de Paros, Eurotas régnait trois ans seulement après l'arrivée de Cadmus en Bœotie, et cinq ans avant celle de Danaüs en Argolide. Les communications n'étaient pas alors assez fréquentes pour que dans l'espace de trois ans, ni même d'un règne entier, on reçût, on apprît et l'on appliquât aux usages publics en Laconie, l'écriture apportée en Bœotie : d'une autre part Danaüs n'était pas arrivé, et le Péloponèse était encore étranger à la civilisation égyptienne. Ainsi l'inscription paraît appartenir à l'écriture pélasgique, antérieure à l'écriture cadméenne; et le temple semble être l'un des derniers monumens en même temps que la représentation des constructions des Pélasges, qui précédèrent celles des Cyclopes.

Mais les successeurs d'Eurotas [2] s'unirent par des mariages aux familles de Danaüs et de Pélops, et les institutions égyptiennes et phrygiennes hâtèrent en Laconie les progrès de la civilisation. Au temps de la guerre de Troie, la Laconie était appelée Hecatompolis, à cause de ses cent villes ou bourgades [3], dont Homère nomme les dix principales, Lacédémone, Phare, Sparte, Messa, Brusie, Augée, Amycles, Hélos, Laa, Ætile [4]. L'hymen politique de Ménélas avec Hélène accrut du royaume de Laconie la domination des Pélopides.

[1] Scoli. Euripid. *ad Orest.* v. 1247. Pausan. *Lacon.* c. 1 et 20; *Messén.* c. 1. *Mém. de l'Acad.* t. 15. Steph. *in* ὀγχ. Hesych. *in* ὀγγα. Barthélemy, c. 41, p. 86, 87. Marb. de Paros, ép. VII, VIII, IX. — [2] *Amyclas, Argalus, Cynortas, Æbalus, Tyndare, Castor et Pollux.* Æbalus épousa Gorgophone, fille de Persée. Tyndare donna sa fille Hélène au Phrygien Ménélas, qui régna à Sparte (Pausan. *Lac.* c. 1). — [3] Strab. l. VIII. — [4] Hom.

V. *Race, religion, civilisation des Phrygiens dans le Péloponèse.* — A la suite d'une guerre élevée entre Ilus, roi de Phrygie, et Tantale, prince de Sipyle, ville située sur les confins de la Lydie et de la Phrygie, *Pélops,* fils de Tantale, est contraint de s'expatrier, et passe avec une partie de ses sujets asiatiques, dans la Thessalie, vers 1380. Il joint à ses troupes des Achéens Phthiotes, et envahit la partie occidentale de la Péninsule (plus tard Péloponèse). Ses forces et ses trésors lui fournissent également les moyens d'asservir des hommes pauvres et sans industrie. L'alliance qu'il contracte augmente sa puissance. Il épouse la fille d'Ænomaüs, roi de Pise en Élide, et s'empare du royaume de son beau-père. De plus, sur les confins de la Messénie et de la Laconie, il fonde les trois villes de Leuctres, Charadra et Thalami. Après la mort de Pélops, ses fils étendent rapidement leur domination sur divers points de la Péninsule. *Atrée* et *Thyeste,* les plus connus d'entre eux, donnent naissance à un nouvel état dans la Triphylie. *Pitthée* et *Træzen* gouvernent la Træzénie, et Pitthée bâtit Træzen. D'autres, enfin, fondent ou agrandissent Épidaure, Cléonne, Letrine, Mégare. Les successeurs de Danaüs sont enveloppés, pressés de tous côtés par les Pélopides, qui, à la première occasion favorable, doivent les dépouiller de leurs possessions [1].

Nous exposerons dans les chapitres suivans et les circonstances et les conséquences de l'usurpation des Pélopides sur les descendans de Danaüs. Recherchons actuellement l'influence de leur établissement dans la Péninsule (Péloponèse), sur la culture politique de la Grèce.

Les Phrygiens et les Lydiens, qui les accompagnaient, ne changèrent rien aux idées politiques introduites dans le Péloponèse par les Égyptiens de Danaüs : le gouvernement asiatique, comme le gouvernement égyptien, était monarchique et absolu dans son principe. Mais les Phry-

---

Iliad. l. II, v. 531. — [1] Hérod. l. VII, c. 11. Apollod. l. II, c. 2, et l. III, c. 5. Euripide, *Iphig. en Aul.*

giens et les Lydiens apportèrent dans la Péninsule quelques nouvelles croyances, quelques nouvelles divinités, et ajoutèrent aux connaissances morales et industrielles répandues par les Égyptiens et par les Curètes ou Cyclopes de Crète, qui avaient visité Argos et les contrées voisines au temps de Prœtus et de Persée. En effet, les marbres de Paros[1] nous apprennent que pendant le règne d'Érichthonius à Athènes, c'est-à-dire un siècle et demi environ avant l'arrivée des Pélopides, « Hyagnis » le Phrygien avait inventé la flûte à Calènes, ville de » Phrygie, fait entendre le premier l'harmonie phry- » gienne et les autres accords consacrés à la mère des » dieux, à Bacchus, à Pan, aux dieux de la patrie, ainsi » qu'aux héros. » Hérodote, de son côté, nous dit[2] : « Les lois des Lydiens ressemblent beaucoup à celles des » Grecs. De tous les peuples que nous connaissons, ce » sont les premiers qui aient frappé pour leur usage des » monnaies d'or et d'argent, et les premiers qui aient » fait le métier de revendeurs. A les entendre, ils sont » les inventeurs des différens jeux en usage tant chez eux » que chez les Grecs. » Or, Pélops et sa colonie propagèrent nécessairement dans le Péloponèse les arts, déjà devenus communs en Phrygie et en Lydie cent cinquante ans avant qu'ils passassent en Grèce.

A. P.

1 Marbres de Paros, époque x.— 2 Hérodote, l. 1, c. 94. Xénophanes de Colophon, *in Julii Pollucis onomast.*, l. IX, c. 9, p. 1063, et Eustathe, *Commentar. ad Dyon. Perieget*, p. 149, confirment le témoignage d'Hérodote au sujet des inventions des Lydiens.

CHAPITRE VIII.

Première partie. Suite et fin des temps de première civilisation de la Grèce. Influence des Crétois. Établissemens des Thraces et des Hellènes.

Seconde partie. Données sur les états secondaires de la Grèce. Colonies des Grecs dans les temps de première civilisation.

Nous avons déjà vu les Phéniciens, les Arabes, les Philistins, les Libyens, les Égyptiens, les habitans de l'Asie mineure apporter chacun, sur le sol de la Grèce, quelque produit de leurs pays respectifs. Trois élémens, qui entrent dans la composition définitive de la population, de la religion et de la civilisation grecques, manquent encore : ce sont ceux que fournirent les Crétois, les Thraces, les Hellènes.

PREMIÈRE PARTIE.

Suite du chapitre précédent.

VII. *Religion, arts, civilisation des Crétois, propagés en Grèce par leurs prêtres ou Dactyles; pas de race nouvelle.* — Placée sur le chemin de tous les colons qui se rendirent en Grèce, la Crète devint une sorte d'entrepôt des croyances, des institutions, des connaissances importées en Grèce de la Phénicie, de l'Égypte et de la Libye. Avant de le répandre en Grèce, Inachus établit chez les Crétois le culte de Saturne et de Neptune; Cécrops, celui de Jupiter, d'Apollon, de Rhéa, etc. Les Grecs avaient consacré la vérité de ce fait en plaçant en Crète la naissance de Jupiter et des autres dieux. En supposant même avec quelques historiens que la découverte du fer chez les Crétois, et la pratique des arts industriels qui en dépendent, ne da-

tent que du règne de Minos l'Ancien[1], contemporain de Pandion, il n'en reste pas moins constant que ce même Minos donna à la Crète un gouvernement régulier et savant, deux cents ans avant que Thésée, le premier des Grecs, songeât seulement à l'étudier et à l'imiter; et six cents ans avant que Lycurgue le transportât presque tout entier à Sparte.

Dans le système de gouvernement établi par Minos, on trouvait des sociétés d'hommes libres, tous réunis sous un même gouvernement, tous égaux entre eux et tous servis par des esclaves; aucune propriété particulière de territoire; les hommes mangeant à des tables publiques, et leurs familles subsistant des provisions communes; la jeunesse formée régulièrement aux exercices de la gymnastique, de la navigation, de la guerre; des mœurs sévères maintenues par des lois rigoureuses; les honneurs accordés comme une récompense à l'âge et au mérite seulement; la communauté entière reconnaissant la prérogative d'un roi héréditaire, qui tenait son autorité de Jupiter, mais qui n'était regardé comme protégé des dieux, qu'autant qu'il continuait d'observer la justice et de maintenir les priviléges inaliénables de ses sujets[2]. Tandis que Minos donnait aux Crétois cette forme de gouvernement, Rhadamanthe, son frère, s'établissait dans les îles de la mer Égée, Chio, Lemnos, les Cyclades; les délivrait des brigandages des pirates, et leur donnait des lois si équi-

---

[1] Les marbrés de Paros, époque XI, ne placent la découverte du fer par les Dactyles que sous Minos l'Ancien.

[2] Plutarque, *Vie de Lycurgue*. « Lycurgue alla d'abord en Crète, où, aprés avoir bien « observé le gouvernement et avoir conféré sans relâche avec les citoyens les plus éclairés de « l'île, il trouva plusieurs de leurs lois si belles, qu'il les prit pour s'en servir quand il serait « de retour à Sparte. » Aristote, *de la République*, l. II et l. VII, p. 329. Strabon, l. X. Platon, *des Lois de Minos*. Diodore de Sicile, l. V. Ephore, Xénophon, Callisthénes, cités par Polybe dans son livre VI. Polybe, en contradiction avec tous les autres historiens, dont la plupart bien antérieurs à lui, attaque la ressemblance des lois de Lacédémone avec celles de Sparte. Mais il parle évidemment des lois des Crétois, telles qu'elles étaient de son temps, et il n'est pas étonnant que dans l'espace de 1200 ans elles eussent subi assez d'altération pour qu'elles eussent cessé de ressembler, dans les trois points qu'il cite, à celles de Lacédémone. Le tableau des lois de Minos l'Ancien, tel que je le rapporte, est emprunté à Gillies, t. I, p. 63.

tables que plusieurs autres venaient d'elles-mêmes se ranger sous sa domination, ainsi que les côtes de l'Asie mineure.

Deux siècles devaient s'écouler avant que les Grecs empruntassent quelque chose au gouvernement de l'ancien Minos, le transportassent à Athènes, et adoptassent, sur la proposition du second Minos, un code conforme au droit des gens établi par Rhadamanthe [1]. Mais dès les époques voisines de Cécrops et de Danaüs, les Dactyles ou Curètes Idéens, prêtres crétois, animés par un prosélytisme religieux et politique, travaillèrent activement à rassembler, à former en société les Grecs voisins du Parnasse, qui devinrent les sujets de Deucalion [2]; à répandre en Grèce tous les arts, et le culte de Jupiter, d'Apollon et des autres dieux de l'Égypte. Ils furent les prédicateurs et les premiers ministres du culte de Jupiter; ils instituèrent à Delphes celui d'Apollon, établirent son oracle et son premier temple [3]; ils traitèrent les maladies avec des secrets connus d'eux seuls, ajoutant à leurs ordonnances des paroles mystérieuses, qui les firent passer pour des sorciers aux yeux d'un peuple encore grossier et crédule. Les traditions grecques leur attribuaient d'avoir appris aux Grecs, encore sauvages, à rassembler les animaux errans dans les campagnes, à en former des troupeaux; à élever les abeilles et à extraire le miel de leurs ruches; à tirer les métaux du sein de la terre, à les fondre, à les forger, à en fabriquer des armes et des outils. Ils pratiquèrent l'architecture, car, selon Strabon, ils étaient les mêmes que les Cyclopes de l'Argolide, dont on montrait de son temps les ouvrages à Tyrinthe et ailleurs, et dont on découvre encore aujourd'hui les vestiges [4].

---

[1] *Voyez*, dans les considérat. en tête du chapitre suivant, ce célèbre décret rendu par tous les Grecs, sur la proposition de Minos II.

[2] *Voyez* ci-après, dans ce chapitre, § IX.

[3] Homère, *Hymne à Apollon*. — [4] Strabon, l. VIII, p. 369; l. X, p. 466, 473; l. XIV, p. 654. Diodore de Sicile, l. V, p. 227, 230. Fréret, *Acad. des Inscript.*, t. XLVII, p. 42 et suivantes.

Nous avons vu une partie de ces établissemens religieux et de ces inventions attribués à Cécrops et aux rois d'Athènes, ses successeurs. Il n'y a aucune contradiction dans ces traditions diverses : ou bien les Dactyles travaillèrent à les répandre conjointement avec les rois athéniens, ou bien ils les firent connaître dans les divers autres pays de la Grèce, pendant que ces princes les introduisaient dans l'Attique seulement.

VIII. *Race, religion, arts, civilisation des Thraces en Grèce.* — Vers l'an 1580, les Thraces, après s'être saisis d'une partie de la Macédoine, entrèrent en Thessalie. Pour leur résister, Amphictyon, fils de Deucalion, réunit les peuples voisins des Thermopyles dans l'association amphictyonique. Ils surmontèrent la résistance qu'on leur opposa, et se répandirent en grand nombre dans la Phocide, la Béotie, l'Attique enfin, où Érechthée, comme nous l'avons vu, eut à les combattre. Vaincus en Attique, ils se trouvèrent dans l'impuissance de donner la loi aux habitans, et furent contraints de reconnaître la suprématie d'Athènes; mais ils demeurèrent établis à Éleusis, dont ils s'étaient emparés, aussi bien que dans les divers pays qu'ils avaient traversés. Au temps de la guerre des Épigones, ceux fixés en Béotie, s'étant unis aux Pélasges, chassèrent de Thèbes, pour près d'un siècle, tous les Phéniciens descendans de la colonie de Cadmus. Strabon, qui fournit ces détails, a résumé lui-même en ces termes les divers établissemens des Thraces. « Les Thraces, dit-il, occupent encore une par» tie de la Macédoine et de la Thessalie; et ils étaient » autrefois en très-grand nombre dans l'Attique, dans la » Daulide, dans la Béotie et dans le pays des Locriens[1].» Par suite des temps, tous ces Thraces se fondirent avec les peuples chez lesquels ils s'étaient établis.

Ils introduisirent dans le culte des Grecs plusieurs rites en usage parmi eux. Ces rites appartenaient à la religion

1 Strabon, l. VIII, p. 588; l. IX, p. 615. Euripide, *Phénic.* v. 865. Thucyd., l. II, c. 29. Pausanias, *Attiq.*, c. 41.

chamanienne, très-anciennement répandue dans le nord et subsistante encore aujourd'hui dans plusieurs pays.

Quand ils envahirent l'Attique, au temps d'Erechthée, ils étaient déjà parvenus à un haut degré de culture politique. Sur leur route, deux de leurs chefs, le premier Orphée et Linus, civilisent quelques cantons où n'avaient pas encore pénétré les inventions et les lois des Égyptiens et des Phéniciens; enseignent à ces barbares l'usage d'une nourriture meilleure, et les arrachent peut-être à l'anthropophagie. Ils font cesser parmi tous les Grecs les vengeances sanguinaires et l'état de guerre continuelle qui en était la suite. Ils adoucissent leurs mœurs en introduisant parmi eux la musique et la poésie, arts auxquels ils étaient demeurés jusqu'alors complètement étrangers. Eumolpus, autre chef thrace, publie les poésies de son père Musée, et institue les mystères d'Éleusis, où l'on conservait à la fois les secrets de l'agriculture, la notion d'un Dieu suprême et unique, et où l'on faisait reconnaître aux initiés les avantages de la vie morale [1].

IX. *Race, établissemens, gouvernement des Hellènes en Grèce.*—Jusqu'à présent nous avons présenté les établissemens de six races étrangères qui toutes donnèrent quelque chose aux Grecs de leurs cultes, de leurs gouvernemens, de leurs arts, différens les uns des autres. Nous allons nous occuper maintenant des établissemens des Hellènes, race indigène qui s'étendit peu à peu sur la Grèce entière; qui, en dernier résultat, en occupa, en domina toutes les provinces; qui lui imposa exclusivement son langage et lui donna son gouvernement. Dans ce gouvernement, opposé à l'organisation sociale des Orientaux, on trouve les principes et les inspirations du nord et de la Crète, l'obéissance restreinte à un chef pendant la guerre, les associations entre eux des guerriers d'un même district et des districts voisins les uns

---

1 Marbres de Paros, ép. x, xiv, xv, et les notes de Chandler. *Fœdo victu deterruit Orpheus*. Barthélemy, *Voy. d'Anach.*, c. 68 et les not. Héeren, *Manuel d'Hist. anc.*, p. 125.

des autres, l'amour de la liberté, et la tendance au régime républicain.

Les habitans primitifs du Parnasse et des contrées qu'on nomma plus tard Locride et Ætolie, avaient été, quarante ans auparavant, rassemblés en tribus par des Curètes ou prêtres de Jupiter, venus avec Cécrops de l'île de Crète dans la Grèce : on les nommait pour cette raison Curètes et Léléges (réunis). *Deucalion,* fils de Prométhée, roi des Scythes, amena dans le pays une colonie d'hommes du Nord, vers l'an 1610. Les anciens habitans et les hommes du Nord s'unirent et composèrent tous ensemble un même peuple. Ils entrèrent dans l'Hœmonie (Thessalie), et enlevèrent aux Pélasges la Phthiotide, à l'exception d'Argos le Pélasgique, autrement nommé Larisse (Crémaste) [1].

En mourant, Deucalion laissa deux fils, appelés *Amphictyon* et *Hellen,* et une fille nommée Protogénie, qui elle-même donna naissance à *Aëthlius.* Le peuple qui avait obéi à Deucalion se partagea en deux grandes divisions, dont l'une reconnut Amphictyon pour chef, et l'autre Hellen.

Durant les trois siècles écoulés entre Deucalion et la guerre de Troie, les descendans d'Amphictyon et ceux de ses compagnons d'armes dominèrent dans la Locride et dans la plus grande partie de la Bœotie.

Ceux d'Hellen se subdivisèrent en Æoliens, Doriens, Ioniens, Achéens. Les *Æoliens,* auxquels s'unirent Aëthlius et sa postérité, se maintinrent dans la Phthiotide et envahirent la Magnésie, autre province de l'Hœmonie : ils envahirent encore quelques cantons de la Bœotie, dans le voisinage des Amphictyoniens et de la colonie de Cadmus; les îles occidentales, l'Acarnanie, l'Ætolie, l'Elide, la Messénie, Corinthe et un tiers du royaume d'Argos, qu'ils enlevèrent aux descendans de Danaüs. Les *Doriens*, après avoir habité la Phthiotide, l'Histiœotide et Pindus, s'arrêtèrent dans la Dryopide au sud du

[1] Apol. l. I, c. 7, § 2. Arist. dans Strab. l. VII, p. 322, et l. VIII, p. 587. Denys d'Hal. *Ant. rom.* l. I, c. 17, 18. Fréret, t. XLVII, p. 78. Marb. de Par. ép. II. Hérod. l. I, c. 56. Pausan. *Phoc.* c. 8.

mont OEta. Les *Ioniens* occupèrent plusieurs cantons de l'Attique et tout l'Ægialus. Les *Achéens* s'établirent dans une portion de la Phthiotide, et exercèrent assez d'ascendant dans la Laconie et l'Argolide, où ils conduisirent deux colonies, pour imposer leur nom à ces pays.

Il résulte de ces divers établissemens que sur cinquante et une petites principautés existantes dans l'Hœmonie (Thessalie), dans la Grèce centrale, dans le Péloponèse et dans les îles de la Grèce, au temps de la guerre de Troie, trente-quatre étaient occupées par les diverses branches de la nation et de la famille de Deucalion.

Dans la suite des siècles et par l'effet de circonstances locales, des différences s'introduisirent dans les langues ou dialectes, dans les constitutions politiques des diverses branches de la nation deucalionique, et en particulier dans celle de la famille hellénique. Mais, malgré ces variétés, lesquelles n'existaient pas originairement, on aperçoit que le fonds était le même. L'identité des langues ou dialectes des Æoliens, des Doriens, des Ioniens, se reconnaît facilement à travers les différences dans les désinences et la composition des mots. Nous établirons plus tard l'identité primitive des gouvernemens. Quant aux coutumes, la famille dorienne conserva intacte la rudesse et la barbarie des siennes, depuis Deucalion jusqu'à la rentrée des Héraclides dans le Péloponèse. Les familles amphictyonique, æolienne, ionienne, achéenne, mêlées avec les colonies orientales auxquelles elles firent de nombreux emprunts, sans abandonner entièrement leurs usages, les modifièrent, les adoucirent, et quelques-unes parvinrent à un haut degré de civilisation. On trouvera ci-après les détails circonstanciés de leurs diverses fondations. Nous ne rappellerons ici que les plus généraux : dans la Phthiotide et la Magnésie, les Æoliens établirent huit principautés et bâtirent trente-deux villes, parmi lesquelles la riche Iolcos. Dans la Béotie, les Æoliens et les Amphictyoniens fondèrent sept principautés et trente et une villes, dont l'une était l'opulente Orchomène minyenne. Dans la Messénie, ils fondèrent l'état le plus puissant de la Grèce après celui de

Mycènes. Les contingens réunis de leurs vaisseaux pour la guerre de Troie s'élevaient à trois cent cinquante [1].

Preuves et éclaircissemens relativement aux établissemens de la nation deucalionique et de la famille hellénique. — Amphictyoniens. — Après Deucalion, Amphictyon, l'un de ses fils, règne sur la Locride et la plus grande partie de la Bœotie, qui après lui se partagent entre plusieurs branches de sa famille. Au siége de Troie, Ajax, l'un de ses descendans [2], conduit les guerriers de la Locride : cinq autres de ses descendans, Pénéléus, Leitus, Clonius, Prothoénor, Arcésilas, sont à la tête des troupes de vingt-neuf villes bœotiennes, dont leurs prédécesseurs ont fondé ou agrandi les unes et occupé les autres, comme héritiers de chefs æoliens. Ces vingt-neuf villes sont : Hyrie, Aulis, Schænée, Scone, Etéone, Thespies, Graia, Mycalèse, Harma, Erythrée, Hyle, Pétéon, Ocalée, Médéon, Copas, Eutrésis, Thisbé, Coronée, Platée, Glissa, Haliarte, Hypothèbes, Oncheste, Arna, Medée, Nissa, Anthédon [3]. Les arts apportés dans la Bœotie par Cadmus, au temps même d'Amphictyon [4], contribuèrent sans doute puissamment, bien que d'une manière indirecte, à la fondation de ces nombreuses cités. Mais la plus grave des erreurs serait d'imaginer que toute la Bœotie obéissait et appartenait aux rois de Thèbes, successeurs de Cadmus.

Hellen, autre fils de Deucalion, règne après lui dans la Phthiotide. Les sujets de Deucalion, fixés dans cette province, et les anciens habitans du pays, prennent alors le nom général d'*Hellènes* [5] : ils le conserveront même après qu'ils se seront partagés entre les fils d'Hellen et en auront reçu des noms particuliers. Hellen eut trois fils :

Æolus, Dorus, Xuthus. Xuthus, à son tour, eut deux fils :

Ion, Achæus [6].

Or, du nom de ces quatre princes, Æolus, Dorus, Ion, Achæus, la race des Hellènes prit les dénominations particulières d'*Æoliens, Doriens, Ioniens, Achéens.*

Æoliens. Æolus succède à son père Hellen dans la Phthiotide. La masse des Æoliens demeura dans cette province, conquit la Magnésie, bâtit dix-huit villes, nommées par Homère. Ce sont : Philace, Pyrrhase, Itone, Autron, Ptéléum ; Phères, Bœbé, Glaphyres, Iolcos ; Méthone, Olizon, Thaumaci, Mélibée ; Orménium, Astérium ; Tricca, Ithome, Æchalie. Ces dix-huit villes formaient cinq principautés, auxquelles il faut ajouter celle des Magnètes. Les chefs qui commandaient leurs guerriers au siége de Troie tous descendans d'Æolus, s'appelaient Protésilas et Podarcès, Eumélus, Philoctète, Euripylus, Podalire et Machaon, Prothoüs. Deux autres petites principautés, nommées par Homère Trachis et Hellas, situées dans la Phthiotide et enclavées dans les états d'Achille, étaient peuplées par des Hellènes, comme le poète l'indique, et très-probablement par des Æoliens. Ainsi, par suite de leurs accroissemens progressifs jusqu'à la guerre de Troie, les Æoliens occupèrent l'orient et le centre de l'Hœmonie (Thessalie) ; ne laissèrent aux Pélasges que le nord et l'occident, nommés dans Homère pays des Myrmidons, des Perrhèbes, des Lapithes, des Dolopes [7].

De plus, divers chefs appartenant à la famille d'Æolus conduisirent

---

[1] Homère, *Iliade*, l. II, v. 494 et suivans.

[2] Ajax descendait d'Amphictyon par Phiscus, l'un de ses fils (Hom. *Scol. Ili.* l. II, v. 531). — [3] Hom. *Ili.* l. II, v. 494 et suiv. Paus. *Bœot.* l. IX, c. 1, 4, 5, 34, 37 ; Apollod. l. I, c. 7, § 2, montrent que ces cinq chefs descendaient d'Amphictyon par Itonus, l'un de ses fils. — [4] Marb. de Par. ép. VII. — [5] Marb. de Paros, ép. VI. Strab. l. VIII, p. 587. Thucyd. l. I, c. 2, 3. — [6] Hésiod. *Scoliaste de Lycoph.* v. 204. — [7] Homère, *Ili.* l. II, v. 695-752. Apollod. l. I, c. 8 et 9.

des colonies d'Æoliens dans la moitié des provinces de la Gréce centrale et du Péloponése. Phocus, qui s'établit en Phocide; Schédius et Epistrophus, qui conduisirent les Phocidiens devant Troie, descendaient d'Æolus [1]. En Bœotie, d'autres princes æoliens bâtirent Schænée, Erythrée, Haliarte, Coronée, Alplédon, la puissante Orchomène des Minyens. Nous venons de voir que les quatre premières de ces villes tombèrent au pouvoir de la famille amphictyonique; mais les guerriers d'Alplédon et d'Orchomène marchaient au siége de Troie sous les ordres d'Ascalaphe et de Ialménus, descendans d'Æolus [2]. Sisyphe, fils d'Æolus, augmenta le nombre des habitans et l'importance de Corinthe au point de passer pour fondateur de cette ville, où sa postérité regnait encore lors de la conquête du Péloponése par les Doriens [3]. Dans l'Argolide, les Æoliens Mélampus et Bias se firent céder le tiers du royaume par les successeurs de Danaüs [4]. Nélée, descendant d'Æolus, occupa la Messénie avec une armée d'Æoliens, fonda Pylos et transmit le sceptre à son fils Nestor [5]. Ulysse, qui commandait dans Ithaque, Zacinthe, Céphallénie, l'Acarnanie, appartenait à la branche æolienne [6]. Enfin, les Æoliens fournirent aux Aëthliens les colonies qu'ils conduisirent dans l'Elide et l'Ætolie.

Aëthliens. — Les Aëthliens, unis aux Æoliens, fondèrent un royaume en Ætolie et quatre en Elide. Thoas, qui mena au siége de Troie les guerriers de l'Ætolie; Diorès, Thalpius, Polyxenus, Amphimachus, qui conduisirent ceux de l'Elide, appartenaient à la branche Aëthlienne [7].

Doriens. « Les Hellènes (Doriens) dit Hérodote, habitaient la Phthiotide sous le régne de Deucalion, et sous celui de Dorus fils d'Hellen, le » pays appelé Histiœotide, au pied des monts Ossa et Olympe. Chassés » de l'Histiœotide par les Cadméens, ils allèrent s'établir à Pindus, et » furent appelés Macednes. De là ils passèrent dans la Dryopide, et de » la Dryopide dans le Péloponèse, où ils ont été appelés Doriens [8]. »

Ioniens et *Achéens.* Xuthus, banni de la Thessalie par ses frères, vint, avec un corps d'Hellènes, dans l'Attique, où il bâtit quatre nouvelles bourgades, Marathon, Ænoé, Probalinthe, Tricorythe. Il épousa la fille du roi d'Athènes, Erechthée, et donna naissance à Achæus et à Ion. Ion conduisit une partie des Ioniens dans l'Ægialus, qui prit son nom: ses descendans y régnèrent après lui et s'établirent à Epidaure. Il communiqua également son nom aux Athéniens, et celui de ses fils à leurs quatre tribus, après avoir vaincu pour eux les Thraces d'Eumolpus [9].

Avec une armée levée dans l'Ægialus et dans l'Attique, Achæus recouvra une partie de la Phthiotide, qu'il réclamait du chef de son père, et qui s'appela dès lors Achaïe de Phthiotide. Ses fils Archandre et Architélès vinrent de Phthiotide à Argos et épousèrent deux filles de Danaüs. Peu après, les Pélopides s'établirent dans le Péloponèse, avec l'aide des Achéens Phthiotes. Par suite de l'ascendant que les Achéens prirent alors dans la Péninsule, la Laconie et l'Argolide s'appelèrent Achaïe jusqu'à la rentrée des Héraclides [10].

Etats secondaires. — Les détails relatifs aux états secondaires de la Grèce centrale et du Péloponèse compléteront le tableau de la ci-

---

[1] Homère, *Iliade*, l. II, v. 517 et suiv. Pausanias, l. II, c. 4, 29, et l. X, c. 4. *Scol. de Venis. Il.* l. II, v. 517. Apollodore, l. II, c. 9, § 3. — [2] Homère, *Ili.* v. 511 et suiv. Pausanias, l. IX, c. 34-37; l. VI, c. 21. Apollodore, l. I, c. 7, 9. — [3] Hésiod. *Scol. de Lycoph.* v. 204. Pausanias, l. II, c. 3, 4. Apollodore, l. I, c. 7, § 3, et c. 9, § 3. Homère, *Iliade*, l. VI, v. 157. — [4] Hérodote, l. II, c. 49. Pausan. l. II, c. 18. — [5] Pausan. l. IV. c. 2, 3. Diod. de Sic. l. IV, c. 68. Apol. l. I, c. 9, § 9. Nélée était petit-fils d'Æolus. — [6] Hom. *Ili.* l. II, v. 631. Il descendait d'Æolus par Deïon, Céphalus, Acrisius, Laërtes. — [7] Hom. *ibid.* v. 615, 635. Apollod. l. I, c. 7, § 3, 5; c. 9, § 7. Pausan. *Elid.* c. 1, 3. — [8] Hérod. l. I, c. 56; l. VIII, c. 53. — [9] Hérod. l. V, c. 66. Paus. l. II, c. 26; l. VII, c. 1. Strab. l. VIII, p. 588. — [10] Strab. l. VII, p. 588. Hom. *Ili.* v. 695 et suiv. Paus. *ibid.*

vilisation et des révolutions politiques pendant les premiers âges de la Grèce. Les noms seuls des vingt-huit rois mentionnés par Homère auraient dû apprendre à ceux qui ont traité cette matière, qu'en s'occupant exclusivement d'Athènes, de Sparte et de Thèbes, d'Argos, de Mycènes, ils montraient à peine un coin du grand tableau de l'histoire grecque.

SECONDE PARTIE.

États secondaires de la Grèce. — Colonies des Grecs pendant les siècles de première civilisation.

§ I. — *États secondaires.*

ARCADIE. — L'Arcadie, province placée au centre du Péloponèse, hérissée de montagnes, entrecoupée de rivières et de ruisseaux, était couverte originairement de sauvages plongés dans la plus profonde barbarie.

Les descendans d'Inachus, Phégée et Pélasgus, y conduisirent une colonie d'habitans de l'Argolide réunis sous leurs lois, instruits par leurs leçons, et portant le nom de Pélasges. De ces Pélasges, les uns passèrent en Thessalie, les autres demeurèrent en Arcadie jusqu'au passage des Ioniens dans l'Asie mineure. Les Arcadiens, autres aventuriers, conduits par un certain Arcas, fils d'Orchomenus, entrèrent en Arcadie, soixante-dix ans après les Pélasges, et vers l'an 1850 ; ils subjuguèrent le pays, et en chassèrent une partie des habitans. Enfin des Æoliens pénétrèrent à leur tour en Arcadie, et s'y mêlèrent aux anciennes populations [1].

Le culte et la civilisation des Pélasges, introduits d'abord en Arcadie, y laissèrent des traces profondes. Ainsi on montrait, près de Mantinée, le lieu où Neptune était né, où il avait été nourri par les Telchines, fils de Zaps ou de la mer [2], c'est-à-dire l'endroit où les compagnons d'Inachus avaient établi d'abord le culte de ce dieu. Les sacrifices humains, qui se maintinrent en Arcadie jusqu'au quatrième siècle avant J.-C., et peut-être beaucoup plus tard [3], prouvent l'introduction du culte de Saturne en Arcadie. Instruits par la colonie d'Inachus et par les Pélasges, les habitans apprirent à se construire des cabanes, à se couvrir de peaux de sangliers, à se nourrir des glands du *phagus*, assez semblables aux châtaignes, enfin à rassembler et à élever des troupeaux [4]. Même après qu'ils connurent l'agriculture, une partie considérable d'entre eux conserva la coutume de se nourrir de glands. On la voit en vigueur au temps de leurs guerres contre Sparte, vers l'an 600 [5]. Dans tous les siècles, à toutes les

---

[1] Scholiaste d'Euripide, *Oreste*, v. 1247. Pausanias, l. VIII, c. 1. Hérodote, l. I, c. 146. Aristote, *Républiq. des Tégéates*. Scholiaste d'Apollonius de Rhodes, l. IV, v. 269. Strabon, l. VIII, p. 388. — [2] Pausanias, *Arcadie*. Simmias de Rhodes. — [3] Pausanias, l. VIII. Porphyre, *de Abstinentia*, l. II, p. 27, p. 150. Barthélemy, *Voy. d'Anach.*, c. 42 et les notes. — [4] Pausanias, l. VIII, c. 1.

[5] Hérodote, l. I, c. 66. « Les Spartiates consultèrent l'oracle de Delphes sur la conquête » de l'Arcadie ; la Pythie leur répondit : « Tu me demandes l'Arcadie, ta demande est » excessive, je la refuse : l'Arcadie *a des guerriers nourris de gland*, qui repousseront ton » attaque. »

époques de l'antiquité, dans l'histoire comme dans la poésie, les Arcadiens se présentent, durant la paix, comme occupés presque exclusivement de l'éducation des troupeaux, comme passionnés pour la vie pastorale : les mots d'Arcadiens et de bergers sont synonymes. En Arcadie, ainsi que dans tout le reste de la Grèce, les habitans, se conformant aux idées qu'ils avaient reçues des pasteurs d'Inachus, bâtirent des bourgades et non des villes. Tel fut l'état dans lequel subsistèrent pendant plus de mille ans Phégée, Phigalée, Lycosure, Gortys, Psophis, Phénéos, Stymphale, Caphyes, Orchomène, Mantinée, Tégée. En effet, Strabon nous apprend que Tégée s'était formée de la réunion de neuf bourgades [1]; mais dans les siècles qui suivirent la rentrée des Héraclides, les Arcadiens ayant été attaqués par les ambitieux Spartiates, les Arcadiens sentirent la nécessité de tenir leurs forces unies et rapprochées, et alors les villes prirent peu à peu des accroissemens considérables. Tégée fut d'abord la plus importante des villes anciennes; Mantinée l'effaça ensuite au temps de la guerre du Péloponèse.

Les civilisations égyptienne et phrygienne pénétrèrent en Arcadie à la suite de Danaüs et de Pélops, après celle des pasteurs phéniciens et chananéens. On trouve le culte du dieu égyptien Jupiter établi sur le mont Lycée, et l'idée répandue parmi les Arcadiens que ce dieu avait pris naissance chez eux. On trouve le culte de l'égyptienne Minerve pratiqué dans la ville de Tégée et dans celle d'Aléa [2]. Les derniers de tous les Grecs, les Arcadiens avaient conservé les Thesmophories, ou fêtes en l'honneur de Cérès, apportées par les filles de Danaüs; et ils prétendaient que Cérès, cherchant sa fille, et traversant leur territoire, leur avait distribué toutes sortes de grains [3]. Ainsi ils commencèrent à pratiquer l'agriculture vers la fin du quinzième siècle, bien que les produits naturels des arbres soient restés la nourriture d'une partie d'entre eux dans les âges suivans. Ils dûrent, selon toute apparence, à la colonie de Pélops, le chant, la danse, la poésie, les fêtes religieuses, qu'ils adoptèrent avidement, et qui adoucirent leurs mœurs sans les amollir.

En effet, on remarquait dans leur caractère un mélange d'humanité et de fermeté indomptable, d'hospitalité pour l'étranger et d'horreur pour sa domination, de passion pour les arts et de bravoure. Le rempart de leurs montagnes protégea long-temps leur indépendance, qu'ils défendirent avec énergie, et qu'ils maintinrent toujours, au moins en partie. On a dit avec raison qu'ils n'avaient jamais subi le joug étranger, dans toute l'étendue de ce mot : cette assertion deviendrait fausse, si l'on n'y mettait des restrictions. Sparte, à l'époque de sa puissance, exerça sur eux un ascendant marqué; il en fut de même des successeurs d'Alexandre et de la ligue Achéenne : mais aucune de ces puissances ne domina toute l'Arcadie et n'y établit un empire durable. Quant au gouvernement intérieur des Arcadiens, il fut monarchique jusqu'aux guerres de Messénie. Leurs traditions donnaient une longue suite de ces princes, qui commençaient à *Pelasgus*, *Lycaon Ier*, *Nictymus*, *Arcas*, *Lycaon II*, et qui se terminaient au traître *Aristocrate*.

---

[1] Strabon, l. VIII, p. 519. — [2] Hérodote, l. I, c. 66. Pausanias, *Arcadie*, c. 8, 23, 26, 32. — [3] Hérodote, l. II, c. 171. Pausanias, *Arcadie*, c. 15.

MESSÉNIE. — La Messénie fut d'abord gouvernée par *Lelex*, qui régnait aussi dans la Laconie. Sa race étant éteinte, les Messéniens déférèrent l'autorité à *Piérès*, fils d'Æolus, et aux princes de cette famille, *Aphareus*, *Nélée*, *Nestor*, dont les premiers amenèrent une colonie d'Æoliens en Messénie. Au temps de la conquête des Doriens, le descendant de Nestor, *Mélanthus*, fut dépossédé par l'Héraclide *Cresphonte*. La royauté se maintint jusqu'à la fin des guerres de Messénie et à l'asservissement de la nation. Il importe de remarquer qu'au commencement de ces guerres elle était partagée comme à Sparte.

La marche de la civilisation; les croyances et les établissemens religieux où l'on trouve le culte de Jupiter Ithomique, et l'idée qu'on obtiendra la faveur des dieux par le sacrifice de la fille d'Aristodème; les mœurs, les habitudes, le caractère des habitans, ont des traits frappans de ressemblance avec ceux des Arcadiens. Adonnés à l'agriculture, et surtout à l'entretien des troupeaux, simples, généreux et braves, les Messéniens défendirent leur indépendance contre l'ambition des Spartiates avec moins de succès que les Arcadiens, mais avec une valeur et une constance dont le souvenir ne périra pas [1].

ÉLIDE. — L'Élide, plus resserrée dans son territoire que l'Arcadie, pouvait le disputer à ce pays pour la population et la fertilité. Ses habitans portèrent d'abord le nom d'Épéens. Elle contenait cinq petits royaumes au temps de la guerre de Troie, en comprenant celui de Pylos dans la Triphylie. Les noms de ses anciens rois, *Endymion*, *Épéus*, *Éléus*, *Augias*, sont célèbres dans les poètes.

CORINTHE. — Après Éphyre, sœur d'Inachus, *Marathon* et *Corinthus* gouvernèrent la ville d'Éphyre : le dernier changea son nom en celui de Corinthe. Plusieurs rois, inconnus aujourd'hui, doivent probablement être placés entre Corinthus et *Polybe*, qui reçut à sa cour OEdipe encore enfant, et l'adopta. *Créon* succéda à Polybe : Jason et Médée se réfugièrent auprès de lui et le rendirent victime de l'hospitalité qu'il leur avait accordée. Après leur départ, les Corinthiens déférèrent l'autorité à *Sisyphe*, descendant d'Æolus. Une troupe considérable d'Æoliens s'était transportée à Corinthe avec Sisyphe : il donna au royaume une nouvelle consistance et devint chef de la dynastie des Sisyphides. Une succession régulière de père en fils s'établit alors: Sisyphe transmit le sceptre à *Ornythion*, et celui-ci à *Thoas* vers 1300. Cet ordre fut troublé par l'usurpation des Pélopides: nous les verrons bientôt, sous le règne de Thoas, s'emparer de Corinthe par la violence, comme ils obtinrent Sparte par droit d'héritage, comme ils mirent sous leurs lois la ville de Sicyone.

SICYONE. — Au rapport de Pausanias, Sicyone fut bâtie par l'autochthone *Ægialus*, vers l'an 2160. Elle fut d'abord appelée Ægialeia, et le pays Ægialus : comme le mot grec Αἰγιαλὸς signifie rivage, peut-être cette tradition ne veut-elle dire autre chose, sinon que le pays touchait à la mer et que la ville fut construite sur le rivage. Plus tard la ville fut appelée Sicyone. Selon le même Pausanias, Sicyone subsista pendant près de mille ans sous vingt-six rois et trente-trois pontifes. Après *Europs*

[1] Pausanias, *Laconie*, c. 1, 2, 3; *Messénie*, *passim*.

et *Telchin*, qui soutint le culte de Neptune contre celui de Junon, la ville fut assujétie par *Apis*, successeur de Phoronée, lequel donna momentanément son nom à toute la Péninsule (Péloponèse). Apis ayant été assassiné, la ville reprit son indépendance. Dans la liste des rois, *Epopéus*, qui figure comme le quatorzième, était originaire de Thessalie : il s'empara de la couronne avec le secours des hommes de son pays, vers l'an 1450. Ses violences provoquèrent les hostilités des Thébains, et attirèrent sur Sicyone la première guerre qu'elle eut à soutenir; ses successeurs furent *Coronus* et *Sicyon*. Le dernier combattit les fils d'Achæus, Archandre et Architélès, qui, à la tête des Hellènes Achéens, cherchaient un établissement dans le Péloponèse. Enfin, après la mort de son vingt-unième roi, *Zeuxippus*, Sicyone tomba au pouvoir du Pélopide Agamemnon, qui fit du pays une province dépendante de ses états (1283); mais les Sicyoniens reprirent plus tard leur indépendance.

PHOCIDE. — La Phocide fut originairement gouvernée par des rois. Ils descendaient, selon toute apparence, de *Phocus*, chef d'une colonie de Corinthe, qui s'était établie dans le pays. Outre la ville de Delphes ou Pytho, célèbre par son temple et par son oracle, on trouvait en Phocide celle de Crissa, avec son fertile territoire et son port de Cirrha.

LOCRIDE. — Les Locriens eurent aussi leurs rois, parmi lesquels on cite *Oïlée* et son fils *Ajax*, l'un des héros de la guerre de Troie. Les Locriens se divisaient en trois tribus, les Ozoles, les Opuntiens, les Épicnémidiens : les deux dernières avaient emprunté leurs noms aux villes qu'elles habitaient; la première, à une fontaine qu'on trouvait dans le pays et dont les eaux étaient fétides.

ÆTOLIE. — Les principales villes de l'Ætolie étaient Thermus et Calydon. Cette province jeta un grand éclat depuis l'invasion des Hellènes jusqu'à la guerre de Troie : ses rois et ses héros, *Ætolus*, *Pénée*, *Portéus*, *Ænéus*, *Tydée*, *Méléagre*, *Diomède*, tiennent le premier rang dans les anciennes traditions et dans les poésies d'Homère.

ACARNANIE et ITHAQUE. — L'Acarnanie tirait son nom d'*Acarnan*, fils d'*Alcmæon*, tous deux considérés comme ses plus anciens rois. Stratus fut d'abord sa principale ville. A l'époque de la guerre de Troie, une partie de son territoire était dans la dépendance de l'île d'Ithaque et de son roi Ulysse. Après la guerre de Troie, Amphilochus fonda, sur le golfe d'Ambracie, Argos Amphilocicum, qui long-temps forma un état indépendant.

§ II. — *Colonies des Grecs, pendant les temps de première civilisation.*

Les Grecs envoyèrent, dès les temps les plus reculés, de nombreuses colonies dans les contrées voisines. Originairement ils n'eurent pour but que de décharger le pays d'une population surabondante, et de lui procurer des établissemens. C'est à partir du huitième siècle seulement que des idées commerciales entrèrent pour quelque chose dans l'établissement des colonies ultérieures.

En Italie, vers 1850, Peucétius et OEnotrus partent de l'Arcadie et conduisent deux colonies de Pélasges en Italie. Débarqués au promontoire d'Iapygie, les Peucétiens ou compagnons de Peucétius entrent peu

à peu dans l'intérieur des terres et se trouvent ensuite confondus en Apulie avec les Dauniens. Les Œnotriens chassent les Ausoniens de l'isthme d'Hypponium où ils abordent, s'avancent jusque dans le Latium et expulsent les Sicules. Trois siècles plus tard, vers 1550, quelques tribus des Pélasges, dépouillés de la Thessalie par Deucalion, après avoir séjourné en Épire, partent de cette contrée, abordent à Spina au nord de l'Italie, s'avancent ensuite vers le centre, s'allient avec les Œnotriens, occupent la contrée nommée plus tard Étrurie, cultivent les terres, bâtissent des villes, et parviennent bientôt à un haut degré de prospérité.

A Lesbos, à Rhodes et en Carie, en Ionie. — L'une des tribus des Pélasges, dépossédée par Deucalion, cherche un refuge et une nouvelle patrie dans l'île de Lesbos, vers 1580. Phorbas et son fils Triopas, à la tête d'Hellènes Doriens, forment successivement deux établissemens dans l'île de Rhodes, vers 1500 : de là Triopas passe dans la Carie et s'empare du promontoire Triopium. Ion, à la fin de son règne, forme quelques faibles établissemens dans l'Asie mineure, vers 1400.

En Crète. Histoire de cette île. — La Crète avait été habitée primitivement par des sauvages qui se prétendaient autochthones. Inachus et Cécrops, en se rendant en Grèce, y laissèrent assez de colons pour qu'ils communiquassent aux indigènes les dieux et les arts de la Phénicie, de l'Arabie, de la Libye et de l'Égypte. Les Pélasges envoyèrent deux colonies en Crète, dans le cours du dix-huitième et du seizième siècle. Des Hellènes y passèrent vers l'an 1500, sous la conduite de Tectamus, fils de Dorus. *Tectamus* devint roi de Crète; il eut pour successeurs *Astérius, Sarpédon, Rhadamanthe, Minos Ier*, dont nous avons rappelé précédemment les sages institutions [1]. Après Minos Ier, vinrent *Lycastus* et *Minos II*. Les marbres de Paros nous apprennent que Minos II fut contemporain du roi d'Athènes Égée, et qu'il occupait le trône soixante-dix-sept ans avant la guerre de Troie [2], vers 1357, en supposant que cette guerre ait commencé en 1280. La poésie demande qu'on ajoute qu'il était époux de Pasiphaé, père de Phèdre et d'Ariane. Plutarque indique comment on doit entendre les fables relatives à son général Taurus, que la mythologie a transformé en un monstre appelé Minautore [3].

La Grèce, et tout l'Occident, dont la culture politique dépendit de celle de la Grèce même, lui doivent une éternelle reconnaissance pour avoir délivré la mer Égée et la mer de Crète des pirates qui menaçaient d'étouffer la civilisation naissante, et de dissoudre la société; pour avoir provoqué le célèbre décret qui fut exécuté par les Argonautes, vers 1330. (*Voyez* page 95.)

Il mérite d'autres éloges pour avoir fait faire des pas immenses à l'industrie. Appelés à sa cour, Dædalus [4] et d'autres artistes inventèrent, ou

---

1 *Voy.* dans ce chap. p. 75. — 2 Marb. de Par. ép. xx, xxiv. — 3 Plut. *in Theseo.*

4 Plutarque, *in Theseo*, dit que Dædalus était parent de Thésée. L'existence de ce célèbre artiste est attestée par tous les auteurs de l'antiquité ; mais il faut reconnaître avec Barthélemy (note 2 sur le chap. 73 de son *Voyage d'Anacharsis*), qu'on attribua à Dédale tous les procédés ingénieux et la construction de tous les édifices dont on ne connaissait pas les véritables auteurs.

perfectionnèrent et répandirent les instrumens nécessaires à l'architecture, la scie, le compas, l'équerre, etc. La sculpture, connue dès le temps d'Erichthonius, mais grossière encore, leur dut ses premiers progrès. Ils élevèrent plusieurs monumens, parmi lesquels on distingue le Labyrinthe, dont l'existence est aussi incontestable que la véritable destination est douteuse [1]. Ils appliquèrent la voile aux navires qu'on n'avait jusqu'alors dirigés qu'à force de rames : ils construisirent ces flottes nombreuses qui rendirent Minos roi des mers, et permirent à ses successeurs, Idoménée et Mérion, de conduire jusqu'à quatre-vingts vaisseaux sur les rivages de Troie [2]. Minos Ier avait bâti Cydonia et quelques autres villes : Minos II fonda Cnossus et augmenta le nombre des cités. D'après le témoignage d'Homère, la Crète, au temps de la guerre de Troie, n'en comptait pas moins de quatre-vingt-dix, la plupart entourées de murailles [3].

A. P.

CHAPITRE IX.

Suite de l'histoire des Grecs jusqu'à leur lutte contre les Perses. — Temps héroïques, 1330-1190 environ.

PREMIÈRE PARTIE.

I. État général de la Grèce au commencement et dans le cours des siècles héroïques. — II. Caractères et intérêts des siècles héroïques. — III. Éclaircissemens sur la certitude historique de quelques faits des temps héroïques.

§ I. *État général de la Grèce au commencement et dans le cours des siècles héroïques.*

I. *Rapports des colons établis en Grèce avec l'ancienne population.* — Les colons orientaux, venus en Grèce, les Hellènes qui formèrent des établissemens dans les diverses provinces de cette contrée, étaient également peu nombreux [4]. Les uns gagnèrent les anciens habitans par des services et des bienfaits, et s'établirent de leur plein gré dans plusieurs

---

[1] Diod. Sic. l. I, c. 55, et l. IV. Pline, l. XXXVI, c. 13. Barthél. *ut suprà*. — [2] Hom. *Ili*. l. II, v. 645. — [3] Homère, *Ili*. l. II, v. 649. *Odys*. l. XIX, v. 174. Eustathe, *Ili*. l. II, t. I, p. 313. Marb. de Par. époq. XI.

[4] Hérod. l. I. c. 58. « La nation hellénique, faible et tout-à-fait petite dans ses commencemens, est devenue aussi considérable que plusieurs autres nations, principalement depuis qu'un grand nombre de peuples barbares se sont incorporés avec elle. » Denys d'Halic. *Ant. rom*. l. II, dit la même chose.

pays. Les autres, après avoir vaincu une partie de la population, s'agrégèrent le reste sur le pied d'une parfaite égalité. « Cadmus, dit Pausanias [1], étant venu avec une armée de Phéniciens dans la Bœotie, défit » les Hyantes, qui abandonnèrent le pays la nuit suivante, mais il céda » aux prières des Aones, et consentit à ce qu'ils restassent et se mêlassent avec les Phéniciens. » Les Spartes, qui étaient les principaux citoyens parmi les indigènes, parmi les autochthones de Bœotie [2], conservèrent une autorité si étendue, qu'ils chassèrent probablement Cadmus vers la fin de son règne, et qu'ils mirent à mort Amphion [3]. En s'établissant dans les diverses provinces de la Grèce, les chefs des colonies orientales et helléniques s'emparèrent de l'autorité. Les guerriers de l'expédition se mirent en possession d'une partie du territoire; mais ils ne réduisirent l'ancienne population ni à l'esclavage en masse, ni à la servitude de la glèbe, rigueurs inconnues en Grèce avant la conquête bien postérieure des Thessaliens et des Doriens [4], quoique l'esclavage individuel s'y fût introduit [5]. Bien plus, les colons orientaux et hellènes laissèrent aux indigènes une telle liberté de déterminations et d'actions, de si puissans moyens d'effectuer immédiatement ce qu'ils pouvaient résoudre, indépendamment de l'intérêt des gouvernans, qu'au temps de la conquête des Héraclides et des Doriens, là où le souverain voulut se défendre contre les envahisseurs, les anciens habitans se soumirent, et que là où le roi consentit à se soumettre, les sujets prirent les armes [6].

II. *Gouvernement.*—Aristote [7] nous apprend quelles étaient, aux temps héroïques, la nature et la forme du gouvernement dans les états de la Grèce. « Une quatrième espèce de monarchie royale est celle qui existait » dans les temps héroïques, fondée également sur la loi, sur le consentement des sujets, et de plus héréditaire. Ceux qui furent les premiers

---

1 Pausan. l. IX, c. 5. — 2 Pausan. l. VIII, c. 11, nous apprend qu'Epaminondas descendait de l'un de ces Spartes. — 3 Timagoras dans le scoliast. d'Euripide. *Phœniss.* v. 162. Clavier, *Hist. des prem. temps de la Grèce*, t. 1, p. 172, 181. — 4 Athén. l. VI, c. 18. — 5 Hom. *Odys.* l. XIV, v. 340; l. XXIV, v. 251, 256.

6 Pausan. l. IV, c. 3. « En consentant à partager les terres avec les Doriens et à reconnaître Cresphontes pour roi, *les anciens habitans du pays* restèrent tous dans la Messénie. *Ils se prêtèrent d'autant plus volontiers à cet arrangement, qu'ils avaient peu d'affection et de confiance pour leurs souverains, Minyens* d'origine, venus de la ville d'Iolcos. » A Corinthe, le peuple se montre pleinement libre de la volonté royale et prend une détermination diamétralement opposée à celle de ses souverains œoliens, Doridas et Hyantidas. « Doridas et Hyantidas cédèrent volontairement l'autorité à Alétas et restèrent à » Corinthe. Mais le peuple ayant voulu se défendre, fut vaincu et chassé par les Doriens. » (Pausanias, liv. II, c. 4.) Dans les états soumis aux princes asiatiques, le peuple n'a pas été plus asservi, n'est pas plus enchaîné à la fortune de ses souverains. « Une partie des » Phliasiens, satisfaits des propositions du dorien Regnidas, consentaient à rester dans » le pays, en le reconnaissant pour roi, et en faisant un nouveau partage de terres avec » les Doriens, tandis qu'Hippasus et ses partisans disaient qu'il fallait se défendre et ne » pas abandonner ainsi aux Doriens, sans coup férir, des possessions vastes et fertiles. » *Le peuple ayant rejeté ce dernier avis, Hippasus s'enfuit à Samos, avec ceux qui voulurent* » *le suivre.* » (Pausan. l. II, c. 13.)

7 Arist. *de Rep.* l. III, c. 9, § 7, et c. 10; t. II, p. 209, 210, de la trad. de M. Thurot. D'après d'autres divisions, c'est le chapitre 15.

» bienfaiteurs des peuples par leur valeur guerrière, par l'invention » de quelques arts, ou pour avoir réuni des citoyens et leur avoir pro» curé des terres, obtinrent, de leur consentement, la dignité royale, » qu'ils transmettaient à leurs enfans. Ils disposaient de la suprême au» torité dans la guerre, et de tout ce qui tient au culte, à l'exception » des fonctions sacerdotales. Outre cela, ils jugeaient les procès; mais » pour exercer cette autorité, les uns étaient obligés de prêter serment et » les autres en étaient dispensés : la prestation du serment se faisait en » élevant le sceptre. » Un peu plus bas, Aristote, résumant ce qu'il a expliqué dans cet important chapitre, ajoute : « Telles sont donc les diverses » espèces de royauté au nombre de quatre. L'une, celle des temps hé» roïques, fondée sur le consentement des sujets, *mais dont l'autorité » ne s'étendait que sur des objets déterminés*; car le roi était général et » juge, et maître des choses qui avaient rapport au culte des dieux. » Dans deux autres passages du même chapitre, Aristote distingue la royauté grecque des temps héroïques, de la royauté des barbares, surtout des Asiatiques, laquelle « était absolue, et réunissait tous les pouvoirs, à peu » près comme la tyrannie. » Enfin il indique le seul cas dans lequel les rois grecs exerçaient la plénitude du pouvoir. « Durant les anciens temps, » le roi n'avait le droit de vie et de mort que dans les expéditions mili» taires au dehors, et quand on était aux prises. C'est ce que l'on appe» lait la loi du coup de main. Homère en fait mention. Suivant lui, Aga» memnon souffrait dans les assemblées les paroles outrageantes. Hors » de là, et en présence de l'ennemi, il avait le droit de tuer les soldats » délinquans. Aussi Homère lui fait-il dire : Si je vois un seul d'entre » vous s'éloigner des combats, ou rester près des vaisseaux, il n'échap» pera pas aux chiens et aux vautours[1]. » C'est au commandement d'Agamemnon, comme chef de l'armée, à son autorité militaire, et non pas à son pouvoir comme roi, ni surtout à la royauté grecque en général, que s'appliquent les paroles suivantes d'Ulysse : « *Ici* (à l'armée) tous les » Grecs ne doivent pas commander; le grand nombre des chefs est fu» neste. N'ayons tous qu'un chef, qu'un roi, celui auquel le fils de Sa» turne confie et le sceptre et les lois pour nous gouverner tous[2]. »

Il importe d'attacher un sens bien précis à ce passage d'Homère, d'en bien saisir l'esprit, car des critiques modernes, en lui donnant une interprétation et une extension étrangères à l'intention du poète, en ont tiré des conséquences tout-à-fait fausses. Ils ont prêté aux Grecs des temps héroïques, des sentimens et des idées touchant la royauté; et aux rois, des prérogatives, que les uns et les autres n'avaient pas. Confondant ensemble des choses très-distinctes, ils ont prêté aux rois, durant la paix, une autorité dont ils n'étaient investis que pendant la guerre[3].

De même que ces rois ne recevaient des terres et des présens qu'en récompense, en solde des services qu'ils rendaient aux petites sociétés dont ils étaient chefs[4]; de même aussi ils ne possédaient que des prérogatives

[1] Arist. même chap. *sub initio*. Hom. *Ili*. l. II. v. 391-393. — [2] Hom. *Ili*. v. 203-206. — [3] M. Lévesque, *Études de l'hist. grecq*. t. II, p. 153. Son livre présente une foule d'assertions aussi hasardées.

[4] Les Ætoliens promettent 50 arpens à Méléagre, fils du roi Ænée, s'il veut prendre leur défense contre les Curètes. (Hom. *Ili*. l. IX, v. 573-576.)

en rapport avec les besoins de ces sociétés, celles de généraux, de juges, de surintendans des choses sacrées. Ils n'avaient le pouvoir de rien décider de ce qui intéressait la communauté ; de rien distraire de ce qui lui appartenait, sans le concours des grands et du peuple. Les grands et le peuple, réunis en assemblées, avaient la connaissance et la décision de toutes les affaires. Ulysse, abordé dans l'île des Phæaciens, demande à Alcinoüs les moyens de retourner dans sa patrie. Pour lui accorder un vaisseau à cinquante rames, Alcinoüs est obligé de consulter les grands et le peuple *assemblés* [1]. Télémaque rappelle que son père n'a jamais rien *proposé* d'injuste dans l'*assemblée du peuple* [2]. Plutarque parle des salles bâties, dès les temps héroïques, dans les bourgs de l'Attique, pour tenir les assemblées [3]. Aristote et Denys d'Halicarnasse témoignent que toutes les décisions des rois et des grands étaient soumises à l'assemblée générale de la nation [4].

Le corps de la nation demeura donc toujours investi du droit de connaître et de décider des grands intérêts de l'état ; le roi n'eut donc jamais la prérogative de vouloir et d'ordonner pour tous, là où l'intérêt de tous était engagé ; il ne posseda jamais la puissance législative. La monarchie ne fut donc jamais absolue en Grèce.

Mais dans les procès civils et criminels, le souverain interprétait, appliquait sans contrôle la loi, quand elle existait ; et de plus, en l'absence d'une législation régulière, au milieu d'une société nouvelle où de nouveaux cas judiciaires naissaient à chaque instant avec des intérêts inconnus jusqu'alors, sa volonté faisait très-souvent la loi. Armé du pouvoir du glaive en même temps que de la puissance judiciaire, il faisait exécuter immédiatement, sans appel, les sentences qu'il venait de rendre, et par cela même devenait terrible. La puissance religieuse prêtait un nouvel appui à la puissance judiciaire et exécutrice, réunies dans la même main : et sans que le gouvernement fût absolu, l'administration pouvait devenir arbitraire et même despotique.

Cet état de choses inspira des craintes ; et dans de petites cités où tous les citoyens étaient armés, pouvaient facilement s'entendre, leur désir se convertit en obligation pour le souverain de faire des concessions. A Athènes, Thésée fut contraint par les dispositions de ses sujets, d'abandonner deux des trois prérogatives dont se composait la puissance royale. « Il ne se réserva que l'autorité dans la guerre et la garde des lois.... Il » résigna aux Eupatrides ou nobles le soin des choses de la religion, ainsi » que le pouvoir d'interpréter les lois et de connaître de tout ce qui con» cernait le droit divin et humain [5]. » Par suite de cette nouvelle répartition des pouvoirs, la royauté athénienne se réduisit à un généralat perpétuel et héréditaire, et ne fut plus autre chose qu'une magistrature, dans un état devenu populaire ou républicain. « Que Thésée, dit Plutarque, » soit le premier qui ait établi le gouvernement populaire, comme le

---

[1] Hom. *Odys*. l. vi, v. 5. « L'assemblée des Phæaciens se tenait près des vaisseaux... » Bientôt toute la place, tous les siéges sont remplis d'hommes rassemblés. » Dans les vers suivans, 26, 36, les grands et le peuple sont clairement distingués.

[2] Homér. *Odys*. l. iv, v. 690, 691, ἐν δήμῳ. — [3] Plutarq. *in Theseo*. — [4] Denys d'Hal. *Antiq. rom*. l. ii. Arist. *de Mor*. l. iii, c. 5. — [5] Plut. *in Theseo*.

» témoigne Aristote, et qu'il se soit démis de la royauté, c'est ce qu'Homère » même semble appuyer par son témoignage, lorsque, dans le dénombre- » ment des vaisseaux, il dit des Athéniens seuls, *le peuple*[1]. »

Les autres états Grecs s'acheminèrent moins rapidement que les Athéniens vers le régime républicain durant les siècles héroïques. Mais dans tous, la nation ayant conservé la puissance législative, possédait les moyens de restreindre et même d'anéantir la royauté[2].

IV. Religion. *Sa formation progressive depuis le temps d'Inachus jusqu'à Homère et à Hésiode.* — Nous avons vu quelle était la sublimité de la religion des Grecs primitifs. Ils adoraient des êtres supérieurs à l'humanité, comme auteurs et organisateurs de l'univers : ils ne leur donnaient d'autre nom que celui des dieux en général, leur adressaient des prières, leur offraient des sacrifices.

En s'établissant successivement en Grèce, les Arabes, les Chananéens, les Égyptiens, les Phéniciens, les Phrygiens, les Thraces, y propagèrent les croyances de leurs pays respectifs. Sur les débris de l'ancienne religion, s'élevèrent une multitude de cultes non-seulement différens, mais contradictoires et ennemis. Dès le temps de Phoronée et d'Apis, successeurs immédiats d'Inachus, les Telchines, ou prêtres du dieu libyen Neptune, entreprirent la première guerre de religion contre Apis et ses partisans, qui cherchaient à répandre le culte de la déesse phénicienne Astarté ou Zano (Junon). Dans la lutte de Jupiter contre les Titans, dans sa victoire sur Saturne, il y avait certainement un fonds historique. L'introduction du culte de Bacchus fit couler des torrens de sang, et les Grecs rappelaient la mémoire de cet événement quand ils racontaient les guerres de Bacchus contre Penthée, Lycurgue et Persée. Après leur triomphe, chacun des dieux, arrivés successivement, obtint droit de cité et d'adoration dans telle ou telle ville; enleva parmi les Grecs un certain nombre de partisans à ses prédécesseurs; arracha sa part dans le nuage d'encens qui s'élevait de la terre vers le ciel.

Mais aucun d'eux ne parvint à expulser entièrement ses rivaux, à dominer seul. Durant plusieurs siècles après Inachus, chaque peuplade grecque eut son dieu et son culte, et regardait comme abominable ou tout au moins comme absurde, le dieu et le culte de la peuplade voisine : c'est l'époque des cultes locaux, exclusifs dans chaque localité, ennemis.

Mais quand les diverses branches des Hellènes se furent répandues sur toute la Grèce, en eurent envahi les diverses parties; quand la Grèce devint hellénique; quand furent remplacées, par cette unité hellénique, les variétés de races et de dominations indigène, phénicienne, arabe, libyenne, égyptienne, phrygienne, alors de ce rapprochement politique naquit un rapprochement religieux. Les diverses peuplades grecques amnistièrent réciproquement leurs dogmes et leurs cultes. Tel canton adopta soit Jupiter, soit Junon, soit Bacchus, à condition que le canton voisin adorerait ou Mars, ou Vénus, ou Vesta, qu'ils avaient chacun de leur côté repoussés jusqu'à ce temps. Précédemment le phénicien Saturne, la phénicienne Junon, le libyen Neptune, avaient été les mortels ennemis de l'égyptien Jupiter. Alors Jupiter devint le fils de Sa-

[1] Plut. *in Theseo*. — [2] Montesquieu, *Esprit des Lois*, l. XI, c. 11.

turne, l'époux de Junon, le frère de Neptune. C'est l'époque d'échanges, d'emprunts, de fusion des divers cultes, de polythéisme pour les diverses nations, qui, jusqu'à présent, ne reconnaissaient chacune qu'une ou deux divinités. La disposition aux concessions mutuelles formait un insurmontable obstacle à l'établissement d'un dieu et d'un culte exclusif. Aussi la Grèce ne devint ni jupitérienne, ni junonienne, si j'ose parler ainsi : elle eut douze grands dieux, entre lesquels elle partagea à peu près également ses hommages. Il n'y eut pas jusqu'au détrôné Saturne, le plus maltraité de tous, exclu de la société des principaux dieux, qui ne conservât quelques prérogatives. On voit ses sacrifices maintenus jusqu'au bout à Olympie, sur la montagne voisine du Stade, et sa chapelle établie à Athènes, dans le temple même de Jupiter Olympien [1].

Tels étaient l'esprit et les dispositions des Grecs, dans le cours du douzième siècle et après la conquête du Péloponèse par les Doriens. Vers la fin du siècle suivant, parurent Homère et Hésiode. Les dieux, devenus parens et époux dans l'opinion publique, le furent aussi dans leurs ouvrages, où se refléta cette opinion. De la multitude des traditions religieuses, ils composèrent et arrangèrent les histoires de la naissance, des alliances, de la postérité des dieux. Ils reçurent dans leurs poèmes les élémens si divers, et autrefois si ennemis, que leur fournirent les anciennes croyances de tous les peuples grecs ; et en formèrent un système régulier qui devint la religion populaire. Leurs ouvrages, qui ne sont plus pour nous que des poèmes et de la littérature, étaient pour les Grecs des formulaires de foi et de la théologie.

Il faut justifier tout ce que nous disons ici par le passage suivant d'Hérodote, le plus éclairé et le plus savant des Grecs : « On a, dit-il, long-» temps ignoré l'origine de chaque dieu, leur forme, leur nature, et s'ils » avaient tous existé de tout temps. Ce n'est, pour ainsi dire, que d'hier » qu'on le sait : je pense, en effet, qu'Homère et Hésiode ne vivaient que » quatre cents ans avant moi. Or, ce sont eux qui, les premiers, ont décrit » en vers la théogonie, qui ont parlé des surnoms des dieux, de leur culte, » de leurs fonctions, et qui ont tracé leurs figures [2]. »

La religion des anciens Grecs est toute matérielle. — Les idées religieuses sont circonscrites dans les limites des sens comme chez tous les peuples enfans. Jupiter, Neptune, Junon, Minerve, etc., ont des formes humaines, éprouvent les besoins et les passions de l'humanité, même au temps d'Homère, et à plus forte raison durant les siècles de première civilisation et les siècles héroïques. Pour se laver, se purifier des souillures morales, les Grecs emploient les substances propres à enlever les taches matérielles, l'eau, le sel, le soufre [3].

Autorité des prêtres et de la religion : cependant la Grèce n'eut pas d'époque théocratique. — La religion exerce une puissante influence sur les actes publics et particuliers : les individus et les communautés n'entreprennent rien sans chercher à connaître la volonté des dieux, par l'inspection des présages et des entrailles des victimes, ou par les réponses des oracles de Dodone et de Delphes, déjà existans. Ils essaient

1 Pausanias, l. I, c. 43. Hésychius. Suidas. *de Festis Græcorum*. Meursius, *Græcia feriata*. — 2 Hérodote, l. II, c. 53. — 3 *Odyssée*, l. II, v. 261. *Iliade*, l. I, v. 399, 590 ; l. III, v. 18 ; l. XV, v. 17 ; l. XVI, v. 228.

de se rendre le ciel favorable par des prières, des vœux, des sacrifices, quelquefois même par l'offrande des victimes humaines, dont l'usage subsiste jusqu'aux guerres de Messénie, au moins dans le Péloponèse.

L'autorité des prêtres est grande, soit parce qu'on les regarde précisément comme les interprètes des volontés des dieux, et qu'en cette qualité ils peuvent commander un nombre assez considérable d'actions; soit parce qu'au commencement ils sont, conjointement avec les rois, les seuls dépositaires, les seuls ministres de la civilisation, comme du culte. Nous avons vu précédemment [1] les Telchines ou prêtres de Neptune, et les Dactyles ou Curètes, prêtres de Jupiter, propager ardemment en Grèce les utiles secrets de l'agriculture et tous les arts industriels.

Cependant les prêtres n'obtinrent jamais en Grèce le pouvoir qu'ils eurent sur les peuples et sur les rois en Afrique. Jamais les prêtres grecs ne purent, à leur fantaisie, déposer ou mettre à mort les rois grecs, selon l'usage éthiopien [2]. Jamais, selon les coutumes égyptiennes, ils n'eurent le droit de censurer le prince, de lui donner des avertissemens, de diriger toutes ses actions, de destiner toutes ses heures [3]. La Grèce eut des guerres de religion au temps d'Apis, successeur de Phoronée, pour défendre le culte de Neptune contre celui de Junon; au temps de Persée, pour repousser le culte de Bacchus; mais les prêtres furent sans autorité dans les affaires politiques. Ils ne provoquèrent ni l'expédition des Argonautes, ni la guerre de Thèbes, ni la guerre de Troie. Dans cette dernière, Calchas demandait et obtenait probablement le sacrifice d'Iphigénie à Aulis; mais il n'y avait pas rassemblé les Grecs : la Grèce n'eut pas d'époque théocratique.

§ II. — *Caractères et intérêts des siècles héroïques. — Union remarquable des Grecs dans la guerre de Troie.*

Durant les siècles de première civilisation, la Grèce a été ouverte aux incursions et aux établissemens de divers peuples, soit étrangers, soit indigènes. Les Phéniciens, les Arabes, les Égyptiens, les Phrygiens ont occupé les côtes de la Laconie, de l'Argolide, de l'Attique, de la Béotie. Les Pélasges ont parcouru et occupé la Grèce du midi au nord; les Hellènes et les Thraces, du nord au midi. Au commencement des siècles héroïques, ce grand mouvement, cette perpétuelle fluctuation tombent sensiblement : ils cessent et finissent avec ces mêmes siècles. Les diverses races tendent à s'asseoir, à se fixer aux lieux qu'elles occupent maintenant. Dans la seconde période de son histoire, la Grèce n'a à repousser qu'une seule invasion étrangère, celle des Amazones, peuple qui ne forma peut-être pas le dessein de se fixer sur le territoire grec, ou qui ne put le réaliser. Les Doriens lui font encore subir une conquête intérieure; mais c'est la dernière qui déplace les populations et change les demeures des tribus. Les invasions précédentes n'avaient expulsé qu'un petit nombre de Pélasges de la Thessalie, et pas même de toute la Thessalie, puisqu'ils y avaient conservé la province étendue nommée Pélasgiotis. Dans

---

[1] Chap. VII, p. 61. — [2] Diodore de Sicile, l. III, c. 6, Strabon, l. XVII, p. 1178. — [3] Diodore de Sicile, l. I, c. 70.

la Grèce centrale et le Péloponèse les établissemens des tribus les plus ennemies n'avaient poussé personne hors de la Grèce : les nouveaux arrivans avaient trouvé place à côté des anciens habitans avec lesquels ils s'étaient mêlés. En effet, les seules émigrations qui soient parties de ces deux pays pendant les siècles de première civilisation et au commencement des siècles héroïques, sont celles des OEnotriens et des Arcadiens d'Evandre : or elles furent le résultat des dissensions civiles, et non pas d'une invasion étrangère [1]. La colonisation dans l'intérieur de la Grèce était donc en harmonie avec l'état de ce pays, avec la proportion des terres vacantes jusqu'au commencement des temps héroïques. Mais à la fin de ces temps, deux siècles plus tard, lorsque la Laconie possède dix villes principales et quatre-vingt-dix bourgades [2], lorsque l'on trouve jusqu'à trente-deux cités du premier ordre dans la Béotie [3], aucune tribu nouvelle ne peut former des établissemens dans la Grèce sans produire un bouleversement général. Par le fait seul de l'arrivée et de la présence des Doriens, une notable partie des habitans du Péloponèse, de la Grèce centrale, de la Thessalie, est contrainte d'aller chercher des demeures au-delà de la mer, dans l'Asie mineure, quoique les *Doriens* n'envahissent que le Péloponèse, quoiqu'ils ne chassent d'abord que les habitans de deux ou trois villes de la Péninsule, quoiqu'ils n'exercent que beaucoup plus tard des violences et des spoliations contre la masse des anciens habitans. Mais le pays est si plein qu'il ne peut souffrir aucun accroissement de population, sans le reverser aussitôt sur les contrées voisines.

Le premier caractère des âges héroïques est donc la conversion de la possession précaire et changeante des terres en propriété fixe, la multiplication des villes et de leurs citoyens, le développement de tous les arts industriels dans l'intérieur de ces cités. Le second caractère est la protection de la civilisation naissante, des personnes, et de la propriété. Le troisième, conséquence du second, consiste dans la réunion des forces individuelles des particuliers, des tribus, des états; dans la propagation de l'amphictyonie, institution dont les Hellènes instruits par la nécessité ont donné le premier modèle, et qui tend immédiatement à la réunion des forces qu'on veut obtenir dans l'intérêt de la religion et du droit des gens. Que l'on soumette à un examen attentif les principaux faits des âges héroïques, et l'on verra qu'il n'en est pas un seul qui ne soit dominé par l'un de ces deux principes.

Second caractère des siècles héroïques : protection de la civilisation naissante, des personnes, de la propriété. — Des pirates phéniciens et cariens, auxquels se mêlent des Grecs eux-mêmes, entre autres les Athéniens, menacent, comme les Normands au moyen âge, de bouleverser la société par leurs courses et leurs brigandages. Minos en délivre la mer de Crète et la mer Égée, et pour prévenir le retour de ces désordres, il propose à tous les Grecs un code maritime qui reçoit la sanction générale. Le plus ancien historien de l'Attique, Clitodémus, nous a conservé la

---

[1] Denys d'Hal. *Ant. rom.* l. I, § 11 et 31. — [2] Hom. *Iliad.* l. II, v. 581 et suiv. Strabon, l. VIII. — [3] Nous avons cité les noms de trente-une, pages 81, 82 : il faut y ajouter Thèbes.

teneur de sa principale disposition. « Les Grecs défendent de mettre en » mer aucune barque montée par plus de cinq hommes : on n'en excepte » que Jason, capitaine de la navire Argo, auquel on donne expresse » commission de courir les mers pour les délivrer des brigands et des » corsaires [1]. » Par ce décret, la navigation et le commerce reçoivent des entraves momentanées; mais il faut avant tout sauver la civilisation, la société, la propriété, menacées d'un grand naufrage.

Les principaux guerriers de la Grèce, sous le nom d'Argonautes et la conduite de Jason, poursuivent jusque dans le Pont-Euxin les pirates qui ont disparu de la mer Égée, et vont détruire leurs repaires en Colchide.

Thésée combat sur terre les désordres auxquels Minos et Jason ont fait la guerre sur mer. Il extermine les brigands et les bêtes féroces qui désolent l'Argolide, la Corinthie et l'Attique. Quand il abandonne ce noble rôle, quand il se substitue aux malfaiteurs qu'il a punis, l'horreur et le mépris remplacent l'admiration qu'il a d'abord inspirée : chassé par la haine publique, il va mourir en exil sur les rochers de Scyros. Le meurtre même involontaire est puni par un exil d'un an; le meurtre volontaire, par un exil tantôt perpétuel, tantôt de trois ou de huit années, mais terminé alors par une satisfaction accordée aux parens du mort : c'est ce que l'on remarque dans la partie historique de la vie d'Hercules, dans celle de Trophonius, descendant d'Athamas, d'Ætolus, et de plusieurs autres personnages des siècles héroïques [1].

La guerre de Troie, la guerre de Thèbes ont pour but de venger la propriété et le droit des gens; de rendre à leurs possesseurs légitimes un trône, une épouse, ravis par la violence à la face de la Grèce qui s'indigne.

Les guerres n'ont pas toutes une cause si pure, et elles entraînent d'abord des suites qui font frémir. Non-seulement dans leurs entreprises contre l'étranger, mais aussi dans leurs hostilités entre eux, les Grecs, une fois vainqueurs, massacrent le vaincu, disposent de sa famille et de ses biens. Toutefois un pas immense est fait, puisque le droit barbare du plus fort ne s'exerce plus que durant les guerres, c'est-à-dire à des époques plus rares, plus éloignées les unes des autres : le brigandage des particuliers, de tous les jours, est réprimé dès le commencement des siècles héroïques, et cesse enfin entièrement.

Troisième caractère des siècles héroïques : union des tribus d'un même peuple par la multiplication des amphictyonies; union de tous les peuples grecs. — Le besoin éprouvé par diverses tribus de plusieurs peuplades de se défendre contre les attaques d'un voisin barbare ou puissant; le besoin d'ôter aux hostilités une partie de leurs désastreuses conséquences et d'établir un droit des gens; l'organisation et le progrès de nouvelles sociétés, de nouveaux états, se marquent 1° par l'établissement du conseil amphictyonique des Thermopyles et de cinq autres conseils amphictyoniques dans la Grèce centrale et le Péloponèse; 2° par l'établissement

---

[1] Homère, l. II, v. 662 et suiv. Apollod. l. II, c. 4, § 12; c. 6, § 3; l. III, c. 4, § 2, et c. 12, § 8. Pausan. *Bœot.* c. 37, et *Elid.* c. 1.

des jeux Olympiques et Isthmiques, dont l'institution remonte à Hercules et à Thésée; 3° par la réunion des douze bourgades de l'Attique en un seul corps de ville et de nation, et par la formation de la confédération des Ioniens dans l'Ægialus. (*Voy. plus bas les détails.*)

Le rapprochement des forces individuelles des états éclate dans la guerre de Thèbes, où sept chefs forment une ligue et emploient leurs ressources respectives pour obtenir une même chose, pour arriver à un résultat commun. Il éclate surtout dans la guerre de Troie, où cinquante et un chefs et autant de peuples mettent plus de forces sur pied, montrent plus d'accord et de constance que dans aucune autre des entreprises subséquentes, sans en excepter la guerre Médique et l'expédition d'Alexandre.

Cette union si générale des Grecs eut pour causes : la présence des Hellènes déjà répandus dans presque toute la Grèce, et rattachant les unes aux autres ses diverses provinces par les liens de famille ; l'esprit amphictyonique ou fédératif qu'ils avaient porté avec eux ; l'esprit et l'amour propre national dès long-temps mis en jeu par l'inimitié et les injures réciproques des Grecs et des Asiatiques ; l'autorité des rois encore subsistante alors partout, et qui, bien que modérée, influait cependant assez sur les décisions de chaque communauté pour qu'elles pussent s'entendre plus facilement entre elles, quand les rois prenaient eux-mêmes une résolution commune; le serment héroïque ou chevaleresque par lequel ils s'étaient tous engagés au sujet d'Hélène ; enfin la puissance des Pélopides, dont les intérêts remuaient et armaient la moitié du Péloponèse.

Les pouvoirs dont Agamemnon fut investi durant la guerre de Troie, très-propres à créer un centre d'union, une direction suprême des forces nationales, toutes les fois qu'on aurait à combattre l'étranger, n'étaient pas de nature à gêner la liberté individuelle des états. Sous les murs de Troie, Agamemnon souffre la contradiction et les reproches : c'est le premier entre des égaux : dans les affaires importantes, il ne se détermine que par l'avis des chefs réunis : c'est à leur assemblée qu'il renvoie la décision de la question s'il vaut mieux retourner en Grèce ou continuer le siége [1]. Le pouvoir d'Agamemnon avait tous les avantages attachés plus tard au commandement successif des Spartiates et des Athéniens, sans en présenter les inconvéniens : en effet, à ce commandement utile pour tenir les Grecs unis contre les Perses, s'unit un insupportable despotisme dans toutes les relations intérieures.

§ III. — *Eclaircissemens sur la certitude historique de quelques faits des temps héroïques.*

Assertions au sujet des Argonautes et d'Hercules. — Deux savans du dernier siècle ont prétendu que le voyage des Argonautes n'était pas un *fait historique*, mais une fiction sacrée, une expédition *tout astronomique*, et dont il fallait chercher aussi l'explication dans l'astronomie; que le navire Argo, Jason, Castor et Pollux étaient autant de constellations ;

---

[1] Homère, *Il.* l. II, *sub initio* Aristote, *Ethic.* l. III, c. 5.

que l'Argonautique, ou poëme sur les Argonautes, était une perpétuelle allégorie, et n'avait pour objet que de retracer l'époque où le soleil, vainqueur de l'hiver, atteint le point équinoxial du printemps, et enrichit notre hémisphère des bienfaits de la végétation périodique.

« Hercules, ont ajouté ces mêmes savans, n'est pas un petit prince grec » fameux par des aventures romanesques. Il est l'astre puissant qui » anime et féconde l'univers. La fable de ses douze travaux exprime la » marche du soleil à travers les signes du zodiaque, pendant les douze » mois de l'année. »

Explication relative aux Argonautes. — Nous pensons que l'expédition des Argonautes a un fonds historique primitif et très-réel, auquel les poëtes et les mythologues ont ajouté ensuite des détails astronomiques. Nous fondons cette opinion sur la vraisemblance, sur la comparaison avec des faits analogues, et sur le témoignage formel des historiens les plus rapprochés du temps des Argonautes. 1° Les critiques les moins disposés à admettre la vérité d'un fait sans examen, Fréret entre autres, ont reconnu qu'Inachus, Cécrops, Danaüs, Cadmus, s'étaient rendus en Grèce par mer sur des vaisseaux ou de grandes barques. Les Grecs, à l'époque de l'expédition des Argonautes, avaient donc des connaissances en navigation et en constructions maritimes depuis près de sept siècles. Leur course eut lieu le long des rivages de la Thessalie, puis de la Thrace, puis de l'Asie mineure; elle ne présente donc rien de bien audacieux, rien qui excède la vraisemblance. Les anciennes traditions attestent que Phryxus, fils du roi de Bœotie Athamas, avait déjà, dans les temps antérieurs, frayé la route aux Argonautes; que pour sauver ses jours menacés, il s'était embarqué à Orchomène, et que, traversant la mer Egée et le Pont-Euxin, il s'était réfugié en Colchide. Ces mêmes traditions nous parlent des flottes et des courses maritimes de Minos. Pour révoquer en doute l'expédition des Argonautes, il faut nier en même temps les voyages de Phryxus et de Minos. L'expédition des Argonautes ne précéda que d'un demi-siècle la guerre de Troie : or cette dernière, admise comme incontestable, sert puissamment à établir la vraisemblance et la vérité de la première. Dans un état de civilisation, avec des moyens de navigation à peine égaux à ceux que possédaient les Grecs des temps héroïques, on voit les Normands du dixième siècle parcourir toutes les côtes de l'Europe, fonder des colonies, des villes, des états en Irlande, au nord de l'Ecosse, en Russie, en Islande; découvrir et peupler le Groënland et le Vinland qu'on croit être l'île de Terre-Neuve de l'Amérique septentrionale [1]. 2° Bérénice, femme de Ptolémée Philadelphe, consacra sa chevelure dans un temple de l'île de Chypre, pour remercier les dieux de la protection qu'ils avaient accordée à son époux pendant l'expédition de Syrie : bientôt l'offrande se perdit. Voilà le fait historique. Conon, astronome d'Alexandrie, pour flatter la vanité royale, prétendit que les cheveux avaient été transportés au ciel, et les montra dans les sept étoiles qui se trouvent à la queue du lion. Les autres astronomes et les poëtes

[1] Giraldus Cambrensis, *Topogr. Hiberniæ*, l. 3, c. 43. Varæus, c. 24. Forster, p. 72, 75. Torfæi, *Vinlandia antiqua*. *L'Orosius* du roi Alfred, in-8, 1773. Koch, tom. 1 *du Tableau des Révolutions de l'Europe*, p. 85, 91, 92.

adoptèrent et consacrèrent cette supposition : la chevelure de Bérénice fut transformée en constellation, et le nom lui en est resté. Voilà la fiction astronomique. Pareille chose arriva de point en point pour les Argonautes et pour Hercules. 3° Homère, qui n'était séparé des Argonautes que par un espace de quatre siècles, parle dans l'Odyssée [1] de leur expédition comme d'un fait historique, en rappelant les croyances religieuses de l'époque. « Le seul navire Argo, protégé par les immortels, jadis franchit sans obstacle cet endroit difficile, en revenant du pays où régnait » Aëtès; mais s'il effleura légèrement d'aussi terribles rochers, c'est que » Junon lui fit éviter l'écueil; car le pilote Jason était cher à cette déesse. » Dans deux passages circonstanciés, Hérodote traite de même l'expédition des Argonautes de fait historique, et ne laisse pas même entrevoir que de son temps on y rattachât encore aucune idée astronomique [2].

Explication relative à Hercules. — Nul doute que le soleil n'ait été adoré sous le nom d'Hercules (gloire de l'air), ou sous un nom analogue en Espagne, en Gaule, en Italie, et surtout en Lybie, en Egypte, en Phénicie. Cicéron compte six Hercules, Varron en compte jusqu'à quarante-trois : d'où il résulte que dans quarante-trois endroits des six pays que nous venons de mentionner, Hercules ou le soleil recevait un culte. Mais il n'en a pas moins existé en Grèce un personnage historique, nommé Alcée ou Alcide, comme son aïeul, lequel s'est fait connaître par des actions purement historiques. On le surnomma Hercules ou soleil, par la raison que presque toutes les maisons royales en Grèce prenaient le soleil pour premier auteur de leur race; par la raison que les Péruviens donnaient à leurs Incas la qualification de fils du Soleil; par la raison que les tribus de l'Amérique septentrionale appelèrent constamment leurs chefs *soleils*, tant qu'elles restèrent libres de la domination des Européens [3]. Au temps des Ptolémées, les poètes, les astronomes et les mythologues chargèrent l'Hercules héros, des douze travaux, ou de la marche apparente de l'Hercules astre et soleil dans les signes du zodiaque, et du culte qu'on lui rendait dans les divers pays du monde où il le firent voyager : par ce mélange ils en formèrent un personnage hors de toute vérité, comme de toute vraisemblance.

Des preuves nombreuses établissent l'exactitude de cet exposé, prouvent que telle a été la marche des faits. Homère, qui a eu incontestablement des données certaines sur la guerre de Troie, en a possédé aussi sur Hercules, dont la mort ne précéda que de trente ans la guerre de Troie, dont le fils, Tlépolème, assistait à cette guerre. Or, d'un côté, Homère parle partout d'Hercules comme d'un homme, d'un prince, d'un guerrier, et mentionne ses expéditions en Grèce et en Asie mineure; d'un autre côté il ne rapporte que ces expéditions, et garde un silence absolu sur les douze travaux [4]. Des nombreux passages qu'on peut extraire d'Homère, nous ne citerons que le suivant : « Le grand, le fort » Tlépolème, reçut le jour d'Astiochée unie au grand Hercules : ce héros

[1] Hom. *Odyssée*, l. XII, v. 70. — [2] Hérod. l. IV, c. 145. *Voy.* encore l. VII, c. 193. — [3] Robertson, *Histoire d'Amérique*. Charlevoix, *Voyages*. — [4] Hom. *Iliad.* l. II, v. 660 et suiv. l. V, v. 641; l. XI, v. 670; *Odyss.* l. XXI, v. 27, 30.

» l'avait enlevée d'Ephyre, près du fleuve Selléis, où il priva un grand » nombre de villes d'une jeunesse florissante. Tlépolème tua l'oncle ma» ternel de son père, le vieillard Lycimuios. Aussitôt il construit des na» vires, rassemble de nombreux guerriers, et s'enfuit sur les mers pour » échapper aux menaces des autres fils, et des petits-fils du magnanime » Alcide. » Hérodote garde le même silence sur les douze travaux, et distingue clairement l'Hercules homme, prince, héros, de l'Hercules astre et Dieu. « Hercules, dit-il, est, à ce que l'on m'a assuré, l'un des douze » grands Dieux de l'Egypte. Quant à L'AUTRE Hercules, si connu des Grecs, » je n'en ai rien pu apprendre dans aucun endroit de l'Egypte. Entre » autres preuves que je pourrais apporter que les Egyptiens n'ont point » emprunté des Grecs le *nom* d'Hercules, mais que ce sont les Grecs » qui l'ont pris des Egyptiens, et principalement ceux des Grecs qui » ont donné ce *nom* au fils d'Amphytrion, je m'arrêterai à celle-ci : LE » PÈRE ET LA MÈRE DE CET HERCULES, AMPHYTRION ET ALCMÈNE, étaient » originaires d'Egypte. Les recherches que j'ai faites, ajoute l'historien, » me prouvent qu'Hercules est un Dieu très-ancien chez les Egyptiens. » Aussi les Grecs, qui ont élevé deux temples à Hercules, me paraissent » avoir agi sagement; ils offrent à l'un, qu'ils ont appelé Olympien, des » sacrifices *comme à un immortel;* ils font à l'autre des offrandes funè» bres *comme à un héros.* [1] » Les poètes qui suivirent immédiatement Hérodote, tels que Sophocle, Euripide, Pindare, ont tous parlé d'Hercules, et gardent le plus profond silence sur ses douze travaux; c'est-à-dire sur la partie astronomique et fabuleuse de son histoire.

Ce n'est qu'à l'époque des successeurs d'Alexandre, qu'on voit pour la première fois la partie mythique confondue avec la partie historique, parce que c'est à ce temps aussi que les astronomes, les poètes, les mythographes, et entre autres Apollodore, écrivain de l'an 115 avant l'ère chrétienne, rattachèrent à la vie du héros Hercules la marche apparente ou les travaux et le culte de l'astre et soleil Hercules. Dans leurs récits, l'amalgame, l'interpolation se reconnaissent du premier coup d'œil : en effet, les douze travaux se suivent, ne se trouvent nullement mêlés aux expéditions dans l'Asie mineure, le Péloponèse, la Grèce centrale, la Thessalie, qui forment la véritable histoire de l'Hercules homme et héros; de plus ces expéditions ne présentent presque aucune circonstance invraisemblable [2].

Quand les historiens venus après Apollodore eurent à parler d'Hercules, ils suivirent l'ordre adopté par ce mythographe, mais avec des restrictions et des avertissemens capables de prévenir les erreurs. Ainsi, quoique Diodore de Sicile, postérieur d'un siècle à Apollodore, consigne les traditions des premiers âges, bien plus qu'il ne les discute; quoiqu'il avertisse à diverses reprises le lecteur de la nature de son travail, cependant, après avoir raconté de suite les faits relatifs aux divers Hercules, et les avoir entassés sur un seul personnage, il a grand soin de reproduire la distinction établie par Hérodote. Il parle d'abord de l'Hercules dont le culte était passé de l'Egypte dans l'île de Crète; puis il ajoute : « L'Her» cules fils d'Alcmème prit le premier pour objet de son émulation; la

[1] Hérod. l. II, c. 43 et 34. — [2] Apollod. *Biblioth.* l. II, du ch. 4 au ch. 8.

» longueur du temps et la ressemblance du nom ont fait *confondre non-* » *seulement leurs exploits, mais encore leur personne;* en sorte qu'à l'ex- » ception de quelques-uns qui savent la vérité du fait, le nouveau a re- » cueilli, à l'égard des autres hommes, la gloire de l'ancien [1]. »

Quatre siècles après Diodore, Macrobe précisait ce que l'on devait penser d'Hercules, de manière à ce qu'il n'y ait rien à ajouter, rien à retrancher à sa définition. « Hercules n'est pas une divinité différente du » soleil : c'est cette propriété de l'astre du jour qui donne à l'espèce hu- » maine un courage qui l'élève à la ressemblance des Dieux. *Et que l'on* » *ne croie pas que le fils d'Alcmène, né à Thèbes en Béotie, soit le* » *seul ou le premier qui se soit appelé Hercules.* Il fut au contraire le der- » nier qui ait été jugé digne et honoré de ce nom. C'est son invincible » courage qui lui mérita d'être *assimilé* au dieu qui préside aux opéra- » tions de la force. La divinité d'Hercules est soigneusement honorée » près de Tyr. Les Egyptiens lui rendent un culte des plus solennels et » des plus mystérieux... Le nom même d'Hercules montre clairement » qu'il n'est autre que le soleil, car Ἡρακλῆς n'est-il pas formé de ἥρας » κλέος (gloire de l'air)? Or, qu'est-ce que la gloire de l'air, si ce n'est » la lumière du soleil, en l'absence de laquelle l'air est couvert de » ténèbres profondes. Les cérémonies sacrés des Egyptiens représentent » dans leurs divers détails les différentes puissances du dieu, et prou- » vent qu'Hercules est cet Hélios (soleil) qui est en tout et circule par- » tout [2]. »

En résumé, l'existence des Argonautes, d'Hercules, de Thésée, et une partie de leurs actions appartiennent, selon nous, à l'histoire. Dans le reste, il ne faut voir que l'expressions d'observations astronomiques et géographiques, ou de croyances mythologiques apportées aux Grecs par leur commerce avec les diverses nations de l'Orient et de l'Occident. La guerre de Thèbes, la guerre des Epigones, la guerre de Troie, l'expulsion et la rentrée des Héraclides sont tout historiques. Qu'on lise avec attention ces faits dans Homère, ou même dans Apollodore, et l'on verra que le poète et le mythographe, tout en faisant intervenir les Dieux dans les événemens humains, selon les croyances des Grecs, n'ont prêté aux hommes que des actions d'une entière vraisemblance, si l'on compare les Grecs avec les peuples placés dans un état social analogue au leur.

SECONDE PARTIE.

Principaux faits des temps héroïques.

I. *Etablissement de six conseils amphictyoniques, de diverses confédérations, de divers jeux publics.* — Le dernier fait important des temps de première civilisa-

---

[1] Diod. l. v, article *Bacchus et les deux Hercules*, vers la fin du livre. — [2] Macrobe, *Saturnales*, l. 1, c. 20.

tion est la formation de la nation deucalionique, vulgairement appelée hellénique, et les établissemens progressifs de cette nation, qui étend peu à peu ses branches sur diverses provinces de l'Hœmonie (Thessalie), de la Grèce centrale et du Péloponèse. Les accroissemens et la prospérité de cette nation sont dus en grande partie à une institution née dans les temps de première civilisation, continuée, multipliée durant les siècles héroïques: nous voulons parler de l'établissement des conseils amphictyoniques.

La nation hellénique, faible dans ses commencemens, voyait son agriculture, sa civilisation et jusqu'à son existence menacées par les barbares qui l'environnaient. Amphictyon, fils de Deucalion, engagea ses diverses tribus à se réunir dans une assemblée ou conseil, près du bourg d'Anthela, à prendre des résolutions en commun, à se soumettre à des lois générales nommées amphictyoniques, différentes de celles qui régissaient en particulier chaque tribu. Le lien qui les tint unies fut la religion, et des sacrifices communs offerts à Cérès, protectrice de l'agriculture et de la société. L'accord qui régnait entre elles les rendit en peu de temps redoutables aux barbares [1].

On peut fixer à douze le nombre des peuplades comprises dans le conseil amphictyonique établi par Amphictyon lui-même, ou entrées dans la ligue peu après son règne [2]. A la fin des siècles héroïques, les attributions du

---

[1] Denys d'Halic. *Ant. rom.* l. IV, § 25. Hérodote, l. I, c. 58. « La nation hellénique, » distincte de celle des Pélasges, fut faible et tout-à-fait petite dans ses commencemens, » l. VII, c. 200. Les environs du bourg d'Anthela sont spacieux ; on y voit un temple de » Cérès amphictyonique, des siéges et un temple *d'Amphictyon lui-même.* » Marb. de Paros, ép. V. « Amphictyon, fils de Deucalion, régna aux Thermopyles. Ayant rassemblé » les peuples voisins, il les nomma Amphictyons, et Pylæa le lieu où les Amphictyons » sacrifient encore aujourd'hui. » Pausan. l. X, c. 8. Fréret, en contestant à Amphictyon et aux premiers Hellènes l'origine du conseil amphictyonique, ne peut citer aucun témoignage à l'appui de son opinion et a contre lui toutes les autorités que nous venons de citer

[2] Je m'arrête à ce nombre à cause de celui des douze villes composant la confédération des Ioniens établis dans l'Ægialus, laquelle remonte à une époque très-voisine de

conseil se bornèrent à protéger le culte d'Apollon et le droit des gens; à ôter aux guerres entre les Hellènes une partie de leurs fureurs, mais non pas à les prévenir et à les empêcher. Dans le principe au contraire, et durant l'intervalle de quatre siècles écoulés entre sa création et la rentrée des Héraclides, il arrêta toute hostilité entre les Hellènes. C'est ce qui résulte, soit du témoignage des auteurs anciens, soit des faits historiques eux-mêmes : en effet, pendant toute la période que nous venons d'indiquer, on voit les Hellènes lutter contre les colons asiatiques établis dans la Grèce centrale et dans le Péloponèse; contre les barbares qui leur disputent la Thessalie : mais on ne découvre pas les traces d'une seule guerre entre les diverses familles de leur nation.

Sur le modèle du conseil amphictyonique des Thermopyles, s'en formèrent bientôt cinq autres à la fin des temps de première civilisation et dans le cours des siècles héroïques. Ces conseils particuliers étaient placés à Delphes, à Oncheste en Bœotie, dans l'île d'Eubée, à l'isthme de Corinthe, à Calaurie.

Les idées amphictyoniques donnèrent évidemment naissance aux ligues ou confédérations des Ioniens dans l'Ægialus, et des Doriens dans la Dryopide, que ces deux peuples transportèrent avec eux dans l'Asie mineure, quand ils y passèrent.

Les jeux Olympiques institués par Hercules, Pélops et Pisus, les jeux Isthmiques par Thésée, les jeux Néméens par les sept chefs qui vont assiéger Thèbes, montrent et reproduisent également l'esprit d'association et de communauté qui domine la période dont nous nous occupons, et qui découle des établissemens des Hellènes comme de leur source.

Eclaircissemens et preuves relativement aux conseils amphictyoniques et aux ligues. — Iton, fils d'Amphictyon, institua, à l'exemple de son

---

l'établissement du conseil amphictyonique des Thermopyles, et qui paraît avoir été modelée sur ce conseil.

père, des assemblées amphictyoniques en Béotie, dans la ville d'Oncheste ou dans celle de Coronée, et leur donna pour protectrice Onga (Minerve), dont le culte avait été apporté en Grèce, soit par Inachus, soit tout récemment par Cadmus [1].

Les habitans de Delphes étant en guerre avec leurs voisins firent venir d'Argos le roi Acrisius, lequel, à l'imitation du conseil amphictyonique établi par Amphictyon, fils de Deucalion, aux Thermopyles, en établit un autre à Delphes [2]. Plus tard, ce conseil fut réuni avec celui des Thermopyles.

Les institutions des Hellènes, apportées dans le Péloponèse par ce même Acrisius, s'y développèrent bientôt. On découvre un quatrième conseil amphictyonique à Calaurie, autour du temple de Neptune. Sept villes composaient cette amphictyonie : Hermione, Epidaure, Egine, Athènes, Prasie, Nauplie, Orchomène Minyenne [3].

Une cinquième amphictyonie date de la même époque, se tient à l'isthme, et comprend les villes de Corinthe, de Sicyone, d'Argos, de Mégare et d'Athènes [4]. Athènes faisait partie de l'amphictyonie de Calaurie et de celle de l'isthme à la fois; ce qui prouve qu'une ville pouvait appartenir à deux amphictyonies à la fois.

Enfin l'on trouve les traces d'un sixième et pareil établissement dans l'île d'Eubée, dont les anciens peuples se réunissaient près du temple de Diane Amarynthie, pour y célébrer des jeux et des sacrifices [5].

Il est impossible de méconnaître l'influence de l'esprit des Hellènes et des idées amphictyoniques dans des établissemens analogues, et se rapportant toujours soit à la fin des temps de la première civilisation, soit aux temps héroïques.

Les Hellènes compagnons de Xuthus, dont la masse passe dans l'Ægialus, sous la conduite de son fils Ion et prend le nom d'Ioniens, modèlent leur organisation sociale sur celle des Thermopyles, dont ils sont partis, bâtissent douze villes, réunies entre elles par une association, une confédération. « Les Ioniens, dit Hérodote, se sont partagés en douze cantons, » dans l'Asie, et n'en veulent pas admettre un plus grand nombre dans » *leur confédération,* parce que, dans le temps qu'ils habitaient le Pélo- » ponèse, ils étaient divisés en douze parties [6]. » Une portion des compagnons de Xuthus est demeurée dans l'Attique, y a fondé quatre bourgades; Ion y a séjourné, de son côté, à diverses reprises : tous ensemble ils y ont déposé et répandu les principes d'association, de rapprochement que Thésée réalise quand il forme une seule ville des douze bourgades de l'Attique, et qu'il institue les Panathénées [7].

---

1 Paus. *Bœot.* c. 1. Æschyl. *Sept. c. Thèb.* v. 107, et le scol. Eurip. *Phœni.* v. 1069, et le scol. Sainte-Croix, *Gouvernem. fédérat.* p. 120, 121.

2 Scol. d'Euripid. *Oreste,* v. 1094. Larcher, t. 5, p. 419, cite ce fait et prouve qu'il explique la contradiction apparente qui se trouve entre Strabon, l. IX, p. 643, et tous les autres historiens; ces derniers attribuant unanimement la fondation du conseil amphictyonique à Amphictyon, et Strabon au contraire la donnant à Acrisius.

3 Strabon, l. VIII, p. 258. Pausan. *Corinth.* c. 32. Fréret, *Acad. des Insc.* t. XLVII, p. 73. Sainte-Croix, *Gouv. féder.* p. 126. — 4 Pindare, *Od. Nem.* l. VI, v. 68, 69. — 5 Strabon, l. X, p. 308. Hésychius, *V. Amarusia.* Etienne de Byzance, *V. Amarinth.* Scol. Pind. *ad Olymp.* XIII, v. 160. — 6 Hérod. l. I, c. 145. — 7 Plut. *in Theseo.*

Les Doriens, de leur côté, quand ils ont quitté l'Histiœotide et qu'ils se sont établis dans la Dryopide, forment une ligue ou confédération appelée *tétrapole* par les uns, *hexapole* par les autres, selon le nombre de villes qu'on leur accorde [1] : nous les verrons plus tard transporter avec eux cette confédération dans l'Asie mineure.

II. *Expédition des Argonautes, vers* 1330. —Les différentes communautés grecques d'Europe rendent un célèbre décret [2] pour combattre les nations barbares établies sur les rivages du Pont-Euxin, qui entravent le commerce de cette mer en égorgeant les étrangers débarqués chez elles, et qui infestent de leurs pirateries et de leurs brigandages les côtes de la Grèce. On voit par les divers catologues des Argonautes, que tous les états fondés dans la Thessalie, dans la Grèce centrale, dans le Péloponèse, soit par les colons orientaux, soit par les Hellènes, prirent part à l'expédition [3]. Ce fut la première entreprise nationale des Grecs. Parmi les principaux chefs on compte Jason, le poète et le devin Orphée; Hercules, Pélée, Admète, Télamon, dont les fils parurent sous les murs de Troie [4], ce qui prouve que l'expédition des Argonautes ne précéda la guerre de Troie que d'un demi-siècle environ : quelques auteurs adjoignent aux Argonautes Thésée, Castor et Pollux.

Les Argonautes empruntèrent leur nom au vaisseau *Argo*, le plus grand et le plus vite que des ouvriers grecs eussent encore construit. Ce navire ne fut pas le seul équipé par les Argonautes, mais le principal de la flotte rassemblée par eux. Ainsi que dans la guerre de Troie, les chefs de l'expédition furent nécessairement suivis et aidés par la jeunesse des diverses villes.

Ils prirent d'abord pour chef Hercules, prince d'origine égyptienne, et appartenant à la maison royale d'Argos,

---

1 Strabon, l. IX, p. 654. Tzetzes, *ad Lycoph.* — 2 Clidemus cité par Plutarque, *in Thes.* Diodore de Sic. l. IV, c. 40. Nous avons cité ce décret ci-dessus, page 96. — 3 Leurs noms et les divers royaumes auxquels ils appartiennent sont cités dans le poème attribué à Orphée, dans celui d'Apollonius de Rhodes, dans Valérius Flaccus et Apollodore, l. I, c. 9, § 16. — 4 Tlépolème, fils d'Hercules ; Achille, fils de Pélée ; Eumélus, fils d'Admète ; Ajax, fils de Télamon. (*Voy. Iliad.* l. II.)

laquelle avait long-temps possédé et qui affectait encore alors la suprématie de la Grèce. Mais la rivalité établie entre les Hellènes et les colons orientaux fixés en Grèce, ne tarda à faire naître parmi les Argonautes des dissentions, par suite desquelles Hercules fut abandonné et le commandement déféré à Jason, prince hellène de la famille Æolienne.

Les Argonautes, arrivés en Colchide après un pénible voyage, ravirent les trésors d'Aëtès et sa fille Médée. Poursuivis par les Colchidiens, ils se dispersèrent, laissèrent dans le fond du Pont-Euxin une colonie d'Achéens Phthiotes et revinrent en Grèce. Les anciennes traditions varient sur la route qu'ils suivirent pour le retour : l'une de ces traditions marque le Pont-Euxin, l'Hellespont, la mer Egée; une autre indique le Don, le Volga, la mer de Finlande, l'Océan germanique et le Détroit de Gibraltar [1]. En son absence, Jason avait perdu le trône d'Iolcos : il se retira à Corinthe, où il épousa Créuse, et où, selon les poètes, Médée épouvanta la Grèce de ses vengeances.

III. *Exploits d'Hercules*, vers 1330. — Dans le personnage d'Hercules, il y a un astre, le soleil, dont la marche apparente dans les douze signes du zodiaque est figurée par les douze travaux. Il y a aussi un prince, un héros, nommé Alcide, surnommé Hercules ou soleil, dont l'existence historique se compose d'expéditions dans la Grèce et dans l'Asie mineure. (*Voy*. ci-dessus, page 99 et suiv.)

Amphitryon, prince appartenant à la maison royale

---

[1] Hom. *Odys*. l. XII, v. 70. Hérod. l. I, c. 3; l. IV, c. 145 et 179; l. VII, c. 193; Diod. Sic. l. IV, et le faux Orphée rapportent la tradition qui traçait par les contrées septentrionales le retour des Argonautes. Nous ne regardons cette tradition ni comme absurde ni comme invraisemblable. L'ignorance et les préjugés des Grecs relativement à la Scythie dans les âges postérieurs ne prouvent rien contre cette tradition. Les établissemens des Normands aux Xe et XIe siècles dans le gouvernement d'Archangel, dans le Groënland et le Vinland ou île de Terre-Neuve de l'Amérique septentrionale, se firent avec des moyens de navigation inférieurs peut-être à ceux des Argonautes, avec des barques qui ne contenaient pas au-delà de douze hommes. Leurs découvertes laissèrent les peuples du moyen âge dans la même ignorance géographique jusqu'à la fin du XVe siècle. Colomb *découvrit* l'Amérique, *découverte* et même peuplée en partie par les Normands.

d'Argos, dépouillé par son oncle Sthénélus de la souveraineté de Mycènes et de Tyrinthe, s'était réfugié à Thèbes et s'était engagé au service de Laïus. Près de la colonie de Cadmus, les chefs hellènes, descendans d'Amphictyon et d'Æolus, avaient élevé trente et une villes, parmi lesquelles on comptait la puissante Orchomène des Myniens. Les Thébains se voyaient menacés d'un côté par les Hellènes, et attaqués de l'autre par les Chalcidiens de l'Eubée, qui les avaient chargés d'un tribut. Amphitryon assista Laïus dans sa guerre contre les Chalcidiens, tua leur roi Chalcodon et affranchit Thèbes. Il entreprit pour son compte une expédition contre Ptérélas, roi des Téleboens, peuples de l'Acarnanie et de l'île de Taphos. Pendant son séjour à Thèbes, il donna naissance à Alcée ou Alcide, surnommé plus tard Hercules [1].

Thèbes n'avait brisé le joug des Chalcidiens que pour subir celui d'Orchomène. Erginus, roi de cette ville, après avoir vaincu les Cadméens, alors gouvernés par Créon, les avait assujétis pour vingt ans à un tribut annuel de cent bœufs. Parvenu à l'âge d'homme, Hercules partagea le commandement avec son père, vainquit Erginus, chargea les Orchoméniens d'un tribut double de celui qu'ils avaient imposé aux Thébains, et les réduisit à un abaissement dont ils ne se relevèrent qu'au temps de la guerre des Epigones et des malheurs de Thèbes. Il ruina d'autres villes voisines et rivales de Thèbes, en comblant un canal qui servait de décharge au lac Copaïs : les eaux, n'ayant plus d'écoulement, renversèrent plusieurs cités considérables, dont les ruines reparurent quand Alexandre eut, dans la suite, ordonné de nettoyer les canaux [2].

---

[1] Hérodot. l. v, c. 59. Plutarque, *Amat. narr.* Pausan. l. ix, c. 19. Apollod. l. ii, c. iv, § 6, 7.

[2] Apollodore, l. ii, c. 4, § ii. Diod. Sic. l. iv, c. 10. Pausan. l. ix, c. 38. Diodore de Sicile prétend qu'Hercules rasa Orchomène. Cette assertion, non conforme à celle des autres historiens, me parait exagérée. Il ne se passa pas assez de temps entre Hercules et la guerre de Troie, pour que les Orchoméniens aient rebâti leurs villes et acquis toutes les richesses qu'ils possédaient au temps de la guerre de Troie, selon le témoignage d'Homère,

Hercules s'embarqua avec les Argonautes : abandonné ensuite par eux, il revint en Grèce. Il se donna bientôt pour chef d'une entreprise qui offre de nombreux rapports avec celle de ces héros. Suivi d'une armée de vaillans guerriers, avec six vaisseaux, suivant Homère, et dix-huit à cinquante rames, selon d'autres, il attaqua la ville de Troie. Laomédon fut tué; Troie fut prise d'assaut; les Grecs se retirèrent chargés de butin. A leur retour, ils ravagèrent encore l'île de Cos [1]. Ces expéditions sont tout-à-fait dans les mœurs des Grecs de cette époque, qui, après avoir réprimé dans leur intérêt la piraterie individuelle, allaient, en corps d'armée, exercer contre leurs voisins leur inquiétude et leur avidité.

Hercules contraignit Eurystée à lui restituer Tirynthe. Il forma alors le projet de rétablir dans le Péloponèse l'ancienne suprématie du royaume d'Argos, surtout à l'égard des Hellènes qui s'y étaient successivement établis. Il exigea d'abord ou obtint un corps de troupes considérable des Arcadiens, qui avaient avec les Tirynthiens une commune origine, l'Arcadie ayant été peuplée en partie et civilisée à diverses époques par des colonies de Pélasges et d'Egyptiens [2]. Ces Arcadiens le suivirent et l'aidèrent dans toutes ses expéditions. Il attaqua d'abord les Æoliens, partis d'Iolcos et colonisés dans la Messénie et la Triphylie : il prit leur ville de Pylos, tua leur roi Nélée, et donna le trône, mais seulement en dépôt, au plus jeune de ses fils, Nestor, qu'il espérait retenir plus facilement dans sa dépendance [3]. En Elide, autre pays soumis aux Æoliens de la colonie d'Endymion et de Salmonée, il tua le roi Augias, et laissa l'autorité à celui des fils de ce prince qui s'était déclaré en sa faveur pendant les hostilités [4]. En Laconie, pays alors nommé Achaïe,

---

Ili. l. IX, v. 381. Je crois donc qu'Hercules abaissa Orchomène, mais ne la détruisit pas.

1 Hom. *Ili.* l. V, v. 638, 641; l. XIV, v. 250; l. XV, v. 28. Diodore de Sic. l. IV, c. 32. Apollod. l. II, c. 6, § 4; c. 7, § 1. — 2 *Voy.* ci-dessus, p. 58, 83, 84. — 3 Hom. *Ili.* l. XI, v. 670 et suiv. Paus. l. II, c. 18. « Hercules ayant pris Pylos l'avait donnée en dépôt à Nestor. » Apollod. l. I, c. 9, § 5-10; l. II, c. 7, § 3. — 4 Apollodore, l. II, c. 7, § 2. Diod. de Sic. l. IV, c. 33. Pausan. l. V, c. 3, diffère un peu du récit d'Apollod. et de Diod.

à cause du grand ascendant qu'y avaient pris les Hellènes achéens, Alcide prit en main la cause de Tyndare contre son frère Hippocoon, vainquit et tua ce prince et ses fils, établit roi Tyndare, mais sous la condition qu'en mourant il laisserait ses états aux fils d'Alcide [1].

Du Péloponèse, Hercules passa dans l'Ætolie, puis dans l'Hœmonie, chez les Hellènes æoliens et doriens. Il servit les uns, combattit et vainquit les autres. Là, comme dans le Péloponèse, il se constitua l'arbitre suprême de tous; mais ses descendans ne purent soutenir son ouvrage, et l'ascendant momentané qu'il rendit aux Orientaux sur les Hellènes périt avec lui.

En Ætolie, il épousa la fille d'Ænée, roi de Calydon, resserra l'Achéloüs dans un nouveau lit, et livra à la culture les campagnes que le fleuve avait couvertes jusqu'alors de ses eaux. A la suite de diverses guerres, il délivra les Calydoniens de l'attaque des Thesprotes d'Epire; les Trachiniens, de celle des Dryopes; les Doriens, de celle des Lapithes [2]. Mais il stipula que les Doriens, alors établis dans l'Histiœotide, remettraient, dès qu'ils en seraient sommés, le tiers de leur territoire, soit à lui-même, soit à ses descendans; condition moins onéreuse, mais de la nature de celle qu'il avait imposée à Tyndare. Il défit et mit à mort Amyntor, roi æolien de la ville d'Orménium, et donna sa principauté soit à Evœmon, soit à Eurypylus, fils d'Evœmon, qui fut l'un des chefs des Grecs au siége de Troie. Il extermina, avec ses trois fils, Eurytus, autre roi æolien d'OEchalie [3].

Dans toutes ses entreprises, Hercules tua les rois ou chefs des nations qu'il vainquit : il disposa despotiquement de leurs familles; il s'empara de leurs bœufs, prin-

---

[1] Apollod. l. II, c. 7, § 3. Diod. l. IV, c. 33. Pausan. l. II, c. 18.

[2] Dans ces guerres, les Dryopes aidèrent les Lapithes. Strabon, l. IX, p. 663, plaçant les Lapithes dans la province de Thessalie, nommée Pélasgiotis, on conjecture avec beaucoup de vraisemblance que les Dryopes et les Lapithes étaient des Pélasges.

[3] Apollod. l. II, c. 7, § 5-8. Diod. Sic. l. IV, c. 36, 37, 38. Pausan. l. IV, c. 34. Homère parle de cet Eurytus, célèbre par son adresse à lancer le disque. *Odys.* l. VIII, v. 226 et suiv.

cipale richesse des temps héroïques. Tel est encore le droit affreux du plus fort dans la guerre; tel il se maintiendra dans l'expédition contre Troie.

IV. *Exploits et établissemens de Thésée.* — Thésée détruit les brigands Sinnis, Sciron, Procruste, et le taureau de Marathon. Il délivre son père Egée de l'attaque des Pallantides, et Athènes du honteux tribut qu'elle payait à Minos, depuis que ce prince avait réprimé le brigandage des pirates athéniens.

Parvenu au trône, vers 1323 [1], il change à la fois l'état de l'Attique et celui d'Athènes. Dans ses institutions, on reconnaît la triple influence de l'ancien gouvernement égyptien apporté en Grèce, de l'amphictyonie des Hellènes, et des établissemens crétois, que son voyage lui a donné l'occasion d'observer.

Chacun des bourgs bâtis par Cécrops et par Xuthus formait autant de petites communautés séparées, indépendantes les unes des autres. Mêlant la force à la persuasion, il parvint à abattre dans tous les bourgs les salles destinées à tenir le conseil, cassa tous les officiers et tous les magistrats, et, unissant les habitans avec les Athéniens, en forma un seul peuple. Il augmenta encore la population de la ville en y appelant les étrangers, et en leur offrant les mêmes droits et les mêmes priviléges qu'aux anciens citoyens. Il pourvut à la durée de l'union des habitans de l'Attique, en leur donnant un palais commun, et en instituant ou rétablissant un sacrifice également commun, qu'on nomma pour cette raison *Panathénées*. Par ces mesures il accrut prodigieusement les forces, et fonda la grandeur d'Athènes.

Il donna à tout ce peuple les mêmes lois politiques. De toutes les prérogatives possédées jusqu'alors par le prince, il ne lui réserva que le commandement de l'ar-

---

[1] Eusèbe et le Syncelle donnent trente ans de règne à Thésée, et les marbres de Paros disent que la guerre de Troie commença la treizième année de Ménesthée son successeur. Si la guerre de Troie a commencé en 1280, Ménesthée a commencé son règne en 1293 et Thésée en 1323.

mée et le maintien des lois. Il laissa les autres pouvoirs au peuple, qui devait avoir en tout une égale autorité. Il le partagea en trois corps, celui des nobles, celui des laboureurs, celui des artisans; assignant aux nobles ou eupatrides toutes les charges, le pouvoir religieux et judiciaire, et l'interprétation de tout ce qui concernait le droit divin et humain. Ce gouvernement présentait des formes tellement républicaines, que, dans le dénombrement des troupes grecques au siége de Troie, Homère, selon la remarque de Plutarque, désigne les seuls Athéniens par le nom de peuple; et qu'Aristote dit que Thésée, le premier, établit le gouvernement populaire et se démit de la royauté. On dut encore à Thésée le développement, si ce n'est l'institution première de l'Aréopage, et l'établissement des jeux Isthmiques.

Il souilla ses dernières années par l'enlèvement de Proserpine, fille d'Aidonée, roi des Molosses, et par celui d'Hélène, fille de Tyndare, alors très-jeune. Il attira sur Athènes les terribles représailles de Castor et de Pollux; il fut dépouillé de l'autorité par les Pallantides et par les Athéniens indignés, et alla mourir dans l'île de Scyros (293). *Ménesthée*, l'un de ceux qui avaient le plus contribué à son expulsion, s'empara de la couronne, et conduisit cinquante vaisseaux au siége de Troie, la treizième année de son règne, selon le témoignage des marbres de Paros [1].

V. *Les Héraclides chassés du Péloponèse, puissance des Pélopides.* — Les Héraclides ou fils d'Hercules sont chassés de Tirynthe et du Péloponèse par Eurystée. Ils se réfugient d'abord dans la Trachinie, et ensuite dans l'Attique, où ils sont accueillis par Thésée, qui alors vivait encore. Aidés par les Athéniens commandés par Thésée, plaçant à leur tête Hyllus qui, très-jeune alors, était plutôt un nom qu'un véritable chef, ils viennent à

---

[1] Marbres de Paros, époq. XXI, XXIV. Plutarq. *Vie de Thésée*. Hom. *Iliade*, l. II, vers 638 et 678. Diodore, l. III et IV. Apollod. l. II et III. Pausan, *Attiq*. c. 3 et 17. Thucydide, l. II, c. 15. Aristote, *Polit*. l. II, c. 9. Denys d'Halic. l. V. Démosthènes, *Neær*.

la fois réclamer Tirynthe et Mycènes. Dans un combat livré à l'isthme de Corinthe, ils tuent Eurystée et ses fils, vers 1307; mais cette victoire est stérile pour eux : une peste et un oracle les arrachent du Péloponèse et les ramènent sur le territoire d'Athènes.

Avant de marcher à leur rencontre, Eurystée avait confié le gouvernement de ses états au Pélopide Atrée, son beau-frère. Après la mort d'Eurystée, Atrée se fit reconnaître roi de Mycènes et de Tirynthe. Il prit à sa solde les Tégéates qu'il réunit à ses troupes, et dirigea toutes ces forces contre les Héraclides, lorsqu'ils reparurent quelques années plus tard à l'isthme de Corinthe. Hyllus succomba dans un combat singulier contre Echémus, chef des Tégéates : aux termes des conventions, les autres Héraclides jurèrent de s'abstenir d'inquiéter la péninsule pendant un siècle, et se retirèrent parmi les Doriens [1].

Atrée maintint ou rétablit la souveraineté de Mycènes sur Corinthe : cette ville continua d'avoir des rois particuliers, mais tellement dépendans des Pélopides, que les Corinthiens n'eurent pas d'autres chefs qu'Agamemnon au siége de Troie [2]. La puissance d'Atrée était si consi-

---

[1] Tel est le récit de Thucydide, l. I, c. 9; de Diod. de Sic. l. IV, c. 58; de Plutarque, *Vie de Thésée*; d'Apollodore, l. I, c. 8, jusqu'à la lacune; d'Hérodote, l. IX, c. 26, lequel dit . « Lorsqu'*après la mort d'Eurystée*, les Héraclides tentèrent de rentrer dans le Pé» loponèse..... l'on s'engagea personnellement et l'on convint que les Héraclides rentre» raient dans l'héritage de leurs pères, si *Hyllus* remportait la victoire sur le chef des Pé» loponésiens, et que, s'il était vaincu, les Héraclides se retireraient avec leur armée, et » que *de cent ans* ils ne chercheraient pas à rentrer dans le Péloponèse. » Tel est encore le récit de Pausanias, qui, corrigeant ce qu'il avait avancé, l. I, c. 41, dit, au l. VIII, c. 5 : « Agapénor, qui régna *après* Echémus, conduisit les Arcadiens au siége de Troie. » Echémus, son règne, son combat contre Hyllus, sont donc bien *antérieurs* à la guerre de Troie. Cependant M. Clavier, *Hist. de l'anc. Grèce*, t. I, p. 300, et t. II, p. 616, ayant contre lui toutes ces autorités et n'en pouvant alléguer une seule en faveur de son opinion, place Echémus, son règne et son combat *pendant* la guerre de Troie. — Euripide, *Héraclides*, et Anton. *Liber.* c. 33, désignent Démophoon, fils de Thésée, au lieu de Thésée, comme le roi d'Athènes qui accueillit les Héraclides ; mais comme ils dirigèrent cinq expéditions contre le Péloponèse, il est possible qu'ils aient reçu l'hospitalité en différens temps de Thésée et de Démophoon : peut-être aussi que la tradition rapportée par ces deux auteurs n'avait pas de fondement.

[2] Pausan. l. II, c. 4. Hom. *Ili.* l. II, v. 569 et suiv.

dérable, qu'il imposa à la péninsule le nom de son père Pélops. Agamemnon, fils d'Atrée, réduisit le roi de Sicyone et de ceux de l'Ægialus à reconnaître ses lois, sans cependant les détrôner [1]. Ménélas, frère d'Agamemnon, épousa Hélène, fille de Tyndare; et après la mort de Castor et de Pollux, hérita de son côté de la couronne de Sparte [2].

Argos conserva ses rois particuliers et indépendans : mais les Pélopides dominèrent sur Sparte, Mycènes, Tirynthe, Corinthe, Sicyone, diverses villes de l'Argolide, et sept villes situées aux environs de Pylos, sur les bords de la mer [3]. Maître des principales cités du Péloponèse, héritier des droits que les rois de Mycènes et de Tirynthe, Hercules en dernier lieu, ont fait valoir au commandement des peuples de la péninsule, allié des Hellènes, qui sont venus s'y établir, et en particulier des Achéens, Agamemnon réunit tous les élémens d'une grande puissance, et deviendra chef de la Grèce entière pendant la guerre de Troie.

VI. *Guerre de Thèbes, guerre des Épigones.* — OEdipe, huitième roi de Thèbes depuis Cadmus, est chassé par ses fils *Étéocle* et *Polynice*, qui conviennent de partager l'autorité. Polynice, dépouillé par Étéocle, se retire chez Adraste, roi d'une partie du royaume d'Argos, épouse sa fille et intéresse à sa querelle quelques-uns des princes voisins. Adraste, Capanée, Hippomédon, Amphiaraüs, Parthénopée, Tydée, Polynice, suivis des guerriers de l'Argolide, de l'Arcadie, de la Messénie, instituent les jeux Néméens en traversant la forêt de Némée [4], et viennent mettre le siége devant Thèbes, vers 1313. Étéocle et Polynice perdent la vie dans un combat singulier. *Créon,* leur oncle, qui déjà avait gouverné Thè-

---

[1] Pausan. l. II, c. 6, et l. VII, c. I. Homère, *ibid.* — [2] Pausan. l. III, c. I. — [3] Hom. *Il.* l. IX, v. 149 et suiv.

[4] Les marbres de Paros, époq. XXIII, placent l'établissement des jeux Néméens et le commencement de la première guerre contre Thèbes 33 ans avant la guerre de Troie. Si cette guerre commença en 1280, la première guerre de Thèbes commença en 1313.

bes dans l'interrègne entre Laïus et OEdipe, administre de nouveau, comme tuteur de Laodamas, fils d'Étéocle. La guerre continue. Les sept chefs essaient en vain de prendre Thèbes; ils sont vaincus dans un combat où ils périssent tous, excepté Adraste, et où succombent en même temps la plupart de leurs soldats. Créon défend de donner la sépulture aux Argiens. Thésée contraint ou engage Créon à accorder une trève à Adraste pour rendre les devoirs funèbres à ceux qui ont péri.

Les Epigones, ou fils des sept chefs, renouvellent les hostilités, et défont, à la bataille de Glissa, l'armée des Thébains, commandée par *Laodamas*. Laodamas abandonne la couronne et se retire avec une partie des Thébains en Illyrie, où précédemment Cadmus avait déjà cherché une retraite. Une autre partie des habitans passe dans l'Histiæotide, pays situé au pied des monts Ossa et Olympe, et alors occupé par les Doriens. Les Thébains en chassent les Doriens, et se fixent sur le mont Homolus. Les Epigones prennent Thèbes abandonnée, la pillent, détruisent ses murailles, et y établissent *Thersandre*, fils de Polynice. Vers 1303 ce prince rappelle une partie des Thébains du mont Homolus. Toutefois Thèbes demeure dans un état de faiblesse qui permet aux Minyens d'Orchomène de se relever, et peu après à une tribu de Pélasges et de Thraces de chasser de nouveau les Thébains de leur patrie. Dans la guerre de Troie, Thersandre devance la flotte des Grecs et périt en Mysie. Tisamène, son fils, n'étant pas en âge de gouverner, *Pénélée* prend au siége de Troie le commandement des Thébains [1].

---

1 Hérodote, l. I, c. 56. Apollodore, l. III, c. 6, 7. Pausanias, l. II, c. 20; l. IX, c. 5, 8. Diodore, l. IV, c. 67. Æschyle, *Sept. c. Théb.* Les quatre premiers de ces auteurs disent que les Thébains ou Cadméens, chassés de leur patrie par les Epigones, passèrent en Thessalie et expulsèrent les Doriens de l'Histiæotide et du mont Homolus, entre l'Olympe et l'Ossa. Strabon, l. IX, p. 654, parait donc s'être trompé en avançant que, dès le temps d'Hercules, les Doriens avaient quitté l'Histiæotide, les monts Homolus, Olympe et Ossa, pour s'établir au pied de l'OEta, dans la Dryopide; cette émigration n'eut lieu que plus tard.

VII. *Etat général de la Grèce au temps de la guerre de Troie.* — Dans ce tableau statistique de la Grèce au temps de la guerre de Troie, nous prendrons invariablement le témoignage d'Homère pour premier document. Nous compléterons les précieuses données que l'on trouve dans ses poëmes par les renseignemens qu'Hésiode et les autres poètes cycliques fournissaient sur les établissemens et sur les généalogies des Pélasges, des colons orientaux, et des Hellènes; renseignemens qu'Apollodore, Strabon, Diodore de Sicile, Pausanias, ont recueillis et consignés dans leurs ouvrages.

Hæmonie (Thessalie). — Dans l'Hæmonie, on comptait dix-huit petits royaumes : Homère en cite dix-sept, auxquels il faut ajouter celui des Doriens [1]. Onze appartenaient aux Hellènes æoliens, achéens, doriens [2], et étaient situés dans la Magnésie et la Phthiotide, soit sur les bords de la mer Ægée et du golfe Pagasétique, soit dans l'intérieur des terres, entre le mont OEta et le fleuve Apidane. Sept royaumes demeuraient au pouvoir de tribus et de princes d'origine pélasgique [3]. Les Pélasges, subdivisés en Myrmidons, Lapithes, Perrhæbes, Dolopes, Dryopes, occupaient encore Argos le Pélasgique, une notable partie de la Phthiotide, la Dolopie, la Dryopide, la Pélasgiotide, la Perrhæbie [4]. Ces pays remplissaient le nord, l'occident et presque tout le centre de l'Hæmonie.

Le royaume pélasgique des Myrmidons, qui avait pour souverains Achille et son père Pélée, tenait dans sa dépendance cinq autres royaumes inférieurs, les uns pélasgiques, les autres helléniques, et avait acquis dans l'Hæmonie la même prépondérance que le royaume égypto-phrygien de Mycènes dans le Péloponèse. Les dix-sept royaumes de l'Hæmo-

---

[1] Homère, *Iliade*, l. II, du vers 681 au vers 756, nomme douze chefs représentant autant de petites principautés ou royaumes de l'Hæmonie ; ensuite, l. XVI, v. 165 et suiv. il nomme cinq autres chefs qui dépendaient d'Achille, mais qui chacun avaient une principauté, comme le prouve l'exemple de Phœnix, lequel était roi des Dolopes (l. IX, vers 480). Homère ne nomme pas les Doriens, ni leur roi, parce qu'ils n'allèrent pas au siége de Troie.

[2] *Voy.* ci-dessus, p. 81, 82, les noms des villes et des princes hellènes de la Thessalie, et les preuves de leur origine hellénique. Parmi ces onze principautés, je compte celles de Podalire et de Machaon, placées en Thessalie par le catalogue. Quelques critiques modernes, s'appuyant sur le témoignage de Pausanias, l. IV, c. 3, ôtent ces principautés de la Thessalie pour les placer dans la Messénie, à côté de celle de Nestor. Mais on ne peut se décider à cette transposition avant un scrupuleux examen.

[3] Parmi les princes thessaliens que nomme Homère, Polypœtès, Léontéus, Gounéus, Achille, et trois chefs soumis à Achille, n'appartiennent à aucune des familles helléniques dont Pausanias et Apollodore ont conservé les généalogies.

[4] Homère, l. II, v. 681 et suiv. « Je dirai maintenant les peuples d'Argos, *demeure* » *des Pélasges*..... ces peuples se nomment Myrmidons. » Apollodore, l. II, c. 4, § 4, dit qu'antérieurement à la guerre de Troie, Acrisius se réfugia *dans le pays des Pélasges*, à Larisse; et cette Larisse est la même qu'Argos le Pélasgique. Strabon, l. IX, p. 673, place les Lapithes dans la *Pélasgiotide*, ou pays des Pélasges, et ajoute que les Perrhæbes étaient voisins des Lapithes et mêlés avec eux. Suivant Aristote, cité par Strabon, l. VIII, p. 573; le scoliaste de Lycoph. v. 480, et le grand *Etymol.* voc. Δρύοψ, les Dryopes étaient originaires de l'Arcadie, et avaient eu pour premier chef un descendant de Lycaon : d'où il suit qu'ils étaient également Pélasges.

nie, mentionnés par Homère, contenaient une quantité considérable de villes, parmi lesquelles le poète en distingue trente principales. Tous avaient une marine, et les contingens réunis de leurs vaisseaux formaient le nombre total des deux cent quatre-vingts [1].

Il importe peu de savoir si les Æoliens d'Arné [2] étaient placés à l'orient ou à l'occident d'Iolcos, dont ils étaient voisins; si, à l'époque où éclata la guerre de Troie, les Doriens habitaient encore, au nord de l'Hæmonie, quelque chaîne de l'Olympe, ou bien s'ils étaient déjà transportés dans la Dryopide, au pied de l'OEta [3]. Mais on ne peut trop insister sur quelques autres circonstances relatives à ces deux peuples, parce qu'elles influèrent plus tard sur les destinées de la Grèce entière. Ces peuples sont les seuls de l'Hæmonie qu'Homère ne nomme pas : ils n'envoyèrent ni guerriers ni vaisseaux sous les murs de Troie, et l'on est autorisé à croire qu'ils manquaient de marine : ils étaient restés profondément étrangers aux intérêts comme à la civilisation du reste de la Grèce, et végétaient, au milieu des progrès généraux, dans l'ignorance et la barbarie. La même remarque s'applique aux peuples du pays nommé plus tard Épire.

Grèce centrale. — La Grèce centrale contenait quatorze principautés, dont douze helléniques en Ætolie, Phocide, Locride, Bœotie; une pélasgo-égyptienne, c'était Athènes; une phénicienne, c'était Thèbes [4]. Homère assigne à la Grèce centrale deux cent cinquante vaisseaux et cinquante-quatre villes, auxquelles il faut joindre Thèbes : sur ces cinquante-cinq villes, la Bœotie en avait trente-deux pour sa part [5].

Péloponèse. — On trouvait dans le Péloponèse quinze royaumes : 1° neuf helléniques, situés dans la Messénie, l'Elide, l'Ægialus, la Corinthie, la portion du royaume d'Argos dont les Hellènes s'étaient emparés ; 2° cinq phrygiens et égyptiens : c'étaient Sparte, Mycènes, la partie du royaume d'Argos où régnait Sthénélus, descendant de Danaüs; Phlionte, la Sicyonie ; 3° un royaume pélasgique dans l'Arcadie. Les Epidauriens, les Corinthiens, les Sicyoniens, les Ioniens de l'Ægialus n'avaient pas de chefs particuliers au siége de Troie, parce qu'ils étaient tombés sous la dépendance d'Agamemnon et de Sthénélus; mais ils n'en avaient pas moins des rois particuliers. Ces rois inférieurs, excepté ceux des Sicyoniens, descendaient d'Ion et d'Æolus, et le pays était occupé en partie par des Hellènes ioniens et achéens, comme l'Argolide et la Laconie par des colons achéens. Le catalogue d'Homère porte cinquante-cinq villes et quatre cent trente vaisseaux pour le Péloponèse [6]. Seuls de tous les

---

1 Hom. l. II, v. 681-760. — 2 Thucyd. l. I, c. 12, et l. VII, c. 57. Pausan. l. X, c. 8, font mention de ces Æoliens. — 3 Hérodote, qui marque leurs diverses émigrations, l. I, c. 56, n'en indique pas la date, et les témoignages des autres historiens et géographes anciens ne nous semblent pas capables de conduire à une solution précise.

4 Homère, *Iliade*, l. II, v. 494, et 527-641, nomme douze chefs de la Grèce centrale ; l. XXIII, v. 665, il en nomme un treizième, appelé Epéus. Il ne nomme pas le roi des Thébains, Thersandre, parce que ce prince avait péri dans une descente en Asie mineure, qui avait précédé la grande expédition des Grecs, et que son fils Tisamène n'était pas encore en âge de porter les armes (Pausan. l. IX, c. 5).

5 Homère, *ibid.* — 6 Hom. *Ili.* l. II, v. 569-625. Pausan. l. II, c. 4, 6, 12, 26;

peuples de la péninsule, les Arcadiens ne possédaient pas de marine et avaient emprunté soixante navires à Agamemnon.

Iles de la Grèce. — Les îles de la Grèce formaient quatre principautés. Celles de Salamine et de l'Eubée étaient pélasgiques ou pélasgo-égyptiennes. Celles d'Ithaque et des îles Æchinades étaient helléniques. Ithaque avait dans sa dépendance Céphallénie, Zacinthe, Samos, quelques îles voisines et la côte d'Acarnanie. Les quatre royaumes des îles avaient équipé cent quatre vaisseaux, partis de seize villes principales [1].

Récapitulation. — Ainsi, au temps de la guerre de Troie, s'étaient élevés dans l'Hæmonie, la Grèce centrale, le Péloponèse, les îles de la Grèce, cinquante-un états de quelque importance [2]. Homère fournit le nom de quarante-cinq d'entre eux, et Pausanias celui des six autres [3]. Parmi ces cinquante-une principautés, neuf étaient tombées dans la dépendance de leurs voisins, mais conservaient des rois particuliers. Trente-quatre étaient déjà au pouvoir des Hellènes : les Pélasges, les Phéniciens, les Phrygiens en occupaient dix-sept. Dans les cinquante-un petits royaumes grecs, Homère nomme cent cinquante-cinq villes, auxquelles il faut ajouter Thèbes de Bœotie [4]. Il ne désigne que les plus considérables, comme on peut en juger par l'exemple de la Laconie : en effet, cette contrée, au rapport de Strabon (liv. VIII), possédait, avant l'invasion des Doriens, cent villes ou bourgades, et Homère n'en rappelle que dix. Les cent cinquante-six villes des cinquante-un royaumes grecs équipèrent 1064 vaisseaux, montés par 90,500 guerriers environ.

A ces forces se joignirent 122 vaisseaux et 10,500 hommes fournis par six royaumes des îles de Crète, de Rhodes, et de quelques autres îles de l'Asie mineure, où les Grecs avaient envoyé précédemment des colonies.

Le nombre total des vaisseaux fut de 1186, et celui des guerriers de 101,000.

VIII. *Guerre de Troie*, 1280. — Pâris ou Alexandre, fils de Priam, enlève Hélène, épouse de Ménélas. Cette violence, dont on trouve plusieurs exemples dans le cours des temps héroïques, donne lieu à la guerre de Troie, dès long-temps préparée par les injures réciproques des Grecs et des Asiatiques. Cinquante-sept états de l'Hæmonie (Thessalie), de la Grèce centrale, du Péloponèse, des îles de la Grèce, de Crète, de Rhodes et de quelques autres îles de l'Asie mineure, prennent part à cette en-

---

l. VII, c. 1. Dans cette supputation, nous ne comptons ni les villes ni les vaisseaux de Podalire et de Machaon que nous laissons en Thessalie.

[1] Hom. *Ili.* l. II, v. 536 et suiv. 557, 625, 631. — [2] On voit dans l'*Odys.* l. I, v. 245, 247 ; l. VIII, v. 41, que chaque ville un peu considérable avait un roi ou chef, ce qui porterait le nombre des rois et des principautés à 156 : dans nos supputations, nous n'avons fait entrer que les plus importantes. — [3] Hom. *Iliad.* l. II, v. 494 et suiv. ; l. XVI, v. 165, et l. XXIII, v. 670. Pausan. *ubi suprà.* — [4] Hom. *Ili.* l. II, Thucyd. l. I, c. 12.

treprise nationale. Parmi les chefs, on remarque Agamemnon, Achille, les deux Ajax, Diomède, Ulysse, Nestor, Ménélas, Philoctète, Idoménée. Ils équipent onze cent quatre-vingt-six vaisseaux et rassemblent au-delà de cent mille hommes dans le port d'Aulis en Bœotie. Ils ne partent qu'après avoir projeté et peut-être accompli le sacrifice d'Iphigénie, fille soit d'Agamemnon, soit de Thésée et d'Hélène, selon diverses traditions [1]. Les Grecs, débarqués sur le rivage d'Asie après un combat, manquent l'occasion d'emporter Troie : bientôt cette ville est secourue par la plupart des peuples de l'Asie mineure. Les hostilités se prolongent, sans événemens décisifs, pendant neuf années. La dixième est marquée par la querelle d'Agamemnon et d'Achille, la retraite du dernier et les défaites de ses compatriotes, la mort de Patrocle, le retour d'Achille, la mort d'Hector et celle d'Achille. Troie est surprise ou escaladée : ses édifices publics et particuliers sont incendiés, son empire détruit. Priam est égorgé avec ses fils, au pied des autels, par Pyrrhus : Hécube son épouse, Cassandre sa fille, Andromaque veuve d'Hector, sont traînées en esclavage (1270). Les princes vainqueurs retournent en Grèce : mais les uns périssent dans la traversée, ou bien sont, comme Ulysse, long-temps écartés de leurs états par les tempêtes : d'autres trouvent leurs trônes et leurs lits occupés par des usurpateurs; ils périssent sous leurs coups, ou sont contraints d'aller chercher une nouvelle patrie dans des régions lointaines [2].

IX. — *Etat des principaux royaumes de la Grèce centrale et du Péloponèse, depuis la guerre de Troie jusqu'au retour des Cadméens-Arnéens à Thèbes, et des Héraclides dans le Péloponèse.*

---

1 L'auteur des *Vers cypriens*, p. 25, et Euripides, *Iphig. en Taur.* témoignent qu'Iphigénie était fille d'Agamemnon et qu'elle fut transportée par Diane en Tauride. Hom. *Ili.* l. IX, v. 145, fait dire au contraire à Agamemnon, la dixième année de la guerre de Troie : « J'ai trois filles *dans mon palais*, Chrysothémis, Laodice, Iphianasse (Iphi » génie). » Pausanias, l. II, c. 22, rapporte d'autres traditions, d'après lesquelles Iphigénie était fille de Thésée et d'Hélène.

2 Thucydide, l. I, c. 9, 10. Homère, *Iliade* et *Odyssée*. Hérodote, l. I, c. I, et l. II. Strabon, l. III. Justin, l. XVIII. Platon, *des Lois*, l. III. *Chroniq.* d'Eusèbe, p. 128.

Ætolie. — Après la mort d'Ænée et de son fils Méléagre qui n'avait pas laissé d'enfans, le royaume d'Ætolie appartenait à Diomède, petit-fils d'Ænée. Mais ce prince ayant préféré la portion du royaume d'Argos qu'il tenait de sa mère, fille d'Adraste, le sceptre était passé à *Thoas* gendre d'Ænée. Thoas commandait les Ætoliens au siége de Troie : il transmit ses états à ses descendans *Andramon* et *Oxylus*. Le dernier aida les Héraclides et les Doriens dans la conquête du Péloponèse [1].

Thèbes. — Les Thébains ou Cadméens étaient rentrés dans leur patrie quelque temps après la guerre des Epigones. Une partie d'entre eux passa en Asie pour aller combattre les Troyens, et après la mort de leur roi Thersandre, obéit à Pénéléus pendant la durée du siége de Troie. Ceux demeurés à Thèbes en furent chassés par des Pélasges, partis de l'Hæmonie et mêlés avec des Thraces de la Daulide. Les fugitifs se retirèrent chez les Æoliens d'Arné en Phthiotide, et de concert avec eux fondèrent un état. Les Pélasges et les Thraces, demeurés maîtres de Thèbes, laissèrent l'autorité à *Tisamène* et à *Autésion*, descendans de Cadmus et de Polynice [2].

Athènes. — *Ménesthée* meurt dans l'île de Mélos, en revenant du siége de Troie, 1270. *Démophoon* recouvre la couronne de son père Thésée et la transmet à ses descendans *Oxinthès*, *Aphidas*, *Thymœtès* (1270 — 1190). Ce dernier la portait quand les Héraclides rentrèrent dans le Péloponèse. Athènes, ville d'origine pélasgique, donne asile aux Pélasges venus de la Tyrrhénie, et aux Pélasges expulsés de la Bœotie par les Cadméens. Les Athéniens les établissent au pied du mont Hymette, dans des terrains jusqu'alors stériles : l'industrie des Pélasges parvient à les fertiliser et élève une partie du mur de la citadelle, qui pour cette raison est appelé *mur pélasgique*. Dans la suite, des différends s'élevèrent entre les deux peuples, et les Athéniens chassèrent les Pélasges, qui se retirèrent alors dans l'île de Lemnos et l'enlevèrent aux Minyens [3]. Il importe de remarquer que ces différends et cette expulsion favorisèrent la révolution qui ôta à Athènes le caractère pélasgique et égyptien pour lui donner le caractère ionien.

Mycènes, Argos, Sparte, Corinthe. — *Agamemnon* rentre dans ses états après la guerre de Troie : il est tué par Egysthe et par Clytemnestre, 1270. — *Egysthe*, fils de Thyestes, règne sept ans à Mycènes. *Orestes* venge son père et ressaisit la couronne, en assassinant Egysthe et Clytemnestre : il est absous par l'Aréopage du meurtre de sa mère [4].

On voit dans Pausanias, qu'en devenant tributaires d'Atrée et d'Agamemnon, Sicyone et Corinthe n'avaient pas cessé d'avoir des rois : le même auteur dit qu'Orestes hérita de la puissance de son père (ἀνεύ τῆς πατρώας ἀρχῆς), et donne ainsi à entendre que, malgré l'absence d'Agamemnon et les troubles qui suivirent sa mort, Corinthe, Sicyone et leurs rois ne sortirent pas de la dépendance des souverains de Mycènes.

---

[1] Hom. *Ili.* l. II, v. 638 et suiv. Paus. l. v, c. 3. — [2] Diod. de Sic. l. XIX, c. 53, p. 696, *de Rhodoman*. Strabon, l. IX, p. 616, 629. Pline, *Hist. nat.* l. IV, c. 2. Pausan. *Bœot.* l. IX, c. 5. — [3] Hérod. l. VI, c. 137 et suiv. et l. IV, c. 145. Thucyd. l. IV, c. 109. Pausan. l. I, c. 28. — [4] Hom. *Odyssée*, l. IV, v. 521, 546; l. X, v. 407 et suiv.; l. II, v. 298. Euripide, *Orestes*, v. 1643 et suiv. et le scol. Pausan. l. II, c. 31.

L'accroissement de la puissance d'Orestes sur d'autres points est hors de doute. Diomédes, à son retour de Troie, vit son épouse conspirer contre ses jours, comme Clytemnestre; n'échappa qu'avec peine au fer des assassins et se sauva en Italie. Euryalus fut également chassé par quelque sédition. Ces deux princes tenaient chacun un tiers du royaume d'Argos, distinct de celui de Mycènes : leur fuite mit leurs états au pouvoir de Cyllabarus, fils de Sthénélus, qui réunit alors tout le royaume d'Argos proprement dit. « Cyllabarus, dit Pausanias, mourut lui-même » sans enfans, et ses états passèrent à Orestes, qui régnait dans le voisi- » nage (à Mycènes). Indépendamment des états de son père, Orestes » avait rangé sous ses lois la plupart des Arcadiens. Il était devenu roi » de Sparte, et avait pour alliés les Phocéens, toujours prêts à venir à son » secours. Les Lacédémoniens lui avaient laissé prendre la couronne, ai- » mant mieux être gouvernés par les enfans des filles de Tyndare que » par les fils que Ménélas avait eus d'une esclave [1]. »

Il résulte de ces détails que la puissance des Pélopides avait pris de nouveaux accroissemens sous Orestes, tendait à réunir tout le Péloponèse sous une même loi, et à créer un grand état en Grèce. *Tisamène*, fils d'Orestes, avait hérité de tous ses états, et régnait depuis trois ans, quand les Doriens, sous la conduite des Héraclides, firent la conquête du Péloponèse et renversèrent la domination des Pélopides.

« Après la guerre de Troie, dit Velleius Paterculus, » la Grèce fut ébranlée par les plus violentes secousses. » En effet, dans le cours du siècle qui suivit, les Thesprotes-Thessaliens subjuguèrent l'Hæmonie; les Æoliens d'Arné et les Cadméens, Thèbes avec une partie de la Bœotie; les Doriens et les Æoliens, les trois quarts du Péloponèse; les Péloponésiens fugitifs, l'Attique. Par suite de ces conquêtes, une grande révolution fut achevée : la Grèce devint entièrement hellénique. Une autre révolution eut lieu : la Grèce recula dans la carrière de la civilisation, et ses progrès furent ajournés pour six siècles.

X. *Établissement des Héraclides de Cos dans la Thesprotie* (Epire). — Phidippus et Antiphus, fils de Thessalus, petits-fils d'Hercules et souverains de l'île de Cos, en s'éloignant de Troie, sont poussés vers la Grèce par la tempête. Phidippus aborde en Epire, chez les Thesprotiens, y fonde un état, et appelle ses sujets Thes-

---

[1] Scol. d'Homère, *Iliade*, l. v, v. 412. Scol. de Lycophron, v. 603 et 615. Servius, *ad Æneide*, l. VIII, v. 9. Pausan. l. II, c. 18, et l. III, c. 1. Velleius Paterc. l. I, c. 1.

saliens, du nom de son père, comme Atrée avait imposé le nom du sien aux peuples du Péloponèse [1].

XI. *Conquête de l'Hæmonie par les Doriens, les Thesprotes-Thessaliens et les Héraclides.* — Antiphus, frère de Phidippus; Æatus et Thessalus, descendans de Phidippus, s'allient avec les Doriens, se donnent pour chefs à plusieurs armées de Thesprotes-Thessaliens, et en différens temps font la conquête des diverses provinces de l'Hæmonie. Ils s'emparent des états de Pélée et de Pyrrhus, et contraignent ce dernier prince à se retirer en Epire, où il fonde le royaume des Molosses [2]. Après avoir subjugué les Myrmidons, ils attaquent les Æoliens d'Arné et les Cadméens, chassent une partie d'entre eux dans la Bœotie, où nous les suivrons bientôt, et ne permettent aux autres de demeurer dans le pays que sous la condition de se soumettre à l'esclavage de la glèbe. Ils soumettent enfin à leurs lois les Æoliens du golfe Pagasétique et de la Magnésie, et les Perrhæbes. Parmi les vaincus, les uns, principalement les Æoliens, passent dans l'Asie mineure, où la civilisation émigre avec eux. Les autres, en plus grand nombre, restent en Hæmonie; et une classe considérable est réduite par les conquérans à un esclavage plein et entier, bien plus rigoureux que la servitude de la glèbe des Arnéens [3]. A l'exception des Myrmidons, tous les peuples tombés sous la dépendance des Thessa-

---

1 Velleius Paterc. l. I, c. I. « *Phidippus Ephyram in Thesprotiâ occupavit.* » Strab. l. IX, p. 444. — 2 Velleius, l. I, c. I. Justin, l. XVII, c. 3. Plutarque, *in Pyrrho*, c. I.

3 Velleius Paterc. l. I, c. 3. « *Acer belli juvenis, nomine Thessalus, natione Thesprotius, cum magna civium manu, eam regionem armis occupavit, quæ nunc ab ejus nomine Thessalia appellatur, antea* Myrmidonum *vocitata civitas.* » Polyen, l. I, c. 12, et l. VIII, c. 44. Thucyd. l. I, c. 12. Hérodote, l. VII, c. 176. « Les Thessaliens, qui étaient venus de Thesprotie s'établir *dans l'Æolide*, qu'ils possèdent encore aujourd'hui. » Théopompe, dans Athénée, l. VI, c. 18. « Les Thessaliens ont pris leurs serfs parmi les *Perrhæbes* et les *Magnètes*. » M. Clavier, *Hist. des prem. temps de la Grèce*, t. II, p. 18, 20, prétend que Pyrrhus resta, plus de dix ans encore après la guerre de Troie, possesseur de son royaume de Thessalie. Velleius Paterc. l. I, c. I, et Justin, l. XVII, c. 3, disent positivement le contraire, et placent l'émigration de Pyrrhus en Epire immédiatement après la guerre de Troie. « *Pyrrhus, Achillis filius amisso*, per absentiam, trojanis temporibus *paterno regno, in his locis consedit : qui Pyrrhidæ primo, postea Epirotæ dicti sunt.* » Aucune autorité n'infirme celle de ces deux auteurs.

liens conservèrent leurs noms particuliers; mais ils reçurent en outre la dénomination générale de Thessaliens, inconnue avant la guerre de Troie : ils la portaient au temps de l'invasion de Xerxès, comme nous l'apprend Hérodote [1].

Nous déduirons ailleurs les conséquences de la conquête thessalienne, en même temps que nous examinerons les suites de la conquête dorienne : nous ferons voir alors quelle influence exercèrent ces deux événemens sur les destinées de la Grèce.

XII. *Rentrée des Cadméens à Thèbes, avec les Æoliens d'Arné.*—Les Thébains ou Cadméens, après avoir séjourné au milieu des Æoliens d'Arné pendant trois générations, rentrent à Thèbes avec ces mêmes Æoliens vers l'an 1210. Ils contraignent les Pélasges à sortir de leur territoire et à se retirer à Athènes : ils enlèvent la couronne à Autesion, descendant de Cadmus, et la donnent à l'Æolien Damasichton, petit-fils de Pénélée, qui la transmet à ses descendans [2].

XIII. *Tentatives des Héraclides. Migrations des Doriens. Etat du Péloponèse au moment de la conquête des Doriens et des Héraclides.* — Après les deux expéditions et la mort d'Hyllus, les Héraclides se retirèrent chez les Doriens, qui les accueillirent en mémoire des services qu'ils avaient reçus d'Hercules dans leur lutte contre les Lapithes ou Pélasges. Infidèles à l'engagement qu'ils avaient pris de ne pas inquiéter le Péloponèse pendant cent ans, aidés par les Doriens, les Héraclides, sous la conduite de Cléodœus et d'Aristomachus, attaquèrent deux nouvelles fois la péninsule et furent deux fois repoussés, depuis la mort d'Hyllus jusqu'à l'an 1190 [3].

Les Doriens avaient habité la Phthiotide sous le règne de Deucalion et sous celui de Dorus, fils d'Hellen ; l'Histiæotide, au pied des monts Ossa et Olympe. Chassés de l'Histiæotide par les Cadméens ou Thébains, ils allèrent s'établir à Pinde, où ils furent appelés Macednes. De là, ils passèrent dans la Dryopide [4], au sud du mont OEta, où, selon divers témoi-

---

1 Hérodote, l. VII, c. 129 et suiv. Homère, *passim*, et principalement liv. IX, désigne les peuples de l'Hæmonie, à l'époque de la guerre de Troie, par le nom de Myrmidons. Les traducteurs, même les plus récens, de l'*Iliade*, en y substituant le nom de Thessaliens, ont commis un anachronisme. Velleius, l. I, c. 3, les avait avertis d'éviter cette faute.

2 Thucyd. l. I, c. 12, et l. VII, c. 57. Diodore de Sic. l. IX, c. 53, p. 696, *de Rhod.* Strabon, l. IX, p. 616, 629. Pausan. l. X, c. 5. — 3 Eusèbe, *Prépar. évang.* l. V, c. 20.

4 Hérodote, l. I, c. 56. Sur ce texte d'Hérodote il y a de nombreuses discussions. Quelques critiques prétendent que Pindus indique une montagne; d'autres le regardent

gnages, ils occupèrent trois, quatre, ou même six villes [1]. C'est de la Dryopide qu'ils partirent avec les Héraclides pour diriger une cinquième tentative contre le Péloponèse.

Quand ils entrèrent dans le Péloponèse, la population de la Messénie, de l'Elide, de la Corinthie, se composait d'anciens habitans et d'Æoliens, descendans de ceux que Nélée, Endymion et Sisyphe y avaient amenés. Celle de l'Ægialus et de l'Epidaurie était aussi mêlée inégalement d'habitans primitifs et d'Ioniens venus originairement avec Ion. Pareille chose était arrivée en Laconie et en Argolide. Tous les habitans s'appelaient indistinctement Achéens; mais il y avait une grande différence à établir entre eux : les descendans des Achéens, amenés de la Phthiotide par Archandre, Architélès et Pélops, étaient Achéens et Hellènes de fait; le reste de la population indigène, pélasgique, égyptienne d'origine, n'était achéenne que de nom [2].

Voyons quelles dispositions animaient ces diverses populations. « Dans » la Messénie, dit Pausanias, les anciens habitans avaient peu d'attache- » ment pour leurs souverains, Myniens d'origine, et venus de la ville » d'Iolcos : ils consentirent volontiers à reconnaître Cresphontes pour » roi et à partager leurs terres avec les Doriens, à condition de demeu- » rer en Messénie [3]. » Ces sentimens étaient partagés par les anciens habitans de toutes les autres provinces du Péloponèse, qui regardaient leurs souverains Hellènes et Pélopides comme des étrangers ou des usurpateurs, et qui dans le principe n'abandonnèrent à peu près aux Doriens que les terres occupées par les colons Hellènes, et devenues vacantes par leur départ. Aussi les Doriens et les Héraclides n'éprouvèrent-ils qu'une médiocre résistance, et sur les points où ils en rencontrèrent, elle leur fut opposée par les seuls Hellènes; c'est ce que nous apprennent les détails que fournit Pausanias.

XIV. *Conquête du Péloponèse par les Doriens et les Héraclides.* — Quatre-vingts ans après la guerre de Troie et vers l'an 1190, les Héraclides, commandés par Aristodémus, Téménus et Cresphontes, guidés par l'Ætolien Oxylus, suivis d'une partie des Doriens et d'un certain nombre d'Ætoliens, partent de Naupacte, où ils ont construit une flotte, et abordent à Rhium, promontoire de l'Ægialus. Cette route différait de celle suivie par leurs ancêtres, qui avaient toujours attaqué le Péloponèse du côté de l'isthme.

Oxylus et ses Ætoliens envahissent l'Elide et s'y éta-

comme une ville, et placent cette ville, selon divers systèmes, soit dans la Perrhæbie près de l'Olympe, soit dans la Doride au pied du mont OEta. Il y a d'autres dissentimens sur l'époque des quatre migrations des Doriens, antérieures à leur passage dans le Péloponèse. — [1] Strabon, l. IX, p. 654. Tzetzes, *ad Lycophr.* — [2] *Voy.* ci-dessus, p. 72, et de 79 à 82. — [3] Pausan. l. IV, c. 3.

blissent. Les Héraclides traversent rapidement l'Ægialus et l'Arcadie. Aidés par les anciens habitans, ils enlèvent la Laconie à Tisamène fils d'Orestes; la Messénie à Mélanthus et aux autres descendans de Nélée et de Nestor. De là ils vont combattre Tisamène dans l'Argolide, et l'expulsent encore de ce pays, après quelques années de combats. Ils font entre eux, par la voie du sort, le partage des provinces déjà tombées en leur pouvoir. Le royaume d'Argos et de Mycènes est attribué à Téménus; celui de Messénie, à Cresphontes; celui de Laconie, à Eurysthènes et à Proclès, fils d'Aristodémus, qui a succombé quelque temps auparavant.

Affermi à Argos, Téménus forme le projet de subjuguer les villes voisines qui avaient été tributaires des Pélopides. Sous son règne et sous celui de Cisus, qui lui succéda, son gendre et ses fils occupent Epidaure, Phlionte, Sicyone, Corinthe. De toutes les provinces du Péloponèse, l'Arcadie et l'Ægialus sont les seules qui échappent à la conquête des Doriens ou des Ætoliens, et à la domination des Héraclides. Cypsélus, qui régnait alors en Arcadie, conserve son territoire intact et transmet sa couronne à ses descendans : l'Ægialus est enlevée aux Ioniens, mais passe, comme nous allons le voir, sous la loi des Achéens, et non pas sous celle des Doriens [1].

XV. — *Changemens survenus dans les demeures et les établissemens des diverses familles helléniques, par suite de la conquête des Doriens et des Héraclides.*

Les Æoliens chassés de la Messénie se réfugient dans l'Attique. — Mélanthus, Alcmœon, Pisistrate, les fils de Pœon, descendans de Nélée et de Nestor, gouvernaient la Messénie lors de la rentrée des Héraclides. Abandonnés par les anciens habitans, ils quittèrent la Messénie

1 Hérodote, l. VI, c. 52, et l. IX, c. 26. Thucyd. l. I, c. 12. Pausan, l. II, c. 4, 6, 13, 18, 19, 26, 28, 38; l. V, c. 3, 4. Velleius, l. I, c. 2. Eusèbe, *Prépar. évang.* l. V, c. 20, p. 210. Diod. de Sic. fragm. du liv. VI.

avec les Æoliens établis en ce pays, et se réfugièrent dans l'Attique. Selon quelques historiens, les Athéniens étaient alors en guerre avec les Thébains : Xanthus, roi de ce peuple, porta un défi, refusé par Thymætès, descendant de Thésée, et accepté par Mélanthus : Mélanthus vainquit et tua son adversaire en trahison, et reçut la royauté du libre consentement des Athéniens. Tout ce récit n'est peut-être qu'une fable [1]. Ce qui est hors de doute, c'est que Mélanthus ravit l'autorité à Thymætès et la laissa à son fils Codrus; c'est que les autres Néléides, Alcmœon, Pisistrate, les fils de Pœon, donnèrent naissance aux trois familles des Alcmœonides, des Pisistratides, des Pœonides, qui tinrent le premier rang à Athènes [2].

Les Achéens-Phthiotes, chassés de la Laconie et de l'Argolide, s'emparent de l'Ægialus sur les Ioniens. — Pour combattre les Doriens, Tisamène avait rassemblé en Argolide sous ses drapeaux les véritables Achéens, les Achéens venus anciennement de la Phthiotide. Après une résistance de quelques années, il fut contraint de céder, et passa avec ses compagnons d'armes dans l'Ægialus. Les Achéens et les Ioniens en vinrent aux mains : Tisamène fut tué, mais les Achéens vainqueurs contraignirent les Ioniens à sortir du pays, dans lequel ils s'établirent [3]. Les anciens habitans de l'Argolide et de la Laconie, demeurés dans ces deux provinces, et très-différens des Achéens-Phthiotes, conservèrent long-temps encore le nom d'Achéens.

Les Ioniens passent dans l'Attique. — La révolution qui avait transféré à Mélanthus le sceptre d'Athènes était consommée, quand les Ioniens, expulsés de l'Ægialus, se présentèrent sur les confins de l'Attique. Ils furent reçus, incorporés dans les tribus, et exercèrent bientôt un si puissant ascendant à Athènes qu'ils en changèrent

---

1 Pausan. l. IX, c. 5, attribue le combat contre Xanthus, non pas à Mélanthus, mais à Andropompus, père de Mélanthus. On voit dans Harpocrat. v. Απατουρια que Conon et Polyen ont emprunté ce fait à Ephorus; ils ont peut-être altéré le récit original que nous ne possédons plus. — 2 Pausan. l. II, c. 18; l. IV, c. 3. Hérod. l. V, c. 65. — 3 Pausan. l. VII, c. 1.

entièrement la face, et que, de pélasgique, ils la rendirent ionienne de nom et de fait. Dans la suite, les Athéniens prétendirent qu'ils les avaient accueillis en mémoire des services rendus jadis au pays par Ion : il est plus probable que Mélanthus leur ouvrit l'Attique pour les opposer aux Doriens, qui le menaçaient [1], ou même que les Ioniens obtinrent de vive force un établissement dans l'Attique.

Les habitans d'Epidaure et de Corinthe, chassés de leurs villes, se réfugient également dans l'Attique. — Ce fut également dans l'Attique que les habitans d'Epidaure et leur roi Pityréus, descendant d'Ion, cherchèrent un refuge, quand ils eurent abandonné sans combat leur ville aux Doriens [2]. Les deux rois æoliens de Corinthe, descendans de Sisyphe, cédèrent aussi sans résistance l'autorité à l'Héraclide Alétas; mais le peuple de Corinthe combattit, fut vaincu et contraint de sortir de la péninsule [3]. Les historiens anciens ne marquent pas où il se retira, mais ce fut probablement en Attique. D'après l'état de prospérité où se trouve Corinthe, peu de temps après la conquête dorienne, il semble que la population tout entière de cette ville n'émigra pas, mais que les seuls Æoliens se condamnèrent au bannissement et furent remplacés par les Doriens. La même remarque peut s'appliquer à Epidaure.

Les Doriens font la guerre aux Athéniens et aux fugitifs du Péloponèse. — Poussés par l'ambition, ou tourmentés par la crainte que les princes et les peuples ioniens et æoliens dépossédés ne vinssent bientôt réclamer les terres et les royaumes qu'ils avaient abandonnés dans le Péloponèse, les Doriens dirigèrent en commun une expédition contre l'Attique, qui était devenue leur commun refuge. Ils déférèrent le commandement à Alétas; envahirent Mégare, qu'ils agrandirent et qu'ils

---

[1] Pausan. l. VII, c. 1. — [2] Pausan. l. II, c. 26. — [3] Pausan. *ibid.* c. 4. Les deux rois æoliens de Corinthe étaient alors Dorydas et Hyantidas. Conon, dans *Phot. bibliot.* p. 424, 427. Velleius Paterc. l. 1, c. 3.

rendirent toute dorienne, et s'avancèrent ensuite jusque dans l'Attique. C'était une opinion généralement répandue chez les anciens, qu'on pouvait acheter des dieux une victoire assurée au prix d'une noble tête. Codrus, fils et successeur de Mélanthus, alla chercher la mort dans les rangs des Doriens, qui, convaincus dès lors que leur entreprise n'aurait pas de succès, rentrèrent dans le Péloponèse [1].

Origine de la rivalité entre les Ioniens et les Doriens. — Les divers peuples du Péloponèse, dépouillés de leurs terres, chassés de leur patrie par les Doriens, réfugiés à Athènes et confondus sous le nom général d'Ioniens, conçurent contre les Doriens une haine profonde, de laquelle naquit la rivalité entre les deux races ionienne et dorienne. Cette rivalité fut suspendue pendant plusieurs siècles par les embarras respectifs dans lesquels elles se trouvèrent et par le danger commun de l'invasion persane. Mais alimentée par l'invasion des Doriens dans l'Attique au temps de Clisthènes, par la différence de leur organisation sociale, de leur gouvernement, de leurs mœurs ; ranimée plus tard par l'ambition des deux peuples, quand ils eurent créé chacun une grande puissance, l'un dans le Péloponèse, l'autre dans la Grèce centrale, elle éclata enfin au temps de la guerre du Péloponèse.

XVI. *Colonies des Grecs pendant les temps héroïques. — Sur les côtes septentrionales du Pont-Euxin.* — Les héros qui prennent part à l'expédition des Argonautes donnent naissance à trois peuples, les Tyndarides, les Hénioques, les Achéens : ils occupent les rivages du Pont-Euxin depuis les frontières du royaume de Pont jusqu'aux Palus Méotides [2]. Après la mort de Minos II, la Crète fut régie par Catréus [3], et ensuite par Idoménée, qui parut avec honneur à la guerre de Troie. A son retour, ce prince ayant voulu sacrifier son fils pour satisfaire à un vœu imprudent, fut chassé par ses sujets indignés, et se réfugia en Italie (1270). Agamemnon fonda à la même époque, dans l'île de Crète, les villes de Mycènes, de Tégée et de Pergame. Mérion, neveu d'Idoménée, lui suc-

---

[1] Justin, l. II, c. 6. Velleius, l. I, c. I. Lycurg. c. Leocr. p. 194 et suiv.

[2] Strabon, l. x, p. 758. Pline, l. VI, c. 4. Amm. Marc, l. XXII, c. 8. Justin, l. XLII, c. 3. — [3] Homère, *Iliad.* l. II, v. 645 et suiv. Diodore, l. v, § 55 et suiv. Apollod. l. III, c. 2. Velleius, l. I, c. I.

céda, et l'île continua d'être régie par des rois jusqu'au temps d'Étéarque (800) : après lui, la forme du gouvernement devint républicaine. — *Dans l'île de Rhodes*. Tlépolème, fils d'Hercules [1], fonde dans l'île de Rhodes les trois villes de Lindos, Ialyssos, Camiros. La royauté lui est déférée (1280) : il aide de ses troupes Agamemnon pendant le siége de Troie. — *Dans l'île de Chypre*. Cette île reçoit dès les temps les plus anciens des colonies de la Phénicie, de l'Éthiopie, des autres parties de l'Afrique, et de l'Attique. Au retour de la guerre de Troie (1270), Teucer le Salaminien y fonde la ville de Salamine, sur laquelle règnent ses descendans : les Phéniciens exercent une domination presque entière sur le reste de l'île [2]. — *En Italie*. Evandre et des Arcadiens passent en Italie et fondent Palantium sur une colline voisine du Tibre (1330). Après la guerre des Épigones (1307), le fils d'Amphiaraüs fonde Tibur, dans la contrée déjà occupée antérieurement par les Œnotriens. Après la ruine de Troie (1270), quelques chefs grecs forment des établissemens dans le sud de l'Italie. Diomède fonde Argos-Hippium, Bénévent; les Pyliens de la suite de Nestor, Métaponte; Philoctète, Pétilie; Idoménée Salente [3]. Peu de temps avant la guerre de Troie, les Athéniens, sous la conduite d'Iolas, envoient une colonie en Sardaigne. La civilisation des Grecs se répand avec eux dans le sud et le centre de l'Italie. — *En Afrique*. Pendant les siècles héroïques, à une époque incertaine [4], les habitans de Théra fondent, dans la Cyrénaïque, une colonie qui ne tarde pas à devenir florissante.

A. P.

---

1 Hom. *Ili*. l. II, v. 662 et suiv. Diodore, l. v, c. 58. — 2 Velleius, l. I, c. I.

3 Fragmens de Fabius dans le Saluste d'Haverkam, t. II, p. 258. « *Litteras in Italiam* « *Evandrum attulisse*. » Tac. *Annal*. l. XI, c. 14, et l. XV, c. 4. Denys d'Hal. *Ant. rom*. l. I, c. 31. Strab. l. VI. Virgile, *Æneid*. l. XI, v. 246. Servius, *ad Æneid*. l. VIII, v. 8, 9. Scol. de Lycophr. v. 603 et suiv. — 4 Eusèbe, *Chroniq*. l. II, p. 85.

CHAPITRE X.

Suite de l'histoire des Grecs jusqu'à leur lutte contre les Perses. — Changemens amenés dans l'état social et politique des divers peuples de la Grèce, par la conquête des Thessaliens, des Arnéens, des Doriens, des fugitifs du Péloponèse, depuis le douzième jusqu'au sixième siècle.

PREMIÈRE PARTIE.

I. État social et politique de la Grèce, au temps de l'invasion des Thessaliens, des Arnéens, des Doriens, des Ætoliens, des fugitifs du Péloponèse. — II. Ces peuples achèvent l'invasion de la Grèce par les Hellènes. — III. Ils étendent à tout le pays, par suite des temps, le nom d'Hellade. — IV. Ils apportent leurs mœurs et leurs coutumes dans les différens états où ils s'établissent. — V. Presque partout où ils pénètrent, la civilisation fait place à la barbarie : leur conquête amène un moyen âge pour la Grèce.

§ I. — *Etat social et politique de la Grèce, avant la conquête de ces peuples.*

I. *Les divers peuples n'ont pas encore de nom général.* — Bien que les Hellènes occupassent, au temps de la guerre de Troie, trente-quatre des cinquante-un états principaux, ou les deux tiers de la Grèce, cependant ils n'avaient pas encore imposé leur nom aux divers peuples qui les occupaient. Homère parle de l'Hellade et des Hellènes; mais il n'indique par là qu'un petit pays et un petit peuple, compris dans les états d'Achille, et qui affectaient plus particulièrement cette dénomination, comme étant les plus anciens Hellènes [1].

Non-seulement les Grecs ne portaient pas alors le nom d'Hellènes, mais ils n'avaient encore aucun nom général. Quand Homère veut parler de la généralité de la totalité des Grecs, il dit tantôt les Achéens, tantôt les Danaens, ou Argiens [2]; étendant alors à la Grèce entière le nom d'Argos [3], donnant au tout le nom de la partie. Nous verrons plus tard à quelle époque la Grèce subit le nom général d'Hellade.

---

[1] Thucyd. l. I, c, 3. Hom. *Ili.* l. II, v. 683, 684. Quand le poète, *Ili.* l. II, v. 53, dit: « Ajax s'était rendu célèbre par son adresse à manier la lance, chez les Panhellènes et les « Achéens, » il ne parle que du petit peuple fixé en Thessalie, compris dans les états d'Achille, dont il fait de nouveau mention aux vers 683, 684. *Voy.* Zénodote dans Eustathe, et Apollod. dans Strabon, l. VIII, p. 370. — [2] Hom. *Ili.* l. I, v. 2, 42; l. IX, v. 338. — [3] Strabon, l. VIII, v. 369.

II. *Coutumes différentes qui régissaient les divers peuples de la Grèce, à la même époque.* — Quelques peuplades conservaient les coutumes primitives des Pélasges et des Hellènes : d'autres les avaient abandonnées à peu près entièrement, pour suivre celles des Égyptiens, des Crétois, des Phrygiens.

Agamemnon, cherchant à se réconcilier avec Achille, lui offre en mariage une de ses filles, et ajoute : « Qu'il conduise dans la demeure de » Pélée celle qu'il aura préférée, sans *fournir les présens du mariage :* » moi, au contraire, je *donnerai une dot magnifique*, telle qu'aucun père » n'en accorda jamais à sa fille [1]. » Agamemnon rappelle ici deux coutumes entièrement opposées, toutes deux en vigueur, de son temps, chez différentes nations grecques. D'après l'une, celle des Hellènes, l'époux achetait en quelque sorte la femme, et donnait des présens nuptiaux ; suivant l'autre, c'était la femme qui apportait la dot.

Les Pélasges et les Hellènes primitifs offraient également des victimes humaines. Au temps de la guerre de Troie, la plupart des nations de la Grèce, gagnées par la religion et les mœurs plus douces des Égyptiens et des Phrygiens, avaient renoncé à cette sanglante pratique : d'autres en plus petit nombre l'avaient conservée. Ainsi l'armée grecque n'avait sacrifié Iphigénie à Aulis, qu'avec répugnance, qu'à la dernière extrémité, qu'après avoir épuisé tous les autres moyens d'apaiser les Dieux. Le sacrifice lui avait été imposé par un oracle particulier et par la superstition locale qu'elle ne partageait plus. Cette superstition, au contraire, s'était maintenue dans toute sa force chez les Myrmidons : ils n'y recouraient pas dans des cas rares, extraordinaires, mais habituellement pour assouvir leur vengeance. Achille immole douze jeunes Troyens aux mânes de Patrocle. Mais avant de les égorger, il prie Agamemnon de s'éloigner avec l'armée, avec la masse des Grecs, dans lesquels il craint de trouver de l'horreur, ou même de l'opposition [2].

III. *Gouvernement intérieur dans chaque état : rapports entre les états souverains et les états dépendans, à la même époque.* — Nous avons vu précédemment que chaque état avait pour gouvernement intérieur une monarchie héréditaire et tempérée ; le roi commandait les armées, rendait les jugemens, offrait les principaux sacrifices : mais il ne pouvait, durant la paix, prendre aucune détermination importante sans consulter les chefs et le peuple, et n'exerçait d'autorité sans contrôle que pendant la guerre [3].

Chaque état se composait d'une cité principale et d'un certain nombre de villes ou bourgades moins considérables. Le roi de la cité principale n'avait d'autorité directe que dans cette cité. Les autres villes et bourgades avaient leur gouvernement et leurs rois particuliers [4]. Ces rois inférieurs rendaient la justice à leurs sujets, et offraient les sacrifices solennels. De plus, ils se réunissaient autour du roi supérieur, formaient son conseil ; ils participaient à sa souveraineté, et y faisaient participer les

---

1 Hom. *Ili.* l. IX, p. 146. ἀνάεδνον ἀγέσθω..... ἐγὼ δὲ ἔπι μείλια δώσω πολλὰ μάλ'! — 2 Hom. *Ili.* l. XXIII, v. 175. — 3 Aristote, *de Republicâ*, l. III, c. 15. Hom. *Ili.* l. II, v. 391 et suiv., et *Odyssée*, l. VIII, v. 10 et suiv. — 4 Arist. *de Rep.* l. I, c. 2. Denys d'Hal. *Ant. rom.* l. V, c. 74. Paus. l. IX, c. 1.

villes qu'ils représentaient. En effet, le roi supérieur ne pouvait, sans leur concours et sans leur aveu, disposer d'aucune chose qui appartenait à la communauté, décider aucune affaire qui l'intéressait. Alcinoüs n'ose prêter un vaisseau à Ulysse avant d'avoir assemblé les autres rois des Phæaciens, et obtenu leur assentiment [1].

De plus, quelques états puissans, composés d'une cité principale et de villes inférieures, exerçaient sur les états voisins, composés de même, mais plus faibles, une autre espèce de suprématie. Sans autorité sur eux pendant la paix, ils les contraignaient, durant la guerre, à leur envoyer leurs troupes, tantôt avec, tantôt sans leurs chefs. Ainsi Achille avait sous ses ordres cinq chefs ou rois de peuples voisins de ses états : Agamemnon commandait les troupes de Corinthe, de Sicyone, de l'Ægialus, dont les rois étaient demeurés en Grèce pendant le siége de Troie [2].

La souveraineté acquise par une cité principale sur les villes inférieures, le commandement obtenu par un puissant état sur un état plus faible, n'entraînèrent jamais, durant le cours des temps héroïques, la dégradation et l'oppression de tout ou partie des populations, réduites à se reconnaître dépendantes. Au témoignage d'Athénée [3], la servitude de la glèbe fut complétement inconnue en Grèce, jusqu'à la conquête des Thessaliens et des Doriens, qui l'introduisirent les premiers. Jusqu'à cette conquête, il y eut esclavage d'individus et non pas de nations ; et l'esclavage des individus paraît avoir été généralement doux. En effet, Eumée, esclave d'Ulysse, était en même temps son ami : il avait acquis ; et du produit de son pécule, il avait acheté lui-même un esclave.

IV. *Arts, sciences et industrie chez les Grecs, à la même époque.* — Au temps de la guerre de Troie, tous les peuples des îles grecques, du Péloponèse, de la Grèce centrale, de l'Hæmonie (Thessalie), à l'exception des Doriens et des Arnéens, se livraient à l'agriculture et à l'éducation des troupeaux : ils avaient élevé des villes nombreuses, et les avaient entourées de murailles. Dans l'intérieur de ces villes, ils cultivaient presque tous les arts industriels ; enfin ils possédaient une marine et faisaient le commerce.

Ces élémens de civilisation, indistinctement répandus chez tous, s'étaient inégalement développés ; et l'on ne peut guère douter que le développement ne fût plus ou moins grand, en raison des rapports plus ou moins fréquens que chacun d'eux avait eus avec les colons égyptiens, phéniciens, phrygiens. Le Péloponèse, l'Attique, la Bœotie étaient plus avancés que la Locride, l'Ætolie, l'Acarnanie, l'Hæmonie, et les îles grecques. 1° Dans un espace moins considérable de territoire, d'une égale fertilité, le Péloponèse, l'Attique, la Bœotie renferment un bien plus grand nombre de villes. Ainsi le royaume d'Achille, en y comprenant les états tributaires, surpasse la Bœotie en étendue ; cependant Homère nomme trente-une villes dans la Bœotie, et six seulement dans le royaume d'Achille. 2° Dans toute la Grèce, le poëte cite dix-sept villes avec des épi-

---

1 Hésiode, *Op. et Dies*, v. 38. Hom. *Ili*. v. 238 ; *Odys*. l. VIII, v. 11 et suiv. Aux vers 390, 391, Alcinoüs dit : « Douze chefs gouvernent le peuple ; moi je suis le treizième. » — 2 Hom. *Ili*. l. II et IX. Thucydide, l. I, c. 8. « Les états les plus puissans avaient soumis des » villes inférieures avant l'expédition de Troie. » — 3 Athénée, l. VI, c. 18.

thètes qui indiquent la puissance ou la richesse : or sur ces dix-sept villes, seize appartiennent au Péloponèse, à l'Attique, à la Bœotie; une seule, Iolcos, est située en Hæmonie [1].

Aucun des détails dans lesquels nous allons entrer, relativement aux progrès des Grecs dans les divers arts, ne s'applique ni aux Doriens, ni aux Arnéens. Nous avons déjà eu occasion de faire remarquer qu'ils étaient demeurés étrangers à la civilisation de la Grèce, comme à ses intérêts généraux et à ses entreprises.

Agriculture, jardinage. — Homère indique dans le tableau suivant l'état de l'agriculture au temps de la guerre de Troie : « Ici un terrain » gras et fertile que le soc a retourné trois fois : de nombreux laboureurs » hâtent les couples dociles... Là une terre couverte de riches épis, que » moissonnent des ouvriers armés de faucilles tranchantes; le long des » sillons, les javelles nombreuses tombent sur la terre. On resserre les » gerbes dans des liens, et trois hommes les réunissent en monceaux [2]. » Les jardins d'agrément étaient inconnus aux Grecs à cette époque; mais ils avaient des vergers [3]. Des troupeaux couvraient toute la partie des campagnes qui n'était pas livrée au jardinage et au labourage [4].

Construction de villes, architecture. — Dès les temps les plus reculés, les populations établies dans l'intérieur des terres avaient bâti des villes [5] : mais celles fixées sur les côtes n'avaient en général élevé que des bourgades, souvent détruites par des brigands. Au rapport de Thucydide [6], Minos ayant, non pas extirpé, mais détruit en partie et réprimé la piraterie, les communautés grecques situées sur les côtes acquirent une sécurité, une consistance, une prospérité inconnues jusqu'alors. Le résultat immédiat de cette heureuse révolution fut la multiplication des villes. « On rapporte, dit Strabon, que, *dans les anciens temps*, la Laco- » nie était appelée *Hecatompolis*, ou la contrée aux cent villes; et que » les habitans, à cause de leurs cent villes, offraient chaque année un » sacrifice de cent bœufs [7]. » Ce détail statistique, relatif à un seul pays, montre quelle prodigieuse quantité de villes avaient été élevées dans les différens pays de la Grèce, jusqu'à la guerre de Troie. Homère en nomme cent cinquante-cinq principales [8].

Il accorde à quinze d'entre elles la qualification de vastes, de bien bâties, d'élevées, de bien fortifiées [9]. Les progrès de l'architecture, chez les Grecs, se trouvent déjà indiqués par ces épithètes. Ils sont constatés par les murailles et les tours, dont on a depuis quelques années découvert les débris dans plus de quatre-vingts villes [10]; par les excavations du mont

---

1 Hom. *Ili.* l. II, v. 494-720. — 2 Hom. *Ili.* l. XVIII, v. 541-555, trad. de M. Dugat-Montbel. — 3 Hom. *Odys.* l. VII, v. 112. — 4 Hom. *Ili.* l. XVIII, v. 559; l. II, v. 550.

5 Dans les chapitres précédens, nous avons rappelé la fondation des principales de ces villes. — 6 Thucyd. l. I, c. 8. — 7 Strab. l. VIII, p. 362, édit. de Casaubon, 1620. — 8 Hom. *Ili.* l. II, v. 496-758. — 9 Hom. *ibid.* et *Odys.* l. IV, v. 4. Ces villes sont : *Æpy* et *Pylos*, dans la Messénie; *Lacédémone*, dans la Laconie; *Elis*, dans l'Elide; *Mycènes*, *Tirynthe*, *Cléones*, dans l'Argolide; *Gonoessa* et *Helice*, dans l'Ægialus; *Athènes*, dans l'Attique; *Dia*, dans l'Eubée; *Crissa*, en Phocide; *Hypothèbes*, *Médéon*, en Bœotie; *Iolcos*, dans l'Hæmonie.

10 Je dois cette indication à l'obligeance de M. Petit-Radel : c'est le résumé approxima-

Ptoos, la porte aux Lions de Mycènes [1], la porte de Midia, le trésor de Minyas, les chambres souterraines où Atrée et ses fils renfermaient leurs trésors, le tombeau d'Atrée [2], tous subsistans aujourd'hui. Parmi ces monumens, les uns sont de construction pélasgique ou cyclopéenne; les autres de construction hellénique ou asiatique. La première est reconnaissable à ses pierres taillées en polygones irréguliers; la seconde, à ses assises horizontales de blocs plus ou moins réguliers. Ainsi, antérieurement à la guerre de Troie, la Grèce avait élevé des monumens de deux architectures différentes.

MARINE ET COMMERCE. — Les grecs de l'Hæmonie, de la Grèce centrale, du Péloponèse et des îles grecques équipèrent mille soixante-quatre vaisseaux pour la guerre de Troie [3]. Il faut en ajouter quarante environ que possédaient les Phæaciens ou Corcyréens, et qu'ils n'envoyèrent pas au siége de Troie : Homère vante, en divers endroits, l'état florissant de la marine de ces insulaires [4], et ce n'est pas trop de leur accorder un nombre égal à celui des états secondaires de la Grèce. Ainsi la marine grecque, à l'époque de la guerre de Troie, s'élevait à onze cent quatre navires, nombre supérieur des deux tiers à celui que possédèrent jamais les Grecs à aucune des époques subséquentes.

Ces bâtimens n'étaient pas des barques, mais de véritables vaisseaux : ceux de Philoctète ne contenaient à la vérité que cinquante hommes ; mais Homère les signale comme les plus petits de la flotte [5]. Ceux des Bœotiens portaient cent vingt soldats [6]. Les vaisseaux de la guerre de Troie étaient garnis de rames, de mâts et de voiles [7]. On croit qu'ils manquaient d'ancres en fer, de ponts et de plusieurs bancs de rameurs [8]. Mais la réflexion et l'expérience devaient conduire les Grecs en peu de temps à ces perfectionnemens, à moins qu'une violente révolution n'arrêtât tout-à-coup les développemens qu'avait pris chez eux l'art de la navigation.

Il est très-remarquable que tous les peuples de l'Hæmonie, de la Grèce centrale et du Péloponèse, excepté les Arnéens, les Doriens, les Arcadiens [9], fournirent quelque contingent à la flotte envoyée contre Troie. La conséquence nécessaire de ce fait, c'est que sur cinquante-un petits royaumes, quarante-huit construisaient des vaisseaux, pratiquaient la mer, et accueillaient les avantages attachés à la possession d'une marine.

Depuis la répression de la piraterie par Minos, on pratiqua bien plus la mer [10], et le commerce prit un rapide essor. Les esclaves, les bestiaux, le fer, l'airain étaient les objets de ce commerce. Il se faisait le plus ordinairement par échange; mais la monnaie était connue dès cette époque, comme le prouve le passage suivant d'Homère. Alcinoüs dit aux chefs

---

tif de ses recherches sur les monumens pélasgiques et helléniques antérieurs à la guerre de Troie et subsistans en Grèce.

[1] *Voy.* sa descript. t. I, p. 368, *des Relig. de l'antiq.* d'après M. Creuzer, par M. Guigniaut ; c'est un autel consacré à la déesse de la terre et du feu. *Voy.* aussi le *Voyage en Grèce* de M. Dodwell. — [2] Pausan. l. II, c. 16 ; l. IX, c. 36, 38. — [3] Hom. *Ili.* v. 494-760. — [4] Hom. *Odys.* l. VII, v. 109; l. VIII, v. 247-560. — [5] Hom. *Ili.* l. II, v. 719. — [6] Hom. *Ili.* l. II, v. 510. — [7] Hom. *Odys.* l. VIII, v. 52, 53. — [8] Thucyd. l. I, c. 10, 13.

[9] Les 60 vaisseaux montés par les Arcadiens appartenaient à Agamemnon. « Les Arcadiens, dit Homère, ne se livraient pas aux travaux de la mer. » (*Ili.* l. II, v. 610-614.)

[10] Thucyd. l. I, c. 3, 4, 7, 8.

des Phæaciens : « Que chacun de nous donne à Ulysse un manteau su- » perbe, une tunique et UN TALENT D'OR [1]. » Dès cette époque aussi les poids et les mesures avaient été inventés par Palamèdes : dans la suite, Phidon d'Argos ne fit que les renouveler ou les rectifier [2].

ARTS INDUSTRIELS. — Au temps de la guerre de Troie les Grecs savaient extraire des mines l'or, l'argent, le fer, le cuivre; ils savaient les forger, les fondre, les graver, les ciseler [3]. Ils connaissaient l'art de filer, de tisser, de teindre le lin et la laine [4], de travailler le bois et l'ivoire [5]. L'industrie les avait appropriés aux besoins et même aux fantaisies du luxe. Les guerriers étaient pourvus de toutes les armes offensives et défensives qui furent en usage jusqu'à la découverte de l'artillerie : casques, cuirasses, brassards, cuissards, jambards, javelots, arcs, flèches, massues, lances, épées, poignards. Les armes des chefs étaient enrichies d'argent, et les boucles de leur chevelure étaient relevées avec des cigales d'or [6]. Les palais des rois étaient magnifiquement ornés. Voici la description de celui d'Alcinoüs : « Les murailles des deux côtés étaient revêtues d'airain depuis la » base jusqu'au sommet; des portes d'or fermaient cette demeure, et les » montans d'argent reposaient sur un seuil d'airain. Les linteaux étaient » aussi d'argent, mais l'anneau des portes était d'or.... Dans l'intérieur, » depuis l'entrée jusqu'aux extrémités de la salle, se trouvaient des siéges » affermis le long de la muraille; on les avait recouverts de tapis moel- » leux, ouvrages des femmes Phæaciennes... Des statues d'or, représen- » tant de jeunes hommes debout, tenaient entre leurs mains des flam- » beaux allumés pour éclairer les convives pendant la nuit. » Dans cette description, Homère n'a ni exagéré, ni transporté aux temps de la guerre de Troie, l'industrie et l'opulence du dixième siècle, pendant lequel il composait ses poëmes. Il décrit et la simplicité et la faible étendue du jardin d'Alcinoüs, qui lui paraît grand, avec la même candeur, avec la même fidélité qu'il a dépeint les richesses du palais. « Hors de la cour » et près des portes est un *grand jardin de quatre arpens*, entouré d'une » haie. Là croissent des arbres d'une végétation vigoureuse, des poiriers, » des orangers, des pommiers, de doux figuiers et des oliviers toujours » verts... plus loin on trouve une vigne et des légumes de toute espèce... » Tels sont les riches présens qu'Alcinoüs a reçus des dieux [7]. »

BEAUX-ARTS ET SCIENCES. — Le second Orphée, Linus, Musée, Thamyris d'Hæmonie, Bacis de Bœotie, qui réunissaient la triple qualité de devins, de poètes et de musiciens, avaient fermé les siècles de première civilisation et ouvert les temps héroïques [8]. Au temps de la guerre de

---

[1] Hom. *Odyss.* l. VIII, v. 392, 393. Κρυσοῖο τάλαντον. — [2] Gellius dans Pline, l. VII, c. 56. « *Mensuras et pondera Phidon Argivus invenit, vel Palamedes, ut maluit Gellius.* » — [3] Hom. *Ili.* l. XVIII, v. 483 et suiv., toute la description du bouclier d'Achille.

[4] Hom. *Odys.* l. VII, v. 105. « Les autres tissaient la toile ou filaient la laine. » V. 440, 441. l. VIII, v. 84. « Ulysse prenant avec ses mains son manteau *de pourpre*. »

[5] *Ibid.* v. 403, 404.

[6] Hom. *Ili.* l. VII, XVI, XVII, *passim*. Thucyd. l. I, c. 6, dit que l'usage de relever les tresses de ses cheveux avec des cigales d'or passa d'Athènes en Ionie avec les colonies : cet usage existait donc à Athènes avant l'établissement de ces colonies et vers le temps de la guerre de Troie. — [7] Hom. *Odys.* l. VII, v. 85-132.

[8] Homère, *Ili.* l. II, v. 595-600. « Les Muses rencontrèrent le Thrace Thamyris près

Thèbes parurent à Argos Amphiaraüs, à Thèbes Tirésias et sa fille Daphné, à laquelle Homère ne dédaigna pas de faire des emprunts [1]. Enfin à l'époque de la guerre de Troie, chaque peuple paraît avoir eu son poète et son musicien. On cite les noms de Phénomoé, d'Automède, qui florissait à Mycènes; de Démodocus, attaché à la petite cour du roi des Phæaciens; de Phémius, qui suivait celle du roi d'Ithaque [2]. Les plus anciens poètes consacraient leurs vers aux prédictions, aux oracles, aux hymnes composés pour les dieux et les héros : on répéta long-temps à Thèbes un hymne d'Amphiaraüs en l'honneur d'Hercules [3]. Il paraît, par le témoignage d'Homère, que Démodocus célébra le premier la querelle d'Achille et d'Agamemnon, et la ruse employée par les Grecs pour s'introduire dans les murs de Troie : Phémius raconta les dangers et les malheurs de leur retour [4]. Ces poètes chantaient leurs vers, et s'accompagnaient de la cithare.

On croit que le Thessalien Chiron donna en Grèce les premiers préceptes de médecine. Machaon et Podalire les avaient recueillis et les mettaient en pratique pendant la guerre de Troie. Machaon s'était spécialement livré à la chirurgie : Podalire s'était appliqué à découvrir les causes internes des maladies [5].

Newton [6] pensait que le même Chiron avait formé et dessiné les constellations pour les Argonautes : Diogène de Laerte atteste que Musée, fils d'Eumolpus, avait décrit en vers la sphère [7]. Deux passages d'Homère prouvent que, du temps de la guerre de Troie, les Grecs avaient reconnu, nommé les constellations, et qu'ils les observaient pour se diriger dans leurs voyages maritimes. « Ulysse dirige avec habileté le gouvernail : sans » cesse il contemple les Pléiades; le Bouvier, si lent à se coucher; la grande » Ourse, qu'on appelle aussi le Chariot, tournant toujours aux mêmes » lieux en face de l'orient, et la seule de toutes les constellations qui ne » se plonge pas dans les flots de l'Océan [8]. »

Tel était l'état de l'Hæmonie, de la Grèce centrale, du Péloponèse, quand les Thessaliens, les Arnéens, les Doriens, les Ætoliens envahirent la plupart des principautés de ces trois pays.

§ II. — *Résultats de la conquête des Thessaliens, des Arnéens, des Doriens, des Æoliens, des fugitifs du Péloponèse.*

La conquête de ces cinq peuples eut des résultats généraux et com-

---

» de Dorion... C'est là qu'elles le privèrent de ses chants divins et lui firent oublier l'art » de jouer de la cythare. Marb. de Par. époq. xiv, xv. Pausan. l. ix, c. 17; l. x, c. 12, 14.

[1] Hom. *Odys.* l. xv, v. 244-248. « Amphiaraüs, qui chérissait Apollon. » L. x, v. 492, 493. « Le Thébain Tirésias, ce divin aveugle. » Pausan. l. vii, c. 3. Diod. de Sic. l. iv, c. 67, 68.

[2] Hom. *Odys.* l. vii, v. 43. « Le chantre divin Démodocus. » *Odys.* l. i, v. 325 et 337. — [3] Photii, *Bibliot.* p. 478. — [4] Hom. *Odys.* l. viii, v. 75, 266, 500; l. i, 325 et suiv. 337. — [5] Hom. *Ili.* l. ii, v. 732 : ἰητῆρ' ἀγαθώ; l. iv, v. 210-220; et un ancien poète consulté par Eustathe, p. 859.

[6] *Chronolog. des anc. royaumes*, p. 87. Newton fonde son opinion sur un vers de la *Titanomachie*, cité par Clément d'Alexandrie. Strom. l. i, p. 361. L'auteur du poème dit que Chiron avait enseigné aux hommes « *le serment, les sacrifices joyeux et les formes » de l'Olympe.* » — [7] Diog. Laert. *Segm.* 3, p. 3. — [8] Hom. *Odys.* l. v, v. 270-275; *Ili.* l. xviii, v. 485-490.

muns pour la Grèce : elle en eut aussi de particuliers et de différens pour les divers pays où ils s'établirent. Nous présenterons d'abord les résultats généraux et communs.

I. *Ils achèvent l'invasion de la Grèce par les Hellènes.*—Les Doriens et les Æoliens d'Arné étaient Hellènes : les Héraclides et les Cadméens, réfugiés chez ces deux peuples, avaient, par un long séjour, pris leurs mœurs, leurs institutions, leurs idées. Les fugitifs des divers pays du Péloponèse, qui passèrent dans l'Attique, appartenaient aux deux familles helléniques æolienne et ionienne. L'origine des Thesprotes Thessaliens paraît arcadienne et pélasgique; mais par de fréquens rapports avec les Doriens, surtout au temps de la conquête de l'Hæmonie, ils étaient devenus entièrement Hellènes. En effet, leur gouvernement fut aristocratique ou oligarchique, comme celui des Doriens. Ils entrèrent eux-mêmes, et firent entrer les peuples qu'ils subjuguèrent dans le conseil amphictyonique de Delphes, institution essentiellement hellénique [1].

Or, dans l'Hæmonie, les Thessaliens détruisirent les petits royaumes pélasgiques des Myrmidons, des Dolopes, des Perrhèbes, des Lapithes. Dans la Grèce centrale, les Arnéens envahirent le royaume phénicien de Thèbes. Les Æoliens et les Ioniens, chassés du Péloponèse, occupèrent le royaume pélasgo-égyptien d'Athènes. Sur les confins de l'Hæmonie et dans le Péloponèse, les Doriens conquirent la Dryopide, Sicyone, Phlionte, Mycènes, Argos, Sparte, où le système et le gouvernement Pélasgique, Egyptien, Phrygien avaient dominé jusqu'alors. Enfin l'Eubée et Salamine, qui originairement avaient reçu des colonies et des souverains envoyés par les Pélasges de la Thessalie, et les Pélasgo-Egyptiens d'Athènes, [2] tombèrent au pouvoir d'Athènes devenue hellénique.

D'où il résulta que sur dix-sept principautés pélasgiques ou orientales existant avant la guerre de Troie, une seule, celle des Arcadiens, subsista. Toutes les autres tombèrent au pouvoir des Hellènes, ou des Thessaliens devenus Hellènes. Il est vrai que les conquérans renversèrent aussi diverses principautés helléniques, appartenant aux Æoliens de l'Hæmonie, de la Messénie, de l'Elide; aux Ioniens de l'Ægialus et de l'Épidaurie. Mais sur les débris de ces états helléniques, s'élevèrent d'autres états helléniques.

II. *Ils donnent à la Grèce le nom d'Hellade.* — Le premier résultat de la conquête des Thessaliens, des Arnéens et des fugitifs du Péloponèse, fut d'étendre le nom général d'Hellènes à tous les Grecs, et celui d'Hellade à la Grèce entière. Strabon, citant Apollodore, et adoptant son opinion, s'exprime de la manière suivante : « Ce n'est qu'aux habitans de » la Thessalie qu'Homère donnait le nom d'Hellènes. Au contraire, Hé» siode et Archiloque connaissaient déjà ce nom, ainsi que celui de Pan-

---

[1] Les Thessaliens et les peuples subjugués par eux, tels que les Perrhèbes, les Phthiotes, les Magnètes, se trouvent dans les listes des peuples qui composaient l'amphictyonie de Delphes. Æschines, *de false legat.* p. 285.

[2] Télamon, frère de Pélée, avait conduit à Salamine une colonie de Myrmidons, c'est-à-dire de Pélasges de la Thessalie. Apollod. l. III, c. 12, § 8. Sous Erechthée, les Athéniens, alors Pélasgo-Egyptiens, avaient envoyé des colonies dans l'Eubée ; les Dryopes de Thessalie en avaient aussi conduit une. Scymnus de Chio, v. 572-576. Paus. l. IV, c. 34.

» hellènes, comme des noms appartenans à la nation entière [1]. » Ainsi, à la fin du dixième siècle, époque où florissait Hésiode, et trois cents ans environ après la conquête, la Grèce portait déjà le nom d'Hellade. C'est sous ce nom que la désignent Hérodote et Thucydide, en rappelant qu'elle ne l'avait pas toujours eu. « Argos, dit Hérodote, surpassait *alors* toutes » les villes du pays connu *actuellement* sous le nom d'Hellade [2]. » Thucydide dit de son côté : « Le pays appelé *aujourd'hui* Hellade [3]. » Par suite des temps, la Grèce subit le nom des Hellènes, comme l'Asie mineure et la haute Asie subirent celui de la petite nation des Perses ; comme la Gaule, dans le moyen âge, subit celui des Francs.

III. *Ils apportent leurs mœurs et leurs coutumes dans les différens états où ils s'établissent, et soumettent les peuples à leurs habitudes et à leurs préjugés.* — La Grèce devint ce que la firent ses conquérans : c'est ainsi que l'Italie, l'Espagne, la Gaule se civilisèrent sous la loi des Romains, et furent replongées dans la barbarie sous la domination des peuples septentrionaux qui les envahirent au cinquième siècle de notre ère. Si l'on veut donc prendre une juste idée de l'état de la Grèce après la conquête, il faut d'abord chercher à connaître le caractère, les mœurs, les coutumes des conquérans Thessaliens, Arnéens, Doriens, Ætoliens, Æoliens et Ioniens émigrés du Péloponèse.

Caractère et coutumes des fugitifs du Péloponèse, passés dans l'Attique. — Les fugitifs du Péloponèse qui envahirent l'Attique étaient des Æoliens de la Messénie et de la Corinthie, des Ioniens de l'Ægialus et d'Epidaure. Ces peuples estimaient, comme tous les Hellènes, qu'à la conquête était attaché le droit de priver l'ancienne population d'une partie de ses terres et de toute participation au gouvernement. Ainsi que tous les Hellènes, ils ne regardaient comme vraiment honorables que deux occupations : la guerre et l'exercice de la souveraineté. Mais ils n'avaient réduit ni à l'esclavage, ni à la servitude de la glèbe les habitans des pays où ils s'étaient établis. Sans se livrer eux-mêmes à l'agriculture et aux arts, ils en avaient apprécié les heureux résultats, en avaient respecté l'exercice, et favorisé le développement chez les peuplades soumises à leurs lois dans le Péloponèse. Ainsi en Messénie, Nélée avait agrandi Pylos, au point de mériter le nom de second fondateur de cette ville [4]. Nestor avait fourni quatre-vingt-dix vaisseaux à la flotte des Grecs, c'est-à-dire le contingent le plus fort après celui d'Agamemnon. Les Æoliens établis dans la Corinthie avaient accordé une protection si marquée à l'industrie et au commerce, qu'Homère vante l'opulence de Corinthe au temps de la guerre de Troie [5]. Les Ioniens, de leur côté, avaient fondé ou agrandi dans l'Ægialus douze villes : dans ce nombre, Pellène et Ægium avaient de l'importance, et Helice se faisait remarquer par l'étendue de son enceinte [6].

Caractère et coutumes des Ætoliens. — On voit dans Homère [7] que les Ætoliens prirent part à la guerre de Troie ; qu'ils envoyèrent quarante vaisseaux sous ses murs ; qu'ils avaient cinq villes. Oxylus, qui conduisit

---

[1] Strab. l. viii, p. 370. — [2] Hérodot. l. i, c. 1. — [3] Thucyd. l. i, c. 2. — [4] Hom. *Odys.* l. iv, v. 4. Pausan. l. iv, c. 36. — [5] Hom. *Ili.* l. ii, v. 570. — [6] Hom. *Ili.* l. ii, v. 573-575. Hérod. l. i, c. 145. Polybe, l. ii, c. 41. — [7] Hom. *Ili.* l. ii, v. 638-645.

les Ætoliens dans le Péloponèse, usa, soit à l'égard du prince qui régnait en Élide, soit à l'égard des anciens habitans, d'une modération qui offre un contraste frappant avec le brutal abus que les conquérans Doriens et Thessaliens firent de la victoire. Entre autres circonstances, il en est une très-remarquable, c'est qu'il ne força personne à sortir du pays, et ne priva personne de la liberté [1]. La réunion de ces détails conduit à l'idée qu'au temps de la rentrée des Héraclides, quelques tribus des Ætoliens étaient parvenues à un degré de culture assez développée. D'autres tribus du même peuple étaient restées, et demeurèrent jusqu'à la guerre du Péloponèse, dans une profonde barbarie, comme nous l'apprend Thucydide [2]; mais aucune de ces tribus, voisines de l'état sauvage, ne paraît avoir suivi Oxylus dans l'Elide.

Coutumes des Thessaliens. — Les Thessaliens aimaient la guerre avec passion, et la faisaient sans cesse à leurs voisins. Après avoir soumis par les armes le royaume d'Achille, ils s'étendirent insensiblement jusqu'aux confins de l'Hæmonie, domptèrent les Magnètes et les Perrhèbes [3], et plus tard menacèrent l'indépendance des Phocidiens, qui, pour arrêter leurs incursions, élevèrent une muraille à l'entrée du défilé des Thermopyles [4]. Dans l'intervalle entre deux guerres, ils remplissaient leur loisir par la chasse [5]. Avant qu'ils quittassent la Thesprotie, on avait bâti Ephyre et quelques autres villes dans le pays; on y travaillait l'or, l'airain, le fer. On n'y construisait pas de grands navires, des vaisseaux de guerre; car la Thesprotie n'en fournit pas un seul à la flotte des Grecs qui alla assiéger Troie [6]: on y équipait seulement quelques bâtimens légers pour la piraterie et le commerce [7]. Mais ces soins, auxquels se livrait une partie de la nation, étaient négligés par l'autre. En effet, les guerriers Thessaliens, devenus maîtres de l'Hæmonie, se réservèrent le privilége des armes, imposèrent l'agriculture et les arts industriels à l'ancienne population, qu'ils réduisirent à l'esclavage et à la servitude de la glèbe. Ils se servaient des produits de l'agriculture et de l'industrie pour introduire le luxe dans leurs maisons, dans leurs habillemens, dans leurs repas [8]; mais ils dédaignaient ces occupations comme serviles, et ils étendaient le même mépris aux beaux-arts, aux lettres, aux sciences. Infidèles à leurs engagemens, indulgens pour le vol et pour les crimes, qu'ils laissaient le plus souvent impunis,[9] ils avaient tous les préjugés, tous les vices des barbares; et le luxe, auquel ils se livrèrent, corrompit leurs mœurs plus qu'il ne les adoucit.

Coutumes des Doriens et des Arnéens. — Nous allons présenter le tableau d'une partie des coutumes primitives des Doriens et des Arnéens, que le temps et les réformes postérieures des législateurs ont laissé arriver jusqu'à nous. Nous offrirons en regard celui des usages des Germains, tels que Tacite les a décrits, tels qu'ils furent de toute antiquité [10]. Entre les

[1] Pausan. l. v, c. 4. — [2] Thucyd. l. I, c. v, et l. III, c. 94. — [3] Athénée, l. VI, c. 18. — [4] Hérod. l. XII, c. 176. — [5] Pline, l. X, c. 23. Jolin. c. 40. — [6] Hom. *Ili.* l. II. — [7] Hom. *Odys.* l. I, v. 259: l. II, v. 328. Strab. l. VIII, p. 521. — [8] Athénée, l. VI, c. 17, 18; l. XIV, c. 5. Arist. *de Repub.* l. II, c. 9. — [9] Platon, *in Crit.* Démosth. *Olynth.* I, et *in Aristoc.* Aristoph. *in Plut.* v. 520, et le scol.

[10] Tacite parle des mœurs des Germains ou hommes du Nord de son temps. Je ne fais nul doute que ces mœurs ne fussent celles des Germains à l'époque de Deucalion et de toute antiquité. Je me fonde sur ces deux passages de l'historien (c. 2 et 4): « Il n'y a

coutumes des deux nations on trouvera de nombreuses ressemblances. On peut croire que ces rapports provenaient uniquement de la similitude de leur état social. On peut aussi leur assigner d'autres causes. Nous avons déclaré que nous ignorions entièrement l'origine des peuplades qui couvraient la Grèce avant l'arrivée d'Inachus, et par conséquent celle des Curètes, des Lélèges, des habitans du Parnasse, qui formèrent une partie de la nation hellénique. Mais l'autre partie de cette nation se composa des compagnons de Deucalion, hommes partis de la Scythie, des pays septentrionaux de l'Europe, selon la tradition recueillie par Apollodore (l. 1, c. 2 et 7). En effet, d'après cette tradition, Deucalion avait eu pour aïeux Japet et Prométhée, tous deux établis aux environs du Caucase. Or, n'est-il pas très-probable que les compagnons de Deucalion, que ces hommes du Nord étaient régis par des usages pareils à ceux des Germains; qu'ils les communiquèrent aux Curètes et aux Lélèges, avec lesquels ils s'associèrent, et dont les Arnéens et les Doriens descendaient?

Coutumes des Germains.

I. Pendant toute l'enfance, on laisse les Germains nus et sans propreté : demeurés libres, ils prennent cette stature et cette force qui nous étonnent. Chaque mère allaite ses enfans; on ne les abandonne pas à des nourrices et à des servantes [1].

II. Les jeunes gens ne connaissent l'amour que tard; on ne hâte pas non plus les jeunes filles : on attend qu'elles soient également formées, également grandes; on assortit l'âge et la force : et cette vigueur des parens passe aux enfans [2].

III. Les Germains n'ont généralement qu'une femme. La femme n'apporte pas de dot à son mari : c'est le mari qui offre des présens nuptiaux à la femme.

Coutumes des Doriens de Sparte, de Messénie, d'Argos, et des Arnéens établis à Thèbes.

I. A Sparte, les nourrices, bien loin de lier et de garotter leurs enfans avec des langes, leur laissaient tout le corps libre, afin de leur donner un air noble et dégagé [1]. Les femmes Spartiates allaitèrent leurs enfans jusqu'à ce que Lycurgue leur imposât des exercices contraires aux devoirs de la maternité.

II. Hésiode, en prescrivant trente ans pour l'âge des époux [2], indique évidemment le temps auquel les Arnéens, établis en Bœotie, avaient fixé le mariage. Lycurgue consacra un ancien usage des Doriens de Sparte, en ordonnant « qu'on ne » se marierait que quand le corps aurait » acquis toute sa vigueur, et en exigeant » des époux une beauté mâle, une taille » avantageuse, une santé brillante [3]. »

III. Hérodote remarque que rien n'était plus contraire aux usages des Spartiates que de prendre une seconde femme [4]. Une de leurs lois ordonnait de marier les filles sans dot. Ce réglement dura jusqu'à l'éphore Epitadès [5].

» pas eu d'émigration de peuple chez les Germains ou de voyage d'étrangers qui aient » mêlé leur race... Les peuplades de la Germanie n'ont été dénaturées par le mélange » d'aucun peuple : c'est une nation pure, isolée, qui ne doit rien qu'à elle-même. »

[1] Tacite, *de Morib. Germanor.* c. 20.
[2] Tacite, *ibid.*

[1] Plutarque, *in Lycurg.* — [2] Hésiode, *Op. et Dies*, v. 695. — [3] Xénoph. *de Rep. Laced.* c. 1. Plut. *in Lycurg. et de Lib. Educ.* — [4] Hérod. l. v, c. 39. 40. — [5] Justin, l. III, c. 3. Plutarq. *in Agide.*

Coutumes des Germains.

Les femmes des Germains portent un vêtement sans manches, en sorte qu'elles ont le bras entièrement nu : elles laissent aussi à découvert le haut de leur poitrine. Cependant leurs mœurs sont sévères : dans une nation si nombreuse rien de si rare que l'adultère ; on le punit sur-le-champ [1].

IV. Les Germains supposent aux femmes quelque chose de religieux et une sorte d'inspiration. Ils se gardent bien de rejeter leurs avis ou de douter de leurs oracles. Velleda avait été regardée long-temps par la plus grande partie de la nation comme une divinité, sans compter anciennement Aurinia et une foule d'autres [2].

Les Germains croient aux aruspices et à la divination plus que nation au monde.

Il est des jours où ils se font un point de religion de sacrifier des victimes humaines à leurs dieux. A un temps fixe, dans l'une de leurs forêts, se rassemblent par députés tous les peuples Suèves ; et ils ouvrent, par l'immolation publique d'un homme, les cérémonies horribles de cette superstition barbare [3].

V. Les Germains ont des chansons de guerre qu'ils entonnent avec cette sorte de cri qui se nomme *bardit*: ils s'en servent pour exalter leur courage.

Ils choisissent dans toute leur jeunesse un certain nombre de jeunes gens qu'ils placent à la tête de leur armée. Le nombre en est fixé : chaque canton en fournit cent, et on les appelle parmi eux les *cent*. Ce qui exprimait d'abord un nombre est devenu un nom, un titre d'honneur. Dans

1 Tacite, *ibid.* c. 17, 18, 19. — 2 Tacite, *Germ.* c. 8; *Hist.* l. IV, c. 61. — 3 Tacite, *German.*, c. 9, 10, 39.

Coutumes des Doriens et des Arnéens de Thèbes.

Les jeunes filles de Sparte se livraient aux exercices sans voile et demi-nues, en présence de tous les citoyens. Cependant Sparte, pendant long-temps, fut le séjour de la pudeur et des mœurs sévères. L'adultère n'y était pas connu, et était regardé même par les citoyens, comme un désordre impossible [1].

IV. En Grèce, les premiers devins furent des hommes. Mais quand les Doriens et les Thessaliens se furent emparés des oracles de Dodone et de Delphes, l'emploi de prédire l'avenir passa à des femmes, connues sous le nom de prêtresses de Dodone et de Pythie [2]. Les Spartiates regardaient les femmes comme inspirées, et les consultaient en toutes circonstances.

De tous les Grecs, les Doriens étaient les plus superstitieux, et ne faisaient aucune action de quelque importance sans consulter les oracles.

Au temps des guerres de Messénie, où les superstitions des Doriens de Sparte et de Messénie étaient encore en pleine vigueur, on voit Aristodème sacrifier, d'abord sa fille, ensuite trois cents Spartiates et leur roi Théopompe à Jupiter Ithomique [3].

V. Le jour du combat, les rois de Sparte entonnaient l'hymne du combat ; tous les soldats le répétaient de concert et s'animaient entre eux [4].

Le roi se plaçait au premier rang, entouré de *cent* jeunes gens, qui devaient, sous peine d'infamie, exposer leurs jours pour sauver les siens. Les Doriens de Messénie et les Arnéens de Thèbes avaient aussi leur bataillon sacré [5]. Dans la première guerre de Messénie, les guerriers

1 Plutarq. *in Lycurg. Apopht et Lac.* Eurip. *in Androm.* v. 588. — 2 Strabon, l. VII, p. 328, 329. Hygin. *Fab.* 225. Clavier, *Mém. sur les oracl.* p. 19, 20. — 3 Pausan. l. IV, c. 9. Clém. Alex. t. 1, p. 36. Eusèbe, *Prép. évang.* l. IV, c. 16. — 4 Plut. *in Lyc.* Xénoph. *de Rep. Lac.* — 5 Hérod. l. VI, c. 56. Paus. l. IV, c. 8 et 16. Plut. *in Pelop.*

Coutumes des Germains.

les combats, il est honteux au chef de le céder en valeur ; il est honteux aux compagnons de ne pas égaler leur chef. Mais c'est surtout une infamie et un opprobre pour le reste de la vie de le laisser mort sur le champ de bataille, et de lui survivre un instant : leur serment le plus sacré est de le défendre et de le garantir.

Même dans les combats où ils ont du désavantage, ils emportent leurs morts.

L'excès du déshonneur est d'avoir laissé son bouclier, et alors on est exclu des sacrifices et des assemblées : on en a vu plusieurs, au sortir de la guerre, s'étrangler pour ne pas survivre à cette ignominie.

Les Germaines suivent leurs époux aux combats, partagent leurs dangers et leurs fatigues. On rapporte que certaines armées, qui pliaient, qui étaient en déroute, ont été ralliées par les femmes germaines. Les guerriers portent leurs blessures à leurs mères, à leurs femmes, qui ne craignent pas de les compter et de les juger [1].

VI. Sitôt que les Germains sont levés, ils prennent un bain ; après le bain, ils font un repas ; ensuite ils sortent pour

1 Tacite, *de Morib. German.* c. 3, 7, 8, 14.

Coutumes des Doriens et des Arnéens de Thèbes.

Messéniens qui entourent le roi Euphaës livrent un second combat, aussi sanglant que le premier, pour ne pas laisser au pouvoir des ennemis leur chef qui vient de tomber sous leurs coups. Les mêmes circonstances se renouvellent aux Thermopyles et à Mantinée, autour du corps de Léonidas et d'Epaminondas [1].

Dans leurs guerres, les Doriens de Sparte et de Messénie emploient, soit la force soit les prières, pour retirer leurs morts du champ de bataille et leur donner la sépulture [2].

Tout soldat à Sparte, en Messénie, à Thèbes, était obligé, sous peine d'infamie, de rapporter son bouclier. Pour retrouver son bouclier, Aristomènes néglige d'achever la défaite des Spartiates : la dernière pensée d'Epaminondas mourant est pour son bouclier [3].

Les femmes des Doriens de Sparte et d'Argos parurent long-temps dans les combats. Durant la seconde guerre de Messénie, les femmes de Sparte, attaquées par Aristomènes, au milieu d'un sacrifice qu'elles offrent à Cérès, mettent en fuite ses soldats et le font lui-même prisonnier. Au temps de Cléomène, Télésilla et les femmes d'Argos, après la destruction de l'armée argienne, prennent les armes et repoussent les Spartiates de leurs murs [4]. Parmi les femmes de Sparte, on vit les unes mettre à mort leurs fils convaincus de lâcheté ; les autres, accourir sur le champ de bataille, parcourir les blessures d'un fils unique, et compter celles qui pouvaient honorer ou flétrir son trépas [5].

VI. Les Spartiates se baignaient tous les jours avant le repas [6]. En restreignant leur nourriture à la viande grossière, au

1 Hérod. l. VII, c. 225. Diod. Sic. l. XV, p. 395. — 2 Pausan. l. IV, c. 8. — 3 Plutarq. *Apophth. et Lac.* Pausan. l. IV, c. 16. Cicéron, *de Finib.* l. II, c. 30. — 4 Paus. l. IV, c. 17; l. II, c. 20. — 5 Plut. *Apopht. Lac.* Anthol. l. I, c. 5. Ælien, *Var. hist.* l. XII, c. 21.

6 Plutarque, *in Lycurg.* « Avant de » manger, il faut se baigner dans l'Euro» tas. »

Coutumes des Germains.

leurs affaires, qui presque toujours sont des festins, dont la chére est grossière, dispendieuse toutefois. Leurs alimens sont simples, des fruits champêtres, de la venaison fraiche ou du lait caillé; sans apprêts, sans raffinemens, ils apaisent la faim. A l'égard de la soif, ils ne sont pas aussi réservés : ils passent les jours, les nuits entières à boire et à s'enivrer, ce qui ne déshonore personne [1].

VII. Les Germains partageaient leur temps entre les assemblées publiques [2], la guerre [3], les repas [4], les spectacles [5], la chasse [6]. Ce qui leur restait de loisir, après qu'ils avaient vaqué à ces occupations, ils l'employaient à ne rien faire, se tenant soit au lit, soit auprès du feu pendant des jours entiers. On voyait alors les plus braves, les plus belliqueux, plongés dans une inaction totale, abandonner le soin de la famille, de la maison, des terres, aux femmes, aux vieillards, aux esclaves [7].

1 Tacite, *de Morib. Germ.* c. 14, 22, 23. Cæsar, l. VI, c. 21, 22.

2 Tacite, *de Morib. Germ.* c. 13. « *Nihil* publicæ rei *agunt nisi armati;* » c. XI. « Coeunt *certis diebus.* » — 3 Tacite, *ibid.* c. 15. — 4 C. 14. « Epulæ *quanquam incompti, largi tamen apparatûs.* » — 5 C. 24. « *Genus* spectaculorum *unum, atque in omni cœtu, idem.* » — 6 C. 15. « *In venatibus.* » — 7 C. 15, 17, 25.

Coutumes des Doriens et des Arnéens de Thèbes.

gibier, aux fruits, au fromage de Gythium, le législateur Lycurgue maintint ou remit en vigueur les usages de leurs ancêtres [1]. Mais quand il voulut les contraindre à user sobrement de ces alimens simples; quand il voulut les tirer de leurs maisons pour les arracher à l'intempérance et à l'ivrognerie; quand il prétendit les soumettre à la communauté, à la frugalité des repas crétois [2], innovation contraire à leur coutume immémoriale, ils se révoltèrent et le réglement ne passa qu'après une sédition dans laquelle il perdit un œil [3].

« Lycurgue, dit Xénophon [4], retrancha les assemblées de buveurs et l'usage excessif du vin. » Pour qu'il les retranchât, il fallait nécessairement qu'ils existassent avant sa législation. Et plus bas, l'historien indique en ces termes le but de Lycurgue dans l'établissement des repas publics, ainsi que l'intempérance primitive des Spartiates : « Ayant désormais du chemin à faire pour retourner chez eux, la crainte de chanceler dans les rues les *obligea* à ne prendre du vin que modérément dans leurs repas. »

VII. « Pendant tout le temps, dit Plutarque, que les Spartiates n'assistaient pas aux assemblées législatives, ou ne faisaient pas la guerre, ce n'était que festins, fêtes, jeux, danses, chasses, et réunions pour s'exercer ou pour discourir... Ils n'allaient pas au marché. ils se déchargeaient de tout ce qui regardait le ménage sur leurs parens; encore était-il honteux aux vieillards de s'occuper trop long-temps de ces sortes de soins, et de ne pas passer la plus grande partie du jour dans les lieux

1 Plutarque, *in Lycurg.* Athénée, l. IV et l. XIV. Xénophon, *de Repub. Lacedem.* Pausan. l. III, c. 20. Ælien, *Var. Hist.* l. XIV, c. 7. Meurs. *Misc. Lacon.* c. 12, 13. Barthél. c. 48, p. 206. — 2 Arist. *de Rep.* l. II, c. 10. — 3 Plut. *in Lycurg.* — 4 Xénophon, *de Repub. Laced.* c. 5.

Coutumes des Germains.

Les Germains connaissaient l'agriculture et l'usage du blé [1]. Mais on leur aurait bien moins persuadé de labourer la terre et d'attendre une récolte, que d'aller provoquer l'ennemi et chercher des blessures. Ils livraient leurs terres aux esclaves, qui devaient leur rendre une certaine redevance en blé ou en troupeaux [2].

Parmi les nombreuses tribus de la Germanie, à peine quelques-unes, placées sur les frontières des Romains et gagnées à la longue par leurs idées, se livraient au commerce avec l'étranger ; les autres le négligeaient et le méprisaient : elles se bornaient à échanger, entre elles et en na-

[1] Tacite, *German.* c. 26. « *Sola terræ seges imperatur.* » — [2] Tacite, *ibid.* c. 25. »

Coutumes des Doriens et des Anciens de Thèbes.

« d'exercice et dans les salles où l'on s'assemblait pour la conversation [1]. »

Les Spartiates remplirent long-temps leur loisir comme les Germains. Ces conversations dans les leschés, ces exercices gymnastiques, étaient une innovation comme celle des repas publics, et un autre emprunt fait aux Crétois par Lycurgue [2]. La gymnastique était si bien d'origine étrangère, si opposée aux usages primitifs des Hellènes, que pendant plusieurs siècles les Spartiates, au rapport d'Aristote, s'y livrérent seuls dans toute la Grèce, et lui dûrent leur supériorité dans la guerre [3].

Un Lacédémonien s'étant rencontré à Athènes un jour que l'on rendait la justice, et ayant appris qu'un citoyen venait d'être frappé d'amende pour oisiveté, pria ceux qui l'entouraient de lui montrer cet homme qu'on venait de condamner pour AVOIR VÉCU NOBLEMENT ET EN HOMME LIBRE. Ses compatriotes estimaient bas et vil de faire quelque métier et de travailler des mains [4].

Ils abandonnaient le soin de cultiver leurs champs aux Hilotes, qui leur en rendaient une certaine redevance, fixée d'avance et nullement proportionnée au produit [5]. Adonnés à la guerre et aux mêmes occupations que les Spartiates, les Doriens d'Argos imposérent pendant 700 ans le soin de cultiver leurs terres à l'ancienne population [6].

Une loi confirmative de leurs anciens usages défendait aux Spartiates de se livrer aux opérations du commerce. « Il leur » était défendu d'acheter des marchandi- » ses étrangères : aucun marchand ne pou- » vait entrer dans leurs ports [7]. » Il existait à Thèbes une proscription indirecte

[1] Plutarq. *in Lycurg.* — [2] Aristote, *de Repub.* l. II, c. 10. « Les institutions des » Lacédémoniens ont été copiées sur celles » des Crétois .. » *Ibid.* c. 5. « Les Crétois » interdisent à leurs esclaves les *exercices* » *du gymnase* et le port d'armes. »

[3] Arist. *ibid.* l. VIII, c. 4. — [4] Plut. *in Lycurg.* — [5] Plut. *in Lyc. Apophth.* et *inst. Lacon.* p. 216. Athén. l. XIV, p. 657. — [6] Arist. *de Repub.* l. V, c. 3. — [7] Xé-

Coutumes des Germains.

ture, les objets de première nécessité dont elles manquaient respectivement [1].

Les arts mécaniques et industriels n'obtenaient pas chez elles plus de faveur : ils étaient abandonnés aux derniers des esclaves. Ainsi, dans la composition pour le meurtre, tandis que la loi des Allemands condamne à une amende de 960 à 80 sous, celui qui a tué un grand, un évêque, un homme libre, un affranchi, elle met à 40 sous la tête de l'orfèvre, de l'armurier, du charron [2].

VIII. « Les Germains n'ont pas de » villes; ils ont des bourgades, mais dont » les bâtimens ne sont pas contigus et liés » les uns aux autres. »

« Dans la construction des maisons, ils » ne connaissent ni le ciment, ni le mor- » tier, ni la tuile. En tout leurs matériaux » sont informes, et ils ne donnent rien à » la décoration ou à l'agrément [3]. »

IX. « Nulle recherche dans leurs habits. » Ils n'ont pour tout vêtement qu'une » saie, qu'ils attachent avec une agrafe, et » à défaut d'agrafe avec une épine [4]. »

1 Tacite, *Germ*. c. 5. — 2 Lex Alaman, t. 79. — 3 Tacit. *de Morib. Germ.* c. 16. — 4 Tac. *ibid.* c. 17.

Coutumes des Doriens et des Anciens de Thèbes.

contre le négoce ; quiconque n'y avait pas renoncé dix ans auparavant, était, par une loi, exclu des magistratures [1].

Chez les Spartiates, les arts mécaniques, ainsi que l'agriculture, étaient confiés aux Hilotes, qui fabriquaient les armes, les clefs, les lits, les tables, les chaises, les étoffes. Les Thébains frappèrent les artisans de la même réprobation politique que les marchands [2].

VIII. Pendant plusieurs siècles après leur établissement dans le Péloponèse, les Doriens n'eurent pas de villes. Ceux de Laconie, divisés en cinq tribus, habitaient cinq bourgades dont la réunion, mais dans des temps bien postérieurs, forma la ville de Sparte. Même après cette réunion, Sparte n'offrit jamais un tout continu, et l'ancienne division par bourgades, qui devinrent autant de quartiers, se fit remarquer par la distance plus ou moins grande qui existait entre les divers quartiers [3].

Les maisons des Spartiates étaient simples et construites sans art. On ne travaillait les portes qu'avec la scie; les planchers, qu'avec la cognée : des troncs d'arbres à peine dépouillés de leurs écorces servaient de poutres [4].

IX. Les Spartiates avaient conservé la rusticité primitive de leurs vêtemens. Ils portaient tous une tunique très-courte et tissue d'une laine grossière ; ils jetaient par-dessus un manteau ou une grosse cape [5].

noph. *de Repub. Lac.* c. 7. Plut. *in Lyc.* 1 Arist. *de Rep.* l. III, c. 6. — 2 Plut. *in Lyc.* Arist. *de Rep.* l. VI, c. 7. — 3 Hérod. l. I, c. 65. Thucyd. l. I, c. 10, et les Notes de Barthél. *Voy. d'Anach.* c. XLI, sur le nombre des tribus et le plan de Lacédémone.

4 Plutarque, *in Lycurg. Apophth. Lacon.* t. II, p. 210, 227.

5 Plut. *Apophth.* t. 2, p. 210, et *in Phoc.* Plat. *in Protag.* t. I, p. 342. Aristoph. *in Vesp.* v. 474; scol. *ibid.*

Coutumes des Germains.

X. L'ignorance des Germains était profonde, leur aversion pour toute espèce d'instruction insurmontable. On ne peut séparer l'idée de leur invasion en Europe de celle de la perte des lettres et des sciences. Théodoric, qu'on a surnommé l'Auguste des Barbares, ne savait pas écrire, quoiqu'il eût été élevé à Constantinople. Et quand Charlemagne voulut sortir lui-même de l'ignorance, dont il essayait de tirer sa nation, il fut obligé d'apprendre à lire à trente ans.

XI. Les Germains, dit Tacite, n'ont qu'une sorte de spectacle toujours le même dans leurs assemblées : des jeunes gens, dont c'est le passe-temps, sautent tout nus au milieu de mille pointes d'épées et de framées menaçantes : l'unique prix d'un divertissement si périlleux, c'est le plaisir des spectateurs [1].

XII. Les Germains ne déploient aucun faste dans les funérailles : le tombeau est de simple gazon. Ils méprisent les constructions laborieuses et superbes, et croiraient leurs morts étouffés sous ces masses énormes. Ils s'affligent et regrettent long-temps ; mais ils pleurent et se lamentent peu [2].

Coutumes des Doriens et des Arnéens de Thèbes.

X. Parmi les Spartiates, les uns ne savaient ni lire ni écrire ; d'autres savaient à peine compter : ils n'avaient aucune notion des arts et des sciences [1]. A la profonde ignorance des Spartiates, les Arnéens joignaient la stupidité, comme nous l'établirons bientôt sur des preuves irrécusables.

XI. Dans les fêtes de Diane Orthia, les Spartiates livraient leurs enfans aux coups de fouet. Ils les divisaient habituellement en deux bandes, et leur faisaient exécuter des luttes et des combats, où le sang coulait souvent. Ces exercices dataient du temps de Lycurgue ; car l'une des deux troupes d'enfans prenait le nom du législateur. On ne connaît donc pas les divertissemens primitifs des Spartiates. Si ceux qui leur furent substitués différaient dans la forme de ceux des Germains, ils s'en rapprochaient dans le fond. Les deux nations prenaient plaisir à voir leur jeunesse donner un défi à la douleur, aux dangers, à la mort [2].

XII. Les tombeaux des Spartiates étaient sans ornemens comme leurs maisons ; les pleurs et les sanglots n'accompagnaient ni les dernières heures du mourant ni ses funérailles : le deuil ne durait que onze jours [3].

IV. *Dans la plupart des pays envahis par les Thessaliens, les Arnéens, les Doriens, la civilisation fait place à la barbarie.* — En résumant les détails précédens, on voit que les Thessaliens, les Arnéens et les Doriens ne se livraient ni à l'agriculture, ni à la navigation, ni au commerce, ni aux arts industriels, qu'ils tenaient pour vils ; ni aux arts libéraux et aux sciences, qu'ils méprisaient ; que, pour eux, la vie noble consistait tan-

[1] Tacit. *de Morib. Germ.* c. 24. — [2] Tac. *ibid.* c. 27.

[1] Isoc. *Panath.* Plat. *in Hipp. maj.* Ælien, *Var. histor.* l. XII, c. 50. — [2] Lucien, *de Gymn.* Cicéron, *Tuscul.* l. V c. 27. Plut. *Apophth. Lacon.* — [3] Plut. *Inst. Lacon.* t. 2, p. 238. Héraclides, *in Antiq. græc.* t. 6, p. 2,823. Barthélemy, *Voy. d'Anach.* c. 41, 43, 48.

tôt à consumer le temps dans l'oisiveté, tantôt à l'employer à la guerre, à la chasse, aux repas, aux spectacles. La seule différence qu'on découvre entre les Thessaliens et les deux autres peuples, c'est que les Thessaliens avaient donné chez eux accès à un luxe proscrit chez les Doriens et chez les Arnéens.

Or les Thessaliens subjuguèrent toute l'Hæmonie, comme le prouve leur conquête du pays des Magnètes et des Perrhæbes, situés aux extrémités de cette province, et leur tentative contre la Phocide[1]. Les Arnéens, depuis leur établissement à Thèbes jusqu'à la guerre Médique, étendirent leur domination sur les villes et territoires de Tanagre, Thespies, Coronée, c'est-à-dire sur la plus grande partie de la Bœotie[2]. Enfin les Doriens occupèrent militairement tout le Péloponèse, excepté l'Achaïe et l'Arcadie; et ceux de Sparte, en particulier, les plus grossiers de tous, commandèrent dès le huitième siècle à la Laconie et à la Messénie réunies.

Ces envahisseurs exercèrent sur les anciens habitans l'influence directe et continue du gouvernement qu'ils se réservèrent. Ils s'en incorporèrent une partie : ils commandèrent souverainement à une autre partie, qu'ils réduisirent soit à l'esclavage, soit à la servitude de la glèbe; enfin, ils entraînèrent dans leurs entreprises, dans leurs guerres continuelles ceux auxquels ils laissèrent la liberté[3]. D'où il résulte que dans tous les états ils altérèrent le caractère, les habitudes, les usages de l'ancienne population, et que, dans quelques-uns, ils les changèrent complètement.

D'après cet exposé, on peut déjà pressentir dans quel état tomba la Grèce après l'invasion de ces barbares. Les détails que nous allons présenter prouveront que du douzième au sixième siècle elle eut une espèce de moyen âge.

Dans le cours des siècles de première civilisation et des siècles héroïques, elle avait construit une quantité presque innombrable de villes, les avait entourées de murailles et de tours, les avait décorées de monumens dont plusieurs parties demeurent impérissables[4]. Durant les six siècles dont nous nous occupons, elle n'éleva pas un seul monument remarquable. Par suite de l'exil d'une partie de la population et des guerres continuelles qu'entreprennent ces nouveaux maîtres du pays, le nombre des villes et des habitans diminue d'une manière effrayante. « La Messénie, dit Strabon, est presque déserte. En comparant la multitude » des habitans qui couvraient autrefois la Laconie, avec son état présent, » la race des hommes paraît y manquer. En effet, sans compter Sparte, » on n'y trouve plus que trente petites villes : dans les anciens temps, » au contraire, elle était appelée la contrée aux cent villes[5]. » Or, l'on voit dans Plutarque que cette réduction de deux tiers avait eu lieu entre la conquête des Doriens et la législation de Lycurgue[6]; et l'on trouve

---

1 Athénée, l. vi, c. 18. Hérod. l. vii, c. 176. — 2 Hérod. l. v, c. 79. — 3 *Voy.* ci-après le paragraphe relatif aux gouvernemens et à l'état de l'ancienne population. — 4 *V.* ci-dessus, pag. 58, 64, 69, 70, 71, 81. M. de Pouqueville a fourni récemment des renseignemens sur beaucoup de ces villes. — 5 Strab. l. viii, p. 362, édit. de Casaubon, de 1620.

6 En effet, Plutarque, *in Lycurg.* dit : « Lycurgue partagea les terres de la Laconie

son explication dans les émigrations successives et forcée des anciens habitans [1]. En Argolide, Tirynthe, Mycènes, comptées autrefois parmi les plus importantes cités de la Grèce, se dépeuplent, s'affaiblissent, jusqu'à ce que la première s'efface, on ne sait même à quelle époque, de la carte politique; et que la seconde soit détruite de fond en comble par les Doriens d'Argos. Et il ne faut pas croire qu'en Argolide la puissance se déplace seulement; elle s'anéantit par l'effet désastreux de la conquête. En effet, Argos elle-même, qui hérite de la population de Mycènes et de Tirynthe, tombe au second rang parmi les villes de la Grèce. — Dans l'étroite lisière où se trouvent situées Sicyone, Corinthe, Epidaure, Trézène, Hermione, la marine et le commerce se soutiennent; mais ils périssent à Argos, en Achaïe, en Élide, en Messénie, en Laconie. Durant les siècles héroïques, ces deux derniers pays avaient une marine de 150 navires [2]. Réunis sous la domination de Sparte, ils n'en ont plus que 16 au temps de la guerre Médique [3]; et encore ces bâtimens sont-ils construits pour la circonstance. La même pénurie de vaisseaux se fait remarquer lors de la guerre du Péloponèse : pour combattre la marine d'Athènes, Sparte emprunte celle de Corinthe, de Syracuse et des Perses.

Au temps de la guerre de Troie, les Bœotiens possédaient le plus grand nombre de villes de tous les peuples de la Grèce; avaient préservé leur pays des inondations du Copaïs par les prodigieuses excavations du mont Ptoos; bâti le trésor de Minyas; amassé des richesses passées en proverbe; construit enfin les plus grands vaisseaux qu'on eût encore lancés sur la mer Ægée [4]. De pareils ouvrages supposent déjà une industrie et des combinaisons dont un peuple ingénieux est seul capable. L'existence de leurs poètes Bacis [5], Tirésias, Daphné, achève de prouver que les Bœotiens étaient parvenus, durant les siècles héroïques, à un développement intellectuel remarquable. Sous la domination des Arnéens, leurs villes diminuent; leurs canaux du mont Ptoos s'engorgent, faute d'être entretenus [6]; leur marine, dont il subsistait encore quelques débris au milieu du dixième siècle [7], périt dans les siècles suivans : en effet, tandis qu'ils combattent encore pour les Grecs et autour de Léonidas aux Thermopyles, ils ne peuvent augmenter d'un seul vaisseau la flotte d'Artémisium [8]; et plus tard, au temps d'Epaminondas, ils essaient de recréer une marine [9], tentative qui prouve qu'ils en manquaient auparavant. Enfin la grossièreté de leurs maîtres les gagne, et bientôt ils méritent la réputation du peuple le plus

---

» en trente mille parts, qu'il distribua à ceux de la campagne. » Il est évident par ce passage qu'au temps de Lycurgue il n'y avait plus en Laconie, sans compter les Spartiates, que 30,000 habitans ; et en donnant 1000 habitans à chaque ville, on n'a plus que trente petites villes.

1 *Voy*. la seconde partie de ce chap. p. 153, et la troisième partie. — 2 Homère, *Ili*. l. II, v. 587, 602. — 3 Hérodote, l. VIII, c. 43. — 4 *Voy*. page 151, et les chap. VII, VIII. — 5 Hérodot. l. VIII, c. 20, et Pausan. l. IX, c. 17, rapportent des oracles de Bacis. — 6 Alexandre le Grand chargea un homme de Chalcis de les nettoyer. Strab. l. IX, p. 407. — 7 Hésiode, qui vivait à cette époque, indique le jour favorable pour commencer la construction d'un navire. *Opera et Dies*. — 8 Hérodot. l. VII, c. 222, 233; l. VIII, c. 1. — 9 Diod. Sic. l. XV, p. 387, 388, *de Rhod*.

ignorant et le plus stupide de la Grèce. Hésiode, qui, par son génie, semblerait protester contre les conséquences dégradantes que nous attachons à la conquête Arnéenne, justifie au contraire nos observations par sa naissance et par ses ouvrages. En effet, originaire de Cumes en Asie, il accuse les mœurs des barbares parmi lesquels il a été transplanté, maudit son siècle, regrette les hommes et les temps du siége de Troie, et s'écrie douloureusement : « Hélas! pourquoi ai-je reçu la vie dans la cinquième race » des hommes? Que n'ai-je pu mourir plus tôt, ou naître plus tard [1]! »

Les villes et la population de l'Hæmonie semblent avoir peu souffert de la conquête des Thessaliens; mais cette conquête y détruisit la marine et le commerce extérieur. L'Hæmonie, qui possédait deux cent quatre-vingts navires au temps de la guerre de Troie [2], n'a plus un seul vaisseau, au moins armé en guerre, lors de la guerre Médique. Deux faits établissent cette vérité : 1° les Thessaliens, alors encore fidèles à la cause des Grecs, joignent leur cavalerie à l'armée des confédérés qui va camper à Tempé; mais ils sont hors d'état d'envoyer un seul vaisseau à leur flotte qui mouille dans le port d'Alos [3]; 2° dans le quatrième siècle avant notre ère, Jason de Phères projette de leur rendre une marine [4], et son projet même prouve qu'ils en manquaient complètement. Dans les ports creusés, avant leur domination, ils recevaient les étrangers, et leur vendaient l'excédant de leurs denrées et de leurs esclaves; mais ils n'allaient pas eux-mêmes chercher chez l'étranger les denrées dont ils avaient besoin : ils n'avaient pas de commerce, à proprement parler. La conquête des Thessaliens étouffa également tous les germes de développement intellectuel. Dans les siècles qui la suivirent, l'Hæmonie ne produisit pas un seul législateur, pas un philosophe, pas un écrivain, pas un artiste; et quand elle voulait se parer de quelques noms célèbres dans la poésie ou dans la science, elle était réduite à déterrer, au commencement des siècles héroïques, ceux du second Orphée, de Thamyris, de Linus, auxquels elle prétendait avoir donné naissance. Aussi stérile en grands politiques, en grands capitaines, elle n'en compta pas un seul avant, pas un seul après Jason de Phères, contemporain d'Epaminondas.

Pour rendre plus sensibles les résultats de la conquête des Thessaliens, des Arnéens, des Doriens, nous allons dresser l'état comparatif de la marine grecque, au temps de la guerre de Troie, et au commencement de la guerre Médique.

Dans son catalogue [5], Homère a énoncé la quotité et la grandeur des navires possédés par chaque peuple du Péloponèse, de la Grèce centrale, de l'Hæmonie (Thessalie) et des îles de la Grèce. Qu'on ajoute aux vaisseaux envoyés contre Troie par les peuples de ces quatre pays, le nombre approximatif des bâtimens que les Phæaciens ou Corcyréens possédaient, mais qu'ils ne joignirent pas à la flotte des Grecs, et l'on aura alors l'état le plus complet, le plus détaillé, de la marine grecque à l'époque de la guerre de Troie.

Voici avec quels renseignemens on peut dresser l'état de la marine grecque au com-

---

1 Hésiode, *Opera et Dies*. Le père d'Hésiode était de Cumes, l'une des villes æoliennes de l'Asie mineure : il l'avait quittée pour s'établir à Ascra.

2 Hom. *Ili*. l. II, v. 681-760. — 3 Hérod. l. VII, c. 173. — 4 Xénoph. *Hellen*. l. VI. Le discours de Jason prouve qu'ils en étaient encore à se procurer les bois de construction nécessaires pour créer cette marine en projet. — 5 Hom. *Ili*. l. II, v. 494 et suiv.

mencement de la guerre Médique, c'est-à-dire au temps où Darius ôtait le commandement à Mardonius pour le donner à Datis, et où les Athéniens étaient en guerre avec les Eginètes [1]. Hérodote nous apprend que la marine des Athéniens se composait alors de 70 vaisseaux; celle des Eginètes, vaincus en bataille rangée, vainqueurs par surprise, était inférieure; celle des Corinthiens s'élevait à 40 navires, celle des Corcyréens à 60. Thucydide indique quelles étaient la dimension et la forme des bâtimens de ces quatre peuples, et de ceux appartenant aux autres états grecs [2]. Pour connaître l'état des forces navales des autres états de la Grèce, il faut voir, dans les catalogues dressés par Hérodote [3], les contingens qu'ils fournirent douze ans plus tard pour les batailles d'Artémisium et de Salamine. Ces catalogues donneraient une très-fausse idée du nombre de vaisseaux possédés par Athènes à l'époque de sa guerre contre Egine, parce que, précisément dans l'espace de ces douze années, et par une circonstance particulière, elle augmenta prodigieusement sa marine [4]. Mais les autres états grecs ne s'étant pas trouvés dans de semblables circonstances, leur marine a dû très-peu varier, quant au nombre, dans l'intervalle écoulé entre la guerre d'Egine et la bataille de Salamine; et les renseignemens contenus dans les catalogues sur le nombre de leurs vaisseaux à la dernière époque, sont des indications à peu prés exactes du nombre de vaisseaux qu'ils possédaient à la première.

Les Thessaliens n'ayant pas envoyé de vaisseaux à la flotte d'Alos, tandis qu'ils envoyaient leur cavalerie combattre avec les Grecs à Tempé [5]; les Bœotiens n'ayant fourni aucun contingent à la flotte d'Artémisium, pendant qu'ils mouraient aux Thermopyles près de Léonidas [6]; les Eléens n'ayant fourni non plus aucun contingent aux flottes d'Artémisium ni de Salamine, pendant qu'ils marchaient avec les Péloponésiens pour défendre l'Isthme [7]; nous en avons conclu que ces trois peuples n'avaient pas alors de marine, et à plus forte raison dix ans auparavant.

C'est un état de marine grecque, au commencement de la guerre Médique, que nous avons voulu dresser, et non pas un catalogue des puissances maritimes qui prirent parti contre ou pour les Perses. Nous aurions donc ajouté à la masse des vaisseaux grecs ceux des Argiens et des Achéens, qui dès le principe se déclarèrent en faveur de l'étranger, si quelque historien leur en attribuait. Mais n'ayant trouvé aucune trace de leur marine, ni dans ce temps, ni même dans les temps postérieurs, nous n'hésitons pas à les ranger parmi les peuples qui en étaient privés [8].

Dans le tableau suivant, le nombre porté à côté du nom de chaque province est celui des vaisseaux qu'elle possédait à l'époque de la guerre de Troie et au commencement de la guerre Médique.

---

1 Hérodote, l. VI, c. 92 et 94. Le lecteur fera attention qu'il s'agit de l'état de la marine grecque avant Marathon, et non pas à Artémisium et à Salamine.

2 Hérodote, l. VI, c. 92. Thucyd. l. I, c. 10, 13, 14. — 3 Hérodote, l. VIII, c. 1, 14, 43 et suivans.

4 Dans l'intervalle entre la guerre contre les Eginètes et la bataille d'Artémisium, les Athéniens portèrent le nombre de leurs vaisseaux de 70 à 200, en y comprenant 20 vaisseaux prêtés aux Chalcidiens. Hérod. l. VI, c. 92; l. VII, c. 144; l. VIII, c. 1, 14. — 5 Hérod. l. VII, c. 173. — 6 Hérodot. l. VII, c. 222, 223; l. VIII, c. 1. — 7 Hérodote, l. VIII, c. 72, 1, 43.

8 Barthélemy, c. 37, t. III, pag. 464, pense comme nous que les Achéens de l'Ægialus n'avaient ni marine ni commerce.

Etat de la marine en Grèce au temps de la guerre de Troie.

HAMONIE (Thessalie) [1].

Les cinq provinces nommées plus tard Pélasgiotide, Histiæotide, Magnésie, Phthiotide, Thessaliotide, ont toutes une marine : les cantons des Arnéens et des Doriens seuls en manquent.

Pélasgiotide.		
Histiæotide.		
Magnésie.		280
Phthiotide.		
Thessaliotide.		

GRÈCE CENTRALE [2].

Ætolie.	40	
Phocide.	40	
Bœotie.	80	250
Locride.	40	
Attique.	50	
Acarnanie (*ses vaisseaux sont réunis avec ceux d'Ithaque*).		

PÉLOPONÈSE [3].

Arcadie.	0	
Elide.	40	
Messénie.	90	
Ægialus. Corinthie. Sicyonie. Argolide.	. . 240	430
Laconie, Salamine. .	60	

ILES [4].

Corcyre, Ithaque. Dulichium, etc.	. 92	
Eubée.	52	144
Total [5].		1,104

Etat de la marine en Grèce au commencement de la guerre Médique, l'an 492.

THESSALIE [1].

Les provinces de la Thessalie, encore unies aux Grecs, ne peuvent envoyer un seul vaisseau à la flotte d'Alos, parce qu'elles manquent de marine.

Pélasgiotide.		
Histiæotide.		
Magnésie.		0
Phthiotide.		
Thessaliotide.		

GRÈCE CENTRALE [2].

Ætolie.	0	
Phocide.	0	
Bœotie.	0	
Locride.	7	100
Attique (*Athènes, Mégare*). . .	90	
Acarnanie (*Leucade*).	3	

PÉLOPONÈSE [3].

Arcadie.	0	
Elide.	0	
Messénie.	0	
Achaïe.	0	89
Corinthie. Sicyonie. Argolide.	. 73	
Laconie.	16	

ILES et EPIRE [4].

Corcyre, Ambracie. .	67	
Eubée, Egine, Cyclades.	75	142
Total.		331

A la première inspection de ce tableau comparatif, deux remarques se présentent d'elles-mêmes. La Grèce, au commencement de la guerre Médique, l'an 492, avait perdu à peu près les trois quarts des vaisseaux qu'elle possédait à l'époque de la guerre de Troie. A cette dernière époque, sur les dix-neuf provinces contenues dans le Péloponèse, la Grèce

[1] Homère, *Ill.* l. II, v. 681-760. — [2] Homér. *ibid.* v. 494-535, 638-645. — [3] Hom. *ibid.* v. 559-625. — [4] Hom. *ibid.* v. 557, 625, 536-545, 637. Et pour le contingent approximatif des Phœaciens, ce que dit le poète de leur puissance navale, *Odys.* l. VII, v. 109; l. VIII, v. 247, 560. [5] A la p. 117, il s'agissait des vaisseaux envoyés contre Troie et s'élevant à 1,064 : il s'agit ici de tous les vaisseaux que possédait la Grèce à l'époque de la guerre de Troie.

[1] Hérodote, l. VII, c. 173, et nos remarques, page 148. — [2] Hérodote, pour Athènes, l. VI, c. 92; pour les autres états, l. VIII, c. 1, 14, 44, 45, et nos remarques, page 147. — [3] Hérodote, l. VIII. *ibid.* Dans l'Argolide, c'est Trézène, Epidaure, Hermione, et non Argos, qui ont quelques vaisseaux. — [4] Hérodote, pour Corcyre, l. VII, c. 168; pour les autres, l. VIII, c. 1, 46, 47, 48.

centrale et l'Hæmonie, une seule province, l'Arcadie, et deux cantons, ceux des Arnéens et des Dorieus, étaient seuls sans marine. Au commencement de la guerre Médique, sur les dix-neuf provinces grecques, douze étaient privées de marine.

Comparons maintenant la grandeur, la force et la légèreté des bâtimens des deux époques. Homère [1] dit que les vaisseaux de Philoctète ne portaient que 50 hommes; c'est ce que les Grecs nommaient des pentécontores: mais le poète les signale comme les plus petits de la flotte grecque, et laisse entendre qu'il n'en existait pas d'une aussi faible dimension dans aucun des autres états. Ceux des Bœotiens, les plus grands, contenaient 120 hommes [2]. Thucydide prétend que ces vaisseaux, les plus grands comme les plus petits, n'étaient pas pontés [3]. Prenons pour une preuve cette assertion qu'on pourrait contester relativement aux navires bœotiens, et voyons, d'après le témoignage du même auteur, quelles étaient la construction et la capacité des vaisseaux grecs au temps de la guerre entre Égine et Athènes, l'an 492. « Les vaisseaux, dit-il, conformes à » l'ancienne construction, étaient non pontés..... Les Corinthiens chan- » gèrent les premiers la forme des vaisseaux, adoptant une manière à peu » près semblable à celle d'aujourd'hui. On sait que le constructeur Ami- » noclès, de Corinthe, fit aussi quatre vaisseaux pour les Samiens... Telles » furent alors les plus puissantes marines: elles employaient peu de tri- » rèmes, et étaient encore composées de pentécontores et de vaisseaux » longs. Peu avant la guerre Médique et la mort de Darius, les Corcy- » réens eurent une quantité de trirèmes. C'était la seule flotte considéra- » ble avant la guerre de Xerxès; car les Eginètes, les Athéniens et plusieurs » autres n'en avaient que de faibles, et qui n'étaient guère composées » que de pentécontores [4]. » Ainsi, au temps de la guerre entre Athènes et Égine, l'an 492, les Corcyréens, seuls de tous les Grecs, possédaient une quantité de trirèmes assez considérable, et qu'Hérodote fixe à soixante [5]. Corinthe n'en avait qu'un très-petit nombre. La marine d'Athènes, d'Égine et de presque tous les autres Grecs, se composait exclusivement de pentécontores, c'est-à-dire de bâtimens qui n'excédaient pas en grandeur ceux de Philoctète, ou les plus petits de la flotte de Troie. On voit par le témoignage des mêmes auteurs que la nécessité de périr ou de résister aux armées navales de Xerxès, amena, mais seulement dans les années suivantes, les Athéniens, les Eginètes et quelques autres peuples, à construire, sur le modèle de ceux de Corcyre et de Corinthe, des bâtimens pontés en partie [6].

Ainsi du treizième au cinquième siècle, dans tous les états de la Grèce, excepté deux, les vaisseaux qui pour le nombre étaient diminués des trois quarts, n'avaient pas moins perdu sous le rapport de la dimension.

---

[1] Hom. *Ili.* l. II, v. 719. — [2] Hom. *Ili.* l. II, v. 510. — [3] Thucyd. l. I, c. 10, 13, 14. — [4] Thucyd. *ibid.* — [5] Hérod. l. VII, c. 168.

[6] Thucyd. l. I, c. 14 « Ce fut même assez tard, et quand Thémistocle, *qui prévoyait* » *l'invasion des barbares*, eut persuadé aux Athéniens, alors en guerre avec les Eginètes, » de construire les vaisseaux sur lesquels ils combattirent (à Artémisium et à Salamine), » et qui n'étaient pontés qu'en partie. »

Ainsi les Corinthiens et les Corcyréens pouvaient seuls en Grèce, l'an 492, opposer des navires égaux en grandeur à ceux possédés par les Bœotiens, l'an 1280, et contenant 120 hommes.

Après avoir constaté les pertes énormes que la Grèce avait essuyées sous le rapport de la marine, on peut estimer, par analogie, celles qu'elle éprouva dans tous les autres principes de sa prospérité et de sa civilisation, par suite de la conquête des Thessaliens, des Arnéens, des Doriens. Du douzième siècle à la fin du sixième, elle subit, dans leur entier, les conséquences attachées à une invasion de barbares : elle eut un moyen âge.

Quelques villes renfermées dans l'étroite lisière de l'Attique, de l'Isthme, et du rivage de l'Argolide, échappèrent en partie à ces funestes résultats. Ces villes furent Athènes, Mégare, Corinthe, Sicyone, Trézène, Épidaure et Cléone. Elles échappèrent à la barbarie générale ; elles conservèrent quelques débris de la civilisation des âges héroïques, par la même raison qu'elles retinrent un peu de marine. Poussées à la navigation par la stérilité de leur sol, situées sur la mer Egée, elles pouvaient communiquer avec ces Grecs de l'Asie mineure, qui, du dixième au sixième siècle, parvenaient au plein développement des arts, des sciences, des lettres, pendant que la Grèce d'Europe s'associait à l'ignorance de ses conquérans.

SECONDE PARTIE.

Etat général des personnes et des terres; gouvernemens et révolutions chez les peuples du Péloponèse, de la Thessalie et de la Grèce centrale, du douzième au sixième siècle.

Nous venons d'examiner les résultats de la conquête des Thessaliens, des Arnéens, des Doriens, des fugitifs du Péloponèse, sous le rapport de la civilisation et de l'industrie; nous allons rechercher maintenant quelles conséquences elle entraîna relativement à l'état de la propriété territoriale, et à l'état politique et civil des personnes depuis le douzième jusqu'au sixième siècle.

§ I. — *Etat général des personnes et des terres, chez les anciens habitans de l'Hæmonie, du Péloponèse et de la Grèce centrale, du douzième au sixième siècle.*

I. *Les conquérans souverains, les anciens habitans sujets.* — Dans les temps qui suivent immédiatement leur conquête, les Thessaliens, les Arnéens, les Doriens ne chassent que les étrangers Hellènes, Thraces et Pélasges établis précédemment, et devenus souverains dans la Thessalie, la Bœotie et le Péloponèse. Les fugitifs du Péloponèse, passés en Attique, n'expulsent personne. Les conquérans permettent aux indigènes, formant la masse de la population, de demeurer dans le pays. Ils leur laissent leur religion, leurs coutumes, leur liberté, la plus grande partie de leurs terres. Mais dès le principe, ils les contraignent à leur céder une partie

déterminée de leur territoire, à reconnaître leurs chefs pour rois [1], et à renoncer à tous les droits politiques. *L'isonomie* est l'avantage d'être gouvernés par les mêmes lois, de participer aux droits de citoyens et aux magistratures de l'état. Les Doriens d'Argos la refusent aux habitans de l'Argolide pendant près de sept siècles, jusqu'à l'an 514, époque à laquelle, « après le carnage de leur armée, près de leur hebdomos, ils furent contraints de recevoir les *habitans de la campagne* au nombre de » leurs citoyens. [2] » Les Doriens de Messénie refusent également l'isonomie aux Messéniens dès leur arrivée ; les Doriens de Sparte la retirent aux Laconiens peu après la leur avoir accordée [3]. Les Æoliens et Ioniens, passés dans l'Attique, privent de tous les droits politiques les anciens habitans appelés par les historiens *Thêtes* et *Montagnards* : cet état de choses dure jusqu'à Solon, lequel leur accorde « quelque part dans » le gouvernement et la faculté de voter dans les assemblées, » dont ils n'avaient pas joui auparavant [4]. Les conquérans sont donc déjà souverains, et les anciens habitans, sujets.

II. *Une partie des anciens habitans chassés de la Grèce.* — Dès que les envahisseurs se sont affermis et ont accru leurs forces, en recevant des étrangers dans leurs rangs [5], ils s'emportent à tous les abus de la force, à tous les excès de la conquête. Les Thessaliens, les Arnéens, les fugitifs du Péloponèse réduisent une notable partie de la population de l'Hæmonie, de la Bœotie, de l'Attique, à émigrer en Asie et à former les colonies appelées æoliennes et ioniennes. Depuis la fin du régne d'Eurysthènes jusqu'à la seconde guerre de Messénie, les Doriens de Sparte forcent, à sept reprises différentes, quelques tribus des anciens habitans à sortir de la Laconie, et à aller chercher une nouvelle patrie dans l'Ægialus, les Cyclades, l'Asie mineure et l'Italie méridionale [6]. Les Do-

---

1 Pausan. l. v, c. 4. « Oxylus maintint les honneurs qu'on rendait, suivant d'anciens » rites, aux héros, et les sacrifices funèbres qu'on offrait à Augias. Il laissa pour tout le » reste les anciens Epéens tranquilles : il exigea seulement qu'ils *reçussent les Ætoliens* » *dans le pays et fissent un nouveau partage de terres avec eux*. » L. ii, c. 13. « Les » Phliasiens consentirent à rester dans le pays, en reconnaissant Regnidas pour roi, et » *en faisant un nouveau partage de terres avec les Doriens*. » L. iv, c. 3. « En consentant » à *partager les terres avec les Doriens* et à reconnaître Cresphontes pour roi, les anciens » habitans restèrent tous dans la Messénie. »

2 Aristote, *de Rep.* l. v, c. 3. Plutarq. *de Virtut. mulier*, t. ii, p. 245.

3 Ephore dans Strabon, l. viii, p. 361, B. Cresphontes avait accordé l'isonomie aux Messéniens ; les Doriens le contraignirent à la leur retirer. Eurysthènes et Proclès, redoutant pour les Doriens de Sparte, alors peu nombreux, la multitude des habitans de la Laconie, leur avaient accordé l'isonomie. Agis, fils d'Eurysthènes la leur retira. Strabon, l. viii, p. 365. Isocrate, *in Archid.* t. ii, p. 52, 68, édit. Auger, 1782. — 4 Plutarque, *in Solon.*

5 Aristote, *de Repub.* l. ii, c. ix. « Sous les premiers rois de Sparte, pour remédier au » manque de population, le droit de cité fut accordé à plusieurs étrangers. » Plutarq. » *Inst. Lac.* t. i, p. 955. Il est présumable que les autres Doriens en firent autant.

6 Paus. l. iii, c. 1, 2, 3 ; l. vii, c. 6 ; l, x, c. 10. Hérod. l. iv, c. 147. et Strab. l. viii, p. 364. Ces émigrés fondèrent les colonies Doriennes et Achéennes. Ils s'appelaient Achéens, du nom que leur avaient donné les Achéens de la Phthiotide, venus avec Pélops.

riens d'Argos chassent de l'Argolide les Asinéens et les Dryopes [1].

III. *Une autre partie réduite à l'esclavage, ou à la servitude de la glèbe.* — Les conquérans chargent d'un tribut [2] les indigènes demeurés en Grèce, et punissent la résistance de ceux qui le refusent, par l'esclavage plein et entier ou par la servitude de la glèbe. Jusqu'alors on n'avait ôté la liberté qu'à ceux auxquels on aurait pu ôter la vie sur le champ de bataille : l'esclavage auquel on les réduisait n'atteignait pas la ville, la nation à laquelle ils appartenaient. L'extension de la servitude à des populations entières est une innovation introduite par les Thessaliens et Doriens, propagée par eux dans la moitié de l'Hæmonie et du Péloponèse. « Les Thessaliens et les Spartiates, dit Théopompe, *sont les premiers* » peuples en Grèce qui eurent des serfs. Ils les prirent parmi les anciens » habitans du pays qu'ils occupent maintenant ; les Thessaliens, parmi les » Perrhèbes et les Magnètes [3] ; les Spartiates, parmi les Achéens. Les Thes» saliens donnèrent à leurs serfs le nom de *Pénestes*, et les Spartiates, » celui d'*Hilotes* [4]. »

Parmi les pénestes, ceux qui descendaient des Bœotiens restés à Arné [5], n'étaient que serfs de la glèbe. Aux termes de leur ancienne capitulation, ils ne pouvaient être ni tués, ni vendus, ni transportés hors du pays. En cédant la propriété, ils avaient conservé la ferme des terres ; ils pouvaient amasser un pécule, et quelques-uns devinrent dans la suite plus riches que leurs maîtres [6].

La condition des pénestes, issus des Perrhèbes et des Magnètes, était bien plus rigoureuse, au rapport de Denys d'Halicarnasse : « Les Thessa» liens les traitaient avec une insupportable fierté ; ils les obligeaient à » des fonctions indignes d'hommes libres ; ils les menaçaient de coups » s'ils ne faisaient ce qu'on leur ordonnait : en toute occasion, ils les » traitaient comme des esclaves achetés à prix d'argent. Ils les appelaient » pénestes (gens pauvres), et par ce nom de mépris leur rappelaient et » leur reprochaient leur misère. » Ailleurs, on voit que leur vie était à la merci des Thessaliens, et que ceux-ci les vendaient comme une denrée aux peuples de la Grèce. Ces circonstances, et les fréquentes révoltes des pénestes, prouvent à la fois leur détresse, leur désespoir et leur multitude [7].

Pendant la paix, les hilotes cultivaient les terres, sous une redevance inférieure au produit réel, et exerçaient les arts mécaniques. A la guerre, ils suivaient les Spartiates dans leurs expéditions. Ils ne pouvaient être ni vendus hors des frontières, ni affranchis par leurs maîtres ; mais l'état accordait à quelques-uns d'entre eux la liberté et le droit de cité, quand ils rendaient des services à la communauté. Tel fut, dans le principe, le sort des hilotes. Il s'aggrava, lorsque, pleins du souvenir de la liberté, ils tentèrent de la recouvrer, par de justes mais malheureuses révoltes. Alors les Spartiates les condamnèrent à mort sur les plus légers soupçons, en

---

[1] Pausan. l. IV, c. 8. — [2] Strab. l. VIII, p. 365. Ce fut à l'occasion de ces tributs que les habitans d'Hélos prirent les armes. — [3] Les Æoliens de la Magnésie. Hérod. l. VII, c. 176. — [4] Théopompe, l. XVII, dans Athén. l. VI, c. 18, t. II, p. 515, édit. Schweigheuser. — [5] *Voy.* ci-dessus, p. 121. — [6] Athén. *ibid.* p. 511. — [7] Denys d'Hal. *Ant. rom.* l. II. Athén. *ibid.* Aristoph. *in Plut.* v. 520, et le scol. Arist. *de Rep.* l. II, c. 5, 9.

exterminèrent jusqu'à 2,000 à la fois, et les abandonnèrent à leurs enfans, qui allèrent à la chasse aux hilotes, comme ailleurs on va à la chasse aux animaux féroces [1].

L'hilotisme existait chez les Doriens de Messénie et d'Argos, comme chez ceux de Sparte. C'étaient des hilotes, seulement sous un autre nom, que ces esclaves par lesquels les Messéniens se faisaient suivre à la guerre; auxquels ils imposaient, à l'exemple des Spartiates, les plus rudes tratravaux de la milice; qu'ils chargeaient des pieux nécessaires pour élever les retranchemens [2]. C'étaient des Hilotes que ces esclaves d'Argos, qui, après la défaite et le massacre des Argiens par Cléomènes, profitèrent de l'occasion favorable pour se saisir du gouvernement; qui, dépouillés plus tard par les fils de leurs maîtres parvenus à l'âge d'hommes, se retirèrent à Tirynthe et soutinrent contre eux une longue guerre [3]. Parfaitement semblable aux Hilotes de Sparte, ces esclaves différaient des campagnards de l'Argolide. Ces derniers, privés jusqu'à la même époque de tous les droits politique et du droit de cité à Argos, avaient conservé leur liberté et des terres : ils formaient une classe correspondante à celle des Laconiens dans l'état de Sparte [4].

Voyons maintenant quel fut le sort de l'ancienne population dans l'Attique, la Bœotie et l'Ægialus. Une quantité considérable des anciens habitans quitta l'Attique de gré ou de force, pour passer dans l'Asie mineure. Ceux qui restérent dans le pays, à Athènes, devenus moins nombreux, purent être opprimés plus facilement. Le despotisme des Æoliens et des Ioniens, venus du Péloponèse et alors dominateurs du pays, fut mis à l'aise par ces circonstances, et ne tarda pas à s'exercer. Ils s'emparèrent d'une partie considérable des terres, dont ils chassèrent les indigènes. Les uns se retirèrent vers le rivage, où le commerce fournit bientôt à leurs besoins; les autres fuirent sur les montagnes voisines d'Athènes.

Nous pensons [5] que les Æoliens et les Ioniens ne leur firent pas subir ni l'esclavage ni la servitude de la glèbe en masse, bien que, par l'extrême misère à laquelle ils les réduisirent, ils eussent amené un certain nombre d'entre eux à engager leur liberté : dans cette classe, il y eut des esclaves, mais cette classe n'était pas esclave. Les anciens habitans qui la composaient, nommés *Thêtes* ou *Montagnards* [6], ne doivent pas être assimilés aux Pénestes de Thessalie, ni aux Hilotes du Péloponèse, mais bien aux *Laconiens* et aux *Campagnards* d'Argos. Comme ces der-

---

[1] Plut. *in Lycurg. Inst.* et *Apopht. Lac.* Strab. l. VIII, p. 365. Aristote cité par Plut. *in Lyc.* Aristoph. *in Thesmoph.* Hérodote, l. VII, c. 229, et l. IX, c. 10. Héraclid. *de Politiis*, in Thes. *Ant. græc.* t. VI, p. 2,822. Barthélemy, c. 35, 42. — [2] Pausan. l. IV, c. 7, 9. — [3] Hérodot. l. VI, c. 83. — [4] Arist. *de Rep.* l. V, c. 3. Plut. *de Virt. Mulier.* t. II, p. 245, reprend à tort Hérodote, et confond lui-même deux classes très-distinctes.

[5] Voici les raisons sur lesquelles nous nous fondons : 1° Théopompe, dans Athénée, l. VI, c. 18, nomme les peuples qui eurent des serfs, et ne comprend parmi ces peuples ni les Ioniens, ni les Achéens, ni les Arnéens : il indique pareillement quelles nations furent réduites à l'esclavage de la glèbe, et ne fait pas mention de celles de l'Attique, de l'Achaïe, de la Bœotie ; 2° Plutarque, qui a composé les Vies de Solon et de Lycurgue, désigne positivement les Hilotes comme serfs, et n'assimile pas les Thêtes aux Hilotes.

[6] Denys d'Halic. *Ant. rom.* l. II. Plutarque, *in Solone*.

niers, les thètes furent privés du droit de cité et de toute participation au gouvernement jusqu'au temps de Solon. Du reste, dans ce que les historiens anciens ont appelé en Attique faction de la *Plaine* et faction de la *Montagne*, on ne peut méconnaître deux populations, l'une de conquérans, l'autre de vaincus; et leur situation respective comme leur nom offrent une frappante analogie avec ceux des *hommes des basses terres* et des *montagnards* de l'Ecosse, au moyen âge.

Nous pensons également que les Achéens et les Arnéens, devenus maîtres de l'Ægialus et de Thèbes, n'y introduisirent pas la servitude de la glèbe. De toutes les raisons qu'on peut alléguer en faveur de cette opinion, la plus forte est celle-ci. Dans l'Ægialus, à Thèbes, à Athènes, la démocratie s'établit plus tard. Elle ne s'établit au contraire jamais dans les états thessaliens : excepté à Argos, et par une circonstance particulière, elle ne s'établit jamais non plus dans les états doriens; elle combattit seulement l'aristocratie. Il faut donc que les anciennes populations de l'Ægialus, de Thèbes, d'Athènes, long-temps tyrannisées par les conquérans, aient conservé une force matérielle et une énergie morale, qu'avaient perdues les anciens habitans des états Doriens et Thessaliens.

§ II. — *Etat des conquérans, gouvernemens, révolutions, du douzième au sixième siècle.*

I. *Première organisation des conquérans.* — Les conquérans Thessaliens, Arnéens, Doriens, Æoliens et Ioniens partagent entre eux les terres dont ils se sont emparés de vive force, ou qui leur ont été cédées par les anciens habitans. Ce partage a lieu inégalement et selon le rang, entre les rois, qui ont la plus forte part, appelée domaine, les chefs, et tous les guerriers qui ont pris part à l'expédition [1].

Les rois fixent leur résidence dans les anciennes capitales de chaque état ou dans une ville centrale. Les chefs et les guerriers ne se dispersent pas sur une vaste étendue de pays : ils se concentrent au contraire, non-seulement dans une même province, mais même sur un seul point de cette province, auprès du roi. Ainsi tous les Doriens de Messénie s'établissent à Sténycleros; ceux de Laconie, dans Sparte ou autour de Sparte; ceux d'Argolide, à Argos : les divisions parties d'Argos, qui vont fonder de petits royaumes dans l'Argolide, la Sicyonie, la Corinthie, imitent ce qui a été fait dans l'établissement principal, et se cantonnent dans les lieux où le roi fixe sa résidence.

Dans chaque royaume, la ville habitée par ces princes et par les conquérans, est déclarée seule *cité*. Les conquérans sont seuls citoyens, peu-

[1] Les colonies, en accordant un domaine aux rois, imitaient ce qui existait en Grèce. Hérodote, l. IV, c. 161, parle du domaine de Battus, roi de Cyrène. Les chefs eurent la plus forte part après les rois, comme nous l'apprend Aristote, *de Republicâ*, l. II, c. 6. « A Corinthe, les fonds de terre avaient été inégaux dans le commencement; » c'est-à-dire à l'époque de la conquête dorienne. A Thèbes, il y eut également depuis la conquête des Arnéens inégalité de terres, et par suite, de fortunes : le législateur Philolaüs la consacra au VIIIe siècle. (Arist. *de Rep.* l. II, c. 12.) Isocrate, *in Archid.* t. II, p. 24, édit. d'Auger, dit : « Les Héraclides convinrent avec les Doriens de partager la Laco-» nie *entre tous les* guerriers qui prendraient part à l'expédition. »

vent seuls parvenir aux magistratures, à l'exclusion des anciens habitans.

Les rois divisent le pays en un certain nombre de districts, et y envoient des chefs ou rois inférieurs pour y commander avec une autorité subordonnée à la leur [1].

II. *Gouvernement.* — Tant qu'a duré la conquête, les rois supérieurs ont possédé le pouvoir absolu, décidé de tout par eux-mêmes, exercé un souverain empire sur les actions et même sur la vie des chefs et des guerriers. Cela était conforme à l'usage des siècles héroïques, et s'appelait *la loi du coup de main* [2]; mais l'expédition terminée, leur dictature militaire cesse, et un nouvel ordre de choses commence.

III. *Première période : les rois, les grands, le peuple, disputent et exercent tour à tour la puissance absolue.* — Les Arnéens établis à Thèbes, les Æoliens et les Ioniens émigrés à Athènes, ayant, dès la mort de leur second roi, remplacé par la république la monarchie qu'ils abolirent, ne laissent rien à dire sur eux durant cette période. Leurs révolutions trouveront place avec celles des autres peuples dans la période suivante. Nous ne nous occuperons ici que des nouvelles sociétés politiques formées par les conquérans Thessaliens, Doriens, Achéens, dans la Thessalie et dans le Péloponèse.

Dans toutes, on trouve, dès leur origine, des élémens pareils et un esprit uniforme. Toutes ont un roi : la royauté est héréditaire dans une maison [3] : cette maison appartient à la famille de Pélops, chez les Achéens; à la famille d'Hercules, chez les Thessaliens et les Doriens. Prés du roi se groupent un corps de grands, que les historiens grecs appellent les *premiers*, les *anciens*, les *meilleurs* [4], et le peuple, ou la masse des guerriers. Les conquérans, comme nous venons de le voir, se tiennent dans un rayon étroit, et là où les rois ont fixé leur siége. De plus, les citoyens de ce temps ne déposent jamais les armes, et s'acquittent tout armés des fonctions de la vie commune [5]; d'où il suit qu'ils peuvent toujours se réunir, se concerter, et qu'ils ont entre les mains ce qui est nécessaire pour exécuter immédiatement leurs résolutions.

Or, leur disposition prononcée, leur volonté unanime est de ne pas laisser aux rois la puissance absolue, de connaître au contraire et de décider par eux-mêmes de toutes les affaires importantes, ou, en d'autres

---

[1] Strab. l. VIII, p. 361. « Cresphontes divisa la Messénie en cinq parties : il rassembla » tous les Doriens dans Stenyclaros, qui fut déclarée seule *cité*..... p. 364. Eurysthènes » et Proclés divisèrent la Laconie en six parties. Après en avoir distrait une pour la don- » ner à celui qui leur avait livré la Laconie, ils gardèrent pour eux Sparte, dont ils firent » le lieu de leur résidence : quant aux autres, ils y envoyèrent des rois... Agis, fils d'Eu- » risthènes, retira aux Laconiens voisins de Sparte, l'isonomie, que son père leur avait » accordée. » — [2] Aristote, *de Repub.* l. III, c. 15.

[3] Les Agides et les Eurypontides, à Sparte; les Æpytides, en Messénie; les Bacchiades, à Corinthe; les descendans de Téménus, à Argos, se succèdent de père en fils. Pausan. l. II, c. 4 et 19; l. III, c. 1 et suiv.; l. IV, c. 3.

[4] Dans l'histoire, depuis la conquête, les grands sont toujours appelés par les auteurs πρῶτοι, les *premiers*; γέροντες, les *vieux*; ἄριστοι, les *meilleurs*. Dans l'histoire du moyen âge, depuis la conquête des nations germaniques, les grands sont appelés *proceres*, les premiers; *seniores*, les vieux; *optimates*, les meilleurs. Ce rapport est frappant. — [5] Thucyd. l. I, c. 6.

termes, d'exercer la souveraineté. « Dès le commencement, dit Pausanias, » les Doriens d'Argos montrèrent qu'ils voulaient être libres de leurs dé» terminations, et ne recevoir de lois que d'eux-mêmes [1]. » Au moment de l'établissement, les Doriens de Messénie s'indignèrent que Cresphontes eût, de sa propre autorité, accordé aux anciens habitans des droits égaux aux leurs, et le contraignirent à révoquer cet acte, fait sans leur concours et contre leurs intentions [2]. Pour se prémunir contre l'absolutisme, plusieurs peuples partagèrent l'autorité royale : les Spartiates, entre Eurysthènes et Proclès ; les Sicyoniens, entre Phalcès et Lacestades; les Messéniens, entre Androclès et Antiochus [3]. Tous limitèrent l'autorité des rois. « Ils leur imposèrent certaines conditions, » dit Aristote; « ils ne » leur laissèrent que certaines prérogatives déterminées, » ajoute Thucydide [4]. Lycurgue maintint plus tard, par sa constitution, ces prérogatives aux rois de Sparte, et l'on voit qu'elles consistaient dans les sacerdoces de Jupiter, dans le droit d'assister aux assemblées et d'y parler, enfin dans le commandement des armées [5].

Il ne faut pas imaginer qu'après avoir mis des bornes à la puissance royale, le corps des grands et le peuple aient reçu ou pris, chacun de leur côté, des attributions fixes, et que les trois pouvoirs se soient dès lors balancés les uns par les autres pour l'ordre public et l'avantage commun. Cette organisation régulière, ces combinaisons savantes étaient bien loin de l'ignorance et de la férocité de ces barbares. Pendant trois siècles, à Sparte; pendant quatre, cinq et six siècles dans les autres états, il n'y a pas de gouvernement régulier, ou plutôt il n'y a pas de gouvernement, à proprement parler. Le peuple, les grands, les rois eux-mêmes relevés plus tard de leur abaissement, trouvent moyen tour à tour de mettre la fôrce de leur côté, se saisissent alternativement de tous les pouvoirs réunis, en accablent leurs rivaux, exercent une brutale tyrannie.

En Messénie, le peuple le premier contraint Cresphontes à lui livrer presque toute l'autorité. Les grands ensuite assassinent Cresphontes avec tous ses enfans, excepté OEpytus absent, suspendent la royauté, mettent le peuple à leurs pieds, et règnent pendant quinze ou vingt ans en Messénie [6]. A Sparte, le peuple ôte la puissance absolue à Eurypon, se l'applique, et en use si despotiquement qu'il provoque la guerre civile : en se jetant au milieu des citoyens armés les uns contre les autres, Eunomus tombe percé des coups de couteau que lui portent ces furieux [7]. Les rois, de leur côté, trouvant l'occasion favorable, reprennent toutes les prérogatives abandonnées par leurs prédécesseurs. Aristote ne fournit qu'une énonciation générale. « Les rois, dit-il, violèrent les conditions imposées

1 Pausan. l. II, c. 19. — 2 Strabon, l. VIII, p. 361.

3 Paus. l. III, c. 1 et suiv.; l. II, c. 6; l. IV, c. 5. — 4 Arist. *de Rep.* l. V, c. 10. Thuc. l. I, c. 13. — 5 Hérodote, l. VI, c. 56, 57. Un sénat n'existant nulle part avant Lycurgue (Plutarque, *in Lyc.*), les rois doriens n'avaient pas par conséquent dans le principe le droit d'y donner un double vote : mais ils avaient probablement le droit d'assister aux assemblées de la nation et d'y parler, droit qu'ils conservèrent à Sparte.

6 Pausanias, l. IV, c. 3. OEpytus était enfant quand son père fut assassiné ; lorsqu'il fut arrivé à l'âge d'homme, les rois confédérés de Sparte, d'Argos et d'Arcadie le rétablirent.

7 Plutarque, *in Lyc.*

» à leurs pères, et osèrent commander plus despotiquement [1]. » Mais voici les détails qu'on trouve épars çà et là sur les descendans de ce Médon d'Argos, auquel on n'avait laissé que le nom de roi [2], et de cet OEpytus de Messénie, qui, rétabli avec l'aide de l'étranger, s'était signalé par sa condescendance envers les grands et ses libéralités envers le peuple [3] : « Du temps de Lycurgue, comme parle Platon, l'orgueil des rois, dégé» nérés en tyrans, conduisait la royauté à sa ruine, en Messénie et à » Argos [4]. » Hérodote et Pausanias appellent Phidon d'Argos « le tyran » le plus insolent qu'ait eu la Grèce [5]. » Polybe caractérise de la manière suivante la conduite des rois d'Achaïe : « Les fils d'Ogygès ne gouver» naient plus la nation selon les lois, mais en maîtres [6]. » De plus, quelques-uns de ces rois, tels que Lacidès d'Argos, affichèrent un luxe révoltant et ruineux pour de petits états.

IV. *Destruction de la royauté.* — La royauté ne s'était soutenue jusqu'alors que par la modestie d'autorité et de dépenses à laquelle elle s'était réduite précédemment. Dès qu'elle y renonça, elle devint insupportable. Les grands et le peuple se réunirent pour l'attaquer, et la détruisirent partout, un peu plus tôt dans certains états, un peu plus tard dans d'autres. Elle ne survécut qu'à Sparte, où Lycurgue la réduisit aux proportions que pouvait supporter le génie républicain des Hellènes.

V. *Seconde période : règne de l'Oligarchie ou de la Chevalerie dans tous les états de la Grèce.* — Dans chaque état les chefs ou grands exerçaient l'influence attachée partout aux vastes propriétés territoriales et aux richesses. De plus, durant l'intervalle écoulé entre la conquête et l'affaiblissement de la royauté à Sparte, la destruction de la royauté dans les autres états, les grands s'étaient tous continuellement engagés dans les expéditions militaires, auxquelles les diverses parties du peuple n'avaient pris part qu'alternativement : il résultait de cette différence que les grands avaient une valeur, une expérience, une habitude des armes, très-supérieures à celles du peuple. Enfin, ils avaient acquis et appris à monter des chevaux, de tout temps extrêmement rares en Grèce, excepté en Thessalie [7], et ils ne s'avançaient pas sur ces animaux, au milieu du peuple, sans inspirer l'épouvante, tellement qu'après les avoir précédemment appelés des noms de *premiers*, d'*anciens*, de *meilleurs*, on les désignait, vers le neuvième siècle, par celui de *chevaliers*.

Par ces causes réunies, ils avaient pris un immense ascendant dans les divers états grecs, et au moment où périt la royauté, ils dominèrent exclusivement. « Après l'extinction des monarchies, dit Aristote, la première » république chez les Grecs fut organisée et composée des citoyens qui » portaient les armes, et d'abord des chevaliers, parce que la force et la » supériorité des armées consistaient alors en cavalerie, car les autres trou» pes ne servent à rien sans discipline, et il n'y avait ni discipline, ni » expérience dans l'infanterie ; en sorte que la seule cavalerie faisait alors

---

[1] Arist. l. v, c. 10. — [2] Pausan. l. II, c. 19. — [3] Pausan. l. IV. c. 3. — [4] Platon, épist. VIII. — [5] Hérodote, l. VI, c. 127. Pausan. l. VI, c. 22. — [6] Polybe, l. II, c. 41. Plutarq. *Oper. moral.* t. I, p. 345.

7 Thucyd. l. VI, c. 43. Les Athéniens, au temps de leur plus grande puissance, n'embarquèrent que *trente* cavaliers pour leur expédition de Sicile.

» toute la force de l'état [1]. » Tous les détails transmis par les historiens sur les divers états de la Grèce confirment la vérité de cet exposé général et si curieux d'Aristote. Ainsi à Athènes, d'après la constitution de Solon, les *chevaliers* sont rangés dans l'une des deux premières classes, originairement investies de la principale autorité politique[2]; distinction qui rappelle et constate leur précédente autorité. En Eubée, les grands propriétaires, les citoyens, maîtres à la fois des terres et de l'autorité, sont désignés par le nom d'hippobotes ou pâtres de chevaux[3]. Enfin, à Sparte, au temps où l'infanterie était devenue la principale force des armées, au temps où l'on ne trouvait plus honorable de servir que dans cette arme, le corps d'élite s'appelait encore le corps des trois cents *chevaliers*, bien que les guerriers qui le composaient eussent cessé de monter des chevaux. Cette particularité, attestée par Hérodote et par Thucydide, accuse hautement l'ancienne supériorité des cavaliers ou chevaliers [4].

VI. *Les grands ou chevaliers dépouillent et tyrannisent le peuple.* — Les grands ou chevaliers profitèrent des ressources que leur donnait la supériorité du courage, des armes, des chevaux, 1° pour exercer exclusivement la souveraineté, pour s'emparer de tout le gouvernement; 2° pour dépouiller de leurs terres, soit leurs propres compatriotes, moins puissans qu'eux, le peuple ou la masse des conquérans; soit la partie des anciens habitans qui étaient sujets sans être esclaves.

« La forme du gouvernement de Corinthe, disent Hérodote et Diodore [5], était oligarchique, et l'autorité était concentrée dans la maison » des Bacchiades, qui, au nombre de deux cents, ne se mariaient que dans » leur famille. » A Athènes, toute l'autorité était entre les mains des quatre familles des Médontides, des Alcmæonides, des Pisistratides, des Pæonides, long-temps unies pour dominer exclusivement avant que la jalousie du pouvoir les divisât. Les magistratures étaient accessibles aux seuls *eupatrides* ou nobles. En supposant, ce qui est douteux, qu'il y eût des assemblées du peuple, et que les Paraliens y fussent admis, les Montagnards en étaient certainement écartés, puisque Solon « leur donna le » premier quelque part au gouvernement, dont ils avaient été exclus jus» qu'alors, et leur conféra le droit d'opiner dans les assemblées et les » jugemens du peuple [6]. » Ce gouvernement de Corinthe et d'Athènes est le type de celui de toutes les autres villes de la Grèce jusqu'à l'établissement des tyrannies. En effet, Aristote vient de nous dire que les républiques ne furent composées d'abord que des chevaliers, et il témoigne ailleurs que tous les états passèrent de la royauté à l'oligarchie [7].

Passons aux usurpations territoriales, aux usures, et aux autres violences qui signalèrent le règne de l'oligarchie. « Au temps de Lycurgue,

---

1 Aristote, *de Repub.* l. IV, c. 15. — 2 Plutarque, *in Solon.*, et Aristote, *de Repub.* l. II, c. 10. — 3 Hérodote, l. V, c. 77. Aristote, *de Rep.* l. IV, c. 5. Strab. l. X.

4 Hérodote, l. VIII, c. 124. « Les Spartiates donnèrent de grandes louanges à Thé» mistocle : trois cents Spartiates d'élite, qu'on appelle les chevaliers, l'escortèrent, à son » retour, jusqu'aux frontières de Tégée. » Thucydide, l. V, c. 72. « Mais au centre où » était le roi Agis, ayant autour de lui les chevaliers nommés les trois cents. »

5 Hérodote, l. V, c. 92. Diodore, *Fragmens*, t. II, p. 635. — 6 Plutarque, *in Solone.* — 7 Aristote, *de Repub.* l. IV, c. 3, 15, et l. III, c. 16.

» dit Plutarque, il y avait entre les habitans une si horrible inégalité, » que la cité était en danger de périr : la plupart étaient si pauvres, » qu'ils ne possédaient pas un seul pouce de terre, et toutes les proprié- » tés se trouvaient entre les mains d'un petit nombre de particuliers. » Isocrate raconte, *d'après des histoires exactes*, comment cette révolution territoriale s'était opérée. « A Sparte, les grands ayant eu l'avan- » tage ne se contentèrent pas de priver les hommes du peuple des char- » ges et des honneurs. Ils les reléguèrent dans les campagnes et se les » assujétirent comme leurs propres esclaves. Peu contens, quoiqu'en pe- » tit nombre, de prendre le meilleur terrain, ils s'en approprièrent une » plus grande étendue que n'en possèdent ailleurs aucuns Grecs. Ils lais- » sèrent à la multitude une portion si modique des plus mauvaises terres » qu'avec beaucoup de travail elle en tirait à peine sa subsistance. Ils » mirent le peuple autant à l'étroit qu'ils purent pour les habitations; » laissant aux hommes de cette classe le nom de citoyens, mais leur ac- » cordant moins d'influence que n'en ont à Athènes les habitans des » bourgs [1]. »

En Eubée, les hippobotes convertissent les terrains immenses qu'ils ont acquis, en pâturages; ôtent aux hommes les moyens d'existence qu'ils reportent vers les troupeaux de chevaux, et contraignent le peuple d'Erétrie et de Chalcis à émigrer dans cette partie de la Thrace à laquelle ils donnèrent le nom de Chalcidique [2].

Dans l'Attique, les grands ou nobles, appelés *eupatrides*, « établissent, » dit Aristote [3], une oligarchie très-immodérée, qui dure jusqu'à Solon. » On trouvera l'expression bien faible, si on la compare avec les faits qu'elle est chargée de représenter. D'après une pièce de vers de Solon lui-même, transcrite par Plutarque [4], voici quel était l'état d'Athènes dans les siècles qui précédèrent celui du législateur : « Tout le peuple » était débiteur des riches. Les uns cultivaient les terres des riches, leur » rendaient le sixième des fruits, et étaient appelés pour cette raison » *hectemorioi* et *thêtes* [5]. D'autres livraient leurs personnes en nantisse- » ment de leurs dettes, et tombaient au pouvoir de leurs créanciers, qui » se les attachaient comme esclaves ou les envoyaient vendre en pays » étranger. Beaucoup étaient réduits à vendre leurs enfans ou à aban- » donner leur patrie pour se soustraire à la cruauté de ces usuriers im- » pitoyables [6]. »

Le despotisme oligarchique produisit aux huitième, septième et sixième siècles le même résultat que la conquête avait amené au douzième : elle réduisit une partie de la population à quitter la Grèce et à émigrer dans les îles grecques, la Thrace, la Sicile, l'Italie méridionale, où elle fonda de nouvelles colonies.

Toutes les législations, toutes les lois particulières, tous les usages qui se

1 Isocrate, *Panathen.* t. II, p. 546, 548, 550, édit. Auger, 1782. — 2 Strab. l. X. — 3 Arist. *de Rep.* l. II, c. 12.

4 Plutarq. *in Solone*. « Solon donna au peuple quelque part au gouvernement dont il » était exclu. » Il abolit aussi la loi ou l'usage qui réservait jusqu'alors les magistratures aux *eupatrides*. — 5 C'est-à-dire *payant l'impôt du sixième*, et *mercenaires*. — 6 Plut. *in Solone*.

rattachent à la période de l'oligarchie, doivent être empreints de son esprit. Aussi voit-on Phidon, qui donna une législation aux Corinthiens, dans le cours du neuvième siècle, et Philolaüs qui en donna une autre aux Bœotiens, durant le huitième, consacrer l'inégalité des fortunes. Aussi était-ce un usage en vigueur chez les Locriens et les Leucadiens de ne pas aliéner le bien de ses pères à moins d'une extrême nécessité [1]; disposition qui tendait à maintenir la dignité et l'influence territoriale des principales familles.

Il est impossible d'imaginer une société politique où ne se trouvent pas les trois principes monarchique, aristocratique, démocratique. Tant que les institutions d'un peuple ne font pas droit, en quelque sorte, à chacun de ces trois principes, ne lui accordent part sa part d'action et de prérogatives nécessaires, le principe ou les principes asservis et dépouillés, mais jamais détruits, s'agitent violemment pour obtenir leur réhabilitation, et communiquent à l'état de continuelles secousses, parmi lesquelles il souffre toujours prodigieusement, et périt quelquefois.

L'oligarchie qui domina toute la Grèce pendant quatre siècles était vicieuse par sa nature, puisqu'elle rétrécissait le principe aristocratique et donnait une exclusion momentanée aux principes monarchique et démocratique. De plus elle fut tyrannique dans l'usage qu'elle fit de l'autorité. Toutefois il faut reconnaître que son établissement fut un progrès notable de la société politique. Jusqu'alors cette société n'avait eu qu'anarchie : avec l'oligarchie elle eut un gouvernement vicieux, despotique sous plusieurs rapports; mais elle eut un gouvernement régulièrement organisé. Elle commença aussi à avoir des lois, comme le prouvent les législations de Phidon, de Lycurgue, de Philolaüs : jusqu'alors les factions n'avaient connu d'autre règle que la force.

VII. *Législation de Lycurgue.* — Lycurgue est éternellement admirable pour avoir aperçu que de la supériorité physique ou morale de certains individus naît naturellement l'aristocratie; qu'il y a dans le peuple ou la multitude une force immense, impérissable, capable tôt ou tard de lui rendre les droits dont on l'a dépouillé; qu'une autorité réglante et supérieure est indispensable, toujours dans la guerre, souvent dans la paix. Il attribua une certaine mesure d'autorité et de prérogatives politiques aux rois, au peuple, aux grands, avec une sagesse que Platon est tenté d'appeler divine. Le peuple en particulier reçut des moyens d'existence et une part dans le gouvernement qu'on lui refusait partout ailleurs. Une portion considérable de l'ancienne population ne fut pas oubliée; en effet, sur les 36,000 lots de terre entre lesquels la Laconie fut partagée, 30,000 furent destinés aux Lacons, ou anciens habitans; de plus les députés de leurs villes furent consultés sur les trois points où leur existence et leurs intérêts étaient le plus fortement engagés, sur la paix, la guerre, les contributions. Le sort des seuls Hilotes ne fut pas amélioré. Par cette constitution, Sparte fut, sous le rapport du gouvernement, l'état le premier réglé, et le mieux réglé de la Grèce entière; depuis Lycurgue jusqu'aux successeurs d'Alexandre, dans un espace de sept siècles, et jusqu'à l'entière

1 Aristote, *de Republicâ*, l. II, c. 6, 7, 12.

destruction des institutions de son législateur, il ne fut pas agité par une seule sédition.

VIII. *Troisième période. Destruction des Oligarchies, Tyrannies.*—Dans toutes les cités grecques, autres que Sparte, le peuple continua long-temps encore à gémir sous le despotisme d'un petit nombre de citoyens puissans. Mais des guerres ayant éclaté entre ces états, et les oligarches, hors d'état de les soutenir seuls, ayant enrôlé les hommes du peuple, ceux-ci acquirent de la valeur et de la discipline, et songèrent bientôt à tourner contre leurs ennemis domestiques les armes dont ils s'étaient servis naguère contre les ennemis du dehors. Ils prirent des chefs et renversèrent les oligarchies.

Toutefois ils n'héritèrent pas d'abord de l'autorité qu'ils venaient d'ôter au petit nombre des grands. Leurs chefs la retinrent, et, la transmettant même à leurs enfans, rétablirent un moment la royauté. Tels furent Cysélus à Corinthe, Orthagoras à Sicyone, Patroclès à Epidaure, Théagènes à Mégare, Périandre à Ambracie, Tynnondas en Eubée, Pisistrate à Athènes, et bien d'autres encore; car « la Grèce presque tout entière » subit leur domination, » comme le témoigne Thucydide. Leurs règnes et ceux de leurs successeurs se rapportent aux septième et sixième siècles [1].

Ils fondèrent leur puissance avec le secours de l'armée qu'ils commandaient, ou de la garde qu'on leur donna. Ils la consolidèrent par l'exil d'une partie des grands ou chevaliers, qui donnaient de leur côté l'exemple de cette proscription [2]. Ils tinrent partout la main à l'exécution des lois civiles et criminelles, auxquelles ils se soumirent comme les derniers citoyens. Ils laissèrent même subsister les lois politiques et la constitution, les assemblées du peuple, et les magistratures établies. Ce qu'on nomma leur *tyrannie*, et qui serait mieux appelé leur usurpation, consista à créer à leur profit une magistrature suprême et perpétuelle, à obtenir pour eux-mêmes et pour leurs partisans les magistratures ordinaires, à influencer les délibérations publiques, à lever un modique tribut sur les citoyens. Ils employèrent cet impôt à soulager le peuple qui fut toujours protégé, à faire face aux dépenses publiques, à embellir les villes, à développer l'industrie [3]. Mais les grands, bannis par eux, s'unirent aux Lacédémoniens [4], pour les attaquer. Le peuple, heureux sous leur domination, mais regrettant la liberté dont il ne conservait plus que l'apparence, les abandonna. Les tyrans furent partout renversés comme l'avaient été les anciens rois.

IX. *Quatrième période. Destruction des Tyrannies. Aristocraties ou Oligarchies dans les états doriens et thessaliens; Démocraties dans les états*

---

[1] Thucyd. l. I, c. 18. Aristote dit, l. v, c. 10 : « Le tyran doit son origine à la haine » contre les nobles, et a toujours été tiré du peuple et de la multitude, afin de mettre le » peuple à l'abri de leurs vexations. Presque tous les tyrans sont venus des démagogues qui » avaient acquis du crédit en attaquant les nobles. » *Voy.* encore le même traité d'Aristot. l. v, c. 3, 5, 12; *de Rhetor.* l. I. Plutarque, *de serâ numinis vindictâ*, p. 28; *Quest. Græcæ*, t. II, p. 210. et *in Solone* Hérodote, l. I, c. 59, et l. v, c. 92.

[2] Isagoras et le parti aristocratique chassent 700 familles athéniennes. Hérod. l. v, c. 72. — [3] Hérodot. l. I, c. 59. Thucyd. l. VI, c. 54. Arist. *de Repub.* l. v, c. 12. — [4] Thucyd. l. I, c. 18.

arcadiens, achéens, ioniens, arnéens. — Après la destruction des tyrannies, les divers états de la Grèce furent régis par deux systèmes politiques correspondans à deux états différens, dans lesquels la conquête avait antérieurement placé les populations.

L'Arcadie n'avait pas subi de conquête : les citoyens de chaque ville n'avaient jamais cessé d'être égaux. Dans l'Ægialus, l'Attique, la Bœotie, les conquérans Achéens, Ioniens, Æoliens et Arnéens n'avaient point réduit les anciens habitans à la servitude de la glèbe, et leur avaient conféré la qualité de citoyens. Cette ancienne population, bien que tyrannisée temporairement par les grands, quand ceux-ci avaient mis de leur côté la supériorité de la discipline, des armes, des chevaux, cette ancienne population n'avait jamais cessé de faire partie de la cité. Dans tous ces états, le peuple était nombreux, et ses chefs travaillaient sans relâche à l'accroître encore. Ainsi Clisthènes répandait dans les dix tribus d'Athènes les habitans des bourgs voisins [1]. A la puissance du nombre, le peuple joignait alors celle de l'expérience militaire. Le peuple était également nombreux et aguerri à Argos, ville dorienne, mais faisant exception à la loi qui régissait les autres états doriens; parce que, après la destruction de leur armée par le roi de Sparte, Cléomène, les Argiens avaient été obligés de recevoir le peuple des campagnes voisines au nombre des citoyens [2].

Dans les états doriens et thessaliens, au contraire, l'ancienne population avait été réduite en partie à l'esclavage de la glèbe, séparée tout entière des conquérans par une ligne profonde de démarcation, privée de toute participation au droit de cité. Dans chacun de ces états, le peuple conquérant était peu nombreux, et pouvait être plus facilement dominé par les grands.

Par suite de cette organisation intérieure tout opposée, dans les temps qui suivirent immédiatement la destruction des tyrannies, le gouvernement démocratique s'établit dans les états arcadiens, achéens, ioniens, arnéens, c'est-à-dire dans une partie du Péloponèse et dans la Grèce centrale. L'aristocratie ou l'oligarchie prévalut au contraire dans les états doriens et thessaliens, c'est-à-dire dans l'autre partie du Péloponèse et dans toute la Thessalie.

Les guerres, soit contre les Perses, soit contre telle ou telle nation grecque du voisinage, réduisirent les grands, dans tous les états, à enrôler le peuple et les anciennes populations; à leur fournir les occasions de s'aguerrir, comme avant l'établissement des tyrannies; à agrandir les villes, et à augmenter le nombre des citoyens. Ces circonstances rendirent plus difficile le maintien de leur autorité. Les démocraties dégénèrent alors en ochlocraties; et les aristocraties doriennes et thessaliennes inclinèrent vers la démocratie. Elles n'eurent plus de support que dans la protection de Sparte, qui favorisait cette forme de gouvernement; et elles la perdirent quand la puissance de Sparte fut brisée par les Thébains. Aristote a supérieurement marqué la tendance des diverses républiques vers le régime populaire, et les causes des progrès de la démocratie. « Les chevaliers, dit-il, avaient toute l'autorité quand la cavalerie était

[1] Hérodote, l. v, c. 69. — [2] Aristote, *de Republ.* l. v, c. 3.

» toute la force de l'état; mais les états *s'étant accrus, et ayant acquis de » la considération par les autres armes*, le gouvernement fut communi» qué à un plus grand nombre de personnes. » Ailleurs il ajoute : « Dans » les anciens temps, les cités étaient petites, et les grands avaient tout le » pouvoir; mais leur despotisme engagea le peuple à se *ressaisir* de l'au» torité. C'est la seule forme de gouvernement qui ait prévalu depuis que » les villes se sont agrandies [1]. »

TROISIÈME PARTIE.

Détails sur les divers états grecs du douzième au sixième siècle.

I. *État de l'ancienne population.*—Les conquérans thessaliens, arnéens, doriens, ætoliens, achéens, ioniens et æoliens, établis dans l'Hæmonie et les diverses provinces de la Grèce centrale et du Péloponèse, s'emparent des meilleures terres, réduisent une partie de la population à émigrer dans l'Asie mineure. Ils se réservent partout le droit de cité et la souveraineté : les anciens habitans deviennent sujets. Les uns, désignés par les noms de Lacons ou Achéens, de Campagnards d'Argolide, de Thêtes, conservent des terres et leur liberté civile. D'autres, appelés Pénestes, Hilotes, sont réduits à l'esclavage ou à la servitude de la glèbe : cette servitude n'est établie que dans les états thessaliens et doriens.

II. *Gouvernemens des conquérans. Première période : les rois, les grands, le peuple exercent tour à tour tyranniquement le pouvoir.*—Les grands et le peuple restreignent partout dans des bornes étroites l'autorité des rois. Deux peuples abolissent même la royauté dès le second règne : ce sont les Arnéens *de Thèbes* après la mort de Xanthus, l'an 1190; et les Æoliens et Ioniens *d'Athènes* après celle de Codrus, qui se dévoue dans la guerre contre les Doriens, 1132.

Dans les autres états, les grands ou le peuple exercent despotiquement le pouvoir absolu dont ils ont dépouillé les rois, jusqu'à ce que ces princes le ressaisissent, en abusent à leur tour, et provoquent une sentence géné-

[1] Arist., *ibid.*, l. IV, c. 15; l. III, c. 16; l. II, c. 12.

rale de proscription dans la Grèce contre la royauté. Le peuple et les grands s'unissent pour sa ruine; mais les grands, qui veulent hériter de ses prérogatives, y contribuent principalement. Elle est détruite :

A *Argos*, après la mort d'Eratus, fils de Phidon, descendant de Téménus, vers l'an 820. Au-delà de ce temps, la royauté n'est plus qu'un nom à Argos;

A *Epidaure*, dans un temps inconnu;

En *Achaïe*, sous les fils d'Ogygès, descendant du Pélopide Tisamène;

En *Elide*, sous l'un des successeurs d'Iphitus, vers 780;

A *Corinthe*, après la mort de Télessus, dixième successeur d'Alétas, vers 747;

En *Arcadie*, après le supplice du traître Aristocrate, l'an 668;

En *Messénie*, après la conquête du pays par les Spartiates, et la retraite d'Aristomène, l'an 668;

En *Thessalie*,
En *Æolie*,
En *Phocide*,
En *Locride*,
à une époque incertaine, entre la guerre de Troie et la guerre Médique.

La royauté n'est maintenue qu'à Sparte, où Lycurgue la conserve, mais en ne lui laissant que les prérogatives d'une magistrature suprême et perpétuelle dans une république.

III. *Seconde période : domination et despotisme des Grands, alors nommés Chevaliers.* — Les grands possèdent l'influence attachée aux grandes propriétés territoriales et aux richesses: ils ont acquis la supériorité de la discipline, des armes, et des chevaux qu'ils ont seuls le moyen de nourrir. Cette dernière circonstance les fait appeler partout Chevaliers : on trouve des chevaliers à Athènes, des chevaliers à Sparte, des hippobotes ou nourrisseurs de chevaux en Eubée. Ils emploient ces diverses ressources à établir dans les différens états de la Grèce un empire souvent despotique. En *Thessa-*

lie, l'oligarchie est substituée dans toutes les villes à la royauté [1]. En *Locride* et en *Leucadie*, les lois qui défendaient de vendre le bien de ses pères, à moins d'une nécessité extrême, attestent les précautions prises par les grands pour conserver avec les propriétés territoriales le plus puissant moyen de domination [2]. L'oligarchie établie à *Thèbes*, dès le douzième siècle [3], est maintenue, au huitième siècle, par le législateur Philolaüs, qui consacre l'inégalité des fortunes, défend le morcellement des patrimoines, et interdit le maniement des affaires publiques à tout homme qui exerce le négoce ou une profession industrielle [4]. Cette disposition écartait nécessairement du gouvernement la masse du peuple, qui ne trouve de moyen de subsistance que dans ces occupations. L'oligarchie se soutenait encore à Thèbes et dans les autres villes de la Bœotie au temps de la guerre Médique, mais touchait alors à l'époque de sa ruine. Aristote dit « que dès les plus anciens temps, Erétrie, Chalcis » et les autres villes de l'*Eubée* furent soumises à l'oligar- » chie des chevaliers, qui dura jusqu'à ce qu'un certain » Diogoras la renversât. » Il témoigne encore « qu'*A-* » *thènes*, jusqu'à Solon, fut gouvernée par une oligar- » chie très-immodérée [5]. » Depuis l'expédition d'Alétas contre l'Attique, *Mégare*, tombée au pouvoir des Doriens de Corinthe, reçut un gouvernement pareil à celui de cette ville : les nobles s'emparèrent de l'autorité et la conservèrent « jusqu'à ce que Théagènes donnât le signal de la » révolte contre eux, en massacrant leurs troupeaux qui » paissaient sur le bord de la rivière [6]. »

Comme les états de la Thessalie et de la Grèce centrale, ceux du Péloponèse passèrent de la royauté à l'oligarchie. Corinthe fut soumise pendant quatre-vingt-dix ans (747-657), à l'oligarchie des deux cents Bacchiades [7].

---

[1] Aristote, *de Republ.* l. v, c. 6. Thucyd. l. iv, c. 78. — [2] Aristote, *de Republ.* l. ii, c. 7. — [3] Pausan. l. ix, c. 5. — [4] Aristote, *de Repub.* l. ii, c. 12. « Philolaüs n'a de particulier que l'inégalité des fortunes; » l. iii, c. 6, et l. vi, c. 7. — [5] Aristote, *de Repub.* l. iv, c. 3, et l. v, c. 6; l. ii, c. 12. — [6] Aristote, *ibid.* l. v, c. 5. — [7] Hérod. l. v, c. 92.

A Sparte, « les grands obtinrent l'avantage sur le peu- » ple, le privèrent des charges et des honneurs, le ban- » nirent de la ville et le reléguèrent à la campagne [1]. »

Partout où prévalut le gouvernement des nobles, une partie du peuple fut contrainte d'abandonner le pays et d'émigrer dans la Thrace, les îles occidentales de la Grèce, la Sicile, l'Italie méridionale; une autre partie fut dévorée par l'usure, dépossédée de ses propriétés, livrée à ses créanciers, vendue chez l'étranger comme esclave [2]. Pour sortir de l'oppression, pour attaquer ses maîtres, le peuple chercha et trouva des chefs.

IV. *Troisième période : Tyrannies.* — Il y eut à peu près autant de ces chefs qu'il y avait de villes. La Grèce presque tout entière en fut couverte, au rapport de Thucydide [3]. On cite les Aléuades, à Larisse; Périandre, à Ambracie; Tynnondas, en Eubée; Patroclès, à Epidaure; Théagènes, à Mégare; Orthagoras, à Sicyone; Cypsélus, à Corinthe; Pisistrate, à Athènes. Ces trois derniers fondèrent des dynasties : ainsi, Orthagoras eut pour successeurs Andréus, Myron, Clisthènes, 664-564; Cypsélus fut remplacé par son fils Périandre, et par Psammétique neveu de Périandre, 657-584; Pisistrate laissa le pouvoir à ses fils Hipparque et Hippias, 561-510. Ces chefs détruisirent l'autorité des grands, qu'ils proscrivirent, protégèrent le peuple et accrurent la prospérité de l'Etat. On les appela tyrans ou usurpateurs, parce qu'en maintenant les lois et les constitutions, ils établirent à leur profit une magistrature suprême et héréditaire [4]. Les tyrannies furent détruites par les Spartiates [5], unis aux factions aristocratiques.

V. *Quatrième période : Aristocraties, Démocraties.* — Après la destruction des tyrannies, l'Arcadie, Argos, l'Achaïe, l'Attique, la Bœotie, et le reste de la Grèce centrale, c'est-à-dire tous les pays dans lesquels la servitude

---

[1] Isocrates, *Panath.* t. II, pag. 546-550. — [2] *Voy.* ci-dessus, pag. 160, 161. — [3] Thucyd. l. I, c. 18. — [4] Aristote, *de Repub.* l. V, c. 6, 12. Plutarque, *in Solone.* Hérodote, l. VII, c. 6. — [5] Thucyd. *ibid.*

de la glèbe n'avait pas été portée ou avait été détruite, adoptèrent le gouvernement démocratique : les tentatives ultérieures des grandes familles pour renverser la démocratie ne produisirent que des résultats incomplets et passagers [1]. Dans les provinces au contraire où l'esclavage des anciennes populations avait été introduit au temps de la conquête, dans toute la Thessalie [2], dans les états doriens du Péloponèse, hormis Argos, la souveraineté d'un petit nombre de citoyens puissans fut rétablie immédiatement après la destruction des tyrannies; ce ne fût que plus tard que le peuple, devenu plus fort, leur disputa l'autorité.

VI. *Constitution et législation de Lycurgue.*—Quand Lycurgue fut appelé par le vœu de sa nation à lui donner des lois, une partie de l'ancienne population était réduite à l'esclavage de la glèbe; c'étaient les Hilotes. Une autre partie, les Achéens restés en Laconie, ou Laconiens, dépouillés de la plus grande partie de leur territoire, payaient tribut, suivaient les Spartiates à la guerre, recevaient leurs ordres avec une obéissance aveugle, pour conserver quelques possessions et la liberté civile. L'autorité des rois de Sparte avait péri. Les Doriens, formant la classe du peuple, chassés de Sparte, privés de toute participation au gouvernement, réduits à une portion de terre insuffisante pour les nourrir, ne conservaient que le nom de citoyens. Une poignée de grands avait usurpé tous les pouvoirs et presque toutes les propriétés, et se voyait sans cesse menacée par un peuple souffrant : le sang avait déjà coulé plus d'une fois dans les guerres civiles [3].

---

[1] A Athènes, les quatre cents, les trente, les dix, essayèrent de rétablir l'aristocratie et l'oligarchie. A Thèbes, la démocratie établie après la guerre Médique fut ruinée après la bataille des Vignes, c'est-à-dire vers l'an 427. (Aristot. *de Repub.* l. v, c. 3. Diod. Sic. l. xi.) Mais elle prévalut au temps d'Epaminondas (Diodore Sic. l. xv, pages 388, 389, *de Rhod.*). « A Argos, les nobles s'étant fait beaucoup d'honneur à la première journée » de Mantinée, l'an 418, entreprirent de ruiner la démocratie (Aristote, *de Repub.* l. v, » c. 4). » Mais ils échouèrent.

[2] Au temps de la guerre du Péloponèse, l'oligarchie gouvernait la Thessalie. Thucyd. l. iv, c. 78. — [3] Pausan. l. iii, c. 16, et Plut. *in Lyc.* *Voy.* ci-dessus, p. 158.

Appelé à détruire tant d'abus, Lycurgue fit entrer dans sa constitution, en les réformant, beaucoup de lois et de coutumes anciennes des Doriens; de là l'opinion qu'il avait existé deux Lycurgues, l'un plus ancien, l'autre plus moderne. Il fit aussi de nombreux emprunts à la législation des Crétois.

Il ne changea rien au sort des Hilotes fixé par Agis: ils demeurèrent esclaves de l'Etat: à Sparte comme dans les autres républiques grecques, la servitude se trouva toujours à côté de la liberté. Il n'accorda point aux Laconiens le titre et les droits de citoyens de Sparte. Mais, après avoir fait une masse commune des terres de la Laconie et l'avoir divisée en trente-six mille lots égaux, il en attribua trente mille aux Laconiens. Il accorda de plus à leurs députés le droit de paraître dans les assemblées où se décidaient les questions dans lesquelles ils se trouvaient intéressés.

Toutes ses autres institutions concernent exclusivement les Spartiates. Elles se divisent en deux parties: l'une regarde le partage des pouvoirs entre les divers corps de l'Etat; l'autre règle la vie privée et l'éducation des Spartiates.

Il appela au trône, par ordre de primogéniture, les rois des deux maisons régnantes, et leur conféra les prérogatives de chefs militaires pendant la guerre, de premiers magistrats et de chefs de la religion pendant la paix. Il modéra leur pouvoir par les attributions d'un sénat composé de vingt-huit vieillards, choisis par le peuple et revêtus de leurs fonctions pour toute la vie; par celles du peuple, qui avait ses assemblées générales et particulières; par celles des cinq éphores ou inspecteurs qu'il laissa subsister, mais dont l'autorité, prodigieusement accrue à partir des guerres de la Messénie, était alors assez restreinte. Le sénat, convoqué et présidé par les rois, discutait tous les grands intérêts de l'Etat, et les décidait à la majorité des voix. Cette décision était communiquée ensuite à l'assemblée du peuple,

qui pouvait l'accepter ou la rejeter, mais sans y apporter le moindre changement. On décrétait la guerre, la paix, les alliances, dans des assemblées générales, et l'on y admettait les députés des villes de la Laconie On décidait les questions relatives aux seuls Spartiates dans des assemblées particulières, où eux seuls étaient appelés.

La seconde partie des lois de Lycurgue regardait la vie domestique et l'éducation des Spartiates. Dans ses divers réglemens relatifs à ces deux objets, on découvre l'intention 1° d'accorder indistinctement à tous les citoyens la même mesure de biens, de plaisirs et de peines; 2° de les rendre les plus vigoureux des hommes, les plus vaillans et les plus habiles des guerriers, pour assurer à jamais l'indépendance de Sparte; 3° de détruire dans leurs âmes les autres affections naturelles à l'homme, pour concentrer toute leur énergie morale sur deux sentimens, l'amour de la patrie et l'amour de la gloire.

Il leur accorda à tous une égale portion de terre, et pourvut, par une loi particulière, à ce que cette égalité se maintînt. Cette loi, violée [1] pendant les guerres de Messénie, fut remise en vigueur par Polydore, qui créa trois mille parts nouvelles pour ceux qui avaient perdu leurs propriétés: elle fut observée depuis Polydore jusqu'à l'éphore Epytadès, contemporain de Philippe de Macédoine [2]. Lycurgue discrédita les richesses en rendant la monnaie si lourde qu'elle était à peu près de nul usage. Il rendit uniformes, et d'une extrême simplicité, les maisons, les meubles, l'habillement des Spartiates. Il leur ordonna de prendre en commun des repas où l'abondance et la gaîté s'unissaient à la frugalité. Il leur interdit la culture des terres, abandonnée aux Hilotes, le commerce, les procès, l'étude des sciences et des lettres. Il partagea leur temps entre les repas publics, les

1 Tyrtée, dans Aristote, *de Republ.* l. v, c. 7. « Une seconde cause de troubles, c'est » lorsque les uns sont dans l'extrême indigence et les autres dans l'opulence, comme » à Lacédémone durant la guerre de Messénie. Suivant Tyrtée, dans son poëme sur la lé» gislation, plusieurs, que cette guerre avait appauvris, requirent un nouveau partage de » terres. » — 2 Plutarque, *in Lycurg.* et *in Agide.*

exercices de la gymnastique, les conversations tenues dans les *leschès*, et les fêtes nombreuses de la religion, qui exerçait sur eux un grand empire. Telles étaient leurs occupations pendant la paix. Pendant la guerre, ils servaient la patrie de vingt à soixante ans et au-delà quand l'ennemi entrait en Laconie. Chez eux la vieillesse était honorée, parce que la vie avait été toute remplie d'actions utiles, et souvent de grandes actions. A leur mort, on les enfermait dans des tombeaux sans faste : les pleurs n'accompagnaient ni leurs derniers momens ni leurs funérailles : le deuil était borné à onze jours : on ne permettait pas à la plus juste douleur d'amollir et d'énerver les âmes.

L'éducation préparait les Spartiates à ces austères habitudes. L'enfant contrefait, ou même faible, était condamné à mort au moment de sa naissance. De sept à vingt ans, les jeunes Spartiates se livraient aux exercices propres à développer leur vigueur, leur agilité, leur adresse; à étouffer dans leurs cœurs toutes les passions, excepté l'amour de la patrie et de la gloire. L'éducation des femmes était également toute gymnastique, toute guerrière. On avait fixé le mariage à trente ans pour les hommes, à vingt pour les femmes, époque où le corps avait pris tout son développement et acquis toute sa force. Les célibataires expiaient chaque année, par des outrages publics, le tort de n'avoir pas laissé de défenseurs à la république [1].

A. P.

---

1 Plutarque, *in Lycurg.* et *Inst. Lacon.* Xénophon, *de Republ. Lacedem.* Aristot. *de Repub.* l. II, c. 9, expose ou plutôt critique la constitution des Spartiates de son temps, devenue très-différente de celle de Lycurgue.

CHAPITRE XI.

Suite du précédent. Gouvernement d'Athènes, depuis l'arrivée des Æoliens et des Ioniens jusqu'à la guerre Médique.

Etat de l'Attique après l'établissement des Æoliens et des Ioniens. — Il est possible, quoiqu'il ne soit guère probable, que les Æoliens et les Ioniens, émigrés du Péloponèse, aient été reçus dans l'Attique par suite d'un accord amiable entre eux et les anciens habitans. Mais, s'il en fut ainsi, ces hôtes ne tardèrent pas à devenir des maîtres, et leur établissement dans le pays entraîna toutes les conséquences d'une conquête, excepté la servitude de la glèbe.

Jusqu'alors les Athéniens, en prenant volontairement et par reconnaissance le surnom d'Ioniens, avaient conservé le nom de Pélasges. Les nouveaux venus le leur ôtèrent, et leur imposèrent exclusivement celui d'Ioniens, nom par lequel les Athéniens supportèrent impatiemment d'être désignés, lorsqu'ils se furent relevés plus tard, et qu'ils eurent effacé les autres traces de leur ancien asservissement [1].

Les Æoliens et les Ioniens contraignirent une notable partie des anciens habitans à quitter leur patrie et à aller, comme colons, ou plutôt comme émigrés, chercher un établissement dans l'Asie mineure.

Ils dépouillèrent ceux qui restèrent des meilleures terres situées dans la plaine, poussèrent les uns sur les montagnes voisines, et les autres vers le rivage. Les trois partis furent dès lors désignés par des noms analogues à leur situation respective : les envahisseurs, par celui de

[1] Hérodote, l. 1, c. 57, 143.

Pédiéens et d'*Eupatrides*, hommes de la plaine et nobles ; les anciens habitans, par ceux de *Hypéracriens* ou montagnards, et de *Paraliens* ou habitans du rivage [1].

Les chefs des Æoliens formant diverses branches de la famille de Nélée, les Mélanthides ou Médontides, les Alcmæonides, les Pisistratides, les Pæonides, jouirent d'une immense influence depuis leur arrivée dans l'Attique jusqu'à la guerre Médique ; Mélanthus et son fils Codrus obtinrent même le trône, comme nous l'avons vu précédemment. Ces quatre familles, d'accord avec les principaux Æoliens et Ioniens, avec les pédiéens ou eupatrides, abolirent le gouvernement modéré établi par Thésée. Ils réservèrent aux seuls eupatrides les charges dès lors existantes de polémarques, de thesmothètes, de grand-prêtre. Ils privèrent les montagnards et les habitans des bourgs de tous leurs droits politiques, et particulièrement de celui de voter dans les assemblées ; prérogative que l'ancienne population ne recouvra que six siècles plus tard, au temps de Solon et de Clisthènes. A la place du gouvernement de Thésée, ils établirent une violente oligarchie [2], à la tête de laquelle se trouvait un roi ; mais le roi ne tarda pas à être renversé.

Archontes perpétuels, décennaux, annuels. — Unis pour dépouiller les anciens habitans, les dominateurs ne tardèrent pas à se diviser par la jalousie du pouvoir. La dignité royale, fixée dans la branche de Mélanthus, portait ombrage aux autres branches des Néléides et aux

---

1 Hérod, l. I, c. 59. Plut. *in Solone*.

2 Aristot. l. II, c. 12. « Solon détruisit l'oligarchie très-immodérée d'Athènes, délivra » le peuple de la servitude, et établit une démocratie bien tempérée par les autres formes, » A PEU PRÈS TELLE QU'ELLE ÉTAIT ANCIENNEMENT. » Plut. *in Solone*. « Solon voulut aussi » donner aux montagnards ou pauvres quelque part au gouvernement *dont ils étaient ex-* » *clus*... Il leur donna le droit d'opiner dans les assemblées et dans les jugemens. » Ils n'avaient plus ce droit avant Solon. Hérodote, l. V, c. 69. « Clisthènes se concilia la » bienveillance de ses concitoyens, qui auparavant *avaient perdu tous les priviléges d'un* » *peuple libre*. D'un petit nombre de tribus, il en fit un plus grand : il en créa dix, et dis- » tribua les bourgades dans les dix tribus. » Les bourgades ne faisant pas partie des tribus et du peuple jusqu'à Clisthènes, il est évident qu'elles n'avaient pas le droit de suffrage.

grands. A la mort de Codrus, ils abolirent la royauté et la remplacèrent par l'archontat à vie, qu'ils laissèrent à la vérité à Médon, fils de Codrus, et à ses douze descendans; mais qu'ils dépouillèrent des principales prérogatives de la royauté, et dont ils firent une magistrature responsable, 1132-754. L'an 754, ils restreignirent l'archontat à dix années; enfin, l'an 684, ils l'enlevèrent à la maison de Médon pour s'en ouvrir l'accès à eux-mêmes, le rendirent annuel, et le partagèrent entre neuf citoyens, pour satisfaire un plus grand nombre d'ambitions [1].

En même temps que les eupatrides faisaient subir ces divers changemens à l'archontat, dans l'espace de quatre cent quarante-huit ans, ils envahissaient ou grevaient d'hypothèques les terres restées, après la conquête, en la possession des montagnards et des habitans des bourgs, et réduisaient beaucoup d'entre eux, soit à s'engager à leur service comme *thètes*, c'est-à-dire mercenaires, soit à subir l'esclavage [2]. Leur despotisme était favorisé par l'absence d'une législation régulière. Tous les procès se jugeaient d'après un petit nombre de lois nommées royales, aussi anciennes que l'Etat, inconnues de la multitude, et si incomplètes, que la volonté du juge tenait lieu de loi dans la plupart des cas litigieux : or les juges étaient alors tous eupatrides.

Pour reconquérir les possessions, la liberté civile, les droits civils et politiques dont il était également privé, le peuple n'avait plus de ressource que dans la puissance du nombre qui était de son côté, et dans les prétentions rivales de ses dominateurs. En effet, des eupatrides, qui ne trouvaient plus assez de crédit parmi les hommes de leur ordre, avaient cherché à en reprendre en se plaçant à la tête de la multitude, et lui avaient donné ainsi des chefs: les habitans de la côte étaient commandés par les Alcmæonides, et les montagnards par les Pisistratides [3].

---

1 Velleius Paterc. l. I, c. 2, 8. Pausan. l. IV, c. 5. Justin, l. II, c. 7. Thucyd. l. I, c. 126. Marbres de Paros, époq. XXXIII.— 2 Plutarq. in *Solone*.— 3 Hérodot. l. I, c. 59.

Dracon, Cylon, Epiménide. — Il est à croire que les paraliens et les montagnards, organisés dès lors en factions du peuple, furent assez puissans pour obtenir des lois civiles, avant d'obtenir un nouvel ordre politique, une nouvelle distribution des pouvoirs. L'an 624, Dracon, alors archonte, sans toucher à la constitution, traça des règles de conduite à ses concitoyens, et leur dicta des lois civiles et criminelles : mais leur sévérité excessive conduisit, presque sur-le-champ, à les fouler aux pieds, et le double code civil et politique, dont avait besoin la société athénienne, demeura à rédiger. La tentative de Cylon pour rétablir la royauté, 612, le massacre de ses partisans au pied de l'autel des Euménides, contre la foi publique, les calamités dont ce crime fut suivi, les expiations et les réglemens du Crétois Epiménide, 596, suspendirent pour quelques années la grande querelle de la noblesse et du peuple; mais elle se ranima bientôt, et il fallut se préparer à la guerre civile ou à une révolution qui réglât, d'une manière nouvelle et plus équitable, les droits des deux ordres. Solon, parvenu à l'archontat en 593, est chargé de rédiger à la fois les lois politiques, civiles et criminelles, qu'on attendait depuis si long-temps.

Il calme d'abord les passions et les mécontentemens furieux, en maintenant, d'un côté, la possession des propriétés à ceux qui en sont détenteurs; d'un autre, en abolissant les dettes, en brisant les fers des débiteurs, en assurant à tous la liberté individuelle. A l'avenir, nul ne devait être jeté en prison avant d'avoir été condamné par un jugement, excepté pour les crimes de péculat, de trahison et de conspiration contre l'Etat. Après ces mesures préliminaires, il donna à sa patrie une constitution, non pas purement démocratique comme elle le devint plus tard par les changemens que Clisthènes, Aristides, et surtout Périclès, y introduisirent, mais mêlée de démocratie, d'aristocratie et d'oligarchie [1].

---

[1] Aristot. *de Repub.* l. II, c. 12.

Constitution de Solon. — Il consacre l'ancienne division du peuple en quatre tribus; il le distribue en quatre classes, d'après la quotité des richesses. Il abolit l'ancienne loi de Thésée, qui attribuait exclusivement l'exercice des magistratures aux *eupatrides* ou nobles. Tous les citoyens ont le droit d'assister aux assemblées; de faire les lois; de décider par leurs suffrages des grands intérêts de l'Etat, la paix, la guerre, les alliances, les impôts; de choisir les magistrats; d'être admis par la voie du sort dans les tribunaux inférieurs: enfin, de recevoir l'appel des jugemens rendus contre un citoyen par les divers tribunaux.

Mais les magistrats, investis de quelque autorité, sont pris exclusivement dans les trois premières classes, celles des plus riches : de plus ils subissent un jugement d'épreuve avant d'entrer en charge, et en sortant ils rendent compte de leur administration, double formalité qui repousse nécessairement l'incapacité et la corruption des factieux. Les neuf archontes annuels sont chargés de toute l'administration intérieure. Aucun acte émané du peuple n'est valide avant d'avoir reçu leur sanction; et leur premier devoir est de veiller à ce qu'il ne porte aucune loi nuisible à la conservation et au bonheur de la république. Ils ne peuvent lui présenter aucune proposition, avant qu'elle ait été préalablement discutée dans le sénat, composé de 400 membres que l'on choisit annuellement, comme les magistrats, dans les trois premières classes. L'Aréopage, rempli par les archontes sortis de charge, revise et casse, au besoin, les décisions du peuple; arrête ses empiètemens au moment où il tenterait d'augmenter ses attributions; juge, comme tribunal suprême, les causes capitales; fait rendre compte aux magistrats sortis de charge, et les punit, s'ils ont troublé l'Etat par des démarches séditieuses. Le peuple, pressé par la nécessité de pourvoir à ses besoins, par les lois qui flétrissent l'oisiveté et ordonnent de rendre compte chaque année de ses moyens d'existence, le peuple man-

que souvent du temps et de la volonté d'exercer la puissance législative et la judicature que Solon lui a réservées. L'indifférence pour un droit plus honorifique qu'utile fait le reste; sur vingt mille citoyens que contient habituellement Athènes, à peine cinq mille se rendent aux assemblées [1], et il faut que les archers scythes usent à leur égard d'une sorte de violence pour les contraindre à exercer leur souveraineté. Ajoutez que dans les assemblées, les seuls citoyens irréprochables ont droit de suffrage; que ceux âgés de cinquante ans votent les premiers; enfin que les orateurs capables d'influencer les délibérations et d'agiter le peuple, sont soumis, comme les magistrats, à un sévère examen.

Malgré les nombreuses restrictions apportées à la puissance du peuple, malgré les précautions prises pour l'éclairer dans l'usage et l'exercice de ses attributions, Aristote estime que, dès le principe, cette puissance, résultant surtout des attributions judiciaires, était excessive, et devait entraîner la ruine des parties oligarchiques et aristocratiques de la constitution [2].

Législation de Solon. — Dans ses lois sur la vie privée, Solon ne subordonna pas la morale à la politique, comme Lycurgue, mais la politique à la morale. Il favorisa, par le mode d'éducation, le développement intellectuel de ses concitoyens. Il leur donna enfin un code de lois civiles et criminelles, dont la sagesse n'a jamais été surpassée, et auxquelles plusieurs peuples, soit Grecs, soit étrangers, ont rendu un éclatant hommage en les adoptant [3].

Pisistrate, Hipparque et Hippias. — Solon quitte Athènes, après avoir fait jurer l'observation de ses lois aux archontes, au sénat et au peuple. Pendant son absence, les trois anciennes factions déchirent la république. A son retour, il essaie, mais en vain, de les enchaîner. Pisistrate flatte, soulage, trompe la multitude, ob-

---

[1] Thucydid. l. VIII, c. 72. — [2] Aristote, l. II, c. 12. — [3] Plut. *in Solon.* Platon. *de Leg. in Crit. Prot. Tim.*

tient d'elle six cents gardes, s'empare de la principale autorité, malgré la courageuse résistance de Solon, dont il laisse subsister la constitution, 561. Il est chassé l'année suivante par Lycurgue et par Mégaclès; rappelé par Mégaclès, qui l'oppose à Lycurgue, 556; dépouillé une seconde fois, en 552, par ce même Mégaclès dont il a épousé et outragé la fille. Il ressaisit de nouveau l'autorité, 538; la conserve par sa modération, sa clémence, la sagesse de son administration, jusqu'à sa mort arrivée en 528, et la transmet à ses fils. Il ne l'avait exercée que dix-sept années, pendant les trente-trois ans écoulés depuis la révolution.

Hipparque et Hippias imitent, durant quatorze ans, 528-514, la réserve de leur père, embellissent Athènes, favorisent les sciences et les arts, comblent d'honneurs Anacréon et Simonide. Hipparque se venge d'Harmodius, en insultant sa sœur. Il est assassiné par Harmodius et par Aristogiton, 514. Hippias, irrité du meurtre de son frère, tyrannise les Athéniens, 514-510. Il est contraint de sortir d'Athènes par les Alcméonides, aidés des Lacédémoniens : il se retire auprès du satrape Artapherne, et va mendier chez l'étranger des secours et des armées pour asservir de nouveau ses concitoyens.

Clisthènes, *Isagoras*. — Après l'expulsion d'Hippias, Isagoras, chef du parti des grands, essaie de leur rendre exclusivement le gouvernement de l'Etat. Clisthènes, chef des Alcméonides, et rival d'Isagoras, porte le nombre des tribus de quatre à dix, et celui des sénateurs de quatre à cinq cents : il fait entrer dans les tribus les habitans des bourgs, et leur communique les droits de citoyens qu'ils n'avaient pas encore. La force du peuple s'accroît par son nombre, et sa puissance par l'établissement de l'ostracisme, qui soumet les citoyens puissans aux dangers continuels de l'exil.

Isagoras s'adresse aux Lacédémoniens, ennemis de la démocratie, et surtout de la puissance d'Athènes, dont ils veulent perpétuer les troubles. Isagoras et Cléomènes for-

cent Clisthènes à la retraite, bannissent sept cents familles athéniennes, tentent de casser le sénat et de remettre l'autorité à trois cents citoyens de la faction oligarchique. Le peuple les assiége dans la citadelle, et les contraint à sortir de l'Attique. Ils y reviennent bientôt avec une armée dont la présence enhardit tous les anciens ennemis d'Athènes à l'attaquer. Elle sort triomphante de la guerre qu'elle soutient contre les Bœotiens, les Chalcidiens, les Éginètes [1], et les avantages qu'elle y remporte deviennent le prélude des victoires qu'elle va gagner sur les Perses.

A. P.

CHAPITRE XII.

Suite de l'histoire de la Grèce, depuis le retour des Héraclides jusqu'à la lutte des Grecs contre les Perses. — Développement de la puissance de Sparte, d'Athènes et de quelques autres villes. Etat général de la Grèce.

Après avoir examiné les changemens arrivés dans les gouvernemens des peuples de la Grèce, depuis le retour des Héraclides jusqu'à la guerre Médique, il reste à étudier leurs rapports politiques entre eux, le développement de leur puissance respective, les ressources qu'ils possédaient pour repousser au besoin l'agression de l'étranger, qui n'avait pas encore attaqué la Grèce depuis les temps de première civilisation.

§ I. — *Développement de la puissance de Sparte. Guerres contre les Achéens ou Laconiens, les Cynuriens, les Argiens, les Arcadiens, les Messéniens.*

Après le départ de Tisamène, qui conduit dans l'Ægialus les Achéens Phthiotes précédemment établis en

---

1 Hérodote, l. v, c. 56, 59 et suiv Aristote, *de Republicâ*, l. III, c. 2. Plutarque, *in Solon* et *in Péricl*.

Laconie, le corps de Doriens qui reconnaît pour rois Eurysthènes et Proclès s'établit à Sparte, occupe les terres environnantes et prend le nom de Spartiates. Les Spartiates étaient peu nombreux; les anciens habitans de la Laconie l'étaient beaucoup : ces anciens habitans s'appelaient alors Achéens, mais nous les nommerons Laconiens pour éviter toute confusion.

Les Spartiates, pour éviter les révoltes, accordent au commencement l'isonomie, ou la parfaite égalité de droits, aux Laconiens, mais ils projettent déjà de les asservir. Dans cette idée, ils se fortifient eux-mêmes en recevant tous les étrangers qui veulent s'établir parmi eux; ils affaiblissent au contraire l'ancienne population, en préparant quatre émigrations qui, sous la conduite du chef des Amicléens, de Théras, de Patréus et de Graïs, vont se rendre dans l'Ægialus, dès lors appelé Achaïe; dans l'île de Calliste, dans l'Asie mineure.

Sous le règne d'Agis, leur second roi, les Spartiates retirent l'isonomie aux Laconiens, leur imposent un tribut et le service militaire : tous s'y soumettent, excepté les habitans d'Hélos, qui sont réduits à l'esclavage. Dès lors s'établit la distinction entre les Spartiates souverains, les Laconiens sujets, les Hilotes esclaves.

Les Spartiates envahissent ensuite la Cynurie, petit canton situé sur les confins de la Laconie et de l'Argolide, et commencent la guerre contre les Doriens d'Argos, qui voyaient avec inquiétude d'ambitieux compatriotes s'approcher de leur territoire. Ces expéditions furent commandées par Echestratus et par Labotas, fils et petit-fils d'Agis [1].

Leurs entreprises sont suspendues pour long-temps par leurs dissensions intestines. Dès que les institutions de Lycurgue y ont mis fin, et leur ont donné le caractère éminemment guerrier, ils attaquent de tous côtés,

---

[1] Isocrat. *in Archid.* t. II, p. 52, 68, édit. Auger, 1782. Strab. l. VIII, p. 364. Paus. l. III, c. 1, 2. Arist. *de Repub.* l. III, c. 9. Plut. *Inst. Lacon.* t. 1, p. 955. Hérod. l. IV, c. 147 et suiv. Plutarque, *in Lycurg.*

soit les Laconiens, qui s'étaient relevés pendant leurs troubles, et qui avaient rebâti Hélos; soit les Argiens, les Arcadiens, les Messéniens.

Dans la Laconie, ils s'emparent à main armée d'Ægys, et réduisent les habitans à l'esclavage. Ils forcent ceux de Phares, de Géranthres, d'Amicles, à sortir du Péloponèse et à passer en Italie : ils ruinent Hélos de fond en comble, 860-815. Vers le même temps, Charilaüs, neveu et pupille de Lycurgue, dévaste les campagnes des Argiens et détrône leur roi Phidon. Il attaque les Arcadiens de Tégée; mais il est vaincu, fait prisonnier, et les Spartiates sont chargés des chaînes qu'ils avaient apportées pour les Tégéates[1].

Première guerre de Messénie. — Les Spartiates convoitent les riches campagnes des Messéniens et cherchent des prétextes de guerre. Ils leur reprochent le meurtre de leur roi Téléclus et l'outrage prétendu fait à leurs jeunes filles, 813 : ils leur demandent l'injuste extradition de Polycharès, refusent de soumettre leurs communs différends au conseil amphictyonique, et les attaquent l'an 744. En sortant de Sparte, ils jurent de n'y rentrer qu'après avoir subjugué leurs ennemis, leur enlèvent Ampheïa, et leur livrent près de cette place deux batailles indécises, mais sanglantes. Les Messéniens affaiblis se retirent sur le mont Ithôme. Aristodème immole sa fille aux dieux pour obéir à l'oracle de Delphes. Les Messéniens, secourus par les Argiens et par les Arcadiens, engagent deux actions, où périt le roi Euphaës, et où Aristodème obtient le prix de la valeur. Choisi pour remplacer Euphaës, Aristodème brave pendant cinq ans tous les efforts des Spartiates, et leur fait éprouver une défaite, à la suite de laquelle il immole à Jupiter Ithomique trois cents de leurs prisonniers et leur roi Théopompe. Mais bientôt il se tue sur le tombeau de sa fille pour accomplir un nouvel oracle. Les Messéniens, décou-

[1] Pausanias, l. III, c. I, 7; l. VIII, c. 48. Hérodot. l. I, c. 66.

ragés par sa mort, pressés par la famine, capitulent la vingtième année de la guerre, 724. La Messénie reste assujétie aux Spartiates pendant quarante ans, 724-684. Ils appesantissent leur joug : les Messéniens se révoltent, et la seconde guerre de Messénie commence.

Seconde guerre de Messénie. — Les Messéniens prennent pour chef Aristomène, prince du sang royal. Ils engagent à Dérac une première action, où ils se soutiennent contre leurs ennemis, 682. Aristomène pénètre seul pendant la nuit au milieu de Sparte, et consacre à Minerve un trophée des dépouilles des Spartiates. Peu après il voit les Argiens et les Arcadiens se déclarer en sa faveur. D'après les conseils de l'oracle, les Spartiates prennent pour chef, ou plutôt pour conseiller, le poète Tyrtée. Ils éprouvent cependant trois défaites dans les plaines de Stenyclaros, et veulent renoncer à la guerre : Tyrtée s'y oppose. Les Messéniens, trahis une première fois par Aristocrate, roi des Arcadiens, sont vaincus à la bataille des Tranchées, et se retirent sur le mont Ira, 680. Aristomène défend ce poste pendant onze ans. Dans cet espace de temps, il tombe au pouvoir des Lacédémoniens, est précipité dans la Céada, et n'échappe à la mort que par un bonheur qui tient du prodige. Les Spartiates, favorisés par sa blessure, par les avis d'un transfuge, et par un orage, s'emparent d'Ira après quatorze ans d'hostilités, 668. Aristomène obtient la permission de se retirer, conduit son armée en Arcadie, et forme le projet de surprendre et de détruire Sparte : ce dessein échoue par une nouvelle trahison d'Aristocrate. Les Messéniens des villes maritimes se réfugient en Elide, se réunissent à ceux qu'Aristomène a conduits en Arcadie, et vont s'établir à Zancle, en Sicile. Ceux qui restent en Messénie sont répartis parmi les Hilotes, et subissent leur sort [1].

Guerre contre les Arcadiens-Tégéates et les Argiens. — Sparte, victorieuse des Messéniens, mais affaiblie, ne

---

[1] Pausanias, l. IV, c. 4-23. Justin, l. III, c. 4.

reprend les hostilités contre ses voisins que quarante-huit ans plus tard, et est vaincue par les Arcadiens-Tégéates, en 620, 604, 568. Mais elle recouvre sa supériorité en 566, et prend Tégée en 546. L'année suivante, elle commence contre les Argiens une guerre marquée, en 544, par le combat de trois cents Spartiates contre trois cents Argiens; par la victoire que les Spartiates remportent dans la bataille générale qui suit ce combat particulier; par l'abandon enfin que les Argiens sont contraints de faire à leurs ennemis de Thyrée et de la Cynurie, territoire disputé entre les deux peuples depuis l'année 1036. La supériorité des Spartiates est affermie par la nouvelle victoire que Cléomène remporte sur les Argiens en 514. Plutarque témoigne que les vaincus, commandés par Télésilla, repoussèrent Cléomène de leurs murs, qu'il était venu assiéger : mais il leur avait tué six mille hommes dans l'action, et en continuant à être les ennemis, ils cessèrent d'être les rivaux de Sparte. Maîtresse de la Messénie et de la Laconie, redoutée des Argiens et des Arcadiens, Sparte donna encore des lois aux Eginètes, en 491. Les fureurs de Cléomène, qui, vers la fin de sa carrière, se réfugia chez les Arcadiens et chercha à les soulever contre elle, n'eurent pas les suites qu'elle pouvait d'abord redouter. Dès lors, elle devint non-seulement puissance dominante dans le Péloponèse, mais même la première puissance continentale de la Grèce [1].

§ II. — *Développement de la puissance d'Athènes.*

Au temps de Codrus, 1132, les Athéniens repoussent avec peine l'invasion des Doriens, et perdent Mégare, dont leurs anciens rois leur avaient assuré la domination. Dans les siècles suivans, affaiblis par leurs dissensions, ils se soutiennent à peine contre les Mégariens, sur lesquels Pisistrate remporte une victoire, et Solon

[1] Hérod. l. I, c. 77, 78, 82, 83; l. VI, c. 73, 76-83. Plutarque, *de Virt. mulier.*

reprend l'île de Salamine, avant la publication de ses lois. La grandeur naissante d'Athènes date de l'administration de Pisistrate et de ses fils. Ils favorisent l'agriculture et la population; entretiennent et augmentent les armées; accroissent les ressources de l'industrie et du commerce en ouvrant de nouvelles manufactures. La prospérité de la république se marque par des faits éclatans. L'an 512, deux ans avant qu'elle chasse Hippias, elle frappe de la monnaie d'argent [1]. Au milieu des querelles de Clisthènes et d'Isagoras, qui sembleraient devoir la réduire à une entière nullité politique, elle brave les efforts des Spartiates, des Bœotiens, des Chalcidiens, des Eginètes, coalisés contre elle; chasse de ses murs et de l'Attique les Spartiates et leur roi Cléomène, qui soutiennent Isagoras, 508-507; met en fuite les Bœotiens, auxquels elle fait sept cents prisonniers; se venge des Chalcidiens; ajoute l'île d'Eubée à ses domaines, et y envoie une colonie de quatre mille hommes 506. Elle donne à Miltiade le commandement d'une armée, qui, au rapport de Cornélius, fait pour elle la conquête de la Chersonèse de Thrace, où elle dirige une autre colonie; de l'île de Lemnos, dont elle chasse les Cariens; et des Cyclades, dont elle s'empare, 507-506. Dans sa guerre contre les Eginètes, 506, elle ne possède encore que cinquante vaisseaux, et la plupart sont des pentécontores. Mais elle construit alors, par les conseils de Thémistocle, et avec le produit des mines de Laurium, deux cents bâtimens, qui étaient pontés en partie, et avaient plusieurs rangs de rameurs. Dès lors, elle devient la première puissance maritime de la Grèce, et la rivale de Sparte [2].

---

1 Thésée avait déjà frappé de la monnaie. (Plutarq. *in Theseo.*)

2 Plutarq. *in Solone*, c. 8-10. Hérod. l. v, c. 77-82; l. vi, c. 86-94; l. viii, c. 1, 14, 44, 46. Thucyd. l. i, c. 14. Corneli. *in Miltiad.* c. 1, 2.

§ III. — *Développement de la puissance de quelques autres villes.*

Parmi les puissances maritimes, on distingue, après Athènes, Egine, long-temps son égale; Corcyre, qui pouvait équiper soixante galères; Mégare, et surtout Corinthe. Corinthe, placée entre les deux mers, qu'elle couvrait de ses vaisseaux, était devenue, dès le sixième siècle, l'entrepôt de l'Asie et de l'Europe, la ville la plus commerçante et la plus riche de la Grèce : elle était pleine de magasins et de manufactures, d'où sortaient des produits recherchés de toutes les nations. A l'occident de la Grèce, elle avait envoyé des colonies à Syracuse et à Corcyre, en 753; à Apollonie, Anactorium et Leucade, Ambracie, sous les règnes de Cypsélus et de Périandre, entre 660 et 563. Elle avait cherché dans le même temps à se saisir du commerce de la Thrace, en fondant une autre colonie à Potidée.

Les puissances continentales qui tenaient le premier rang après Sparte, étaient, 1° dans le Péloponèse, les Argiens; les Arcadiens, surtout ceux de Mantinée et de Tégée, rivaux dignes des Spartiates, si ce n'est par leur puissance, au moins par leur intrépidité, et dont la valeur va s'illustrer par de nouveaux exploits contre les Perses; 2° dans la Grèce du milieu, les Athéniens, aussi redoutables sur terre que sur mer; les Mégariens, les Bœotiens, les Phocidiens, les Locriens enfin, qui marcheront en masse contre l'étranger pour défendre le sol de la patrie; 3° dans la Grèce septentrionale, les Thessaliens, dont la cavalerie était la meilleure de toute la Grèce [1].

§ IV. — *État général de la Grèce.*

États, ligues, confédérations de la Grèce. — Sparte donnait des lois à la Laconie et à la Messénie; Athènes à l'Attique; Mégare à la Mégaride : chacun de ces pays formait un état. Dans les autres parties de la Grèce,

---

[1] Hérodote, *ut suprà*, et l. VII, c. 172. Thucyd. l. I, c. 13, 23. Strab. l. VIII, p. 378, et l. X, p. 452.

au contraire, telles que la Bœotie, l'Arcadie, l'Achaïe, etc., on ne trouvait pas autant d'états que de contrées; mais chaque contrée renfermait autant d'états isolés qu'il y avait de villes avec un territoire particulier.

A la vérité, les villes d'un même pays s'étaient unies entre elles par des confédérations : dès cette époque, existaient, selon toute apparence, les diètes des Ætoliens, des Bœotiens, des Achéens, des Éléens, des Arcadiens. Mais la ligue achéenne était seule régulière : ses villes seules, gouvernées par les mêmes lois et les mêmes magistratures, obéissaient aux décisions prises par les députés réunis dans les assemblées de la nation. Partout ailleurs les cités d'un même pays ne tombaient pas toujours d'accord sur les mesures générales à prendre, et les décrets des diètes n'obligeaient que les villes et les cantons qui les avaient souscrits.

La force ne remédiait qu'imparfaitement à ce défaut d'accord dans les volontés. Thèbes en Bœotie, Tégée et Mantinée en Arcadie, s'arrogeaient la suprématie sur leurs voisins, à raison de la supériorité de leur puissance. Au temps de la guerre Médique, les Thébains disent : « Les Tanagréens, les Coronéens, les Thespiens font la guerre pour nous, et se battent pour nos intérêts. » Et dès que Thèbes embrassa le parti des Perses, toutes les autres villes bœotiennes, excepté Platée, suivirent le même parti [1]. Mais cette domination de quelques villes puissantes sur les cités voisines était encore précaire : elles n'obtinrent une prépondérance décidée que dans les époques suivantes.

Conseils Amphictyoniques, leurs attributions — Si les divers pays de la Grèce, excepté l'Achaïe, n'avaient pas de fédérations partielles régulières, à plus forte raison aucune fédération générale n'unissait les différens états, les différentes villes. L'établissement des Doriens dans le Péloponèse avait amené la création de deux nouvelles amphictyonies particulières, qu'il faut ajouter à celles dont nous avons signalé précédemment l'existence. L'une avait sa résidence près l'Héræum, ou temple de Junon, situé entre Argos et Mycènes : les Messéniens, les Lacédémoniens, les habitans de Cléone, d'Argos, de Mycènes en faisaient partie. Un autre comprenait, dans l'Elide, les Triphyliens, les Piséens, les Eléens, et tenait ses assemblées dans un temple de Neptune [2].

Mais ni ces amphictyonies n'étaient le lien de fédérations locales, ni celle des Thermopyles et de Delphes n'était des états généraux de la Grèce. Ce dernier conseil avait, selon la remarque de Denys d'Halicarnasse, réglé souverainement les déterminations des Hellènes, quand ils étaient faibles encore, et tous réunis en Thessalie. Mais il perdit cette autorité quand les diverses familles de cette nation se furent éloignées des Thermopyles, et qu'elles eurent acquis de la puissance. Alors chacune d'elles ne dépendit plus que de sa volonté et de son ambition. Les guerres que se firent entre eux les Doriens de Sparte, de Messénie, d'Argos, prouvent l'absence totale d'une autorité suprême et coërcitive. Dans la période que nous venons de parcourir et dans les suivantes, l'autorité des divers conseils amphictyoniques se borna : 1° à décider les différends élevés

---

[1] Hérodote, l. v, c. 79; l. vii, c. 133, et l. viii, c. 34. — [2] Strab. l. viii. Paus. l. ii, c. 17, et l. iv, c. 5. Chandler, *Inscript.* xxxvi, p. 12. Sainte-Croix, *Ancien Gouv. fédér.*, p. 129, 133.

entre deux villes, quand ils étaient choisis pour arbitres par une convention expresse; 2° à ôter aux guerres une partie de leurs désastreuses conséquences; 3° à faire observer le droit des gens, à surveiller la célébration des fêtes instituées en l'honneur de la divinité tutélaire du pays, à régler l'emploi et la distribution des offrandes qu'on faisait au temple, à protéger le temple et le territoire sacré de toute usurpation; 4° à maintenir l'observation de la suspension d'armes qui avait lieu entre les peuples ennemis pendant la durée des fêtes [1].

Jeux publics, leur influence. — Les jeux olympiques institués par Hercules, Pélops et Pisus, rétablis en 885 par Iphitus, ajoutèrent une trêve générale aux trêves particulières introduites par les amphictyonies. Iphitus et Lycurgue réglèrent la suspension d'armes qui s'observait pendant la durée de ces jeux [2]. A leur institution s'attacha un avantage plus précieux. Au milieu des rivalités et des guerres, ils entretinrent parmi les Hellènes quelques idées de la communauté de leur origine, quelques restes d'esprit national. Ils leur fournirent les moyens de s'entendre, de concerter leurs moyens de résistance contre l'ennemi du dehors.

Guerre sacrée contre les Crisséens. — Les amphictyonies et les jeux Olympiques, Néméens, Isthmiques offraient seuls un appui, quoique faible, qu'insuffisant, à l'ordre public en Grèce. C'est ce qui explique la haute importance qu'attachaient à leur établissement et à leur maintien des hommes tels que Lycurgue et Solon : c'est ce qui explique la guerre d'extermination que Solon dirigea contre un peuple qui menaçait de détruire l'amphictyonie de Delphes. Les habitans de Crissa s'étaient appropriés une partie des terres consacrées à Apollon, avaient pillé son temple, et, par leurs brigandages, défendaient aux Grecs l'accès de ce temple. Les amphictyons décrétèrent que Crissa serait détruite, et appelèrent à la guerre contre les Crisséens tous les peuples qui envoyaient des députés au conseil. Divers chefs, parmi lesquels on remarque Solon, parurent dans cette guerre sacrée, qui se prolongea pendant dix années 600-590, et qui se termina par le sac de Crissa et de Cyrrha, et par la consécration faite à Apollon des terres des Cyrrhéens [3].

La Grèce européenne sort de la barbarie. — Le sixième siècle, auquel nous sommes parvenus, est l'époque à laquelle la Grèce d'Europe sortit de la barbarie dans laquelle l'avait plongée l'invasion des barbares Thessaliens, Doriens, Arnéens. C'est l'époque, par conséquent, de l'une des plus grandes révolutions qui se soient opérées dans l'esprit humain. Nous allons rechercher les causes de cette révolution, et donner quelques indications sur l'état de l'industrie et des arts dans la Grèce européenne du douzième au sixième siècle.

Les Grecs passés dans l'Asie mineure conservent la civilisation et l'augmentent. Villes grecques d'Europe qui la conservent. — Un nombre considérable d'anciens habitans de l'Hæmonie, de la Bœotie, du Péloponèse, échappa au joug, aux coutumes, à la funeste influence des conquérans Thessaliens, Arnéens et Doriens, en passant dans l'Asie mineure. Ils y portèrent la civilisation des âges héroïques, y joignirent celle de l'Asie,

[1] Sainte-Croix, p. 42 et suiv. — [2] Plutarq. *in Lycurg.* c. 1. — [3] Plutarq. *in Solon.* Pausan. l. x, c. 37. Marb. de Par. époq. xxxviii.

et du douzième au sixieme siècle, parvinrent au plein développement de tous les arts, des sciences et de la philosophie. (*Voyez* le chapitre des *Colonies.*)

Mais inutilement ils se fussent trouvés en position d'arracher la Grèce d'Europe à la barbarie, si tous les peuples de ce continent eussent, comme les Spartiates, protégé leur ignorance d'un rempart impénétrable, en refusant de visiter les étrangers et de les recevoir parmi eux. Un canal de communication était nécessaire pour conduire de la Grèce asiatique dans la Grèce européenne les lumières qui devaient, au sixième siècle, dissiper les ténèbres profondes où la dernière était plongée. Ce point de contact eût manqué, si quelques villes n'eussent, au milieu du moyen âge de la Grèce européenne, conservé des débris de l'ancienne civilisation, et surtout un peu de navigation et de commerce.

Ces villes furent Athènes, Sicyone, Corinthe, Mégare, Trézène, Cléone. Athènes était tombée au pouvoir des Æoliens et des Ioniens du Péloponèse, qui s'emparèrent d'une partie des terres, et exercèrent sur la population une autorité long-temps oppressive, mais qui ne proscrivirent pas les arts et le commerce, auxquels ils n'étaient pas demeurés entièrement étrangers dans leurs anciennes demeures. Sicyone, Corinthe, Mégare, Trézène, Cléone avaient été envahies par les Doriens : mais les colons barbares qu'elles reçurent abandonnèrent promptement les idées et les usages de leurs compatriotes, irrésistiblement entraînés vers la navigation [1], l'industrie et l'opulence par la situation maritime des villes où ils s'étaient fixés.

Voici la liste [2] du peu d'hommes célèbres qu'elles ont produits dans la poésie et dans les arts du douzième au sixième siècle. Nous n'y comprenons pas Hésiode, parce qu'il était originaire de l'Asie mineure, et que nous regardons son talent et ses ouvrages comme étrangers à la Grèce d'Europe.

ATHÈNES.	*Pronapides*, poète et grammairien.	entre 1000 et 900
	Eumarus, peintre.	900-800
	Tyrtée, poète.	680
MÉGARE.	*Eupalinus*, architecte.	700
CORINTHE.	*Eumelus*, poète et historien.	900-800
	Cléophante, peintre-monochrôme.	900-800
	Aminocle, constructeur de vaisseaux.	800-700
	Dibutade; sculpteur en plastique.	700-600
	Euchyrus, peintre et statuaire.	600
TRÉZÈNE.	*Orœbantius*, poète.	1190-1000
	Ardalus, poète-musicien.	1000-900
CLÉONE.	*Cimon*, peintre.	800-700

Pausanias [3] cite Syadras et Chartas, de Sparte, comme les maîtres du Corinthien Euchyrus. Les arts étant proscrits à Sparte, comme les sciences et les lettres, il est probable que ces deux sculpteurs appartenaient à l'ancienne population laconienne ou achéenne.

A. P.

---

1 *Voy.* le tableau ci-dessus, page 150. — 2 D'après M. de Sainte-Croix.

3 Livre VI, c. 4. M. de Sainte-Croix n'a pas fait entrer ces deux artistes dans sa liste.

CHAPITRE XIII.

Suite de l'histoire de la Grèce, depuis le retour des Héraclides jusqu'à la lutte des Grecs contre les Perses. — Histoire de leurs colonies dans l'Asie mineure, le nord du Pont-Euxin, la Gaule, l'Espagne, l'Afrique, 1182-514.

Les colonies grecques doivent leur origine à la proscription dont une partie de la population de la Grèce européenne fut frappée à trois époques différentes, lors de la conquête des Thessaliens et des Doriens, pendant le règne de l'oligarchie, et au temps des tyrannies. — L'histoire des colonies grecques est en grande partie celle des premières relations commerciales des hommes. Elle forme aussi une partie de l'histoire des gouvernemens de l'antiquité et de la civilisation, parce que les colons grecs la répandirent partout où ils pénétrèrent, sur les côtes de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique; parce que ces colonies, au nombre de plusieurs centaines, se donnèrent une foule de constitutions particulières, et mirent nécessairement en circulation une masse énorme d'idées et de combinaisons politiques.

§ I. — *Colonies des Grecs dans l'Asie mineure et dans le nord du Pont-Euxin* [1].

Colonie æolienne, 1189. — Un grand nombre d'Æoliens, chassés de l'Hœmonie par suite de la conquête des Thessaliens, s'étaient réfugiés dans la Bœotie. C'est de ce dernier pays et du port d'Aulis qu'ils partent pour se rendre en Asie Mineure. Sous la conduite de cinq princes pélopides, Penthilus 1189, Echélatus 1174, Graïs 1151, Cléoüs et Malaüs 1120, ils vont dans l'Asie mineure occuper une partie des côtes de la Mysie et de la Carie, et les îles de Lesbos, de Ténédos, d'Hécatonèse. Sur le continent, ils bâtissent douze villes, dont Cyme, Smyrne, Magnésie, sont les principales : dans l'île de Les-

[1] *Voy.* pour ces deux chap. Barthél. *Voy. d'Anach.* c. 72. Gillies, c. 3, 6, 7. Larcher, t. VII, p. 415 et suiv. M. Héeren, *Manuel d'Hist. anc.* p. 160 et suiv. M. Raoul Rochette, t. III, p. 75 et suiv.

bos, ils fondent Mitylène et Métymne. Mais, par suite des établissemens postérieurs des Ioniens et des Doriens, ils perdent les villes d'Halicarnasse, de Magnésie, de Smyrne; le pays, appelé de leur nom Æolie, ne s'étend plus sur le continent que depuis le fleuve Hermus jusqu'à Cyzique.

Colonie ionienne, 1130.— Les Ioniens, chassés de l'Ægialus par les Achéens, séjournent environ cinquante ans dans l'Attique. Après ce temps, une partie d'entre eux prend pour chefs Nélée et d'autres fils de Codrus, et va, avec une foule d'anciens habitans de l'Attique et des pays voisins, s'établir dans l'Asie mineure, 1130. Parmi ces émigrans, les Ioniens sont les plus puissans et imposent leur nom à la nouvelle colonie. Dans la traversée, ils donnent de nouveaux habitans aux Cyclades, peuplées antérieurement par les Cariens et les Crétois. Ils s'emparent des côtes occidentales de l'Asie mineure, depuis le fleuve Hermus jusques et y compris l'emplacement de Milet, empiétant au nord sur le territoire des Æoliens, et leur enlevant les villes de Magnésie et de Smyrne : ils occupent de plus les îles de Chio et de Samos. Ils bâtissent douze villes, Phocée, Érythres, Clazomène, Téos, Lébédos. Colophon, Éphèse, Priène, Myunte, Milet, Samos, Chios.

Colonie dorienne, 1132. — Quelques Doriens d'Argos, d'Epidaure, de Trézène, et beaucoup d'anciens habitans de ces villes, sous la conduite des descendans de Témène et des anciens rois du pays, émigrent en Asie mineure, 1132-1068. Les colons doriens occupent les côtes méridionales de la Carie, l'île de Rhodes, l'île de Cos. Ils tiennent trois villes principales dans l'île de Rhodes, Ialissos, Camiros, Lindos; une dans l'île de Cos; Cnide et Halicarnasse en Carie : ils fondent quelques-unes de ces villes et agrandissent les autres.

Chacune des villes appartenant aux trois colonies dorienne, ionienne, æolienne, est originairement libre, indépendante, régie par une constitution particulière; plus

tard elles sont souvent agitées par des factions, asservies par des tyrans. Les diverses villes, appartenant à une même colonie, se réunissent dans une fédération : les Ioniens en particulier ont le *panionium*. Mais ces associations, modelées de plus près sur celle des Achéens, moins imparfaites que celles du reste de la Grèce, n'enchaînent pas les villes par un lien assez étroit pour que quelques-unes d'entre elles ne séparent pas leur cause de la cause commune, dans certaines circonstances. De plus, les trois colonies ne forment pas une fédération générale qui eût été capable d'assurer à jamais leur indépendance.

Histoire intérieure et extérieure de ces colonies jusqu'à la révolte de l'Ionie contre Darius. — Du douzième au sixième siècle, ces colonies parvinrent à un haut degré de puissance et de civilisation. Les plus remarquables furent *Éphèse* et *Smyrne, Phocée* et *Milet*. Le commerce des *Phocéens* s'étendit à l'occident : leurs flottes visitèrent les côtes de l'Italie, de la Corse, de la Gaule, de l'Espagne jusqu'au détroit de Gadès; déposèrent des colonies à Aléria en Corse, à Élée en Italie; mirent plus d'une fois en fuite les flottes combinées des Carthaginois et des Toscans. *Milet* avait quatre ports; elle équipait habituellement quatre-vingts et cent vaisseaux de guerre. Elle s'empara du commerce du nord en se rendant maîtresse de la navigation du Pont-Euxin. Suivant quelques auteurs, elle établit jusqu'à trois cents colonies sur les rivages de cette mer : nous n'indiquerons que les principales. Elle fonda 1° sur la Propontide, Cyzique, Perinthe, Chalcédoine, Byzance, entre le neuvième et le septième siècle; 2° sur les côtes méridionales du Pont-Euxin, en 632, Sinope, qui donna naissance elle-même à Cotyora, Cérasus, Amisus; 3° sur les côtes septentrionales, Olbia, Tomes, Niconium, Tyras, en 655, Panticapea, Odessus, Théodosia, Panagorée, en 545; 4° sur les côtes orientales, Phasis et Dioscurias, à une époque incertaine.

Les progrès des Grecs asiatiques dans les arts d'utilité

et d'agrément, dans la philosophie, les sciences et les lettres, furent prodigieux. On admira leur industrie dans la teinture des laines, l'exploitation des mines, la fonte des métaux. Les ordres d'architecture dorique et ionique gardent encore aujourd'hui leur nom. Dans la peinture et la sculpture, ils fournirent les premiers modèles aux écoles de la Grèce. On compte parmi eux quatre des sept sages [1], Thalès de Milet et Pittacus de Mytilène, 600; Bias de Priène en Lydie, et Cléobule de Lindos, dans l'île de Rhodes, 566. Le même Thalès s'illustra par ses découvertes astronomiques et mathématiques; le premier des Grecs, il fixa la durée de l'année solaire, et prédit les éclipses. Il eut des successeurs dignes de lui dans ses compatriotes et ses disciples Anaximandre, 568, Anaximène, 556, qui inventèrent les cartes géographiques et la sphère, qui attribuèrent le repos au soleil et le mouvement à la terre. Mais c'est surtout par le génie de leurs poètes et de leurs musiciens, que les Grecs asiatiques ont fixé l'admiration de la postérité. Homère de Smyrne ou de Chio publia l'Iliade et l'Odyssée en 906, et laissa le plus parfait modèle de l'épopée. Archiloque de Paros, 718, inventa le vers iambique, la satire et le dithyrambe. Arion de Métymne (Lesbos) perfectionna le dithyrambe, composa des hymnes, excella dans les modes connus jusqu'alors, 675. Terpandre d'Antissa (Lesbos) laissa également des hymnes, et ajouta trois cordes à la lyre, qui jusqu'alors n'en avait que quatre. Alcman de Sardes, 670, Alcée, 609, Sapho, 600, tous deux de Mitylène (Lesbos), Anacréon de Téos, 562, excellèrent dans l'ode. Simonide de Céos (Cyclades), Mimnerme de Smyrne, son contemporain, 530, consacrèrent leurs talens à l'élégie. Ésope de Samos ou de Phrygie, 585, reçut l'apologue des Orientaux, et le fit connaître aux Grecs.

Il reste à présenter l'histoire extérieure de ces colonies

[1] Nous citerons constamment l'époque où fleurirent ces grands hommes : nous avons préféré cette époque à celle de leur naissance et de leur mort.

jusqu'à la révolte de l'Ionie contre Darius. Les rois de Lydie, à partir du règne de Gygès, s'efforcèrent de soumettre les Grecs de l'Asie mineure à leur alliance et à un tribut, en leur laissant leurs constitutions intérieures et l'administration de leurs affaires domestiques. Gygès, qui régna de 708 à 670, leur enleva Colophon. Les hostilités continuèrent sous ses successeurs Ardys, Sadyattes, Alyattes, 670-559. Ardys soumit Priène; Alyattes fit douze ans la guerre aux Milésiens et conquit Smyrne. Enfin Crésus, pendant les douze années de son règne, 559-547, mit sous sa loi d'abord Éphèse, ensuite toutes les villes grecques. Harpagus, lieutenant de Cyrus, les fit passer sous celle des Perses, 542. Avant la fin de cette guerre et la prise de leur ville, les Phocéens, fuyant l'esclavage, abandonnèrent l'Asie mineure, et se réfugièrent en Corse, 541. De la Corse ils passèrent en Gaule, 535, et agrandirent *Marseille*, déjà fondée par eux, dès l'an 600 : Marseille à son tour envoya des colonies sur divers points, depuis le Var jusqu'à l'Èbre. Tous les autres Grecs de l'Ionie, de l'Æolie et de la Carie, qui n'avaient pas imité le généreux exemple des Phocéens, demeurèrent soumis à Cyrus, à Cambyse et à Darius, jusqu'à la révolte des Ioniens contre ce dernier prince, en 504.

§ II. — *Colonies des Grecs dans les îles de l'Asie mineure, dans les îles placées entre cette contrée et la Grèce, et dans la Crète.*

Chypre. — Depuis la fondation de Salamine par Teucer, jusqu'à l'an 717, Chypre continue d'obéir aux Tyriens. A cette dernière époque, les habitans de Citium s'affranchissent et affranchissent l'île entière. Elle conserve d'étroites relations avec les Tyriens et les Phéniciens, mais elle n'est plus dans leur dépendance. Neuf petits royaumes, en y comprenant celui de Salamine, se forment dans les principales villes. Les Egyptiens, sous Amasis, 550; les Perses, sous Cambyse, 525, les rendent tributaires : ils conservent cependant leurs rois. Pendant la domination persane, ces princes, surtout ceux de Salamine, se révoltent souvent. Dès l'an 500, Onésilus se déclare contre Darius pour les Ioniens; mais il est vaincu. Dès lors, l'histoire de Chypre se trouve mêlée avec celle des Perses et des Grecs. La fertilité de son sol, le culte de Vénus établi dans les villes d'Amathonte et de Paphos, l'ont rendue à jamais célèbre dans l'antiquité. — *Rhodes et Carpathos.* On trouvera au chapitre XX

les détails relatifs à l'île de Rhodes. Près de Rhodes, on trouvait Carpathos : elle mérite d'être mentionnée, parce qu'elle donna son nom à la mer qui l'entoure, et que Virgile y a placé le théâtre de l'un des épisodes des Géorgiques. — *Crète.* Les Doriens, débarqués en Crète, l'an 1131, fondent dix villes. Le nombre des villes ou bourgades, qui s'élevait à quatre-vingt-dix avant la guerre de Troie, est alors porté à cent, et l'île surnommée Hécatompolis. Les Crétois détruisent la royauté, après Étéarque, vers l'an 800. Chaque ville devient indépendante. Le gouvernement est entre les mains de trente sénateurs, chargés d'examiner les affaires; du peuple, qui ratifie leurs décisions et leur donne force de lois; des cosmes ou inspecteurs, au nombre de dix, magistrats à vie, exempts de rendre compte de leur administration, institués pour tenir l'équilibre entre les deux ordres et pour commander les armées. Les lois attribuées à Minos, et relatives soit à la vie privée, soit à l'éducation militaire, sont maintenues. Ces réglemens demeuraient en vigueur dans les campagnes au temps de Platon; mais ils furent de bonne heure foulés aux pieds par les habitans des villes, auxquels Épiménide, leur compatriote, reprochait, dès le sixième siècle, la dégradation de leur caractère national. Des troubles suivirent l'abolition de la royauté, et se prolongèrent sous le régime républicain. Cnosse, Gortyne, Cydonie, les trois cités principales de l'île, l'ensanglantèrent par des guerres civiles, qui avaient pour but ou de se détruire entre elles, ou de dominer les autres villes. Cependant, favorisée par sa situation, d'un côté, la Crète demeura à l'abri des attaques du dehors, et conserva son indépendance jusqu'à l'époque de la domination romaine, 67; d'un autre côté, elle trouva dans son commerce les moyens de réparer, au moins en partie, ses désastres, et de se soutenir au rang des puissances du second ordre. — *Cyclades.* Ces îles, au nombre de douze selon les uns, de vingt selon les autres, furent peuplées d'abord par des Phéniciens et des Cariens. Des colonies de la Crète s'y établirent ensuite, et obéirent au frère de Minos, Rhadamanthe, qui leur donna de bonnes lois. Les Hellènes Doriens et Ioniens les occupèrent ensuite, chassèrent ou asservirent les premiers habitans. Chacune des Cyclades formait un état libre et indépendant, ayant sa constitution particulière, mais souvent agité par les factions. Dans les plus grandes îles, qui contenaient plusieurs villes, chacune formait une petite république; mais elles avaient coutume de s'unir entre elles par des traités d'alliance. Leur indépendance cessa après la guerre Médique : au-delà de cette époque, elles obéirent à Athènes. Parmi les Cyclades, on remarque *Andros,* dont les débris et les inscriptions attestaient encore, il y a un siècle, l'ancienne prospérité; *Délos,* place importante de commerce, sous la protection d'Apollon, et où se trouvait déposé le trésor commun de la Grèce, lors de la lutte contre les Perses; *Paros,* renommée par la beauté de ses marbres; *Naxos,* célèbre par son temple de Bacchus et l'excellence de ses vins; *Thera,* fondée par le prince héraclide Théras, l'an 1150, et mère-patrie de la colonie de Cyrène. — *L'Eubée.* Les Abantes de la Phocide et les Athéniens, avant la guerre de Troie, donnèrent à l'Eubée ses premiers habitans. Deux principales villes, Chalcis et Érétrie, devaient leur origine aux derniers. L'Eubée eut d'abord des rois : Nauplias, père de Palamède, la gouvernait en cette

qualité durant la guerre de Troie. Plus tard, chacune des villes s'érigea en république indépendante, et eut sa constitution intérieure particulière. A Chalcis, à Érétrie, le gouvernement fut aristocratique; mais de petits tyrans s'en emparèrent souvent dans les diverses villes, surtout à Chalcis. Après la guerre des Perses, Athènes domina l'Eubée, qui se révolta souvent. — *Ægine.* Dans les anciens temps, Ægine fut régie par des rois, au nombre desquels on remarque Éaque. Les habitans portèrent d'abord le nom de Myrmidons; il ne faut pas les confondre avec ceux de Thessalie, qui, du reste, avaient la même origine qu'eux. Après l'invasion des Doriens, Ægine tomba au pouvoir d'une colonie partie d'Épidaure. Elle s'affranchit bientôt, s'éleva par son commerce et sa marine, et jusqu'à la guerre Médique rivalisa avec Athènes, contre laquelle elle soutint plusieurs guerres.

§ III. — *Colonies des Grecs dans la Gaule, l'Espagne, l'Afrique.*

Gaule et Espagne. — Les Phocéens, réfugiés en Corse, y demeurèrent de 541 à 535. A la suite d'une désastreuse bataille navale, livrée aux Étrusques et aux Carthaginois, les uns se réfugièrent à Rhégium, d'autres allèrent s'établir à *Marseille*, où leurs marchands avaient déjà fondé un établissement dès l'an 600. Ils eurent à combattre long-temps la peuplade ligurienne des Saliens, aux dépens desquels ils formèrent leur territoire. Dans cette lutte, ils acquirent une intrépidité qui devint l'un de leurs caractères distinctifs, jusqu'au temps de la domination romaine. Cicéron vante la sagesse de leur gouvernement qui prévint tous les troubles au sein de la république, et la défendit contre les attaques des Gaulois. C'était une aristocratie : l'état était administré par un conseil ou sénat composé de six cents membres, dont la charge était à vie; quinze d'entre eux réglaient les affaires courantes, trois présidaient les assemblées en qualité de premiers magistrats. La paresse, le luxe, les voluptés, la duplicité et le mensonge furent sévèrement proscrits; on bannit du théâtre les pièces dont la licence aurait pu altérer la pureté des mœurs. Cette sévérité de principes s'allia avec la culture de toutes les branches des connaissances humaines, l'éloquence, la philosophie, la médecine, la jurisprudence, les mathématiques, la physique, l'astronomie, la géographie. Parmi les savans dont Marseille s'honore, on compte Pythéas, Euthymène, Eratosthènes, dès le temps d'Alexandre le Grand. Dans les siècles suivans, ils trouvèrent des successeurs dignes d'eux, et Marseille devint l'une des écoles les plus célèbres de l'univers. Le territoire des Marseillais, abondant en vignes et en oliviers, ne produisait pas de blé. Ils tournèrent leur génie du côté de la navigation et du commerce. Leur commerce se faisait en partie par mer et en partie par terre dans l'intérieur des Gaules; il était fondé sur l'économie et en rapport avec le gouvernement et les mœurs. Dans la vue de l'étendre, les Marseillais chargèrent Euthymène de faire des découvertes dans les régions du sud, et Pythéas de visiter les côtes de l'Océan, depuis les Colonnes d'Hercule jusque vers le pôle arctique : il reconnut le premier l'île de Thulé, ou la Scandinavie. La nécessité d'établir des comptoirs dans les pays avec lesquels ils en-

tretenaient des relations commerciales, les conduisit encore à établir des colonies, soit dans l'intérieur des Gaules, soit sur les côtes, depuis le Var, en Gaule, jusqu'à l'Èbre, en Espagne. On leur attribue la fondation de Nemausus, Avenio, Cabellio (Nîmes, Avignon, Cavaillon) : on ne leur a jamais contesté celle d'Agatha, Olbia, Antipolis, Nicæa, Emporiæ (Agde, Hyères ou Eoube, Antibes, Nice, Ampurias). Sur la côte où ils élevèrent Emporiæ, les habitans de l'île de Zante avaient antérieurement fondé Sagonte. Les Marseillais propagèrent la religion, la langue, la civilisation grecque partout où ils pénétrèrent, et devinrent les bienfaiteurs des Gaulois avec lesquels leur négoce les mit en rapport : ils leur apprirent à cultiver les terres, à tailler la vigne, à planter les oliviers, à ceindre les villes de murailles, à remplacer l'empire de la violence et des armes par celui des lois.

Afrique. — Les Grecs n'envoyèrent que deux colonies en Afrique, l'une en Egypte, l'autre en Libye. Dans le cours du septième siècle, des aventuriers de Carie et d'Ionie aidèrent Psammitichus à détruire ses rivaux, et s'établirent alors en Egypte, 656. Leur nombre s'accrut peu à peu, et s'éleva à trente mille, sous Amasis, qui leur céda Naucratis. La colonie de Cyrène, fondée sur le rivage de Libye pendant les temps héroïques, reçut, l'an 631, de nouveaux habitans de la mère-patrie. De 631 à 514, elle fut gouvernée par des rois, fonda Barce, résista aux efforts réunis des Libyens et des souverains d'Egypte conjurés contre elle, reconnut un moment, en 520, l'autorité des satrapes de Darius, mais recouvra son indépendance en 514, et abolit en même temps la royauté. A partir de cette époque, elle fut souvent agitée par les dissensions civiles. Elle eut des querelles avec Carthage au sujet des limites respectives des deux états. Après la mort d'Alexandre, elle fit partie du royaume d'Egypte et passa sous la loi de Lagides.

A. P.

CHAPITRE XIV.

Suite de l'histoire de la Grèce, depuis le retour des Héraclides jusqu'à la lutte des Grecs contre les Perses. — Histoire de leurs colonies dans la Sicile et l'Italie méridionale, jusqu'à la décadence de ces colonies, 736-370.

La Sicile eut pour premiers habitans les Lestrygons et les Cyclopes, qui, en Sicile comme en Grèce, apportèrent la connaissance des arts les plus utiles à la vie, et élevèrent des monumens. Dans ces temps reculés, la Sicile était appelée Trinacrie. Ce nom fut changé en celui de Sicanie et de Sicile par les étrangers qui, au quatorzième siècle, vinrent s'établir dans l'île. La tribu ibérienne ou espagnole des Sicaniens y passa la première et l'occupa tout entière : leur roi Cocalus résidait à Camicus, près de l'endroit où l'on bâtit ensuite Agrigente : il eut des rapports avec Minos II et les Crétois qui se fixèrent à l'endroit appelé Minoa. De l'Italie, les Illyriens Sicules passèrent dans l'île, enlevèrent, après de longues guerres, les terres les plus fertiles aux Sicaniens, et les reléguèrent au sud et à l'occident, depuis le promontoire Pachynum jusqu'à celui de Lilybée. Les Sicules furent dépouillés eux-mêmes et refoulés au centre de la Sicile par les Phéniciens de Tyr, les Troyens, les Grecs et les Carthaginois, qui, du treizième au sixième siècle, envahirent les côtes. Au nord-ouest, les Phéniciens fondèrent Motya et Panorme ; les Troyens, Ségeste ou Égeste et Drépane. Les Grecs occupèrent les côtes orientales et méridionales. Les Carthaginois, dès l'an 509, s'emparèrent, au nord-ouest, de Drépane, de Panorme, bâties originairement par les Phéniciens et par les Troyens ; ils fondèrent eux-mêmes Lilybée.

§ I. — *Émigration des Grecs en Sicile.*

Il faut distinguer les colonies des Grecs en colonies d'origine ionienne et colonies d'origine dorienne, parce que les Ioniens inclinaient davantage vers le gouvernement démocratique, et que chez les Doriens l'aristocratie était préférée.

Entre les villes fondées par les Ioniens, on comptait

Naxos, 736, qui, à son tour, donna naissance à Léontium; Catane, Tauroménium, 730, fondées par les habitans de Chalcis en Eubée; Zancle, fondée dans les temps les plus anciens par ceux de Cumes, et qui envoya elle-même des colonies à Himera et à Myles, en 639. Après la seconde guerre de Messénie, des Messéniens envahirent Zancle et lui donnèrent le nom de Messane; en sorte que cette ville, d'ionienne qu'elle était originairement, devint dorienne.

Les villes d'origine dorienne furent Héraclée-Minoa, fondée par des Crétois; Messane, que nous venons de nommer, et Tyndaris, fondées par les Messéniens; Syracuse, fondée par les Corinthiens, l'an 735, et qui bâtit, à son tour, Acra, 665, Casmène, 645, Camarine, 600; Hybla, Mégare et Tapsus, fondées par les Mégariens, en 735, et dont la première fonda Sélinonte, en 635; Géla, fondée par les Rhodiens, 690, et qui donna naissance à Agrigente, 582; Lipara, dans la petite île de ce nom, peuplée, en des temps inconnus, par les habitans de Cnide.

Histoire de ces colonies jusqu'au règne de Gélon. — Tout ce que l'on sait de l'histoire des colonies ioniennes de Sicile, c'est qu'elles eurent originairement un gouvernement républicain, remplacé plus tard par l'autorité de tyrans domestiques, puis des tyrans de Syracuse. Parmi les colonies doriennes, on ne possède des renseignemens un peu étendus que sur Syracuse et sur Agrigente. — A *Syracuse*, le gouvernement est d'abord aristocratique : l'autorité réside exclusivement entre les mains des propriétaires, de 735 à 485. Dans cet espace de temps, elle fonde les trois colonies rappelées plus haut. En 485, les esclaves et la faction démocratique dépouillent et chassent les propriétaires. Ils sont rétablis par Gélon, roi de Géla, qui s'empare en même temps de Syracuse, 484. Gélon défend l'indépendance de Syracuse contre les Carthaginois, alliés de Xerxès, 480; assure ensuite sa tranquillité, fonde sa grandeur, et reçoit le titre de père de la patrie. — *Agrigente*, la plus puissante co-

lonie grecque en Sicile après Syracuse, est d'abord régie, comme elle, par l'aristocratie, de 582 à 566. Phalaris la tyrannise en 566, et transmet son pouvoir, mais non ses affreux exemples, à Alcmanès, Alcmander et Théron, 534-488. Théron s'unit à Gélon pour vaincre les Carthaginois, 480, l'imite dans sa modération et ses grandes vues.

§ II. — *Émigration dans l'Italie méridionale.*

Cumes, fondée, l'an 1030, par les Eubéens de Chalcis, devint à son tour la mère-patrie de Naples dans l'un des trois siècles suivans, mais à une époque incertaine. Les Achéens fondèrent Sybaris, 720, Crotone, 710. Les Parthéniens de Sparte, sous la conduite de Phalantus, fondèrent Tarente, 707. Locres épizéphyrienne dut ses accroissemens progressifs à diverses tribus helléniques; mais elle reçut, en 683, une colonie principale de Locriens. Rhégium fut fondée en 668, après la seconde guerre de Messénie, par des Messéniens et des habitans de l'île d'Eubée. Cinquante-six ans après la destruction de Sybaris, dont nous parlerons bientôt, Thurii fut fondée en 446, non loin de l'ancienne Sybaris. Cumes, Naples, Élée, étaient d'origine ionienne; Tarente, et ses colonies Héraclée et Brindes, d'origine dorienne; Sybaris, Crotone, et leurs colonies, Laus, Métaponte, Possidonie, d'origine achéenne; Locres enfin, d'origine æolienne.

Histoire de ces colonies jusqu'aux règnes des deux Denys. — A partir de l'an 660, ces colonies parvinrent à un point de force et de splendeur qui leur permit d'effacer les colonies de l'Asie mineure et la mère-patrie elle-même, et qui leur valut des contemporains le nom de Grande-Grèce. Les principes de cette grandeur furent la parfaite intelligence qui régna d'abord entre elles, bien qu'elles fussent d'origines différentes; la sagesse de leur gouvernement, presque partout aristocratique dans son origine; la fertilité de leur sol; l'activité de leur commerce avec les Italiens, les Grecs, les Carthaginois. Ces

causes réunies permirent à plusieurs cités de la Grande-Grèce de mettre au-delà de cent mille hommes sous les armes. — 1° *Cumes*. Son gouvernement aristocratique fut renversé en 544, par le tyran Aristodème. Elle fut souvent attaquée par les peuples de l'Italie. Ainsi, en 564, on voit ses habitans vaincus par les Étrusques réunis aux Dauniens; en 474, elle vainquit les Étrusques sur mer : elle tomba, en 420, au pouvoir des Campaniens. — 2° *Tarente*. Elle soutint d'abord avantageusement la guerre contre les peuplades indigènes des Dauniens et des Lucaniens. Entre les années 700 et 474, elle devint très-puissante par l'activité de son commerce et la sagesse de son gouvernement aristocratique. Mais après la défaite des Perses, 474, sa constitution dégénéra en démocratie pure; les habitans abusèrent, pour se livrer au luxe, des richesses acquises par le commerce. Ils devinrent, par leur mollesse, incapables de résister à leurs ennemis, et furent réduits à appeler des chefs étrangers pour les défendre. Les tentatives du pythagoricien Architas pour les régénérer, 390, échouèrent contre leurs dispositions vicieuses. — 3° *Sybaris*. La puissance de cette opulente cité suit de près sa fondation. L'époque de son plus grand éclat tombe entre les années 600 et 550. Son territoire comprend alors quatre districts et vingt-cinq villes ou cantons. Sa population est si nombreuse, qu'elle peut lever jusqu'à cent mille soldats dans ses guerres contre les Crotoniates. Elle abuse de ses richesses pour se livrer à une mollesse passée en proverbe. L'an 510, un certain Télys remplace par l'autorité d'un seul la démocratie modérée qui régissait Sybaris. Il chasse cinq cents des principaux citoyens qui se réfugient chez les Crotoniates, et les intéressent en leur faveur. La guerre s'allume entre Sybaris et Crotone : elle se termine, en 510, par la défaite des Sybarites et la destruction de leur ville. — 4° *Thurii*, fondée en 446, près de l'ancienne Sybaris, est régie d'abord par une démocratie modérée, ensuite par l'oligarchie : plus tard elle parvient à se donner une

meilleure constitution en adoptant les lois de Charondas de Catane. Mais adonnés à la mollesse comme les Sybarites, les Thuriniens sont vaincus, en 390, par les Lucaniens, et sans cesse menacés par ce peuple, jusqu'à ce qu'ils se soumettent aux Romains. — 5° *Locres* est agitée, depuis 683 jusqu'en 450, par des dissensions civiles. En 450, Zaleucus confie l'administration à mille citoyens et à un magistrat suprême, qui maintiennent la paix intérieure et la pureté des mœurs pendant deux siècles, jusqu'à ce que les deux Denys corrompent les habitans en se mêlant dans leurs affaires. — 6° *Rhégium* est gouvernée originairement par mille citoyens : à l'aristocratie succède d'abord l'oligarchie, ensuite la tyrannie d'Anaxilaüs et de ses fils, 494-464, et enfin l'anarchie. L'adoption des lois de Charondas donne à Rhégium quelques années de bonheur jusqu'à 392, année où elle est prise et saccagée par Denys Ier. — 7° *Crotone* et les cantons de son territoire s'accroissent rapidement sous le gouvernement fédératif et représentatif que ses premiers habitans avaient apporté d'Achaïe. Leurs mœurs et leurs institutions s'étaient également altérées, quand Pythagore parut, entre 550 et 540, pour les réformer.

Pythagore, né à Samos, célèbre dans les sciences par sa découverte du carré de l'hypothénuse, s'adonna de bonne heure à la philosophie et à la politique. Il combina les lois et la discipline des Spartiates avec les institutions des Égyptiens qu'il avait visités tour à tour, et en forma un nouveau système de gouvernement dont il proposa l'adoption aux habitans de la Grande-Grèce, en commençant par les Crotoniates. Il forma au sein de Crotone une association secrète dans laquelle entrèrent les citoyens les plus influens par leurs vertus et leurs talens. Quelques années après son arrivée, trois cents de ses disciples se trouvèrent à la tête de la république, et consommèrent une révolution morale et politique qui s'étendit bientôt à plusieurs villes de la Grande-Grèce et de la Grèce propre. Les pythagoriciens établissaient dans

le gouvernement une aristocratie modérée, pratiquaient toutes les vertus publiques et privées, enseignaient le dogme de la métampsycose, s'abstenaient de mettre à mort les animaux pour les offrir en sacrifice et pour s'en nourrir. L'école de Pythagore florissait depuis plus de quarante ans pour le bonheur de la Grande-Grèce, quand la guerre éclata entre Sybaris et Crotone. Les Sybarites furent vaincus; mais le peuple de Crotone, soulevé par le factieux Cylon, demanda le partage des terres de Sybaris, surprit et massacra les sénateurs, et renversa la constitution de Pythagore, 510. A la suite de cette révolution, Crotone fut désolée par l'anarchie, puis par la tyrannie de Clinias, 494. Ses habitans furent vaincus, au nombre de cent trente mille, près de la rivière de Sagra, par les Locriens et les Rhégiens, bien inférieurs en nombre.

Les autres villes grecques d'Italie, qui avaient imité le fatal exemple donné par Crotone, penchèrent vers leur décadence. Leur perte fut retardée par l'intervention des Achéens, de 460 à 397. Mais à cette dernière époque, Denys l'Ancien, maître de Syracuse, commença à exercer sur leurs destinées une funeste influence. Denys le Jeune et Agathocle leur portèrent de nouveaux coups. Déchues dès lors, et désormais irrévocablement, elles devinrent incapables de repousser le joug que Rome ne tarda pas à leur apporter. Célèbres jusqu'à cette époque funeste, par leur puissance, leurs richesses, la pratique momentanée de la philosophie, elles le furent encore par le développement des divers talens, et surtout du génie poétique. Les critiques les plus éclairés de l'antiquité vantaient les ingénieuses fictions, la plénitude et la majesté des vers de Stésichore d'Himère en Sicile, 579. Quand la Grande-Grèce eut perdu toutes les autres gloires, elle conserva celle des lettres et des sciences en produisant une foule d'hommes célèbres, postérieurs à l'époque qui nous occupe maintenant.

A. P.

CHAPITRE XV.

Histoire des Babyloniens et des Assyriens, jusqu'à la conquête de leur empire par les Perses, sous Cyrus, 2680-538.

PREMIÈRE PARTIE.

§ I. — *Division des matières.*

Nous avons conduit l'histoire des Juifs, des Egyptiens et des Grecs jusqu'au temps où ils entrèrent en rapports avec les Perses. Nous allons maintenant présenter l'histoire des Assyriens, des Lydiens et des autres nations de l'Asie mineure, des Mèdes et du reste des peuples de la haute Asie, qui, devenus, par la grande conquête de Cyrus, de Cambyse et de Darius, sujets ou tributaires des Perses, permirent à Darius et à Xerxès de précipiter des millions de soldats sur la Grèce, et leur fournirent les moyens d'engager la lutte à jamais mémorable de l'esprit de conquête contre l'esprit d'indépendance, et du despotisme stérile de l'Asie contre la liberté féconde de la Grèce.

§ II. — *Réflexions générales sur les révolutions de la haute Asie, et sur l'histoire des Assyriens dans les premiers temps.*

Depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'époque de Cyrus, on ne compte pas moins de dix grandes révolutions, à la suite desquelles les Babyloniens, les Assyriens, les Arabes, les Mèdes, les Scythes, les Perses fondent et détruisent, agrandissent et restreignent leurs empires respectifs dans la haute Asie et dans l'Asie mineure. Ces révolutions si fréquentes et si rapides s'expliquent, 1° par l'état physique de la haute Asie et des régions voisines, où, sur dix-sept contrées, onze n'offraient que des déserts ou bien des pâturages, et conduisaient invinciblement les habitans à la vie nomade, à ses privations, à ses dures et belliqueuses habitudes, à la conquête des régions plus fertiles adonnées à l'agriculture et au commerce; 2° par la forme du gouvernement et par les habitudes que les hordes nomades et leurs princes adoptaient après la conquête. Ils occupaient d'abord les pays les plus riches et y levaient des tributs. Leur domination établie sur les peuples subjugués se prolongeant, ils passaient insensiblement à des habitations plus fixes, pre-

naient les mœurs et les habitudes des vaincus, se livraient au luxe et à la mollesse. Leurs chefs bâtissaient des villes dans les lieux où ils avaient fixé leur cour, divisaient leur empire en provinces, établissaient le gouvernement des satrapes, confiaient à ces officiers un pouvoir local illimité, pour obtenir de leurs sujets une plus prompte obéissance dans l'étendue de leurs états immenses. Les satrapes ne tardaient pas à se révolter : de là des guerres civiles et l'affaiblissement des nomades. Leur décadence était encore accélérée par la mollesse et l'incapacité de leurs princes. Confinés au fond du sérail dont ils prenaient les vices, et conservant toutefois une autorité illimitée, comme la chose arrive dans les gouvernemens despotiques, il ne fallait plus qu'un choc du dehors pour renverser ou pour dissoudre de pareils empires. Sur leurs ruines on voyait s'en élever d'autres, destinés à périr par les mêmes causes [1].

Les commencemens de l'histoire des Assyriens et des Babyloniens, dont nous allons nous occuper dans ce chapitre, offrent les mêmes difficultés chronologiques que les premiers temps de l'histoire d'Egypte. L'incertitude ne cesse qu'à partir du règne de Nabopolassar, 627 : les dates antérieures à cette époque sont toutes sujettes à contestation. Quelques auteurs anciens donnent à l'empire d'Assyrie une antiquité inadmissible. Tous ont mêlé de récits mythologiques et d'allusions astronomiques les traditions historiques qu'ils fournissent sur les règnes des princes placés entre Nemrod et Nabopolassar. La critique a essayé de dégager l'histoire du cortége de la fable et de l'allégorie, et de présenter ce qu'on peut croire, dans cette période, soit des actions des rois, soit des révolutions de l'empire assyrien.

SECONDE PARTIE.

§ I. — *Histoire de Babylone et de Ninive, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la première réunion de ces deux empires, sous Bélus* [2].

BABYLONE.

2680. *Nemrod*, fils de Chus, chef de chasseurs et chasseur lui-même, fonde Babylone sur les bords de l'Euphrate. Comme toutes les villes de l'Orient, dont les maisons ne sont pas contiguës, elle présente une vaste étendue, mais n'est encore défendue par aucune

NINIVE ET ASSYRIE.

Vers 2680, *Assur*, fils de Sem, va s'établir sur les bords du Tigre et y jette les fondemens d'une ville,

---

[1] Montesquieu, *Esprit des Lois*, l. XVII; l. VII, c. 7. Héeren, *Manuel d'histoire ancienne*, p. 18 et suiv. — [2] *Genèse*, c. X, ℣ 8-13, 22. *Par.* I, 17. *Reg.* c. 15, ℣ 9. Syncelle, *Chronogr.* Simplicius, *Comment.* 46, in lib. II, *Arist. de Cœlo.* Diodor. Sic. l. II, c. 21. Velleius Paterc. l. I, c. 6. Hérodote, l. I, c. 95.

BABYLONE.	NINIVE.
enceinte de murailles. Nemrod bâtit encore trois autres villes. L'empire de Babylone lui doit son origine : cet empire s'étend peu à peu dans toute la Mésopotamie. Sept princes succèdent à Nemrod jusqu'à *Chinzir,* 2575-2263. Ces rois introduisent l'idolâtrie parmi leurs sujets, placent politiquement leurs prédécesseurs au nombre des dieux nationaux, et se donnent eux-mêmes aux Babyloniens pour dieux ou fils de dieux. Sous le règne de Chinzir, les prêtres babyloniens, livrés depuis long-temps à la contemplation des astres, commencent à mettre en ordre leurs observations astronomiques. Les Arabes envahissent les états de Chinzir, 2218, se les partagent, et forment diverses principautés. Ces petits états sont régis pendant deux cent vingt-cinq ans par des princes séparés.	qui, long-temps après, est appelée Ninive, du nom de celui auquel elle dut son agrandissement. Les successeurs d'Assur sont inconnus jusqu'à Bélus, père de Ninus. 1993. *Bélus* ou *Baal* taille en pièces l'armée du dernier roi arabe de Babylone, et le met à mort.

§ II. — *Histoire de Babylone et de Ninive, depuis leur réunion, par Bélus, jusqu'à la mort de Sardanapale.*

1993. *Bélus* réunit l'empire de Babylone à celui de Ninive, et prépare ainsi la grandeur du premier empire assyrien.

1968. *Ninus*, son fils, agrandit Ninive, soumet l'Arménie et la Médie, subjugue tous les peuples de l'Asie supérieure jusqu'à la Bactriane et au pays des Saces. Il s'empare de Bactres par les conseils de Sémiramis, qu'il épouse, et qui succède à son pouvoir. Dès cette époque, la Bactriane, située sur les frontières de l'Inde, du petit

Thibet et de la petite Bucharie, entretenait des relations commerciales avec ces riches contrées par les fleuves Icarus et Oxus. En s'emparant de la Bactriane, les princes assyriens s'emparèrent de ce commerce et en retirèrent d'immenses richesses [1].

1916. *Sémiramis I* entoure Babylone de murailles, et y met une garnison capable de tenir en respect les Babyloniens nouvellement réunis à l'empire, et les Arabes toujours disposés à l'attaquer. Elle rend cette cité l'entrepôt d'une partie de l'Asie et l'une des merveilles du monde. La grandeur et la magnificence de Babylone, signalées par Hérodote, témoin oculaire, sont reconnues aujourd'hui, ainsi que celles de Ninive, par les critiques les plus éclairés. Sémiramis visite les diverses parties de ses états, fortifie et change en ville plusieurs bourgades, fait dessécher les marais, et conduire des eaux dans les lieux qui en manquaient, au moyen d'aquéducs; elle coupe des montagnes et trace des grandes routes. Elle projette ensuite la conquête de l'Inde; mais elle est vaincue sur les bords de l'Indus. De retour dans ses états, elle comprime une première révolte par sa magnanimité : plus tard elle est privée de l'autorité, et peut-être de la vie, par son fils Ninyas.

1874. *Ninyas* donne, le premier des rois assyriens, l'exemple de s'enfermer dans son palais, où il abuse de ses richesses et se livre exclusivement aux plaisirs. Seize princes lui succèdent et imitent sa mollesse. Ce fut sous le règne de l'un d'eux que Sésostris poussa si loin ses conquêtes dans l'Asie.

1297. *Balétorès*, intendant des palais de Babylone, chasse du trône *Atossa*, ou *Sémiramis II*, dernier rejeton de Ninus et de la grande Sémiramis. Plusieurs des peuples tributaires de l'Assyrie profitent de la révolution qui transfère le sceptre dans une famille étrangère, pour secouer le joug. La décadence de l'empire, dont

---

[1] Montesquieu, *Esprit des Lois*, l. XXI, c. 6. Heeren, *Man. d'hist. anc.* pag. 21.

le principe se trouve dans ce démembrement, est hâtée par les vices de l'administration des quinze successeurs de Balétorès. Ils confient aux satrapes une autorité sans bornes sur des provinces entières, et se livrent, dans l'intérieur du sérail, aux plus honteux excès.

Sardanapale, le dernier d'entre eux, est vaincu, assiégé dans Ninive, et détrôné par Arbacès, satrape de Médie, et par Bélésis, gouverneur de Babylone. Les révoltés avaient intéressé à leur querelle les Arabes, les Perses et les Bactriens, 759.

§ III. — *Histoire de Babylone et de Ninive jusqu'à la destruction de Ninive et à la réunion définitive de son territoire à celui de Babylone* [1].

759. Des débris du premier empire d'Assyrie se formèrent les empires particuliers de Ninive, de Babylone, de Médie; nous nous occuperons exclusivement ici des deux premiers.

Les rois de Ninive ou d'Assyrie, réduits, après la mort de Sardanapale, à Ninive, à son territoire, et à une faible partie de la Médie, réparent leurs pertes en détruisant les royaumes de Syrie et d'Israel, qu'ils annexent à leurs états, et en soumettant au tribut celui de Juda. Cet accroissement de forces leur inspire l'idée de replacer sous leurs lois Babylone et la Médie, naguère détachées de leur empire. Babylone est conquise; le roi des Mèdes est tué; les Ninivites touchent à l'accomplissement de leurs projets. Mais les revers de Saosducheus, l'incapacité de Sarac, l'invasion des Scythes, détruisant ces brillantes espérances, offrent à tous les voisins de Ninive les moyens de se réunir contre elle, et, par sa destruction, de conjurer les justes craintes qu'elle leur a inspirées, ou de briser le joug qu'elle leur a imposé.

[1] Nous suivons les calculs et les supputations de l'*Art de vérifier les dates*, t. II, pag. 351 et suiv. et de Larcher, t. VII, p. 167.

BABYLONE.

759. *Bélésis* forme de la Babylonie une espèce de république, dont il se fait reconnaître pour chef.

747. *Nabonassar,* fils de Bélésis, prend le titre de roi et le rend héréditaire dans sa famille. Il est célèbre par l'ère qui porte son nom.

733–721. Quatre princes, *Nadius*, *Chinzirus*, *Porus*, *Jugée,* succèdent à Nabonassar. On ne sait rien de précis sur leurs règnes.

721. *Mérodac-Baladan* ou *Mardo-Kempad* entretient des relations d'amitié, fondées sur un intérêt commun, avec Ezéchias, roi de Juda, attaqué vers la fin de son règne par Sanachérib. Mardo-Kempad meurt en 709.

709-670. Après Mérodac-Baladan, Babylone est en proie à l'anar-

NINIVE.

759. *Phul* ou *Sardanapale II* succède à Sardanapale I[er]. Manahem, roi d'Israel, ayant imploré son appui contre ses sujets révoltés, il saisit avec empressement l'occasion de se rendre l'arbitre de ce royaume, dont ses successeurs deviendront les conquérans. Il protége Manahem moyennant une somme de 1000 talens.

742. *Téglath-Phalasar,* fils de Phul, n'ose encore attaquer Babylone et la Médie. Mais il profite des troubles qui agitaient le royaume d'Israel pour s'emparer du pays de Galaad, de la Galilée et du territoire de Nephtali, dont il emmène les habitans captifs. En 735, Achaz, roi de Juda, l'appelle à son secours contre Phacée, roi d'Israel, et contre Rasin, roi de Damas. Téglath-Phalasar prend Damas, tue Rasin, réunit à ses états le royaume de Damas, exige une somme énorme d'Achaz et le soumet à un tribut.

724. *Salmanasar* succède à son père Téglath-Phalasar. Il s'empare de Samarie et emmène en captivité Osée, roi d'Israel, avec le reste des dix tribus, 717. Au royaume de Syrie, conquis par son père, il veut joindre encore celui de Tyr, et s'unit aux Cypriotes et aux cités maritimes de la Phénicie, armées contre Tyr : mais il échoue au siége de cette ville.

712. *Sanachérib,* fils de Salmanasar, monte après lui sur le trône. Ézéchias, roi de Juda, fort de l'ancienne alliance qu'il a contractée avec Mardo-Kempad, et de celle qu'il vient de former avec Tharaca, roi d'Éthiopie, refuse de payer à Sanachérib le tribut imposé à Achaz, 710. Sanachérib ravage trois ans l'Égypte, et revient, en 707, mettre le siége devant Jérusalem : son armée est exterminée.

chie, sous le règne de cinq rois dont le nom seul est connu : le dernier d'entre eux est Mesessi-Mordacus. Babylone tombe au pouvoir d'Asar-Haddon, roi de Ninive, l'an 680.

De retour en Assyrie, il est assassiné par ses deux fils aînés.

707. *Asar-Haddon*, troisième fils de Sanachérib, lui succède. Asar-Haddon profite habilement des dissensions intestines dont Babylone est désolée, de l'anarchie et de l'affaiblissement qui naissent de ces désordres. La vingt-septième année de son règne, il s'empare de Babylone, et réunit cet empire à celui de Ninive, 680.

De 680 à 644. Pendant l'espace de trente-six ans, Babylone obéit à des gouverneurs dépendans du prince de Ninive.

Sept ans plus tard, 673, il entre en Judée, résolu à venger la défaite essuyée par son père sous les murs de Jérusalem. Manassès devient son captif : il transporte aussi les derniers habitans du royaume d'Israel sur les bords de l'Euphrate, 672.

667. *Saosducheus* ou *Nabuchodonosor Ier* poursuit d'abord le cours des prospérités de son prédécesseur. L'an 655, il défait l'armée de Phraortes, le tue de sa main, et ravage le pays des Mèdes, qui semble devoir bientôt tomber en son pouvoir, et rendre à l'empire assyrien ses anciennes limites. Mais en cherchant à les étendre jusqu'à la Méditerranée, Saosducheus prépare le triomphe de ses ennemis. Son général Holophernes, après avoir dévasté les royaumes de Tyr et de Sidon, trouve sa perte sous les murs de Béthulie. Les peuples subjugués se révoltent. Saosducheus perd toutes ses conquêtes, est vaincu par Cyaxare roi des Mèdes, et assiégé dans Ninive.

647. La décadence du royaume de Ninive continue sous *Sarac* ou Chynaladan. Il se rend méprisable par sa mollesse, et laisse sans opposition les Scythes ravager ses états. L'an 644, Nabopolassar, gouverneur de Babylone pour Sarac, fait un traité avec les Scythes, et engage les peuples de son gouvernement à se révolter contre Sarac. Après la retraite des

644. Les Babyloniens se révoltent contre les rois de Ninive

BABYLONE.	NINIVE.
sous la conduite de Nabopolassar.	Scythes, Nabopolassar s'allie avec Astyage, roi des Mèdes, prend Ninive, la détruit, et force Sarac à se donner la mort, 625. Il réunit alors les deux empires de Ninive et de Babylone, et établit le siége du gouvernement dans cette dernière ville.

§ IV. — *Histoire des empires de Babylone et de Ninive réunis, jusqu'à la conquête de Cyrus.*

Nabopolassar est vaincu par Néchao, roi d'Égypte, perd Carchemis et plusieurs autres villes. Enhardies par son malheur, la Syrie et la Palestine, qui de la domination ninivite étaient passées sous la sienne, secouent son joug, 607. Il abandonne le gouvernement à son fils Nabopolassar II, lequel lui succède deux ans plus tard.

605-562. *Nabopolassar II* ou *Nabuchodonosor II*. — Il met à exécution tous les projets des rois ninivites, dont il tient le sceptre. Il bat Néchao à Circésium, s'empare deux fois de Jérusalem, ruine cette ville, emmène les Juifs en captivité, se rend maître de Tyr après un siége de onze ans, 572, et pendant la durée du siége soumet les Sidoniens, les Ammonites, les Moabites, les Iduméens. Il entre en Égypte et la parcourt en vainqueur : la peste l'en chasse, mais il n'en sort qu'après avoir enlevé d'immenses richesses qu'il emploie à agrandir et à embellir Babylone. Vers la fin de sa vie, il tombe dans une noire mélancolie et dans une espèce de folie qui ne lui permettent plus de gouverner. Pendant les sept années que dure ce mal, la reine *Nitocris* administre l'Assyrie.

La grandeur de l'empire chaldéo-babylonien finit avec Nabuchodonosor. Chacun de ses indignes successeurs ajoute à l'affaiblissement de l'empire jusqu'à ce qu'il tombe au pouvoir des Perses. *Évilmérodac*, fils de Nabuchodonosor, 562-560, exerce un odieux despotisme, et est assassiné par des conjurés la troisième année de son règne. *Nériglissor*, son successeur, 560, en vient à

une rupture avec les Mèdes; il est vaincu et tué dans une bataille contre Cyrus. *Laborosoarchod*, 555, est assassiné au bout de quelques mois, par un parti attaché à la famille de Nabuchodonosor, laquelle avait perdu la couronne depuis la mort d'Evilmérodac. Cette faction défère la couronne à *Labynit* ou *Nabonid*, fils de Nabuchodonosor, 554. Labynit se souille de honteux excès, entre dans une ligue formée par les Lydiens et les Egyptiens contre les Mèdes et les Perses, et domine à Babylone jusqu'à la prise de cette ville par Cyrus en 538.

A. P.

CHAPITRE XVI.

Notions sur les Assyriens et les Babyloniens.

I. *Gouvernement.* — Chez les Assyriens, la royauté était absolue, le gouvernement despotique, et par suite aussi funeste aux peuples qu'une monarchie tempérée leur aurait été avantageuse. Non-seulement les sujets ne possédaient aucuns droits politiques, mais ils n'étaient pas même assurés de la jouissance de leurs droits comme hommes, de la liberté de leurs personnes et de la sûreté de leurs propriétés; c'est ce que prouvent, entre beaucoup d'autres, les exemples de Gobrias et de Gadatas. En Assyrie, comme en Egypte, on avait essayé de mettre un frein au despotisme par la religion et par les institutions religieuses : les prêtres, sans cesse consultés par les princes, exerçaient une puissante influence.

II. *Religion.* — La religion des Assyriens, conforme en plusieurs points à celle des Egyptiens primitifs, consistait principalement dans le culte de la nature en général, et des astres en particulier. Ils avaient personnifié, soit la

nature, soit ses divers attributs et ses forces Ils appelaient sa puissance productrice *Mylitta* (Vénus), et à l'exemple de la plupart des peuples orientaux, à l'exemple des habitans de Cypre, d'Amathonte, de Paphos, de Phénicie, d'Egypte, de Sicca-Veneria, colonie phénicienne, ils lui rendaient un culte, dont découlaient de monstrueux excès, une dissolution de mœurs effrénée. Ils adoraient *Oannès* comme dieu immatériel, comme organisateur intellectuel; et le *soleil*, qu'ils appelaient *Bel* ou *Baal*, comme organisateur et vivificateur de la matière. Après le soleil venaient, dans l'ordre de leurs divinités, les planètes *Mars*, *Vénus*, *Mercure*, *Saturne*, *Jupiter*, auxquelles les prêtres chaldéens prétendaient qu'un dieu suprême avait délégué le soin de gouverner le monde. Le soleil et les planètes avaient à leur tour, sous leur commandement, cinq étoiles subalternes chargées d'entretenir les rapports entre le ciel et les hommes. Pour rapprocher d'eux ces dieux inférieurs, les prêtres avaient inventé des talismans, sur lesquels la figure des étoiles était représentée en petit. Selon eux, ces images participaient, au moyen de certaines cérémonies, à la puissance des dieux, dont elles étaient la représentation. L'adoration des astres conduisit les Assyriens aux erreurs de l'astrologie judiciaire, à l'opinion qu'on pouvait prédire à un homme sa destinée future, par l'inspection des astres sous lesquels il était né. Les éclipses, les tremblemens de terre, les apparitions de comètes, étaient aussi pour les empires, les rois, les particuliers, des présages heureux ou funestes, que les prêtres chaldéens se chargeaient d'interpréter. Le complément de la religion des Assyriens se trouve dans les hommages qu'ils rendaient aux héros ou demi-dieux.

III. *Sciences, arts, industrie, commerce.* — L'observation continuelle des astres, favorisée par le climat et par l'existence de la tour de Babel, conduisit de bonne heure les Chaldéens à inventer l'astronomie. A une époque inconnue, mais très-reculée, ils trouvèrent l'année solaire

de trois cent soixante-cinq jours : ils y ajoutèrent même les cinq heures et les minutes de surplus. Alexandre envoya à Aristote un registre d'observations astronomiques non interrompues, lesquelles remontaient, dit-on, à une antiquité de dix-neuf cent trois années. La médecine, encore dans son enfance, s'essaya chez les Assyriens par des expériences dont un homme de génie devait former plus tard un système. On exposait les malades à la vue des passans, pour s'informer de ces derniers s'ils n'avaient pas été attaqués d'un mal pareil, et pour apprendre par quels remèdes ils s'en étaient délivrés. Ceux qui guérissaient plaçaient, dans le temple du dieu de la médecine, un tableau où ils indiquaient les remèdes auxquels ils devaient la santé. Hippocrate fit transcrire ces observations et en profita. Les Assyriens réussirent encore dans les arts d'utilité et d'agrément, et n'ont été surpassés en ce genre que par les Grecs. La musique ne leur fut pas inconnue, puisque, dans le butin fait par Cyrus, il est fait mention de deux musiciennes. La tour de Babel, les palais, les fortifications, les ponts, les quais, les jardins suspendus de Babylone et de Ninive, attestent leurs progrès dans l'architecture. Comme chez les Egyptiens, leurs monumens étaient gigantesques, preuve certaine qu'une population tout entière employait des millions de bras obéissans à les élever, sur le premier ordre d'un maître suprême, qui, par la nature du gouvernement, ne rencontrait pas d'obstacles insurmontables dans ses projets de constructions. Comme les Égyptiens aussi, les Assyriens restèrent étrangers à la légèreté et à l'élégance des formes : leur architecture n'a pas plus consacré d'*ordre* à part que leur musique n'a établi de *mode*. Dès l'antiquité la plus reculée, ils possédèrent l'art 1° de tisser les laines et de les rehausser par des filets d'or; 2° de battre l'or et de dorer les métaux et le bois; 3° de jeter en fonte l'airain, l'argent, l'or, et de former des figures où l'on trouvait une parfaite imitation de la nature; 4° de sculpter le bois, la pierre, le marbre; 5° d'appliquer la pein-

ture sur le bois et la pierre. Le commerce actif que faisaient les Babyloniens par le Tigre et l'Euphrate, leur permettait d'échanger les produits excédans de leur sol fertile et de leurs manufactures contre les denrées dont ils manquaient, et qu'ils demandaient aux habitans des provinces voisines ou aux étrangers. Tandis qu'on ne trouvait dans les autres parties de l'empire assyrien que des bourgades et un petit nombre de villes sans industrie, sans commerce, l'Assyrie proprement dite, et la Babylonie eurent des cités immenses, fortifiées avec un soin particulier; une population nombreuse, livrée aux échanges, aux travaux industriels, à la culture des arts et des sciences; parce que la sûreté, les besoins, les plaisirs du monarque et de sa cour, auxquels tout se rapportait, le demandaient ainsi.

IV. *Coutumes et mœurs.* — La polygamie était permise. Les plus belles filles étaient, dit-on, vendues à l'enchère, et le prix qui en provenait distribué comme dot à ceux qui voulaient épouser les autres. Les femmes de Babylone jouissaient d'une entière liberté. Cette circonstance, jointe au culte honteux de Mylitta, avait corrompu leurs mœurs d'une manière dégradante. Les funérailles, en Assyrie, n'avaient aucune ressemblance avec celles des Égyptiens ni des Grecs : tandis que les premiers embaumaient les corps, et que les seconds les brûlaient, les Assyriens les livraient à la terre.

A. P.

CHAPITRE XVII.

Histoire des royaumes de Syrie, de Troie, de Lydie et de Médie, depuis leur formation, jusqu'à leur destruction par les Assyriens, les Grecs et les Perses.

§ I. — *Royaume de Syrie.*

On ne trouve, dans la collection des Mémoires de l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres, aucune dissertation critique sur l'histoire de l'ancien royaume de Syrie. Cette contrée est restée presque inconnue aux modernes, qui n'ont eu pour l'étudier que des documens incomplets puisés dans *Josèphe*, dans les *Livres saints* et dans les fragmens de *Nicolas de Damas*, recueillis par Valois [1]. On sait cependant qu'il n'a pas existé de nation plus ancienne que les Syriens, puisqu'ils sont les premiers qui aient habité la Syrie après le déluge. Ils sont nommés *Syriens* ou *Araméens* par *Strabon* et dans la chronique d'*Eusèbe* [2]. *Plutarque* nous fait connaître une tradition mythologique qui leur donnait pour fondateur *Syrus*, fils d'Apollon et de la nymphe Sinope [3].

Il paraît certain que les Syriens ont été gouvernés dans l'origine par des chefs de famille auxquels on a donné le titre de rois, et qu'ils ont conservé cette forme de gouvernement jusqu'au temps de Saül, 1080. Quelques villes, comme Damas, adoptèrent un état démocratique, malgré l'exemple des peuples voisins soumis à des monarchies. Cette diversité de gouvernemens fut une des causes de leur faiblesse et de leur facile conquête par les Assyriens.

On ne connaît ni les lois ni l'ancienne religion des Syriens. On sait que, dans des temps postérieurs, 876, ils déifièrent *Ben-Hadad II*, un de leurs plus grands rois. Lorsque la nation fut conquise par Téglath-

---

[1] *Voy.* Josèphe, *Histoire des Juifs*, à partir du livre VII; les quatre *Livres des Rois* dans l'ancien Testament; et le recueil dans lequel Henri de Valois a fondu les fragmens de *Nicolas de Damas* avec ceux de quelques autres écrivains : *Excerpta ex collectaneis Constantini Augusti Porphyrogenetæ, gr. lat.* 1646, in-4°. Les auteurs de l'*Histoire universelle*, et Des Vignoles, dans sa *Chronologie de l'Histoire sainte*, nous ont été d'un grand secours pour répandre quelque lumière sur les faits de l'histoire de Syrie.

[2] Strabon, *Géographie*, liv. XIII. *Eusebii Pamphili chronicorum canonum libri duo*, liber prior, cap. 16.

[3] Plutarque, *Vie de Lucullus*, § 33.

Phalasar, 733, elle perdit, avec son indépendance, la religion qu'elle avait conservée, et elle adopta les croyances et les usages de ses vainqueurs. Le plus riche et le plus célèbre des temples syriens était à Hiérapolis; il fut pillé par Crassus lors de son expédition contre les Parthes.

Le caractère des Syriens paraît avoir été le même à toutes les époques de leur histoire; ils n'ont montré que par intervalles cette énergie qui constitue les nations et assure leur durée : amollis par les richesses dont leur pays abondait, et par les douceurs de la vie qu'elles leur procuraient, ils furent rarement capables de résister aux attaques des ennemis qui les environnaient. On rapporte d'eux un usage qui nous apprend avec quelle faiblesse ils supportaient les chagrins domestiques. Lorsqu'ils avaient perdu leurs proches, ils se dérobaient à la lumière, et se cachaient pendant sept jours dans des antres profonds, qu'ils remplissaient de leurs cris plaintifs.

Il n'y a pas eu peut-être en Asie de peuple qui ait plus anciennement établi des relations commerciales avec l'Inde. L'Euphrate les mettait en rapport avec les tribus qui habitaient sur les rives orientales de ce fleuve. Par le port d'Hélath, dont un de leurs rois se rendit maître, ils étendirent leur commerce vers les parties méridionales de l'Arabie, de l'Éthiopie et de l'Afrique; mais cette prospérité ne fut que passagère. Après l'avoir perdue, ils continuèrent à être, sans profit pour eux, les dépositaires des richesses de l'Asie que les Assyriens et les Phéniciens se partagèrent, les premiers par la conquête, les seconds par la supériorité de leur industrie.

La Syrie comprenait une vaste étendue de pays, et touchait à l'Euphrate, au mont Taurus, à la Méditerranée, à la Phénicie, à la Palestine et à l'Arabie déserte. Elle était divisée en quatre principaux royaumes, qui sont ceux de *Sobah* ou de *Sophène*, de *Damas*, d'*Hamath* ou d'*Emèse*, et de *Gessur*. Ces quatre royaumes furent conquis, en grande partie, par les Israélites, aux temps de David et de Salomon; mais, après leur mort, le royaume de Gessur se releva, pour tomber ensuite sous la domination des Assyriens.

Rohob est le premier roi connu de *Sophène*. Il est vraisemblable que, dans le onzième siècle avant J.-C., tout le pays fut réuni sous l'autorité d'un seul roi, et que ce roi fut Rohob, contemporain de Saül. *Hadar-Ezer*, son fils et son successeur, eut l'ambition de régner seul sur toute la Syrie; mais ayant été vaincu dans deux batailles par David, il lui abandonna les richesses de ses villes les plus opulentes et une partie de son territoire [1].

---

[1] Josèphe, *Histoire des Juifs*, liv. VII, ch. 5.

Il essaya quelques années après de réparer sa défaite, en s'alliant aux peuples qui habitaient au-delà de l'Euphrate. Plus malheureux encore dans cette tentative que dans la première, il perdit quarante mille hommes, avec le général qui les commandait, se reconnut tributaire de David, et fut le dernier roi de Sobah [1], 1030.

Rezom, d'abord allié d'Hadar-Ezer, l'abandonna lorsqu'il le vit dans l'adversité, et fonda le royaume de *Damas* sur les ruines de celui de Sophène. Il sut faire tourner à son profit la faiblesse de Salomon, et se rendre redoutable aux sujets de ce monarque. *Hezion*, *Labremon* et *Ben-Hadad Ier*, régnèrent après lui. *Ben-Hadad II*, 900-876, le plus célèbre de ces princes, fit la guerre aux Israélites et assiégea Samarie avec une nombreuse armée. Il était suivi de trente-deux rois chargés d'inspecter ses chariots et ses machines de guerre; mais ces préparatifs immenses ne servirent qu'à rendre sa défaite plus honteuse. Plus occupé de ses plaisirs que des travaux du siége, il fut surpris par Achab, et son armée mise en pleine déroute. L'année suivante, il mit sur pied des troupes encore plus nombreuses, dans l'espoir de détruire Samarie. Une bataille livrée entre les deux princes coûta cent mille hommes à Ben-Hadad. Vingt-sept mille, qui avaient survécu, furent écrasés sous les murs d'Aphec, où ils avaient cherché un asile [2]. Ben-Hadad, pour calmer le courroux d'Achab, se reconnut son tributaire, et promit de faire jouir les Israélites, dans Damas, des mêmes priviléges qui leur étaient assurés dans Samarie. L'alliance entre les deux peuples ne fut pas de longue durée : Achab, pour punir la révolte des Syriens, s'unit avec Josaphat, roi de Juda. Les rois d'Israel et de Juda, trompés par de faux prophètes, en vinrent aux mains, près de Ramoth de Galaad, avec les Syriens : Achab y perdit la vie, et Ben-Hadad affranchit son peuple du joug auquel il était soumis depuis le siége de Samarie, 888. Sa vieillesse fut attristée par de grands revers

---

[1] Deuxième *Livre des Rois*, ch. 8. — [2] Troisième *Livre des Rois*, c. 20.

qu'il essuya en attaquant de nouveau les Israélites. Il périt de la main d'Hazael, un de ses officiers, qui s'empara du trône de Damas, 876. Ben-Hadad II avait, par l'éclat de son règne, tellement excité l'admiration de ses sujets, qu'ils le mirent au rang de leurs principales divinités. Son meurtrier *Hazael* se fit facilement pardonner le crime qui l'avait élevé au rang suprême; après sa mort, il reçut les honneurs divins, et sa statue, comme celle de Ben-Hadad II, était encore l'objet de la vénération des Syriens du temps de l'historien Josèphe [1]. Le règne d'Hazael avait été rempli de guerres continuelles qu'il eut à soutenir contre les rois de Juda et d'Israel. Il avait fait des conquêtes au-delà du Jourdain, s'était rendu maître des tribus de Ruben et de Gad, et avait saccagé Jérusalem sans s'être laissé désarmer par les riches présens que lui avait offerts le roi Joas. Le port d'Hélath, sur la mer Rouge, dont il s'était emparé, fut une de ses conquêtes les plus importantes. Après Hazael, le trône fut occupé par son fils *Ben-Hadad III*, 833, qui, dans les premières années de son règne, laissa déchoir la Syrie du degré de puissance où elle était parvenue. Joas et Jéroboam II reprirent la supériorité sur ce prince, et l'assujétirent à lui payer un tribut. Les Syriens de Damas respirèrent pendant les troubles qui ensanglantèrent Israel après la mort de Jéroboam II; mais ils ne purent reconquérir leur indépendance : *Razin* fut leur dernier roi. Le royaume de Damas succomba sous les efforts réunis d'Achaz, roi d'Israel, et de Téglath-Phalasar, 732. Hélath conserva la colonie syrienne qui avait été établie dans ses murs par Razin; on la retrouve longtemps après la destruction du royaume de Syrie.

Les rois de *Hamath* ne sont presque pas connus dans l'histoire; il est même impossible de déterminer l'endroit où leur capitale était située. On regarde *Tohi* comme le premier roi de Hamath; son refus de reconnaître la su-

[1] Josèphe, *Histoire des Juifs*, livre IX, ch. 2. Quatrième *Livre des Rois*, chap. 8.

prématie d'Hadar-Ezer l'exposa aux attaques de ce prince. Tohi trouva un protecteur dans David, à qui il fit offrir de magnifiques présens par son fils Joram [1]. *Joram*, qui fut vraisemblablement son successeur, consentit à payer un tribut aux rois de Jérusalem. Lorsque le royaume de Damas s'éleva, les Hamathiens subirent une nouvelle domination; plus tard, ils furent soumis par Sanachérib et Asar-Haddon, arrachés à leur patrie, et transportés dans les villes du royaume d'Israel [2], 712, 680.

Les princes de *Gessur* paraissent avoir eu beaucoup moins de puissance que les autres rois de Syrie : on ne doit les considérer que comme des chefs de tribus, incapables, à cause du peu d'étendue de leur territoire, de se soustraire à la domination des rois de Jérusalem ou de Damas. Josèphe ne leur donne pas le titre de rois, et dit seulement qu'ils étaient une des principales familles du pays où ils étaient établis. Dans l'Écriture, *Tholmai* est appelé roi de Gessur. Il donna asile à Absalon, qui s'était éloigné de la cour de son père David, après avoir donné la mort à Amnon [3]. Gessur, comme les autres contrées de la Syrie, subit tous les changemens de maître auxquels elles furent successivement exposées, et passa en dernier lieu sous la domination des Assyriens, 733.

§ II. — *Royaume de Troie.*

La guerre de Troie est généralement regardée comme la première époque des temps historiques de la Grèce. Les événemens qui la précèdent appartiennent aux temps héroïques de cette contrée. Ce n'est guère qu'après la ruine du royaume de Priam que l'on commence à accueillir avec quelque confiance les traditions qui nous sont parvenues sur ces temps reculés. Nous devons cependant faire observer que les écrivains de l'antiquité nous ont transmis sur ce grand événement les notions les plus contraires. Après les avoir comparées, on s'aperçoit qu'il est difficile d'en former un ensemble complet, et l'on est amené à conclure qu'il n'y a de certain que les hostilités des Grecs contre les Troyens. Homère est la plus grave autorité pour cette guerre mémorable; cependant il n'a pas

---

[1] Deuxième *Livre des Rois*, ch. 8. — [2] Quatrième *Livre des Rois*, ch. 17. — [3] Josèphe, *Histoire des Juifs*, liv. VII, ch. 8. Deuxième *Livre des Rois*, ch. 2... *Absalon, filius Maacha filiæ Tholmai* regis Gessur.

été suivi par un grand nombre d'écrivains, dont nous avons conservé les ouvrages, ou au moins quelques fragmens. Hérodote [1], Platon [2], Stésichore[3], Philostrate[4], et beaucoup d'autres diffèrent en plusieurs points du récit d'Homère. Ils ne croient pas qu'Hélène ait été jamais à Troie. Le témoignage d'Hérodote est d'autant plus curieux, que cet historien, grand admirateur d'Homère, le justifie de ne pas avoir dit qu'Hélène fut retenue en Égypte pendant toute la guerre de Troie, parce que la vérité eût été moins favorable à l'épopée que la fiction[5]. Dion Chrysostôme, qui vivait du temps de Trajan, s'éloigne davantage encore de la tradition généralement admise. Il affirme[6] qu'Hélène, du consentement de Tyndare, son père, de Castor et Pollux, ses frères, épousa Alexandre Pâris, fils de Priam, et que ce fut cette préférence, donnée à un prince étranger sur des prétendans grecs, qui irrita ces derniers et leur fit prendre les armes contre les Troyens. La politique n'aurait pas été étrangère à cette guerre : Priam, par le mariage de son fils avec une princesse lacédémonienne, s'était ouvert une entrée dans le midi du Péloponèse ; il pouvait envahir la Grèce, se rendre maître de la mer. Les princes grecs, réunis d'abord par la crainte, furent excités par le désir de se prémunir contre les attaques de Priam, et ensuite par le désir de s'emparer de ses richesses. Ce fut cette double considération qui donna lieu à la confédération des princes de la Grèce contre les Troyens.

Des contradictions non moins frappantes se sont élevées sur le résultat de la guerre. Hellanicus [7], historien antérieur à Hérodote, racontait que l'ancienne ville d'Ilium était la même que celle qui subsistait de son temps. Les Troyens, nous apprend Strabon, soutenaient que leur ville n'avait jamais été détruite [8]. Il est vrai que ce savant géographe n'adopte pas cette assertion qui flattait la vanité d'un peuple déchu de sa grandeur. Le même Dion Chrysostôme la soutient de la manière la plus formelle ; il affirme que les Troyens furent constamment vainqueurs de leurs ennemis, qu'Hector donna la mort à Achille et à Ajax, qu'il incendia leur flotte, qu'il imposa aux Grecs un tribut, et que ces derniers, pour expier l'injustice de leur attaque, offrirent un cheval de bois à Pallas de Troie. Le même auteur, à l'appui de cette opinion qu'il nous semble impossible d'admettre, met en parallèle le sort des Grecs et celui des Troyens. Il oppose aux Grecs dépouillés de leurs trônes, dispersés sur des mers inconnues, et ressemblant plutôt à des vaincus qu'à des vainqueurs, les chefs des Troyens, Énée et Hector, paisibles possesseurs de la Troade après la guerre, et transmettant leurs royaumes à leurs descendans.

Nous sommes loin de regarder comme incontestables les faits isolés qui nous sont fournis par quelques auteurs de l'antiquité ; il faudrait, si on adoptait leur opinion, raconter la guerre de Troie de manière à contredire toutes les idées reçues. Tel n'a pu être notre but : nous avons seulement voulu avertir qu'il y avait une grande diversité dans les té-

---

[1] Hérodote, liv. II, chap. 113 et suiv. — [2] *Platonis de Republicâ*, lib. IX, pag. 738. *Ed. ficino, Francofurti* 1602, fol. — [3] *Ejusdem Phædrus*, pag. 1219. — [4] *Philostrati de vitâ Apollonii Thyanei*, lib. IV. — [5] Hérodote, liv. II, chap. 116. — [6] *Dionis Chrysostomi oratio* XI. — [7] Strabon, *Géogr.*, liv. XIII, § 37. — [8] Strabon, *ibid.*

moignages historiques sur les causes et le résultat de l'expédition des Grecs contre les Troyens, et que la critique peut s'exercer utilement sur une époque que l'on regarde avec raison comme la limite entre les temps héroïques et les temps historiques de la Grèce. Cependant, dans le peu que nous avons à dire sur le royaume de Troie, nous nous attacherons au récit d'Homère et de Diodore de Sicile qui l'a suivi [1].

L'origine du royaume de Troie, comme celle de la plupart des peuples de l'antiquité, se perd dans la nuit des temps, et est environnée de traditions fabuleuses. *Dardanus,* que l'on regarde comme le plus ancien roi de Troie, était fils de Jupiter et avait vu le jour dans l'île de Samothrace. Ayant abandonné sa patrie, à cause de la mort de son frère Jason, il s'établit sur les côtes de l'Asie mineure, dans la petite Phrygie, où régnait *Teucer,* dont il épousa la fille Battée. Après la mort de Teucer, Dardanus régna sur toute la contrée à laquelle il donna son nom, construisit un palais dans le lieu occupé plus tard par la ville de Troie, et fonda la colonie des Dardaniens dans la Thrace. Son successeur, *Éricthonius,* transmit la couronne à *Tros,* qui donna son nom à ses sujets, appelés depuis *Troyens*. *Ilus,* fils de ce dernier, fut le fondateur de la citadelle d'Ilium, et père de *Laomédon,* qui régnait à Troie lors de l'expédition des Argonautes. L'infidélité de Laomédon envers Hercule causa sa perte. Le héros grec, ayant équipé une escadre de six vaisseaux, surprit la capitale de son royaume, et immola à sa vengeance Laomédon et tous ses enfans, à l'exception de Priam qu'il mit sur le trône. La prise de Troie par Hercule, 1334, arriva soixante-quatre ans avant sa destruction par Agamemnon.

Priam succéda à Laomédon, n'étant pas encore sorti de l'enfance. Les traditions conservées par les poètes, et qui sont presque les seules qui nous soient arrivées sur ces

[1] Diodore de Sicile, *Histoire universelle*, l. IV, § 30. Voyez aussi Des Vignoles, *Chronologie de l'histoire sainte*, tome II, liv. 6, chap. 5, et l'extrait d'un *Mémoire de Burigny sur la différence des traditions sur Hélène et sur la guerre de Troie*, imp. dans le 29e vol. des Mémoires de l'Académie des *Inscriptions et Belles-lettres*.

temps reculés, attribuent à ce prince une grande puissance. Il serait difficile d'assigner les limites de son royaume, et même les rapports qu'eurent les Troyens avec les divers états de l'Asie. L'expédition d'Hercule avait laissé des semences de haine entre les Troyens et les Grecs. Alexandre ou Pâris, l'un des fils de Priam, étant passé en Grèce, viola l'hospitalité qu'il avait reçue à la cour de Ménélas, roi d'une partie du Péloponèse, enleva son épouse Hélène, fille de Tyndare, et la conduisit à Troie, contre laquelle il souleva, par cet outrage ou par cette vengeance, tous les rois du continent et des îles de la Grèce. Agamemnon, roi de Mycène, fut choisi pour chef d'une expédition dont les préparatifs durèrent dix ans.

La guerre de Troie, chantée par Homère, est l'événement le plus important des temps héroïques. Cette ville fut détruite de fond en comble par les Grecs, 1270, après un siége de dix ans. Les Troyens qui survécurent à la ruine de leur patrie furent réduits en esclavage par les vainqueurs. Quelques débris de ce peuple restèrent en Asie, et formèrent, sous les princes de la branche d'Assaracus, frère d'Ilus, un petit état qui subsista encore quelque temps.

§ III. — *Royaume de Lydie.*

Dynastie des Atyades. — D'après l'historien Josèphe, ce serait Lud, l'un des enfans de Sem, qui aurait jeté les premiers fondemens du royaume de Lydie. Mais il est plus vraisemblable que ce ne fut que plusieurs siècles après le déluge que les descendans de Lud sortirent de la Mésopotamie, pour se répandre jusqu'en Lydie. Il est impossible de fixer le temps précis de cette émigration. Le premier prince qui régna en Lydie est *Mæon*. Il vivait l'an 1579 avant J.-C. Il commence la branche des Atyades, qui occupe le trône depuis cette époque jusqu'au temps d'Hercule. Ce prince établit en Lydie le

culte de Cybèle, sur le modèle des fêtes d'Isis. La chronologie des rois de Lydie est incertaine depuis Mæon jusqu'au règne d'Omphale. *Mæon* a pour successeur *Manès* ou *Masdès*, qui passe pour le fondateur de Manésium, ville de Phrygie.

Cotis, successeur de Manès, laisse le trône à son fils *Atys*, qui donne son nom à la première dynastie des rois de Lydie. Sous le règne d'Atys, les Lydiens éprouvent une grande disette pendant dix-huit ans. Son fils *Tyrrhène* conduit une colonie dans une partie de l'Italie, qui, de son nom, est appelée Tyrrhénie.

Lydus, fils d'Atys, régna en Lydie après la mort de son père. Ce n'est qu'à partir de son règne que cette contrée, qui portait le nom de Mæonie, prend celui de Lydie. La Lydie est ensuite gouvernée par *Akiamus*, *Hermon*, *Alcymus*, *Camblite*, *Tmolus*, *Théoclymène*, *Marsyas* et *Jardanus*, dont l'histoire est mêlée de beaucoup de fables.

1349. *Omphale*, veuve de Tmolus, régnait en Lydie, lorsque Hercule fut conduit à sa cour par l'ordre de l'oracle. Les Héraclides, ou descendans de ce héros, s'emparent du trône de Lydie, après la mort de *Pylemène*, fils de Tmolus et d'Omphale.

Dynastie des Héraclides. — L'histoire n'a pas conservé les noms des rois de la famille d'Hercule qui régnèrent en Lydie. On sait qu'ils en ont occupé le trône pendant plus de cinq cents ans. Le plus célèbre et le dernier de ces princes est Candaule, qui fut détrôné et mis à mort par Gygès, 708.

708. *Dynastie des Mermnades.* — *Gygès*, berger des troupeaux de Candaule, parvient à la couronne en donnant la mort à son roi. Il fait la guerre aux habitans de Smyrne et de Milet, s'empare de Colophon et subjugue la Troade. Il règne trente-huit ans. Sous les règnes d'*Ardys*, 670-621 et de *Sadyatte*, 621-610, la guerre est continuée contre les Milésiens, qui perdent Priène.

610. *Alyatte* soutient une guerre sanglante, qui dure

six ans, avec Cyaxare, roi de Médie. Pendant que de part et d'autre on combat avec acharnement, une éclipse de soleil change tout-à-coup le jour en une nuit profonde, 601,20 septembre. Les deux peuples, effrayés d'un phénomène qui leur est inconnu, mettent bas les armes et concluent la paix. Les Scythes, qui avaient envahi l'Asie et qu'Alyatte avait reçus dans son royaume, en sont chassés par ce prince. Il attaque ensuite les Milésiens et cherche à les réduire par la famine.

559. *Crésus*, fils et successeur d'Alyatte, réunit à ses états la plus grande partie de l'Asie mineure. Ses richesses étaient immenses, et sa cour le rendez-vous des sages et des savans. Les conquêtes de Cyrus à l'orient, la réunion des états de Médie et de Perse, font trembler Crésus pour la possession de ses états, et le rendent l'auxiliaire du roi d'Assyrie. Crésus est vaincu dans une première action par les Perses. Poursuivi par Cyrus, il est atteint sous les murs de Sardes et perd la bataille de Thymbrée, la couronne et la liberté, 547. La Lydie entière est conquise par les Perses, et devient une des plus importantes provinces de leur monarchie.

§ IV. — *Histoire des Mèdes, depuis le démembrement du premier empire d'Assyrie jusqu'au règne de Cyaxare II.*

Les Mèdes, issus de Madaï, fils de Japhet, et les Perses, de l'un des fils de Sem, ne commencent à jouer de rôle dans l'histoire politique de l'Asie, qu'après le démembrement du premier empire des Assyriens, 759. Ces deux peuples, étant affranchis de la domination des rois d'Assyrie, ne tardent pas à devenir dominateurs à leur tour. Les Mèdes étendent les premiers leur puissance sur les contrées voisines. Les Perses prennent part à leurs victoires en qualité d'alliés. Mais bientôt les deux monarchies se confondent par le mariage de Cyrus avec la fille de Cyaxare II. La prééminence, qui avait appartenu aux Mèdes, demeure alors tout entière aux Perses, dont Cyrus était roi.

759. *Arbacès* fut un des chefs de la révolte qui précipita Sardanapale du trône d'Assyrie. Il avait été gouverneur de la Médie pendant le règne de ce prince.

Après sa mort, il resta maître indépendant d'une contrée qui avait été soumise à son administration. Il ne paraît pas qu'Arbacès ait cherché à établir aucune forme de gouvernement en Médie. Aussi, après lui, cette contrée fut-elle en proie à une extrême licence. Les Mèdes, fatigués du gouvernement démocratique, qui produisait chez eux les plus grands désordres, choisirent pour roi *Déjocès*, juge dans un de leurs cantons, 733. Déjocès s'appliqua à réformer les mœurs des Mèdes, qui vivaient dispersés ou dans des bourgades, se montra exact et sévère dans ses jugemens, fonda la ville d'Ecbatane, s'entoura d'une garde nombreuse et se rendit inaccessible à ses sujets, afin de leur inspirer plus de respect pour son autorité.

690. *Phraortes*, fils de Déjocès, fit des conquêtes dans la haute Asie et l'Asie mineure jusqu'au fleuve Halys; enflé de ses victoires, il attaqua Nabuchodonosor Ier, roi d'Assyrie. Mais il fut vaincu à Ragau, et mis à mort par ce prince. La Médie fut ravagée par les Assyriens, et Ecbatane tomba en leur pouvoir, 655. *Cyaxare* Ier, voulant venger la défaite et la mort de son père et les ravages de la Médie, déclara la guerre au roi d'Assyrie, le battit, lui enleva toutes ses conquêtes et alla mettre le siége devant Ninive. Le cours de ses succès fut tout-à-coup suspendu par une irruption des Scythes, partis des Palus-Méotides, qui envahirent l'Asie du milieu et l'Asie entre les deux mers. Ils restèrent maîtres de la Médie pendant vingt-huit ans. Lorsque Cyaxare les eut chassés de son royaume, en massacrant les principaux chefs, il reprit ses projets de vengeance contre les Assyriens, se réunit à Nabopolassar, gouverneur de Babylone, qui s'était révolté contre leur roi, et détruisit Ninive de fond en comble, 625. Cyaxare soutint ensuite, de 607 à 601, la guerre contre Alyatte, roi de Lydie.

595. *Astyage*, fils de Cyaxare, succéda au trône après sa mort. Moins belliqueux que ses prédécesseurs, il se contenta de jouir en paix des richesses immenses qui

avaient été le fruit des conquêtes de Cyaxare. En mariant à Cambyse, roi de Perse, sa fille Mandane, qui donna naissance à Cyrus, il prépara la réunion des Mèdes et des Perses, et la domination que cette monarchie étendit sur la plus grande partie de l'Asie.

C.

TROISIÈME ÉPOQUE.

FONDATION DE L'EMPIRE DES PERSES PAR CYRUS. PROGRÈS DE CETTE MONARCHIE SOUS LES SUCCESSEURS DE CE PRINCE JUSQU'A LA LUTTE ENTRE LES PERSES ET LES GRECS. (Espace de soixante-six ans, 560-494.)

CHAPITRE XVIII.

Histoire des Perses, depuis le moment où Cyrus commence avec les Mèdes la conquête de l'Asie, jusqu'à la mort de ce prince, 560-530.

C'est avec regret que nous avons laissé subsister dans le chapitre précédent la chronologie des rois Médes, telle qu'elle nous a été donnée par quelques critiques modernes d'après Hérodote. Il y a évidemment une lacune dans leur histoire depuis Arbacès jusqu'à Déjocès. Ctésias et Diodore de Sicile donnent la suite des rois intermédiaires qui ont régné depuis la destruction de l'empire des Assyriens jusqu'à Cyrus. Ils assignent à chaque régne sa durée. Il est difficile d'admettre que Diodore de Sicile ait suivi sans raison le canon chronologique de Ctésias : les détails qu'il a puisés dans l'ouvrage que nous avons perdu lui ont paru vraisemblables, et réunir toute la certitude qui seule pouvait leur donner place dans une histoire. L'examen approfondi auquel s'est livré Des Vignoles sur cette partie de l'histoire ancienne, nous a convaincus qu'aprés Arbacès, il fallait placer quatre princes qui régnèrent successivement avant Déjocès. Mais plusieurs raisons nous ont déterminés à ne pas introduire, du moins encore, dans l'enseignement élémentaire, l'ordre chronologique des rois Mèdes, tel qu'il est établi par Des Vignoles. Il aurait fallu, pour renverser la chronologie que nous avons suivie, commencer par une discussion compliquée sur la différence des noms des rois, sur la

durée de leur règne, et examiner l'opinion d'Eusèbe, qui a voulu concilier Ctésias avec Hérodote. Nous avons pensé qu'une discussion semblable trouverait mieux sa place dans un écrit séparé, et qu'il convenait de présenter des faits en quelque sorte plus simples, tout en avertissant que notre récit laisse une lacune sur l'origine de la monarchie des Mèdes, et que vraisemblablement la destruction de l'empire de Sardanapale devrait être placée dans le neuvième au lieu de l'être dans le huitième siècle avant l'ère chrétienne [1].

Tout le monde sait qu'Hérodote et Xénophon diffèrent beaucoup dans le récit de quelques faits qui appartiennent à l'histoire des Mèdes et des Perses. Dans le premier, Cyrus succède à Astyage, en le dépouillant violemment du trône. Dans le second, Astyage meurt naturellement, et a pour successeur son fils Cyaxare II, qui n'est pas nommé dans Hérodote. Il est possible cependant de concilier ces deux historiens si opposés, en disant qu'Hérodote a pensé qu'il importait peu à l'intérêt de la vérité et au plan de son ouvrage de faire mention de Cyaxare, dont le règne fut tout entier rempli par les victoires de Cyrus; que ce dernier, ayant réellement gouverné le royaume du vivant de son oncle, d'après le témoignage de Xénophon lui-même, avait dû paraître le véritable roi à l'historien grec : mais que Xénophon, voulant présenter dans Cyrus le modèle des rois et des guerriers, a dû omettre la spoliation d'Astyage et l'usurpation de son trône, qui auraient dégradé son héros ; que les plaintes qu'il prête souvent à Cyaxare contre Cyrus, pour avoir attiré sous ses drapeaux tous les soldats Mèdes, attestent suffisamment l'ambition du fils de Cambyse, et les soins qu'il mit à garder pour lui l'autorité, et à ne laisser à son oncle que le vain titre de roi. Cyaxare II nous semble avoir régné en Médie, comme les derniers rois mérovingiens ont régné en France pendant la mairie toute puissante de Charles Martel.

Mèdes et Perses. — Pendant le règne de *Cyaxare II*, trois nations combattirent pour l'empire de l'Asie. Les Lydiens et les Assyriens réunirent leurs forces pour s'opposer aux progrès de la puissance des Mèdes; ces derniers ne prirent les armes que pour fonder, sur les débris de leurs rivaux, une vaste monarchie. Cyaxare, menacé d'une guerre formidable, en confia la conduite à *Cyrus,* qui le secourut avec une armée de Perses, forte de trente mille hommes, et plus redoutable encore par la discipline sévère à laquelle elle avait été formée. Elle donna la victoire aux Mèdes sur les Assyriens et les Ly-

[1] Didore de Sicile, *Histoire universelle,* liv. II, § 22. Hérodote, liv. I, § 96 et suiv. Des Vignoles, *Chronologie de l'Histoire sainte*, liv. IV, chap. 5. Dans la *Biographie universelle*, l'article *Sardanapale,* fait par M. Saint-Martin.

diens réunis. Nériglissor, roi de Babylone, trouva la mort dans le combat, 555. La guerre ne fut suspendue, entre les nations rivales, que pendant le temps nécessaire pour faire les préparatifs qui devaient la rendre décisive. Cyrus, auquel ses premiers succès avaient donné des alliés utiles, marcha contre Crésus, l'atteignit dans les plaines de Thymbrée, en Phrygie, où il remporta une victoire complète, 548. Le roi des Lydiens, obligé de se renfermer dans Sardes, demanda des secours à plusieurs peuples de la Grèce. Les Spartiates se préparaient à lui en envoyer, lorsqu'ils apprirent que la ville de Sardes et le roi lui-même étaient tombés au pouvoir du vainqueur. Toutes les contrées de l'Asie qui avaient appartenu aux Lydiens obéirent aux Perses. Les peuples de l'Ionie, de l'Æolie et de la Doride se liguèrent pour échapper à leur domination. Cyrus laissa le soin de les soumettre à Harpagus, son lieutenant, et se dirigea vers l'orient, pour porter le dernier coup à l'empire des Assyriens. Avant de commencer le siége de Babylone, il soumit la Syrie et une partie de l'Arabie.

Balthazar, nommé aussi Labynit ou Nabonid, régnait alors sur les Assyriens. La capitale du royaume, qui renfermait un nombre prodigieux d'habitans, était défendue par de hautes murailles célèbres dans l'antiquité. Le roi Labynit, aveuglé par son orgueil et condamné à périr pour son impiété, continua à se livrer à ses débauches, comme s'il n'eût eu rien à craindre de l'armée des Perses. Cyrus, mettant à profit l'imprudence de ses ennemis, détourna le cours de l'Euphrate qui traversait Babylone, fit pénétrer, par le lit du fleuve, ses soldats jusque dans l'intérieur de la ville, et parvint ainsi à s'en rendre maître, 538. Labynit trouva la mort dans le sac de Babylone. Avec lui finit le deuxième empire des Assyriens, après avoir duré deux cent vingt-un ans depuis la mort de Sardanapale. Cyaxare mourut deux ans après la prise de Babylone, et laissa l'empire à Cyrus. Ce prince, seul maître du royaume, 536, rendit un édit

pour permettre aux Juifs de retourner à Jérusalem, régla les différentes parties de son gouvernement, institua les postes, et divisa en cent vingt provinces son royaume formé de la Perse et la Médie, de l'Assyrie, de la Syrie, de l'Arabie, de la Cappadoce, des deux Phrygies, de la Lydie, de la Carie, de la Phénicie, de la Cilicie, de la Paphlagonie et du pays des Mariandyns. Les Saces, la Bactriane, l'Inde, l'île de Cypre et l'Egypte, et d'autres contrées sur la conquête desquelles les historiens ne donnent pas de détails, sont cependant comptées au nombre des provinces de son empire. Cyrus, selon Xénophon, termina les dernières années de sa vie, tout occupé de cette vaste administration et de l'établissement de la religion nouvelle que Zoroastre avait répandue en Orient. Mais le récit d'Hérodote, différant en ce point du récit de Xénophon, nous représente, au contraire, ce prince formant toujours de nouveaux projets de conquêtes, et périssant chez les Massagètes, victime de son ambition, 530.

C.

CHAPITRE XIX.

Histoire des Mèdes et des Perses, depuis la mort de Cyrus jusqu'à la révolte de l'Ionie contre Darius, 530-504.

Le royaume de Cyrus a été le plus florissant et le plus étendu de toute l'Asie. Il avait pour bornes à l'orient la mer Erythrée, au septentrion le Pont-Euxin, à l'occident Cypre et l'Egypte, au midi l'Ethiopie. Cyrus, par la vigueur de son administration et la force de son génie, contenait seul cette vaste étendue de pays. Mais, après sa mort, la discorde divisa ses deux fils Cambyse

et Tanaoxare; des nations entières se détachèrent de leur obéissance : une décadence générale succéda au développement rapide que la puissance des Perses avait pris sous le règne de ce grand roi.

530. *Cambyse*, l'aîné de ses deux fils, lui succéda. Le second, Tanaoxare, ou Smerdis, eut en partage le gouvernement de l'Arménie, de la Médie et du pays des Cadusiens. Cambyse était à peine maître du royaume, qu'il songea à porter les armes contre l'Egypte. Il fut entraîné à cette expédition, ou par les conseils d'un transfuge égyptien qui voulait se venger du roi Amasis, ou par un outrage qu'il reçut de ce prince, qui lui avait refusé sa fille en mariage. Des Ioniens et des Æoliens augmentèrent le nombre de ses troupes; sa flotte était composée de vaisseaux que lui avaient fournis les Cypriotes et les Phéniciens. Le roi des Arabes, avec lequel il avait conclu une alliance, fournit de l'eau à son armée, à travers les déserts qui séparent la Perse de l'Egypte. La ville de Péluse, qui en défendait l'entrée à l'orient, ayant été prise par un stratagême que la superstition des Egyptiens rendait seule praticable, les Perses s'avancèrent dans l'intérieur du pays, triomphèrent d'une armée que le nouveau roi Psamménit leur avait opposée, et se rendirent maîtres de Memphis. Les habitans ayant fait périr les hérauts de Cambyse, éprouvèrent de sanglantes représailles. Psamménit fut dépouillé de la couronne, son fils mis à mort, et les restes d'Amasis exhumés et livrés aux flammes, au mépris de la religion des deux peuples. Les Libyens, les Barcéens et les Cyrénéens, craignant de subir le même sort que les Egyptiens, se soumirent à Cambyse. Ce prince, aussi ambitieux que cruel, voulut entreprendre trois guerres à la fois, attaquer les Carthaginois, les Ammoniens et le roi d'Ethiopie. Obligé de renoncer à la première guerre, sur le refus des Phéniciens d'y prendre part, il envoya contre les Ammoniens une armée considérable qui fut, dit-on, ensevelie sous une montagne de sable, et mar

cha lui-même contre le roi d'Ethiopie. Forcé, par le manque de vivres, de revenir sur ses pas, il accabla les Egyptiens de toutes sortes de maux, détruisit les plus antiques monumens de Thèbes, insulta à la religion de l'Egypte, et tourna sa fureur contre son frère Smerdis et sa sœur Méroé, qu'il avait épousée. Patisithès, chef des mages, dans la crainte de son retour, conspira contre Cambyse, et donna son trône au mage Smerdis, qui avait beaucoup de ressemblance avec le second fils de Cyrus, mis à mort à Suse par ordre de son frère. Cambyse mourut à Ecbatane, ville de Syrie, des suites d'une blessure qu'il s'était faite avec son épée, en montant à cheval, 522. Il avait régné sept ans et cinq mois.

522. *Smerdis*, soutenu par les mages et les Mèdes, fut reconnu sans obstacle pour le successeur de Cambyse. Il passait pour le fils de Cyrus, que Prexaspe avait fait tomber sous ses coups, mais dont il niait le meurtre, pour ne pas s'attirer la haine des Perses. L'adroit usurpateur, pour gagner leur attachement, les exempta pendant trois ans de tout tribut et du service militaire. Mais avec Smerdis, s'étaient placés sur le trône la secte des mages et les principaux de la Médie. Leur influence odieuse révolta les Perses, qui, ne pouvant supporter la honte de perdre la suprématie conquise par leur valeur et les armes de Cyrus, et d'être assujétis à un Mède et à un mage, conspirèrent contre son autorité. La perfidie de Smerdis ayant été découverte par Phédime, fille d'Otanès, et par les aveux de Prexaspe, sept des principaux seigneurs pénétrèrent dans le palais, et mirent à mort l'usurpateur et plusieurs des mages qui le soutenaient. L'anniversaire de ce jour, appelé *Magophonie*, ou massacre des mages, devint une des plus grandes fêtes des Perses. Les conjurés, se trouvant maîtres de l'autorité, délibérèrent en commun sur la forme du gouvernement qu'ils devaient adopter, dans l'intérêt de leur patrie. La monarchie parut à plusieurs d'entre eux offrir des avantages qui n'étaient attachés ni à l'aristocratie, ni à la dé-

mocratie. Elle prévalut, et Darius, fils d'Hystape, obtint le trône, par l'adresse de son écuyer.

522. *Darius Ier*, ayant affermi son autorité naissante par quelques actes de rigueur, partagea ses états en vingt provinces, appelées satrapies, et dans chacune il établit un gouverneur. Il transforma en impôts réguliers les dons volontaires que chaque contrée offrait à Cyrus et à Cambyse, ce qui lui attira, de la part de ses sujets, le surnom de marchand. La Perse seule fut exempte d'impôts. Pour perpétuer le souvenir de la conjuration qui l'avait placé sur le trône, il accorda de grands priviléges à ses complices, et il institua un conseil de sept membres qui jouissaient des prérogatives les plus importantes. La cinquième année de son règne, la capitale de l'Assyrie se révolta. Les Babyloniens avaient espéré recouvrer leur indépendance, à la faveur des révolutions qui avaient troublé le royaume de Perse. Mais Darius, qui songeait déjà à s'agrandir par des conquêtes, s'empressa de faire rentrer la ville rebelle sous son obéissance. Il l'assiégea cependant en vain pendant dix-huit mois, et ce ne fut que par le dévoûment de Zopire, l'un des principaux seigneurs de la cour, qu'il parvint à s'en rendre maître. Il punit de mort trois mille Babyloniens qui avaient eu le plus de part à la révolte, et détruisit les fortifications de leur ville. Après la prise de Babylone, Darius marcha contre les Scythes, pour tirer vengeance de l'invasion qu'ils avaient faite en Médie, sous le règne de Cyaxare Ier. Ces peuples habitaient entre l'Ister (le Danube) et le Tanaïs. Il reçut la soumission des Thraces, et vainquit les Gètes, qui se croyaient immortels. Arrivé sur les bords de l'Ister, il y fit jeter un pont dont il confia la garde aux Ioniens de son armée, franchit le fleuve et s'avança dans la Scythie. Les Scythes, au lieu de le combattre en bataille rangée, le fatiguèrent par de longues marches à travers des déserts stériles. Darius, forcé de revenir sur ses pas, ramena en Asie les débris de son armée, et fut redevable de son salut à Hystiée de Milet,

qui conserva le pont de l'Ister, malgré l'avis de Miltiade d'Athènes. Darius, pour réparer la honte de cette expédition, fit la conquête de l'Inde, qui forma la vingtième satrapie de son empire. Scylax, de Caryandie, ville de Carie, avait parcouru les contrées que le prince soumit à sa domination, et la mer Erythrée, depuis l'embouchure de l'Indus jusqu'au fond du golfe Arabique. Darius, qui, depuis le commencement de son règne, méditait la conquête de la Grèce, trouva, dans la révolte de l'Ionie, le prétexte qu'il cherchait pour porter ses armes dans cette contrée, 504.

C.

CHAPITRE XX.

Coutumes, mœurs, gouvernement, religion des Perses au temps de Cyrus, de Cambyse et de Darius [1].

Les Mèdes, tantôt vainqueurs, tantôt vaincus, ne prirent sur leurs voisins une supériorité constante qu'au temps où ils reçurent le secours des Perses. Les Perses étaient donc soumis à des lois et des réglemens dont la sagesse assurait la grandeur de la nation.

I. *Distribution du peuple en diverses classes, éducation.* — Au temps de Cyrus, les Perses se faisaient remarquer par leur courage, leur vigueur, leur tempérance et leur sobriété, qui étaient passées en proverbe dans l'Orient, leur horreur pour le mensonge et les dettes. Leur nation était distribuée en quatre classes. La première était celle des enfans : on y demeurait jusqu'à seize

[1] Pour ce chap. *voy.* Xénophon, *Cyropædie*; Hérod. l. I, c. 71, 132 et suiv.; l. II, c. 167; l. III, 16, 31, 89; l. IX, c. 61; Platon, *des Lois*, l. III; Diod. Sic. l. I; Plut. *Apopht.* *Religions de l'antiquité*, le texte d'après M. Creuzer, et notes de M. Guigniaut.

ans, et l'on s'y livrait aux divers exercices de la gymnastique et de la guerre. La seconde était celle des jeunes gens : ils se perfectionnaient pendant dix années dans les exercices, suivaient le roi à la chasse, gardaient pendant la nuit les postes importans. La troisième, celle des hommes faits, de vingt-six à cinquante ans, fournissait les soldats et les officiers aux armées, les administrateurs à l'état. Dans la quatrième, on choisissait les plus sages et les plus instruits, pour les placer dans le conseil public et dans les tribunaux. Les fils du roi assistaient aux mêmes exercices que les autres jeunes Perses : ils avaient de plus, auprès de leur personne, quatre hommes vénérables chargés de les instruire dans la science de la religion et du gouvernement, de les former à la vertu, de développer leurs talens.

II. *Gouvernement et administration.* — Le gouvernement était monarchique. Sous Cyrus et sous Cambyse l'autorité du prince fut absolue; sous Darius elle fut tempérée par celle du conseil d'état, composé des principaux seigneurs; sous les successeurs de Darius, elle fut contrebalancée par la puissance des satrapes, dont les révoltes succédèrent à l'opposition légale que Darius avait trouvée dans le conseil d'état. On tenait des registres publics où l'on inscrivait les décisions et les ordonnances du prince, les priviléges concédés aux peuples, les grâces accordées aux particuliers et les services rendus par eux, les résolutions prises, les réglemens établis, les événemens des règnes précédens. Ces annales étaient consultées souvent par les ministres et par le prince, auquel un officier rappelait chaque matin qu'il eût à remplir les fonctions pour lesquelles Dieu l'avait placé sur le trône. L'empire fut divisé par Cyrus en cent vingt provinces ou satrapies, et il établit des communications entre elles au moyen des postes. Dans chaque satrapie, les commandans des places, les officiers des troupes, furent originairement indépendans du satrape, ou gouverneur civil. Darius paraît avoir commis une grande faute en rédui-

sant à vingt le nombre des satrapies, et en augmentant prodigieusement, par cette mesure, le pouvoir des satrapes; mais cette faute dépendit, selon toute apparence, plus des circonstances où il se trouva que de sa propre volonté. Suivant un usage immémorial, le roi était obligé de visiter les diverses provinces. Quand il ne pouvait s'acquitter de ce soin, il le remettait à quelques grands, renommés pour leur intégrité et pour leurs lumières. Le roi ou ses délégués portaient leur attention sur la guerre, les finances, le commerce, l'exercice des métiers, et principalement sur l'agriculture. Dans les temps les plus rapprochés de l'origine de la monarchie persane, Cambyse et Xercès se montrèrent libres du frein salutaire de l'éducation et de la religion, et des tempéramens apportés à leur autorité. Aucune loi, plus puissante que leurs passions, n'astreignait les rois à l'observation de ces règles: aussi le nombre de ceux qui les foulèrent aux pieds surpasse-t-il le nombre de ceux qui s'y soumirent.

III. *Justice*. — Les rois rendaient la justice par eux-mêmes dans les affaires les plus graves; les autres étaient décidées par des juges royaux, dont les prévarications, du reste extrêmement rares, étaient punies par les plus cruels supplices. Il n'était permis, ni aux particuliers de faire mourir un esclave, ni au prince de prononcer la peine de mort contre aucun de ses sujets pour une première faute. Dans les jugemens auxquels on soumettait les coupables, on admettait, comme compensation de leurs délits, les services rendus par eux à l'état.

IV. *Finances*. — Les revenus des rois de Perse consistaient dans les tributs payés, soit en argent, soit en nature, par les pays conquis au temps des rois Mèdes et de Cyrus. Les trésors du roi étaient déposés dans plusieurs villes; l'or et l'argent enlevés à la circulation étaient gardés en lingots, dont on faisait de la monnaie à mesure que les besoins publics l'exigeaient. Les premiers impôts réguliers furent établis par Darius.

V. *Guerre.* — Les armées persanes se composaient de quatre corps : l'infanterie pesamment armée, la cavalerie, les soldats armés à la légère, les archers et frondeurs. Dans ces quatre corps les guerriers les plus braves étaient les immortels, au nombre de dix mille ; une autre troupe de quinze mille soldats ; les cavaliers enfin, recrutés, en grande partie, parmi les fils des grandes familles. Les armes défensives des Perses consistaient dans des cuirasses, des brassards et des cuissards d'airain, des boucliers : leurs armes offensives étaient le cimeterre, le javelot ou demi-pique, l'arc et la flèche. Leur bouclier et leur demi-pique étaient trop petits et trop faibles, leurs flèches souvent impuissantes. Dès le temps de Darius, troisième successeur de Cyrus, la milice des Perses proprement dits, et à plus forte raison celle des Mèdes et des autres peuples de l'empire, avait déjà dégénéré. Ils étaient à la fois inférieurs aux Grecs par le courage, la discipline, la tactique et les armes.

VI. *Religion.* — Les Perses adorèrent d'abord les élémens, tels que l'eau, le feu, la terre, l'air et les vents ; ils adorèrent aussi les astres, surtout les deux plus apparens, le soleil et la lune. Cette religion était toute pastorale. Vers l'an 589, un nouveau système religieux fut apporté de la Médie par le second Zoroastre, qui le communiqua aux castes supérieures, et en forma ce que l'on nomma la religion médo-persique ou le magisme. Voici quels étaient les dogmes de cette religion. L'Éternel et l'Excellent (Zervane) a donné naissance au bon, à la lumière céleste et immatérielle (Ormuzd), et à l'Amour, au grand médiateur (Mithras) ; il a engendré aussi le Méchant (Ahriman), devenu tel par sa faute. Le monde et tous les êtres ont été créés implicitement par Zervane et par Mithras ; mais ils l'ont été plus particulièrement et plus immédiatement par le bon esprit, Ormuzd, et par le mauvais, Ahriman. De ces principes découle la lutte perpétuelle, pendant douze mille ans et jusqu'à la fin du monde, d'Ormuzd aidé de Mithras contre Ahriman, du

bien contre le mal, de la lumière contre les ténèbres; le jugement des hommes après leur mort par Ormuzd, le séjour temporaire des bons dans un lieu de délices, et des méchans dans un enfer; la résurrection des corps à la fin du monde; la destruction de l'empire d'Ahriman; la dernière expiation des méchans; la réunion générale de tous les êtres à l'Éternel. Les Perses ne croyaient pas, comme les Grecs, que les dieux eussent des formes humaines; ils ne leur élevaient ni temples, ni statues, ni autels; ils réprouvaient le culte des idoles; mais ils avaient des symboles. Ils adoraient le feu comme symbole et représentation d'Ormuzd; le soleil comme l'image de Mithras. Telle était, chez les Perses, la religion des hautes classes, des classes les plus éclairées; mais le peuple avait transformé les symboles en dieux, et leur rendait un culte réellement idolâtrique. Les prêtres ou mages étaient les savans, les devins, les prophètes de la nation : renfermés dans une seule tribu, qui s'était exclusivement réservé le sacerdoce, ils exerçaient la plus puissante influence sur les relations privées des sujets, comme sur les affaires générales et sur le gouvernement. Ils tentèrent de placer et de maintenir l'un d'eux, l'imposteur Smerdis, sur le trône de Cambyse; mais cette ambitieuse entreprise, terminée par l'assassinat de Smerdis et par l'extermination de plusieurs milliers de mages, leur porta un coup dont ils ne relevèrent jamais entièrement. On en trouve la preuve dans la fête annuelle du *Massacre des mages*, qu'ils n'eurent pas le crédit de faire abolir, et que les rois destinèrent à rappeler éternellement le souvenir de leur désastre dans cette révolution, tout ensemble religieuse et politique.

La religion de Zoroastre, ou des castes supérieures de la Perse, offre avec la religion des Juifs et avec le christianisme des points de ressemblance bien plus nombreux, bien plus frappans encore que la religion des castes supérieures de l'Egypte. N'en doit-on pas conclure que les diverses religions des païens découlèrent de la religion

générale, primitivement révélée par Dieu à tous les hommes, et altérée ensuite diversement par les païens, dans la suite des siècles?

A. P.

CHAPITRE XXI.

Des principaux états maritimes de l'Asie et de l'Afrique, depuis leur origine jusqu'à la lutte entre les Grecs et les Perses.

Cyrus fit toutes ses conquêtes avec des armées de terre; il n'est fait mention, dans aucun historien, ni de ses établissemens maritimes, ni de projets formés par ce prince pour assurer à ses sujets le commerce de l'Asie. Il ne chercha à tirer avantage ni du golfe Persique, dont il était maître, ni de la vaste étendue de côtes qu'il possédait sur les trois mers qui environnent l'Asie. Aussi toutes les îles de la mer Égée et de la Méditerranée échappèrent-elles à sa domination, tandis qu'il renversait de puissans empires, et qu'il subjuguait les nations les plus belliqueuses du continent. La Phénicie et Cypre, que nous avons comprises, d'après le témoignage de Xénophon, au nombre des provinces de son empire, consentirent sans doute à être tributaires de Cyrus, pour ne pas s'exposer au danger de braver sa puissance, mais ne furent pas subjuguées par ses armes. Les Phéniciens, en rendant impossible, par le refus de leurs vaisseaux, l'expédition que Cambyse voulut entreprendre contre les Carthaginois, prouvent d'abord qu'ils étaient restés indépendans des Perses; et en second lieu, que ces derniers n'avaient pas encore créé une marine. Après avoir présenté l'ensemble des conquêtes faites par Cyrus en Asie et en Afrique, nous allons leur opposer les principales cités maritimes qui conservèrent leur indépendance, et répandre ainsi quelque jour sur le commerce et la navigation de la Phénicie, de Carthage et de Rhodes [1].

PHÉNICIE. — Elle était bornée par le mont Carmel au midi, le mont Liban au nord, la Méditerranée au couchant, et une chaîne de montagnes au levant. La position

[1] Aux auteurs modernes, souvent cités dans ce précis, on peut ajouter l'abbé Mignot (*Acad. des inscrip. et belles-lettres*, t. 34), et M. de Pastoret (*Dissertation sur la législation des Rhodiens*), qui ont fourni quelques détails précieux sur ces états maritimes.

géographique de la Phénicie explique l'industrie prodigieuse de ses habitans. Ils habitaient un pays stérile; il leur fallut trouver autrement que dans la culture de la terre les moyens de pourvoir à leur subsistance. Les montagnes, qui les resserraient, leur fournissaient des bois pour la construction des vaisseaux; une vaste mer, ouverte devant eux, les appelait aux entreprises commerciales: ils s'y livrèrent avec tant de succès, qu'ils eurent long-temps le monopole du commerce des trois parties du monde, et qu'ils poussèrent leur audacieuse navigation dans des contrées inconnues aux Grecs et aux Romains, et qui n'ont été accessibles aux peuples modernes que vingt-cinq siècles après avoir été découvertes par les Phéniciens. Les Phéniciens s'imposaient la loi de cacher aux autres peuples les moyens et le succès de leur navigation.

La Phénicie ne formait pas un état constitué comme les républiques de la Grèce, ou les monarchies de l'Asie. Elle comprenait onze tribus qui descendaient de Canaan, leur auteur commun. Les noms de ces tribus étaient significatifs et désignaient le génie, le lieu de l'habitation et les occupations particulières de ceux qui les portaient. Des révolutions, dont les détails ne sont pas connus, changèrent de très-bonne heure la face du pays de Canaan. Les Égyptiens ont vraisemblablement donné les premiers le nom de *Phéniciens* aux habitans appelés *Cananéens* par les auteurs sacrés.

La fondation de Tyr est attribuée par les Grecs à *Agénor*, prince de Thèbes, en Égypte. Forcé d'abandonner sa patrie à la fin du 17e siècle avant notre ère, il se retira en Phénicie, où il devint roi de Sidon. Il fonda la ville de Tyr. Son fils, *Cadmus*, envoyé par son père à la recherche de sa sœur Europe, enlevée par un roi de Cypre, aborda en Grèce, s'établit en Béotie, où il fonda la Cadmée ou la citadelle de Thèbes, et fit connaître aux habitans l'écriture alphabétique.

Tyr ne commença à devenir la capitale de la Phéni-

cie et la ville la plus opulente du monde que lorsque sa population se fut accrue des habitans de Sidon, qui, fuyant le joug d'un roi d'Ascalon, s'établirent à Tyr, et y apportèrent leur industrie et leur goût pour le commerce maritime. Dès lors Tyr occupa le premier rang parmi les villes de Phénicie, et fut la résidence des rois de cette contrée constituée en corps de nation. Le premier de ses rois fut *Abibal,* contemporain de Saül. *Hiram* ou *Hirom,* son fils et son successeur, qui commença à régner en 1040, fut l'allié de David et de Salomon. Il apprit au premier l'art de la navigation et à se servir des ports du golfe Arabique. Il fournit au second les matériaux pour le temple de Jérusalem, et des ouvriers habiles qui en dirigèrent et en achevèrent la construction. Hiram consacra des temples magnifiques à Astarté, principale divinité des Phéniciens, et joignit à la ville une île voisine, par un môle, monument célèbre de sa puissance.

926. Jézabel, fille d'*Ithobal Ier,* cinquième successeur d'Hiram, épousa Achab, roi d'Israel, où elle apporta le culte des divinités phéniciennes. Sous *Pygmalion,* Didon, sa sœur, abandonna la Phénicie, et conduisit une colonie en Afrique, vers 860. *Élulée,* 786, le premier roi de Tyr que l'on connaisse après Pygmalion, fit la guerre aux habitans de Citium en Cypre ,qui s'étaient révoltés, et les replaça sous le joug qu'ils avaient tenté de briser. Salmanasar, roi d'Assyrie, secourut les Citiens, en faisant une invasion dans la Phénicie, et en mettant le siége devant Tyr, qui résista à ses efforts. *Ithobal II,* 591, fut le dernier roi de l'ancienne Tyr, attaquée et détruite par Nabuchodonosor II après un siége de treize ans, 572. Les habitans se transportèrent dans l'île qu'Hiram avait réunie au continent, et échappèrent ainsi à la ruine dont le vainqueur les avait menacés. La royauté fut détruite en Phénicie après Ithobal, qui périt pendant le siége. On y substitua le pouvoir des suffètes, qui eut peu de durée. Les Tyriens rétablirent le pouvoir monarchique en 554,

créèrent roi *Balator*, et se reconnurent tributaires du roi d'Assyrie, espérant que ce sacrifice serait compensé par les avantages qu'ils trouveraient dans la paix pour leurs entreprises commerciales. Lorsque Cyrus eut substitué la monarchie des Perses à celle des Assyriens, les Phéniciens ne balancèrent pas de rendre à ce conquérant redouté les mêmes hommages qu'ils avaient rendus aux derniers monarques de Babylone.

Ce fut dans une période de cinq cents ans que les Tyriens acquirent d'immenses richesses par leur commerce, et qu'ils établirent des colonies dans diverses contrées de l'Afrique, de l'Europe et de l'Asie. Dès les temps les plus reculés, ils étaient en possession de la plupart des îles de l'Archipel. Lorsqu'ils en eurent été dépossédés par les Grecs, ils se portèrent vers le midi de l'Espagne, où ils fondèrent Tartésus, Gadès, Carteja; sur la côte du nord de l'Afrique, où ils donnèrent naissance à Utique, à Carthage, à Adrumétum; sur la côte nord-est de la Sicile, où ils fondèrent Panormus et Lilybée. Il est vraisemblable qu'ils eurent aussi des établissemens vers l'orient, dans le golfe Persique, dans les îles de Tylos et d'Aradus.

On peut juger de l'étendue du commerce des Phéniciens par leurs colonies. Le nord et l'occident de l'Afrique, au-delà des Colonnes d'Hercule, l'Espagne, la Bretague et les îles de Scilley, étaient l'objet de leurs fréquens voyages. Ils partageaient avec les Juifs le commerce des golfes Persique et Arabique, visitaient le midi de l'Arabie, l'Éthiopie, et s'avançaient jusqu'à la presqu'île de l'Inde en deçà du Gange, et jusqu'à l'île Ceylan. Le plus célèbre de leurs voyages est celui qu'ils firent deux fois autour de l'Afrique, par les ordres de Salomon et de Néchao, roi d'Égypte.

Les Phéniciens faisaient aussi par terre un commerce qui n'était pas moins important. Leurs caravanes se répandaient dans l'Arabie, la Babylonie, la Perse, pénétraient dans la petite Bucharie, le petit Thibet, et peut-être jusqu'à la Chine. Ils portaient, dans ces différentes

contrées, les produits variés de leur industrie, dont les principaux consistaient en tissus et en teintures de pourpre, dont ils sont les inventeurs.

La religion des Phéniciens était dans l'origine fondée sur les principes de la religion judaïque. Mais elle se corrompit par les rapports qu'ils eurent avec les nations idolâtres de l'Afrique et de l'Asie. Dans des temps d'une assez haute antiquité, elle présente plusieurs points de ressemblance avec la cosmogonie des Égyptiens.

On doit aux Phéniciens les découvertes les plus utiles, l'application de l'astronomie à la navigation, l'art de dresser des comptes et de tenir des registres, et l'invention des poids et des mesures. Il paraît qu'ils étaient fort curieux de conserver les monumens de leur histoire. Les prêtres étaient chargés de consigner dans des registres publics tous les événemens qui intéressaient la nation. Leurs principaux historiens furent Sanchoniaton, Mochus, Théodote et Hypsicrate. Il ne reste que les noms des trois derniers; nous avons un fragment célèbre de Sanchoniaton.

Carthage.—Elle fut fondée, ou plutôt agrandie, par Didon, sœur de Pygmalion, roi de Tyr, vers l'an 860 av. J.-C. Des Phéniciens s'étaient établis en Afrique plusieurs siècles avant le règne de ce prince, et avaient fondé Utique 1520 ans av. J.-C., et Carthage en 1259. Zorm et Carchedon y ajoutèrent quelques accroissemens en 1231; plus de trois siècles après, *Didon* l'augmenta d'une nouvelle ville et d'une citadelle nommée Byrsa. La situation de Carthage, choisie par les plus habiles marins de l'antiquité, fut la source de sa puissance et de ses richesses, qui surpassèrent bientôt celles de la métropole. Cette république se livra avec la même ardeur à la guerre et au commerce, qui lui auraient donné l'empire du monde, s'il ne lui avait pas été disputé par les Romains.

Didon se donna la mort, pour échapper aux poursuites d'un prince voisin, nommé Jarbas, jaloux, en obtenant sa main, de régner sur la colonie de Carthage. Après

la mort tragique de cette princesse, on trouve dans l'histoire des Carthaginois une lacune de plus de trois siècles. Leur gouvernement se constitua pendant cette période. Il offrait un mélange, sagement combiné, de royauté, d'aristocratie et de démocratie, que les philosophes anciens ont admiré, et qui contribua à sa grandeur, en entretenant la concorde entre les citoyens. Le gouvernement de Carthage était composé de deux suffètes, revêtus d'un pouvoir annuel, d'un sénat formé des principaux de la nation, du peuple, dont les attributions, vraisemblablement peu étendues dès l'origine, se portèrent dans la suite sur toutes les parties du gouvernement. L'institution du tribunal, composé de cent quatre membres, qui punissait les revers des généraux avec la même rigueur que les crimes, est postérieure à cette époque, et doit se placer vers la fin du cinquième siècle.

La puissance de Carthage prit un essor rapide dans le même temps que l'empire des Perses s'établissait en Asie. Les Carthaginois se rendirent alors maîtres d'un grand nombre de contrées en Afrique. Ils subjuguèrent par les armes les naturels du pays et les continrent sous leur joug, en fondant des colonies sur leur territoire. Les colons se mêlèrent avec les vaincus, les accoutumèrent à la culture des terres et à s'attacher à des demeures fixes. Carthage s'empara de la suprématie sur les colonies phéniciennes dont elle était entourée, et les fit servir à son agrandissement. Par un traité fait avec Cyrène, elle posséda tout le territoire compris entre les Syrtes. En 543 elle battit la flotte des Phocéens, et s'empara de l'île de Corse. Deux ans plus tard, ses armées envahirent la Sicile, qui fut presque en entier conquise, sous la conduite de *Malée*, le premier suffète connu. On lui imputa ensuite une défaite qu'il avait essuyée en Sardaigne, et on le bannit de sa patrie. Malée, indigné de cette rigueur injuste, s'attache l'armée, marche à Carthage et s'en rend maître, 530. Il succomba peu de temps après, en cherchant à détruire la liberté de ses concitoyens pour les asservir

à son despotisme. On verra plus tard la suite de l'histoire de Carthage, les progrès de sa grandeur et ses guerres avec les Romains, qui amenèrent sa décadence et sa ruine.

RHODES. — Selon les traditions les plus vraisemblables, les Telchines, Phéniciens d'origine, habitèrent les premiers cette île fameuse. Aux Telchines succédèrent les Gnètes ou Ignètes, qui étaient peut-être le même peuple que le précédent. Cette île reçut la première colonie grecque de Leucippus, qui avait conduit des Pélasges dans l'île de Lesbos. Une autre colonie de Pélasges s'y forma quelque temps après. Phorbas l'y avait conduite, appelé par les habitans pour les délivrer des serpens qui les désolaient. Rhodes, successivement peuplée de tribus diverses, fut une des six villes qui formèrent la confédération dorienne.

Rhodes envoya à son tour, pendant plusieurs siècles, des colonies dans des contrées lointaines. Elle forma un établissement dans les îles Baléares, après le retour du siége de Troie; un autre dans l'île de Melité. Lors de l'établissement des Phocéens à Marseille, les Rhodiens abordèrent sur la côte d'Ibérie, et y fondèrent une ville du nom de leur patrie. Les Rhodiens avaient devancé les Grecs dans la navigation et le commerce. Vers 719 ils avaient une marine puissante, qui les rendait maîtres des mers voisines. C'est à ce peuple que les Grecs et les Romains ont été redevables des premières lois sur la navigation. Son gouvernement fut d'abord monarchique. Tlépolème, fils d'Hercule, régna à Rhodes et combattit avec les Grecs au siége de Troie. Ses successeurs sont peu connus. La royauté fut abolie à Rhodes en 480. Ce fut surtout à partir de cette époque que le commerce des Rhodiens prit de prodigieux accroissemens, et que leur république se plaça au premier rang des colonies maritimes de la Grèce.

C.

CHAPITRE XXII.

Histoire des Perses et des Grecs, depuis les troubles de l'Ionie jusqu'à la mort de Darius, 504-485.

L'influence de la Grèce ne s'est fait encore ressentir au dehors que par l'établissement de ses nombreuses colonies. L'expédition des Argonautes et la guerre de Troie, qui remontent aux siècles héroïques, étaient les deux seules guerres que la confédération hellénique eût portées dans des contrées éloignées de son territoire. Au commencement du cinquième siècle, une lutte longue et sanglante s'engage entre les cités de la Grèce et la vaste monarchie des Perses. L'immense disproportion des forces des deux partis ne semble pas devoir rendre le combat longtemps incertain. Mais le danger, dont l'indépendance commune des Grecs est menacée, réunit, contre leurs ennemis, des états qui depuis leur origine n'ont combattu que deux fois pour la même cause. Sparte et Athènes se placent à la tête de cette confédération générale; les institutions de ces deux cités, et surtout les grands hommes d'Athènes, sauvent la Grèce de la domination des Perses, et la rendent même redoutable à ses agresseurs.

La guerre Médique donne un plus haut intérêt à l'histoire de la Grèce : elle développe les avantages divers que Lycurgue et Solon avaient voulu produire par leurs institutions politiques. Malheureusement la gloire fit naître une ambition rivale chez les Spartiates et chez les Athéniens. Unis d'abord par la nécessité de se soustraire au joug des Perses, ils séparent leur cause après la victoire et deviennent tout-à-coup des ennemis implacables. Le même siècle voit les triomphes remportés par Miltiade, Thémistocle et Cimon, en faveur de la Grèce entière, et toute la Grèce conjurée ordonner, au son des instrumens, la ruine des ports et de la marine d'Athènes.

504. Les villes grecques de l'Asie, depuis la destruction du royaume de Lydie, subissaient la domination des Perses. Mais les Cyclades étaient restées libres et n'avaient pu être attaquées, dans leur indépendance, par une nation qui n'avait pas de marine. Une querelle, qui éclate à Naxos entre le peuple et les grands, donne occasion aux Perses d'intervenir dans les affaires intérieu-

res de cette cité et leur promet une conquête facile. Les nobles de Naxos, chassés de leur patrie, se réfugient à Milet, auprès d'Aristagore qui la gouverne pour Histiée. Aristagore leur fait espérer des secours, en apparence pour les rétablir dans leur patrie, mais dans l'espoir de s'en rendre maître. Par ses conseils, Artaphernes, frère de Darius, attaque Naxos pour soumettre les Cyclades et ouvrir aux Perses l'entrée de la Grèce. Le courage des Naxiens et la rivalité du Perse Mégabate et d'Aristagore, chefs de l'entreprise, la font échouer. Aristagore, dans la crainte qu'on ne lui impute ce revers, prend le parti de la révolte et fait soulever l'Ionie contre Darius. Il chasse les tyrans de toutes les villes où ils avaient été établis par les Perses, et proclame leur indépendance. Pour se soutenir contre la puissance du grand roi, il demande du secours au roi de Sparte, Cléomène, qu'il trouve inaccessible à la corruption et indifférent au danger des Milésiens. Il reçoit un accueil plus favorable des Athéniens, qui, ayant à tirer vengeance de la faveur que les Perses accordent à Hippias, s'engagent à fournir vingt galères aux Ioniens, et entraînent les Érétriens dans la même alliance. Les Athéniens, réunis aux Ioniens et à ceux d'Érétrie, s'emparent de Sardes, qu'ils trouvent sans défense, et la livrent aux flammes. C'est le seul acte d'hostilité commis, dans les troubles de l'Ionie contre les Perses, par les troupes auxiliaires d'Athènes : il va faire éclater une guerre qui durera près de deux siècles. Darius, à cette nouvelle, jure de venger l'incendie de Sardes en exterminant les Athéniens et les Érétriens, et redouble d'efforts pour soumettre les villes rebelles. Les Ioniens, malgré la retraite des Athéniens, continuent la guerre. Ils s'emparent de Bysance et de toutes les villes de l'Hellespont, soulèvent la Carie et reçoivent les secours de l'île de Cypre, révoltée contre Darius. Mais les Phéniciens aident ce prince de leur marine, contribuent à la soumission de Cypre et poursuivent les Milésiens sur les côtes de l'Ionie. Daurisès et Otanès, gendres de Darius, font rentrer

dans le devoir les villes de l'Hellespont, se portent en Carie, livrent bataille aux habitans et leur tuent dix mille hommes sur les bords du Marsyas. Les Milésiens éprouvent, peu de temps après, une déroute plus sanglante encore et la réparent faiblement en surprenant dans une embuscade les généraux perses qui les ont vaincus. Aristagore, l'auteur des troubles de l'Ionie, abandonne lâchement la contrée sur laquelle il vient d'attirer tant de désastres, et se transporte en Thrace, où il périt au siége d'une ville dont il veut se rendre maître.

Histiée, libre des entraves que lui a long-temps imposées la faveur de Darius, veut prendre le commandement des Milésiens, qui s'opposent à ses prétentions par les armes. La discorde divise les Grecs et affaiblit leurs forces, tandis que les Perses augmentent les leurs des secours de la Phénicie, de Cypre, de la Cilicie et de l'Égypte. Cependant les Ioniens et leurs alliés, ayant réuni trois cent cinquante-trois galères à trois rangs de rames, attaquent, près de l'île de Lada, la flotte des Perses, forte de six cents voiles. Ils sont vaincus par la trahison des Samiens; les Perses s'emparent ensuite de Milet, et transportent ses habitans à l'embouchure du Tigre, à Ampé, sur la mer Érythrée. Histiée, qui pendant le désastre des Milésiens faisait des conquêtes vers l'Hellespont, est défait à son tour et fait prisonnier. Il est mis à mort par Artaphernes et Harpage; toutes les îles se soumettent depuis la Thrace et l'Hellespont jusqu'à l'extrémité de la Carie. Les Phéniciens signalent leur zèle envers Darius, ou leur jalousie cruelle envers les Ioniens, en portant le fer et la flamme dans un grand nombre de leurs villes, 498.

496. Darius, vainqueur des cités rebelles, donne à Mardonius, son gendre, le commandement de forces considérables de terre et de mer, et le soin de le venger de l'insulte d'Athènes et d'Erétrie. Le général perse, en traversant l'Ionie, dépose partout les tyrans des villes et établit la démocratie. Athènes et Erétrie ne sont pas le seul objet des préparatifs de Darius. La flotte soumet les Tha-

siens, mais elle est assaillie, près du mont Athos, par une tempête, qui coûte aux Perses vingt mille hommes et trois cents galères. L'armée de terre franchit l'Hellespont, s'étend dans la Thrace déjà conquise, et subjugue une partie de la Macédoine. Une tribu de Thraces, les Bryges, surprend Mardonius dans cette contrée et lui tue beaucoup de monde sans pouvoir échapper à la servitude; mais il ne lui reste que des débris de ses troupes avec lesquels il n'ose plus entreprendre la conquête de la Grèce.

QUATRIÈME ÉPOQUE.

GUERRE MÉDIQUE, OU LUTTE ENTRE LES PERSES ET LES GRECS. RIVALITÉS DES GRECS ENTRE EUX. (Cette époque comprend un espace de cent trente ans, 494-360.)

194. Darius, plus irrité que découragé par le revers de Mardonius, envoie en Grèce des hérauts pour demander la soumission de toutes les villes. Athènes et Sparte, bravant le courroux du grand roi, mettent à mort ses ambassadeurs et rendent la guerre inévitable par cette violation du droit des gens. Datis le Mède et Artaphernes succèdent à l'inexpérience de Mardonius, et conduisent contre les Grecs une armée plus redoutable que la première. Ils s'embarquent à Samos, dévastent l'île de Naxos et réduisent ses habitans en esclavage, épargnent Délos, parce qu'elle a vu naître Apollon et Diane, enlèvent comme otages les enfans d'une foule d'îles, et abordent à Caryste en Eubée. Érétrie, menacée plus que toutes les villes de l'Eubée, est secourue par quatre mille Athéniens établis à Chalcis. La discorde règne dans ses murs; les Perses ont des partisans dans les citoyens les plus distingués, qui leur livrent la ville. La ruine d'Érétrie et l'esclavage de ses habitans envoyés en Perse chargés de chaînes, annoncent aux Athéniens quelle réparation demande Darius pour l'incendie de Sardes et le meurtre de ses ambassadeurs. Mais Athènes avait accru sa puissance

depuis l'expulsion des Pisistratides et le rétablissement de la liberté. Hippias, qui combat dans les rangs des Perses, et qui guide leurs pas dans les plaines de l'Attique, ne leur laisse d'espoir que dans la victoire. Trois grands hommes, Miltiade, Aristide et Thémistocle, relèvent les courages abattus, inspirent aux Athéniens leur enthousiasme pour la gloire et la liberté, et font naître l'espoir de vaincre, en faisant adopter la résolution de combattre. Chacune des dix tribus fournit mille soldats. Les Platéens en envoient un pareil nombre. Sparte, retenue par un usage superstitieux, arme quelques jours trop tard ses invincibles guerriers, qui n'arrivent sur le champ de bataille que pour être témoins des trophées de leurs rivaux. L'armée des Perses, forte de cent mille hommes d'infanterie et de dix mille hommes de cavalerie, et celle des Grecs, qui n'en comptait que onze mille, en viennent aux mains près du bourg de Marathon. Les sages dispositions de Miltiade suppléent au défaut du nombre : les Perses sont mis en déroute, s'embarquent en désordre, font contre Athènes une tentative inutile avec leur flotte, et sont réduits à aller se réfugier en Asie, 490. Miltiade est mis à la tête de la flotte, pour poursuivre les résultats de la victoire. Il échoue devant l'île de Paros. Ses ennemis l'accusent de trahison; le peuple trop crédule soupçonne l'ancien tyran de la Chersonèse de Thrace de vouloir substituer le pouvoir d'un seul au pouvoir de tous, et condamne le vainqueur de Marathon à mourir dans les fers.

La bataille de Marathon donne une nouvelle force aux motifs qu'avait déjà Darius de porter les armes dans la Grèce : il n'avait jusqu'alors qu'une injure à venger; il a de plus à réparer sa honte. Il fait pendant trois ans d'immenses préparatifs pour une troisième expédition, qui est suspendue par une révolte de l'Égypte : ce prince meurt quelque temps après, 485, sans avoir puni les Égyptiens, et sans s'être vengé d'Athènes. Il avait régné trente-six ans. C.

CHAPITRE XXIII.

Histoire des Perses et des Grecs, depuis la mort de Darius jusqu'au combat de Mycale, 485-479.

Les préparatifs de Darius, la contestation élevée à sa mort au sujet de la couronne entre deux de ses fils, la révolte de l'Egypte et le temps nécessaire pour la réprimer, les armemens faits par Xerxès, auquel le trône de Perse fut déféré, remplissent un intervalle de dix années. Pendant ce temps, la Grèce se prépare de son côté à d'autres combats. La bataille de Marathon, dans laquelle Hippias a trouvé la mort, a exalté tous les courages. L'ingratitude d'Athènes envers Miltiade n'effraie ni Thémistocle ni Aristide. Ces deux grands hommes, rivaux de talens et de patriotisme, voient dans cette première invasion le présage assuré de nouveaux dangers. Ils créent de nouvelles ressources, dirigent tous les efforts des Athéniens vers la marine, et donnent à leur patrie une puissance qui les rend non-seulement victorieux des Perses, mais encore maîtres de la mer et dangereux pour l'indépendance des Grecs.

485. Thémistocle succède à Miltiade dans le commandement de la flotte, soumet aux Athéniens les îles de la mer Egée, et termine ainsi l'entreprise commencée par son prédécesseur. Quelques années auparavant, il avait conseillé aux Athéniens de faire servir le produit des mines de Laurium à la construction de deux cents vaisseaux, pour soutenir la guerre contre Egine. Cette guerre fut le salut de la Grèce, parce qu'elle força les Athéniens à devenir marins. Ces vaisseaux ne servirent pas à l'usage auquel on les avait destinés; mais se trouvant construits d'avance, on les employa à la défense de la patrie. Thémistocle, après avoir puni la perfidie des Eginètes, attaque la flotte de Corcyre, en détruit une partie, et, en vengeant la Grèce des déprédations de ces insulaires, il satisfait l'ambition d'Athènes. C'est au milieu de ces succès que la nouvelle des armemens de

Xerxès parvient dans la Grèce. Sparte, victorieuse des Argiens et des nations voisines, est maîtresse du Péloponèse; mais des divisions implacables entre les rois Cléomène et Démarate ont forcé ce dernier à abandonner sa patrie, et c'est en Perse, à Xerxès lui-même, qu'il est allé demander vengeance de l'injustice qu'on lui a fait subir à Lacédémone. Démarate n'est pas le seul Grec qui pousse Xerxès à la guerre. Les Aleuades, princes de la Thessalie, et les Pisistratides ont cherché à allumer le courroux du prince contre les Grecs. Mardonius, celui de tous les Perses qui a le plus d'ascendant sur son esprit, lui présente les facilités et les avantages d'une expédition en Europe, et ses conseils imprudens l'emportent sur les craintes qu'un frère de Darius, Artabane, ose manifester à Xerxès.

Xerxès, après avoir soumis l'Egypte et l'avoir asservie à un joug plus dur que celui que lui avait imposé Darius, assemble ses troupes de terre et de mer, et se dirige vers la Grèce avec plus de trois millions d'hommes. Il signale sa marche en Asie par des actes de cruauté et d'extravagance, franchit l'Hellespont, et, arrivé en Thrace, il se donne le vain plaisir de passer en revue l'armée la plus nombreuse qui ait été réunie sous les ordres d'un seul homme. Sa flotte est composée de douze cent sept galères à trois rangs de rames, de trois mille vaisseaux de charge, et montée par deux cent quarante-un mille quatre cents hommes. La Thrace, la Macédoine, la Pœonie et d'autres contrées européennes fournissent trois cent mille hommes; les îles, plus de cent vingt galères. Sur les bords du Strymon, Xerxès ordonne des sacrifices magiques; sur le territoire des *Neuf Voies*, il fait ensevelir vivans autant de jeunes Thraces des deux sexes, en l'honneur du dieu que les Perses croient être sous terre [1]. Démarate a la hardiesse de prédire à Xerxès l'inutilité et le danger de ces immenses préparatifs,

[1] Hérodote, liv. VII, chap. 114.

et leur oppose les ressources que les Spartiates et les Grecs puiseront dans leur valeur indomptable et dans leur amour pour la patrie. La soumission des tribus de la Thessalie, de la Doride, de celles qui habitent le Pinde, l'Ossa et l'Olympe, semblent démentir les prédictions du roi de Lacédémone. Les peuples de la Bœotie, à l'exception des habitans de Thèbes et de Platée, se détachent de la Grèce et sollicitent l'alliance de Xerxès.

A l'isthme de Corinthe s'assemblent les députés des peuples qui, inaccessibles à la crainte, aiment mieux s'ensevelir sous les ruines de la patrie, que de se soumettre à l'esclavage que les Perses leur présentent en échange de la paix. Ils envoient des ambassadeurs dans les îles de Crète, de Cypre, de Corcyre, dans les colonies grecques de la Sicile et de l'Italie, pour demander des secours au nom de la Grèce réunie; mais les Crétois, Gélon de Syracuse, les Grecs des îles de la mer Egée, ou par orgueil, ou par la volonté des oracles, abandonnent la cause des Grecs. Les Corcyréens et les Argiens observent une neutralité perfide. Les Thessaliens, restés fidèles, intéressent à leur défense les Spartiates et les Athéniens; deux de leurs principaux citoyens, Evénète et Thémistocle, occupent avec dix mille hommes les bords du Pénée, pour s'opposer à l'invasion des Perses. Mais ces derniers pénètrent en Thessalie par le pays des Perrhèbes, près de la ville de Gonnos; et la Thessalie, abandonnée par les Grecs et envahie par les ennemis, devient l'auxiliaire de Xerxès. La confédération des Grecs, réduite aux Athéniens, aux Spartiates, aux Locriens, aux Phocidiens, aux Thespiens, aux Corinthiens, aux villes de Tégée, de Mantinée, d'Orchomène, et à quelques autres états moins considérables, envoie Léonidas, roi de Sparte, défendre avec sept mille hommes le défilé des Thermopyles, situé entre la Thessalie et la Locride, et une flotte de trois cents voiles occuper le détroit d'Artémisium, formé par les côtes de la Thessalie et par celles de l'Eubée. Les Athéniens fournissent cent

vingt-sept galères, et prétendent au commandement général, qui est déféré aux Lacédémoniens par les alliés. Athènes renonce à une prétention qui pouvait compromettre le salut de la Grèce; Thémistocle reçoit les ordres d'Eurybiade, sans cesser de diriger l'expédition par ses conseils. Soixante mille hommes de troupes, campés à l'isthme de Corinthe, défendront l'entrée du Péloponèse, si le nombre l'emporte sur la valeur au défilé des Thermopyles.

480. Léonidas défend plusieurs jours, avec succès, le poste que lui a confié la Grèce. Sa résistance étonne Xerxès, qui s'aperçoit qu'il a beaucoup d'hommes, mais peu de soldats. La différence des institutions des deux peuples explique les résultats si prodigieux de leur lutte. Les Spartiates, citoyens d'une ville libre, se préparent à un combat où ils sont certains de trouver la mort, avec la même tranquillité d'âme que s'ils devaient paraître aux jeux olympiques. Les Perses, traînés en esclaves à la guerre, ne marchent au combat que sous le fouet des officiers qui les commandent [1]. Trois fois ils essaient de franchir le défilé des Thermopyles, trois fois ils sont repoussés avec perte. Mais un habitant du pays, Ephialte, leur découvre un sentier par lequel ils tournent les Grecs. Le combat s'engage alors dans un espace plus étendu. Léonidas y meurt avec trois cents Spartiates. Les Thespiens partagent le sort de leurs héroïques alliés. Léonidas, sans espoir de vaincre, avait renvoyé les autres troupes, afin de les conserver à la Grèce. Après sa mort, les Thébains passent dans l'armée de Xerxès, et, à l'exem-

---

[1] Hérodote, liv. VII, chap. 56 et 223, et Plutarque, *Traité de la malignité d'Hérodote*, constatent cet usage de faire marcher au combat les soldats perses à coups de fouet. Il nous semble que cette discipline, qui était en rapport avec la nature du gouvernement des Perses, et qui sert à expliquer les succès prodigieux des Grecs, n'a pas été assez remarquée par les auteurs qui ont écrit sur l'histoire ancienne. Nous ferons aussi observer qu'aucun de ces écrivains n'a fait passer dans ses ouvrages la clarté et l'intérêt qui se trouvent dans les historiens grecs, et surtout dans Hérodote.

ple des Thessaliens, ils deviennent ses auxiliaires. Ce prince s'est ouvert une entrée dans la Grèce, mais il a perdu vingt mille de ses meilleurs soldats.

Dans le même temps, les forces navales des deux peuples en venaient aux mains avec un semblable résultat, près du promontoire d'Artémisium. Les Perses, repoussés par les Grecs, perdaient deux cents vaisseaux dans une tempête. Mais la nouvelle de la mort de Léonidas et de la marche de l'armée de Xerxès détermine Eurybiade et Thémistocle à abandonner la position qu'ils ont prise entre la Thessalie et l'île d'Eubée; ils s'arrêtent près de Salamine. Cependant les Thessaliens, irrités par des défaites récentes que leur ont fait éprouver les Phocidiens, désolent leurs campagnes et brûlent les villes et les temples. La défection des Thébains sauve la Bœotie, dont Alexandre, roi de Macédoine, occupe les villes pour les prêserver des ravages des Perses. Platée et Thespie sont consumées par les flammes pour n'avoir pas trahi les intérêts de la Grèce. L'Attique éprouve à son tour tous les maux de la guerre. Athènes est détruite, et le peu d'habitans que les oracles ont retenus dans la citadelle périssent par le fer des Perses. Trézène, Egine et Salamine ont recueilli les vieillards, les enfans et les femmes. Thémistocle est parvenu à transporter sur les vaisseaux toutes les forces de la république. Le sort d'Athènes, de la Phocide et de quelques villes de la Bœotie, jette l'épouvante dans le conseil des Grecs. Les principaux chefs veulent abandonner le détroit de Salamine pour se rapprocher de l'isthme où sont réunies toutes les forces de terre. Thémistocle, secondé par Aristide, dont il a fait cesser l'exil depuis le danger de la patrie commune, suspend l'exécution d'un plan qui rendrait sa prudence inutile. Il trompe Xerxès, et l'entraîne à livrer bataille dans le détroit formé par l'île de Salamine et l'Attique, et où les vaisseaux des Perses s'embarrassent par leur nombre même. La flotte des Grecs est victorieuse. Xerxès, effrayé par le désastre inattendu de cette journée, n'ose

pas entreprendre de le réparer. Il fuit précipitamment de la Grèce, et y laisse Mardonius avec trois cent mille hommes pour continuer la guerre.

Les Carthaginois, alliés de Xerxès, ne combattaient pas avec plus de succès en Sicile. Ils s'étaient engagés, sur la demande du roi de Perse, à attaquer avec toutes leurs forces les Grecs de la Sicile et de l'Italie. Avec trois cent mille hommes et deux cents vaisseaux, ils avaient menacé l'indépendance des cités grecques de ces deux contrées. Mais Gélon, que ses talens et ses vertus avaient élevé, depuis quelques années, au trône de Syracuse, s'allie avec Théron, tyran d'Agrigente, et triomphe des Carthaginois à Panorme. Amilcar, leur général, et cent cinquante mille hommes périssent dans cette sanglante journée. Gélon ajoute à sa gloire par son humanité après la défaite de ses ennemis : il leur impose pour condition de renoncer à leur culte sanguinaire, et de ne plus immoler de victimes humaines à leurs divinités.

L'année suivante, 479, les Grecs remportent, le même jour (22 septembre), une double victoire à Platée et à Mycale. Mardonius, après avoir passé l'hiver en Thessalie et avoir augmenté son armée de cinquante mille Grecs auxiliaires, fond sur la Grèce, s'empare une seconde fois d'Athènes, et campe dans la Bœotie, près de Platée. Les Grecs, au nombre de cent dix mille, commandés par Pausanias de Sparte, lui livrent bataille. Les Perses résistent long-temps avec courage; mais la légèreté de leurs armes, et les longs vêtemens qu'ils portent, même dans les combats, leur donnent beaucoup de désavantage contre des troupes plus lestes et qui se servent de meilleures armes. Mardonius reste sur le champ de bataille. Son armée entière est détruite, à l'exception de quarante mille hommes qui n'avaient pas pris part à l'action, et qu'Artabaze conduit en Asie. Les Grecs auxiliaires défendent avec lâcheté la cause qu'ils ont embrassée. Les Thébains seuls, avec leur cavalerie, retardent quelque temps la victoire. En Asie, un succès non moins

éclatant couronne les efforts des Grecs. Le roi Léotychides et Xantippe, père de Périclès, chassent les Perses de la mer Egée, les poursuivent sur le continent, leur tuent quarante mille hommes et brûlent leur flotte retirée sur le rivage. Ils reçoivent dans leur alliance les habitans de Samos, de Chio, de Lesbos, et presque tous les insulaires; s'emparent des côtes de l'Asie mineure, et rendent la liberté à toutes les villes.

C.

CHAPITRE XXIV.

Histoire des Grecs et des Perses. Continuation des hostilités entre les deux peuples, depuis le combat de Mycale jusqu'à la mort de Cimon, 479-449.

Après la bataille de Platée, la Grèce est délivrée de l'invasion des Perses. Le théâtre de la guerre change de lieu et est reporté en Asie par les victoires des Grecs. A Mycale, ces derniers obtiennent le premier avantage qui enlève à Xerxès l'espoir de s'occuper de la conquête de la Grèce, en le faisant trembler pour son propre territoire. Ainsi les Perses cessent, dès cette époque, de faire une guerre offensive; le rôle d'agresseur appartient aux Grecs. On doit remarquer que, dans la première période de la guerre Médique, plusieurs peuples grecs sont ligués contre l'ennemi commun; mais à partir du combat de Mycale, cette confédération se dissout: les Athéniens, qui ont eu la plus grande part aux victoires les plus décisives, et qui possèdent une marine plus considérable que celle de tous les Grecs réunis, commencent à disputer aux Spartiates la suprématie dont ces derniers sont en possession, et continuent pour leur

compte les hostilités contre le grand roi. Les événemens, considérés sous ce point de vue, produisent deux résultats qui amènent la guerre du Péloponèse : 1o l'accroissement rapide de la puissance d'Athènes ; 2o la jalousie des Spartiates, qui associent à leur querelle toutes les cités que révoltent l'ambition et la tyrannie des Athéniens. Cette dernière partie sera traitée dans le chapitre suivant.

479. Après le combat de Mycale, les Athéniens, malgré la retraite des Spartiates et des Péloponésiens, s'emparent de Sestos et de la Chersonèse de Thrace, et rendent la liberté à toutes les cités grecques de l'Asie mineure. Deux ans après, 477, les Athéniens et les Spartiates enlèvent Cypre aux Perses, font soulever les peuples qui l'habitent, parcourent les îles de la mer Egée, et se rendent maîtres de Bysance, située sur l'Hellespont. Pausanias, enflé de ses succès, veut les faire servir à sa grandeur et à l'esclavage de sa patrie; Sparte lui ôte le commandement de la flotte. Cimon et Aristide d'Athènes lui succèdent, et les alliés, malgré les réclamations de Sparte, consentent, pour la première fois, à reconnaître les Athéniens pour chefs de la confédération générale. Aristide règle leurs contributions, et fixe à 460 talens (2,600,000 fr.) la somme annuelle qu'ils doivent payer pour les frais de la guerre, la construction et l'entretien de la flotte.

Cimon, doué du génie de Thémistocle, et formé à la vertu par les leçons et l'exemple d'Aristide, se porte en Thrace avec les forces combinées des Athéniens et des Grecs, soumet Eion, Amphipolis et plusieurs contrées de la Thrace, où il établit une colonie de dix mille Athéniens; poursuit les Perses en Asie, rend la liberté aux villes de la Carie et de la Lycie, et menace la Pamphylie.

472. Les troubles de la Perse favorisent les succès prodigieux de Cimon. Xerxès meurt, assassiné par Artabane, qui ambitionne son trône. *Artaxerxès*, le troisième de ses fils, surnommé *Longue-Main*, ne lui succède qu'a-

près une guerre civile. Vainqueur d'Artabane, il défend les provinces attaquées par les Athéniens; mais Cimon, en un seul jour, disperse sa flotte sur la mer de Cypre, et bat ses troupes de terre à l'embouchure du fleuve Eurymédon. Il s'empare peu de temps après de quatre-vingts galères de Phénicie. Les hostilités, suspendues pendant un an, sont reprises et poursuivies avec le même bonheur par les Athéniens. Ils se dirigent vers la Thrace, que les Perses ont essayé de replacer sous leur joug, y font de nouvelles conquêtes, et s'emparent de l'île de Thasos, qui résiste trois ans à leurs efforts, et l'obligent à leur livrer ses vaisseaux et ses mines d'or. Les alliés, fatigués d'une guerre que prolonge l'ambition seule d'Athènes, refusent d'y prendre part, et la menacent d'une révolte; l'adresse de Cimon fait tourner leur mécontentement au profit de la puissance de sa patrie; il leur laisse leurs matelots et leurs soldats, prend leurs galères, augmente leurs contributions en argent, et les rend ainsi tributaires, d'alliés qu'ils étaient.

463. Les Athéniens, dévorés d'une ambition insatiable, méditent une expédition dans l'île de Cypre; ils en sont détournés par l'espoir d'une conquête plus importante, et deviennent les auxiliaires d'Inarus, qui a fait révolter l'Égypte contre les Perses. Cimon conduit à son secours deux cents galères. Les Athéniens, réunis aux Égyptiens révoltés, remportent une grande victoire sur les Perses et pénètrent jusqu'à Memphis; mais après la défaite d'Inarus, qui succombe sous les forces supérieures des Perses, les Grecs auxiliaires sont forcés d'abandonner l'Égypte, et ne retirent aucun fruit d'une expédition où ils n'ont fait éclater qu'une ambition déçue, qu'une valeur inutile; un grand nombre de leurs soldats périssent dans les déserts de l'Afrique, en voulant se rendre dans la Cyrénaïque, et soixante galères, envoyées d'Athènes pour soutenir l'expédition, sont prises ou détruites par les Phéniciens, 457.

Ce désastre et les troubles qui agitent la Grèce empê-

chent les Athéniens, pendant sept années, de s'occuper de la guerre contre les Perses. Dans cet intervalle, Cimon éprouve l'ingratitude de ses concitoyens et est puni, par l'exil, de ses efforts pour entretenir l'union entre Sparte et sa patrie et prévenir une conflagration générale. Rappelé après cinq ans d'exil, il apaise la guerre qui venait d'éclater entre les deux républiques rivales, et détourne contre les Perses l'inquiétude ambitieuse de ses concitoyens. Il se met en mer avec deux cents vaisseaux, en envoie soixante en Égypte, et, avec les autres, il attaque l'île de Cypre. Il s'empare des villes de Malos et de Citium, et prépare de plus grands succès par sa douceur et son humanité envers les prisonniers. Artabaze, qui commande les galères de Phénicie et de Cilicie, essuie une grande défaite et perd plus de cent galères. Les vainqueurs débarquent en Cilicie et mettent en fuite l'armée de terre avec laquelle Mégabyse devait soutenir les forces navales, commandées par Artabaze. Cimon retourne en Cypre, pour faire le siége de Salamine, qui en était la capitale : une blessure, reçue sous les murs de Citium, ralentit les opérations de la guerre. Artaxerxès, craignant pour son trône, que menaçaient le génie de Cimon et la valeur des Athéniens, demande la paix, et l'obtient aux conditions les plus honteuses pour lui. Les principales clauses portaient : que toutes les villes grecques de l'Aise seraient remises en liberté, qu'aucun vaisseau de guerre perse ne naviguerait depuis le Pont-Euxin jusqu'aux côtes de la Pamphylie, qu'aucune troupe du roi n'approcherait de ces mers, à la distance de trois jours de marche. Les Athéniens et leurs alliés s'engageaient à retirer leur armement de l'île de Cypre, et à ne plus inquiéter les possessions du roi de Perse. Tel est le traité imposé, après cinquante-un ans de combats, à la monarchie des Perses par une république qui n'avait pas la cent-quinzième partie de son territoire. Cimon, auquel on doit attribuer la gloire de ce traité, unique dans l'histoire des nations de l'antiquité, meurt en Cypre, avant qu'il soit définitivement conclu, et la

flotte, qu'il devait reconduire chargée de tant de trophées, ne ramène dans le port d'Athènes que les restes inanimés de ce grand homme, 449.

C.

CHAPITRE XXV.

Histoire de l'intérieur de la Grèce depuis le combat de Mycale jusqu'à la guerre entre Corcyre et Corinthe, 479-436.

La Grèce, affranchie de la crainte des Perses, triomphe au dehors. Mais, au dedans, une rivalité funeste éclate entre les cités victorieuses, et divise Athènes et Sparte, autour desquelles se rallient toutes les forces des Grecs. Athènes, par les victoires de Marathon et de Salamine et la création de sa puissance maritime, a déjà fortement ébranlé la suprématie que Sparte exerce dans le Péloponèse, et qu'elle a étendue sur le continent. Elle a eu la plus grande part dans la gloire d'avoir repoussé les innombrables armées des Perses; mais les héros de Sparte ont succombé aux Thermopyles pour la défense de la patrie commune. A Salamine, à Platée et à Mycale, ses généraux et ses soldats ont brillé parmi les vainqueurs de ces mémorables journées. Cependant les Athéniens, enflés des succès dont ils s'attribuent tout l'honneur, s'attachent à ravir à leurs alliés les avantages de la victoire. Ils poursuivent, pour leur propre compte, des succès faciles, cherchent à asservir les Grecs, et donnent à leur puissance un développement dangereux pour leur liberté. Leur ambition excite les alarmes des peuples secondaires et la jalousie des principales républiques. Sparte est naturellement à leur tête, et élève des prétentions rivales. Athènes les déjoue avec adresse, ou les combat avec une violence égale à celle de l'attaque. Le Péloponèse, la Bœotie, l'Eubée et la Phocide sont le théâtre d'hostilités passagères, mais animées. Les Grecs préludent ainsi à la guerre du Péloponèse, qui fut le terme de la puissance d'Athènes, et la principale cause de l'affaiblissement de la Grèce et de la perte de son indépendance politique.

478. Les Athéniens, après la retraite des Perses, réparent leur ville, et l'entourent de murailles, malgré les réclamations des Spartiates qui veulent détruire toutes les fortifications des villes situées hors du Péloponèse.

Thémistocle se rend à Sparte, trompe les Éphores, et, de retour dans sa patrie, il fortifie le Pirée, attire les ouvriers étrangers dans l'Attique par les priviléges qu'il leur accorde, et engage les Athéniens à construire tous les ans 60 galères, afin de s'emparer de l'empire de la mer. L'orgueil et la trahison de Pausanias favorisent leur ambition. Son rappel de Bysance, où il commande les forces de Sparte et des alliés, laisse à Cimon et à Aristide la conduite de la guerre, et place Athènes à un rang où elle ne s'est pas encore élevée. Pausanias, traître envers sa patrie, qu'il veut sacrifier à l'or des Perses, est convaincu de son crime et condamné par les Éphores, et le vainqueur de Platée périt de faim dans le temple de Pallas, où il s'est réfugié.

Dans le même temps, Thémistocle éprouvait, sans les mériter, l'ingratitude de ses concitoyens et les rigueurs de l'ostracisme. Il s'était trop élevé pour n'avoir pas un grand nombre d'envieux, 467. En exil à Argos, avant la mort de Pausanias, il y est poursuivi après sa condamnation par la haine de ses ennemis et des Spartiates, qui persuadent au peuple d'Athènes qu'il a pris part à la conspiration de Pausanias. Forcé d'abandonner Argos, il se réfugie à Corcyre, puis à la cour d'Admète, roi des Molosses, et ne trouve enfin d'asile assuré que dans les états du roi de Perse. Les Athéniens, s'étant privés de ce grand homme, auquel ils sont redevables de leur salut et de leur puissance, perdent, peu de temps après, Aristide, qui meurt pauvre après avoir administré les finances de tous les alliés et de la république.

Pendant que Cimon, qui a succédé à Thémistocle et à Aristide, étend la puissance des Athéniens par ses victoires sur les Perses et l'établissement de plusieurs colonies dans la Thrace, Sparte, ébranlée par un tremblement de terre, voit vingt mille de ses habitans ensevelis sous les débris du mont Taygète, et les Hilotes et les Messéniens se révolter pour consommer sa ruine, 464. Le roi Archidamus repousse leurs premières attaques. Ils se retirent dans

la ville d'Ithôme. Leur courage désespéré, et les secours qu'ils reçoivent des habitans de Pise, prolongent pendant dix ans la troisième guerre de Messénie. Les Spartiates sont réduits à demander les secours des Athéniens, qui marchent à leur défense pour ne pas laisser périr la métropole du Péloponèse. Mais, honteux de devoir leur salut à des rivaux, ils renvoient leurs troupes, blessent l'orgueil et la générosité de cette république, et attirent sa vengeance sur Cimon, dont l'influence avait déterminé le peuple à prendre le parti de Lacédémone. Les Athéniens, non contens d'exiler Cimon, recueillent les Hilotes et les Messéniens qui échappent au fer de leur vengeance, et les établissent à Naupacte. Pise est cruellement punie d'avoir favorisé la révolte des Hilotes et des Messéniens. Après leur dispersion, elle reste sans appui dans le Péloponèse, et les Spartiates la livrent à la haine des Éléens. qui la détruisent de fond en comble, 456. La guerre civile bouleversait d'autres cités du Péloponèse et de la Grèce: Argos, qui occupe dans la péninsule le premier rang après Lacédémone, avait à réprimer la révolte de presque toutes les villes de son obéissance. Sa neutralité hostile envers le reste de la Grèce, pendant la guerre Médique, a soulevé contre elle les villes qui avaient bravé le péril de combattre pour l'indépendance commune. Mycènes donne le signal de cette révolte : mais elle est emportée d'assaut, et ses habitans sont égorgés par les Argiens.

Les Thébains, plus coupables encore que les Argiens, ont aussi à comprimer les efforts des cités tributaires de la Bœotie, qui rejettent leur suprématie. La même indignation devrait animer Athènes et Lacédémone contre la perfidie d'Argos et de Thèbes; mais Argos peut affaiblir la puissance de Lacédémone dans le Péloponèse, Thèbes celle d'Athènes dans la Grèce; et Athènes devient l'alliée d'Argos, Lacédémone de Thèbes. Un combat sanglant est livré près de Tanagre, 455, entre les Athéniens, d'un côté, et les Thébains et les Spartiates de l'autre. Deux mois après, les Athéniens, conduits par

Myronides, triomphent des Bœotiens près d'OEnophyte, réduisent sous leur puissance la Bœotie et la Phocide, et détruisent les murs de Tanagre, ceux des villes de la Locride. Leur flotte parcourt les côtes du Péloponèse; ils brûlent les galères des Lacédémoniens, enlèvent Chalcis aux Corinthiens, et font essuyer une défaite sanglante aux Sycioniens [1]. Les Athéniens, qui viennent de soulever contre eux tant de haines par ces hostilités, rappellent Cimon qu'ils ont exilé; Périclès, le principal auteur de sa disgrâce, propose le décret qui rend ce grand homme à la patrie. Le retour de Cimon est suivi de la concorde entre les deux républiques rivales. Il dirige contre les Perses les forces et l'ambition d'Athènes, afin de prévenir les troubles qu'elle eût été tentée de renouveler dans la Grèce, 450.

La civilisation des Grecs commence, dès cette époque, à être connue des Romains. Des historiens racontent que des ambassadeurs, partis de Rome, se rendirent en Grèce, pour y recueillir les lois de Solon et des autres législateurs célèbres, et que ce voyage a donné lieu à l'établissement du décemvirat et à la promulgation de la loi des douze tables.

Athènes, occupée de tant d'intérêts divers, subissait une révolution politique, dont l'influence se faisait déjà sentir dans ses rapports avec les peuples alliés. Les mœurs de ses citoyens se corrompaient, la constitution de Solon, déjà altérée par les lois de Clisthènes et d'Aristide [2], était détruite, l'Aréopage était avili, la justice était livrée aux derniers citoyens, et les délibérations publiques à la multitude toujours aveugle et passionnée. Ce

---

[1] Thucydide, liv. 1, chap. 108.

[2] On peut voir dans Plutarque, qu'Aristide, pour récompenser le peuple de tous les sacrifices que lui avait imposés la guerre Médique, avait affaibli le principe aristocratique du gouvernement, et avait fait rendre un décret par lequel les fonctions les plus élevées, les places même d'archontes, étaient accessibles aux dernières classes du peuple. Plut. *Vie d'Aristide*.

changement était l'ouvrage de Périclès : jaloux de jouer le premier rôle dans sa patrie, il avait recherché la faveur du parti populaire, pour combattre Cimon, chef de l'aristocratie; pour gagner la faveur du peuple, il lui avait prodigué les fêtes et les spectacles, et avait employé à ses plaisirs les contributions que les alliés payaient pour l'entretien de la marine. Le peuple, séduit par ses largesses, entraîné par son éloquence, plein d'admiration pour son désintéressement et son courage, obéit à toutes les impulsions qu'il en reçoit, lui sacrifie Cimon, puis Thucydide, qui cherche à remplacer ce dernier, et le rend maître presque absolu de la république. Périclès essaie en vain de faire reconnaître par les alliés la suprématie d'Athènes sur Lacédémone; pour se venger de leur refus, il affermit la domination des Athéniens dans la Chersonèse de Thrace, ravage les villes maritimes du Péloponèse, débarque ses troupes sur plusieurs points, défait près de Némée les Sicyoniens, désole l'Acarnanie, et rentre à Athènes chargé de gloire et de butin. Il promène ensuite sa flotte sur toutes les mers voisines, pénètre jusqu'au royaume de Pont, et fait respecter la puissance d'Athènes dans ces contrées éloignées.

Les Athéniens, enorgueillis de tant de succès, méditent la conquête de Carthage, de l'Égypte et de la Sicile; mais Périclès modère leur ambition, retient leurs forces dans la Grèce, et ne s'occupe qu'à contenir et abaisser Lacédémone, et qu'à réprimer la révolte des villes tributaires. Il rétablit les Phocidiens dans l'intendance du temple de Delphes, dont ils venaient d'être dépouillés par Lacédémone, désarme les Mégariens, chasse le roi Plistonax de l'Attique, fait une invasion dans l'île d'Eubée, soumet toutes les villes, et remplace par des colons athéniens les plus riches habitans de Chalcis et d'Histiée. La paix est ensuite conclue pour trente ans entre Sparte et Athènes, 446. Périclès la met à profit, en faisant déclarer par le peuple la guerre à Samos, qui repousse la tyrannie et les exactions des Athéniens. Les

Samiens se défendent avec une marine redoutable; ils livrent deux batailles navales, dans l'une desquelles ils remportent la victoire; mais repoussés par des forces supérieures que commande Périclès, ils se renferment dans leur ville, soutiennent pendant neuf mois un siége opiniâtre, et ne cèdent qu'à l'usage, alors nouveau, des machines de guerre, 440. Le vainqueur fait raser leurs murailles, détruit leur marine, les condamne à des tributs onéreux, et emmène les principaux citoyens comme otages à Athènes. Cette victoire importante et le traitement que subissent les vaincus augmentent les craintes et la jalousie de Sparte, et auraient troublé l'harmonie qui existait entre les deux républiques, quand même la guerre de Corcyre, qui éclata peu de temps après, n'aurait pas rendu leur rupture inévitable.

432. Périclès, dans la prévoyance de cette rupture, détermine les Athéniens à prendre parti pour Corcyre contre Corinthe, malgré le droit public de la Grèce, qui défendait à une cité étrangère de se mêler des contestations survenues entre une métropole et ses colonies. Corcyre possédait une marine puissante; mais, trop faible pour résister aux forces de Corinthe, elle implora le secours des Athéniens. Deux fois les Corinthiens et les Corcyréens en viennent aux mains avec un succès égal. Les Corinthiens, non contens de soulever contre Athènes toutes les cités du Péloponèse, font révolter Potidée, et chassent de cette ville les magistrats athéniens qui la gouvernaient. Les deux républiques se livrent sous les murs de Potidée un combat sanglant dans lequel les Corinthiens sont mis en fuite. Cependant Potidée ferme ses portes aux vainqueurs, qui sont obligés d'en former le siége, et qui ne s'en rendent maîtres que dans la troisième année de la guerre du Péloponèse.

Les députés de la Grèce s'assemblent à Sparte. Les Corinthiens, irrités de leur dernier revers, accusent avec violence l'ambition d'Athènes. Les Lacédémoniens, au mépris des sages avis d'Archidamus, leur roi, arrêtent

de demander réparation aux Athéniens des infractions au traité et du despotisme qu'ils exercent dans la Grèce. Ils exigent que les Athéniens chassent de leur ville les descendans de Cylon, dont Périclès fait partie; qu'ils lèvent le siége de Potidée; qu'ils rendent la liberté aux Éginètes, et qu'ils révoquent un décret qui excluait les Mégariens des marchés d'Athènes. Périclès, indirectement attaqué par les prétentions de Lacédémone, fait servir l'influence qu'il exerce sur le peuple à les repousser par un refus. Les deux partis se préparent alors à la guerre dans laquelle les précipite une ambition également injuste et aveugle de part et d'autre.

C.

CHAPITRE XXVI.

Histoire de la Grèce, depuis le commencement de la guerre du Péloponèse jusqu'à la paix de Nicias, 431-421 [1].

Les peuples grecs ont vaincu et humilié la Perse, jusqu'au traité de Cimon, parce que ce grand homme est parvenu à comprimer les haines dont ils sont animés les uns contre les autres; parce que ces haines n'ont amené que des hostilités momentanées et partielles; parce qu'enfin ils ont reconnu d'abord dans les Lacédémoniens, ensuite dans les Athéniens, des chefs qui ont réuni leurs forces Ils vont se déchirer maintenant par une guerre civile et générale de vingt-sept ans. Pendant cet espace de temps, non-seulement les rois de Perse n'ont plus rien à craindre, mais ils jouent même le rôle de maîtres et de hauts protecteurs à l'égard des Athéniens et des Spartiates, chefs des deux ligues rivales, jusqu'à ce que l'un des deux peuples ait abattu l'autre, et rétabli une suprématie, un centre d'union dans la Grèce.

Les causes éloignées et prochaines de la guerre du Péloponèse peu-

[1] Thucydide, l. 1, 2, 3, 4, 5, jusqu'au chap. 20. Diodore de Sicile, liv. XII Plutarque, *in Pericle et in Niciâ*. On a raconté vingt fois la guerre du Péloponèse : on ne l'a pas considérée une seule fois sous son véritable point de vue. Dans les chapitres suivans nous avons essayé de jeter quelque lumière sur les faits qui se rattachent à cette époque

vent se réduire à quatre principales : 1° l'inimitié toujours subsistante entre les races Dorique et Ionique ; 2° la jalousie de Sparte ; 3° la tyrannie d'Athènes envers les alliés, et le juste mécontentement de ces derniers ; 4° les dangers de Périclès, qui, harcelé par ses ennemis, jette ses compatriotes dans une guerre où ils auront besoin de ses talens. La seule énumération des peuples qui s'assemblèrent à Sparte pour se communiquer leurs griefs, et qui se confédérèrent ensuite contre Athènes, prouve que l'insolence et l'ambition de cette république, exaltées par Périclès, lui avaient enlevé, même avant le commencement des hostilités, l'alliance de plus de la moitié des peuples soumis à son commandement depuis la trahison de Pausanias.

Dans le cours des dix premières années de la guerre du Péloponèse, on n'a montré jusqu'à présent qu'une suite de ravages, de combats, de siéges, conseillés des deux côtés par une aveugle fureur. On peut y voir autre chose : on peut y reconnaître des plans suivis, des combinaisons profondes. Les Péloponésiens commencent les hostilités par des dévastations : Athènes, aidée de sa flotte, les leur rend : la guerre peut continuer de la sorte pendant de longues années, sans amener de résultats décisifs. Pour en obtenir, les Péloponésiens équipent une flotte : ils veulent préserver leurs côtes attaquées ; ils veulent frapper au cœur la puissance de la ligue rivale, en s'emparant d'Athènes. Ils échouent dans le dernier projet, mais ils réussissent dans le premier. Les Athéniens, trouvant les côtes du Péloponèse désormais gardées, vont s'établir, à poste fixe, à Pylos et à Cythère, à l'occident et au midi des possessions des Lacédémoniens ; ils s'emparent de leur flotte par adresse ; ils appellent la Messénie à la révolte, et se préparent à ramener dans leurs foyers les Messéniens bannis : il n'est pas un seul moment où Sparte n'ait à craindre pour son territoire et pour sa domination dans le Péloponèse. Les Spartiates, de leur côté, prennent Platée pour ne laisser dans la Bœotie aucune ville étrangère à leur alliance ; pour presser Athènes et l'Attique entre les armées des Bœotiens au nord, et celles des Péloponésiens au sud. De plus, ils essaient d'arracher à Athènes ses principales ressources, en lui enlevant les côtes et les îles de l'Asie mineure et de la Thrace, dont elle tire des vaisseaux, des tributs, des bois de construction, des cordages ; dont elle a fait l'arsenal de sa puissance maritime ; où elle ne trouve plus un seul ennemi depuis la prise de Potidée. En suivant cette idée, les Spartiates poussent Lesbos à la révolte, s'emparent d'Acanthe, de Stagyre, d'Amphipolis, livrent de nombreux combats pour acquérir ou pour conserver ces conquêtes.

431. — La guerre du Péloponèse commence. Les Lacédémoniens ont pour alliés les habitans d'Ambracie, de Leucade, d'Anactorium, les Ætoliens, les Phocidiens, les Locriens, les Bœotiens, excepté ceux de Platée ; les Mégariens, tous les peuples du Péloponèse, excepté les Achéens et les Argiens. Dans le principe, ils manquent

d'argent, et n'ont de flottes que quarante galères corinthiennes; mais ils peuvent réunir soixante mille soldats. Du côté des Athéniens se rangent quelques princes de la Thessalie, les Acarnaniens, ceux de Naupacte dans la Locride, ceux de Platée dans la Bœotie, Corcyre, Zacinthe, Céphalénie, les Cyclades, excepté Mélos et Théra, toutes les côtes de l'Asie et de l'Hellespont, toutes les villes de la Thrace, excepté Potidée. Outre ces secours, les Athéniens composent leur armée de terre de seize mille hommes, et leur armée navale de trois cents galères; ils confient la garde de leurs murs et des forteresses de l'Attique à seize mille autres citoyens, trop jeunes ou trop vieux pour être enrôlés. Ils comptent dans leur épargne six mille talens (33 millions).

Depuis le moment où la guerre éclate jusqu'à la fin de l'expédition de Sicile, les Spartiates ont des armées de terre plus nombreuses, mais ils manquent habituellement de marine et d'argent, malgré quelques tentatives faites par eux pour s'en procurer. Les Athéniens possèdent ces deux ressources pleines et entières. D'où il résulte que les deux états rivaux, et leurs alliés respectifs, remportent tour à tour des avantages, essuïent des pertes, qui rendent l'issue de la guerre tout-à-fait incertaine.

Les Thébains envahissent la ville de Platée et en sont chassés : cet acte d'hostilité est le signal de la guerre. Archidamus, roi de Sparte, ravage l'Attique à la tête de soixante mille hommes. Périclès contraint ses compatriotes à demeurer enfermés dans Athènes. Le manque de vivres et d'une paie réglée, la nécessité de retourner aux travaux de la campagne et aux soins domestiques, chassent bientôt Archidamus et ses alliés de l'Attique. Dès qu'ils se sont retirés, Périclès envoie contre les Locriens une escadre qui obtient quelques avantages. Il monte lui-même la grande flotte : après avoir porté la désolation sur les côtes du Péloponèse, il prend à son retour l'île d'Egine. Les Athéniens vont en corps de nation ravager le territoire de Mégare, tandis que les Acarna-

niens repoussent la flotte et les attaques de Corinthe. Dans l'hiver qui suit cette première campagne, Périclès prononce l'éloge funèbre des guerriers morts pour la patrie.

430. — Les Lacédémoniens font une seconde invasion dans l'Attique, et Archidamus commence le siége de Platée. Les Lacédémoniens jettent dans des précipices les marchands d'Athènes qui tombent entre leurs mains : les Athéniens mettent à mort les ambassadeurs que les républiques péloponésiennes envoient à Artaxerxès Longue-Main pour implorer ses secours. Aux maux de la guerre se joignent, pour les Athéniens, ceux de la contagion. Dans l'espace de deux ans, malgré les soins généreux d'Hippocrate et de ses disciples, la peste, partie d'Ethiopie, leur enlève cinq mille hommes en état de porter les armes. Conseillés par le désespoir, ils ôtent l'autorité à Périclès et le condamnent à l'amende : bientôt ils le replacent à la tête des affaires; mais il succombe aux atteintes de la peste, dans les premiers mois de l'année 429, après avoir exercé trente ans le pouvoir absolu à Athènes.

429, 428, 427. — Dans le cours de ces trois années, les succès furent balancés. Les Athéniens, après trois ans de siége, prirent Potidée, en Thrace : les habitans, pressés par la famine, s'étaient nourris de chair humaine avant de se rendre, 429. Lesbos, en 428, abandonna le parti d'Athènes; mais Mitylène, capitale de l'île, vainement secourue par les Spartiates, tomba au pouvoir de ses anciens maîtres, 427. Les Athéniens la démantelèrent, prirent ses vaisseaux et les villes qu'elle possédait sur la côte d'Asie, mirent à mort mille de ses citoyens, confisquèrent son territoire et se le partagèrent. Ils parvinrent aussi à maintenir dans leur alliance Corcyre, agitée par les plus furieuses dissensions. D'un autre côté, les Lacédémoniens équipèrent une flotte qu'ils joignirent aux galères corinthiennes, et firent une tentative sur le Pirée, 429. Après deux ans d'un siége dans lequel ils employèrent le bélier et la circonvallation, ils contrai-

gnirent les cent cinquante Platéens, défenseurs de leurs murs, à capituler, 427, les égorgèrent de sang-froid, et détruisirent Platée.

De 426 à 422. — Démosthènes, général athénien, tente vainement de soumettre l'Ætolie, l'Ambracie, la Leucadie. Il transporte le théâtre de la guerre dans le Péloponèse, en s'emparant, dans la Messénie, de Pylos qu'il fortifie. Les Lacédémoniens attaquent aussitôt la place par mer et par terre : mais, vaincus dans un combat malgré la valeur et les exploits de Brasidas, ils laissent dans l'île de Sphactérie quatre cent vingt Spartiates, dont plusieurs appartiennent aux premières familles de leur république. Pour les délivrer, Sparte conclut une trève et livre toutes ses galères : à l'expiration de la trève, Athènes refuse de les lui rendre, et envoie Cléon porter des secours à Démosthènes. Les deux généraux, aidés par les Messéniens de Naupacte, contraignent les Spartiates enfermés dans Sphactérie à se rendre prisonniers, 426, et conduisent dans Pylos les Messéniens réfugiés à Naupacte. L'année suivante, 425, les Athéniens, sous la conduite de Nicias, s'emparent de l'île de Cythère, d'où ils infestent la Laconie. Dans les premiers mois de l'année 424, leurs généraux Démosthènes et Hyppocrate enlèvent encore aux Mégariens Nisée, principal port de ce peuple, et défont les Corinthiens sur leur propre territoire. Les soldats de leur flotte se saisissent de Thyrée, ville où Sparte a donné un refuge aux Eginètes, et passent au fil de l'épée tous les nouveaux habitans. Les Lacédémoniens sont sans cesse tourmentés par les incursions des Messéniens, tenus en alarmes par les insurrections des Hilotes, réduits à abandonner leurs campagnes, voisines de la mer, aux dévastations des escadres athéniennes, parce que leurs garnisons ne sont jamais assez fortes pour défendre les terres qu'elles sont chargées de protéger : ils reçoivent enfin avec effroi la nouvelle de la victoire complète remportée par leurs rivaux sur les Bœotiens, à Tanagre, et celle d'une vaste

conspiration tramée en Bœotie pour livrer aux Athéniens Thèbes, Chéronée, Orchomène, Sipha. Ils implorent la paix, et c'est uniquement pour éprouver l'humiliation d'un refus.

La fortune s'est constamment prononcée contre eux depuis 426, c'est-à-dire depuis deux ans. Mais, par un retour subit, elle les favorise sur tous les points, à partir des derniers mois de cette année 424. Les Athéniens échouent dans leur projet de se saisir des cités bœotiennes, et sont vaincus à Délium, dans un combat où Socrate sauve les jours du jeune Xénophon. Dès long-temps le roi de Macédoine Perdiccas est l'ennemi des Athéniens : il unit ses forces à celles de Brasidas, et prépare aux Spartiates d'éclatans succès sur les côtes de Thrace. Brasidas enlève aux Athéniens Acanthe, Stagyre, Aëta, Sythonie, Pallène, Scione, Amphipolis : les Athéniens ne conservent plus qu'Eion, sauvée par l'activité de l'historien Thucydide. Leurs revers les rendent injustes envers ce général, qu'ils condamnent à l'exil, mais plus traitables à l'égard des Lacédémoniens : ils consentent à une trêve, et rendent les prisonniers de Sphactérie, 423. L'entreprise blâmable de Brasidas contre Menda, après la conclusion de la trêve, la facilité avec laquelle les Athéniens se livrent aux perfides conseils de Cléon, amènent une nouvelle rupture entre les deux républiques, 422. Les troupes athéniennes sont vaincues sous les murs d'Amphipolis, dans une action où périssent Cléon et Brasidas.

421. — Ces deux chefs étaient les plus opposés à la paix. Après leur mort, Athènes et Sparte également affaiblies, également lasses d'hostilités ruineuses et indécises continuées pendant dix ans, concluent, sous la médiation de Plistonax et de Nicias, une trêve de cinquante ans; cette trêve fut convertie peu après en une ligue offensive et défensive entre les deux républiques. Un des articles du traité prescrivait aux rivaux des restitutions mutuelles, et les remettait au même point où ils étaient

au commencement de la guerre. Sparte, nous allons le voir, se refusa aux restitutions ordonnées, en sorte que la trêve, observée en apparence pendant six ans et dix mois au lieu de cinquante ans, fut réellement rompue, par des hostilités indirectes, un an après la conclusion du traité.

A. P.

CHAPITRE XXVII.

Histoire de la Grèce pendant la guerre du Péloponèse, depuis la paix de Nicias jusqu'à la fin de l'expédition de Sicile, 421-412. — Histoire de la Sicile depuis le règne de Gélon jusqu'à l'expédition des Athéniens [1].

Les Spartiates n'ont rien gagné pendant les dix premières années de la guerre du Péloponèse : par le traité, ils ont laissé aux Athéniens tout ce que ceux-ci possédaient quand elle commença, les îles de la mer Égée, les côtes de l'Asie mineure et de la Thrace, cette marine surtout qui les rend l'un des deux peuples les plus puissans de la Grèce et les rivaux de Sparte. Les Athéniens, de leur côté, n'ont pu recouvrer le commandement de la portion des alliés dont leur orgueil avait provoqué la défection avant les hostilités.

Mais les vices actuels de la constitution d'Athènes, le caractère de ses habitans, l'égoïsme de quelques particuliers, vont amener les résultats que les efforts de Sparte et des confédérés n'ont pu obtenir. Avant Périclès, l'aristocratie athénienne, le sénat et l'aréopage possédaient assez de prérogatives et d'influence pour s'opposer aux folles résolutions du peuple, soit dans la paix, soit dans la guerre. Périclès, pour dominer Athènes, avait ôté tout pouvoir à ces deux corps, avait rendu maîtresse des délibérations publiques, la multitude dont il était maître lui-même. Parvenu, par un long usage des affaires, à la connaissance exacte des ressources de la république, il désapprouvait les expéditions lointaines et périlleuses, les batailles sur terre, genre de combats où Athènes, puissance essentiellement maritime, ne pouvait, malgré la valeur de ses habitans, obtenir des succès durables contre les troupes aussi aguerries et plus nombreuses des Péloponésiens. Or, Périclès tenant dans sa dépendance le peuple et les ambitieux subalternes, il en était résulté que ces expéditions et ces batailles n'avaient pas eu lieu.

---

1 Thucyd. l. v, depuis le chap. 20; l. vi, vii. Diod. Sic. l. xi, c. 60 et suiv.; l. xiii. Plutarq. *in Nic.* et *in Alcib.* Cornélius, *in Alcibiad.* Isocrate, *de Pace.*

Mais à sa mort, le peuple et les ambitieux devenaient d'abord libres du frein qu'il leur avait donné; ils ne retrouvaient pas celui du sénat ni de l'aréopage, déshérités par lui de leur ancienne autorité. Dans l'état politique où il avait mis Athènes, c'était une condition nécessaire pour l'existence de cette république, qu'il vécût lui-même; et il était mort à la troisième année de la guerre. Dans les années suivantes, les généraux avaient, à Amphipolis, à Délium, livré ces batailles sur terre, si sévèrement défendues par lui. Maintenant le peuple et Alcibiade vont engager la république dans les entreprises d'ambition, dans les expéditions lointaines, qu'il redoutait encore davantage.

I. *Intervalle entre la paix de Nicias et l'expédition de Sicile,* 421-415. — Un an s'est à peine écoulé depuis la conclusion de la trève entre Sparte et Athènes, et déjà tout se prépare pour une nouvelle rupture. Alcibiade cherche les moyens de s'illustrer, de succéder à la puissance de Périclès, de ruiner le crédit de Nicias. Il espère les trouver dans la guerre, et il veut la rallumer, dussent sa patrie et la Grèce courir la chance de périr. D'un autre côté, les Lacédémoniens ont violé diverses clauses du traité. Les Athéniens prétendent tirer vengeance de ces infractions, et se préparent à entrer dans la ligue formée par les Argiens, les Eléens, les Mantinéens, et quelques autres peuples de l'Arcadie, pour enlever à Sparte, épuisée par dix ans de guerre, sa prépondérance dans le Péloponèse.

420-418. — Les Spartiates, effrayés, envoyèrent une députation à Athènes pour offrir des satisfactions. Nicias voulait qu'on les acceptât, qu'on évitât une rupture à tout prix. Mais Alcibiade parvint par une ruse à rendre les ambassadeurs suspects, demanda et obtint qu'on les chassât comme des imposteurs, qu'on envoyât un premier, mais faible secours, aux peuples confédérés contre Sparte, pour les aider à réduire Epidaure, Tégée, et d'autres villes de l'Argolide et de l'Arcadie qui tenaient le parti de Sparte. Les Argiens et leurs alliés ne firent aucun progrès en 420. Mais en 419, Alcibiade leur amena un renfort de quinze cents hommes, avec lequel ils s'emparèrent de l'importante ville d'Orchomène, dans

l'Arcadie, et vinrent mettre le siége devant Tégée : tout leur promettait des succès ultérieurs, quand ils se virent tout-à-coup abandonnés par les Eléens. Les Lacédémoniens profitèrent de cette circonstance, et marchèrent en forces contre Mantinée, avec l'intention, ou d'emporter cette ville, ou de forcer les Argiens et leurs alliés à lever le siége de Tégée : les Argiens en effet volèrent au secours de Mantinée : une bataille générale se livra sous les murs de cette ville, 418 : les Argiens vaincus perdirent onze cents hommes. Pour les Spartiates, le résultat de cette victoire fut le rétablissement de leur autorité dans le Péloponèse.

417-416. — Les Athéniens avaient partagé la défaite des Argiens. La fidélité de leurs alliés était ébranlée dans toute la Grèce. Pour rétablir leur réputation et la terreur de leur nom, ils déclarèrent la guerre au roi de Macédoine Archélaüs : cette entreprise ne produisit aucun résultat marqué. Mais ils passèrent au fil de l'épée les habitans de Scione, révoltés contre eux, et entreprirent la conquête de Mélos, l'une des Cyclades. Cette île, originairement peuplée par les Lacédémoniens, avait suivi leur parti pendant la guerre du Péloponèse. Les Athéniens investirent la capitale par terre et par mer, avant qu'elle eût reçu aucun secours de Sparte, la prirent après sept mois de résistance, massacrèrent tous les mâles au-dessus de quatorze ans, envoyèrent une colonie dans l'île pour la repeupler et l'occuper, 416. Tandis que les Athéniens épouvantaient la Grèce par ces barbares exécutions, ils rêvaient la conquête du Péloponèse, de la Grèce entière, de l'Afrique, de l'Italie, de la Sicile. Alcibiade les poussait de toute sa force dans ces entreprises extérieures et lointaines que Périclès leur avait sévèrement interdites. Cédant aux conseils d'Alcibiade, ils prirent la résolution de porter d'abord leurs armes en Sicile.

II. *Histoire de la Sicile, depuis le règne de Gélon jusqu'à l'expédition des Athéniens dans cette île,* 477-415. — Durant cet espace de soixante-deux ans, le sort

des autres villes grecques est lié intimement à celui d'Agrigente, de Géla, et surtout de Syracuse. Ainsi la plupart d'entre elles obéissent à des rois ou tyrans, comme Syracuse elle-même, jusqu'à l'an 466, et elles cessent d'en avoir au moment où cette ville se débarrasse des siens. — Les Carthaginois, depuis la défaite qu'ils ont essuyée à Panorme, ou ne conservent plus de possessions en Sicile, ou ne retiennent à l'occident qu'un très-petit nombre de villes : ils ne dirigent aucune attaque contre les Siciliens, ne les tourmentent par aucune tentative de nouvel établissement ou d'agrandissement, n'exercent aucune influence sur leurs destinées. Toute notre attention se portera donc sur Agrigente, sur Géla, et sur Syracuse. — *Agrigente.* Agrigente obtient en Sicile le premier rang après Syracuse, dès le règne de Théron. Ce prince, qui participe à la victoire de Gélon sur les Carthaginois, tient Himère sous sa dépendance. Il continue à régir les Agrigentins jusqu'à sa mort, 472. Son fils Thrasydée lui succède, est vaincu par Hiéron de Syracuse, et détrôné par ses concitoyens, 470. Agrigente s'allie alors pour long-temps avec Syracuse, jouit de la liberté, fait un immense commerce de vins et d'huile avec les Carthaginois, et parvient au plus haut point de prospérité publique. L'an 446, les Agrigentins rompent avec Syracuse et sont vaincus. Ils ne prennent aucune part à la guerre entre Syracuse et Athènes : leurs annales ne présentent aucun événement remarquable jusqu'à l'an 405, époque où les Carthaginois les attaquent. — *Géla et Syracuse.* Hippocrate, tyran de Géla et prédécesseur de Gélon, après avoir remporté plusieurs victoires sur les habitans de Callipoli, de Naxos, de Messine et de Léontium, avait soumis à sa domination ces diverses cités et une partie des anciens habitans de la Sicile. Gélon succéda à Hippocrate. En abandonnant Géla pour prendre le gouvernement de Syracuse, il transmit à son frère Hiéron le pouvoir antérieurement exercé par lui sur les Géléens et sur les peuples voisins. Par les victoires et les

talens administratifs de Gélon, Syracuse acquit une incontestable supériorité sur les autres villes grecques de la Sicile. A sa mort, arrivée l'an 477, son frère aîné Hiéron lui succéda, et ajouta encore à la puissance de Syracuse, en formant un seul état de cette ville, de Géla, et de quatre cités dépendantes de Géla. Le règne d'Hiéron fut de dix ans, 477-467. Il fit une guerre heureuse à Thrasydée, tyran d'Agrigente, contraignit cette ville, après l'expulsion de Thrasydée, à subir son alliance, et envoya au secours de Cumes une flotte qui vainquit les Etrusques. Grand dans la paix comme dans la guerre, il réprima l'avarice et la violence, auxquelles il était enclin; il appela à sa cour Simonide, Bacchylide, Epicarme, Pindare, qui chanta ses victoires aux jeux Olympiques. Thrasybule, frère d'Hiéron et de Gélon, n'abusa qu'un an de l'autorité souveraine, 467. Les Syracusains le chassèrent en 466, rétablirent le gouvernement républicain, et lui cherchèrent des appuis contre l'ambition des principaux citoyens, dans l'établissement du pétalisme, 454. En 466, les Syracusains étaient si puissans, qu'ils détruisirent la tyrannie dans toutes les villes grecques de la Sicile en même temps que chez eux. Les troubles dont Syracuse fut agitée après l'expulsion des rois donnèrent à penser qu'elle avait perdu tout pouvoir d'influer désormais sur les affaires de l'île. Les anciens habitans, les Sicules, placés au centre de la Sicile, résolurent de relever leur domination et de chasser les Grecs de l'île, 451. Mais Deucétius, leur chef, fut plusieurs fois vaincu par les Syracusains et réduit à leur abandonner ses états. Ces succès reculèrent les bornes de la puissance de Syracuse, et lui inspirèrent l'idée de reprendre ses projets de domination sur les cités grecques qui ne lui obéissaient pas encore. Elle soumit Agrigente, 446, et attaqua les Léontins récemment révoltés contre son autorité, 427. Les Léontins implorèrent le secours d'Athènes peu après la mort de Périclès. Les Athéniens saisirent avidement cette occasion de s'immiscer dans les affaires de la Sicile, dont

ils méditaient la conquête. Mais ce premier essai n'eut aucun succès : les Syracusains restèrent maîtres du territoire de Léontium, transportèrent les habitans à Syracuse, et soutinrent Sélinonte contre Egeste, pour les accabler ensuite toutes deux. Les Egestains se tournèrent vers les Athéniens, 419, comme les Léontins l'avaient fait précédemment. Déjà portés à cette entreprise par leur ambition, les Athéniens furent entraînés par les séductions d'Acibiade, par les fallacieuses promesses des Egestains, et résolurent la guerre contre Syracuse, malgré la résistance de Nicias, 416.

III. *Expédition des Athéniens en Sicile,* 415. — Alcibiade, Nicias, Lamachus, partagent le commandement. Ils partent avec une flotte de trois cents voiles, chargée de sept mille hommes d'élite. Alcibiade s'embarque sous le poids d'une accusation de sacrilége. Syracuse ne soupçonne même pas qu'on puisse l'attaquer : Lamachus propose de l'emporter avant qu'elle ait commencé ses préparatifs de défense; cet avis est rejeté. Alcibiade s'empare de Catane et de Naxos; ses intrigues vont lui livrer Messine. Il prétend accabler ensuite Syracuse avec les forces réunies de la Sicile, quand il est rappelé à Athènes par l'accusation intentée contre lui. Il se réfugie chez les Spartiates, qui, par ses conseils, fortifient Décélie dans l'Attique. En Sicile, toute l'autorité demeure entre les mains de Nicias. Après avoir perdu un temps précieux à Naxos, il met enfin le siége devant Syracuse. Il remplit ses ports des galères athéniennes, et, du côté de la terre, l'entoure d'un double mur de circonvallation et de contrevallation qu'il achève presque entièrement. Syracuse, sur le point d'être privée de toute communication, demande à capituler; quelques jours de vigilance la livreront à Nicias. Mais il laisse le Spartiate Gylippe entrer dans ses ports, avec une poignée de Péloponésiens et vingt galères corinthiennes, auxquelles les assiégés joignent bientôt une flotte qu'ils construisent. Gylippe rétablit ainsi par mer les communications des Syracu-

sains avec le Péloponèse, qui leur envoie incessamment des renforts. Du côté de la terre, ses ouvrages d'opposition empêchent les Athéniens d'achever leur circonvallation; il communique avec les villes siciliennes, et en obtient de nombreux secours, 414. D'assiégeant devenu assiégé, Nicias instruit les Athéniens de sa situation : ils lui envoient Démosthènes avec une nouvelle flotte. Les deux généraux, après avoir essuyé une défaite près des retranchemens, prennent la résolution de lever le siége de Syracuse. Leurs craintes superstitieuses, l'ignorance où ils sont des causes d'une éclipse, les retiennent pendant vingt-sept jours : ils perdent dans l'intervalle deux batailles navales, et le pouvoir de se sauver par mer. Après de nouvelles lenteurs, ils tentent d'opérer leur retraite par terre. Ils sont poursuivis par l'ennemi, atteints, Démosthènes dans un défilé, Nicias sur les bords du fleuve Asinarus, réduits à capituler et mis à mort : presque tous leurs soldats périssent dans les travaux des carrières, auxquels on les condamne, 413.

Depuis la paix de Nicias jusqu'à sa mort, comme dans les dix premières années de la guerre du Péloponèse, les peuples grecs, en conformité avec leur affreux droit des gens, violent toutes les lois de l'humanité et de la civilisation. Parmi ces horreurs, le génie conserve ses droits imprescriptibles : les seuls captifs athéniens, échappés à la mort et à l'esclavage, sont ceux qui peuvent réciter à leurs maîtres les plus beaux passages d'Euripide.

A. P.

CHAPITRE XXVIII.

Histoire de la Grèce, depuis la fin de l'expédition de Sicile jusqu'à la fin de la guerre du Péloponèse. — Etat de la Grèce et de l'Asie après la prise d'Athènes, 412-401 [1].

Les Spartiates et les Athéniens ont éprouvé depuis long-temps des alternatives de revers et de succès. Aucun des deux peuples n'a pu écraser son rival, parce que les Spartiates ont eu des armées de terre supérieures, et les Athéniens l'avantage des flottes et des finances. Après l'expédition de Sicile, les Spartiates arrêtent de détruire l'empire d'Athènes, et, pour y parvenir, de joindre une puissance maritime et des trésors à leurs forces de terre. Ils demandent à la fois ces nouvelles ressources à leurs alliés dans la Grèce, à Syracuse, aux Perses. Ils ne les réunissent que partiellement pendant la période de la nouvelle faveur d'Alcibiade à Athènes. Mais, après la disgrâce de ce général, mais au moment où ils livrent eux-mêmes à Lysandre la suprême direction de leurs affaires, ils obtiennent ces moyens de succès pleins et entiers. Les forces des Athéniens n'avaient pas été anéanties en Sicile : elles avaient été réduites de plus de moitié. Ce qui leur en restait suffisait pour les soutenir, si elles étaient bien employées. Mais, si elles tombaient entre les mains de généraux inhabiles, la république périssait nécessairement. Sa situation, avant et après l'expédition de Sicile, présentait une différence capitale. Avant l'expédition, une défaite ou une victoire n'étaient pour elle qu'une augmentation ou une diminution de puissance, et non pas un arrêt de vie ou de mort. Après l'expédition, son salut ou sa ruine dépendaient des talens de quelques hommes, de la conservation ou de la perte d'une flotte et d'une armée.

I. *Dernières années de la guerre du Péloponèse.* 412. — A la première nouvelle du désastre éprouvé par les Athéniens en Sicile, une vaste conspiration se forme en

---

[1] Thucyd. l. VIII. Xénophon, *Helleniq.* l. I, II. Plutarq. *in Alcibiade* et *Lysand.* Cornélius, *in Alcib. Lysand. in Conon. in Thrasyb.* Cornélius, qui fournit quelquefois des détails précieux, prétend que Conon était absent à la bataille d'Ægos-Potamos. Xénophon dit au contraire qu'il fit sonner l'alarme. Le biographe n'a pu différer de l'historien dans les détails d'un événement aussi important que sur quelque grave autorité perdue aujourd'hui.

Europe et en Asie contre leur puissance. Les Spartiates prétendent recouvrer le commandement de toute la Grèce; les alliés, ou plutôt les sujets d'Athènes dans la mer Égée, sur les côtes de l'Asie mineure et de la Thrace, se flattent de recouvrer leur indépendance. Les satrapes de Darius Nothus, Thissapherne et Pharnabaze, veulent chasser les Athéniens, qui dominent à leur place dans les provinces occidentales de l'Asie mineure, et les empêchent d'y lever des tributs.

En Grèce, les confédérés équipent une flotte de cent galères; les Spartiates en fournissent vingt-cinq; les Thébains un pareil nombre, les Corinthiens quinze; les Locriens, les Phocidiens, les Mégariens, les trente-cinq dernières. A ces forces maritimes se joignent les vaisseaux et les soldats de Syracuse, commandés par Hermocrate, l'un des vainqueurs des Athéniens en Sicile. La flotte des confédérés, sous les ordres d'Alcibiade et de deux autres généraux, va dans l'Ionie enlever aux Athéniens Chio, Milet, Erythrée, Clazomène, tandis que l'un des rois de Sparte, posté à Décélie, tient Athènes continuellement assiégée. Pour accabler cette république, les Spartiates implorent encore l'assistance des Perses. Tissapherne peut leur fournir l'argent dont ils manquent et une flotte phénicienne. Ils paient de leur honte les secours qu'ils attendent du satrape, et concluent avec lui un traité, aux termes duquel ils offrent d'abandonner à la discrétion du grand roi les Grecs de l'Asie mineure délivrés par Cimon.

Les Athéniens, affaiblis par leurs revers mais non pas découragés, mettent en œuvre les ressources qui leur restent et qu'on ne leur soupçonnait pas. Ils lèvent une nouvelle armée, équipent une flotte, et l'envoient à la hauteur de Samos, arrêter la défection des alliés non encore déclarés contre eux, et replacer les autres dans leur dépendance. Ils font déclarer Samos en leur faveur, compriment la révolte de Chio et de Lesbos, mais échouent contre Milet. Leurs efforts sont bientôt secondés par ceux

d'Alcibiade. Poursuivi par la haine des principaux de Sparte, il quitte le parti des Lacédémoniens, se retire auprès de Tissapherne, lui persuade de tenir la balance égale entre les Athéniens et les Spartiates, de retirer aux derniers une partie de la paie qu'il leur a fournie jusqu'alors, et d'ajourner la jonction de la flotte phénicienne à la leur. Ses intrigues lui assurent en même temps un entier ascendant sur les chefs et les soldats de l'armée athénienne stationnée à Samos. Pisandre, l'un de ces généraux, propose à Athènes l'abolition de la démocratie, pour préparer le retour d'Alcibiade, que le peuple a banni. La révolution est effectuée, mais par des ambitieux qui ne veulent ni de l'autorité du peuple, ni de celle d'Alcibiade, dont ils prétendent prolonger l'exil.

411. — Le sénat est remplacé par un conseil supérieur de quatre cents membres, et les assemblées du peuple par une assemblée de cinq mille citoyens choisis. Les quatre cents exercent à Athènes un odieux despotisme. L'armée de Samos méconnaît leur pouvoir, se constitue en corps délibérant, rappelle Alcibiade et le nomme son généralissime. La flotte, envoyée par les quatre cents au secours de l'île d'Eubée, est vaincue près d'Érétrie; l'Eubée se soulève. Cette défaite porte le coup fatal à leur autorité; ils sont déposés après quatre mois de tyrannie. La puissance suprême est confiée aux cinq mille, le bannissement d'Alcibiade est révoqué, l'armée se réconcilie avec la ville. Alcibiade tourne leurs forces contre les Lacédémoniens, récemment alliés avec Pharnabaze.

410-406.—Dans deux batailles navales, livrées à la hauteur d'Abydos et de Cyzique, et suivies de deux combats sur terre, Alcibiade met en fuite, pernd ou détruit toutes les flottes péloponésienne et syracusaine, commandées par Mindare et par Hermocrate; de plus il taille en pièces les armées de Pharnabaze, postées sur le rivage pour soutenir les Péloponésiens, 410. Mindare est tué à Cyzi-

que : Hermocrate est rappelé à Syracuse, qui, pressée par les Carthaginois, cesse d'envoyer des secours à ses alliés du Péloponèse. Pharnabaze de son côté ne peut recevoir aucun secours de Darius Nothus, alors occupé à comprimer la révolte des Mèdes. Alcibiade profite de ses victoires pour s'emparer de Cyzique et de Périnthe; il réduit Sparte à implorer la paix qu'Athènes refuse. Il poursuit le cours de ses succès, contraint Chalcédoine, Selymbrie, Byzance à lui ouvrir leurs portes, 408; rend à ses compatriotes la domination des mers de l'Hellespont avec l'alliance de Pharnabaze, et rentre triomphant dans Athènes, 407. Relevé des condamnations et des anathèmes prononcés autrefois contre lui, il conduit d'Athènes à Eleusis la procession long-temps interrompue, sans que les Spartiates, postés à Décélie, osent troubler cette pompe religieuse et guerrière. On le choisit pour généralissime, et il conduit les galères athéniennes vers les côtes d'Ionie, avec le dessein de les soumettre. En son absence, Antiochus, son lieutenant, est vaincu à la hauteur d'Éphèse, par Lysandre, amiral des Lacédémoniens, dont l'adresse a su obtenir des subsides du jeune Cyrus. Alcibiade est privé du commandement, et remplacé par dix généraux, au nombre desquels on compte Conon. Les Lacédémoniens de leur côté donnent Callicratidas pour successeur à Lysandre.

406. — Callicratidas se prive des secours fournis par Cyrus, prend Metymne, bloque Conon dans le port de Mytilène après lui avoir enlevé trente vaisseaux, et fait le siége de la place par terre et par mer. Il est vaincu et tué près des îles Arginuses, en combattant la flotte envoyée par les Athéniens pour dégager Conon. Les Athéniens condamnent la plupart de leurs généraux vainqueurs, pour n'avoir pas enlevé le corps des guerriers qui avaient péri dans le combat : Socrate s'oppose en vain à cette sentence inique.

405. — Les Lacédémoniens remplacent Callicratidas par Lysandre. Ce général remporte à Ægos-Potamos une

célèbre victoire sur les Athéniens. Il prend toute leur flotte, excepté neuf galères avec lesquelles Conon se retire auprès d'Évagoras. Les prisonniers athéniens sont massacrés. Tous les alliés d'Athènes se déclarent contre elle, 404. Lysandre vient l'assiéger par mer, les deux rois de Lacédémone par terre avec une armée de Péloponésiens. Après quelques mois de siége, Athènes se rend aux Lacédémoniens. Ils refusent de la détruire : mais ils renversent les murailles du Pirée, et celles qui joignaient le Pirée à la ville ; ils lui enlèvent ses vaisseaux, à l'exception de douze ; ils lui imposent de les suivre partout, sur terre et sur mer ; de recevoir une garnison lacédémonienne, et pour gouverneur ou *harmost*, le Spartiate Callibius. Cet événement met fin à la guerre du Péloponèse, qui durait depuis vingt-sept ans, 431-404. Lysandre rentre dans les ports de la Laconie, traînant à sa suite les galères et les dépouilles ennemies; il introduit à Sparte les richesses dont les éphores prétendent interdire l'usage aux particuliers, en les permettant à l'Etat [1].

II. *Etat de la Grèce et de l'Asie, après la bataille d'Ægos-Potamos.* — Après la bataille d'Ægos-Potamos, Lysandre avait établi dans toutes les villes de la Carie, de l'Ionie, de l'Hellespont, de la Thrace, dont il s'était saisi, un gouverneur lacédémonien et dix archontes. Après la prise d'Athènes, 404, il confie le gouvernement à trente archontes. Tous ces magistrats doivent ployer en apparence les villes où ils commandent aux volontés arbitraires de Sparte, mais réellement à celles de Lysandre, et établir sa toute-puissance sur l'Asie et sur la Grèce. Déjà Lysandre, à Milet, dans le reste de l'Ionie, dans l'Hellespont, se conduit en despote asiatique. Les éphores et

---

[1] Lysandre apporta six millions en argent comptant à Sparte, et donna à sa patrie un revenu annuel de pareille somme à laquelle il imposa les Grecs asiatiques. Ce fait est capital pour l'histoire de Sparte et de la Grèce : Sparte commence à posséder des finances. *Voy.* Plutarq. *in Lysand.*; Diod. Sic. l. XIII; Xénophon, *Hellen*. l. II, t. 3, p. 133, 134, édit. Gail.

les rois de Sparte s'effraient; ils le rappellent à Sparte, et rétablissent dans toutes les villes le gouvernement démocratique, dont ils éloignent ses partisans : ils favorisent en particulier la révolution qui rend Athènes à la liberté, et dont nous allons rendre compte.

Les trente tyrans, d'accord avec Lysandre, bannissent ou mettent à mort une foule d'Athéniens : sur l'accusation de Critias, ils condamnent au supplice leur collègue Théramène, qui s'oppose à leurs cruautés : ils font assassiner en Phrygie, par les sicaires de Pharnabaze, Alcibiade qu'ils redoutent. Thrasybule rassemble les bannis réfugiés à Thèbes, et délivre sa patrie de la tyrannie des Trente, qu'on dépose. Si l'on en croit Xénophon, leur despotisme de huit mois avait enlevé à la république plus de citoyens que tous les combats de la guerre du Péloponèse. Ils sont remplacés et imités par les Dix : ceux-ci appellent à leur secours Lysandre avec une armée de mercenaires. Le roi Pausanias, à la tête d'une autre armée, vient soutenir Thrasybule et ses adhérens, 403. Son influence prévaut : les Dix sont déposés, le gouvernement démocratique rétabli, et une célèbre amnistie proclamée par Thrasybule, 402.

Sparte venait de rendre la liberté à Athènes, mais uniquement dans son propre intérêt. Loin de renoncer à ses projets ambitieux, elle poursuivait dans le même temps l'asservissement de ses voisins. Ainsi, tandis que Pausanias marchait au secours de Thrasybule, 403, Agis, l'autre roi, envahissait, sur de frivoles prétextes, le territoire des Eléens, et Sparte les contraignit, l'an 402, à livrer leurs vaisseaux, à reconnaître l'indépendance des villes et des bourgs qui leur avaient obéi jusqu'alors, à régler leur gouvernement intérieur sur le plan qu'elle leur traça. L'année suivante, 401, elle chassa les Messéniens de Naupacte et de Céphallénie, et les réduisit à chercher un refuge en Sicile et en Cyrénaïque. Elle donna alors des lois aux peuples du Péloponèse, de la Grèce centrale, de la Thessalie, des côtes de Thrace, de l'Asie mineure.

Elle les réduisit à ne faire usage de leur forces militaires que sous son bon plaisir, et à lui obéir sous peine de mort.

Argos, Corinthe, Thèbes, l'Ætolie échappèrent seules à son empire, et attendirent l'occasion de rompre les fers de la Grèce, dont la délivrance pouvait seule les soustraire au joug qui les menaçait elles-mêmes.

Argos et Thèbes bravèrent l'ordre, intimé d'abord par les Spartiates à toutes les villes, de livrer aux trente tyrans les fugitifs d'Athènes. Les Corinthiens refusèrent à Sparte des troupes pour asservir les Éléens, que les Ætoliens secoururent[1]. Par ces actes, que la suite ne dément point, ces quatre républiques font preuve de leur indépendance.

Dans tous les autres pays de la Grèce d'Europe, Sparte exerce jusqu'à la bataille d'Haliarte, une domination assez absolue pour y lever arbitrairement des troupes, et y maintenir une forme de gouvernement favorable à ses intérêts. Diodore de Sicile fournit, dans divers passages, la liste de ces états. Outre la Laconie et la Messénie, ce sont l'Arcadie, l'Élide, l'Achaïe, dans le Péloponèse; l'Eubée, la Phocide, la Locride, l'Acarnanie, Ambracie, dans la Grèce centrale; et dans le nord une grande partie de la Thessalie, la Chalcidique de Thrace, et l'Hellespont[2]. On peut juger par l'exemple suivant du degré d'autorité qu'elle exerçait dans ces diverses provinces et de la nature de sa domination. « Les Spartiates » envoyèrent Héripidas à Héraclée de Trachinie, pour apaiser une sédi» tion qui s'était élevée dans cette ville. Ce chef, étant arrivé, assembla » les habitans dans la place publique, et, les environnant de ses soldats » armés, il se fit nommer les coupables, qui furent sur-le-champ punis de » mort au nombre de cinq cents. Les habitans de l'OEta s'étant aussi ré» voltés, après leur avoir fait souffrir bien des maux, il les contraignit » d'abandonner leur pays[3]. »

Quant aux Grecs asiatiques, que Lysandre avait massacrés sans pitié, frappés de l'insupportable contribution annuelle de mille talens (5,500,000 f.), on plaça partout dans leurs villes un commandant ou *harmost* lacédémonien, investi à la fois de la puissance civile, militaire et judiciaire, du droit de vie et mort sans appel. Sparte enjoignit seulement à ce despote d'user modérément de son autorité, afin d'obtenir d'un côté une obéissance passive à ses ordres, et de l'autre, de ne pas provoquer le désespoir et la révolte[4].

---

1 Diodor. Sic. l. XIV, p. 238, 247, 248, *de Rhod.* — 2 Diodore, l. XIV, p. 266, 300, 301. Xénophon, l. II, p. 120, pour l'empire exercé par Sparte sur les Péloponésiens, et l. III, p. 205, pour la dépendance d'Athènes à l'égard de Sparte. — 3 Diodor. Sicil. l. XIV, p. 266.

4 Xénophon, *Hellen.* l. IV, p. 436; Cornélius, *in Thrasyb.* citent les noms de Thérimaque, de Dercyllidas, harmosts établis dans les villes de l'Asie mineure plusieurs années après la disgrâce de Lysandre. Le système ne changea pas.

En Europe, en Asie, ces dispositions excitent partout les réclamations de la liberté ou de l'ambition. Dans la guerre du Péloponèse, les Grecs s'étaient unis aux Lacédémoniens; les uns, tels que les Thébains, pour hériter de l'autorité d'Athènes dans la Grèce centrale; les autres, en plus grand nombre, pour détruire son empire souvent tyrannique et recouvrer leur indépendance. Or, tous se trouvent, par le fait, n'avoir versé leur sang que pour remplacer la domination athénienne par la domination spartiate. Ce cruel désappointement n'amène aucune guerre dans les premiers momens; et l'on en voit d'abord la raison. Fatigués par des hostilités de vingt-sept années, les peuples ont besoin de prendre haleine. Les Spartiates réunissent aujourd'hui les ressources jusqu'alors partagées entre eux et les Athéniens, les armées de terre, les flottes, les finances. Avant d'attaquer en face cette redoutable puissance, il faut trouver un point d'appui. En Grèce, il n'existe plus depuis l'abaissement d'Athènes : jusqu'à ce qu'ils le rencontrent en Perse, les Grecs n'oseront s'armer contre Sparte. (*Voyez* le chapitre XXXI.)

Depuis la bataille d'Ægos-Potamos jusqu'au traité d'Antalcidas, cet empire exercé par les Spartiates, et l'aversion qu'il inspire aux républiques helléniques, sont les deux pivots sur lesquels roulent toutes les affaires de la Grèce et de l'Asie.

A. P.

CHAPITRE XXIX.

Histoire de Socrate [1].

Avant de nous occuper de l'intervention de Sparte dans les affaires de l'Asie; avant de développer ses projets de conquête dans ce pays, avec les forces de la Grèce asservie momentanément à ses lois, nous épuiserons les détails relatifs à l'intérieur de la Grèce, en rappelant le precis de la vie et de la mort de Socrate. Sa vie fait honneur à l'humanité. Sa condamnation et sa mort, épisode sanglant de l'histoire d'Athènes, accusent plus hautement le caractère et le gouvernement des Athéniens que toutes les fautes qu'ils commirent, toutes les cruautés dont ils se souillèrent dans le cours de la guerre du Péloponèse.

SOCRATE, né en [illegible]9 d'un sculpteur nommé Sophronisque et d'une sage-femme, exerce quelque temps la

---

1 Plutarq. *in Alcib. in Nic.* et *de Gen. Socrat.* Diog. Laert. l. II, § 18, et suiv. Xénophon, *Helleniq.* l. I, t. III, p. 86. édit. Gail; *Mémorab.* l. I, III, IV; *Apolog.* Platon. *in Alcib. Phædon. Protag. Euthyd. Theæt. Crit. Conv. Apolog.*

profession de son père. Plus tard il l'abandonne pour se livrer exclusivement à l'étude des devoirs, et pour en instruire ensuite ses compatriotes. Il donne l'exemple de tout ce qu'il prescrit. Il sauve les jours d'Alcibiade à Potidée, ceux de Xénophon à Délium, et se fait encore remarquer par sa valeur et par son zèle pour le service de sa patrie à la bataille d'Amphipolis : seul des juges, il ose défendre, malgré les menaces du peuple, les généraux vainqueurs aux Arginuses : seul des Athéniens, il résiste à la tyrannie des Trente. Dans sa vie privée, il est un modèle de tempérance, de patience, de désintéressement, de frugalité, de pureté de mœurs.

Principes religieux.—Il reconnaît un Dieu suprême, auteur et conservateur de l'univers; au-dessous de lui des dieux inférieurs, revêtus d'une partie de son autorité, mais exempts des faiblesses de la nature humaine : présens partout, ils voient tout, ils dirigent tout; ils exigent le culte établi dans chaque contrée, des sacrifices simples, un cœur pur. On doit se prosterner devant eux et implorer leur assistance.

Principes de morale.—La sagesse ou la raison éclairée persuade et amène toutes les vertus. Les hommes sont frères, il ne faut pas leur rendre le mal pour le mal. Le bonheur consiste à être bon parent, bon ami, bon citoyen. Le plus bel hommage rendu à la divinité est d'être utile à la société. L'oisiveté avilit, et non le travail. Moins on a de besoins, plus on approche des dieux. Il faut se tenir dans un état de guerre continuelle contre ses passions, et de paix avec les passions des autres. La véritable gloire consiste dans la vertu. La plus grande des impostures est de prétendre gouverner les hommes sans en avoir le talent.

Principes politiques. — Socrate veut que la république soit gouvernée par une aristocratie modérée, et blâme la coutume de choisir les magistrats par la voie du sort.

Disciples et ennemis de Socrate. — Il compte parmi

ses disciples Alcibiade, Xénophon, Platon, et presque tous les jeunes Athéniens. Ses ennemis sont les citoyens attachés au culte grossier d'Athènes qu'il respecte cependant, les sophistes, les hommes vicieux, les partisans de la démocratie pure, les envieux.

Attaques et accusations dirigées contre lui, son jugement, sa condamnation, sa mort. — Aristophane, dans la comédie des *Nuées*, 423, le représente comme un sophiste dangereux, et comme un impie. Vingt-quatre ans plus tard, 399, Mélitus, mauvais poète tragique, l'accuse de ne pas reconnaître les divinités nationales, d'en introduire de nouvelles, et de corrompre la jeunesse; il conclut à la peine de mort. L'accusation est portée devant le tribunal des héliastes, presque tous choisis dans la classe du peuple. Socrate, dans sa défense, repousse d'une manière victorieuse les imputations de ses ennemis : la cinquième partie des juges seulement se prononce contre lui. Anytus, citoyen puissant, se joint à Mélitus; Socrate indispose ses juges par sa fermeté. Alors on prononce contre lui la peine de l'amende, de l'exil, ou d'un bannissement perpétuel, en lui laissant le choix de la punition. Il répond que pour avoir consacré sa vie à instruire la jeunesse athénienne, il mérite d'être nourri le reste de ses jours aux dépens du public. Les juges irrités le condamnent à mort. Pour ne pas violer les lois de sa patrie, il refuse de profiter des moyens d'évasion que lui ont préparés ses amis : il boit la ciguë.

A. P.

CHAPITRE XXX.

Histoire de Perse, depuis la bataille de Mycale jusqu'à l'avénement d'Artaxerxès Mnémon. — Expédition du jeune Cyrus. — Retraite des dix mille. 479-399.

Pendant la guerre du Péloponèse, les Perses ont secouru tantôt les Spartiates, tantôt les Athéniens, pour les affaiblir les uns par les autres, et rentrer en possession des côtes maritimes de l'Asie mineure. Chefs d'une partie des Grecs, maîtres des autres, dominateurs de tous, les Spartiates prétendent employer les forces générales de la Grèce à humilier les Perses. Dès qu'ils en trouvent l'occasion, ils fomentent la guerre civile dans l'empire de leurs ennemis, en secourant le jeune Cyrus contre son frère Artaxerxès Mnémon. Ce secours devient la cause immédiate de la guerre entre la Perse et Lacédémone, marquée par les expéditions de Thymbron, de Dercyllidas, et d'Agésilas. (*Voy.* le chapitre suivant.) Avant de montrer quelle part prirent les Lacédémoniens à l'expédition du jeune Cyrus, il faut tracer l'histoire de Perse, depuis le combat de Mycale jusqu'à l'avénement d'Artaxerxès Mnémon : il faut voir combien le vaste mais faible corps de cette monarchie offrait désormais peu de résistance sérieuse aux Grecs, dès qu'on quitterait les intrigues pour les combats.

I. *Histoire de Perse, depuis le combat de Mycale jusqu'à l'avénement d'Artaxerxès Mnémon*[1]. — Les suites désastreuses de la guerre Médique, faites avec des levées en masse, dépeuplent l'empire des Perses. Les Grecs, non contens d'avoir, par leurs victoires de Platée et de Mycale, purgé de la présence des Perses le sol de la Grèce, continuent la guerre pour les chasser d'Europe, se venger de leurs précédentes entreprises, et délivrer de leur joug les Grecs d'Asie. Cette résolution force *Xerxès Ier* à porter les forces de l'empire vers l'Asie mineure, la plus éloignée de ses provinces occidentales : dès lors l'équili-

[1] Pour ce premier paragraphe, Diodor. de Sicil. l. XI, XII, XIII. *Extrait de l'histoire de Perse* de Ctésias, par Photius, § 29-58. Hérodote, l. I, c. 130; l. II, c. 140; l. III, c. 12, l. VII, c. 106, 151, 152. Thucyd. l. I, c. 104, 109, 110.

bre de la puissance des rois de Perse est rompu. Xerxès, incapable de résister aux Grecs les armes à la main, adopte à l'égard de leurs chefs un système de corruption, et en fait un heureux essai sur Pausanias. Mais les intrigues du Spartiate sont découvertes et punies : les espérances que Xerxès avait fait reposer sur lui s'évanouissent. Dès lors ce prince tombe dans le mépris de ses sujets : les dernières années de son règne ne se composent plus que d'intrigues du sérail, sous l'influence de la reine Amestris, intrigues dont il devient enfin la victime. Artaban, capitaine de ses gardes, le fait périr avec son fils aîné, 472, et reste maître de l'autorité pendant six mois [1].

Artaxerxès Ier, Longue-Main, troisième fils de Xerxès, met à mort Artaban, défait ses complices après un sanglant combat, et se saisit du sceptre au détriment de son frère aîné Hystaspe, 471. Son usurpation détruit l'ordre de succession par primogéniture, renverse les idées d'obéissance découlant de la légitimité, provoque les prétentions et les guerres civiles entre les frères pour les règnes suivans. Cette usurpation excite aussi les premières révoltes dans les provinces éloignées : Hystaspe, gouverneur de la Bactriane, n'abandonne ses justes prétentions à la couronne, qu'après avoir perdu deux batailles. Artaxerxès Ier occupe le trône pendant quarante-sept ans, 471-424. Dans ses rapports avec l'étranger, il suit la politique de son père, cherche à gagner les chefs des Grecs mécontens de leurs concitoyens, et attire Thémistocle à sa cour : mais ce réfugié ne lui est d'aucun secours; il ne veut ou ne peut exécuter, contre la Grèce, ce qu'il a promis aux Perses. Cimon, par les éclatantes victoires qu'il remporte sur leurs flottes et sur leurs armées de terre, à vingt ans de distance, 470-450, contraint Artaxerxès à

[1] D'après Diodore de Sicile, MM. Larcher, Blair, Heeren, l'Art de vérifier les dates, prolongent le règne de Xerxès jusqu'à l'an 465 ; mais Rollin, Gillies, Barthélemy, en s'appuyant de l'autorité de Thucydide et de Cornélius, assignent l'an 472 à la fin du règne de Xerxès, et l'an 471 au commencement du règne d'Artaxerxès. Thémistocle alors cherche un refuge auprès d'Artaxerxès, et non auprès de Xerxès.

19.

signer un traité aux termes duquel ce prince reconnaît formellement l'indépendance des Grecs asiatiques, et s'interdit jusqu'à la possibilité de s'approcher de la Grèce d'Europe, de l'inquiéter par des invasions ultérieures, 449. Son règne est troublé dans l'intérieur par deux nouvelles insurrections, celle des Egyptiens et celle de son beau-frère Mégabyze. Le second soulèvement de l'Egypte, excité par le roi de Libye, Inarus de Maréa, secondé par l'Egyptien Amyrtæus et par une flotte athénienne, 463, est comprimé en 456 par Mégabyze. Mais ce général, irrité qu'on ait violé sa parole en mettant à mort Inarus, prend les armes, 448, défait deux fois les troupes envoyées pour le réduire, dicte les conditions de sa réconciliation avec le roi, donne le premier exemple, dans l'empire, de la révolte d'un satrape couronnée par le succès, et laisse en mourant un parti qui subsiste dans ses enfans. Amestris, mère d'Artaxerxès, et sa femme Amytis, le tiennent dans une entière dépendance pendant le reste de sa vie. Dès cette époque, on aperçoit dans l'histoire des Perses les funestes conséquences des trois grandes fautes politiques commises par Darius, qui avait établi le gouvernement du sérail à la cour, consolidé le gouvernement tout militaire dans les provinces, et réduit de cent vingt-six à vingt le nombre des satrapies.

A la mort d'Artaxerxès, 424, *Xerxès II*, son seul fils légitime, est tué après quarante-cinq jours de règne, par un fils naturel, *Sogdien*. Sogdien, à son tour, est renversé, au bout de six mois, par un autre fils naturel, *Ochus*, lequel prend à son avénement le nom de *Darius II Nothus*, 423. Darius passe son règne de dix-neuf ans, 423-404, sous la tutelle de sa femme Parysatis et de quelques eunuques. Au dedans, ce règne est une période toujours croissante de décadence de l'empire. La coutume se fortifie de confier plusieurs provinces à un même satrape avec l'autorité militaire. Artoxarès, l'un des eunuques favoris; Arsitès, l'un des frères du roi, soutenu par Artyphius, fils de Mégabyze, 422; enfin le satrape de Lydie,

Pisuthnès, 414, cherchent à détrôner Darius, et désolent l'empire par trois guerres civiles. Darius ne se débarrasse de ces révoltés que par des perfidies qui accusent sa faiblesse, au moment même de sa honteuse victoire. Les Égyptiens, plus heureux dans leur troisième soulèvement, le contraignent à retirer ses garnisons de leur pays, et à reconnaître leur roi Amyrtæus, 414. En s'avouant vaguement tributaires de la cour de Persépolis, Amyrtæus et ses successeurs détachent l'Égypte de la Perse pour soixante ans. Au dehors, les querelles sanglantes des Grecs, alimentées par la politique de Tissapherne et de Pharnabaze, laissent long-temps Darius sans inquiétude. Mais, en 407, il confie le gouvernement général d'Asie mineure à Cyrus, le plus jeune de ses fils, et ce choix devient le principe à la fois du triomphe des Lacédémoniens, de l'établissement de leur empire dans la Grèce, de nouveaux périls pour la Perse, et d'une guerre civile entre Cyrus et le successeur légitime de Darius.

II. *Histoire du jeune Cyrus, des Perses et des Grecs, jusqu'à la retraite des dix mille.* — Arrivé dans l'Asie mineure, 407, le jeune Cyrus abandonne la politique de Tissapherne, fournit à Lysandre d'énormes sommes d'argent et les moyens d'accabler les Athéniens. Ses cruautés le font rappeler à la cour, 405, l'année même de la bataille d'Ægos-Potamos. En 404, Darius Nothus meurt : le fils aîné de ce prince lui succède sous le nom d'***Artaxerxès II Mnémon***. Cyrus veut assassiner son frère à Pasagarde, pour succéder à son autorité. Il échoue, obtient son pardon par les prières de sa mère Parysatis, et est renvoyé dans son gouvernement d'Asie. Là, il poursuit ses projets ambitieux [1], et demande des secours aux Lacédémoniens, alors maîtres de la Grèce, 402. Ceux-ci, ravis de trouver l'occasion d'affaiblir la Perse par de nouvelles révolutions, favorisent les recrues de Cyrus dans la Laconie, l'Arcadie, l'Achaïe, la Béotie, la Thessalie. Il

[1] Xénoph. *Exped. Cyr.* Diod. Sic. l. XIV, p. 250-261. Plut. *in Artaxerx.*

lève treize mille Grecs commandés par le Lacédémonien Cléarque, et y joint cent mille Asiatiques, dont le chef est Ariée. A la tête de cette armée, il part de Sardes, 401, traverse la Lydie, la Phrygie, la Cappadoce, la Cilicie, la Syrie, la Mésopotamie, arrive à Cunaxa, où il livre bataille à Artaxerxès. Il est tué dans l'action, son armée est mise en fuite, à l'exception des Grecs qui triomphent deux fois des troupes qu'on leur oppose.

III. *Retraite des dix mille.* — Les Grecs font, avec Artaxerxès, un traité en vertu duquel ils commencent leur retraite. Ils franchissent les murs de Médie, le Tigre, les déserts de la Médie. Sur les bords du fleuve Zabatès, Cléarque et les principaux chefs sont assassinés à la suite d'une perfide entrevue. Xénophon et quatre autres officiers sont choisis à leur place. Les Grecs, sans cesse harcelés par les Perses, continuent leur retraite en traversant les montagnes des Carduques, le fleuve Centritès, le Tigre et l'Euphrate à leur source, l'Arménie, le pays des Calybes, la montagne Tecque et celles de Colchide, 400. Dans leur marche, ils rencontrent des dangers de tous genres. Ils arrivent enfin à Trapézus, colonie grecque placée sur les bords du Pont-Euxin. Ils se rendent par terre à Cérasonte et à Cotyora, où une partie d'entre eux s'embarque. Ils longent les côtes de l'Asie mineure jusqu'en Thrace, où ils s'engagent au service du prince de Salmydessus. Ils se dirigent ensuite vers Parthénium, qui est le terme de leur expédition : là, Tymbron les prend à la solde de Lacédémone, 399.

D'un côté, Artaxerxès a regardé les secours fournis par les Lacédémoniens à son frère Cyrus, comme une déclaration de guerre, et Tissapherne ne cesse de poursuivre les dix mille que pour venir attaquer, dans l'Ionie, les Grecs alliés des Lacédémoniens et de son frère Cyrus. D'un autre côté, les dix mille, pendant la bataille de Cunaxa, ont résisté à toutes les troupes d'Artaxerxès; ils ont traversé son empire dans toute son étendue; ils en sont sortis, malgré ses constans efforts pour les extermi-

ner. Leur expédition et leur retraite ont donc révélé le secret de la force des Grecs, de la faiblesse des Perses.

A. P.

CHAPITRE XXXI.

Histoire des Grecs et des Perses, depuis la fin de l'expédition des dix mille jusqu'au traité d'Antalcidas [1].

Deux idées avaient constamment préoccupé les Spartiates et les Athéniens depuis le combat de Mycale. La première était d'établir leur domination sur les autres républiques de la Grèce européenne, et sur les Grecs asiatiques, après avoir arraché ces derniers au joug étranger pour les placer sous le leur. La seconde était de tirer des Perses une éclatante vengeance des périls qu'ils avaient courus, des ravages qu'ils avaient soufferts pendant la guerre Médique, t de prévenir le retour d'une semblable invasion.

Les Athéniens avaient obtenu tous ces résultats au moment où ils avaient contraint le grand roi à signer le traité de Cimon. La guerre du Péloponèse avait transféré aux Spartiates le commandement de la Grèce d'Europe et d'Asie, le pouvoir de disposer de ses forces militaires. A peine ils s'en virent investis, à peine ils eurent terminé cette guerre du Péloponèse dont la cour de Suze avait essayé de prolonger le cours indéfiniment, qu'ils reprirent le projet long-temps suspendu d'humilier, d'anéantir même, s'il était possible, l'ennemi commun. Ils préludèrent à des attaques plus directes par les secours fournis au jeune Cyrus.

Les dangers dont ils menaçaient Artaxerxès Mnémon étaient d'autant plus grands, qu'ils réunissaient les deux moyens de suprématie jusqu'alors partagés entre eux et les Athéniens, celui des finances et de la marine, celui des forces continentales. Le ressentiment d'Artaxerxès égalait ses craintes. L'entreprise du jeune Cyrus, à laquelle ils avaient participé, ne tendait à rien moins qu'à lui ravir la vie avec la couronne. A ses yeux, les Spartiates deviennent à la fois des ennemis publics et personnels.

I. *Intérieur de la Perse, après la bataille de Cunaxa.*

---

1 Pour ce chap. Xénophon, *Hellen.* l. III, IV, V, p. 202, 473, édit. Gail, et *Panegyr. Agesil.* Diodor. l. XIV, p. 264-320. Plutarq. *in Lysand.* et *Agesil.* Cornélius, *in Conon.* Plutarq. *in Artaxerc.*

400. — Après la bataille de Cunaxa, Parysatis livre à d'affreux supplices un soldat carien et l'eunuque Mésabate, coupables d'avoir trempé dans la ruine et la mort de Cyrus, son fils de prédilection; elle se débarrasse d'une rivale de puissance, en empoisonnant Statira. Soumis dès l'enfance à son empire, Artaxerxès la laisse impunément satisfaire sa vengeance et son ambition, même sur ses plus fidèles serviteurs, même sur son épouse. A ces scènes de sérail succèdent les soins de la guerre et de la politique.

Revenu de la poursuite des dix mille, qu'il a harcelés jusqu'aux monts Carduques, Tissapherne reçoit d'Artaxerxès l'ordre de retourner dans l'Asie mineure, de joindre à sa satrapie héréditaire de Carie, la Lydie et les provinces possédées auparavant par le jeune Cyrus, et de venger le roi des secours accordés à son rival par les Spartiates et par les Grecs asiatiques. Tissapherne ordonne à toutes les villes ioniennes de reconnaître sa domination. Celles-ci implorent la protection de Lacédémone, qui leur envoie Thymbron avec cinq mille hommes [1].

II. *Expédition de Thymbron et de Dercyllidas dans l'Asie.* — Thymbron engage à la solde de sa patrie les Grecs du jeune Cyrus, alors réduits au nombre de six mille. Il s'empare de Pergame, de Myrine, de quelques autres places, échoue au siége de Larisse égyptienne, et se prépare à entrer en Carie, lorsqu'il est remplacé par Dercyllidas. Dercyllidas conclut une trève avec Tissapherne, et attaque Pharnabaze, satrape de Phrygie et d'Æolie [2]. Il prend Larisse, Hamaxite, Colonne, cités maritimes, soumet en quelques jours Cébrène, Scepsis et les autres villes de l'Æolie, aidé dans ses succès par l'horreur qu'inspire le sous-gouverneur Midias, assassin

[1] Xénophon, l. III, p. 204 et suiv., donne des détails différens de ceux de Diod. l. XIV, pag. 264 et suiv., sur les expéditions de Tymbron et de Dercyllidas. Je me conforme au récit de Xénophon.

[2] Xénophon, l. III, p. 210 : « L'Æolie appartenait à Pharnabaze, » et l'on voit par ce qui suit qu'il avait depuis long-temps un sous-gouverneur dans cette province.

de sa belle-mère Mania. Dercyllidas fait supporter dans ces contrées la domination de Sparte, par une modération dont aucun de ses prédécesseurs n'avait donné l'exemple, et protége, par la construction d'une muraille, le riche territoire des Chersonnésiens, contre les incursions des Thraces, 398. Il accorde à Pharnabaze un armistice, durant lequel il remet le commandement à Agésilas.

III. *Expédition d'Agésilas dans l'Asie mineure,* 397. — Le crédit de Lysandre et le mérite d'Agésilas portent ce prince au trône, après la mort de son frère Agis, et à l'exclusion de son neveu Léotychidès. Il reçoit la conduite de la guerre d'Asie. Son premier soin, en débarquant dans le pays, est de régler le gouvernement des villes grecques, alors plongées dans l'anarchie. Lysandre, qui l'a accompagné, prétend le traiter comme sa créature; exercer seul l'autorité sur les soldats et sur les alliés; rétablir en Asie son empire détruit précédemment. Disgracié par Agésilas, il va commander la flotte qui mouille dans l'Hellespont, et peu après il retourne à Sparte. Là il projette d'employer l'éloquence d'un rhéteur et l'imposture des oracles, pour détruire le droit héréditaire des deux maisons régnantes, enlever la couronne à Agésilas, et la placer sur sa propre tête : la conspiration échoue par la timidité de l'un de ses complices.

Agésilas part d'Ephèse, ravage la Phrygie et la Carie, met les Perses en fuite dans plusieurs rencontres, se porte en Lydie l'année suivante, 396, et remporte une victoire complète sur les bords du Pactole. Tissapherne, accusé de favoriser les Lacédémoniens, jugé coupable depuis qu'il est malheureux, est assassiné et remplacé par Tithrauste. Le nouveau satrape offre des sommes énormes au roi de Sparte pour évacuer sa province. Agésilas accepte, et, avec l'argent des Perses, va faire la guerre dans une autre partie de leur empire. Il attaque Pharnabaze en Phrygie, le défait, le poursuit, le chasse successivement de tous les pays de son obéissance; reçoit la sou-

mission des satrapes subalternes; entretient des relations avec l'Egypte, récemment révoltée. A la tête de vingt mille Grecs et d'une foule innombrable de barbares, il marche vers le centre de l'empire des Perses, par la route que les dix mille ont tracée : il va commencer contre la haute Asie une expédition dont il est impossible de calculer au juste les résultats [1].

395. — Mais les républiques grecques, passionnées pour une indépendance absolue, ennemies de quiconque exerce la suprématie et le commandement en Grèce, indignées de l'assujétissement des Eléens et du bannissement des Messéniens, craignant un sort pareil pour elles-mêmes, maudissant le despotisme des nouveaux dominateurs de la Grèce, sont disposées à s'armer contre les Spartiates, qu'elles ont pris pour chefs contre les Athéniens pendant la guerre du Péloponèse. Au milieu de cette fermentation, l'agent de Tithrauste, le Rhodien Timocrate, distribue cinquante talens (275,000 fr.) aux magistrats des principales villes, achète leurs déclamations vénales et l'influence qu'ils peuvent exercer sur leurs concitoyens, pour les pousser à la guerre.

IV. *Ligue formée en Grèce contre Sparte; rappel d'Agésilas.* — Une ligue est formée contre Sparte, par Thèbes, Argos, Corinthe, les Thessaliens, Athènes enfin, qui aspire à se relever de l'abaissement où sa rivale l'a réduite. Tandis que les troupes combinées de ces cinq républiques tiendront tête aux Spartiates sur terre, les Perses attaqueront leur puissance navale de nouvelle date, avec une flotte de trois cents vaisseaux, rassemblés dans les ports de Phénicie et de Cilicie, de Rhodes et de Cypre, par les soins de Conon, l'un des fugitifs d'Æ-gos-Potamos, qui a cherché un asile chez le roi de Salamine, Evagoras. Partout les Grecs combattent les Grecs pour les Perses.

---

[1] Alexandre réussit : mais Agésilas aurait-il reçu de la Grèce les continuelles recrues qu'Alexandre en fit venir, et que la puissance de la Macédoine, bien mieux affermie que celle de Sparte, lui permit d'exiger.

A la première nouvelle de la levée de boucliers des Thébains, Lysandre entre en Bœotie, enlève Lebadée et Orchomène. Mais avant d'avoir opéré sa jonction avec le roi de Sparte Pausanias, il est vaincu et tué sous les murs d'Haliarte. Une autre bataille est livrée près de Némée, sur les confins de la Corinthie : elle est sanglante et indécise. Sparte épouvantée rappelle Agésilas : les dangers dont Artaxerxès était menacé se dissipent : la conquête de la Perse par les Grecs est ajournée indéfiniment. Agésilas rentre en Grèce par l'Hellespont, la Thrace et la Macédoine, et envahit la Bœotie. Tandis que ses troupes et celles des confédérés sont en présence près de Coronée, 394, il apprend que Conon et Pharnabaze ont vaincu la flotte lacédémonienne à la hauteur de Cnide ; qu'ils ont détruit une partie des cent galères dont elle se composait, en ont pris cinquante, ont arraché à sa patrie l'empire de la mer dont elle jouissait depuis dix ans [1], et la domination de la Carie, de l'Ionie, de l'Hellespont [2]. La bataille livrée à Coronée ne répare aucune de ses pertes : les Spartiates restent maîtres du champ de bataille ; mais, affaiblis par leur stérile victoire, ils sont contraints de rentrer dans le Péloponèse. Conon conduit sa flotte dans l'Attique, débarque ses équipages, et relève à la hâte les murs du Pirée et d'Athènes, des mains de ces mêmes Perses qui l'avaient incendiée au temps de Xerxès. L'argent de Pharnabaze fournit en même temps aux Corinthiens les moyens de construire une flotte, et de dominer sur la mer d'Achaïe, 393.

393. — Quand Sparte envoya Agésilas en Asie, elle dominait sur terre et sur mer, donnait des ordres absolus aux Grecs d'Europe et d'Asie. Maintenant elle a perdu l'empire de la mer, les côtes asiatiques, excepté deux villes ; et les confédérés de Thessalie, de Thèbes, d'Athènes, de Corinthe, d'Argos, unis aux Perses, menacent de lui enlever la domination de la Grèce même. Pour

[1] Polybe. — [2] Chio, Mytilène, Ephèse, Erythrée, etc. chassèrent les garnisons lacédémoniennes. Abydos et Sestos restèrent seules sous la puissance de Sparte.

prévenir ce dernier désastre, pour empêcher en particulier Athènes de ressaisir la puissance maritime, de redevenir sa rivale, elle tente de détacher les Perses de la ligue. Antalcidas vient implorer pour elle la paix auprès de Téribaze, successeur de Tithrauste; pour première condition, il offre d'abandonner aux Perses la Grèce d'Asie.

392. — Le succès de sa négociation est facilité par l'audace et par l'ambition des Athéniens. Ils ont oublié leurs revers, ils ne se souviennent plus que de leur ancien empire, et prétendent en recouvrer toutes les parties: ils n'en exceptent pas même celles tombées, depuis la retraite d'Agésilas, au pouvoir des Perses, dont la protection vient de les tirer de leur abaissement. Conon parcourt les Cyclades, Chio, Lesbos, l'Ionie, l'Eolie, avec une flotte composée presque entièrement de navires persans, et les somme de reconnaître l'autorité de sa patrie. Dans le moment où cette incroyable entreprise frappe Téribaze d'étonnement et d'indignation, Antalcidas annonce au satrape « que les Spartiates désirent désormais » concourir à la prospérité future de la domination per- » sane : ils proposent de déclarer toutes les villes, grandes » et petites, entièrement indépendantes les unes des au- » tres; dès lors il ne se trouvera plus en Grèce une répu- » blique assez puissante pour troubler la tranquillité des » Perses. » Téribaze appuie ces ouvertures de tout son crédit auprès d'Artaxerxès : les députés argiens, bœotiens, athéniens, en accusent, en rendent suspecte la sincérité, et démasquent l'ambition des Lacédémoniens, cachée sous les dehors d'une hypocrite abnégation d'eux-mêmes, 391. Le roi les trouve assez humiliés, pas assez affaiblis; il poursuit le projet de leur rendre des rivaux dans les Athéniens, d'alimenter la guerre civile en Grèce, entre eux et les confédérés. Téribaze, qui venait de mettre à mort Conon, et de livrer des sommes considérables aux Spartiates, est disgracié et remplacé par Struthas; celui-ci se prononce en faveur des Athéniens.

390. — Les Athéniens entrent dans les vues du roi, en continuant les hostilités contre les Spartiates; ils les déconcertent par leurs conquêtes dans l'Hellespont et dans l'Asie. Thrasybule, successeur de Conon, prend Byzance, et afferme la dîme de tout ce qui vient du Pont; range sous les lois d'Athènes Lesbos et Chio, où il augmente sa flotte; emporte Aspende, ville de Pamphilie, et lève d'énormes contributions jusque dans les domaines du roi. En même temps les Athéniens envoient des secours à Évagoras, roi de Salamine, et soutiennent la révolte de Cypre contre les Perses, 389.

V. *Artaxerxès dicte aux Grecs le traité d'Antalcidas*, 388. — Jusqu'alors Artaxerxès n'avait vu que de l'effronterie et de la démence dans les prétentions des Athéniens. Maintenant elles lui inspirent un commencement de crainte. Il est pressé d'ailleurs de comprimer les soulèvemens de Cypre et d'Égypte, de combattre les Cadusiens. Il accepte ou dicte plutôt en maître les articles du traité d'Antalcidas.

« Les villes grecques d'Asie, ainsi que les îles de Cla- » zomène et de Cypre, demeureront soumises au roi. Les » autres villes grecques seront toutes libres, à l'exception » des îles d'Imbros, de Lemnos, de Scyros, qui continue- » ront d'appartenir aux Athéniens. Le roi se joindra aux » peuples qui accepteront ces conditions, pour com- » battre ceux qui les refuseront. » 388. Les diverses républiques de la Grèce repoussent d'abord les clauses de cette pacification. Mais Antalcidas ayant équipé avec l'argent d'Artaxerxès une flotte de quatre-vingts galères, indépendantes des escadres persanes, ayant rendu à sa patrie une partie de l'empire de la mer qu'elle avait perdu depuis la bataille de Cnide, les confédérés se trouvent dans l'impossibilité de prolonger leurs refus, et signent enfin leur déshonneur, 387.

Le traité désigné ou flétri du nom d'Antalcidas ne contenait qu'une seule exception, et cette exception était en faveur des Athéniens qui avaient payé par une noire ingratitude les bienfaits intéressés d'Ar-

taxerxès. Le roi, soumettant ses ressentimens à sa politique, suivait et remplissait le plan dès long-temps arrêté de tenir en respect les Spartiates par les Athéniens, en augmentant la puissance des derniers. Ce traité démentait, annulait de tous les points celui de Cimon. Qu'il fût pleinement exécuté, et le roi de Perse devenait non-seulement seigneur et propriétaire des Grecs d'Asie, mais aussi arbitre suprême des destinées des Grecs d'Europe.

La Grèce et les côtes de la Thrace étaient couvertes de vingt-neuf états, dont les uns se composaient d'une seule ville et de son territoire; les autres, tels que la Laconie, l'Arcadie, la Bœotie, la Chalcidique, étaient formés d'une ville principale, Lacédémone, Mantinée, Thèbes, Olynthe, et de quelques cités d'un ordre secondaire assujéties à cette ville principale. La Grèce n'avait de force qu'autant que les principaux états ou *ligues* subsistaient, s'unissaient ensemble, ou laissaient l'un d'eux entraîner les petits états dans ses intérêts et ses projets. C'était ainsi que les Perses avaient été vaincus pendant la guerre Médique, au temps de Cimon et d'Agésilas. Mais les *ligues* une fois dissoutes, les capitales et les cités de leur dépendance, ainsi que les petits états, devenaient d'abord la proie de quiconque voulait se donner la peine de les asservir. Le traité d'Antalcidas devait donc mettre tous les Grecs à la fois aux pieds des Perses, en y comprenant les Spartiates, ses auteurs.

Les Spartiates prétendirent en faire le premier instrument d'une nouvelle domination pour eux en Grèce, et employer plus tard cette domination à la ruine des Perses. Dans leurs idées, il s'agissait seulement de ne pas observer eux-mêmes le traité, et de contraindre les Grecs à l'exécuter. Ils retinrent soigneusement dans leur obéissance les villes de la Laconie et de la Messénie. Dans l'espace de six ans, au contraire, *ils* renversèrent Mantinée, prirent Olynthe, s'établirent à Thèbes, anéantirent les *ligues* arcadienne, chalcidique, bœotienne; et dans chaque pays substituèrent leur empire à celui des capitales humiliées, captives ou détruites. Quant aux républiques composées d'une seule ville, ils intervinrent dans leurs dissensions intestines : ils assurèrent partout le triomphe des partisans de l'aristocratie, qui, ne se soutenant que par eux, mirent leurs villes sous le joug lacédémonien [1].

Ils rétablirent, par ces mesures, leur domination dans toute la Grèce, depuis la Thrace jusqu'à la pointe méridionale du Péloponèse. Ils eurent même le temps de donner à leur commandement et à l'obéissance des états helléniques, une régularité, qui semblait en garantir la consistance et la durée.

On peut en juger par les détails suivans que Diodore nous fournit sur

[1] Xénophon, *Hellénique*, l. v. Diodore de Sicile. « Cependant les Spartiates n'avaient pas perdu de vue leur ancienne domination. Ils excitaient des séditions dans les villes pour les assujétir. » Et ailleurs : « Les Spartiates, songeant à recouvrer leur ancienne autorité sur la Grèce, gagnèrent quelques-unes de ces villes par des insinuations flatteuses. Dans quelques autres, ils s'aidèrent de la vengeance et des armes des bannis pour y rentrer de force avec eux. Ainsi, ils reprirent sur le plus grand nombre d'entre elles cet empire auquel ils avaient renoncé par le traité d'Antalcidas, conclu de l'aveu et sous l'autorité du roi de Perse. »

l'état de la Grèce, au temps de la tentative de Sphodrias contre le Pirée, c'est-à-dire après qu'Athènes est parvenue à détacher soixante-dix villes grecques du parti de Lacédémone, et « peut déjà la combattre à forces » égales. » Si Sparte conservait encore, après cette grande défection, une si redoutable puissance, qu'on juge de sa situation quelque temps auparavant. « Les Spartiates, voyant que la guerre s'allumait de toutes parts, » et qu'ils ne pouvaient apporter trop d'attention à leur défense, pensèrent très-sérieusement au choix de leurs soldats, à la distribution de » leurs troupes et à tout ce qui concernait la sûreté de leur république. » C'est dans cette vue qu'ils partagèrent toutes leurs forces militaires en » dix corps; le premier n'était composé que de Lacédémoniens mêmes. » Les Arcadiens seuls remplissaient le second et le troisième; les Éléens » formaient le quatrième; les Achéens le cinquième; les Corinthiens et » les Mégariens composaient le sixième; ceux de Sicyone, de Phlius et » d'Acté faisaient ensemble le septième; les Acarnaniens le huitième; les » habitans de la Locride et de la Phocide le neuvième; enfin les Olynthiens et tous les alliés de la Thrace étaient placés dans le dixième. *Le » roi Agésilas commandait seul toute cette armée* [1]. »

Nous venons de remarquer que ces forces ne composaient déjà plus que la moitié de celles dont Sparte disposait après la conquête d'Olynthe. Epaminondas et Pélopidas la dépouillèrent de ce reste imposant de puissance, et renversèrent de coups irrésistibles l'édifice frauduleusement relevé de sa domination.

Mais ni Thèbes, après la mort d'Epaminondas, ni Athènes ne parvinrent à se saisir de l'empire arraché à leur rivale. Dans la nouvelle guerre civile, appelée guerre Thébaine, les Grecs se déchirèrent, s'affaiblirent, se livrèrent eux-mêmes à la discrétion de l'étranger. Le traité d'Antalcidas reçut son exécution dans ce qu'il avait d'avantageux pour la Perse, d'humiliant pour la Grèce. Iphicrate et Phocion devinrent les lieutenans du grand roi, et la Grèce l'une de ses satrapies pour quelques années.

---

1 Diodore de Sicile, l. xv, p. 349, *de Rhodom.*

A. P.

CHAPITRE XXXII.

PUISSANCE DE THÈBES.

Histoire de la Grèce, depuis le traité d'Antalcidas jusqu'à la bataille de Leuctres, 386-371.

Le traité d'Antalcidas, conclu avec les Perses par les Spartiates, a suspendu les hostilités des Grecs, mais n'a pas éteint leur rivalité. Lacédémone vient de sacrifier sa gloire et les vrais intérêts de la Grèce à son ambition et aux craintes que lui inspirent les succès de Conon. Pour dominer sur ses rivaux et conserver un empire près de lui échapper, elle a abandonné aux Perses toutes les villes grecques de l'Asie, et détruit ainsi la barrière qu'elles formaient, depuis le traité de Cimon, contre les invasions du grand roi. Une politique aussi injuste devient le germe de nouvelles hostilités. Pendant le temps écoulé depuis le traité d'Antalcidas jusqu'à la bataille de Mantinée, la Grèce éprouve une agitation qui peut être comparée aux grands mouvemens produits par la guerre du Péloponèse. Mais ce ne sont pas les mêmes peuples qui jouent le premier rôle sur cette scène politique. Nous retrouvons encore Sparte à la tête d'une grande confédération; mais ses plus anciens alliés sont devenus ses plus redoutables ennemis, et elle est secourue, dans les dangers les plus imminens, par le peuple dont elle avait plusieurs fois tenté de consommer la ruine.

Maîtresse absolue dans le Péloponèse, elle porte ses armes dans la Thrace, où elle veut fonder un empire nouveau, et elle fait servir la plus criminelle trahison à l'accroissement de sa puissance dans la Grèce. Une lutte animée commence entre les Lacédémoniens et les Thébains, qui obtiennent, par le génie de deux grands hommes, un ascendant qu'ils perdent à leur mort.

386. — Les Lacédémoniens, voulant se venger des villes qui, dans la dernière guerre, ont favorisé leurs ennemis, assiégent Mantinée, détruisent ses fortifications et forcent les habitans à se diviser en quatre bourgades. Ils rétablissent dans Phlionte les citoyens qui en ont été

bannis pour leur fidélité au parti de Lacédémone, 382. Ils portent ensuite leurs vues sur la Thrace, où les Olynthiens ont élevé une puissance redoutable, envoient Eudamidas commencer le siége de leur ville avec deux mille hommes, et ordonnent des levées considérables pour le continuer. Phébidas, en conduisant de nouvelles troupes en Thrace, traverse une partie du continent de la Grèce, s'arrête sous les murs de Thèbes, et est introduit dans la citadelle par Léontiadès, chef de l'une des deux factions qui partagent la ville. Isménias, chef du parti contraire, est chargé de chaînes, et subit le dernier supplice par la sentence de juges envoyés de Sparte. Ses partisans, pour échapper au même sort, abandonnent Thèbes, au nombre de quatre cents, et se réfugient à Athènes. Les Ephores condamnent Phébidas à une amende, et le privent du commandement; mais, tout en sévissant contre lui, ils profitent de sa perfidie, gardent la Cadmée et y laissent une garnison de quinze cents hommes. Assurés de leur conquête, ils chargent Téleutias de conduire son armée de dix mille hommes devant Olynthe. Téleutias obtient des succès dans la première campagne, mais trouve la mort dans la seconde, avec l'élite de son armée. Le roi Agésipolis lui succède, et meurt de maladie, après avoir emporté Torone d'assaut et avoir ravagé les terres des Olynthiens. Polybiade les réduit enfin par la famine, et leur accorde la paix à condition qu'ils auront pour amis ou ennemis les amis ou ennemis de Lacédémone, et qu'ils marcheront sous les drapeaux de cette république, 380. Sparte voit les Thébains et les Béotiens entièrement soumis, les Corinthiens devenus ses alliés, Argos abattue, Athènes abandonnée, la puissance d'Olynthe anéantie. Son empire, qui semble établi sur une base inébranlable, va être renversé par le peuple même qu'elle opprime. Sept bannis, suivant Xénophon, ou douze, d'après Plutarque, commencent cette révolution importante, qui est accomplie par les vertus et le patriotisme de Pélopidas et d'Epaminondas. Les conjurés, partis d'Athènes, sous la

conduite de Pélopidas, sont introduits dans Thèbes par le greffier des polémarques, leur complice, massacrent les tyrans réunis dans un festin, et appellent tous les Thébains à la liberté. La garnison, effrayée de l'élan patriotique d'une cité naguère asservie, n'ose se défendre et rend la citadelle sans combat. Les Spartiates punissent de mort deux des harmostes qui ont livré la Cadmée, et condamnent le troisième à l'exil, 379-378.

Les Athéniens, qui ont donné asile aux exilés de Thèbes, redoutant le courroux de Lacédémone, font le procès à leurs généraux pour n'avoir pas dévoilé la conjuration de Pélopidas. Mais les Thébains, dans la crainte que tout le poids de la guerre ne tombe sur eux, les rendent à leur alliance, en persuadant à Sphodrias de surprendre le Pirée pour détruire la puissance maritime d'Athènes. Cette violation de la foi publique, pour laquelle Sphodrias ne subit aucune condamnation, irrite les Athéniens et les jette dans l'alliance de Thèbes, à laquelle ils fournissent soixante galères. Les Spartiates en viennent à une guerre ouverte contre Thèbes. Les rois Cléombrote et Agésilas font plusieurs invasions successives dans la Béotie, et ne peuvent s'y maintenir, quoiqu'ils soient secourus par les villes ennemies de Thèbes. Les Thébains opposent à des forces et à une tactique supérieures une opiniâtreté indomptable. Ils se préparent, par des escarmouches multipliées, à une guerre plus importante, et s'accoutument à affronter la valeur des Spartiates, réputés encore invincibles. Cléombrote les combat sans succès. Agésilas fait admirer sa valeur dans cette lutte opiniâtre; mais il apprend aux Thébains l'art de triompher de Sparte. Au combat de Tégyre, les Thébains, inférieurs en nombre, s'ouvrent un passage à travers la phalange de leurs ennemis. Phébidas, l'auteur de la guerre qui désole la Grèce, est vaincu et reçoit la mort sous les murs de Thespies. Les Lacédémoniens défendent en vain Thespies et Platée. Ces deux villes succombent sous les efforts des Thébains, qui les ruinent de fond en comble. Ces derniers reçoivent

alors d'autres secours d'Athènes. Chabrias, après avoir combattu avec gloire dans les plaines de la Béotie, commande avec le même succès la flotte athénienne, et remporte une victoire navale, près de Naxos, sur les forces de Sparte; Timothée ravage les côtes de la Laconie, s'empare de Corcyre, et triomphe, à Leucade, de Nicoloque, amiral lacédémonien, 375.

Les Thébains, se voyant maîtres de la Béotie, essaient de s'emparer de la Phocide et s'allient avec Jason, roi des Thessaliens. Ce prince, par des conquêtes successives, avait soumis à sa domination les Maraces, les Dolopes et les Epirotes. Polydamas, de Pharsale, sollicite en vain les secours de Sparte pour soustraire sa patrie au joug que Jason a imposé sur toute la Thessalie. Les Lacédémoniens se bornent à défendre la Phocide, et sont trop occupés de la guerre qu'ils ont soulevée dans la Grèce, pour pouvoir s'opposer aux progrès de la puissance de Jason. Mais les Athéniens, s'apercevant que leurs efforts et leurs victoires contribuent surtout à la grandeur de Thèbes, abandonnent une alliance inutile et concluent la paix avec les Lacédémoniens, 374. La guerre se rallume entre ces deux républiques au sujet des bannis de Zacynthe que Thimothée rétablit dans leur île. Les Lacédémoniens attaquent Corcyre avec les vaisseaux de Corinthe, de Leucade, d'Ambracie, et mettent Athènes dans la nécessité de la défendre. Mnasippe commande la flotte des alliés, ravage les terres des Corcyréens, et est sur le point de les réduire par la famine, lorsque l'arrivée des troupes athéniennes rend le courage aux assiégés, et porte le découragement dans l'armée victorieuse. Iphicrate dirige cette expédition avec habileté, s'empare des galères envoyées par Denys, tyran de Syracuse, au secours des Lacédémoniens, disperse leur flotte et menace le territoire de la Laconie, 374.

Thèbes, par son orgueil et son ambition, perd une seconde fois l'alliance d'Athènes. La ruine de Platée et de Thespies, la dispersion de leurs habitans, l'indépendance

de la Phocide, toujours menacée, dévoilent le despotisme ambitieux des Thébains, et soulèvent contre eux les peuples naturellement ennemis des Spartiates. Les députés d'Athènes, ceux de Corinthe et des principales villes de la Grèce se rendent à Lacédémone. Épaminondas est chargé de défendre les intérêts de sa patrie contre les prétentions de Sparte. C'est la première fois que ce grand homme a l'occasion de faire connaître les talens et les vertus qu'il a cultivés dans le silence. Le roi Agésilas, illustré par un grand nombre de victoires, domine l'assemblée et s'indigne que le député de Thèbes réclame pour sa patrie, dans la Béotie, les mêmes droits que Lacédémone exerce dans la Laconie. Il efface le nom des Thébains du traité que Sparte conclut avec les autres villes de la Grèce, et Cléombrote, qui protégeait alors la Phocide, reçoit ordre de conduire son armée dans la Béotie. Les Thébains ne lui opposent que des troupes inférieures en nombre. Mais leur cavalerie est plus exercée : Épaminondas est à leur tête, et Pélopidas commande sous lui le bataillon sacré. Les deux armées en viennent aux mains près de Leuctres. Les Lacédémoniens y éprouvent une déroute complète : le roi Cléombrote y perd la vie. Quatre mille hommes, parmi lesquels on compte mille Lacédémoniens et quatre cents Spartiates, restent sur le champ de bataille, 371. Cette victoire étonne la Grèce et exalte les espérances des Thébains. Vainqueurs des Lacédémoniens, ils vont devenir les protecteurs de tous les peuples que ces derniers ont longtemps asservis, et menacer à leur tour l'indépendance de toutes les cités helléniques.

C.

CHAPITRE XXXIII.

PUISSANCE DE THÈBES.

Histoire de la Grèce, depuis la bataille de Leuctres jusqu'à la mort d'Epaminondas, 371-363.

Nous avons donné à ce chapitre une étendue qui dépasse un peu les bornes ordinaires de nos divisions, et que ne semblait pas, au premier coup d'œil, devoir comporter l'histoire de la Grèce pendant huit années seulement. Après un examen approfondi de cette période, nous nous sommes déterminés à présenter, avec quelques développemens, des faits qui nous ont paru racontés, non seulement avec une grande confusion, mais encore avec une inexactitude qui en détruit le véritable caractère.

Xénophon (*Histoire grecque*, liv. v, vi et vii), Diodore de Sicile (l. xv), Plutarque (*Vies de Pélopidas et d'Agésilas*), Cornélius Népos, Pausanias (*Géog. de la Grèce*, chap. de l'Arcad. et de la Bœot.), nous ont transmis les faits dont nous offrons ici la substance. Aucun de ces historiens n'en a tracé un récit complet. Les uns se sont principalement attachés à l'histoire de quelques cités de la Grèce, les autres ont négligé les détails pour ne voir que l'ensemble; quelques-uns ont recueilli seulement ce qui pouvait rehausser la gloire de leurs héros. On chercherait en vain tous les événemens de cette époque dans l'un des historiens que nous venons de nommer. Il en est résulté que les écrivains modernes, qui ne les ont pas tous étudiés, et qui ont suivi le récit de tel écrivain en particulier, sans le rapprocher des autres, n'ont pas compris cette époque intéressante, et qu'ils ont adopté des faits, vrais au fond, mais qui sont devenus des erreurs par la place qu'ils leur ont assignée. Rollin, Barthélemi et les abréviateurs qui les ont copiés, se sont à peine aperçus de la multiplicité des événemens qui remplissent l'espace de temps écoulé depuis la bataille de Leuctres jusqu'à celle de Mantinée. Le premier ne met presque aucun intervalle entre la victoire des Thébains sur Cléombrote, et leur invasion dans le Péloponèse, et il omet les faits les plus importans qui ont lieu ensuite, et qui précèdent la mort d'Epaminondas. La politique extérieure, les efforts de ce grand homme pour rendre Thèbes puissance maritime, les

intérêts et les révolutions des divers états de la Grèce, ont été trop négligés par Rollin, qui a fait, en général, pour ses ouvrages historiques, un usage moins heureux des auteurs grecs que des auteurs latins. Barthélemi, par la forme dramatique dont il a fait choix pour le *Voyage du jeune Anacharsis*, a pu se dispenser de donner l'enchaînement de tous les événemens politiques de l'histoire de la Grèce. Aussi nous contenterons-nous de remarquer, sans le reprocher à l'auteur, que la situation de la Grèce est présentée avec peu de vérité dans les chapitres où il peint, du reste avec talent, les deux héros de Thèbes.

Gillies est, de tous les écrivains modernes, celui qui a le mieux compris cette période. Si le chapitre où il en a tracé les principales révolutions n'avait pas renfermé plusieurs erreurs graves, nous nous serions contentés de l'indiquer comme la source où nous aurions puisé, et nous aurions alors moins développé cette partie de notre précis. Mais comme il n'est pas lui-même exempt de fautes, nous avons cru qu'il pouvait être utile de travailler encore après lui. Il a placé, après la défaite des Arcadiens, près de Midée (*bataille sans larmes*), la fondation de *Mégalopolis*, que Pausanias, et même Xénophon, placent quelques mois après la bataille de Leuctres. En réfléchissant aux circonstances si différentes où s'est trouvée la cité des Arcadiens après ces deux actions, on voit que Gillies s'est trompé en donnant la préférence à une énonciation de Diodore sur le récit positif de Pausanias. Gillies n'a pas remarqué que Diodore et Plutarque parlent de trois expéditions de Pélopidas dans la Thessalie. Il n'en mentionne que deux, et commet une erreur en disant que Pélopidas fut fait prisonnier dans la première expédition, tandis que ce ne fut que dans la deuxième que le héros thébain tomba dans les fers du tyran de Phère. Ces inexactitudes, que nous avons remarquées, et qui ne sont pas les seules que nous pourrions relever, nous ont décidés à chercher la véritable place qu'il convenait d'assigner aux faits, et les causes qui les ont produits. Nous sommes loin de nous flatter d'y avoir réussi. Mais, quel que soit le résultat de nos efforts, nous devons prévenir que Dodwell (*Annales Xenophontei*) nous a été fort utile, et que nous avons profité de ses observations savantes sur les historiens de la Grèce.

§ I. — *Etat du Péloponèse et de la Grèce après la bataille de Leuctres. Mort de Jason.* 371-270.

Les Spartiates supportent avec une constance héroïque la défaite de Leuctres. La nouvelle de ce désastre n'interrompt pas les jeux publics qu'ils célèbrent, et les parens des guerriers qui ont trouvé la mort en combattant se montrent le lendemain parés et joyeux, tandis que les proches de ceux qui ont survécu sont comme abattus par la honte et par la douleur. Les Ephores or-

donnent aussitôt des levées qui comprennent tous les citoyens depuis la puberté jusqu'à la vieillesse; Archidamus, fils d'Agésilas, obtient l'honneur de commander les troupes qui doivent venger la défaite de Cléombrote. Les peuples du Péloponèse restent encore fidèles à la cause de Sparte. Les Tégéates, les Mantinéens, les Corinthiens, les Achéens, et d'autres cités, se rangent sous les drapeaux d'Archidamus. Athènes se montre jalouse de Thèbes, et reçoit avec dédain l'envoyé qui lui apporte la nouvelle de la déroute des Lacédémoniens. Les Thébains, dans la prévoyance des combats qu'ils doivent livrer, s'adressent à Jason, leur allié, et en obtiennent une flotte et de nombreuses troupes d'infanterie et de cavalerie. Cependant Jason, arrivé en Bœotie, arrête l'ardeur des Thébains, prêts à courir à de nouveaux combats, et persuade aux Lacédémoniens de chercher dans la paix les moyens de réparer leurs derniers revers. Après avoir exercé entre ces deux peuples sa médiation, qui cachait des vues ambitieuses, il se rend en Phocide, où il fait des conquêtes, et rentre dans la Thessalie, où il est reconnu chef de toutes les cités. Il préparait une expédition pour laquelle il avait rassemblé toutes les forces de la Thessalie, lorsqu'il est assassiné par sept jeunes gens, au moment où il venait de passer la revue de son armée. Ceux des meurtriers qui échappent aux coups des gardes de Jason sont accueillis avec distinction par les villes grecques menacées de tomber sous sa tyrannie, 370.

§ II. — *Troubles dans l'intérieur du Péloponèse. Première invasion d'Epaminondas.* 370-369.

La Grèce, délivrée de la crainte que lui inspirait le génie entreprenant de Jason, se place sous l'influence du roi de Perse. Athènes invoque le traité d'Antalcidas et en fait reconnaître les principes, afin de déclarer libres les villes du Péloponèse et de la Bœotie qui sont dans la dépendance de Sparte et de Thèbes. Aussitôt les factions

agitent les villes, les anciennes rivalités se réveillent; tout le Péloponèse est en armes. Les Arcadiens relèvent leurs murailles, au mépris de la défense des Lacédémoniens, qui leur déclarent la guerre. Ils fondent ***Mégalopolis***, d'après le conseil d'Epaminondas, afin qu'en rassemblant dans un seul point la population de quarante villes éparses dans toute l'Arcadie, ils soient plus en état de résister à leurs ennemis [1]. Les Tégéates en viennent aux mains au sein de leur ville; le parti vaincu trouve un asile à Sparte. Agésilas envahit l'Arcadie pour réduire les Mantinéens, auxquels se sont réunis les troupes de Tégée, d'Argos et de l'Elide, 369. Les Thébains accourent à la défense de leurs alliés du Péloponèse et entraînent avec eux les Phocidiens, les Eubéens, les Locriens, les Acarnaniens, les Héracléens, les Maliens et la cavalerie de la Thessalie. Quatre cents citoyens, exilés de leur patrie, étaient naguère les seuls ennemis que Lacédémone eût à redouter parmi les Thébains; quelques années après soixante-dix mille hommes, placés sous les ordres d'Epaminondas et de Pélopidas, ravagent la Laconie et font trembler Lacédémone. Agésilas, avec de faibles troupes, préside à la défense de sa patrie. Ischolas, qu'il oppose aux Arcadiens, meurt dans la Sciritide avec le même héroïsme que Léonidas aux Thermopyles. Le roi de Sparte promet la liberté aux Hilotes pour prix de leur bravoure, et donne des armes à six mille d'entre eux. A la guerre étrangère se joint le danger des conspirations intestines. Les Thébains couvrent les bords de l'Eurotas, et des citoyens de Sparte, à la vue du camp ennemi, cherchent à consommer la ruine de leur patrie. Agésilas, par son adresse, trompe leurs vues criminelles, et, posté sur le quartier le plus élevé de la ville, il refuse le combat que lui offrent les Thébains, et attend que la discorde dissipe leur formidable armée. Epaminondas, désespérant de se rendre maître de Lacédémone, s'en éloigne;

---

[1] Pausanias, chap. *de l'Arcadie*.

mais il brûle plusieurs places de la Laconie et assiége Gytium, arsenal des Lacédémoniens. Les succès des Thébains effraient même les peuples qui les ont appelés dans le Péloponèse. Les Arcadiens, les Argiens et les Eléens se détachent les premiers de leur armée. Les Athéniens, qui sont restés étrangers à cette guerre, se décident enfin à prendre parti pour Lacédémone, et envoient Iphicrate à son secours avec toutes les forces de la république. Epaminondas, réduit par la défection de ses alliés à abandonner le Péloponèse, veut laisser des ennemis aux portes de Sparte. Il rétablit l'Arcadie et la Messénie en corps de nation, et fonde la ville de *Messène*. Il échappe ensuite à l'armée d'Iphicrate, et rentre dans la Bœotie couvert de gloire. Les Thébains, mécontens qu'Epaminondas et Pélopidas aient conservé le commandement au-delà du terme prescrit par les lois, veulent les en punir par une condamnation capitale. Les juges absolvent ces deux grands hommes, et pardonnent l'oubli des lois en faveur des services importans qu'ils ont rendus à leur patrie.

§ III. — *Alliance de Lacédémone avec les rois de Perse et de Syracuse; deuxième invasion d'Epaminondas dans le Péloponèse. Bataille sans larmes.* 368-367.

Après la retraite des Thébains, les Lacédémoniens règlent à Athènes les conditions de leur alliance avec cette république, et l'on convient que les deux peuples auront alternativement le commandement des troupes de terre et de mer. Denys de Syracuse leur envoie vingt galères, montées par des Gaulois et des Espagnols. Le roi de Perse favorise leur cause et se déclare contre les Thébains, sur leur refus d'abandonner la Messénie sous la puissance des Lacédémoniens. Mais les Arcadiens, les Argiens et les Eléens, dans la crainte de subir la vengeance et la domination de Lacédémone, appellent une seconde fois les Thébains dans le Péloponèse. Epami-

nondas force le passage d'Onée, réunit ses troupes à celles des alliés, assiége Sicyone et Pellène, et manque de surprendre Corinthe. Chabrias, envoyé par les Athéniens, arrive pour sauver cette ville, repousse les Thébains victorieux, et balance la fortune d'Epaminondas, qu'il réduit, à l'aide de la cavalerie de Denys, à retourner dans la Bœotie.

Cependant Thèbes conserve encore la prééminence sur toutes les cités ennemies de Lacédémone. Un citoyen de Mantinée, Lycomède, veut la leur ravir, et persuade aux Arcadiens qu'ils sont en état de combattre seuls, pour maintenir leur indépendance. Enflés de quelques succès obtenus sur les troupes d'Athènes et de Corinthe, ils s'affranchissent de la protection de Thèbes, et, réunis aux Argiens, ils osent affronter la puissance des Spartiates et en venir aux mains avec eux dans la Laconie. Ils sont vaincus près de Midée par Archidamus, dans une bataille qui ne coûte pas un seul homme aux vainqueurs, et qui est appelée la *bataille sans larmes*, 367.

§ IV. — *Affaires de la Thessalie et de la Macédoine*, 370-367.

Les Thébains s'applaudissent d'une défaite qui rend leurs secours plus nécessaires; ils entretiennent la rivalité de tous ces peuples, dans l'espérance de dominer dans le Péloponèse. Ils ne restent pas étrangers aux événemens qui ont lieu en Thessalie et en Macédoine. Jason, 370, avait eu pour successeurs Polydore et Polyphron, ses frères. Polyphron avait donné la mort à son frère, et avait été assassiné à son tour par Alexandre, fils de Polydore. Alexandre, s'étant emparé par ce meurtre de l'autorité suprême, était devenu odieux aux Thébains par sa tyrannie, et redoutable aux peuples de la Grèce par les brigandages qu'il exerçait sur terre et sur mer. Les villes de la Thessalie ayant réclamé la protection de Thèbes, Pélopidas est envoyé à leur secours avec

une armée. Il rend la liberté aux villes opprimées et chasse le tyran de Larisse. Dans le même temps, 368, une médiation non moins importante appelle le général thébain en Macédoine. La mort d'Amyntas II y avait fait naître la guerre civile. La couronne était disputée par Ptolémée à Alexandre, l'aîné des fils d'Amyntas. Pélopidas est choisi pour juge de leurs différends : il prononce en faveur d'Alexandre, et envoie à Thèbes, comme ôtages, son frère Philippe et trente enfans des premières familles de la Macédoine. Peu de temps après, la Thessalie retombe sous le joug d'Alexandre de Phère, et la Macédoine sous celui de Ptolémée. Pélopidas se rend de nouveau en Macédoine, et, satisfait des promesses qu'il reçoit de Ptolémée, il lui accorde la tutelle de ses neveux et la régence du royaume; mais, en traversant sans défiance la Thessalie, qui avait demandé une seconde fois les secours de Thèbes, il est fait prisonnier par le tyran qui n'ose attenter à ses jours. Une armée thébaine envahit aussitôt la Thessalie; commandée par des généraux inhabiles, elle n'obtient aucun succès. Epaminondas, alors dans la disgrâce des Thébains, qui l'accusaient d'avoir épargné les Lacédémoniens près d'Onée, est forcé, par les soldats avec lesquels il servait, de se mettre à leur tête, et délivre de la captivité le compagnon de ses travaux et de sa gloire, 367.

§ V. — *Ambassade des Grecs à la cour de Perse ; troisième invasion d'Epaminondas dans le Péloponèse. Mort de Pélopidas.* 366-365.

Les Thébains, sans cesse occupés des moyens d'assurer la prééminence dans la Grèce, députent Pélopidas vers le grand roi, afin d'obtenir par la politique la supériorité qu'ils ne peuvent conquérir par leurs victoires. Les députés des principales villes de la Grèce l'avaient précédé à la cour de Suze. Ils prennent Artaxerxès-Mnémon pour juge de leurs querelles, et lui donnent le spec-

tacle de leur corruption et de la faiblesse de leurs républiques. Ce prince accorde son alliance aux Thébains, et menace de la guerre Sparte, si elle ne laisse pas Messène libre; Athènes, si elle ne retire pas ses galères. Les Thébains essaient en vain de soumettre les autres villes à leur ambition et à l'empire des Perses. Epaminondas envahit une troisième fois le Péloponèse et s'empare de l'Achaïe. Cette contrée, la Sicyonie, la Phliasie et l'Elide deviennent le théâtre de nouvelles hostilités. Leurs habitans, les Thébains et les Spartiates, et leurs alliés, épuisent leurs forces dans des combats multipliés qui n'amènent pas de résultat. Euphron, à la faveur des troubles qui agitent le Péloponèse et la Grèce, veut asservir Sicyone sa patrie, et est massacré par quelques-uns de ses concitoyens, en présence des magistrats de Thèbes, où il s'était rendu pour obtenir des secours, 365. Epaminondas conçoit le projet de donner aux Thébains l'empire de la mer. Il équipe une flotte de cent trirèmes, parcourt la mer Egée, favorise la révolte de Chio, Rhodes et Byzance contre Athènes, met en fuite la flotte athénienne, commandée par Lachès, et gagne ces villes au parti de Thèbes.

Thèbes triomphe au dehors, mais au dedans un ennemi domestique médite sa ruine. Quelques exilés, de concert avec les habitans d'Orchomène, forment le projet de surprendre la citadelle et de changer le gouvernement. Les auteurs de ce complot, découverts par la faiblesse de quelques complices, sont condamnés au dernier supplice; les Thébains assouvissent, par la destruction d'Orchomène, l'inimitié qu'ils nourrissaient contre cette ville depuis les temps héroïques.

Mais pendant que l'empire des Thébains commençait à s'étendre depuis le Péloponèse jusqu'aux îles de la mer Égée, Alexandre de Phère ruinait les villes de la Thessalie et rétablissait son autorité par la violence. Pélopidas, qui avait été déjà l'arbitre de la Thessalie et de la Macédoine, s'empresse de se rendre dans une contrée qui

révère son nom. Une éclipse de soleil glace d'effroi l'armée thébaine qui doit le suivre, et trois cents cavaliers seulement osent braver la puissance du tyran de la Thessalie et le phénomène céleste que l'on regarde comme le présage de quelque grande calamité. Le désir de se trouver en présence du tyran qui l'a jeté dans les fers, au mépris de la foi publique, lui fait négliger les précautions que commandent les forces de son ennemi. Quelques Thessaliens se joignent à la troupe de Pélopidas. Ce héros succombe près de Cynocéphales. Ses soldats vengent sa mort en faisant éprouver une défaite sanglante à leurs ennemis. Plusieurs revers essuyés par Alexandre détruisent son empire tyrannique; il est lui-même assassiné, quelques années après, par les frères de Thébé sa femme. Les peuples de la Thessalie et les Thébains rendent à Pélopidas les plus grands honneurs que puisse obtenir la vertu, 365.

§ VI. — *Nouveaux troubles excités dans le Péloponèse par les Arcadiens. Quatrième invasion et mort d'Epaminondas.* 364-363.

Corinthe, fatiguée de la guerre, se détache de l'alliance de Lacédémone, et obtient des Thébains la paix pour elle et pour les Phliasiens. Mais les Arcadiens n'aspirent pas seulement à l'indépendance, ils prétendent dominer dans le Péloponèse. Ils envahissent l'Élide, partagée alors en deux factions, s'emparent d'Olympie, de Margane, d'Olure, et triomphent des Éléens et des troupes de Lacédémone. Archidamus, pour délivrer l'Élide, fait une invasion dans l'Arcadie, mais essuie une défaite sanglante près de Cromne. Les Arcadiens, enflés de tant d'avantages, font célébrer avec les habitans de Pise les jeux publics (104e olympiade). Les Éléens, auxquels appartient l'intendance de ces jeux, en troublent la célébration par une attaque soudaine, et massacrent un grand nombre de leurs ennemis. Les Arcadiens, malgré cet échec, res-

tent maîtres du temple de Jupiter, pillent ses richesses et font servir à un usage profane les dons offerts par la piété des peuples de la Grèce. Cette profanation épouvante bientôt les Arcadiens eux-mêmes, et donne lieu à de nouveaux troubles. L'assemblée générale du pays traite avec les Éléens, et menace ceux qui ont pillé le temple de Jupiter. Les coupables, pour éviter le châtiment que leurs dilapidations font peser sur leurs têtes, appellent les Thébains dans la péninsule, sous prétexte que l'Arcadie est près d'embrasser le parti de Lacédémone. Épaminondas fait une quatrième invasion dans le Péloponèse avec l'armée thébaine grossie des troupes de l'Eubée et de la Thessalie. Les Arcadiens sont soutenus par les Spartiates, les Éléens, les Achéens et les Athéniens. Épaminondas, pendant qu'Agésilas concentre toutes ses forces dans Mantinée, essaie de surprendre Sparte, et se dirige dans l'Arcadie après avoir échoué dans cette tentative, rendue inutile par la vigilance de ses ennemis. Les Thébains et les Spartiates en viennent aux mains près de Mantinée. La victoire reste aux Thébains qui l'achètent par la mort d'Epaminondas, 363. Épaminondas fut le plus grand homme de son siècle et l'un des héros les plus accomplis de l'antiquité. Avec lui s'anéantit l'empire de Thèbes, qui passa rapidement du rôle de puissance prépondérante à un état de faiblesse et de servitude dont elle ne se releva jamais.

C.

CHAPITRE XXXIV.

Histoire de la Perse, depuis le traité d'Antalcidas jusqu'à l'avénement de Darius Codoman, 388-336. — Histoire de la Sicile, depuis l'expédition des Athéniens, 413, jusqu'à l'usurpation d'Agathocles, qui suivit de près la mort d'Alexandre le Grand, 317.

§ I.—*Suite de l'histoire du royaume de Perse*[1].

I. *Guerre contre Évagoras; révolte de Gaos et de l'Égyptien Achoris.*— Par le traité de Cimon, les Perses devaient évacuer l'île de Cypre, et en résigner la domination. La guerre du Péloponèse, pendant laquelle les Grecs sont tout occupés de leurs dissensions, permet aux Perses de se maintenir en Cypre, et d'exiger un tribut des petits souverains qui en occupent les diverses villes. Le Tyrien Abdémon dépouille Évagoras Ier de la principauté de Salamine, remplit la ville d'étrangers et de tributaires, rend les Cypriotes sujets du roi de Perse. Cet étranger est égorgé et remplacé par un autre usurpateur, qui lui-même est chassé par Évagoras II, vers l'an 405. Après la journée d'Ægos-Potamos, Évagoras donne asile à Conon; il encourage l'agriculture, la marine, le commerce, rend Salamine florissante, aguerrit ses sujets. Voyant les Perses aux prises avec les Lacédémoniens, il profite de l'occupation que leur armes ont sur un autre point, et forme le projet de soustraire l'île de Cypre à leurs lois, pour la ranger tout entière sous les siennes, 396. Il réduit toutes les villes, excepté Amathonte, Soli, Cita. Hors de l'île de Cypre, il se saisit de Tyr, et de

[1] Pour ce § 1, *voy.* Diodor. Sicil. l. xv, p. 328-330, 333-336, 341, 397-401; l. xvi, p. 434, 439-450, *de Rhod.* Plutarq. *in Artax.* et *in Agesil.* Isocrate, *in Evagor.* Cornelius, *in Datam. Chabr. Iphicr.*

plusieurs villes de la Phénicie; il peut alors rassembler jusqu'à deux cents vaisseaux, et les Perses perdent les pays où ils équipent habituellement la moitié de leurs flottes. Le traité d'Antalcidas est signé en 387. Libre du côté de la Grèce, Artaxerxès tourne toutes ses forces contre Évagoras; Oronte, son gendre, et Téribaze, reçoivent l'ordre de l'attaquer avec une flotte et une armée. Évagoras s'allie avec un prince arabe et avec Achoris, roi d'Égypte, révolté comme lui contre Artaxerxès. Vainqueur des ennemis dans une première bataille sur terre, il est défait dans un combat naval, 386. Les Perses assiégent Salamine par terre et par mer, mais ne peuvent la prendre : la discorde règne dans leur camp; Oronte envoie Téribaze chargé de chaînes à Suze. Évagoras traite d'égal à égal avec Artaxerxès; il abandonne ses conquêtes, se réduit à Salamine, paie un tribut annuel; mais il conserve sa ville héréditaire, son titre de roi, refuse formellement de s'avouer sujet, de reconnaître Artaxerxès pour maître, 385.

Gaos, gendre de Téribaze, craint d'être enveloppé dans la ruine de son beau-père, se révolte, et s'allie avec Achoris, qui, plus heureux qu'Évagoras, demeure en Égypte entièrement indépendant de la Perse. Plus tard, les satrapes parviennent à faire assassiner Gaos.

II. *Guerre contre les Cadusiens* [1]. — Artaxerxès porte ses armes chez les Cadusiens, peuple situé au nord-ouest de la Médie, dans l'Atropatène. Ainsi que dans la guerre de Cypre, l'armée persane manque de provisions, et est ruinée en partie par la famine. Le reste aurait péri avec Artaxerxès, par le fer des ennemis, sans l'adresse de Téribaze, que le roi avait récemment tiré de prison pour lui rendre le commandement. Depuis ce revers, le despote se croit déchu dans l'esprit des grands de sa cour, et se débarrasse, par des supplices, de leurs mépris et de leurs conspirations, également imaginaires.

---

[1] Diodore, l. xv, place cette guerre pendant la guerre de Cypre. Plutarque, *in Artaxerx.*, la met après la guerre de Cypre et même après celle d'Égypte.

III. *Révoltes de Thyus, d'Aspis, et de Datame.* — La faiblesse et l'odieux du gouvernement inspirent à une foule de satrapes l'idée de se créer des principautés indépendantes. Thyus, satrape de Paphlagonie, et Aspis, des pays voisins de la Cappadoce, se révoltent. Ils sont successivement vaincus et envoyés captifs à Artaxerxès, par le Carien Datame, gouverneur de Leuco-Syrie : quelques jours lui suffisent pour réduire les rebelles. Il devient suspect à un maître ombrageux, pour l'avoir trop bien servi, et se révolte à son tour pour échapper aux bourreaux. Il envahit la Paphlagonie, la Pisidie, et les joint à sa satrapie : avec moins de dix mille soldats, il taille en pièces une armée de deux cent mille hommes, dirigée contre lui. Artaxerxès le désarme en lui promettant sa grâce, et le fait assassiner par l'un de ses amis.

IV. *Guerre contre l'Égypte*, 374. — Dans l'état où se trouvait la Perse, on croirait que les Grecs, s'ils n'en font pas entièrement la conquête, vont lui imposer tout au moins un second traité de Cimon. Mais la Grèce occupe, dévore ses forces depuis cinq ans, 380-375, dans une nouvelle guerre civile, dont le résultat est de briser l'union violemment opérée par les Lacédémoniens, de partager l'empire entre eux, les Athéniens et les Thébains, de rendre soixante-dix villes maîtresses d'elles-mêmes et de leurs délibérations [1]. Jamais la Grèce n'a été si lasse, si divisée. Le traité d'Antalcidas est exécuté contre elle à la lettre. Artaxerxès avait vu ses fureurs avec plaisir; maintenant il a besoin qu'elle les discontinue, pour l'aider à soumettre l'Égypte, toujours échappée à sa domination, toujours séparée de son empire. Il ordonne aux Athéniens en particulier de rappeler Chabrias, engagé sans l'aveu de sa république au service d'Achoris; il écrit aux diverses républiques qu'elles aient à se tenir en paix et à lui fournir des auxiliaires. Toutes obéissent. Les Athéniens menacent Chabrias de le condamner à mort s'il ne rentre dans le Pirée à un jour

[1] Diodore de Sicile, liv. xv, p. 346, 347, 348.

marqué [1]. Les autres Grecs lui envoient vingt mille soldats, commandés par Iphicrate, pour écraser un étranger qu'ils auraient eu intérêt à soutenir : « Artaxerxès, » comme parle Plutarque, dirige alors contre l'Égypte » ses *satrapes* Pharnabaze et Iphicrate, avec deux cent » vingt mille hommes [2]. »

Le commencement de l'entreprise est heureux. Mais Phanabaze refuse de suivre les conseils d'Iphicrate et de marcher sur Memphis : la crue du Nil survient : les Perses sont contraints de se retirer en Phénicie avec honte, avec perte : l'Egypte reste indépendante. Pharnabaze accuse Iphicrate de ce mauvais succès. Les Athéniens reçoivent l'injonction de le mettre en jugement, et n'osent l'acquitter que parce que la cour de Suze dédaigne de poursuivre l'affaire. C'est dans la patrie de Cimon qu'un pareil procès est intenté!

En se déclarant pour les Thébains; en alimentant d'abord la guerre entre ce peuple et les Spartiates; en formant ensuite de Thèbes une troisième grande république, pour empêcher toute domination générale en Grèce, toute réunion de ces peuples sous une même loi, toute direction de ses forces vers un but unique, Artaxerxès donne de nouvelles garanties à ses peuples contre les attaques des Grecs. Mais en pourvoyant à la sûreté, à la sécurité de la Perse dans ses relations extérieures, cette politique ne diminue en rien les vices de son organisation intérieure; et dans la dernière année du règne d'Artaxerxès, l'empire paraît prêt à se dissoudre.

V. *Révolte générale des provinces occidentales et maritimes; expédition d'Agésilas en Égypte, sa mort en Lybie,* 362. — Tous les satrapes des provinces occidentales et maritimes de Mysie, Lydie, Carie, Lycie, Pisidie, Pamphylie, Cilicie, Syrie, Phénicie se révoltent; se confédèrent, soit entre eux, soit avec l'Egypte, alors régie par Tachos, soit avec plusieurs républiques grecques.

---

1 Cornélius, *in Chabr*. c. 3. — 2 Plut. *in Artaxerx*. met, par cette expression, sur la même ligne d'obéissance et de service, Pharnabaze et Iphicrate : il a raison.

Parmi ces dernières, on remarque Sparte, qui n'a pas pardonné à Artaxerxès de lui avoir enlevé la Messénie, et de lui avoir donné Thèbes pour rivale. Agésilas se rend en Egypte avec dix mille Grecs, pour aider Tachos en particulier, et soutenir la ligue en général. « Une dé-» fection si prodigieuse enlève à Artaxerxès la moitié de » ses revenus; ce qui lui en reste ne suffit pas pour les » frais de la guerre qu'il a à soutenir [1]. » La trahison le tire de ce pressant danger, et sauve la monarchie d'un naufrage qui semble inévitable. Oronte, nommé généralissime des rebelles, livre leurs chefs et leur argent à Artaxerxès. L'entreprise échoue, ou plutôt est ajournée de quelques années. Les provinces rentrent momentanément dans l'obéissance, à l'exception de l'Égypte. Dans cette contrée, Agésilas se venge des mépris de Tachos, en le privant de l'autorité, et en la donnant à Nectanébis. Il défend ce nouveau souverain contre les attaques de Tachos, devenu l'agent des Perses, et contre les prétentions d'un autre concurrent. Après avoir affermi Nectanébis [2], il part chargé de richesses qu'il compte livrer à sa patrie, pour rétablir sa suprématie en Grèce; mais il est jeté par la tempête sur une côte déserte de Libye, et y meurt en aventurier, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, 362.

VI. *Mort d'Artaxerxès; Ochus lui succède*, 362. — Artaxerxès meurt avant le renouvellement des révoltes récemment comprimées. A peine il a prononcé la condamnation de son fils aîné, Darius, conjuré contre son autorité et contre sa vie, qu'il voit Ochus se frayer un chemin au trône par l'assassinat de deux de ses frères. Le roi succombe à ce dernier chagrin, 362. Ochus lui succède, et les moyens employés par lui pour affermir la couronne sur sa tête sont dignes de ceux dont il a usé pour se la procurer : il ordonne de massacrer les membres de la famille royale, au nombre de plus de cent cinquante.

---

1 Diodore, liv. xv, p. 398, *de Rhod.* — 2 Plut. *in Agesil.* et Diodore, p. 400, 401, diffèrent dans plusieurs points de ce récit.

VII. *Révolte d'Artabaze, de l'île de Cypre, de la Phénicie, de l'Égypte.*— Le règne d'Ochus présente absolument les mêmes caractères que celui d'Artaxerxès. Au dedans des révoltes; au dehors la suprématie sur les Grecs, qui, à peine sortis de la rivalité entre Thèbes et Sparte, se jettent dans la guerre Sociale, dans la guerre Sacrée; sur les Grecs, dont une poignée fait trembler la Perse entière, quand ils peuvent poser un moment les armes dont ils se frappent les uns les autres.

358.— La quatrième année du règne d'Ochus, Artabaze, satrape d'Ionie, se révolte contre lui, tandis que Chio, Cos, Rhodes, Byzance, indignées des exactions des Athéniens, se soulèvent de leur côté contre ces maîtres impérieux. Artabaze obtient successivement l'appui du général athénien Charès, et un secours de cinq mille Thébains. Il remporte trois victoires sur les lieutenans d'Ochus, et dans l'une de ces actions il taille en pièces jusqu'à soixante-dix mille ennemis. Dès qu'il est abandonné par les Athéniens et par les Thébains, il succombe et se sauve en Macédoine. Ochus avait acheté la retraite des Thébains. Il obtint celle des Athéniens : il obtint encore la renonciation à leur souveraineté sur Chio, Cos, Rhodes et Byzance, en les menaçant d'unir ses flottes à celle des alliés. Mais quelle valeur auraient eu ses menaces, si ces mêmes alliés n'avaient été armés contre Athènes?

L'an 354, la rapacité des satrapes, le mépris pour l'autorité d'Ochus, poussent à la révolte la Phénicie et les neuf petits rois de l'île de Cypre. Tous ensemble s'unissent avec les Égyptiens, et renouvellent le soulèvement des provinces maritimes, arrivé la dernière année du règne d'Artaxerxès. Ochus somme les Grecs de lui fournir des auxiliaires; ils obéissent : huit mille d'entre eux, commandés par Phocion, réduisent l'île de Cypre. Dix mille autres viennent joindre Ochus sur les frontières de la Phénicie; ils sont partis presque tous d'Argos et de Thèbes. Les Athéniens et les Spartiates *s'excusent* sur

leur épuisement de ne pas prendre part à ce dernier secours fourni à Ochus. La trahison de Mentor amène la prise et la destruction de Sidon; la ruine de Sidon épouvante la Phénicie et amène sa soumission. En Égypte, les Grecs donnent la victoire à Ochus, dans la bataille livrée à Nectanébis II, près de Peluse. Leur valeur rend aux Perses l'importante province d'Égypte : leurs dissensions et leurs folies, qui les ont conduits en Orient, rétablissent dans son intégrité et ses limites un empire ennemi. Ochus passe les seize dernières années de son règne, 354-338, dans un repos forcé. Mentor et Bagoas le tiennent dans une dépendance complète, ne lui laissent que le nom et le faste d'un roi, se partagent son autorité et l'empire. Mentor commande dans l'Asie mineure, Bagoas dans la haute Asie. Cet état dure jusqu'à ce qu'il plaise à Bagoas d'empoisonner son maître; soit qu'il vît son crédit décliner, soit qu'il voulût venger les Égyptiens, ses compatriotes, des cruautés, des exactions, des insultes à leur culte, qu'Ochus leur avait prodiguées, à l'exemple de Cambyse.

VIII. *Règne d'Arsès; avénement de Darius Codoman.* — Bagoas tue tous les fils d'Ochus, 338, à l'exception du plus jeune, Arsès, sous le nom duquel il espère continuer son règne. Mais s'apercevant que ce jeune prince cherchait à sortir de tutelle, il le massacre avec le reste de sa famille, et place sur le trône Darius Codoman, 336, la même année qu'Alexandre succède à son père Philippe.

IX. *État respectif de la Perse et de la Grèce.* — Vaincus à Marathon, à Salamine, à Platée et à Mycale; vaincus à l'Eurymédon et en Cilicie; vaincus par les dix mille et par Agésilas; vaincus en dernier lieu par les Athéniens et par les Thébains; les Perses, auxquels les Grecs avaient prouvé si souvent qu'ils étaient faits pour leur obéir; les Perses, plus faibles que Sparte, qu'Athènes et que Thèbes, chacune en particulier, commandaient pourtant à Sparte, à Athènes, à Thèbes à la fois.

Cette monstruosité politique avait sa cause dans les dissensions et les guerres civiles des Grecs. Les Grecs ne pouvaient se soustraire au joug des Perses, et plus tard éviter celui de tout autre voisin ambitieux et puissant, tant que dureraient les principes de leur désunion dont il importe de se rendre compte.

On peut les réduire à quatre principaux : 1° la haine antique et réciproque des deux races dorique et ionique, la différence de leur caractère, de leur génie, de leurs mœurs, de leur gouvernement démocratique et aristocratique. 2° La prétention de trente petites républiques et d'une foule d'autres cités secondaires dont la Grèce était couverte, de rester entièrement libres dans leurs décisions et dans l'emploi de leurs forces militaires, entièrement indépendantes de tout chef et de toute direction suprême : de cette prétention étaient nées les révoltes continuelles des villes du second ordre contre leurs capitales. L'Achaïe seule avait connu et pratiqué le gouvernement fédératif. Cet excellent gouvernement n'avait jamais été propagé dans les contrées voisines : l'on n'avait tenté qu'un moment de l'étendre à la Grèce entière ; le conseil amphictyonique, demeuré sans autorité, avait trompé les espérances des amis sincères de leur pays. 3° L'ambition, la rivalité, l'insuffisance de forces des trois républiques principales, Sparte, Athènes, Thèbes, dont aucune, ne réunissant ou ne retenant les finances, la puissance maritime et continentale, n'avait pu garder non plus le commandement qu'elle avait acquis momentanément. 4° Le despotisme de Sparte et d'Athènes, qui, arrachant à leurs alliés leurs gouvernemens, leurs terres, leurs trésors, violant leur liberté politique et leur liberté civile, n'avaient jamais obtenu de la masse des Grecs, par l'affection et le sentiment du bien-être, l'obéissance qu'elles étaient incapables d'exiger long-temps par la force.

Il fallait qu'une main à la fois plus puissante et moins despotique que la leur, les privât elles-mêmes, et privât toutes les républiques de l'excès de leur indépendance, en leur laissant une juste liberté ; les réunit dans une grande confédération hellénique, renversât ensuite avec leurs forces concentrées et réunies la monarchie de ces Perses, leurs ennemis de tout temps, maintenant leurs maîtres. Philippe fit la première partie de ce grand ouvrage, Alexandre la seconde.

§ II. *Histoire de la Sicile depuis l'expédition des Athéniens jusqu'à l'usurpation d'Agathocles*, 413-317 [1].

I. *Agrigente.* — Agrigente n'avait pris aucune part à la guerre contre les Athéniens, 415-413. Dans l'invasion que les Carthaginois firent en Sicile l'an 405, elle fut prise et détruite. Elle se releva lentement de ce désastre, et jamais entièrement. Vers l'an 340, Timoléon lui rendit une partie de son ancienne prospérité. Elle recouvra alors assez de forces pour se mettre à la tête des villes liguées contre Agathocles ; mais elle fut vaincue.

[1] Pour ce § 2, Diodore, l. XIII ; l. XIV, p. 239-243, 245-248, 267-297, 304-307, 312-321 ; l. XV, p. 331-333, 336-340, 384, 385 ; l. XVI, p. 410-432, 459-474, *de Rhod.* Plutarq. *in Dione* et *Timol.* Cornélius, *in Dione* et *Timol.*

II. *Syracuse, les autres villes siciliennes, les Carthaginois, depuis l'expédition des Athéniens jusqu'au règne de Denys l'Ancien.* — Après la destruction de la flotte et de l'armée athéniennes, Syracuse s'élève au plus haut degré de puissance, 413. L'année suivante, 412, Dioclès réforme la constitution de cette république; il promulgue des lois, la plupart relatives aux délits, et protectrices de la liberté civile : ces lois sont adoptées par un grand nombre d'autres villes siciliennes.

Les démêlés de Sélinonte et d'Égeste, 410, changent la face des affaires de la Sicile, parce que les Égestains implorent l'assistance des Carthaginois, et ouvrent une large carrière à l'ambition de ces étrangers. Sous la conduite d'Annibal, fils de Giscon, les Carthaginois s'emparent d'Himère et de Sélinonte, en 409; d'Agrigente, qu'ils détruisent, en 406. Leurs rapides progrès excitent, à Syracuse, de nouvelles discordes et des dissensions, dont se prévaut l'artificieux Denys pour s'élever d'abord au commandement de l'armée, et ensuite au pouvoir absolu, après la ruine de ses collègues, 405.

III. *Règne de Denys l'Ancien.*—Denys s'occupe simultanément de s'affermir à Syracuse, sans cesse révoltée contre son autorité ; de chasser les Carthaginois de la Sicile, et d'étendre la domination de Syracuse sur toute l'île; enfin, de conquérir les villes grecques de l'Italie méridionale, et de les annexer à son empire. Toutes ses actions se rapportent à ces trois projets.

Première guerre contre les Carthaginois; premier et second soulèvemens des Syracusains, 404. — Denys marche au secours de Géla, assiégée par Imilcon et les Carthaginois. Il est vaincu : Syracuse se révolte. Il entre dans la ville, égorge une partie des habitans, en exile d'autres, se fait des partisans, des affranchis et des étrangers. Imilcon, quoique vainqueur, recherche la paix, parce que la peste désole son armée : elle est conclue à condition que Carthage, outre le territoire qu'elle possédait, les conquêtes qu'elle y a ajoutées, obtiendra Géla

et Camarine. Denys partage les terres et les maisons de Syracuse à ses créatures. Une nouvelle sédition a lieu; elle est comprimée comme la première: le tyran affermit son autorité.

Conquêtes de Denys en Sicile ; seconde guerre contre Carthage, 403. — Denys, par la force des armes et par les traités, soumet Enna, Catane, Naxos, Léontium, Messine, 403-402. Il forme le dessein de chasser les Carthaginois de la Sicile, fait d'immenses préparatifs, recherche inutilement l'alliance de Rhégium, et obtient celle des Locriens. Pendant ce temps, Platon visite sa cour, encourt sa haine et échappe avec peine à la mort, 399-397. Denys déclare la guerre aux Carthaginois, et leur enlève toutes les villes siciliennes qui ont contracté alliance avec eux. Vaincu bientôt après sur terre et sur mer, il perd toutes ses conquêtes, et est assiégé par Imilcon dans Syracuse. La peste, et une sortie faite à propos, le débarrassent de l'armée ennemie, 396. Les Carthaginois perdent cent cinquante mille hommes; ils continuent cependant la guerre jusqu'en 392, et par le traité abandonnent seulement à Denys, Tauroménium et son territoire, 392.

Guerre contre les villes de la grande Grèce, 394-388. — La paix conclue avec les Carthaginois, 392, permet à Denys de tourner toutes ses forces contre les Grecs de l'Italie, qu'il avait attaqués dès l'an 394. Il s'empare de Locres, d'Hipponium, de Caulonia, en 389; fait alliance avec les Gaulois, qui avaient brûlé Rome, et en obtient des secours. Les Crotoniates lui opposent une vigoureuse résistance; mais après avoir exigé des habitans de Rhégium trois cents talens et soixante-dix vaisseaux, 388, il assiége et prend leur ville en 387 : il envoie diverses colonies dans la partie de l'Italie située sur la mer Adriatique, 385, désole l'Étrurie par une subite irruption, et pille les richesses du temple d'Agyla, 384.

Troisième et quatrième guerres contre les Carthaginois. — Denys veut profiter de ses succès en Italie, des

richesses qu'il a rapportées de ce pays, pour expulser les Carthaginois de la Sicile. Dans sa troisième guerre contre eux, 383, il éprouve une grande défaite, après avoir remporté une éclatante victoire, et n'obtient aucun résultat décisif; mais dans la quatrième, 368, il leur enlève Sélinonte, Entelle, Éryx. Quoique forcé de lever le siége de Lilybée, il touchait peut-être au moment de les chasser entièrement, quand il est empoisonné par son fils, 368. Sa mort, et les troubles qui la suivent, laissent un libre cours aux progrès des Carthaginois. Le nom de Denys et celui de tyran sont devenus justement synonymes. Mais on n'a pas rendu justice à son génie politique et militaire : au milieu des occupations innombrables dont il était surchargé, il trouva du temps pour cultiver la poésie, et ses vers ne furent pas toujours mauvais, puisque l'une de ses tragédies mérita d'être couronnée par les Athéniens.

IV. *Règne de Denys le Jeune; Dion, Callipe, Hipparinus.* — 368, Denys le Jeune succède à son père, sous la tutelle de Dion. Les conseils de Dion et du philosophe Platon, son ami, qui est appelé trois fois à Syracuse, ne peuvent changer le caractère de Denys, corrompu par son éducation. L'an 360, Denys exile Dion dans le Péloponèse, et peu après lui enlève sa femme Arète. Dion repasse du Péloponèse en Sicile, pendant le séjour de Denys en Italie, se rend maître de la ville de Syracuse, et ne lui laisse que la citadelle. Denys, de retour, sème la discorde entre les Syracusains et Dion, soulève Héraclide contre lui, et se retire à Locres avec ses trésors, 357 : il tyrannise cette ville pendant six ans. Dion est forcé de sortir de Syracuse. Les habitans, massacrés et pillés par les soldats de la citadelle, toujours au pouvoir de Denys, rappellent Dion. Il s'empare de la citadelle, et rétablit le gouvernement républicain. Mais bientôt il est assassiné par l'Athénien Callipe, 354 : celui-ci exerce le pouvoir pendant un an. Hipparinus, frère de Denys, chasse Callipe, 353, règne à son tour pendant deux ans,

353-351, et est remplacé lui-même par Nypsius, l'un des généraux du tyran. Denys profite des troubles dont Syracuse est agitée, met en fuite Nypsius avec quelques soldats étrangers, et ressaisit l'autorité, dix ans après qu'il a été contraint de l'abandonner, 347. En proie aux cruautés de Denys, trahis par Icétas, tyran de Léontium, dont ils ont imploré l'assistance, menacés par les Carthaginois, les Syracusains s'adressent à Corinthe leur mère-patrie. Les Corinthiens leur envoient Timoléon avec une faible armée, 345.

V. *Exploits et administration de Timoléon.* — Ce général donne promptement une nouvelle face aux affaires. Il défait Icétas et les Carthaginois; il contraint bientôt après Denys à livrer la citadelle, à abandonner la Sicile et à se retirer à Corinthe, où il mène une vie privée, 343. Timoléon rétablit le gouvernement républicain à Syracuse; détruit les tyrannies dans toutes les villes grecques de la Sicile; remet en vigueur les lois de Dioclès, en les réformant; affermit le gouvernement par une victoire remportée près de la Crimèse avec six mille soldats, sur soixante-dix mille Carthaginois, 340; repeuple la Sicile; rebâtit plusieurs de ses villes, et se démet ensuite de l'autorité. Il meurt en 337, au milieu du nouvel ordre de choses établi par lui, et des bénédictions d'un peuple entier, dont il a été le libérateur et le législateur. Dans un espace de vingt ans, 337-317, la tranquillité est troublée par les guerres de Syracuse avec Agrigente, et par l'usurpation de Sosistrate. A ce despote succède, en 317, un autre despote, Agathocles. La corruption profonde des Syracusains, leur haine pour toute magistrature répressive des désordres et des ambitions particulières, les ramènent invinciblement à la tyrannie.

A. P.

CHAPITRE XXXV.

CINQUIÈME ÉPOQUE.

Fondation d'un puissant empire en Macédoine et en Grèce par Philippe II, père d'Alexandre. Conquête de la monarchie des Perses par Alexandre. Réunion temporaire de la Macédoine, de la Grèce et de la Perse. (Espace de trente-sept ans, de 360 à 323.)

Histoire du royaume de Macédoine, depuis Caranus jusqu'à la mort de Perdiccas, 796-362. *Notions sur la Thrace.*

« La Macédoine (dit Montesquieu, *Grandeur des Romains*, chap. V) était presque entourée de montagnes inaccessibles; les peuples en étaient très-propres à la guerre, courageux, obéissans, industrieux, infatigables; et il fallait bien qu'ils tinssent ces qualités-là du climat, puisque encore aujourd'hui les hommes de ces contrées sont les meilleurs soldats de l'empire des Turcs. »

Cette contrée était bornée au couchant par l'Illyrie, au levant par la Thrace; elle avait au nord la Dardanie, et bordait au midi la Thessalie. Ses principaux fleuves étaient l'Axius, l'Haliacmon et le Strymon. Au nord, le mont Scardus la séparait de la Dardanie; le mont Rhodope la bornait au nord-est, l'Athos à l'orient; le mont Olympe l'environnait au couchant. Cette démarcation, généralement reçue, présente quelques erreurs plutôt remarquées que corrigées par les géographes modernes. Le cours des fleuves n'est pas déterminé avec une exac-

titude plus rigoureuse. On sait que l'intérieur de la Macédoine a été toujours à peu près inconnu[1].

La Macédoine, après qu'elle eut été agrandie par les conquêtes des successeurs de Caranus, renfermait plusieurs contrées, dont les principales sont connues sous les dénominations suivantes : la *Pæonie* ou *Pélagonie*, le *Deuriopus*, le *Lyncestis*, l'*Éordée*, l'*Émathie*, qui renfermait les villes d'*Édessa* ou d'* Æge* et *Pella;* la *Piérie*, qui renfermait *Pydna*, et la *Mygdonie*. Le royaume de Macédoine dut son origine à une colonie de Pélasges chassés de l'Histiæotide par les Cadméens, 1392. Ils s'établirent dans le Pinde sous le nom de *Macedones*, et s'étendirent successivement jusque dans la contrée appelée *Émathie*. Les mythologues et les historiens d'après eux disent que cette province fut appelée *Macédonie*, de *Macédon*, fils de Jupiter et de Thya. Les tribus diverses qui formèrent plus tard le royaume de Macédoine étaient primitivement au nombre de quinze. On n'a pas la suite des rois qui l'occupèrent depuis son origine jusqu'à Caranus. Un de ces princes, nommé *Pélagon* par Justin, fut père d'Astérapée qui, dans la guerre de Troie, paraît au rang des plus intrépides défenseurs du royaume de Priam.

796. *Caranus*[2], prince argien de la famille d'Hercule et onzième descendant de ce héros, ayant abandonné le Péloponèse pour obéir à la volonté d'un oracle, conduit une colonie nombreuse d'Argiens et de Grecs dans l'Illyrie, et passe ensuite au service d'un roi des Émathiens, qui était en guerre avec les Orestes. Ce prince, vainqueur de ses ennemis, récompense les services de Caranus en lui donnant la Macédoine, où il établit sa colo-

---

[1] *Voyez* Ptolémée, *Géographie de la Macédoine;* d'Anville, *Géographie ancienne;* et M. Pouqueville, *Voyage dans la Grèce*. La description de la Macédoine manque dans Strabon.

[2] Eusèbe et Le Syncelle nous ont transmis la liste des rois héraclides depuis Caranus jusqu'à Alexandre. *Voy.* à la fin de ce chapitre, le tableau dans lequel est indiqué le règne de chaque prince avec sa durée.

nie. Caranus substitue le nom d'*Æge* à celui d'*Édesse*, que portait la capitale de son petit royaume, à cause d'un troupeau de chèvres (αἶγες) qui l'avaient conduit dans cette ville. Depuis cette époque, l'image d'une chèvre fut toujours représentée sur les enseignes des Macédoniens. Caranus fait avec succès la guerre aux princes voisins, les dépouille de leurs états, les réunit sous sa loi et forme en corps de nation les peuples divers qui se partageaient la Macédoine. Son règne est de trente ans. *Cœnus*, son fils, et *Trymmas*, son petit-fils, règnent après lui, l'un vingt-huit, l'autre quarante-trois ans, sans événement remarquable.

695. *Perdiccas Ier* occupe le trône avec éclat pendant quarante-huit ans, l'affermit par de nouvelles victoires et, sur le point de mourir, marque à son fils Argée le lieu où doivent être enfermées ses cendres et celles de ses successeurs, pour que la couronne ne sorte pas de la famille des Héraclides. *Argée Ier*, *Philippe Ier* et *OEropas* portent successivement le sceptre depuis 647 jusqu'en 556 ans avant Jésus-Christ. Les Illyriens et les Thraces, toujours en guerre avec les Macédoniens depuis Caranus, envahissent leur territoire pendant la minorité d'OEropas. Ils obtiennent d'abord des succès; mais les soldats macédoniens, brûlant de venger leur défaite, placent dans leurs rangs, pour enflammer leur courage, le jeune prince encore au berceau, et se jettent sur les Illyriens qu'ils mettent en fuite. *Alcétas* règne dix-huit ans et transmet le trône à *Amyntas Ier*, 538, qui s'illustre par ses vertus. Sous son règne, la Macédoine est menacée de devenir tributaire de Darius; elle aurait été entièrement subjuguée par ses armes, sans la révolte de l'Ionie et la guerre qu'elle entraîna contre les Grecs. Après avoir échoué contre les Scythes, Darius, fils d'Hystaspe, avait fait, par ses lieutenans, la conquête d'une partie de la Thrace et de la Pæonie. Les habitans de la Pæonie, surpris par Mégabaze, avaient été arrachés à leurs villes et étaient allés peupler celles des Perses en Asie. Darius portant

alors ses vues sur la Macédoine, fait demander la terre et l'eau à Amyntas par des ambassadeurs qui sont mis à mort par Alexandre, fils de ce prince. Le Perse Bubarès, chargé du soin de s'informer de ce meurtre, se laisse gagner par *Alexandre Ier*, épouse sa sœur et parvient à apaiser le courroux de Darius. La médiation habile de Bubarès prévient la guerre que les Macédoniens avaient à redouter, et procure à leur roi l'alliance de Xerxès, qui agrandit son royaume de tout le pays renfermé entre le mont Olympe et le mont Hœmus. Le fils d'Amyntas, forcé de subir une alliance qui l'arme contre les Grecs, se ménage leur amitié en leur donnant des avis utiles pendant la guerre. Il combat ensuite pour tous les prix qui se disputent dans les plaines d'Olympie, et fait reconnaître son origine grecque par les juges chargés de présider aux jeux qui s'y célébraient. *Perdiccas II* lui succède, règne vingt-trois ans et laisse la couronne à son fils *Archélaüs Ier*, qui attire à sa cour le poète Euripide. Le règne d'*Oreste* n'est que de trois ans. Ce prince est assassiné par *Archélaüs II*, qui usurpe pendant quatre ans le royaume de Macédoine. Son successeur, *Amyntas II*, ne règne qu'un an et est détrôné par les Lacédémoniens. *Pausanias*, *Amyntas III* et *Argée II* ne restent maîtres du sceptre que pendant neuf ans. Le dernier le transmet à *Amyntas IV*. Amyntas soutient des guerres considérables contre les Illyriens et les Olynthiens, et y trouve moins de périls que dans son propre palais. Sa femme Eurydice conspire contre ses jours et veut, par un double crime, donner son trône et sa main à l'époux de sa fille Euryone. Amyntas, délivré de cette conspiration domestique, meurt tranquillement, après avoir gouverné la Macédoine pendant dix-huit ans.

370. Cette contrée, depuis la mort d'Amyntas jusqu'au règne de Philippe, père d'Alexandre, est déchirée par les discordes civiles et est en proie aux ravages des Illyriens, des Thraces et de tous les peuples voisins qu'enhardit le gouvernement faible et anarchique des Macé-

doniens. Dès qu'*Alexandre II* est monté sur le trône, il achète la paix des Illyriens et leur donne en otage le plus jeune de ses frères, Philippe. Mais l'ambition criminelle de sa mère ne le laisse pas long-temps jouir d'un repos qu'il eut bientôt compromis par l'imprudence de sa politique. Il perd la vie par la trahison d'Eurydice. Ses deux frères, encore dans la minorité, ne peuvent défendre leur couronne contre *Pausanias*, que soutiennent les Thraces et un corps de mercenaires grecs. Eurydice, privée du fruit de son nouveau crime, implore la protection d'Iphicrate, qui vient de faire pour Athènes, sa patrie, la conquête d'Amphipolis. Le général athénien ravit à Pausanias le sceptre qu'il a usurpé, le rend aux fils d'Amyntas et les place sous la tutelle de *Ptolémée*, surnommé Aloritanus, leur frère naturel. Les désordres et les crimes qui souillaient la cour de Macédoine encouragent l'ambition de Ptolémée, qui essaie d'usurper la couronne. Les Thébains prennent la place des Athéniens et règlent deux fois, par la médiation de Pélopidas, les affaires de cette contrée. *Perdiccas III* obtient le trône auquel l'appelle sa naissance; mais il est défait et tué dans une bataille contre les Illyriens. Sa mort plonge la Macédoine dans une affreuse anarchie, qui ne cesse qu'à l'arrivée de Philippe, que Pélopidas avait emmené en otage à Thèbes, et qui, dans l'espace de quelques années, pacifie la Macédoine, dompte les Thraces et les Illyriens, enchaîne les Grecs par sa politique et par ses victoires, et prépare l'expédition qui doit entraîner la chute du trône de Cyrus, 369-363.

Notions sur la Thrace. — Le royaume de Thrace est plus ancien que celui de Macédoine; on le trouve formé avant la guerre de Troie. Plutarque nous a transmis le nom du prince qui régnait sur la Thrace lors de l'expédition des Grecs contre la ville de Priam; il se nommait *Poltys*. Les Troyens et les Grecs lui envoyèrent à la fois des ambassadeurs pour obtenir son alliance. On trouve dans des temps postérieurs d'autres rois de cette contrée.

Autant qu'on peut le conjecturer d'après les passages isolés des historiens de l'antiquité, la Thrace n'était pas soumise à un gouvernement régulier; elle était partagée entre plusieurs rois. Le pays était sauvage et n'avait quelque fertilité que dans le voisinage de la mer. Il était habité par des tribus adonnées au brigandage. Les Macédoniens et les Thraces ont été constamment en guerre pour la possession des contrées qui touchaient à leurs limites respectives. Les Athéniens, les Lacédémoniens, les Perses et Philippe ont fait successivement des conquêtes importantes dans la Thrace; mais cette contrée n'a jamais été subjuguée en entier; et jusqu'au règne de Claude elle est restée indépendante de toute domination étrangère. Elle s'étendait depuis la Macédoine, le long de la mer Égée et de la Propontide, jusqu'au Pont-Euxin. Le mont Hœmus la séparait au nord de la Mœsie. Le mont Rhodope l'enveloppait vers le couchant.

C.

Rois de Macédoine, depuis Caranus jusqu'à Alexandre le Grand.

D'APRÈS EUSÈBE.					D'APRÈS LE SYNCELLE.				
				Ann. av. J.-C.					Ann. av. J.-C.
Caranus	règne	30	ans	799	Caranus	règne	30	ans	791
Coenus.		28	—	769	Coenus.		28	—	761
Tyrimmas.		43	—	741	Tyrimmas		45	—	733
Perdiccas I.		48	—	698	Perdiccas I.		48	—	688
Argeus I.		38	—	550	Argeus.		32	—	640
Philippus I.		33	—	612	Philippus I.		37	—	608
Ajeropas.		20	—	579	Ajeropas.		23	—	571
Alcétas.		18	—	559	Alcétas.		28	—	548
Amyntas I.		42	—	541	Amyntas I.		42	—	520
Alexander I. . . .		44	—	499	Alexander I. . . .		44	—	478
Perdiccas II. . . .		23	—	455	Perdiccas II. . . .		23	—	434
Archelaüs I.		24	—	432	Archelaüs I.		14	—	411
Orestes.		3	—	408	Orestes.		3	—	397
Archelaüs II. . . .		4	—	405	Archelaüs II. . . .		4	—	394
Amyntas II.		1	—	401	Amyntas II.		1	—	390
Pausanias.		1	—	400	Pausanias.		1	—	389
Amyntas III. . . .		6	—	399	Amyntas III. . . .		5	—	388
Argeus II.		2	—	393	Argeus II.		2	—	383
Amyntas IV. . . .		18	—	391	Amyntas IV. . . .		12	—	381
Alexander II. . . .		1	—	373	Alexander II. . . .		1	—	369
Ptolemæus Aloritanus.		3	—	372	Ptolomæus.		3	—	368
Perdiccas III. . . .		6	—	369	Perdiccas III. . . .		6	—	365
Philippus II. . . .		27	—	363	Philippus II. . . .		23	—	359
Alexander III. . .		12	—	336	Alexander III. . .		12	—	336
Durée depuis Caranus jusqu'à Alexandre. . . . 475 ans.					*Id.* . . . . 467 ans.				

D'après le tableau que nous venons de présenter, il se serait écoulé 475 ans, suivant Eusèbe, et 467 ans seulement suivant Le Syncelle, depuis le règne de Caranus jusqu'à la mort d'Alexandre. La différence que présentent les deux chronologistes est peu importante; elle n'est que de huit ans, et on peut même la réduire à 5 ou à 6 en tenant compte de l'erreur évidente d'Eusèbe, relativement au règne de Philippe. Aucun historien n'a dit que le règne de ce prince ait été de 27 ans. Il est plus vrai de dire qu'il ne fût que de 24 ou de 23 ans et quelques mois, ce qui retrancherait 3 ans à la durée du royaume de Macédoine, d'après Eusèbe : elle serait alors réduite à 472 ans. C'est ce calcul que nous avons adopté pour la chronologie des rois de Macédoine, en faisant commencer le règne de Caranus en 796 au lieu de 799 av. J.-C. Il est plus difficile de rendre compte des différences qui se trouvent entre la durée du règne de

quelques princes d'après les mêmes chronologistes; comme il ne nous convient pas de nous appesantir sur ces difficultés de detail, nous nous contenterons d'observer que quelques événemens historiques, dont la certitude n'est pas contestée, viennent à l'appui de la chronologie que nous avons présentée. Ainsi l'anarchie de la Macédoine, après la mort d'Amyntas IV, 373, est suivie des expéditions de Pélopidas dans cette contrée, que nous avons dû placer vers 370; l'expédition de Xerxès en Grèce, qui a lieu de 485 à 479, nous fait connaître Alexandre Ier, qui régnait alors sur la Macédoine, et dont le règne est placé de 499 à 455 ans avant J.-C. Justin et Hérodote parlent de la tentative faite par Darius pour réduire la Macédoine, après son expédition de Scythie qui eut lieu vers 506 ou 505. Les deux historiens affirment que cette tentative fut faite dans les dernières années d'Amyntas Ier. D'après la chronologie d'Eusèbe que nous avons suivie, Amyntas meurt en 499, et la certitude de sa mort, arrivée à cette époque, se trouve ainsi confirmée par Justin et Hérodote. Nous pourrions ajouter d'autres observations sur cette partie critique de l'histoire de Macédoine; mais nous les bornerons là, pour ne pas donner trop d'étendue à ce qui est en quelque sorte hors de l'enseignement élémentaire.

C.

CHAPITRE XXXVI.

PUISSANCE DE LA MACÉDOINE.

Histoire de la Macédoine et de la Grèce, depuis l'avénement de Philippe II au trône, jusqu'au moment où il essaie de se rendre maître du passage des Thermopyles, 360-352.

I. *Premiers succès de Philippe; ses conquêtes en Thrace, en Illyrie; ses rapports avec les Athéniens et les Olynthiens,* 360-356. — En 360 le royaume de Macédoine était dans la situation la plus déplorable. Les fils d'Amyntas IV avaient péri ou par le fer des conspirateurs ou par celui des ennemis extérieurs. Quatre mille Macédoniens avaient été taillés en pièces par les Illyriens;

le reste de l'armée était tellement abattu par cette défaite, qu'il n'était plus possible de continuer la guerre. Les Pœoniens, devenus insolens par le désastre des Macédoniens, ravageaient leur territoire, et les Illyriens faisaient de nouveaux préparatifs pour consommer leur ruine. La guerre civile aggravait les malheurs de la guerre étrangère. Pausanias, prince de la famille royale, aspirait au trône et était soutenu par les Thraces. Argée, qui l'avait occupé après la mort d'Amyntas, le réclamait les armes à la main, et avait mis dans ses intérêts les Athéniens, qui lui fournissaient une flotte et trois mille hommes de troupes. Un prince, âgé de vingt-trois ans, captif dans une ville de la Grèce, ose affronter tant de périls; mais ce prince est Philippe, formé par les leçons et les exemples d'Epaminondas, le plus grand homme de la Grèce.

360. A la nouvelle de la mort de Perdiccas, *Philippe II*, qui était en otage à Thèbes, trompe la surveillance de ses gardiens, abandonne secrètement la ville et se rend en Macédoine. Chargé d'abord de la tutelle d'Amyntas, son neveu, il travaille à défendre le trône qui lui est bientôt déféré. Il lève des troupes qu'il assujétit à une discipline sévère, forme la phalange et institue le corps des *compagnons*, qui a donné tant de grands capitaines à la Macédoine. Il enlève aux Athéniens la ville d'Amphipolis en la déclarant libre, désarme les Pœoniens, en gagnant leurs chefs par des présens, et éloigne de la Macédoine Pausanias, en s'attachant de la même manière le roi des Thraces qui était son appui. Argée, avec les soldats d'Athènes, se présente devant Æge et veut se faire reconnaître roi par les habitans. Philippe repousse les efforts de son rival, le met en fuite et obtient pour lui l'alliance des Athéniens, en renonçant à tous ses droits sur Amphipolis. Il profite de la mort d'Agis, roi des Pœoniens, pour envahir leur territoire et les rendre tributaires de la Macédoine. Il porte ensuite la guerre en Illyrie, tue le roi Bardylis qui régnait depuis soixante ans avec gloire, fait

rentrer sous son obéissance toutes les villes que ce prince avait conquises sur les Macédoniens, et étend son royaume jusqu'au lac Lichnytis.

357. Philippe, vainqueur de ces nations voisines, médite la conquête d'Amphipolis, située sur le Strymon, pour unir la Macédoine à la mer. Les Olynthiens, intéressés au maintien de son indépendance, fournissent eux-mêmes des troupes à Philippe, et Athènes, occupée de la guerre Sociale, laisse ce prince emporter d'assaut une place qui doit le rendre maître des mines du mont Pangé et des bois de la Thrace. Il s'empare ensuite de Pydna dans la Piérie, et s'engage, pour obtenir l'alliance des Olynthiens, à conquérir et à leur abandonner Potidée. Il chasse de cette ville la garnison athénienne qu'il renvoie saine et sauve dans la Grèce, et abandonne aux Olynthiens Pydna et son territoire, ainsi qu'Anthémonte, ville de Macédoine. Il se dédommage de ces sacrifices par des conquêtes dans la Thrace, qui était alors sous la domination du roi Cotys. Il prend Crénides, colonie de Thasiens; il y établit une colonie de Macédoniens qui donnent à la ville le nom de *Philippes,* et fait exploiter ses mines qui lui rapportent par an 1,000 talens ou 6,000,000 de francs.

La tranquillité rétablie dans la Macédoine, et tant de succès obtenus dans l'espace de quelques années, pouvaient inspirer quelques alarmes aux Athéniens, dont il redoutait la puissance. Pour les dissiper, le prince ne pousse pas plus loin ses succès dans la Thrace. Il accorde sa protection aux Thessaliens qui l'implorent contre la tyrannie des meurtriers et des successeurs d'Alexandre de Phère. Il détruit leur pouvoir despotique : la reconnaissance des Thessaliens augmente ses richesses; ils lui abandonnent des revenus considérables, et lui ouvrent leurs ports sur le golfe Thermaïque. Philippe suspend ses projets politiques, pour célébrer son mariage avec Olympias, fille de Néoptolème, roi d'Épire. Le repos auquel il se condamne encourage ses ennemis, et tous les peuples qu'il a vaincus prennent à la fois les armes pour l'accabler. Un

de ses généraux, Parménion, va combattre et triomphe en Illyrie. La Pœonie et la Thrace sont en même temps réprimées par Philippe, et la naissance d'Alexandre vient mettre le comble à la prospérité de ce prince, 356. Mais son ambition n'est pas encore satisfaite : il veut asservir Olynthe et dominer dans la Grèce. Cet agrandissement, jusqu'alors au-dessus des forces des rois de Macédoine, exige de lui la politique la plus habile. Incapable de commettre une faute, quoiqu'il soit souillé de vices, il profite de toutes les circonstances favorables; il intervient dans les querelles des peuples auxquels il vend chèrement ses services, sait employer à propos l'activité ou l'inaction, et achète, avec les produits des mines de la Thrace, les orateurs les plus accrédités des villes de la Grèce. Leur influence empêche qu'il ne se forme entre elles une ligue générale pour renverser ses projets ambitieux.

Philippe, avec son génie, pouvait sans doute affermir son trône contre les prétentions rivales et étendre sa domination sur les contrées voisines; mais il fut en outre merveilleusement secondé par deux guerres qui occupèrent pendant treize ans les forces des Athéniens et des principaux états de la Grèce.

II. *Guerre Sociale,* 358-356.—Chio, Cos, Rhodes et Byzance, soutenues par Épaminondas, s'étaient affranchies en 368 du joug d'Athènes. Après la mort de ce grand homme, aucun Thébain ne s'était montré digne de suivre l'exécution des projets qu'il avait formés pour donner à Thèbes l'empire de la mer. Les Athéniens, qui n'avaient agi qu'en qualité d'auxiliaires dans la guerre entre Thèbes et Lacédémone, se trouvèrent en état d'aspirer à la suprématie qu'ils avaient perdue. Dans l'espace de quelques années, ils la rétablirent dans un grand nombre d'îles de la mer Égée, sur les côtes de la Thrace et de l'Asie; mais Charès, orateur passionné, citoyen turbulent, et général plus audacieux qu'habile, conseilla aux Athéniens d'abuser de la victoire. Il commit les exactions les plus tyranniques, repoussa la plainte par de nouvelles violences,

et força les états tributaires à avoir recours à la guerre, pour se soustraire au despotisme qui les accablait. Chio, Cos, Rhodes et Byzance se soulèvent et forment une ligue contre laquelle les Athéniens envoient Charès et Chabrias, avec des troupes de terre et de mer. Les deux généraux commencent la guerre par le siége de Chio. Chabrias, avec une partie de la flotte qu'il commande, force l'entrée du port, et aime mieux succomber avec gloire, que de proclamer par sa fuite le triomphe de ses ennemis. Ce premier événement de la guerre contribue à la rendre plus animée. Athènes donne soixante galères à Charès et un pareil nombre à Iphicrate et à Timothée. Les alliés, enorgueillis de leur succès, ravagent les îles d'Imbros et de Lemnos, et assiégent Samos. Les généraux d'Athènes se portent sur Byzance; les alliés, pour la secourir, abandonnent Samos. Une bataille générale semble inévitable. La prudence d'Iphicrate et de Timothée s'oppose à ce qu'elle ait lieu, dans la dispersion où se trouve leur flotte après une violente tempête. Charès les accuse de trahison et les fait condamner à Athènes. Chargé seul de la conduite de la guerre, il offre des secours à Artabaze, révolté contre Ochus, et en obtient à son tour des subsides considérables. Mais le roi de Perse, s'étant déclaré l'allié des villes rebelles, force les Athéniens à rompre avec Artabaze et les détermine à mettre fin à la guerre Sociale. Ils reconnaissent l'indépendance des cités maritimes après une lutte de trois ans, 356.

III. *Origine de la guerre Sacrée; premiers revers des Phocidiens,* 355-352. — Le conseil amphictyonique, qui fut presque toujours impuissant pour prévenir les guerres, sert l'inimitié des Thébains contre les Lacédémoniens et les Phocidiens, condamne ces deux peuples comme parjures et comme sacriléges, et donne lieu aux plus cruelles hostilités. Philomèle, un des principaux habitans de la Phocide, arme ses concitoyens contre l'autorité du conseil amphictyonique, trouve des secours à Sparte, défait les Locriens, s'empare de Delphes et ar-

rache des colonnes sacrées le décret que les Thébains ont obtenu contre sa patrie. La guerre devient alors générale dans la Grèce; presque tous les peuples y prennent part, et ne songent pas qu'ils rendent facile pour Philippe l'asservissement de la Grèce entière. Les Bœotiens, les Locriens, les Thessaliens, les Perrhèbes, les Doriens, les Dolopes, les Athamanes et quelques cités moins importantes prennent les armes pour maintenir l'autorité des Amphictyons. Les Phocidiens comptent pour alliés les Lacédémoniens, les Athéniens et plusieurs peuples du Péloponèse. Avec les trésors qu'il enlève au temple de Delphes, Philomèle soudoie dix mille mercenaires et soutient pendant deux ans la guerre contre les Thébains et les Locriens avec des succès balancés; mais il est vaincu dans les montagnes de la Phocide, et se donne la mort pour ne pas tomber entre les mains de ses ennemis, 353. Onomarque, son frère, lui succède, rassemble de nouvelles troupes, met la division parmi ses ennemis, confisque les biens des Phocidiens qui s'opposent à la guerre, se rend maître de Thronium, réduit les habitans d'Amphissa, ravage les terres des Doriens, pénètre dans la Bœotie, s'empare d'Orchomène et menace Chéronée; mais il est vaincu par les Thébains et réduit à prendre la fuite.

Les Athéniens, alors occupés des affaires de la Thrace et des entreprises de Philippe, ne portaient qu'un intérêt secondaire à la guerre Sacrée. Ils infestaient les côtes de la Macédoine; Philippe, ayant créé une marine, subjuguait les îles d'Imbros et de Lemnos, abordait sur la côte de Marathon, et enlevait aux Athéniens la galère Parélienne ou Sacrée. En Thrace, la mort de Cotys avait livré son royaume à l'anarchie; ses trois fils, qui s'étaient partagé son héritage, en étaient venus aux mains; un d'eux, Kersobleptes, pour échapper au joug des Macédoniens, avait abandonné la Chersonèse aux Athéniens. Sestos voulut échapper à leur domination, mais fut réduit par Charès, tandis que Philippe se rendait maître

de Méthone, détruisait ses fortifications et distribuait son territoire à ses soldats.

Phaylle envahissait la Thessalie dans le même temps qu'Onomarque son frère désolait la Bœotie, mais il y trouvait Philippe, auquel les villes, opprimées par la tyrannie de Lycophron, avaient déféré la protection que Pélopidas avait exercée quelques années auparavant. Philippe défait Phaylle et le rejette dans les montagnes de la Phocide. Onomarque accourt à son secours, oppose plus de résistance, fait éprouver quelque perte aux Macédoniens dans deux actions consécutives. L'année suivante, 352, son armée est taillée en pièces; Onomarque et six mille Phocidiens restent sur le champ de bataille, trois mille sont jetés à la mer comme sacriléges. Phaylle prend alors la direction générale de la guerre, qu'il poursuit avec énergie. Les Lacédémoniens, les Athéniens et les Achéens secondent ses efforts; les Thessaliens lui envoient deux mille hommes, malgré les derniers succès de Philippe. L'appât des richesses du temple de Delphes attire sous ses drapeaux des soldats de toutes les villes. Cependant les Bœotiens repoussent victorieusement la nouvelle invasion des Phocidiens, qui sont défaits trois fois, près d'Orchomène, du Céphisse et de Coronée. Phaylle succombe à une maladie cruelle; Phalécus, fils de Philomèle, et Mnaséas sont chargés de cette guerre funeste à tant de chefs : ils sont vaincus l'un et l'autre, et tués peu de temps après par les Bœotiens. Tant de désastres portent le découragement chez les Phocidiens, et semblent un châtiment du ciel aux yeux d'un peuple dont la superstition s'accroît dans l'infortune, 352. Dans le même temps, Philippe, sous prétexte de pénétrer dans la Phocide pour en châtier les habitans, essaie de s'emparer des Thermopyles. Des troupes athéniennes, que Nausiclès conduisait au secours des Phocidiens, rendent cette tentative inutile, qui dévoile à Démosthène les dangers dont l'ambition de ce prince menace sa patrie et la Grèce.

C.

CHAPITRE XXXVII.

Histoire de la Macédoine et de la Grèce, depuis la première attaque de Philippe contre la Grèce jusqu'à sa mort, 352-336.

Philippe ne règne sur la Macédoine que depuis huit ans, et déjà son royaume s'est agrandi d'une partie de la Thrace, de l'Illyrie, de la Pœonie, de la Piérie, des villes d'Amphipolis, de Pydna, de Méthone, des îles d'Imbros et de Lemnos. La Thessalie le reconnaît pour son protecteur, et la cavalerie de cette contrée, dont il a fortifié son armée, lui assure pour l'avenir les succès les plus importans. Il a créé une marine, et les Athéniens ont vu en tremblant les galères de ce prince insulter les ports de l'Attique. Le génie actif, la politique impénétrable de ce monarque ambitieux lui ont donné une puissance qui doit bientôt peser sur la Grèce, et qu'il s'étudie à dérober à ses regards.

Cependant il doit trouver dans Démosthène et dans Phocion des adversaires dignes des plus beaux temps de la Grèce. Leur éloquence, leur patriotisme et leurs vertus réveilleront quelque enthousiasme à Athènes. Mais Philippe a sur ses ennemis tous les avantages qui résultent d'un gouvernement monarchique sur une démocratie turbulente et divisée. La Grèce, pour être forte, devrait être unie. Mais des haines implacables animent toutes les cités les unes contre les autres; l'ambition bouleverse l'intérieur des villes; la corruption affaiblit le ressort du gouvernement. Les Grecs, en appelant Philippe dans leurs querelles civiles, lui fournissent les moyens de les subjuguer. Ainsi le roi de Macédoine réunit aux forces de son royaume, dont il dispose à son gré, celles de la contrée même sur laquelle il veut étendre son empire. Il déploie, dans l'exécution de ses projets, tant de constance, tant d'adresse, tant de talens divers, que quelques auteurs le placent au-dessus de son fils Alexandre. Philippe a rendu en effet facile la conquête de la Perse en enchaînant la Grèce par la terreur de ses armes, en renversant tous les obstacles qui fermaient aux Macédoniens le chemin de l'Asie, et en soumettant les contrées qui les séparaient de la monarchie du grand roi.

I. *Occupations pacifiques de Philippe; son invasion dans le Péloponèse; prise d'Olynthe,* 352-347. — Philippe, retiré à Pella, s'efforçait, par son inaction, de faire oublier aux Athéniens sa tentative contre le passage des Thermopyles. Il embellissait cette capitale de

monumens magnifiques, attirait à sa cour les artistes grecs les plus habiles, et prodiguait ses trésors dans les villes de la Grèce pour s'y faire des partisans. Il se rendait, pour un grand nombre de citoyens, le dépositaire des richesses qu'ils avaient enlevées au temple de Delphes : maître de leur fortune, il les attachait à sa cause et les trouvait plus dévoués à ses intérêts qu'à ceux de leur patrie. Après avoir trompé les Grecs par deux années d'un repos si utilement employé pour sa grandeur, il fait une expédition dans le Péloponèse, pour y jouer, à l'exemple d'Épaminondas, le rôle de protecteur de Mégalopolis. Archidamus, roi de Sparte, avait envahi son territoire. Les Sicyoniens, les Argiens et les Messéniens avaient marché à son secours. Plusieurs combats s'étaient livrés entre les deux partis; mais l'arrivée de Philippe avec sa flotte, le débarquement de ses troupes sur les côtes de la Laconie, et la prise de Trinasus, font craindre aux Lacédémoniens qu'ils n'aient à combattre une ligue plus redoutable que celle qu'avaient formée les deux héros de Thèbes. Ils demandent la paix à Philippe, et consentent à laisser libres les villes de Mantinée, de Mégalopolis et de Messène. Après cette expédition, le roi de Macédoine se rend dans la Thessalie, où il enlève Phère à Pitholaüs, qui s'y était établi à l'aide des Phocidiens. Il fait ensuite passer des troupes dans l'île d'Eubée, qu'il aurait enlevée aux Athéniens si ces derniers n'avaient confié à Phocion le soin de défendre cette possession importante. Les Macédoniens sont chassés de l'Eubée, et Philippe, pour réparer ce revers, porte ses armes dans l'Hellespont, où il s'empare des forts de Géra, de Stagire, patrie d'Aristote, de Myciberne et de Torone, 348. Il accuse Olynthe, qui dominait sur trente-deux villes de la péninsule de Pallène, d'avoir donné asile à des conspirateurs de la Macédoine, envahit son territoire sur un prétexte qui cache son ambition, défait deux fois les troupes qu'elle lui oppose et assiége ses murailles. Démosthène ne cesse d'exciter ses concitoyens à

défendre leur liberté contre Philippe; en vain sa prévoyance leur fait pressentir le danger d'abandonner la Thrace à sa domination; des secours tardifs ou mal dirigés ne peuvent sauver la république des Olynthiens. Euthycrates et Lasthènes lui ouvrent les portes de la ville : elle est détruite de fond en comble; et tous ses habitans, sans exception, chargés de chaînes, et vendus comme esclaves dans les principaux marchés de la Grèce, y font naître à la fois la terreur et l'indignation.

La prise d'Olynthe renouvelle les alarmes des Athéniens, et ne leur laisse plus de doute sur les projets de Philippe. Dès ce moment ils deviennent les alliés de tous les peuples avec lesquels ce prince est en guerre; ils envoient des ambassadeurs dans toutes les cités de la Grèce, et rendent des décrets terribles contre tout citoyen qui proposera de se soumettre à l'autorité d'un prince étranger; mais ces énergiques dispositions ne sauraient être durables, et sont bientôt modifiées par les événemens qui suivent.

II. *Fin de la guerre Sacrée; admission de Philippe dans le conseil amphictyonique,* 347-345. — Les Phocidiens et les Thébains continuaient toujours avec acharnement la guerre civile qui ensanglantait la Grèce; ils s'attaquaient dans les villes, en rase campagne, et s'affaiblissaient par des combats multipliés qui ne donnaient à aucun des deux partis une supériorité marquée. Cependant, les Thébains ayant perdu Orchomène, Chéronée et Corsies, s'adressent à Philippe pour obtenir son alliance. Ce prince ne leur envoie que les troupes nécessaires pour prolonger cette lutte opiniâtre. Les Athéniens, naguère si irrités contre Philippe, sont apaisés par la générosité de ce prince, et font succéder des décrets en faveur de la paix aux préparatifs de guerre. Dix ambassadeurs, parmi lesquels se font remarquer Eschine et Démosthène, se rendent en Macédoine, et proposent les bases d'un traité d'alliance, qui est ratifié quelques mois après. Les Phocidiens, découragés par leurs pertes passées, affaiblis

par leurs victoires et effrayés d'un désastre récent qu'ils attribuent au courroux des dieux, se placent de nouveau sous la protection d'Athènes et de Sparte. Mais Philippe, avec les troupes de la Thessalie, envahit la Locride, épouvante Phalœcus, chef des Phocidiens, qui consent à se retirer dans le Péloponèse, et termine sans de nouveaux combats la guerre Sacrée qui durait depuis dix ans, 345. Le conseil des Amphictyons, composé des députés des peuples tous dévoués à Philippe, lui donne les deux voix des Phocidiens, décrète que les murailles de leurs principales villes seront démolies, que les habitans seront dispersés dans des bourgades, et leur interdit l'entrée du temple de Delphes, jusqu'à ce qu'ils aient restitué les richesses dont il a été dépouillé par leur impiété. Philippe exécute avec rigueur le décret rendu contre les Phocidiens, brise leurs armes sacriléges et retourne en Macédoine, laissant dans la Grèce une haute opinion de son génie et de sa piété. Avant de rentrer dans son royaume, il s'assure du passage des Thermopyles en mettant une garnison dans Nicée, dans les villes de la Thessalie et de la Phocide. Il divise la Thessalie en quatre gouvernemens indépendans, à la tête desquels il place dix citoyens favorables à ses intérêts. Il force la même année Corinthe à abandonner la cause des Phocidiens, ses alliés, qu'elle soutient encore, et à accéder au traité de paix qui introduit les Macédoniens dans le conseil des Amphictyons.

Philippe, toujours occupé de projets utiles, purge la Macédoine des brigands qui l'infestaient et les établit dans l'île de Thasos; il punit les Illyriens des hostilités auxquelles ils se sont livrés pendant son absence, et pousse ses conquêtes au-delà du marais Lichnytis. Pendant cette expédition, les ambassadeurs d'Ochus, roi de Perse, arrivent à sa cour pour demander son amitié ou pour examiner de près une puissance qui, en asservissant tant de contrées en Europe, commençait à inspirer des alarmes en Asie.

III. *État d'Athènes ; Phocion et Démosthène ; diverses expéditions de Philippe,* 344-338.— Les événemens qui ont lieu dans les quatre années suivantes sont le prélude de la guerre ouverte que Philippe doit porter dans la Grèce ; les factions des villes, la corruption des orateurs et l'impossibilité de faire une ligue générale de tant d'états divisés, ne cessent de favoriser les progrès du monarque macédonien. Ses entreprises dans le Péloponèse, ses intrigues pour soulever l'île d'Eubée, les tyrans partout soudoyés, l'augmentation de sa marine, de nouvelles conquêtes faites dans la Thrace, en Épire, dans la Dardanie, sont pour Démosthène des signes certains d'une ambition redoutable pour sa patrie et pour la Grèce entière. Dans ses harangues il ne cesse de conseiller la guerre ; mais un citoyen animé d'un patriotisme aussi ardent, que recommande la vertu la plus austère, Phocion, plaide pour la paix, quoiqu'il commande et qu'il triomphe toujours pendant la guerre. Le peuple athénien, partagé entre ces deux avis différens, observe mal la paix que conseille Phocion, et fait avec faiblesse et sans suite la guerre qui paraît à Démosthène comme l'unique moyen de salut.

Philippe, tendant toujours au même but, soit dans la paix, soit dans la guerre, se porte de nouveau dans l'Hellespont, bat, près de Cardie, Diopithe, général athénien qui se disposait à en former le siége, et campe lui-même devant Périnthe, qui fournissait en grande partie à la subsistance de l'Attique. Les Périnthiens se défendent avec un courage désespéré au milieu des ruines de leurs murailles ; ils reçoivent des secours de Byzance, d'Ochus, roi de Perse, et repoussent les attaques des Macédoniens. Ces derniers réparent ce revers en se rendant maîtres de Sélymbrie, et assiégent Byzance. Charès secourt la place avec une flotte de quarante galères ; il est battu près de Chalcédoine par Amyntas, amiral de Philippe ; les Athéniens lui donnent pour successeur Phocion, qui sauve Byzance et porte ses ravages sur les côtes de la Thrace.

Philippe, pour effacer la honte de ce second revers, marche en Scythie, tue vingt mille hommes des troupes du roi Athias. Au retour de cette expédition il est attaqué par les Triballes, et n'est sauvé qu'avec peine d'un gros d'ennemis par le courage de son fils Alexandre.

IV. *Seconde guerre Sacrée; prise d'Élatée par Philippe; bataille de Chéronée; mort de Philippe,* 338-336. Dans le même temps, les intrigues d'Eschine préparaient pour Philippe un prétexte pour se mêler des affaires de la Grèce. Une nouvelle guerre Sacrée allait lui ouvrir l'entrée de la Bœotie et de l'Attique. Les Locriens d'Amphissa étaient déclarés sacriléges pour avoir labouré le champ Cirrhéen, consacré à Apollon depuis plus de deux siècles, et exclus par le conseil des Amphyctions du droit public et religieux de la Grèce. Eschine, alors revêtu de la charge de pylagore, fait donner à Philippe le soin d'exécuter la sentence contre les profanateurs d'Apollon. Le roi de Macédoine, suivi des députés de toutes les villes qui ont condamné les Locriens d'Amphissa, envahit leur territoire, démantèle leurs villes, y met des garnisons et surprend Élatée, qui le rend maître des passages de la Phocide et de la Bœotie, 338. A cette nouvelle, les Athéniens et les Thébains oublient leur rivalité pour ne s'occuper que du danger commun. Thèbes reçoit une garnison athénienne; leur armée confédérée, forte de trente mille hommes, commandée par des généraux inhabiles ou corrompus par l'or de Philippe, livre bataille aux Macédoniens et essuie une déroute complète près de Chéronée. Philippe, après une victoire qui le rend l'arbitre de la Grèce, se montre généreux envers les Athéniens, et renvoie leurs prisonniers sans rançon; mais plus sévère envers les Thébains, il bannit les partisans de la démocratie, donne l'autorité aux traîtres qui avaient été exilés et met une garnison dans la citadelle.

Philippe, pour se faire pardonner la victoire de Chéronée, fait proposer par ses partisans dans toutes les vil-

les, de diriger les forces de la Grèce contre la monarchie des Perses. Le conseil amphictyonique, assemblé à Corinthe, le nomme généralissime des Grecs; leur armée, sans y comprendre les Macédoniens, montait à deux cent mille hommes de pied et quinze mille hommes de cavalerie. Des états, qui pouvaient se défendre avec des forces aussi considérables, étaient amenés, par leurs dissensions, à subir le joug de trente mille Macédoniens. Philippe, de retour dans la Macédoine, répudie Olympias et épouse Cléopâtre, fille d'Attalus. Alexandre, irrité de l'outrage fait à sa mère, abandonne la cour et va demander aux Illyriens les moyens de venger Olympias; mais un officier des gardes de Philippe, Pausanias, prévient Alexandre dans ses projets de vengeance. Indigné de n'avoir pu obtenir justice contre le père de la nouvelle reine, il donne la mort à Philippe, en présence de toute la cour et au moment où la statue de ce prince était promenée en triomphe au milieu des statues des douze grands dieux. Philippe meurt à quarante-sept ans, après vingt-quatre ans de règne, laissant à son successeur un royaume affermi et agrandi par ses victoires, une armée nombreuse et aguerrie, et des généraux habitués à vaincre et dignes de marcher à des conquêtes plus importantes, 336 [1].

[1] Il y a quelque incertitude dans l'époque des nombreuses invasions que fait Philippe soit dans la Thrace, soit dans l'île d'Eubée. Son expédition dans le Péloponèse occupe dans quelques historiens une autre place que celle que nous lui avons donnée dans ce chapitre. Après avoir examiné les historiens de l'antiquité qui ont écrit l'histoire des Macédoniens, il nous a paru qu'il convenait de suivre, pour la suite des faits, l'ordre qu'a suivi Olivier dans son histoire de Philippe.

C.

CHAPITRE XXXVIII.

Histoire des Macédoniens, des Grecs et des Perses, depuis l'avénement d'Alexandre et de Darius, jusqu'à la destruction de la monarchie persane, 336-330.

On a jugé jusqu'à présent le commandement exercé en Grèce par Philippe et par Alexandre, sur les déclamations d'un orateur vendu à la Perse ; il est temps de le juger sur les dépositions unanimes des historiens. On a dit que la Grèce était libre avant Philippe et Alexandre, et qu'elle fut asservie par eux. Il est facile de prouver que ces deux assertions sont également fausses, en établissant par les faits l'état de la Grèce antérieurement à leurs règnes, et pendant leurs règnes.

§ I. — *État de la Grèce avant Philippe et Alexandre.*

Veut-on attacher la servitude de la Grèce à la suprématie exercée par l'un des états sur les nombreux états dont se composait le corps hellénique? alors il faut dater l'esclavage des Grecs, non pas du règne de Philippe et d'Alexandre, mais de la guerre Médique. En effet, dès cette dernière époque, ils reconnaissaient pour généralissimes les Spartiates Eurybiade et Pausanias. Le commandement passa tour à tour des Athéniens aux Spartiates après la prise de Byzance ; des Athéniens aux Spartiates après Ægos-Potamos ; des Spartiates aux Thébains après Leuctres ; mais subsista sans discontinuité dans l'intervalle écoulé entre la bataille des Thermopyles et celle de Mantinée. Les Macédoniens le prirent sortant des mains de ces peuples ; et une profonde ignorance de l'histoire grecque peut seule imputer à leur ambition d'avoir créé une suprématie jusqu'alors inconnue en Grèce.

Cette suprématie, ce commandement pouvaient se légitimer par l'usage qu'on en faisait. La première condition imposée à ceux qui l'exerçaient était de ne pas détourner à leur profit la force militaire et l'argent des confédérés, de ne pas les convertir à des projets d'agrandissement particulier, mais les appliquer à la défense commune, et à la destruction des rois de Perse. A partir de Darius, ces princes s'étaient fait une habitude et un système de conjurer contre l'indépendance des Grecs. « Ils avaient » envahi leur pays, insulté leur religion, brûlé leurs temples, réduit et » opprimé leurs colonies, excité et alimenté sans interruption ces ani- » mosités cruelles, qui avaient rempli toute la Grèce de séditions et de » sang [1]. » Tant d'outrages demandaient vengeance, et les chefs de la

[1] Isocrate, *Orat. ad Philipp.*

Grèce, quels qu'ils fussent, étaient chargés de la tirer des Perses. Le second devoir des dominateurs était de maintenir à chaque petit état grec ses propriétés publiques et particulières, son gouvernement intérieur, ses magistrats, ses lois, sa judicature, ses usages.

Voyons comment les Spartiates, les Athéniens, les Thébains remplirent les obligations attachées au commandement. Par le traité de Cimon, par l'expédition d'Agésilas, les Athéniens et les Spartiates travaillent à l'abaissement de la Perse, à l'indépendance de la Grèce. Mais au traité de Cimon, à l'expédition d'Agésilas, succède le traité d'Antalcidas, conclu par les Spartiates, souscrit par les Athéniens et par les Thébains, aux termes duquel les Grecs d'Asie deviennent pour cinquante ans, 388-338, les esclaves du grand roi, et les Grecs d'Europe, ses sujets. En effet, l'an 337, Dius d'Ephèse vient représenter avec une énergie touchante aux Grecs assemblés à Corinthe, les vexations et l'oppression que les colons asiatiques éprouvent journellement de l'avide cruauté des satrapes persans [1]. Dans les années 374 et 354, Artaxerxès et Ochus signifient insolemment aux Grecs d'Europe de terminer leurs différends, et de venir les aider contre leurs sujets révoltés : ils les contraignent à leur envoyer vingt mille hommes sous la conduite d'Iphicrate, huit mille sous les ordres de Phocion, quatorze mille commandés par le Thébain Lacratès, l'Argien Nicostrate, le Rhodien Mentor, pour soumettre l'Egypte et l'île de Chypre, dont les Grecs avaient intérêt à favoriser la révolte [2].

Voyons comment les Athéniens et les Spartiates usèrent de l'autorité, du commandement dans leurs rapports avec les états inférieurs, auxquels ils laissèrent le titre d'alliés par une sanglante dérision. Ils leur ôtèrent leurs gouvernemens particuliers, les Athéniens établissant la démocratie dans les cités aristocratiques; les Spartiates, par contre, soumettant toutes les républiques démocratiques à l'oligarchie des trente et des dix [3]. Ils leur envoyèrent tantôt d'Athènes, tantôt de Sparte, des garnisons et des despotes nommés gouverneurs et harmosts. Ils les arrachèrent à leurs juges naturels : les Athéniens les contraignirent à venir plaider à Athènes leurs causes civiles et criminelles pour les tenir à la fois dans la plus servile dépendance, et pour s'enrichir des frais occasionés par les procès; les Spartiates s'arrogèrent sur eux le droit de vie et de mort, et les condamnèrent au dernier supplice sans jugement [4]. Les Athéniens exigèrent d'eux une contribution annuelle élevée peu à peu jusqu'à six cents

---

1 Isocrat. *Orat. ad Philipp.* — 2 Plut. *in Artaxer.* Diodor., l. xv, p. 358; l. xvi, p. 440-445. — 3 Diodore, l. xiv, p. 244. « Lysandre ayant parcouru, selon l'ordre des éphores, » les villes soumises aux Lacédémoniens, avait établi dans toutes l'oligarchie, et soumis » même quelques-unes au gouvernement de dix hommes seulement. » Plut. *in Lysand.*

4 Xénophon, *de Republ. athen.* ch. 5. « Les Athéniens forcent leur alliés à venir par » mer chercher la justice à Athènes. » Xénophon donne, en une page que je ne puis transcrire, l'énumération de toutes les iniquités ruineuses auxquelles se trouvent exposés les alliés, par suite de la puissance judiciaire que se sont arrogée les Athéniens. Isocrate, *Panathen.* t. ii, p. 468. « Si on rapporte les procès qu'ont essuyés nos alliés devant notre » tribunal, est-il quelqu'un si dépourvu de sens, qui ne réponde que les Lacédémoniens » ont fait mourir plus de Grecs sans forme de jugement, qu'il n'y a eu de Grecs chez nous » cités en justice, depuis la fondation de la ville. » Idem, *de Pace.*

talens (3,300,000 fr.) avant la guerre du Péloponèse, et jusqu'à douze et treize cents talens dans le cours de cette guerre : le produit de ces tributs avait mis un moment dans leur trésor jusqu'à neuf mille sept cents talens [1] (au-delà de 53 millions). Les Spartiates, de leur côté, frappèrent les seuls Grecs d'Asie du tribut annuel de mille talents [2] (5,500,000 fr.). Thucydide nous apprend que les Athéniens dépensèrent trois mille sept cents talens à la construction des propylées de leur citadelle et au siége de Potidée. Aristote et Plutarque ajoutent que « Périclès » gagna le peuple en lui assignant un salaire pour assister au théâtre, » aux assemblées publiques, aux tribunaux, et en lui accordant des pen- » sions *faites aux dépens du trésor*, et d'autres largesses encore [3]. » Voilà à quels usages était employé le produit de ces contributions, qui réduisaient les alliés à la détresse et au désespoir. Quand ils essayèrent de rejeter un joug insupportable, ils furent punis de leur révolte par une expropriation et par une extermination tantôt partielle, tantôt générale; de sorte que la perte antérieure de leur liberté civile et politique ne fut plus qu'un prélude de leur ruine totale.

Les Athéniens étendirent ces atroces exécutions à Naxos, Thasos, Égine, l'Eubée, Samos, avant la guerre du Péloponèse; à Lesbos, Mélos, Scione pendant cette guerre. Voici, d'après Thucydide, leur compatriote, comment ils traitèrent les Scioniens : « Les Athéniens prirent Scione; ils » tuèrent les hommes en âge de porter les armes, réduisirent en esclavage » les enfans et les femmes, et donnèrent aux Platéens le territoire à cul- » tiver. » Les Spartiates, vainqueurs à Ægos-Potamos, renouvelèrent ces scènes de carnage et de destruction à Milet et dans la plupart des villes de l'Asie mineure, à Byzance, à Héraclée, chez les OEtéens [4]

Pour établir leur domination dans la Bœotie, les Thébains détruisirent Platée, Thespies, Orchomène : fidèles à l'exemple donné par les Spartiates et les Athéniens, « ils massacrèrent tous les Orchoméniens en âge » de porter les armes, et condamnèrent à l'esclavage les enfans et les » femmes. » Ils refusèrent constamment de retirer leurs garnisons de toutes les cités bœotiennes qu'ils prétendaient être de leur dépendance [5]. On peut juger par ces faits jusqu'à quel point les alliés auraient gagné à passer des lois d'Athènes et de Sparte sous celles de Thèbes, si cette dernière république était parvenue à établir plus pleinement sa suprématie, et à conserver le commandement qu'elle perdit à la mort d'Epaminondas.

L'an 377, peu après le traité d'Antalcidas, Athènes, qui avait intérêt alors à se montrer modérée pour rallier les Grecs à son drapeau, et combattre Lacédémone, traça le modèle d'une confédération dans laquelle devaient entrer toutes les villes avec des droits protecteurs de leur liberté politique et civile jusqu'alors foulées aux pieds. Au rapport de Diodore, « elle établit un conseil général dont les membres étaient les députés de

---

1 Thucyd. l. II, ch. 13. Plut. *in Arist*. p. 333. Andoc. *de Pace*, p. 24.

2 Diodor. l. XIV p. 241, *de Rhod*. « Les Spartiates imposèrent des tributs sur les » vaincus, et se firent un revenu annuel de plus de mille talens. »

3 Thucyd. l. II, c. 13. Arist. *de Republ*. l. II, c, 12. Plut. *in Pericl*. — 4 *Voy*. Thucyd. l. I, c. 117; l. II, c. 27; l. IV, c. 57; l. V, c. 32 et 116. Plut. *in Pericl*. et *in Lysand*. Diodor. l. XIV, p. 244, 266. — 5 Diodore, l. XV, p. 355, 362, 389.

» soixante-dix villes soulevées contre Sparte. On convint unanimement » que le conseil se tiendrait dans Athènes; que chaque ville, grande ou » petite, aurait une voix, ni plus ni moins, dans les délibérations; qu'elles » se gouverneraient toutes par leurs propres lois; que la présidence seu- » lement appartiendrait aux Athéniens [1]. » Mais à peine Athènes avec le concours de ces villes eut-elle rétabli en partie sa puissance, qu'elle revint à son ancien despotisme. La guerre sociale que lui firent Rhodes, Chio, Cos, Byzance, n'avait pas d'autre cause que ses exactions et ses hauteurs incorrigibles [2].

§ II. — *État de la Grèce sous Philippe et sous Alexandre.*

Nous avons prouvé que sous la domination despotique de Sparte et d'Athènes, la Grèce fut esclave, presque sans interruption, depuis la guerre Médique jusqu'à la guerre Sociale. Nous allons établir maintenant qu'elle trouva sous le commandement de Philippe et d'Alexandre tout ce qu'elle avait vainement demandé à ces deux républiques.

1° Les Athéniens et les Spartiates avaient constamment déshonoré leurs victoires par les massacres, l'esclavage, la confiscation : au rapport de Polybe, Philippe ne marqua la sienne que par des bienfaits. « Philippe, » qui défit les Athéniens à Chéronée, a moins fait par la force que par la » modération et la douceur; car, dans cette guerre, il ne vainquit par les » armes que ceux qui les avaient prises contre lui. Ce fut par sa douceur » et son équité qu'il subjugua les Athéniens et Athènes elle-même. Dans » la guerre, la colère ne l'emportait pas au-delà des bornes; il ne gardait » les armes que jusqu'à ce qu'il trouvât l'occasion de donner des mar- » ques de sa clémence et de sa bonté. De là vint qu'il rendit les prison- » niers sans rançon, qu'il eut soin des morts, qu'il fit porter par Antipater » leurs os à Athènes, et qu'il donna des habits à ceux qui s'en allaient. » Ce fut par cette sage et profonde politique qu'il fit à peu de frais une » conquête très-importante. Une telle grandeur d'âme étonna l'orgueil » des Athéniens, et, d'ennemis qu'ils étaient, ils devinrent ses alliés [3]. »

Alexandre détruisit Thèbes, mais en exerçant cette rigueur obéit-il à ses propres inspirations, ou céda-t-il à la nécessité et à une volonté plus forte que la sienne. C'est ce que nous apprendront les détails relatifs à cet événement. Les Thébains avaient égorgé les chefs de la garnison macédonienne. « Quand il fut sous leurs murs, il voulut leur donner le » temps du repentir, et fit publier à son de trompe une amnistie et une » sûreté entière pour tous ceux qui reviendraient à lui. » Ils ne répondirent à ses avances que par des insultes et par une sortie [4]. Après les avoir vaincus, « il fit assembler le conseil de la Grèce, auquel il laissa dé- » cider quel jugement on porterait de la ville de Thèbes. Quelques mem- » bres du conseil qui n'aimaient pas les Thébains, alléguèrent que ce » peuple avait toujours été partisan des Perses contre la Grèce; que dans » l'expédition de Xerxès ils avaient porté les armes à son service, et » qu'ils étaient le seul peuple de la Grèce aux ambassadeurs duquel les

[1] Diodor. l. xv, p. 346, 347, *de Rhod.* — [2] Diodor. l. xvi, p. 412, 424. Isocrat. *de Pace.* — [3] Polyb. l. v, c. 10. — [4] Diod. l. xvii, p. 493, *de Rhod.* Plutarq. *in Alexand.*

» rois de Perse fissent présenter des siéges d'honneur, en reconnaissance » des obligations qu'ils lui avaient. Par ces discours, ils aigrirent de telle » sorte les esprits contre eux, que l'assemblée décida qu'on raserait leur » ville, et qu'on vendrait le reste de ses habitans. Alexandre, conformé- » ment à ce décret, fit raser Thèbes, et imprima par cette exécution une » grande terreur à tous ceux qui se sépareraient du corps hellénique [1]. » Il promit aux Athéniens de donner asile aux fugitifs de Thèbes, et Plutarque ajoute « que dans la suite le malheur des Thébains lui causa de » cuisans repentirs, et que tous les Thébains échappés à cette défaite, » qui eurent affaire à lui et sollicitèrent quelque grâce, obtinrent sur-le- » champ ce qu'ils demandaient [2]. S'il ruina Thèbes, il releva Thespies, Platée, Orchomène, détruites antérieurement par les Thébains; en sorte qu'il réparait, sur un point de la Bœotie, les pertes qu'ils lui avaient fait essuyer sur un autre. Qu'on compare cette conduite avec celle des Athéniens et des Spartiates dans les pays révoltés, et qu'on juge.

2° Philippe et Alexandre ne chargèrent les Grecs d'aucun impôt. Philippe ne plaça de garnison que sur quatre points, en Acarnanie, aux Thermopyles, à Thèbes et à Corinthe. Alexandre souffrit que les Acarnaniens chassassent la garnison macédonienne, et leur rendit leur démocratie [3]. Ils laissèrent aux Grecs tout ce que les Spartiates et les Athéniens leur avaient arraché, leurs gouvernemens, leurs lois, leurs magistrats, leur judicature. En voici une preuve irrécusable tirée du décret original rendu par Philippe Arrhidée, fils de Philippe, frère et successeur d'Alexandre. « Les rois nos pères, ayant laissé l'exemple de leur bienveillance à l'égard » des villes de la Grèce, nous avons voulu nous y conformer, et mani- » fester à tout le monde la considération que nous avons nous-mêmes » pour elles. Notre dessein est de leur procurer une tranquillité parfaite, » et de *rendre à toutes la forme de gouvernement où Philippe notre » père les avait laissées*. Pendant notre absence et nos longues courses, » plusieurs ont éprouvé des mouvemens et des changemens fâcheux. » Notre dessein est de les rétablir dans leur ancienne forme de gouverne- » ment et d'entretenir la paix avec elles. Dans cette vue, nous renouve- » lons tous les actes qui ont été passés en leur *faveur par Philippe, » notre illustre père* [4]. »

3° Philippe et Alexandre établirent une véritable fédération hellénique sur le plan de celle que les Athéniens avaient organisée l'an 377, mais qu'ils avaient si promptement détruite comme contraire à leur despotisme. Dans ce nouveau système, les rois macédoniens furent chefs ou commandans des états composant le corps hellénique; mais chefs, et non pas maîtres. Les républiques perdirent le droit de guerre privée, la liberté illimitée de se déchirer entre elles, de s'affaiblir au point de devenir vassales et tributaires du roi de Perse, état auquel elles se trouvaient réduites depuis le traité d'Antalcidas. Mais elles conservèrent le droit d'envoyer à l'assemblée nationale des députés qui réglèrent l'emploi de leur force militaire, décidèrent de la paix et de la guerre, pro-

---

[1] Diod. l. XVII, p. 497, 498. Trog. Pomp. *apud Justin*. l. XI, c. 3. Plut. *in Alexand*. — [2] Plutarq. *in Alexand*. Diod. *ibid*. p. 499. Justin, *ibid*. c. 4. — [3] Diodore, l. XVII, p. 489, *de Rhod*. — [4] Diodore, l. XVIII, p. 631, 632.

noncèrent sur toutes les questions soit d'un intérêt général, soit d'un grand intérêt particulier. Nous venons de voir le conseil hellénique prononcer sur le sort de Thèbes. Ce fut une diète qui décréta l'expédition de Perse à la fin du règne de Philippe : ce fut une diète qui l'ordonna à la fin du règne d'Alexandre. Laissons parler Diodore de Sicile et Trogue Pompée; ils nous apprendront si Philippe après Chéronée, si Alexandre après la prise de Thèbes, se conduisirent en despotes ou en chefs de la Grèce demeurée libre; s'ils érigèrent leur volonté en loi suprême, ou s'ils se réduisirent au rôle d'exécuteurs de la volonté publique. « Philippe fit » semer la nouvelle qu'il voulait attaquer la Perse pour venger les Grecs, » et pour la punir des profanations qu'elle avait commises dans les temples de la Grèce. Il s'attira d'abord par ce projet la bienveillance des » villes grecques en général, et *fit proposer ensuite à chacune en particulier d'entrer en conférence avec lui pour l'intérêt commun de la nation*. Corinthe fut indiquée pour un rendez-vous si célèbre. Ce fut là » qu'il *proposa* publiquement le décret qu'il *désirait* si vivement obtenir. » *Choisi* lui-même pour commandant général de la Grèce, il fit les préparatifs convenables à une semblable entreprise. Ayant réglé pour chaque ville le nombre des soldats qu'il lui convenait de fournir, il retourna en Macédoine... Alexandre fit *convoquer en forme* l'assemblée » générale de Corinthe. Quand tous les députés furent arrivés, il les » *engagea* par des propos convenables à le nommer commandant général de la Grèce contre les Perses dont on avait à se plaindre. Revêtu » d'un titre si honorable, il revint en Macédoine [1]. » A chaque phrase et presque à chaque mot de ces deux passages, se manifeste le libre arbitre des Grecs. Selon Trogue Pompée, Philippe composa des députés de toutes les villes grecques un conseil général. Le roi et le conseil, de concert, organisèrent la Grèce sur un nouveau plan, établirent pour toutes les républiques la loi de la paix, et dressèrent l'état des contingens que chaque république fournirait dans le cas où la Grèce aurait à repousser une attaque étrangère, ou bien voudrait attaquer elle-même : le total des contingens s'éleva à 200,000 hommes d'infanterie et à 15,000 de cavalerie [2].

Les Ætoliens, les Lacédémoniens refusèrent d'entrer dans la ligue hellénique [3] : quelques autres peuples songèrent pendant plusieurs années à en sortir : leur ambition s'indignait de faire partie d'un corps où ils n'avaient pas le commandement. Cette disposition était dangereuse pour la Grèce en présence d'un ennemi tel que les Perses, et mortelle en face d'un ennemi tel que les Romains, comme le prouvera la suite des événemens. Alexandre laissa en Macédoine des forces suffisantes pour écraser les Lacédémoniens, quand ils voulurent attaquer le nouveau système les armes à la main. Il sut ensuite lui donner de nombreux partisans par un grand bienfait. Il proclama une amnistie générale, et permit par un décret, à tous les bannis pour opinion politique, de rentrer dans leur patrie. « Cette proclamation fut reçue avec des transports de joie aux jeux » Olympiques. Toute l'assemblée marqua sa reconnaissance par de grands

---

1 Diodore. l. XVI, p. 478, *de Rhod.*, et l. XVII, p. 489. — 2 Trog. Pomp. *apud. Justin*. l. IX, c. 5. — 3 *Idem*, l. IX, c. 6, et l. XXVIII, c. 2.

» applaudissemens, car il se trouva là plus de vingt mille de ces bannis [1]. »

En donnant quelque attention à ces divers détails, on verra que Philippe et Alexandre avaient établi en Grèce une fédération juste, générale, régulière, qui lui avait toujours manqué jusqu'alors, et dont l'absence avait causé dix guerres civiles avant d'amener l'asservissement à la Perse.

4° Avec l'armée dont la Grèce lui fournit une partie [2], avec les renforts qu'elle lui envoya à diverses reprises, dans le cours de son expédition, Alexandre renversa l'empire des Perses. Les 215,000 soldats dont la levée avait été organisée par Philippe, et qui pouvaient se doubler dans le cas d'un péril imminent, étaient suffisans pour repousser victorieusement l'attaque des Romains. Le salut et la gloire de la Grèce étaient à jamais assurés, si les circonstances permettaient à l'admirable ouvrage de Philippe et d'Alexandre de se consolider.

§ III. — *Etat de la Macédoine, de la Thrace, de l'Illyrie, de la Grèce, à la mort de Philippe II.*

A la mort de Philippe, les Grecs prétendent briser le pacte fédératif qui vient de les unir et reprendre le pouvoir de se déchirer. Une partie des Thraces et les Illyriens se révoltent. Les seigneurs macédoniens ont poussé le bras de l'assassin de Philippe : leur indocilité, leur ambition, leur esprit factieux, qui reparaîtront dans les conspirations d'Alexandre le Lynceste, de Philotas et d'Hermolaüs pendant la vie d'Alexandre; et, à sa mort, dans le partage de ses états et le massacre de sa famille, se signalent, à son avénement au trône, par une révolte. Attale, l'un d'eux, envoyé d'avance par Philippe en Asie, emploie l'armée dont ce prince lui a confié le commandement, à dépouiller son fils; il favorise les prétentions d'Amyntas, oncle d'Alexandre. Pendant qu'on lui dispute même sa couronne, Alexandre prend la résolution de maintenir la suprématie que lui a léguée son père sur les Thraces, sur les Illyriens, sur les Grecs, et d'exécuter ses projets de conquête contre la Perse.

I. *Avénement d'Alexandre au trône de Macédoine* [3]; *son expédition contre les Thraces, les Gètes et les Illyriens.* — 336. Alexandre, âgé de vingt ans, est reconnu

---

[1] Diod. l. XVIII, p. 592, 593.

[2] Alexandre avait dans son armée treize mille Grecs levés chez les alliés, huit mille volontaires, cinq mille soudoyés (Diodore, l. XVII, p. 500). Aussi le trophée élevé en mémoire de la victoire du Granique avait-il pour inscription : « Alexandre et tous les » Grecs, excepté les Lacédémoniens, ont enlevé ces dépouilles aux Perses. » La Grèce lui envoya de nombreux renforts à diverses reprises dans le cours de son expédition.

[3] Sources principales pour ce chapitre : Arrian, *Expéd. Alexand.* l. I-III. Diodor. Sic., l. XVII, p. 486-547, *de Rhodoman*. Plutarchus, *in Alexand.* Trogus Pompeius, *apud Justinum*, l. XI. Le roman de Q. Curtius n'est propre qu'à donner les idées les plus fausses sur le caractère et les projets d'Alexandre. Les erreurs géographiques se trouvent entassées dans son ouvrage, à côté des erreurs historiques, comme on peut s'en convaincre en comparant son l. VII, c. 3, avec le l. V, c. 103 d'Arrian, et le l. XV de Strabon.

Parmi les modernes : Montesquieu, *Esprit des lois*, l. X, c. 13. Sainte-Croix, *Examen critique des anc. hist. d'Alexandre.*

par un parti, et succède à son père Philippe II. Il se concilie la faveur du peuple, en accordant aux Macédoniens une entière immunité, et en ne les astreignant qu'à porter les armes. Il s'affermit encore sur le trône par la mort du conspirateur Attale, des assassins de son père, et de Caranus, fils de Philippe et d'une étrangère. Il est nommé d'abord, par le conseil des amphictyons assemblé aux Thermopyles, et ensuite par les députés des diverses républiques réunies à Corinthe, chef de la Grèce, et généralissime des Grecs contre les Perses. La même année 336, et quelques mois après l'avénement d'Alexandre, Darius Codoman reçoit le sceptre de Bagoas, meurtrier d'Ochus et d'Arsès.

Les Triballes, peuple de Mœsie vaincu par Philippe, et les peuplades des Thraces demeurées indépendantes de ce prince, prennent les armes contre son successeur; ils menacent de lui enlever les provinces tributaires de la Thrace. Alexandre défait les Thraces libres au passage du mont Hœmus; les Triballes et leur roi Syrmus, au-delà de ce mont; les Gètes, au-delà de l'Ister (Danube), qu'il traverse; il reçoit les présens et la soumission de Syrmus. Il se dirige ensuite à l'occident de la Macédoine contre les tribus illyriennes soulevées sous la conduite de Clitus, et de Glaucias, roi des Taulantiens. Il dissipe leur armée et rétablit la domination macédonienne sur les Illyriens, voisins de l'Adriatique. Dans ces deux guerres, il montre une rare prudence et ne donne rien au hasard : il ajoute à ses forces l'excellente cavalerie légère des Thraces-Agriens.

II. *Expédition d'Alexandre contre la Grèce révoltée*, 335.—Pendant son séjour en Illyrie, Démosthène, gagné, disent Justin et Diodore, par l'or de la Perse [1], forme contre la Macédoine une nouvelle ligue, dans laquelle

---

[1] Justin, l. xi, c. 2 : « *Alexandro nuntiatur Athenienses et Thebanos ab eo ad Persas de-* » *fecisse, auctoremque ejus defectionis*, magno auri pondere a Persis corruptum, *Demos-* » *thenem oratorem extitisse.* » Diodore de Sicile, l. xvii, p. 489. « Démosthène voulait » se disculper auprès du roi de Perse de la guerre qui se préparait contre lui : car on di- » sait qu'il avait reçu beaucoup d'argent de ce côté-là. »

entrent les Athéniens et les Thébains, à laquelle les Lacédémoniens et d'autres peuples grecs sont sur le point d'accéder. Alexandre fond sur la Grèce. En traversant la Thessalie, il obtient des habitans la disposition de leur cavalerie et de leurs trésors. Il accorde la paix aux supplications des Athéniens, et attend quelque temps sous les murs de Thèbes le repentir des Thébains. Leur brutale sortie le contraint à les assiéger. Leurs troupes vaincues et la ville prise, il refuse d'abord de la renverser. C'est le conseil, ce sont les députés de tous les peuples de la Grèce qui prononcent l'arrêt de Thèbes. Si Alexandre l'exécute, c'est qu'il est dans la nécessité de frapper de terreur ceux qui songeraient désormais à se séparer du corps hellénique[1]. Mais au milieu des ruines de Thèbes, il laisse subsister la maison de Pindare, gage de son respect pour le génie qui passionne les Grecs; mais à côté de ces ruines, il relève deux villes, Platée et Orchomène; mais enfin il s'applique constamment dans la suite à réparer le malheur des Thébains. Il s'annonce aux Grecs pour un chef sans faiblesse comme sans despotisme.

III. *Préparatifs d'Alexandre contre les Perses.*—Dès lors il ne songe plus qu'à se livrer aux préparatifs nécessaires pour exécuter ce que Cimon, Agésilas et Philippe n'ont pu faire; il veut renverser le trône de ces rois de Perse qui depuis cent cinquante ans n'ont cessé d'attaquer la Grèce d'Europe, tantôt avec des millions d'hommes, tantôt avec l'or et les intrigues, et qui actuellement même tiennent en servitude et tyrannisent les Grecs d'Asie. Alexandre confie à Antipater le gouvernement de la Macédoine, avec vingt mille hommes destinés à tenir ce pays dans l'ordre, et la Grèce dans l'obéissance. Il lève trente mille hommes d'infanterie, quatre mille cinq cents de cavalerie, se munit de soixante-dix talens (trois cent quatre-vingt-cinq mille fr.), de vivres pour quarante jours, d'une flotte de cent soixante galères : il

[1] Diodor. de Sicil. l. XVII, p. 497, 498.

prend pour lieutenans les meilleurs généraux de Philippe, entre autres Parménion. Avec cette armée, médiocre par le nombre, mais vieillie dans la guerre, il court attaquer Darius, qui va réunir contre lui six cent mille Perses; et, ce qui est bien plus redoutable, cinquante mille Grecs mercenaires, dont ses immenses richesses, l'avidité et les dispositions hostiles de diverses républiques contre Alexandre, lui permettent d'acheter les services.

IV. *Expédition d'Alexandre contre les Perses. Bataille du Granique; conquête de l'Asie mineure,* 334. — Alexandre part de Pella au commencement du printemps. Il longe les côtes près d'Amphipolis, passe le Strymon, l'Hèbre, et arrive en vingt jours à Sestos. Les flottes persanes pouvaient lui disputer le passage de l'Hellespont. L'imprévoyance et la lenteur de Darius lui épargnent ce danger : il débarque sans opposition sur les rivages de l'Asie mineure, où il visite l'ancien royaume de Priam et le tombeau d'Achille. Dans le conseil des Satrapes, Memnon le Rhodien, le plus habile des généraux de Darius, propose de dévaster les provinces sur le passage d'Alexandre, et de le réduire, par le défaut de vivres, à sortir d'Asie : ce plan est rejeté. Les Satrapes rassemblent sur les bords du Granique vingt mille cavaliers et un pareil nombre de fantassins, composés en grande partie de mercenaires grecs, athéniens et autres. Alexandre détruit cette armée dans une bataille, où Clitus lui sauve la vie, et où périssent le gendre de Darius, le gouverneur général de l'Asie mineure, les Satrapes particuliers de Lydie et de Cappadoce. Cette grande victoire devient pour Alexandre l'une des causes principales de la conquête de l'Asie mineure. La présence des mercenaires grecs au Granique lui prouve la haine profonde des Grecs pour la domination macédonienne. Il essaie, mais en vain, de les gagner en les associant politiquement dans ses trophées à l'honneur de son triomphe. Il prend la résolution de rendre inutile leur mauvaise vo-

lonté et de priver Darius de leur puissant secours, en suivant avec une imperturbable constance le projet de s'emparer des provinces maritimes de l'empire persan, projet dont le résultat immédiat doit être de rompre toutes les communications entre la Perse et la Grèce; d'en faire deux mondes à part. Tant qu'il ne possède pas une vaste étendue de provinces, il conduit aussi son armée de terre le long des côtes, pour n'être pas séparé de sa flotte, pour ne pas manquer de subsistances.

En partant du Granique, il soumet la Mysie et la Lydie : Sardes, capitale de la Lydie, lui ouvre ses portes : il y trouve les bordereaux des sommes que Démosthène avait reçues du roi de Perse pour alimenter en Grèce la guerre contre Philippe [1]. Il subjugue la Carie, où Memnon défend long-temps contre lui Milet et Halicarnasse. Dans toutes les villes grecques, il rétablit la démocratie, leur gouvernement favori. A une époque où les superstitions païennes exerçaient sur les esprits un empire illimité, comme le prouvent les deux guerres de religion faites par Philippe, Alexandre offre aux Éphésiens de rebâtir leur temple de Diane. Dans chaque province il rend aux Asiatiques leurs lois héréditaires, et remplace le despotisme des rois de Perse par un gouvernement équitable et modéré; il ne veut laisser derrière lui que des peuples qui le regardent comme un libérateur. Après s'être emparé des ports de la Lycie et de la Pisidie jusqu'à Perga, il entre en Phrygie, arrive à l'ancienne capitale Gordium, coupe le célèbre nœud gordien, et persuade à ses soldats, déjà rassurés antérieurement par des prédictions et des prodiges favorables, qu'il a rempli l'oracle qui lui donne l'empire de l'Asie.

Après la bataille du Granique, livrée contre son avis, Memnon, ennemi digne d'Alexandre, lui avait disputé le terrain pied à pied, était parvenu à affaiblir son ar-

---

[1] « Tout fut découvert dans la suite par Alexandre, qui trouva à Sardes quelques » lettres-quittances de Démosthène, et les registres des lieutenans du roi, où étaient » marquées les sommes qu'ils lui avaient fournies. » Plutarque, *in Demosth.*

mée dans les siéges prolongés de Milet et d'Halicarnasse. En sortant de cette dernière ville, et pendant la marche du Macédonien en Lycie, en Pamphylie, en Phrygie, Memnon avait monté la flotte persane avec la résolution d'occuper les îles de la mer Égée, surtout les plus voisines des côtes de l'Asie. Il voulait rétablir les communications entre la Grèce et l'Asie; préparer des lieux d'où les mercenaires grecs pussent facilement passer sur les terres des Perses; couper même la retraite à Alexandre, dans le cas où il éprouverait une défaite. En quittant les îles, Memnon devait se porter en Macédoine et en Grèce, y fomenter les mécontentemens et une insurrection générale. Il se saisit des îles de Cos et de Lesbos, tandis qu'Alexandre de Lyncestie, gendre d'Antipater et l'un des principaux seigneurs macédoniens, séduit par l'or des Perses et par son ambition, portait ses vues jusqu'au trône de Macédoine et complotait à Phaselis contre les jours du conquérant. Memnon préparait peut-être à Alexandre d'insurmontables difficultés, quand il périt au siége de Mytilène. Après sa mort, on ne trouva pas dans tout l'empire de Perse un seul homme capable de suivre ses projets, et Alexandre put désormais exécuter les siens sans distraction.

Il reçut la soumission de la Galatie et des Paphlagoniens, traversa la Cappadoce en vainqueur, força les portes ciliciennes, subjugua la Cilicie et s'empara de Tarse, la capitale. Il tomba malade à Tarse, pour s'être baigné dans les eaux du Cydnus; mais l'habileté de son médecin Philippe le rendit bientôt à la vie, à l'amour de ses troupes et aux combats.

V. *Bataille d'Issus, conquête de la Célésyrie, de la Phénicie, de la Palestine, de l'Égypte.*— 333. Alexandre défait dans les plaines d'Issus la multitude des Perses, et trente mille Grecs mercenaires que Darius conduit contre lui. Il s'honore en respectant la famille du roi vaincu. Il le laisse fuir au-delà de l'Euphrate : fidèle au plan qu'il s'est tracé dès le commencement, il prétend

achever l'invasion des provinces maritimes, et s'affermir dans les conquêtes déjà faites avant d'en commencer de nouvelles. La révolte de la Phénicie sous Ochus, les révoltes continuelles de l'Égypte depuis Cambyse, lui garantissent le succès de l'invasion. Il fait reconnaître son autorité dans la Célésyrie et à Damas, où il trouve une première partie des trésors de Darius et les ambassadeurs d'Athènes, de Thèbes, de Sparte, qui ne se lassent pas de conjurer avec les Perses contre ses succès et ceux de la Grèce. Dans la Phénicie, Aradus, Marathus, Byblos, Sidon, lui ouvrent leurs portes avec empressement : Tyr résiste, il la prend et la saccage après sept mois de siége, 332; mais ne la détruit pas, comme on l'a avancé sans fondement[1]. La conquête de la Phénicie entraîne celle de la Palestine : les Macédoniens sont longtemps arrêtés devant les murs de Gaza, défendue par Bœtis[2]. Les Égyptiens lui livrent leurs pays : il sacrifie à leurs dieux dans Memphis; les rétablit dans la jouissance de leurs lois et de leur religion; attribue le gouvernement civil à un naturel du pays, et le pouvoir militaire à un Macédonien; ordre établi par lui dans la plupart des autres contrées, afin de concilier sa sûreté avec le respect pour les mœurs, les coutumes, les propriétés des vaincus. Il fonde la richesse et la prospérité de l'Égypte pour mille ans, en traçant lui-même le plan d'Alexandrie, destinée par sa position à devenir, à la place de Tyr dévastée, l'entrepôt commercial de l'Afrique, de l'Asie et de l'Europe, 331. Il va ensuite en Libye, comme il est allé à Gordium, se concilier les oracles, et donner à ses armes l'appui des superstitions païennes. Après s'être fait déclarer fils de Jupiter par les prêtres du temple d'Ammon; après avoir obtenu une réponse qui lui est favorable auprès de ses soldats et des barbares; après avoir

---

[1] Tyr fut si peu détruite, que dix-huit ans plus tard elle fut assiégée par Antigone et lui résista quatorze mois.

[2] Arrien, Plutarque ne disent rien de l'indigne traitement exercé par Alexandre contre Bœtis dans le roman de Quinte-Curce.

reçu de nombreuses recrues de la Macédoine, de la Thrace, de la Grèce, il court au-delà de l'Euphrate et du Tigre, chercher Darius dont il a repoussé les propositions de paix.

VI. *Bataille d'Arbelles, mort de Darius, fin de la monarchie des Perses.* — 331. Alexandre gagne la bataille d'Arbelles; dans cette action la conduite de Parménion peut justement paraître suspecte[1]. Le petit nombre de mercenaires grecs qu'on y vit combattre prouve la sagesse des plans d'Alexandre. Darius fuit. Le vainqueur s'empare d'Arbelles, de Babylone, de Suze; défait les Uxiens; force le pas de Suze; se rend maître de Persépolis, où il incendie quelques bâtimens attenant au palais des rois de Perse[2] : il entre ensuite dans Ecbatane, ville principale de la Médie. Ainsi il se saisissait, avec toutes les capitales de l'empire de Perse, du centre de l'administration et du gouvernement, comme des richesses de l'ennemi, sa principale ressource. Ce n'est qu'après la prise de possession de ces villes importantes qu'il commence la poursuite de Darius, 330. Ce prince est trahi, puis assassiné par Bessus et par Nabarzane aux frontières de l'Arie : sa mort met fin à la monarchie persane, qui avait duré 206 ans depuis Cyrus.

Pendant que ces événemens ont lieu dans l'Orient, les Thraces se révoltent, et les Spartiates arment vingt mille hommes. Antipater marche contre eux. Les Thraces sont domptés. Les Spartiates sont vaincus en Arcadie, dans un combat où ils perdent cinq mille soldats et leur roi Agis, 330. Ces soulèvemens arrivent trop tard pour détruire la suprématie d'Alexandre en Grèce, et l'arracher

---

[1] « En général on accusa Parménion de n'avoir pas fait son devoir dans cette journée, et d'avoir marqué ou beaucoup de lâcheté ou beaucoup de lenteur, soit que la vieillesse eût éteint son courage et son audace, *soit, comme l'écrit Callisthènes, qu'il regardât comme un fardeau insupportable la grande puissance d'Alexandre, qu'il portât envie à son élévation, laquelle, à son gré, devenait trop grande.* Plut. *in Alexand.*

[2] Gillies, c. XXXVIII, Volney, Levesque, t. III, p. 422, ont prouvé qu'Alexandre n'avait brûlé ni la ville ni même le palais de Persépolis, mais quelques bâtimens attenans. Quinte-Curce n'épargne pas une seule maison de Persépolis.

de l'Asie. Mais ils prouvent, avec la guerre Lamiaque, ce qu'aurait pu faire un homme tel que Memnon.

A. P.

CHAPITRE XXXIX.

Histoire des Macédoniens, des Grecs et des Perses, depuis la mort de Darius jusqu'à la mort d'Alexandre, 330-324 [1].

La monarchie des Perses a pris fin ; mais Alexandre a encore à conquérir la moitié de leur empire. Il a soumis, avec la rapidité d'un voyageur, les contrées centrales comprises entre la mer Égée et la Médie, de tout temps destinées à l'esclavage par leur mollesse : il trouvera la même facilité dans les autres contrées centrales depuis la Médie jusqu'à l'Arachosie. Mais dans la Bactriane et la Sogdiane il aura à surmonter le courage et la vigueur des peuples septentrionaux, leur horreur pour le joug étranger : là des travaux et des dangers sans nombre l'attendent.

I. *Fin de la conquête de l'empire des Perses*, 329, 328.— Alexandre part de la Médie, subjugue en courant le reste des pays du centre, la Parthie, l'Hyrcanie, où il reçoit la soumission de Narbazane et pardonne à ce meurtrier ; les provinces des Mardes, des Ariens, des Drangiens. Dès lors il adopte les coutumes des Perses, auxquels il prouve, par cette première démarche, qu'il veut être pour eux un roi et non pas un conquérant despote. Dans la Drangiane, Dymnus conspire contre lui. Le complot est connu de Philotas qui ne le révèle pas. Alexandre réprime les conspirations chaque jour renouvelées

[1] Pour ce chap. principales sources : Arriani, *Exped. Alexand.* l. III-VII ; Diodor. Sic. l. XVII, p. 547-586 ; Plutarchus, *in Alexand.* Justin, l. XII. Parmi les modernes, Montesquieu, Sainte-Croix, *ibid.*

contre sa vie, et le développement marqué de l'esprit d'indépendance dans ses généraux, par le rigoureux supplice de Philotas et l'odieux assassinat de Parménion.

Après la mort de Darius, Bessus a pris chez les Bactriens les marques de la royauté, et organisé une redoutable résistance. En sortant de la Drangiane, Alexandre le poursuit à travers l'Arachosie, le pays des Arimaspes, et la chaîne du Paropamisus. Il entre en Bactriane, prend l'une des forteresses nommée *Aorne*, et Bactres, capitale du pays. Il passe l'Oxus avec peine, et reçoit le traître Bessus des mains du traître Spitamène : il ordonne le supplice de Bessus.

Spitamène succède aux projets de Bessus. Il soulève secrètement contre Alexandre les Scythes, qui, dans la Sogdiane, habitaient en deçà du Jaxarte. Alexandre les dompte avec peine, prend Maracande, et force les Sogdiens à reconnaître une première fois ses lois. Il projette d'établir sur le Jaxarte une ville qui tienne en respect les Scythes placés au-delà de ce fleuve.

Ce dessein arme les Scythes contre lui, tandis que Spitamène soulève la Sogdiane et la Bactriane. Pour la première fois, depuis son départ de Pella, Alexandre se trouve dans une situation dangereuse. Il passe le Jaxarte et défait les Scythes dans une grande bataille. Il comprime trois soulèvemens dans la Bactriane et dans la Sogdiane, marqués, d'un côté, par la destruction de Cyropolis et de la ville des Mémacéniens, par la prise de Petra-Oxiana et du roc Choriènes, par l'extermination de cent mille Sogdiens et la mort de Spitamène, 327; d'un autre côté, par la construction de la dernière Alexandrie et de six forts dans la Margiane, par son mariage avec Roxane, fille d'un seigneur persan dans le pays des Saces, par l'incorporation des vaincus dans ses troupes, par l'abolition de l'usage barbare où étaient les Bactriens de livrer aux chiens leurs pères parvenus à une vieillesse décrépite, 327; enfin, par l'importation, dans la Transoxiane, d'une civilisation dont les Arabes, au temps de leurs con-

quêtes, c'est-à-dire sept siècles après notre ère, trouvèrent les nombreux et indestructibles résultats.

A la fin de ces expéditions, Alexandre tue Clitus à Maracande. Dans la Bubacène, il prétend se faire adorer soit comme un dieu, soit au moins comme les rois perses : Callisthènes s'y oppose. Alexandre l'implique peu après dans la conspiration du jeune Hermolaüs, et fait périr ce philosophe, dont l'innocence ou la culpabilité sont devenues un problème pour la postérité[1].

II. *Expédition d'Alexandre dans l'Inde*, 327. — Une partie des Sogdiens et des Bactriens enrôlés sous les drapeaux macédoniens, dix-sept mille hommes de renfort reçus de la Macédoine, portent l'armée d'Alexandre à cent vingt mille soldats. La passion des conquêtes, mêlée à de grands projets de découvertes, de navigation et de commerce, lui inspirent l'idée de soumettre l'Inde. L'Inde, également remarquable par ses institutions et par les productions du pays, avait alors pour bornes à l'occident le Paropamisus, l'Arachosie, la Gédrosie.

III. *Marche et conquêtes en deçà de l'Indus*. — Alexandre entre dans l'Inde, reçoit la soumission de quelques peuplades, taille les autres en pièces, détruit la première ville qui résiste, extermine les habitans. Il réduit Nyse à capituler, passe le Choaspe et deux autres fleuves, assiége et prend Massaga, redescend jusqu'à Embolyme et au rocher d'Aorne, que les Indiens lui abandonnent au moment d'être assiégés.

IV. *De l'Indus à l'Hyphase*. — Alexandre passe l'Indus, reçoit la soumission de Taxile, traverse l'Hydaspe malgré la courageuse résistance de Porus qu'il surmonte, construit Nicée et Bucéphalie, passe l'Acésine et l'Hydraote, défait les Cathaies et les Malliens, ruine Sangale : partout il trouve un courage pareil à celui des soldats de

1 D'après les témoignages réunis d'Aristobule et de Ptolémée, Arrien, liv. IV, accuse Callisthènes, 1° d'avoir dit à Philotas que les plus illustres des Athéniens avaient été Harmodius et Aristogiton, pour avoir tué un tyran, et que celui qui tuerait Alexandre trouverait un refuge chez les Athéniens; 2° d'avoir poussé Hermolaüs à tuer le roi.

Porus, auquel il oppose avec succès la valeur égale, les armes et la discipline supérieures de ses troupes. Dans ces lieux, il rencontre les Brachmanes, et reçoit de la philosophie indienne de sévères leçons. Il se dispose à passer l'Hyphase et à aller attaquer le roi des Gangariens, sur les rives du Gange : il est arrêté par la résistance des Macédoniens, et élève douze autels sur les bords de l'Hyphase.

V. *De l'Hyphase à l'embouchure de l'Indus*, 326. — Alexandre ramène son armée jusqu'à l'Hydaspe : il la sépare en trois troupes, dont deux doivent suivre les rives opposées de ce fleuve, tandis qu'il embarque le troisième corps sur deux cents vaisseaux. Il descend l'Hydaspe jusqu'à la jonction de ce fleuve avec l'Indus. Sur la route, il est arrêté par les hostilités des Maliens qu'il dompte, et par le siége de la ville des Oxydraques, où sa témérité l'expose à la mort. Parvenu à l'Indus, il descend ce fleuve jusqu'aux états des rois Musican et Samus : là il séjourne pour faire de nouvelles conquêtes et construire une nouvelle Alexandrie. Il continue sa navigation jusqu'à Patale, où il élève une forteresse et des arsenaux, et enfin jusqu'à l'océan Indien, où il éprouve le flux et le reflux, et sacrifie aux Dieux.

VI. *De l'embouchure de l'Indus à Babylone : admirables établissemens d'Alexandre*, 325. — Il ordonne à Néarque de s'embarquer, de visiter les côtes de son empire, depuis l'embouchure de l'Indus jusqu'à l'embouchure du Tigre, tandis que lui-même les reconnaîtra par terre en traversant la Gédrosie, la Caramanie, la Perse, la Suziane. Leur voyage dure du mois d'octobre 325, jusqu'à la fin de février 324, et établit les rapports qui ont subsisté depuis entre l'Inde, l'Europe et l'Afrique. Alexandre commence sa marche, 325, en traversant la Gédrosie : il y perd les trois quarts de la division qu'il commandait. La conduite insensée qu'on lui prête en Caramanie est traitée de fable par Arrien. Dans ce pays, il met à mort Cléandre et Sitalus convaincus d'avoir

exercé de coupables concussions contre les Mèdes. Dans la Perse et dans la Suziane, il punit également du dernier supplice les gouverneurs prévaricateurs de ces provinces, et contraint Harpalus, gouverneur de Babylone, à se sauver en Grèce. Mais à ces exécutions justes, quoique sanglantes, il joint celle de l'innocent Orsine, descendant de Cyrus et gouverneur de Perse.

La prodigieuse activité, la force de son génie, partagées jusqu'alors entre les opérations militaires et l'administration intérieure, se concentrent, s'exercent exclusivement, dans ses dernières années, sur les plans de commerce, de découvertes, de réformes générales et particulières, de perfectionnement de la nature humaine dans les diverses parties de son vaste empire. Il prend des mesures pour attirer dans les provinces centrales le commerce de l'Inde. Il fait reconnaître les côtes méridionales du golfe Persique, et ordonne de visiter celles de l'Arabie, dont ses navigateurs ne peuvent doubler le cap méridional. Depuis long-temps le canal Pallacopas, branche de l'Euphrate, s'était affaissé, épuisait le fleuve, et ne lui permettait plus de fertiliser les campagnes assyriennes en les inondant. Alexandre trace lui-même un nouveau lit à ce canal. Peu après il travaille aux embellissemens de Babylone. A la fin de ses conquêtes, il ordonne la reconstruction du temple de Bel ou Baal, comme il voulait se charger, au commencement, de celle du temple de Diane à Éphèse. Toutes les croyances sont respectées et protégées par lui. Il incorpore dans ses troupes les recrues des barbares au nombre de trente mille, armées, exercées, disciplinées à la manière grecque. Une sédition éclate à cette occasion parmi les Macédoniens, dont il venait de payer les dettes avec la générosité d'un roi et la délicatesse d'un ami : il comprime leur révolte par sa magnanimité. Les nombreuses colonies appelées depuis long-temps de Macédoine et de Grèce en Asie, tendaient à la fois à maintenir les Perses dans l'obéissance, à les régénérer par le contact avec les Européens,

à unir enfin les deux peuples. Alexandre s'efforce de nouveau à les fondre ensemble par son mariage avec Statira, fille de Darius, et par celui de dix mille Grecs et Macédoniens avec des femmes persanes. Il essaie de répandre la littérature, les idées, la civilisation de la Grèce dans tout l'Orient, en célébrant les jeux du gymnase et les fêtes musicales, en faisant représenter à Ecbatane les drames de la Grèce, 324.

Harpalus, retiré à Athènes, corrompt Démosthène et cherche à soulever les habitans. Alexandre arrête de châtier les Athéniens : bientôt il apprend qu'ils ont chassé Harpalus; il abandonne alors toute idée de vengeance. Mais la Grèce ne peut trouver de repos à l'intérieur, de sûreté contre ses voisins que dans l'existence d'une fédération hellénique, sans cesse menacée ou attaquée par la passion des Grecs pour une indépendance sans restriction. Alexandre donne des partisans à cette grande institution et à la suprématie macédonienne, par un acte éclatant de justice. Il rend à vingt mille bannis, que les factions ont chassés, leur patrie, leurs biens, leur état de citoyens. Il dompte les Cosséens, et reçoit sur les bords de l'Euphrate les ambassadeurs de la moitié des peuples connus. Il entre à Babylone, accueille avec bonté les députés de la Grèce, et médite pendant un an d'immenses et nouveaux projets de conquête et de découvertes. Il meurt à Babylone, 324, âgé de trente-deux ans et huit mois, des suites de ses fatigues et de ses excès. Son trépas est pleuré par la famille du roi qu'il a détrôné; par tous les peuples vaincus, dont il a amélioré le sort, chez lesquels il fonda plus de villes que les autres conquérans n'en ont détruit.

[1] Vingt et un siècles se sont écoulés depuis la mort d'Alexandre. Dans cet espace de temps, il n'a pas cessé un moment de fixer l'attention de la postérité; son nom n'est inconnu à aucun homme; plus de cent écrivains, anciens ou modernes, ont raconté, jugé, apprécié ses actions. Cette préoccupation de tous les siècles à son égard suffirait pour constater sa supériorité : le génie seul jouit d'un pareil privilége. Les déclamateurs l'ont traité de fou. Les grands esprits, depuis César, jusqu'à Condé, Bossuet et

Montesquieu, frappés de la hauteur de ses idées et de ses combinaisons, en rapport avec les leurs, se sont réunis pour l'admirer. Sa conquête fut juste; elle délivra la Grèce des dangers et des humiliations que lui prodiguaient les rois de Perse depuis deux cents ans. De plus, il la rendit salutaire aux vaincus, et acquitta ainsi la dette immense que tout conquérant contracte envers l'humanité. Son administration passe les vulgaires éloges comme l'imitation. Élève d'Aristote, l'esprit le plus universel de l'antiquité, il conçut toutes les idées que l'Orient, mis à la disposition du philosophe de Stagyre, lui aurait fait naître; et il employa sa toute-puissance à les exécuter. Écoutons, non pas un panégyriste, mais un historien, racontant froidement les projets conçus par lui, pour rapprocher les membres épars de la grande famille humaine par les liens de la religion et du commerce, et nous pourrons alors juger sa hauteur d'un seul coup d'œil. « On exposa devant les Macédoniens de longs mémoires que » le roi mort avait laissés. Dans les plus considérables, on trouva le pro» jet de faire construire dans la Phénicie, dans la Syrie, dans la Cilicie, » et dans Cypre, mille vaisseaux plus forts que des galères, pour porter » la guerre sur les rivages de l'Afrique, de l'Espagne et de tous les pays » qui environnent la Sicile. On devait construire aussi, par intervalles, » le long des rivages, des ports et des abris convenables pour une flotte » de cette importance. Le but de cette entreprise était d'assurer par tous » les côtés de la mer intérieure ou Méditerranée, un passage libre et aisé, » jusqu'aux Colonnes d'Hercule. Il était fait mention de six temples ma» gnifiques à la construction de chacun desquels il destinait quinze cents » talens. Il indiquait les moyens de peupler les nouvelles villes qu'il de» vait faire bâtir. Il pourvoyait à la transmigration réciproque des Asia» tiques en Europe, et des Européens en Asie. Par les alliances et les » liaisons légitimes que les deux parties de la terre contracteraient ainsi » ensemble, il voulait qu'elles vécussent désormais dans une paix pro» fonde [1]. »

A. P.

[1] Diodor. l. XVIII, p. 588, 589.

CHAPITRE XL.

Religion, gouvernement, mœurs et coutumes des divers états de la Grèce, depuis la législation de Lycurgue à Sparte, et la législation de Solon à Athènes, jusqu'à l'établissement de la domination des Macédoniens.

Nous venons de présenter l'histoire générale de la Grèce depuis les temps les plus reculés jusqu'à la mort d'Alexandre. Les événemens si nombreux et si variés dont elle est remplie, dans un espace de près de deux mille ans, ont fait voir toute l'influence qui a été exercée par les Grecs sur une vaste étendue du globe. Des royaumes conquis, d'autres fondés, des expéditions mémorables entreprises sur trois continens, d'innombrables colonies établies sur des rivages lointains, l'Afrique, l'Asie, l'Espagne, la Gaule, l'Italie, les îles de la Méditerranée, peuplées des mêmes habitans, les bienfaits de la civilisation répandus chez des nations barbares, de faibles cités victorieuses d'un grand empire, se déchirant ensuite par la guerre civile, jusqu'à ce qu'elles soient asservies par les Macédoniens, tel est le tableau dont se compose l'histoire politique de la Grèce, surtout dans les quatre derniers siècles.

Maintenant que la Grèce se survit à elle-même depuis les victoires de Philippe et d'Alexandre, et qu'elle a perdu, par la décadence de Sparte et la corruption d'Athènes, un centre commun sans lequel elle ne peut plus défendre son indépendance, nous allons jeter un coup d'œil rapide sur les croyances religieuses de ses peuples, sur leurs institutions politiques, sur leurs mœurs et leurs usages les plus remarquables. Nous parlerons dans un second chapitre des arts et des sciences que les Grecs ont cultivés avec tant de succès, des chefs-d'œuvre dans tous les genres qu'ils ont laissés pour modèles aux peuples civilisés des temps anciens et des temps modernes, et nous indiquerons ainsi les sources d'une autre gloire, plus durable, que de grands génies ont assurée à leur patrie.

I. *Religion.* — Il est incontestable que les premières notions de la Divinité ont pris naissance en Orient, qui a été le berceau de l'homme, et que de là elles se sont répandues dans les autres contrées du globe [1]. On trouve

[1] Nous devons les développemens de ce chapitre à l'étude de Plu-

l'idée d'un Dieu chez tous les peuples primitifs; elle précède la société ou du moins elle naît avec elle. L'histoire de l'antiquité ne fait pas connaître une seule nation, une seule tribu qui ait existé, sans la crainte d'un être supérieur, créateur et conservateur des choses humaines. Cette croyance universellement admise, aussi ancienne que le monde, a été en quelque sorte une émanation de la Divinité elle-même qui, en se manifestant à l'homme dès l'origine, a voulu laisser dans son esprit une impression à jamais ineffaçable. Les premiers habitans de la Grèce paraissent avoir connu des dieux : comme tous les peuples sauvages, ils divinisaient les êtres inanimés qui les entouraient, et desquels dépendait leur existence. Après l'arrivée des colonies de l'Orient, la Grèce donna à ses anciens dieux fétiches les noms des dieux étrangers. On continua à diviniser tout ce qui excitait l'admiration, tantôt la vertu, tantôt une puissance secourable, tantôt la bienfaisance des héros et des législateurs. Dans la suite s'établit l'opinion que le monde était animé. Suivant ce système, toutes les parties de l'univers, dans lesquelles les anciens découvraient des principes de vie et d'action, formaient autant de dieux différens, subordonnés les uns aux autres, mais tous soumis à l'intelligence universelle. Ils en faisaient des divinités distribuées en différentes classes et attachées par la nécessité de leur nature aux diverses parties de l'univers matériel. La distinction de la nature en deux parties, l'une active, l'autre passive, est un des plus anciens dogmes et un des plus répandus. Il se trouve au fond de tous les systèmes religieux de l'antiquité : il faisait partie de la théologie secrète des mystères.

D'après cette opinion, qui faisait régir l'univers par l'intelligence, et qui soumettait chaque partie à des di-

---

tarque, de Pausanias et des historiens de la Grèce, au Voyage d'Anacharsis, à la Philosophie de l'histoire de Vico, trad. par M. Michelet, et surtout aux savantes recherches faites par M. Rolle sur le culte de Bacchus.

vinités particulières et honorées dans un ordre hiérarchique, on conçoit combien les détails et les développemens de ce système enfantèrent d'allégories, et de quelles fictions le langage figuré de la poésie et les paroles énigmatiques des philosophes dûrent embarrasser les religions. Aussi un auteur ancien ne craint pas d'avancer que ce qu'on dit sur Saturne n'est qu'une allégorie, et qu'on doit penser de même de tout ce qu'on débite sur les dieux[1]. Quoi qu'il en soit, nous dirons que les Grecs attribuèrent une essence divine aux élémens, aux différentes saisons de l'année; que tous les actes, que tous les âges de la vie furent placés sous la protection de quelque divinité. Les besoins infinis, les passions innombrables des hommes multiplièrent les dieux au point que le savant Varron a recueilli trente mille noms de divinités reconnues par les Grecs. Leurs grands dieux étaient au nombre de douze : c'étaient *Jupiter, Junon, Vesta, Minerve, Cérès, Diane, Vénus, Mars, Mercure, Neptune, Vulcain, Apollon*. Jupiter était l'emblême du pouvoir générateur; il était le roi et le père des hommes et des dieux; sa main lançait la foudre. Junon était honorée comme la déesse de la pudeur et du mariage, comme la déesse génératrice des êtres; Minerve, comme inventrice des arts et des métiers; Cérès, comme la déesse de la terre fertile et de l'agiculture. Diane, qui était la même que la lune, présidait aux accouchemens. C'était la même divinité que l'Isis des Égyptiens. Les Argiens lui donnaient le nom mystique d'Io. Vénus était née de l'Océan par la combinaison du feu et de l'eau; sous cet emblême, les Grecs représentaient l'union des deux élémens, du feu et de l'eau, qui, selon plusieurs philosophes, a tout produit. Mars était le dieu de la guerre : il était surtout honoré dans la Laconie. Tous les ans, les Spartiates célébraient en son honneur, dans un bois, une fête à laquelle il était défendu aux femmes d'assister. Mercure

[1] Pausanias, *Description de la Grèce*, Arcadie, chap. 7.

était le symbole de la raison et de l'intelligence active du monde; il dispensait les richesses et conduisait les âmes des morts aux enfers. Cette mythologie était fondée en Grèce sur les anciens usages observés par les Égyptiens dans les funérailles. Neptune était le souverain du principe humide et générateur. Chez les Grecs l'élément de l'eau fournit un grand nombre de dieux; ils regardaient l'Océan comme une source de génération pour tous les êtres; ils lui donnaient le titre de père de toutes choses. Vulcain était le dieu du feu; son culte était principalement en grande vénération dans l'île de Lemnos, où l'on célébrait des mystères. On prétendait que les Cabires, fils de Vulcain, avaient introduit les arts dans l'île de Samothrace, et surtout celui de travailler les métaux. Apollon, dieu du jour, représentant la force reproductive de la nature, était la même divinité que Bacchus; on ne les distinguait que par les attributs et les caractères différens que l'on prêtait à chaque divinité. Bacchus, quoiqu'il n'ait pas été placé au rang des douze grands dieux par les mythologues, avait un culte fort répandu dans la Grèce.

On assignait diverses demeures aux dieux. Les uns furent placés dans le ciel, d'autres habitaient dans la mer, ceux-ci sous la terre, ceux-là aux enfers, lieux où les méchans étaient condamnés à divers supplices après leur mort. On fit monter certains dieux dans les planètes; les héros furent attachés aux constellations. Comme le grand nombre des dieux qu'admettait le polythéisme n'étaient que les attributs de la divinité suprême, ils avaient tous pour symbole le serpent, sous la forme duquel les peuples anciens paraissent l'avoir adorée. Pour honorer les dieux, les Grecs instituèrent des sacrifices, des fêtes religieuses, élevèrent des temples qui leur furent consacrés, créèrent des prêtres chargés de les invoquer, de dévoiler leurs volontés, d'expliquer les événemens singuliers, les phénomènes de la nature. Dans une haute antiquité on ne présentait aux dieux que les fruits de la terre; il y eut des autels sur lesquels il ne fut jamais per-

mis d'immoler des victimes; mais les sacrifices sanglans s'introduisirent sans doute avec l'habitude que prirent les hommes de se nourrir de la chair des animaux. C'étaient comme des repas que les hommes destinaient aux dieux et auxquels participaient les assistans et les prêtres. On n'immolait pas indistinctement toute espèce d'animaux à une divinité. On offrait des chevaux au soleil, des cerfs à Diane, des chiens à Hécate. La superstition, qui remplit l'âme de terreur, rendit les hommes cruels et barbares. Les sacrifices humains devinrent fréquens dans les diverses contrées de la Grèce; ils commencèrent en Arcadie, et ils n'y furent abolis que dans le cinquième siècle avant l'ère chrétienne. Au temps de la guerre Médique, on voit encore Thémistocle immoler, avant la bataille de Salamine, trois jeunes Perses, faits prisonniers, à Bacchus Omestes [1].

On célébrait dans la Grèce plusieurs fêtes religieuses sur lesquelles les anciens nous ont transmis des détails précieux. On honorait Jupiter sous une foule de surnoms qui représentaient les divers attributs de sa puissance. Dans le temple d'Olympie était sa statue, ouvrage admirable de Phidias. Junon, protectrice d'Argos, avait dans cette ville un temple, un des plus célèbres de la Grèce; chaque année les habitans d'Argos se rendaient en grande pompe dans le temple de la déesse, et lui offraient des sacrifices qui attiraient un concours considérable de spectateurs. *Les Dyonisiaques, les Apaturies, les Panathénées, les mystères d'Éleusis* avaient lieu à Athènes en l'honneur de Bacchus, de Minerve et de Cérès. Outre les fêtes générales, chaque bourg de l'Attique avait ses fêtes particulières. Vénus était la principale divinité des Corinthiens; ils lui consacraient un grand nombre de prêtresses, auxquelles la superstition attribua l'honneur d'avoir sauvé les Grecs dans la guerre Médique. Aucun temple dans le paganisme n'a eu plus de célébrité que

---

[1] Plutarque, *Vie de Thémistocle*, chap. 17. *Vie de Pélopidas*, chap. 22.

celui d'Apollon à Delphes. Les nombreuses traditions mythologiques accréditées sur son origine prouvent sa haute antiquité. Il y avait une Pythie qui rendait des oracles, et que l'on allait consulter de tous les points de la terre; un trésor, formé surtout des riches offrandes des Grecs, et qui tenta souvent l'avarice de divers peuples.

La divination était un des principaux fondemens de la religion des anciens. Les dieux s'étant trouvés dès l'origine en communication avec les hommes, avaient dû, par certains signes, faire connaître leurs volontés. Il exista de nombreux interprètes de leurs pensées; ce furent les devins, les sages, les héros, auxquels on donna quelquefois le caractère de la divinité. Les oracles ont été inconnus ou avaient peu de créance dans les temps héroïques. Les inspirations, les songes, les présages, les paroles échappées aux enfans furent la première divination accréditée par l'ignorance superstitieuse de l'homme. Dans des temps postérieurs il s'en établit une seconde qui consistait dans l'interprétation des prodiges, des entrailles des animaux et des augures. L'autorité des devins et des oracles, au temps de Lycurgue et dans les siècles qui suivirent, était tellement respectée, qu'il était impossible de commencer aucune entreprise sans les consulter. On la voit s'affaiblir dans le siècle d'Hérodote. Les philosophes attaquèrent une superstition que l'intérêt des prêtres et des prêtresses et la politique ambitieuse de quelques hommes voulaient perpétuer dans l'esprit des peuples. Épaminondas et Démosthène nous montrent dans quel discrédit, de leur temps, était tombé l'oracle même de Delphes [1].

II. *Gouvernement, mœurs et usages de la Grèce.*— Il serait superflu de donner des détails étendus sur le gouvernement des divers états de la Grèce. L'établissement de la démocratie, la législation de Lycurgue et celle de Solon, les changemens introduits à Sparte et à Athènes

[1] Apophthegmes de Plutarque, Épaminondas. — *Vie de Démosthène*, chap. 23.

par l'amour des richesses et par l'ambition de Périclès, ont été suffisamment développés dans les chapitres qui précèdent. La royauté abolie avait été remplacée par une aristocratie partout trop faible. Le principe de la démocratie dominait dans la plupart des cités; ce ne fut que pendant de courts intervalles que le pouvoir se concentra dans une partie des grands. Ils gouvernèrent presque toujours avec despotisme. Les excès auxquels ils se laissèrent trop souvent emporter s'opposaient à ce qu'il s'établît une aristocratie salutaire dans des états si divisés. Le peuple envahit toute l'autorité du gouvernement et se laissa dominer par ses passions brutales, par la turbulence d'orateurs factieux ou vendus aux étrangers. La Grèce n'avait apprécié qu'au temps de Thémistocle les avantages incalculables qu'elle aurait trouvés dans un système de confédération fortement conçu et observé avec constance; elle périt par sa force même et par la faiblesse de chaque état en particulier qui, ambitionnant une suprématie chimérique, appelait tour à tour les Perses et les Macédoniens dans ses démêlés pour obtenir un triomphe éphémère et funeste.

Deux institutions remarquables subsistèrent après l'abaissement de la Grèce, les *jeux Olympiques* et le *Conseil amphictyonique*. Les jeux Olympiques avaient été fondés par Hercule Idœen dans une haute antiquité; ils se célébraient de cinq en cinq ans. Jupiter, Apollon, Mercure et Mars n'avaient pas dédaigné, dans l'opinion des Grecs, l'éclat des triomphes d'Olympie. Dans des temps postérieurs, Clyménus, Pélops, d'autres héros et enfin Hercule, fils d'Amphitryon, firent célébrer les mêmes jeux, interrompus depuis Oxilus jusqu'à Iphitus, contemporain de Lycurgue. Des divisions intestines, une maladie contagieuse désolaient la Grèce. La Pythie, consultée par Iphitus, déclara que le seul remède à tant de maux était le rétablissement des jeux Olympiques. On y donnait des prix pour la *course*, *le pentathle*, *la lutte*, *le pugilat*, *la course des chars*, *la course à cheval*,

le pancrace, la course des gens armés. Les enfans eux-mêmes furent admis à prendre part à quelques-uns de ces combats, si propres à faire naître l'émulation, à accroître l'adresse et les forces de ceux qui s'y livraient. La présidence de ces jeux, qui se célébrèrent tous les quatre ans et qui donnèrent lieu aux *Olympiades*, appartenaient aux Éléens. Le nombre des juges varia depuis deux jusqu'à douze, et fut enfin réduit à dix, à cause des dix tribus dont l'Élide était composée. Les couronnes des vainqueurs n'étaient que des branches d'olivier sauvage; mais leurs noms étaient inscrits sur des registres; on élevait des statues à ceux qui se faisaient le plus remarquer dans les plaines d'Olympie. Les guerres de la Grèce étaient suspendues pendant ces fêtes nationales : ce fut un des plus grands bienfaits que produisit cette institution à la fois religieuse et politique.

Le Conseil amphictyonique, qui se réunissait à Delphes, fut institué par Amphictyon, fils de Deucalion, 1510; c'est de lui que les membres de ce conseil furent appelés *amphictyons*. Dans l'origine, il n'était formé que des peuples qui habitaient dans le voisinage de Delphes. Les peuples de race hellénique qui furent admis plus tard dans cette assemblée étaient les *Ioniens, les Dolopes, les Thessaliens, les Æníanes, les Magnètes, les Maliens, les Phthiotes, les Doriens, les Phocidiens et les Locriens*. Après la guerre Sacrée, les Macédoniens prirent les deux voix des Phocidiens et chassèrent du conseil les Lacédémoniens qui avaient donné des secours à ces sacriléges. Les amphictyons, dont le nombre fut élevé jusqu'à trente, étaient les juges des différends élevés entre les peuples de la confédération hellénique. Quelquefois ils prévinrent des hostilités; le plus souvent ce ne fut qu'un tribunal impuissant ou tyrannique.

C.

CHAPITRE XLI.

Des lettres, des sciences et des arts chez les Grecs, depuis les siècles héroïques jusqu'au siècle d'Alexandre [1].

L'HISTOIRE de la littérature grecque, depuis les temps héroïques jusqu'à Alexandre, embrasse un espace de douze siècles. Le goût des Grecs a dû présenter plusieurs caractères divers dans un espace de temps aussi étendu. Aussi est-on dans l'usage de diviser en trois périodes l'histoire de la littérature grecque. La première, toute fabuleuse, commence aux temps les plus reculés et se termine à la prise de Troie; la seconde prend naissance après cette guerre célèbre, et s'étend jusqu'à l'archontat de Solon : c'est le règne de la poésie héroïque et sacrée. La troisième embrasse les temps les plus brillans de la Grèce; le règne d'Alexandre en est le terme. Pendant cette période, les Grecs cultivent les lettres, les sciences et les arts avec une perfection qui les place au premier rang des nations civilisées.

I. *Première période; temps héroïques jusqu'à la guerre de Troie.*—Les temps héroïques virent naître la poésie, par laquelle commence toujours la littérature d'un peuple. Les poètes composaient les hymnes et les prières qu'on chantait en l'honneur des dieux et des héros. Leur ministère s'ennoblit aux yeux des peuples qui les regardèrent comme les confidens de la divinité. Ils réunissaient le triple caractère de *chantres*, de *pontifes* et de *prophètes*. *Linus*, de Chalcis, est un des premiers poètes grecs dont le nom ait été conservé dans l'antiquité; il était fils d'Apollon et d'une muse. Il eut un disciple nommé *Pamphus* d'Athènes, qui composa des hymnes

[1] C'est d'après Pausanias, Plutarque, Barthélemy, et l'Histoire de la littérature grecque, par M. Schœll, que nous avons rédigé ce chapitre.

en l'honneur des prêtres d'Éleusis. *Olen, Olympus, Eumolpus, Mélampus, Philammon, Tamyris, Paléphate,* furent en même temps poètes et musiciens. Ils passent pour avoir adouci, par leurs chants, les mœurs sauvages des Grecs, et institué quelques cérémonies du culte religieux. *Orphée* et *Musée,* les plus célèbres de ces poètes, vivaient dans le XIVe siècle avant l'ère chrétienne. Leur histoire est enveloppée de ténèbres; du temps d'Aristote il n'existait plus de fragment authentique de leur poésie. Orphée prit part à l'expédition des Argonautes. Il mourut dans les montagnes de la Thrace, victime de la fureur jalouse des femmes de cette contrée. Plutarque assure que de son temps encore les Thraces, pour venger sa mort, stigmatisaient leurs femmes au visage. *Musée,* originaire de Thrace, mais né à Athènes, avait reçu des muses la lyre d'Orphée. A l'exemple de son maître, il prédisait l'avenir, apprenait dans des initiations la manière d'expier les crimes et les sacriléges, la généalogie des dieux, la guerre des Titans. Ces poètes ont fait usage de l'hexamètre, dont l'invention est attribuée, par les Grecs, à *Phémonoé,* prêtresse de Delphes.

II. *Seconde période, depuis la guerre de Troie, jusqu'à Solon,* 1270-594.—La Thessalie avait été le berceau de la poésie primitive et fabuleuse des Grecs, l'Ionie le fut de leur poésie héroïque. Il se forma dans cette contrée une école de poètes, nommés *Rhapsodes,* chargés de composer ou d'arranger tous les hymnes que l'on chantait dans les solennités nationales et religieuses. Ils faisaient usage de tous les trésors de la mythologie, remontaient jusqu'à l'origine des dieux et du monde, célébraient les exploits des demi-dieux, dont descendaient les plus illustres familles de la Grèce. Le caractère qui la distingue consiste dans l'emploi qu'elle faisait de la mythologie pour orner des sujets purement imaginaires. Le plus ancien et le premier des poètes de cette période, est *Homère,* qui florissait dans le Xe siècle avant notre ère. Dans l'antiquité, la critique, inépuisable en conjectures, rechercha si l'*Iliade* et l'*Odyssée* étaient du même auteur, si ces poèmes

avaient été écrits ou seulement s'ils avaient été conservés pendant plusieurs siècles dans la mémoire des hommes; la critique moderne a émis des doutes sur l'existence d'Homère, quoique sept villes se soient disputé l'honneur de lui avoir donné naissance. Quoi qu'il en soit de ces questions, qui prouvent l'intérêt qui s'attache depuis trois mille ans aux productions étonnantes de ce grand génie, nous rappellerons que les morceaux les plus remarquables de l'Iliade et de l'Odyssée furent long-temps chantés par des Rhapsodes, et qu'ils ne commencèrent à former un ensemble que sous la domination et par les soins des Pisistratides. Il se forma dans l'Ionie une école de Rhapsodes, appelés les *homérides*, qui chantaient, en s'accompagnant de la cithare, les poésies d'Homère et des poètes cycliques, et ce qu'ils avaient composé eux-mêmes sur les louanges des dieux. Les homérides d'Asie eurent des imitateurs dans la Grèce. A leur tête on place *Hésiode*, né à Cumes, dont les poésies eurent le même sort que celles d'Homère; il a composé les *Travaux et les Journées*, une *Théogonie*, et une *Héroogonie*, dont il ne reste qu'un fragment.

Les révolutions politiques qu'éprouvèrent, dans cette période, presque tous les états de la Grèce, ouvrirent un nouveau champ à la poésie. *La poésie lyrique* sortit du tumulte des républiques; le génie de la liberté inspira les poètes. *Callinus*, en Ionie, *Tyrtée*, dans la Grèce, excitaient, par leurs chants guerriers, leurs concitoyens à combattre avec courage; ils rappelaient la honte qui est le partage du lâche, et la gloire dont se couvre celui qui sait défendre sa patrie. D'autres poètes lyriques fleurirent dans la même époque. Mais ils appartiennent, presque tous, aux colonies grecques établies dans l'Asie mineure. (Voyez le chap. XIII du Précis.)

III. *Troisième période, depuis la législation de Solon jusqu'au règne d'Alexandre le Grand*, 594-336.—Pendant cette période, Athènes est le siége des lettres et des arts. On y admire, on y récompense les productions du génie, tandis que dans les autres états on ne se passionne

encore que pour les victoires olympiques, que pour les lauriers cueillis en combattant pour la patrie. C'est aussi l'époque des grands triomphes remportés par la Grèce sur les barbares d'Asie, et des guerres civiles entre les cités victorieuses. Ces temps, marqués par des événemens politiques du plus haut intérêt, donnent l'essor au génie, impriment un caractère particulier à la poésie dramatique, et font naître l'éloquence politique qui paraît ne pas avoir été cultivée avant le siècle de Solon. L'histoire prend une forme plus régulière, recueille les inscriptions et les traditions fabuleuses des temps antérieurs, et exerce, avec les études philosophiques, les esprits les plus élevés. Les arts, tels que la peinture, la sculpture et l'architecture, sont cultivés avec plus de succès encore, et s'élèvent à une perfection qui ne produit que de faibles imitations chez les Romains, et à laquelle les modernes ne peuvent pas atteindre.

Poésie lyrique. — Le législateur *Solon*, né à Salamine, *Théognis* de Mégare se livrent à la poésie *gnomique*, ou sentencieuse, et donnent à leurs concitoyens des préceptes de morale. Ils ont pour imitateurs *Phocylide* de Milet, *Xénophane* de Colophon et *Pythagore* de Samos, fondateur d'une école célèbre de philosophie qui, de l'Asie, s'étend sur la plus grande partie de l'Italie et de la Sicile. Les poètes gnomiques cessent bientôt, mais le genre qu'ils ont inventé se conserve. *La poésie didactique*, *l'apologue* reproduisent avec des formes différentes la gravité du langage ou de la pensée qui distinguent la poésie gnomique. La poésie lyrique rehausse l'éclat des victoires remportées par les Grecs sur les barbares, orne leurs fêtes nationales ou religieuses, et célèbre les athlètes qui triomphent dans les jeux de la Grèce. *Stésichore* d'Himère, *Ibycus* de Rhégium, *Anacréon* de Téos que les fils de Pisistrate appellent à leur cour et qui devient le modèle du genre de poésie le plus gracieux, *Archiloque* de Paros, *Hipponax* d'Éphèse, *Lasus* d'Hermione en Achaïe, *Pindare* né à Thèbes, et son rival *Bacchylide* de Céos, s'illustrent dans l'épigramme, dans l'ode et l'élégie. A

peu près vers la même époque, neuf femmes grecques, que l'on surnomme les neuf muses, et dont les plus célèbres sont *Sapho* et *Corinne*, se montrent les émules de ces poètes.

Poésie dramatique.—La poésie dramatique a sa source dans la religion des Grecs. *Thespis* et *Amphion*, dans deux différentes parties de la Grèce, inventent, pendant la saison des vendanges, la satire ou tragédie antique, jouée par des satyres. Dans cet âge de grossièreté, le premier déguisement consiste à se couvrir de peaux de chèvres, à se rougir de lie de vin le visage et la poitrine, et à s'armer le front de cornes. La tragédie commence par un chœur de satyres; la satire conserve pour caractère originaire la licence des insultes, parce que les villageois grossièrement déguisés, qui figuraient sur les tombereaux remplis de vendange, avaient la liberté de dire de là toute sorte d'injures aux spectateurs. Il paraît que, dans l'origine, les chants de ces chœurs qui apparaissaient aux fêtes de Bacchus n'étaient accompagnés d'aucune action. Plus tard, les chefs des solennités dionysiaques interrompirent le chant des chœurs, par la représentation grotesque d'une scène ou d'une action qu'on appelait *drame*. Il est vraisemblable qu'un événement de la vie mythologique de Bacchus fut le sujet le plus ordinaire de ces drames. On est partagé sur l'étymologie du mot tragédie que quelques critiques tirent de τράγος, bouc, qui était le prix du vainqueur. Le génie d'*Eschyle* remplace la tragédie *antique* par la tragédie *moyenne*, les chœurs de satyres par les chœurs d'hommes. Après Eschyle viennent Sophocle et Euripide, qui donnent à la tragédie *nouvelle* la forme qu'elle conserve chez les Grecs. *Susarion* de Mégare passe pour être l'inventeur de la comédie, qui, perfectionnée par Cratès, en 484, est associée à la représentation théâtrale donnée aux fêtes de Bacchus. Dans la comédie *ancienne*, les grands personnages, le peuple même sont traduits sur la scène. On compte six poètes de l'ancienne comédie, *Épicharme*, *Cratinus*, *Eupolis*, *Phérécrate*, *Platon* et *Aristophane*, le seul dont nous

ayons des pièces entières. Ménandre est le père de la comédie *nouvelle*, dont les personnages sont de simples particuliers et en même temps imaginaires.

Histoire. — Avant le genre historique, les Grecs cultivent les *logographies*, qui n'étaient que le récit en prose des traditions anciennes. Aucune logographie ne nous est parvenue en entier, mais on conserve des fragmens de *Cadmus* de Milet, de *Denys* de Samos, d'*Acusilaüs* d'Argos, de *Denys* de Chalcis, d'*Hécatée* de Milet, d'*Hellanicus* de Mitylène, et de plusieurs autres qui sont souvent cités par les critiques et les historiens de l'antiquité. *Hérodote*, né à Halicarnasse, 484, est le père de l'histoire. Treize ans après naît à Athènes *Thucydide*, le plus parfait des historiens grecs. Le récit de la guerre du Péloponèse, dont il est l'auteur, est un des ouvrages les plus précieux qui nous soient parvenus à travers la barbarie du moyen âge. Xénophon, disciple de Socrate, est célèbre comme guerrier, comme philosophe et comme historien. L'histoire grecque, l'expédition du jeune Cyrus, et la Cyropédie, qu'il a composées, le placent à côte d'Hérodote et de Thucydide, quoiqu'il soit peut-être moins intéressant que le premier, et qu'il ait moins de concision et de force que le second. Les autres historiens grecs de cette époque ne nous sont connus que par des fragmens ou par les jugemens qu'en portent les critiques de la Grèce et de Rome.

Éloquence. — Les discussions publiques auxquelles les citoyens d'un état populaire pouvaient prendre part, firent naître l'*éloquence*. Le talent de bien dire conduisait au pouvoir; il fut bientôt cultivé avec le zèle que devait inspirer l'ambition surtout exaltée dans les cités démocratiques de la Grèce. Nul doute que Pisistrate, Thémistocle, Cimon, Alcibiade, n'aient été les premiers orateurs de leur siècle. Ce fut par le talent de bien dire, que Périclès fit exiler Cimon, Thucydide, ses illustres rivaux, et qu'il exerça pendant quarante ans, à Athènes, un pouvoir en quelque sorte monarchique. Pour ces grands hommes, l'éloquence ne fut qu'un moyen de parvenir

aux honneurs, ou de gouverner leur patrie; mais les grammairiens les ont distingués des dix orateurs pour lesquels l'éloquence fut leur principale étude, leur profession favorite. Ces dix orateurs sont : *Antiphon* de Rhamnus en Attique, *Andocyde, Lysias, Isocrate, Isée, Eschine, Hypéride* d'Athènes, *Dinarque* de Corinthe, et enfin *Démosthène*, né dans l'Attique, dont l'éloquence a été rarement égalée, mais n'a été surpassée par aucun orateur.

Philosophie, mathématiques, médecine. — Les *sept sages*, par lesquels on ouvre ordinairement l'histoire de la philosophie grecque, n'étaient ni des philosophes dans le sens qu'on attache à ce mot, ni des écrivains. Ils professaient quelques vérités morales, qui étaient la règle de leur conduite et qu'ils proposaient à leurs concitoyens. Après eux viennent les fondateurs des *sectes* ou des *écoles*. *Anaximandre* fonda celle d'Ionie, *Pythagore* celle d'Italie, *Xénophane* l'école éléatique. Ces différentes écoles se réunirent à Athènes, vers la fin du ve et au commencement du IVe siècle avant J.-C. *Socrate* jugea qu'il était plus utile d'établir les principes de la morale qne ceux de la physique et de la dialectique. *Platon*, son disciple, composa un système entier de philosophie, et fonda l'école académique. *Aristote*, précepteur d'Alexandre, embrassa toutes les connaissances des anciens, donna les préceptes de la politique, et, interprète fidèle du goût, il consacra le premier les théories littéraires. Les premières notions en mathématiques et en astronomie furent apportées d'Égypte par *Thalès* de Milet. Il prédit l'éclipse de soleil qui eut lieu en 601. *Anaximandre* trouva l'art de construire des cadrans solaires, connut, le premier parmi les Grecs, les tropiques et les équinoxes. *Pythagore* apprit en Égypte l'usage des chiffres, et le fameux théorême qui porte son nom; et fit regarder les mathématiques comme une partie intégrante de la philosophie. Les mathématiciens les plus célèbres qui paraissent ensuite, sont *Archytas* de Tarente, *Théodore* de Cyrène, *Pilolaüs* de Crotone, *Eudoxe* de Cnide,

Philippe d'Oponte, *Hélicon* de Cyzique et *Antolycus* de Pitane. Les Grecs attribuent à Esculape, prince thessalien, qui vivait dans le XIVe siècle avant J.-C., les premières notions en médecine : il fut mis au rang des dieux. Ses descendans, les *Asclépiades*, les conservèrent longtemps comme un dépôt sacré. Ils se partagèrent en deux écoles rivales, les écoles de Cnide et de Cos. De cette dernière est sorti *Hippocrate*, le père de la médecine, dont les observations et les aphorismes sont étudiés encore avec fruit, malgré le progrès des sciences.

Architecture, sculpture, peinture et *musique*. — Les trois ordres d'architecture, dorique, ionique et corinthien, attestent que l'architecture a été spécialement cultivée par les Grecs. Leurs monumens les plus célèbres étaient le Temple de Diane à Éphèse, construit par *Ctésiphon*, et le Panthéon à Athènes. La sculpture devait être en honneur dans une contrée qui était fertile en carrières de marbre, et chez laquelle on élevait des statues aux dieux, aux héros, aux grands hommes et aux athlètes vainqueurs à Olympie. Les sculpteurs les plus célèbres furent *Phidias*, *Polyclète*, *Myron*, *Lysippe*, *Praxitèle* et *Scopas*. Les Grecs n'ont pas donné naissance à la peinture, qui était connue des Égyptiens avant que la Grèce fût sortie de la barbarie; mais *Phidias*, *Polygnote*, *Apollodore*, *Zeuxis*, *Parrhasius* et *Apelle*, ont poussé cet art à une perfection à laquelle n'avaient pas atteint les inventeurs. Nous avons dit que, dans le principe, les poètes étaient aussi musiciens; aussi faut-il placer parmi les inventeurs de cet art la plupart des devins, tels que *Linus*, *Orphée*, *Amphion*, etc., *Phrynis* de Mytilène, *Timothée* de Milet, le poète *Archiloque* et *Aristoxène*, sont les musiciens les plus illustres que cite Plutarque dans un ouvrage consacré à leur art et à leur gloire.

C.

FIN.

TABLE.

FIN DE LA TABLE.

INTRODUCTION.

Les quatre premiers chapitres que l'on va lire sont le résultat d'un long travail fait sur les auteurs originaux, et l'extrait de plusieurs mémoires que je soumettrai incessamment à l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

Par la forme, ils sont appropriés à l'enseignement historique dans les colléges royaux : par le fond, ils sont destinés à rétablir, à recréer presqu'entièrement deux périodes historiques.

La première de ces deux périodes comprend l'histoire générale des successeurs d'Alexandre pendant quarante-deux ans, 323-281, depuis la mort du conquérant, jusqu'à la mort de Séleucus Nicator. La seconde embrasse l'histoire de la Grèce durant cent soixante dix-sept ans, 323-146, depuis la mort d'Alexandre, jusqu'à la réduction de la Grèce en province romaine.

A la première lecture des historiens anciens, on s'aperçoit que les annalistes modernes ont cousu l'un à l'autre quelques détails, quelques anecdotes, dépendant de ces deux périodes, pour être à même de dire qu'ils ne les ont pas entièrement passées sous silence. Mais on voit en même temps qu'ils ont omis la moitié des faits importans, et tous les résultats; parce qu'on ne peut obtenir ces résultats que de l'ensemble des faits.

Plutarque a subordonné les peuples et les grands événemens à quelques hommes; et Plutarque a eu raison, car il composait une *biographie*. Mais en traçant *l'histoire* des temps qui suivirent la mort d'Alexandre, il fallait placer les grands événemens, les peuples avec leurs intérêts et leurs passions, sur le premier plan, les hommes marquans sur le second, et montrer seulement comment ces hommes avaient influé sur les événemens et sur le sort des peuples. C'est ce qu'on n'a jamais fait jusqu'à présent, parce qu'on a copié servilement Plutarque, et Plutarque tout seul.

S'il était nécessaire de voir le sujet dans son ensemble et sous son véritable jour, il n'était pas moins important de le voir et de le montrer d'une manière claire; les deux périodes dont il s'agit se trouvant singulièrement chargées d'incidens et d'acteurs, et le spectateur éprouvant à cha-

que instant le besoin qu'on mette de l'ordre dans cette scène mouvante.

J'ai essayé de rétablir la vérité historique pleine et entière, de recevoir moi-même, et de transmettre des impressions nettes. Je vais donner une idée générale de la manière dont j'ai envisagé mon sujet, d'abord dans l'histoire des successeurs d'Alexandre, jusqu'à la mort de Séleucus; ensuite dans l'histoire de la Grèce.

A la mort d'Alexandre, sa famille est appelée à hériter de son empire en Macédoine et en Asie, et du commandement qu'il a exercé dans la Grèce. Tous ses généraux veulent dépouiller sa famille. Parmi eux, les uns, ce sont les tuteurs successifs, puis Antigone, songent à se saisir de tout l'empire; d'autres, au nombre de cinq, projettent de créer des royaumes; d'autres enfin, moins ambitieux encore, et au nombre de vingt-neuf, prétendent seulement se rendre indépendans dans leurs satrapies ou gouvernemens.

Le peuple et l'armée en Macédoine, l'armée macédonienne en Asie, dominés par des idées de légitimité, et par leur profonde admiration pour Alexandre, entendent que les généraux respectent les droits de sa famille, et lui garantissent la couronne. Les peuples Thraces, Asiatiques, Égyptiens, ne peuvent avoir la même affection pour le sang d'Alexandre, leur conquérant généreux, mais non leur prince légitime : s'il ne leur est pas donné de recouvrer leur indépendance, peu leur importe d'être les sujets de Lysimaque, de Séleucus, de Ptolémée, ou du fils et du frère d'Alexandre. Enfin les peuples Grecs veulent secouer la domination macédonienne, reconquérir leur liberté, et, s'ils échouent dans cette tentative, conserver au moins leurs gouvernemens particuliers, respectés par Philippe et par Alexandre, après la destruction de Thèbes comme après Chéronée.

Or, ces passions dominent et gouvernent les événemens. Malgré les ambitions furieuses dont elle est entourée, la famille d'Alexandre, tant qu'elle se respecte elle-même, forte de l'amour des soldats, dispose encore, après six ans, du fond de la Macédoine, des troupes et des trésors d'Alexandre, qui se trouvent à quatre cents lieues de là, dans la haute Asie. Mais les peuples Thraces, Égyptiens et Asiatiques, qui ne demandent qu'à être régis avec douceur et modération, fournissent à Lysimaque, à Ptolémée et à Séleucus, les forces nécessaires pour combattre les héritiers légitimes. D'un autre côté, Olympias, ayant donné le sanglant exemple d'assassiner deux des membres de la famille royale, met aux mains de Cassandre et de Polysperchon le fer avec lequel ils en

exterminent les restes. Toutefois, couverts qu'ils sont du sang d'Alexandre, ils ne peuvent, d'après les dispositions des Macédoniens, acquérir ou conserver le trône : Polysperchon meurt dans l'opprobre et dans l'obscurité : les fils de Cassandre portent la peine du crime de leur père ; les Macédoniens approuvent la mort de l'un et l'exil de l'autre (1).

Après treize ans d'incertitude, la mort du dernier rejeton mâle d'Alexandre ouvre, d'une manière définitive, sa succession à ses capitaines. L'oligarchie militaire des trente gouverneurs subsistera-t-elle ? Sera-t-elle remplacée par la formation d'un certain nombre de royaumes ? Ou bien un seul des généraux héritera-t-il de tout l'empire, après la ruine de ses rivaux ? L'inégalité des partages dans la première distribution des gouvernemens, l'inégalité des talens et de la réputation, détruisent l'oligarchie militaire et y substituent cinq royaumes. Là les hommes et les circonstances semblent décider seuls. Mais les peuples interviennent dans la question du maintien de l'unité, ou du partage de l'empire en royaumes. Les Grecs soutiennent Antigone et son fils Démétrius, qui prétendent engloutir l'empire entier, parce qu'ils leur ont rendu leurs gouvernemens que Cassandre leur a arrachés. Les Thraces, les Asiatiques, les Egyptiens, au contraire, redoutant le despotisme et les exactions d'Antigone, charmés de la modération de Lysimaque, de Séleucus et de Ptolémée, jaloux d'ailleurs de se reconstituer en corps de nation, déploient dans la lutte contre Antigone une constance, une opiniâtreté qui doit enfin fixer la fortune, triomphent et partagent l'empire à Ipsus avec Lysimaque, Séleucus et Ptolémée.

Jetons maintenant un coup d'œil sur l'histoire de la Grèce, considérée dans ses rapports les plus généraux.

C'est une vieille erreur, répétée jusqu'à satiété par les modernes, et réfutée par le témoignage unanime des historiens anciens, que la Grèce était libre avant Philippe et Alexandre, et qu'elle fut asservie par ces princes. Le fait est qu'ils laissèrent à toutes les républiques leurs gouvernemens respectifs, leurs lois civiles, leurs magistrats, la faculté de régler par leurs députés l'emploi de leurs forces militaires, toutes choses que les Spartiates et les Athéniens leur avaient ôtées antérieurement, lorsqu'ils avaient obtenu le commandement. Le fait est que ces deux princes ne se réservèrent strictement que la prérogative d'être les chefs des armées de

(1) Pages 28, 104 et 105 de cette seconde partie du Précis.

la Grèce; qu'ils formèrent de ses divers peuples une grande république fédérative; qu'ils concilièrent admirablement les droits de sa liberté avec les besoins de son indépendance et de sa défense extérieure; qu'après avoir interdit aux Grecs les guerres civiles connues sous le nom de guerre du Péloponèse et de guerre Thébaine, ils renversèrent l'empire des Perses, qui, depuis cent soixante ans, avaient tantôt envahi la Grèce, tantôt l'avaient armée contre elle même, et enfin en dernier lieu l'avaient réduite en véritable satrapie persane, lors du traité d'Antalcidas [1].

A la mort d'Alexandre, les républiques grecques, entraînées, moitié par l'amour de la liberté, moitié par les menées des intrigans, essayèrent d'enlever à la Macédoine la suprématie dont elle jouissait. Elles se jetèrent dans la guerre Lamiaque, contre l'avis de Phocion, et furent vaincues à Cranon. Parmi les rois de Macédoine successeurs d'Alexandre, les uns ôtèrent aux Grecs leurs constitutions; les autres disposèrent arbitrairement de leurs trésors, et en obtinrent des décrets, où il était déclaré que tout ce qu'ils feraient serait réputé saint envers les dieux, juste envers les hommes; tous leur imposèrent des gouverneurs et des garnisons : ils substituèrent une *domination* au *commandement* généreux de Philippe et d'Alexandre. Leur autorité fut reconnue par vingt-cinq des vingt-huit états helléniques, aussi pleinement que par les Macédoniens : on construisait pour Démétrius des galères dans les chantiers de Corinthe, d'Athènes, de Chalcis, comme dans ceux de Pella. Trois peuples seulement, les Spartiates, les Ætoliens, une partie des Arcadiens, échappèrent à cette domination, et conservèrent en Grèce le précieux dépôt de la liberté.

Les républiques grecques profitèrent des querelles interminables des différens compétiteurs au trône de Macédoine, et de l'embarras où les jeta l'invasion des Gaulois. Non-seulement elles s'affranchirent; mais, en entrant dans la ligue Achéenne, elles adoptèrent le gouvernement le plus parfait qu'ait connu l'antiquité. En effet, la ligue Achéenne donnait aux peuples qui en faisaient partie une sage démocratie pour gouvernement intérieur, les mêmes lois, les mêmes magistrats, les mêmes poids, les mêmes mesures. Au moyen de la fédération et de la représentation par députés, elle prévenait entre eux les guerres particulières et générales qui précédemment avaient ensanglanté la Grèce; elle leur assurait aussi une

(1) *Voyez* pages 2, 39, 104 de la seconde partie du Précis; et dans la première, les c. XXXIV, § 4 et 7; XXVI, à l'année 428; XXVII, aux années 417, 416; XXVIII et XXXI à la fin.

force imposante contre les ennemis du dehors, par la réunion d'une foule de petites forces individuelles. Elle l'emportait sur le système de Philippe et d'Alexandre, en ce qu'elle appelait indistinctement toutes les nations qui s'y agrégeaient, non-seulement à la participation de la souveraineté par leurs députés, mais aussi au commandement que Philippe et Alexandre avaient réservé, comme un privilége, aux seuls Macédoniens.

Il n'y avait plus qu'un pas à faire, il n'y avait plus que trois peuples à gagner, les Spartiates, les Béotiens, les Phocidiens, pour que le système achéen régît toute la Grèce centrale et tout le Péloponèse. Cette révolution achevée, les Grecs libres et unis, capables de se défendre à l'intérieur contre toutes les attaques des princes macédoniens, leur proposaient de combiner ensemble leurs forces respectives contre l'étranger, contre les Romains surtout, qui alors même s'ouvraient l'entrée de la Macédoine et de la Grèce par leurs conquêtes en Illyrie, et menaçaient de plus près encore la Macédoine.

Les Spartiates, régénérés par les réformes de Cléomène, ne refusaient pas d'entrer dans la ligue Achéenne : mais Cléomène demandait pour lui le commandement de la ligue. Aratus, qui l'exerçait depuis trente-trois ans, eut la faiblesse de ne pas savoir le céder; et après ses défaites, la bassesse d'appeler contre les Spartiates les Macédoniens dans le Péloponèse.

A la suite de la guerre de Cléomène et de la guerre des deux ligues, les rois de Macédoine Antigone Doson et Philippe III rétablirent leur autorité sur vingt-cinq des vingt-huit petites républiques dont la Grèce se composait : parmi les nations qui embrassèrent leur parti, on comptait les Thessaliens et les Achéens, deux des plus puissantes de l'époque. Trois peuples seulement restèrent indépendans, les Spartiates, les Ætoliens, les Athéniens; encore étaient-ils tellement affaiblis par leurs défaites, qu'ils tinrent de la générosité de Philippe et des Achéens l'existence politique qu'on daigna leur laisser, et qu'ils s'engagèrent à respecter le nouvel ordre de choses créé par suite des derniers événemens [1].

Quand on s'est assuré, par le témoignage formel, par les récits circonstanciés de Polybe, que tel était l'état de la Grèce, on entend avec quelque surprise Montesquieu dire, en parlant de cette même époque : « La

(1) *Voyez* les preuves à l'appui de cette assertion, pages 70 et suivantes de cette seconde partie.

» Grèce se maintenait par une *espèce de balance* : les Lacédémoniens étaient » *pour l'ordinaire* alliés des Ætoliens ; et les Macédoniens l'étaient des » Achéens (1). » D'un côté trois peuples, d'un autre vingt-cinq avec la Macédoine et l'Épire : en vérité, voilà un singulier équilibre ! L'étonnement augmente, lorsqu'on voit dans le même Polybe et dans Plutarque, que les Ætoliens, au lieu d'être les alliés *ordinaires* des Lacédémoniens, avaient été leurs ennemis acharnés pendant soixante ans, 285-225 ; qu'ils avaient emmené en une seule fois trente mille captifs de la Laconie ; et que l'union des deux peuples, au temps dont il s'agit, datait à peine de cinq ans. Cependant, de tous les écrivains modernes, Montesquieu est le seul qui, par la puissance de son génie, ait deviné quelque chose de l'histoire de la Grèce dans les derniers temps. Elle était donc à refaire entièrement.

Achevons d'en donner une idée générale. De compte fait, la Grèce et la Macédoine pouvaient, dans une guerre offensive, lever trois cent quarante-un mille hommes, et doubler ce nombre quand il s'agirait de défendre le sol contre l'étranger. Les forces de Rome et de l'Italie étaient à peu près les mêmes (2). Si la Grèce et la Macédoine ne paralysaient pas leurs ressources par leurs dissensions, elles demeuraient donc invincibles aux Romains. Non-seulement elles échappaient elles-mêmes à la conquête, mais elles en préservaient l'Asie et tout l'Orient pour lesquels elles devenaient un rempart ; les destinées d'une partie du monde des anciens étaient changées. Or un accord parfait s'établissait entre les Macédoniens et les Grecs, si Philippe III se contentait du *commandement* de Philippe et d'Alexandre, au lieu de rechercher la domination, souvent arbitraire, de leurs successeurs.

Mais dans ses actes comme roi, dans sa conduite comme homme, Philippe prit pour règle les fantaisies du despotisme ; il devint terrible et odieux aux Grecs. En revanche, ils se mirent de toutes manières en garde contre lui ; ils lui refusèrent en particulier l'usage de leur force militaire. Il y eut de leur part désaffection, réserves, dans un temps où un dévoûment sans bornes à sa cause pouvait seul les sauver avec lui : car on était alors à la veille d'une lutte contre Rome ; et la coalition, le parfait accord de la Macédoine avec la Grèce, pouvaient seuls donner des chances de succès à l'indépendance hellénique.

---

(1) Montesquieu, *Grand. et Décad.*, chap. 5. — (2) *Voyez* pages 81, 82, de cette seconde partie.

Le sénat, habitué par une longue expérience à saisir du premier coup d'œil l'endroit sensible où il fallait frapper un peuple dont il projetait la ruine, parvint dans l'espace de seize ans, et dans le cours de ses deux guerres avec Philippe, à lui enlever l'alliance de toutes les républiques. Il détacha les Ætoliens et les Spartiates les premiers, en promettant aux Ætoliens, d'abord l'occupation des pays voisins de l'Ætolie, ensuite la domination de la Grèce entière qu'ils convoitaient; en flattant les Spartiates de l'empire du Péloponèse, après la destruction de la ligue Achéenne. Il enleva le reste des Grecs au roi de Macédoine, en augmentant les défiances que leur avait inspirées sa tyrannie ; en achetant dans chacune de leurs villes les traîtres capables d'influer sur les décisions publiques ; en les intimidant par l'appareil et le déploiement de la force; en séduisant leur crédulité par la proclamation de la liberté aux jeux isthmiques. Cette scission entre la Macédoine et la Grèce une fois opérée, les Romains ne permirent pas qu'elle cessât un seul instant durant les vingt années qui suivirent, 198-178, et quand Persée tenta un rapprochement, ils envoyèrent une armée s'interposer entre lui et les Grecs (1).

Une guerre contre des peuplades braves n'est jamais un jeu dans la forme ; mais elle l'est pour le fond, lorsqu'à valeur égale l'agresseur peut opposer le double, le triple des forces, à celui qu'il attaque. Telle fut la situation des Romains à l'égard de chacun des peuples grecs qu'ils avaient eu l'adresse d'isoler les uns des autres. Ce fut non pas sans peine, mais sans danger, qu'ils écrasèrent les Macédoniens à Cynoscéphales et à Pydna; qu'ils asservirent les Ætoliens à la suite de la guerre contre Antiochus; qu'ils domptèrent les Béotiens, les Thessaliens, les Epirotes dans le cours de celle contre Persée; qu'ils accablèrent les Achéens à Leucopétra. Après l'anéantissement de ces six puissances, la faiblesse des états qui restaient était si grande, qu'un décret du sénat suffit pour réduire la Macédoine et la Grèce en provinces romaines.

La moitié des faits dont se compose l'histoire de la Grèce depuis la mort d'Alexandre jusqu'à la conquête romaine avait été laissée jusqu'à présent dans les historiens anciens. Je l'en tire, et je la fais connaître aujourd'hui

(1) Le seul côté par lequel la Macédoine fût presque inattaquable était celui où l'on rencontrait la chaine des monts Cambuniens et Olympe. Cependant les légions, pendant quatre années consécutives, furent dirigées vers ce point, parce qu'en suivant cette direction elles se plaçaient entre Persée et les Grecs.

pour la première fois. Toute découverte historique a son importance, puisqu'elle hâte les progrès de la science et recule le domaine de la vérité. Mais peut-être celle-ci sera-t-elle accueillie avec une faveur particulière; rien de ce qui intéresse la Grèce n'est indifférent à l'Europe, qui reconnaît en elle la mère de sa civilisation.

A. Poirson.

PRÉCIS
DE
L'HISTOIRE ANCIENNE.

SECONDE PARTIE.

SUCCESSEURS D'ALEXANDRE.

SIXIÈME ÉPOQUE.

Démembrement de l'empire d'Alexandre d'abord en cinq, ensuite en quatre, enfin en trois grands royaumes, et en une foule de principautés particulières. — Ces états, depuis le golfe Adriatique jusqu'à l'Euphrate, tombent au pouvoir des Romains; et depuis l'Euphrate jusqu'à l'Indus, au pouvoir des Parthes.

CHAPITRE XLII.

Histoire des successeurs d'Alexandre, depuis la mort d'Alexandre jusqu'à la mort de Séleucus (223-281).

§ I. — *Considérations sur l'état de l'empire, de l'armée, de la famille, des capitaines d'Alexandre, au moment où il mourut.*

En mourant, Alexandre laissait les peuples nombreux des provinces persanes sujets de la Macédoine et de la Grèce. Le grand ouvrage de leur régénération, de l'importation de la civilisation grecque dans l'Orient, commencé par lui, restait à achever.

Il laissait les peuples grecs en possession de leurs gouvernemens, de leurs lois, de leurs coutumes, de leurs magistrats, de leur liberté civile pleine et entière, toutes choses que les Athéniens et les Spartiates leur avaient ôtées quand ils avaient obtenu le commandement. De leur liberté politique il ne leur avait ôté que la faculté de disposer arbitrairement de leur force militaire, et de l'employer à se déchirer par des guerres civiles, dont le résultat avait été l'asservissement de la Grèce à la Perse depuis le traité d'Antalcidas jusqu'à la guerre sacrée. A l'exemple de son père Philippe, il n'avait pas attribué à la Macédoine le droit de régler à son gré l'emploi de la force militaire des alliés : ce droit il l'avait remis aux assemblées de leurs députés, appelés à voter librement sur les intérêts généraux [1]. Il avait donc uniquement réservé à la Macédoine la suprématie, le commandement dont les Spartiates et les Athéniens avaient été investis tour à tour, et encore, ne l'avait-il pris qu'après l'avoir reçu du consentement des alliés. Il avait laissé Antipater en Macédoine avec des forces suffisantes pour maintenir la Grèce dans ce nouvel état. Les Spartiates et les Athéniens, déchus du rang qu'ils avaient occupé autrefois, de la puissance dont ils avaient abusé, avaient deux fois tenté de la recouvrer en bouleversant la Grèce. Les Spartiates et leur roi Agis avaient été vaincus par Antipater. Les Athéniens, après avoir accueilli Harpalus, l'avaient chassé, dans la crainte d'attirer sur leur ville la vengeance et les armées d'Alexandre : mais ils avaient épié de jour en jour une occasion favorable pour reprendre leurs projets. Justement alarmé de ces mouvemens, Alexandre, peu avant sa mort, avait cherché des soutiens et des partisans à la nouvelle organisation par un grand bienfait. Il avait, par un décret, ordonné aux villes grecques de réparer, à l'égard les unes des autres, les injustices dont elles avaient à se plaindre mutuellement. En maintenant les condamnations et le bannissement prononcés contre ceux qui s'étaient rendus coupables de quelque crime, il avait rappelé de l'exil et rendu à leur patrie ceux qui en avaient été chassés sans jugement et par les cabales des chefs des républiques. « Cette proclamation, comme » parle Diodore, avait été reçue avec des transports de joie aux jeux » olympiques. Toute l'assemblée avait marqué sa reconnaissance par de

---

[1] Il faut prouver tout ce que nous avançons ici, relativement à Philippe et à Alexandre, par des témoignages circonstanciés et irrécusables. Diodore, l. xvi, p. 478, *de Rhodoman* dit : « Philippe annonça qu'il voulait attaquer la Perse pour venger les Grecs, et pour la » punir des profanations qu'elle avait commises dans les temples de la Grèce. Il s'attira » d'abord par ce projet la bienveillance des villes grecques en général. *Il fit proposer en-* » *suite à chacune d'elles, en particulier, d'entrer en conférence avec lui pour l'intérêt commun* » *de la nation.* Corinthe fut indiquée pour un rendez-vous si célèbre. Ce fut là qu'il *pro-* » *posa* publiquement le décret qu'il désirait si vivement obtenir. *Choisi* lui-même pour » commandant général de la Grèce, il fit les préparatifs convenables pour une semblable » entreprise. Ayant réglé, pour chaque ville, le nombre de soldats qu'il *lui convenait* de » fournir, il retourna en Macédoine. »

Diodore, liv. xvii, p. 469, ajoute : « Alexandre *fit convoquer en forme* l'assemblée » générale de Corinthe. Quand tous les députés furent arrivés, il les *engagea*, par des » propos convenables, à le nommer commandant général de la Grèce contre les Perses » dont on avait à se plaindre. Revêtu d'un titre si honorable, il revint en Macédoine. »

» grands applaudissemens; car il se trouvait là plus de vingt mille de ces » bannis. » Mais ce grand acte de justice paternelle avait excité le mécontentement de tous ceux qui avaient à se reprocher quelque iniquité, et en particulier celui des Ætoliens et des Athéniens. Les premiers ayant injustement chassé l'ancienne et puissante famille des Æniades, s'attendaient à être punis incessamment de cette violence; les seconds avaient plus injustement encore partagé entre eux le territoire des Samiens, qu'ils étaient peu disposés à rendre. A la première nouvelle de la mort d'Alexandre, les Athéniens, qui avaient des ressources dans les trésors que leur avait laissés Harpalus, envoyèrent Léosthènes se mettre à la tête de huit mille soldats, vétérans des guerres d'Asie, congédiés par les gouverneurs de Perse, et stationnés alors aux environs du Tænare de Laconie. Ils équipèrent une flotte de deux cent quarante galères. Ils envoyèrent des orateurs dans les villes grecques, pour les appeler à la liberté, et en obtinrent divers contingens de troupes qui portèrent l'armée confédérée à trente mille hommes. Les plus riches des Athéniens, les plus sages de chaque république, Phocion à leur tête, désapprouvèrent l'entreprise; mais leur voix fut étouffée partout par les ambitieux, « dont le » métier était d'émouvoir le peuple, qui ne pouvaient vivre aux dépens » du public que par la guerre; genre d'hommes dont Philippe disait au- » trefois que la guerre était pour eux un temps de paix, et que la paix » leur faisait la guerre [1]. »

Tel était l'état de la Grèce à la mort d'Alexandre. Il reste à examiner celui de son armée, de sa famille, de ses généraux.

Alexandre avait eu plusieurs fois à comprimer dans ses soldats l'esprit d'indépendance, d'opposition à ses vues, de révolte même; mais l'amour pour sa personne, l'enthousiasme pour ses exploits qu'ils avaient partagés, étaient vifs et profonds. Quand il mourut, ces sentimens dont il avait été l'objet se changèrent en affection pour sa famille, en désir manifesté, à plusieurs reprises, de la placer sur son trône.

La famille d'Alexandre se composait de huit personnes:

1. *Olympias*, mère d'Alexandre.
2. *Roxane*, fille du satrape Oxyarte et épouse d'Alexandre, enceinte de huit mois au moment où son époux mourut, et qui donna bientôt naissance à un fils.
3. *Alexandre Aigus*, fils de Roxane et d'Alexandre le Grand.
4. *Statira*, fille de Darius, autre épouse d'Alexandre, mise à mort, peu après la mort du conquérant, par Roxane, qui craignait de trouver en elle une rivale.
5. *Philippe Arrhidée*, fils de Philippe et d'une autre épouse qu'Olympias, frère par son père d'Alexandre le Grand.
6. *Cléopâtre*, fille de Philippe et d'Olympias, sœur d'Alexandre.
7. *Thessalonice*, fille de Philippe et d'une autre femme qu'Olympias, sœur d'Alexandre.
8. *Eurydice*, sœur de Philippe, qui épousa depuis Arrhidée.

L'imbécillité d'Arrhidée, l'enfance d'Alexandre Aigus, l'illégitimité et la jeunesse d'Hercule, la haine furieuse de Cléopâtre contre Arrhidée et

---

[1] Diodore, liv. XVIII, de la page 592 à la page 594, *de Rhodoman*. Justin, liv. XIII, chap. 5.

contre Eurydice, qui devint l'épouse de ce prince, et par-dessus tout l'ambition des capitaines d'Alexandre, formaient autant de causes de perte pour la famille royale. Mais ces causes étaient graves sans être décisives. Dans la poursuite de la succession d'Alexandre, ses fils et son frère trouvaient pour auxiliaires l'affection de ses soldats, les talens et le dévoûment d'Eumène, le plus habile de ses généraux, et jusqu'aux déférences hypocrites, jusqu'aux concessions momentanées de ses ambitieux lieutenans, qui connaissaient trop bien les sentimens de l'armée pour oser, pendant les huit premières années, porter atteinte aux droits des héritiers légitimes. Or, dans cet espace de temps, et avec de pareilles ressources, pour peu que les circonstances fussent favorables, la famille pouvait défendre le sceptre contre les attaques de ses ennemis, et l'affermir entre ses mains.

Quand les capitaines d'Alexandre le virent mort, les uns, en petit nombre, songèrent à envahir sa succession entière, après avoir, par divers moyens, dépouillé sa famille et réduit leurs collègues à la dépendance. D'autres formèrent le dessein de démembrer l'Empire, et d'en former à leur profit un certain nombre de royaumes d'une certaine étendue. Les autres enfin, et c'était le grand nombre, projetèrent de se rendre simplement indépendans dans leurs gouvernemens respectifs.

Ainsi, à la mort d'Alexandre, il s'agissait de savoir si l'Orient demeurerait sujet des Macédoniens, et si la civilisation grecque y périrait ou s'y développerait; si la Grèce resterait organisée en une grande république fédérative sous la suprématie de la Macédoine, ou si elle deviendrait sujette de la Macédoine, ou enfin si elle recouvrerait son indépendance et se diviserait de nouveau en une foule de petites républiques ennemies les unes des autres; si la famille du conquérant possèderait ses états héréditaires et ses conquêtes, ou en serait dépouillée; si l'unité de son empire serait maintenue, ou s'il serait morcelé, soit en royaumes, soit en gouvernemens devenus la propriété d'une oligarchie militaire. Ces questions étaient les plus graves qui eussent encore été agitées dans le monde.

§ II. — *A la mort d'Alexandre l'Orient reste dans un calme profond. L'empire du conquérant est partagé entre trente-quatre de ses généraux, qui veulent établir une grande oligarchie militaire. Perdiccas projette de s'emparer de la totalité de l'empire, au moyen de l'armée, de la régence, et de la tutelle de la famille d'Alexandre. Eumène et les soldats sont dans l'intention sincère de conserver le trône à cette famille* [1].

323. — Après la mort d'Alexandre, ses généraux s'as-

[1] Pour ce paragraphe : Justin, l. XIII. Diodore, l. XVIII, page 586 et suiv. *de Rhodoman*. A la page 587, il rapporte mot à mot les projets de Perdiccas.

semblent à Babylone dans son palais. Ptolémée ouvre l'avis de partager son empire entre ses divers capitaines. Perdiccas demande que si Roxane, alors enceinte, donne le jour à un fils, on le reconnaisse pour successeur du conquérant, en lui donnant des tuteurs et en nommant des régens de l'empire. Il intéresse à sa proposition les cavaliers qui, pleins d'amour et d'admiration pour la mémoire d'Alexandre, veulent conserver le trône à son fils : il intéresse aussi les plus influens des généraux, Léonat, Cratère, Antipater, en leur offrant une part dans la tutelle et dans la régence, qui doivent donner la toute-puissance. Son avis est adopté : les cavaliers prêtent serment d'obéissance aux quatre tuteurs. L'infanterie, soulevée par Méléagre, proclame roi Arrhidée, frère d'Alexandre. Perdiccas reconnaît forcément Arrhidée, conjointement avec l'enfant que Roxane pourra mettre au monde, et accorde une place dans la tutelle à Méléagre. Cet enfant naît un mois après : c'est un fils; on l'appelle Alexandre Aigus; il partage la royauté de nom avec son oncle.

Antipater et Cratère reçoivent la direction des affaires d'Occident, le commandement de la Macédoine et de la Grèce. Perdiccas prend avec Méléagre l'administration suprême de l'Asie. Il se réserve exclusivement le commandement de la flotte et de l'armée royale stationnées en Asie. Pour assouvir l'ambition de la masse des généraux, les séparer, et les exiler du centre de l'empire, il distribue le gouvernement des provinces à trente-quatre d'entre eux. Nous rappellerons seulement les noms de ceux qui influèrent sur les événemens :

Ptolémée reçut	l'Egypte et l'Afrique.	*Lysimaque* reçut	la Thrace et les pays voisins du Pont-Euxin.
Antigone,	la Pamphilie, la Lycie, la grande Phrygie.	*Eumène,*	la Paphlagonie et la Cappadoce.
Cassandre,	la Carie.	*Néoptoleme,*	l'Arménie.
Léonat,	la petite Phrygie ou Phrygie de l'Hellespont.	*Séleucus,*	le commandement de la cavalerie.
Peucestas,	la Perse.	*Cassandre,* fils d'Antipater,	le commandement des gardes du roi.
Laomédon,	la Syrie.		
Python,	la Médie.		

Perdiccas ne se réserve aucun gouvernement en particulier, cherchant à établir l'idée que cette commission, bonne pour des inférieurs, est au-dessous de lui. Il ordonne le supplice des chefs de la dernière sédition, et espère obtenir une entière obéissance de l'armée, soit par la crainte, soit par l'affection qu'elle porte au sang d'Alexandre, soit par l'ascendant que son propre mérite lui donne sur elle. Avec son secours, il espère se débarrasser promptement de la concurrence des autres tuteurs, et il fait assassiner Méléagre en particulier; il se flatte aussi de retenir la foule des généraux dans la condition de simples gouverneurs. Ceux-ci se rendent dans leurs gouvernemens avec la résolution d'y lever des troupes, de renverser Perdiccas, et les uns de lui succéder dans l'empire entier, les autres de former à leur profit des royaumes, les autres enfin de se créer seulement des principautés indépendantes. Alcétas, frère de Perdiccas, et Eumène, se disposent seuls à seconder Perdiccas. Eumène, par reconnaissance pour Philippe et pour Alexandre, veut maintenir la couronne sur la tête de leurs descendans; il s'unit à Perdiccas, dont les desseins avoués sont conformes aux siens, sauf à combattre plus tard le tuteur, s'il venait un jour à travailler pour lui-même. Sa conduite avec les tuteurs successifs sera toujours la même.

Les peuples de la haute Asie, et ceux de l'Asie mineure excepté deux, se prêtent sans résistance aux dispositions préalables arrêtées par Perdiccas et par les autres capitaines d'Alexandre pour l'administration de l'empire.

§ III. — *Les projets contraires de Perdiccas et des gouverneurs sont suspendus par la révolte des mercenaires et autres Grecs établis en Asie; par l'insurrection des Grecs d'Europe; par la résistance d'Ariarathe, roi de Cappadoce, et par celle des Pisidiens* (323-322).

Des révoltes éclatent en Orient et en Occident. Les capitaines d'Alexandre sont dans la nécessité de répri-

mer ces soulèvemens, qui tendent à leur enlever la proie qu'ils se disputent. Mais au milieu des guerres qu'ils vont entreprendre, on voit reparaître les idées et les projets dont ils sont personnellement occupés.

323. *Révolte des Grecs dans la haute Asie.* — Les mercenaires et les Grecs colonisés par Alexandre dans la haute Asie sont mécontens de leurs établissemens et s'arment au nombre de vingt-trois mille pour retourner dans leur patrie. Perdiccas dirige Pithon contre eux. Celui-ci veut les gagner, et avec leur appui se former un royaume dans la haute Asie. Mais après leur défaite ils sont tous massacrés par les soldats de Pithon, conformément aux ordres secrets et précis de Perdiccas.

323-322. *Guerre Lamiaque.* — Alexandre n'avait laissé de garnison que dans Corinthe. Les Grecs étaient en pleine puissance de leurs actions. A la première nouvelle de la mort du roi (323), les Athéniens et les Ætoliens prennent les armes et abjurent la suprématie de la Macédoine. Hypéride, et Démosthènes alors en exil pour s'être vendu à Harpalus, appellent les villes à la liberté. Phocion désapprouve la guerre. Dix-neuf peuples de la Thessalie, de la Grèce centrale et du Péloponèse se soulèvent; sept restent dans le parti macédonien; les Spartiates et les Arcadiens demeurent neutres.

Antipater est vaincu par Léosthènes, chef des confédérés, près de Lamia, en Thessalie, se réfugie dans la ville, et y est assiégé. Léonat passe en Grèce sous prétexte de secourir Antipater, en réalité pour épouser Cléopâtre, sœur d'Alexandre le Grand, qui exerce le plus grand ascendant sur les Macédoniens : cet hymen politique doit le conduire à la plus haute fortune. Mais il est vaincu et tué par les confédérés. Ceux-ci, enivrés de leur victoire, licencient une partie de leurs troupes.

Avec les débris de Léonat et l'armée que lui amène Cratère, Antipater les défait près de Cranon, tandis que Clitus, commandant de la flotte royale, détruit leurs vaisseaux dans deux batailles navales. Leur ligue se

dissout : Antipater prend successivement leurs villes, et menace Athènes. Phocion et Démade obtiennent la paix pour leurs compatriotes. Le vainqueur met une garnison dans Athènes, lui donne Phocion pour administrateur, et une aristocratie modérée pour gouvernement. Il place des garnisons et des administrateurs dans les autres cités de la Grèce centrale et du Péloponèse, qui ont pris part au soulèvement. Poursuivi par ses satellites, lâchement condamné par le peuple d'Athènes, Démosthènes s'empoisonne dans l'île de Calaurie. Les Ætoliens obtiennent des conditions plus avantageuses qu'ils ne devaient les attendre, parce qu'Antipater et Cratère sont pressés d'aller combattre Perdiccas. (*Voy.* le paragraphe suivant.)

Résistance d'Ariarathe. Révolte des villes de la Pisidie. — Pendant que ces événemens se passent en Grèce, Perdiccas, en Asie, attaque avec l'armée royale Ariarathe, qui refuse d'abandonner son royaume de Cappadoce à Eumène. Ariarathe est vaincu, pris, exterminé avec toute sa famille : Eumène est mis en possession de la Cappadoce et de la Paphlagonie. Les villes de Pisidie, Isaure et Larande, qui ont massacré leurs commandans, sont châtiées (322).

Tout alors, en Asie comme en Europe, reconnaît la loi des successeurs d'Alexandre. Ils reprennent l'exécution de leurs projets respectifs, et tournent contre eux-mêmes, pour se disputer l'empire, les armes dont ils viennent de se servir contre les révoltés.

§ IV. — *Antipater, Cratère, Antigone, Ptolémée, forment une première ligue contre Perdiccas, qui les menace, et Eumène, qui se déclare pour le régent. Perdiccas est assassiné.* (322-320.)

322. Perdiccas prétend régner seul; les généraux d'Alexandre prétendent tous régner, les uns sur une plus grande, les autres sur une moins grande portion de l'empire. Aussi, après la victoire de Cranon, Anti-

pater et Cratère retournent en Macédoine et s'unissent par des liens étroits : Cratère épouse Phila, l'une des filles d'Antipater. Perdiccas, de son côté, veut se frayer une route au trône, en épousant Cléopâtre et en essayant de perdre Antigone et Ptolémée, qu'il accuse auprès de l'armée. Antigone se sauve en Macédoine (321). Antigone, Antipater, Cassandre, Ptolémée, forment une première ligue contre Perdiccas. Celui-ci, pour donner plus d'autorité à ses démarches, pour obtenir de l'armée une plus entière obéissance, appelle au conseil tenu en Cappadoce les deux rois Alexandre Aigus et Arrhidée [1]. Il oppose Eumène à Antipater, Cassandre, Antigone, Néoptolème : ce dernier, d'abord déclaré pour le tuteur, n'avait pas tardé à embrasser le parti ennemi. Perdiccas va combattre lui-même Ptolémée en Égypte.

Cratère et Neoptolème se mesurent en Cappadoce contre Eumène, sont défaits dans deux batailles, et périssent dans la dernière. La cause de Perdiccas triomphe en Asie. Mais en Égypte, il éprouve un échec au passage du Nil, près de Memphis. Il est abandonné par ses principaux officiers, irrités dès long-temps de ses hauteurs, et massacré par ses soldats dans sa tente (320).

§ V. — *Après l'assassinat de Perdiccas et la démission de Pithon, Antipater succède à la régence, à l'autorité et aux projets de Perdiccas ; il meurt* (320).

320. Exclusivement occupé à se créer un royaume indépendant en Égypte, Ptolémée refuse la tutelle. Pithon s'en démet, peu après l'avoir acceptée, dégoûté par les intrigues et l'ambition d'Eurydice, devenue l'épouse d'Arrhidée. Antipater accepte la tutelle et la régence.

Les confédérés font un second partage des provinces à Trisparadis en Syrie. Eumène et cinquante du même parti sont proscrits, et leurs provinces assignées à leurs ennemis. Pithon reçoit la Médie, et Séleucus la Baby-

---

[1] Justin, liv. XIII, ch. 6. Plutarque, *Vie d'Eumène*.

lonie. Antigone combat Eumène à Orcynium, en Cappadoce : aidé par la trahison d'un transfuge, il le défait et le contraint à s'enfermer dans la citadelle de Nora. Ptolémée, de son côté, dépouille Laomédon, l'un des proscrits, et fait une première fois la conquête de la Judée, de la Phénicie et de la Célésyrie.

Antipater avait hérité des vues ambitieuses de Perdiccas sur la totalité de la succession d'Alexandre. Dès qu'Olympias, sa constante ennemie, apprit qu'il était revêtu de la tutelle et de la régence, elle se sauva en Épire avec Alexandre Aigus et Roxane. Mais Antipater s'entoura avec soin du reste de la famille royale, d'Arrhidée, d'Eurydice, de Thessalonice. Il laissa en Asie son fils Cassandre, pour surveiller Antigone, dont il devinait les desseins. Enfin Eumène lui ayant demandé des secours après la défaite d'Orcynium, il en envoya à ce général naguère proscrit par lui, et Antigone n'osa plus presser le siége de Nora [1]. Antipater avait sans doute à craindre une nouvelle ligue des successeurs d'Alexandre, réunis contre lui, lorsqu'il fut atteint d'une maladie mortelle. Il laissa la tutelle, la régence, le gouvernement de la Macédoine au vieux Polysperchon son ami. Il n'appela son propre fils Cassandre à l'administration de la Macédoine qu'en remplacement de Polysperchon (320).

§ VI. — *Après la mort d'Antipater, Polysperchon obtient la régence, succède à l'autorité et aux desseins d'Antipater et de Perdiccas. Cassandre, Antigone, Ptolémée, forment une seconde ligue contre Polysperchon, Eumène, la famille royale, et ruinent leur autorité. L'oligarchie militaire des trente-quatre généraux s'affaiblit aussi graduellement. La formation de cinq grands royaumes se prépare* (320-315).

Complication d'intérêts et situation respective des grands ambitieux. — 320. Polysperchon, par cela seul qu'il accepte la tutelle et la régence,

---

1 Justin, liv. XIV, ch. 2.

c'est-à-dire le souverain commandement, provoque les autres généraux à se liguer contre lui. Antigone, d'un autre côté, a réuni sous ses drapeaux une armée de soixante-dix mille hommes, la plus grande force militaire qui existe dans l'empire. Il donne des lois à la moitié de l'Asie mineure, aux provinces de Carie, Lycie, Pamphilie, Phrygie, Cappadoce, Paphlagonie, et révèle par son orgueil, le projet d'engloutir la monarchie d'Alexandre tout entière. Ayant à se décider entre ces deux ambitieux, Cassandre et Ptolémée se réunissent à Antigone : Cassandre, parce qu'avant tout, il veut s'emparer de la Macédoine sur Polysperchon ; Ptolémée, parce que, combattant Polysperchon, il ruinera ensemble, et les prétentions de l'un de ceux qui aspirent à la domination universelle, et les droits, l'autorité, l'importune légitimité de la famille d'Alexandre, toujours subsistante, non-seulement en Macédoine, mais aussi en Asie, comme le prouvent les faits que nous allons rapporter.

Autorité subsistante de la famille d'Alexandre sur les armées et sur les satrapes, au commencement de cette période. — Antigone essaie de gagner Eumène, le presse de se déclarer pour lui, lui envoie une formule de serment portant qu'il servira en tout et partout Antigone seul, que les amis et les ennemis d'Antigone seront les siens. Eumène corrige ainsi la formule : « Je servirai Olympias et les rois ses enfans ; j'aurai mêmes » amis et mêmes ennemis qu'eux. » *Ce serment paraît le plus équitable aux Macédoniens : ils le lui font jurer tel qu'il l'a dressé, lèvent le siége de Nora, et envoient vers Antigone pour le porter à prêter le même serment* [1]. Et ces Macédoniens étaient les soldats mêmes d'Antigone !

Peu après cet événement, le roi Arrhidée écrit à Antigone et à Teutanus, chefs des Argyraspides, de remettre le commandement des troupes à Eumène. Ce message remplit les deux chefs de jalousie et de dépit. Cependant ils n'osent désobéir ; et, pendant toute la guerre qui suit, non-seulement les Argyraspides obéissent à Eumène, mais ne veulent même recevoir d'ordres que de lui [2].

Eumène va trouver Cléopâtre, sœur d'Alexandre, à Sardes, et se sert de son ascendant pour gagner les chefs et les officiers, persuadé que l'obéissance, commandée par la bouche de cette princesse, ne trouverait pas d'opposans [3].

Arrivé dans la haute Asie, Eumène, voulant doubler le nombre de ses soldats, « fait tenir à tous les chefs des satrapies supérieures des lettres » signées de la main des rois (Arrhidée, Eurydice, Olympias) par les- » quelles il leur était enjoint d'obéir en tout à Eumène. » Et chacun des satrapes lui amène sur-le-champ un renfort. En vertu des injonctions de la famille d'Alexandre, éloignée de plus de quatre cents lieues, Eumène dispose encore de toutes les richesses de l'Orient. « Eumène tira » du trésor royal les sommes dont il avait besoin, parce que les gardes » de ce trésor avaient reçu un ordre exprès de la part des rois de ne dé- » livrer l'argent qu'à lui seul [4]. »

---

1 Plutarque, *Vie d'Eumène*, — 2 Plut. *ibid.* — 3 Justin, liv. XIV, ch. 1 : « *Ut ejus voce » centuriones principesque confirmaret, existimaturos ibi majestatem regiam verti, undè » soror Alexandri staret. Tanta veneratio magnitudinis Alexandri erat, ut etiam per vestigia mulierum, favor sacrati ejus nominis quæreretur.* — 4 Diodore, l. XIX, p. 662 et 664.

Olympias tombe plus tard au pouvoir de Cassandre. Elle a provoqué la haine des Macédoniens en mettant à mort cent de leurs officiers. Cependant tel est l'ascendant que conserve sur eux la mère d'Alexandre, que Cassandre n'ose lui laisser plaider sa cause dans leur assemblée, et que le fer tombe des mains des soldats qu'il a envoyés pour la mettre à mort. Il est obligé de recourir aux parens des victimes d'Olympias pour trouver des bourreaux.

Ainsi Diodore, Plutarque, Justin, tous les écrivains qui ont présenté l'histoire de cette époque, s'accordent pour nous montrer l'influence exercée sur les événemens par les idées de la légitimité. Les détails que nous venons de rapporter, et que les historiens modernes n'ont pas même aperçus, prouvent que les successeurs d'Alexandre auraient trouvé des difficultés, peut-être insurmontables, à dépouiller les héritiers légitimes, si trois circonstances n'avaient favorisé leurs projets. 1° Les chefs conspirèrent constamment contre l'autorité d'Eumène, qu'ils méprisaient en qualité d'étranger et d'homme d'une naissance obscure. 2° La lâcheté ou la trahison de Peucestas livra à Antigone le bagage des Argyraspides et mit aux prises leur intérêt personnel avec leur fidélité à la cause des rois, et leur obéissance à la personne d'Eumène. 3° Les dissensions de la famille royale lui otèrent la plus grande partie de ses ressources, et les fureurs d'Olympias apprirent à verser le sang d'Alexandre.

Préparatifs de Polysperchon et de ses rivaux. Eumène passe dans la haute Asie (319). — Les dernières dispositions d'Antipater ôtent la Macédoine à Cassandre pour la donner à Polysperchon. Cassandre indigné [1] se sauve en Asie mineure auprès d'Antigone, et forme avec ce général et avec Ptolémée une seconde ligue contre Polysperchon. Antigone essaie d'entraîner Eumène dans son parti : mais celui-ci demeure fidèle aux rois et à Polysperchon leur tuteur.

Polysperchon, demeuré maître de la Macédoine par la retraite de Cassandre, cherche les moyens d'affermir dans cette contrée, et d'étabir dans la Grèce centrale, le Péloponèse et l'Asie mineure, l'autorité des rois qui est la sienne même. Le roi Arrhidée, sa femme Eurydice, Thessalonice, avaient été amenés en Macédoine par Antipater; mais Olympias, Alexandre Aigus, Roxane, séjournaient en Épire. Il les invite à revenir en Macédoine

[1] Pour ce paragraphe : Diodore, l. XVIII et XIX, de la page 625 à la page 695 *de Rhodoman*. Plutarque, *Vie d'Eumène*. — Justin, l. XIV. Après avoir tué Polysperchon, l. XIII, c. 8, l'an 322, le fait revivre l. XIV, ch. 5, l'an 318. Mais à qui la faute, à l'auteur ou aux copistes?

afin de prêter à ses démarches l'autorité de la famille réunie, dont l'ascendant est encore tout puissant sur les Macédoniens, et sur une partie des troupes.

Au nom d'Arrhidée, il nomme Eumène commandant général de l'Asie mineure, met à sa disposition les armées et les trésors de cette contrée. Eumène sort de Nora et parvient en Cilicie, où séjournait le corps des Argyraspides; malgré les dispositions hostiles des chefs, il parvient à se faire obéir de ces vétérans de Philippe et d'Alexandre. Cependant, incapable encore de résister à Antigone, il passe dans la haute Asie.

Guerre en Grèce et en Macédoine.— En Grèce, Polysperchon ne peut établir son autorité tant que les villes seront dominées par les garnisons et les administrateurs d'Antipater, naturellement dévoués à son fils Cassandre. Il essaie d'opérer une révolution générale, et publie au nom d'Arrhidée un édit par lequel il proscrit les administrateurs dans les villes de la Grèce centrale et du Péloponèse, rappelle les exilés, rétablit les anciens gouvernemens : il écrit en particulier aux Athéniens qu'il leur rend leur démocratie. Cassandre avait récemment envoyé dans Munichie un nouveau gouverneur, Nicanor, pour soutenir le parti aristocratique et Phocion.

En 318, Alexandre, fils de Polysperchon, s'empare d'Athènes et favorise une insurrection de la faction démocratique, qui met à mort Phocion. Mais bientôt Cassandre, avec une flotte que lui prête Antigone, reprend Athènes, met une garnison dans Munichie et donne pour administrateur aux Athéniens Démétrius de Phalère, qui les gouverne pendant onze ans avec une grande sagesse.

Polysperchon passe dans le Péloponèse. Toutes les cités de la Péninsule, excepté Mégalopolis, chassent ou massacrent les administrateurs, se déclarent pour Polysperchon et lui fournissent des secours. L'échec qu'il éprouve sous les murs de Mégalopolis change ces dispo-

sitions. Plusieurs villes l'abandonnent et retournent à Cassandre.

Guerre en Macédoine. Dissensions de la famille royale. — Les nouvelles que le tuteur reçoit de la Macédoine ne sont pas plus favorables. Eurydice, apprenant la résolution prise par Olympias de retourner en Macédoine accompagnée de son petit-fils Alexandre Aigus et de Roxane, craint de se voir enlever son crédit par l'ambitieuse Olympias, conclut pour elle et pour son époux Arrhidée un traité avec Cassandre et Antigone, ordonne à Polysperchon de livrer le commandement à Cassandre, et appelle ce dernier général en Macédoine. Polysperchon ramène Olympias avec l'armée d'Œacide, roi d'Épire. Eurydice et Arrhidée, abandonnés des Macédoniens, sont livrés à Olympias : elle donne la première l'exemple de verser le sang royal, en les mettant à mort, avec le frère de Cassandre et cent de leurs principaux partisans.

Cassandre arrive en Macédoine, assiége Olympias dans Pydna, où elle s'est retirée avec Alexandre Aigus et Thessalonice. Œacide et Polysperchon essaient de la dégager. Mais Cassandre fait révolter contre Œacide son armée et l'Épire elle-même, chasse Polysperchon dans Naxie de Perrhæbie, contraint Olympias à capituler, ordonne son supplice, enferme dans Amphipolis Roxane et Alexandre Aigus; épouse Thessalonice, sœur d'Alexandre le Grand, pour se concilier les grands et le peuple, et donner à son usurpation les couleurs de la légitimité.

Il parcourt ensuite la Grèce centrale et le Péloponèse pour y étendre son autorité. En Béotie, il rebâtit Thèbes. Dans le Péloponèse, il évite de combattre Alexandre, fils de Polysperchon, et lui enlève Argos et la Messénie, où il met des garnisons (316).

La Thessalie lui obéit alors : il a conclu une alliance d'armes avec l'Epire, révoltée contre Œacide, et y a envoyé un gouverneur : il domine par ses administrateurs

et ses garnisons, dans la moitié du Péloponèse, dans l'Eubée, dans toute la Grèce centrale, excepté en Œtolie. L'autorité de Polysperchon et d'Alexandre ne se soutient plus que dans l'Achaïe, la Sicyonie et la Corinthie. Parmi les Grecs, les Spartiates, une partie des Arcadiens et les OEtoliens ont seuls conservé leur indépendance, et la défendent contre tous les maîtres.

Dans l'Hellespont et la haute Asie. Mort d'Eumène. — Tandis que ces événemens se passaient en Grèce, dans l'Hellespont, la flotte royale, commandée par Clitus, avait été vaincue et détruite par celle d'Antigone.

Dans la haute Asie, Eumène avait rassemblé à Suze des forces considérables, et défait Antigone sur les bords du Pasitigre (317). Après de longues marches en Babylonie, en Mésopotamie et en Médie, les deux rivaux en vinrent aux mains, l'an 316, dans la province des Gabéniens en Perse. Eumène demeura vainqueur à l'aile qu'il commandait, mais à l'autre il fut trahi par la lâcheté de Peucestas, et livré à Antigone par les Argyraspides, en échange de leur bagage, dont l'ennemi s'était emparé.

Antigone, ancien ami d'Eumène, le condamna à mort, peu de temps après que Cassandre, en Grèce, se débarrassait d'Olympias par un moyen semblable. Antigone devint un moment maître de toute l'Asie mineure et de la haute Asie, comme Cassandre de la Grèce, et usa despotiquement de sa nouvelle puissance [1].

Conséquences de la mort d'Eumène. — La mort d'Eumène entraîne avec elle quatre résultats également importans. 1° L'espoir de Polysperchon non-seulement de succéder à tout l'empire d'Alexandre, mais même de se créer un royaume, est entièrement détruit : malgré ses efforts subséquens, il ne parvient qu'à dominer obscurément dans le nord du Péloponèse. 2° Arrhidée, Eurydice, Olympias ont péri : les membres restans de la famille royale perdent avec Eumène leur seul appui. Dans l'occasion, on invoquera bien encore leurs noms, mais pour appuyer des démarches qui tendent à les dépouiller : ils restent exposés, sans défense, aux coups des ambitieux qui leur ôteront d'abord l'empire, ensuite la vie.

---

1 Diodore, l. XIX, p. 658-689, *de Rhod.* — Plut., *Vie d'Eumène.* — Justin, l. XIV.

3° L'oligarchie militaire des trente-quatre gouverneurs particuliers ou satrapes n'a plus de support. Cinq d'entre eux, Cassandre, Lysimaque, Antigone, Ptolémée, et bientôt après Séleucus, aspirent à des royaumes au lieu de satrapies, prennent un ascendant marqué sur leurs compagnons d'armes, par les forces qu'ils ont rassemblées, leurs talens et leur réputation. Dans les vastes limites que chacun d'eux marque au royaume qu'il convoite, seront compris une foule de gouvernemens particuliers, dont les possesseurs actuels devront abdiquer l'indépendance pour devenir les premiers sujets de leurs anciens égaux. Tels sont les changemens qu'ont apportés, dans la situation des successeurs d'Alexandre, huit années de guerres civiles, et la mort de Perdiccas, de Léonat, de Cratère, de Néoptolème, d'Eumène et d'Antipater. 4° Parmi les cinq grands ambitieux qui se préparent à commander aux ambitieux subalternes, l'un, c'est Antigone, songe à engloutir la monarchie entière d'Alexandre, et à réduire Ptolémée, Cassandre, Lysimaque, Séleucus, à la même nullité politique où ceux-ci prétendent placer les gouverneurs particuliers. Les actions d'Antigone, après la mort d'Eumène, révèlent cette ambitieuse prétention (315). Fort des soixante-dix mille soldats qu'il a su rassembler, il joint, dans toutes ses démarches, la tyrannie à son insolence accoutumée. La face de la haute Asie est entièrement renouvelée par lui. Il ôte leurs satrapies à tous les gouverneurs macédoniens dont il suspecte la fidélité et l'obéissance à ses ordres absolus. Il tue celui de Médie; il proscrit Séleucus, gouverneur de Babylone, avec beaucoup d'autres. Il détruit le corps des Argyraspydes après s'être défait de leurs chefs.

§ VII.—*Antigone veut se saisir de tout l'empire. Troisième ligue, formée contre lui et contre son fils Démétrius Poliorcètes, par Séleucus, Ptolémée, Lysimaque et les deux Cassandre. Dans la première partie de la guerre, Antigone et son fils obtiennent l'avantage* (315-311).

315.—Séleucus [1], proscrit par Antigone, se sauve auprès de Ptolémée. Une troisième ligue est formée contre Antigone par Séleucus, Ptolémée, Lysimaque, les deux Cassandre, l'un gouverneur de Macédoine, l'autre de Carie. Antigone appelle son fils Démétrius à le seconder. Il s'allie dans le Péloponèse avec Polysperchon et son fils Alexandre; dans la Grèce du milieu, avec les Ætoliens, partisans de Polysperchon, qui se déclarent pour lui l'an 314 : de plus il s'efforce de se concilier les

---

1 Pour ce paragraphe, *Voy.* le liv. XIX de Diodore, de la page 697 à la page 739. — Plutarque, *Vie de Démétrius*. — Justin, liv. XV, c. 1.

Macédoniens et les Grecs; les Macédoniens, en proclamant qu'il veut venger Olympias, et délivrer Roxane avec Alexandre Aigus, enfermés dans Amphipolis; les Grecs, en annonçant que son but est de leur rendre la liberté. Ces diverses mesures sont dirigées contre Cassandre de Macédoine : il se prépare à combattre les autres à force ouverte.

Guerre en Grèce (314-312).—Cassandre détache Polysperchon et son fils Alexandre du parti d'Antigone, en leur promettant le commandement du Péloponèse. Ce changement, et une victoire que Cassandre remporte sur les Ætoliens en 313, sans pouvoir les subjuguer, ne lui sont d'aucun secours.

Alexandre, son allié, est tué par les Sicyoniens. Deux lieutenans d'Antigone chassent ses garnisons des villes d'Achaïe et de toutes les autres villes du Péloponèse : Sicyone et Corinthe demeurent seules sous la loi de Polysperchon et de Cratésipolis, veuve d'Alexandre (314-312).

Dans la Grèce centrale, un autre lieutenant d'Antigone expulse pareillement les garnisons, détruit l'empire de Cassandre dans l'île d'Eubée, la Béotie, la Phocide, la Locride, la Leucadie; ne lui laisse qu'Athènes et Mégare, et lui inspire des craintes pour la Thessalie et la Macédoine.

Guerre en Asie mineure (314-311).—Non-seulement les efforts de Lysimaque, de Cassandre de Carie et de Ptolémée qui vient les joindre en 311, ne produisent aucuns résultats; non-seulement ils sont chassés par Antigone de la Mysie et de quelques autres provinces qu'ils lui avaient d'abord enlevées; mais il dépouille même Cassandre de la Carie, et les bat tous ensemble en 311.

Guerre en Syrie, en Phénicie, en Palestine (314-311).—Sur ce point, les événemens les plus importans sont le siége de Tyr, dont Antigone s'empare après quinze mois de siége (313); la bataille gagnée l'année suivante, près de Gaza, par Ptolémée sur Démétrius, fils d'Antigone;

la victoire que remporte à son tour Démétrius sur le lieutenant de Ptolémée (311). Les résultats des hostilités sont les suivans : Ptolémée enlève à ses ennemis l'île de Chypre, excepté Paphos; et l'île de Rhodes, qui, par la nature de ses intérêts commerciaux, redoute et évite toute guerre avec l'Égypte. Antigone et Démétrius, de leur côté, font sur Ptolémée la conquête de la Palestine, de la Phénicie et de la Syrie.

Guerre à Babylone et dans la haute Asie (312-311).— En 312, après la victoire de Ptolémée à Gaza, Séleucus, avec une escorte de treize cents hommes, retourne à Babylone, où il a gagné les cœurs par sa modération, comme Ptolémée en Égypte, tandis qu'Antigone se les est aliénés par son despotisme. Séleucus est reçu par les habitans, bat Nicanor, gouverneur de Médie pour Antigone, s'empare de la Médie et de la Suziane, et retourne vers Babylone. Pendant son expédition, Démétrius avait repris cette ville : Séleucus chasse la garnison laissée par l'ennemi, et rentre triomphant (311). C'est de cette année que date l'ère des Séleucides dans l'Orient.

Résultat de la guerre, traité. — Antigone et son fils Démétrius demeurent vainqueurs en Grèce, en Asie mineure, en Syrie : Babylone et les provinces voisines sont le seul point sur lequel ils aient éprouvé des revers qui n'aient pas été couverts par des succès postérieurs. Ils dictent les conditions de la paix de 311, qui leur assure d'importans avantages.

Aux termes du traité, 1° les contractans conservent chacun leurs conquêtes; 2° Cassandre rendra la liberté à Alexandre Aigus et à Roxane, enfermés dans Amphipolis : cédant aux murmures et aux demandes des Macédoniens, il laissera monter Alexandre sur le trône. De plus il rendra la liberté aux villes grecques et retirera ses garnisons de celles qu'il conserve encore.

Par ce traité, les deux Cassandre sont complètement dépouillés, le premier de la Macédoine et de la Grèce, le second de la Carie : Ptolémée abandonne la Syrie, la Phénicie, la Palestine. Ces trois provinces et la Carie deviennent sujettes d'Antigone; la Grèce et la Macédoine, ses alliées. Il perd l'alliance de Rhodes, la propriété de Chypre, de Babylone et des pays environnans; mais ses acquisitions l'emportent de moitié sur ses pertes. Il acquiert en outre l'inestimable avantage de posséder, de l'Hellespont à l'Euphrate et au Nil, un empire compact, dont la situation est telle qu'il tient tous ses ennemis séparés, Ptolémée de Séleucus, et ces deux princes de Lysimaque et de Cassandre.

§ VIII. — *Intervalle entre la paix de 311 et la reprise des hostilités, en 308. Les confédérés réparent leurs pertes, et menacent de tous côtés Antigone. Le dernier rejeton mâle d'Alexandre est assassiné. Séleucus détruit dans la haute Asie les derniers restes de l'oligarchie militaire.*

311. — Cassandre[1] ordonne de mettre à mort, dans la prison d'Amphipolis, le jeune roi Alexandre Aigus et sa mère Roxane. Il échappe par ce crime à la nécessité de céder la Macédoine, et met fin aux réclamations des Macédoniens en faveur de ses victimes. Polysperchon, qui s'était maintenu dans Sicyone et dans Corinthe, et qui épiait l'occasion de reprendre la Macédoine sur Cassandre, appelle de Pergame, Hercule, fils naturel d'Alexandre le Grand, alors âgé de dix-sept ans, s'avance avec une armée et avec le jeune prince, et propose aux Macédoniens de le placer sur le trône de son père (310). Pour se débarrasser d'Hercule et de l'attaque de Polysperchon, Cassandre lui propose de partager avec lui la régence, et de lui abandonner le Péloponèse, s'il veut tuer Hercule et sa mère. Polysperchon accepte, et tranche les jours du dernier rejeton mâle d'Alexandre. Malgré le secours de quatre mille hommes que lui fournit Cassandre, il ne peut se mettre en possession du Péloponèse, et obtenir le prix du sang; il reste, sans puissance, chargé de son crime et de sa bassesse. Cassandre, demeuré maître de Mégare et d'Athènes, travaille à étendre sa domination dans la Grèce centrale.

Séleucus de son côté, qui déjà possédait la Babylonie, l'Assyrie, la Médie, y ajoute, de 311 à 308, d'abord la Perse, la Bactriane, l'Hyrcanie, ensuite toutes les provinces de la haute Asie. Il est maître, l'an 308, de tous les pays compris entre l'Euphrate, l'Indus et l'Oxus. Sa modération et la douceur bien connue de son gou-

---

1 Pour ce paragraphe, Diodore, l. XIX, p. 739, 760, 761, 766, 767, *de Rhodoman*. Justin, l. XV, c. 2, 4.

vernement, opposées au faste et à l'insolence d'Antigone, facilitent ses conquêtes, qui mettent fin, dans l'Orient, à l'indépendance des gouverneurs particuliers.

En 310, Ptolémée achève la conquête de l'île de Chypre par la prise de Paphos, dont il réduit le roi Nicoclès à se donner la mort.

État des choses l'an 308. — Les assassinats dont se sont souillés Cassandre et Polysperchon ont achevé ce que les assassinats commis par Olympias et ce que la mort d'Eumène avaient commencé : la postérité et la famille d'Alexandre ne régneront sur aucune partie de son empire. L'ascendant pris, sur tous les autres généraux du conquérant, par Cassandre, Lysimaque, Antigone, Ptolémée, Séleucus, et en dernier lieu les conquêtes de Séleucus, ont pareillement décidé que l'empire ne serait pas régi par une oligarchie militaire. Il reste à savoir s'il conservera son unité en devenant la proie d'un seul des cinq grands ambitieux, ou s'il sera divisé en royaumes.

Depuis la paix de 311 les ennemis d'Antigone se sont fortifiés à l'occident, au midi, à l'orient : ils l'enveloppent, le menacent de toutes parts. Il est urgent pour sa sûreté d'arrêter leurs progrès : sur le refus de Cassandre d'évacuer les villes grecques, il recommence la guerre.

§ IX. — *Ptolémée, Séleucus, Cassandre, Lysimaque reprennent les hostilités contre Antigone et son fils Démétrius. L'existence des cinq royaumes de Macédoine, de Thrace, d'Asie mineure et de Syrie, de haute Asie, d'Égypte, déjà formés depuis quelque temps, est solennellement proclamée. Antigone et son fils multiplient les efforts sur les trois continens pour renverser et engloutir ces états : ils sont vaincus à la bataille décisive d'Ipsus.* (308-301.)

Les deux sentimens vraiment populaires, l'an 308. — Depuis la mort d'Alexandre, les Grecs soupiraient après le rétablissement de la liberté. Malgré des écarts momentanés, tels qu'on pouvait les attendre d'une armée, c'est-à-dire d'un rassemblement toujours aveugle, souvent intéressé, les soldats macédoniens, fixés en Macédoine ou répandus en Asie, avaient constamment, et de tous leurs vœux, porté au trône la famille d'Alexandre : cette disposition avait survécu à quinze ans de révolutions et au massacre de la plus grande partie des membres de la famille royale. En Grèce, en Asie, ces deux sentimens étaient encore les sentimens vraiment populaires, l'an 308.

Antigone, durant sa première lutte contre les confédérés (315-311), avait arboré sur ses drapeaux les deux mots correspondans à ces deux sentimens : « Liberté de la Grèce; triomphe de la famille d'Alexandre. » L'an 308, il les prit encore pour signe de ralliement, à l'instant où la

guerre se ralluma. D'un côté, il envoya son fils et une armée en Grèce; d'un autre, il opposa à ses ennemis, maîtres de la personne de Thessalonice, sœur d'Alexandre le Grand, le nom et l'influence de Cléopâtre, autre sœur et plus légitime du conquérant. Comme il portait son despotisme et sa rudesse accoutumés dans ses rapports avec cette princesse, Ptolémée lui écrivit à Sardes, où elle était retenue, de venir le trouver et l'épouser en Grèce. Elle se disposait à fuir, lorsque Antigone la fit étrangler par des femmes; mais il ordonna aussitôt d'instruire le procès de ses assassins et célébra pompeusement les funérailles de sa victime. Aux yeux des soldats, il voulait paraître, et parut peut-être quelque temps, innocent de sa mort.

S'il parvenait à envahir la Grèce; si, en lui rendant le nom de la liberté, il la séduisait, l'intéressait à ses projets, tirait d'elle de l'argent et des armées, en joignant ces forces à celles qu'il possédait déjà, en poussant à un soulèvement contre Lysimaque les Thraces toujours disposés à la guerre, il avait de grandes chances d'écraser Cassandre et Lysimaque. Ses succès contre Ptolémée dépendaient en grande partie de la puissance navale qu'il pouvait se former : dès l'année 314, et dès la première invasion de la Syrie et de la Phénicie, maître des bois du mont Liban, il avait équipé une flotte nombreuse. Le complément de sa force maritime se trouvait dans la conquête de Rhodes et de Chypre, et ces îles étaient alors dans l'alliance ou au pouvoir de Ptolémée. Il avait donc à les attaquer et à les envahir.

Expédition de Ptolémée en Asie mineure et en Grèce (308).— Ptolémée[1] fait une invasion dans la Pamphilie, la Lycie et quelques autres pays de l'Asie mineure : il enlève diverses places à Antigone. De là il entre dans la mer Egée, se saisit de l'île d'Andros, passe en Grèce, et reçoit de Cratésipolis les villes de Corinthe et de Sicyone.

Première expédition de Démétrius en Grèce. — Antigone envoie en Grèce son fils Démétrius, avec cent cinquante vaisseaux pour rétablir la démocratie et soulever les habitans contre Cassandre et Ptolémée. Démétrius se saisit du port d'Athènes mal gardé, contraint Démétrius de Phalère, commandant pour Cassandre, à capituler, détruit le fort de Munichie, chasse la garnison macédonienne, et rend aux habitans leur démocratie. Les Athéniens proclament rois et dieux sauveurs Démétrius et Antigone : ils leur décernent un culte public.

---

1 Pour ce paragraphe, *voy.* Diodore, l. XIX, pag. 774, 775, 781-790, 804-807, 800-836. Justin, l. XV, c. 2, 4. Plutarque, *vie de Démétrius et de Pyrrhus.*

Démétrius délivre pareillement Mégare. Rappelé en Asie par son père, il suspend ses opérations et ses succès en Grèce, jusqu'à l'an 203.

Dans l'île de Chypre (307).—Il attaque l'île de Chypre, et assiége Ménélas dans Salamine. Ptolémée, accouru pour dégager son frère, est vaincu dans une bataille navale, ne conserve que huit galères sur cent cinquante dont se composait sa flotte, et se sauve en Égypte. Après ce grand succès, Démétrius et son fils prennent le titre de rois. Lysimaque, Cassandre, Ptolémée, Séleucus imitent cet exemple. Ce n'était plus qu'une vaine formalité depuis l'extermination de la famille d'Alexandre et l'anéantissement de l'autorité des satrapes particuliers : ce n'était plus que la proclamation de cinq grands royaumes; leur existence remontait déjà à plusieurs années.

Dans l'Égypte (306).—Antigone et Démétrius vont attaquer l'Égypte avec une armée de cent mille hommes et une flotte nombreuse. Ils ne peuvent pénétrer dans l'intérieur du pays, soigneusement fortifié par Ptolémée, et éprouvent des pertes considérables dans cette entreprise.

Dans l'île de Rhodes (305). — Démétrius en essuie de nouvelles au siége de Rhodes, qu'il continue pendant un an. Il y gagne le surnom de *Poliorcètes*, mais ne peut prendre la ville. Les habitans stipulent qu'en servant Antigone et Démétrius contre leurs autres ennemis, ils ne seront pas tenus à prendre les armes contre Ptolémée.

Expédition de Séleucus dans l'Inde. — Pendant ce temps, Séleucus s'affermit dans l'Orient, fait la guerre à Sandrocottus, pénètre en vainqueur jusqu'au Gange, et termine son expédition par un traité qui rétablit d'une manière durable les communications et le commerce de la haute Asie avec l'Inde (305). Il peut désormais tourner sans distraction toutes ses forces contre l'ennemi commun.

Progrès de Cassandre dans la Grèce. — Cassandre,

de son côté, prend ses avantages en Grèce, contraint les Béotiens à embrasser son parti, occupe avec des garnisons les villes du nord et du centre du Péloponèse, se saisit des forts de l'Attique, assiége Athènes, et menace Antigone et son fils jusque dans l'Asie mineure, puisque les Cnidiens viennent implorer leur assistance en même temps que les Athéniens (303).

Seconde expédition de Démétrius en Grèce (303). — Démétrius passe dans l'Attique, force Cassandre à lever le siége d'Athènes, le poursuit jusqu'aux Thermopyles, le défait, prend Héraclée, remet en liberté les Phocidiens et les Locriens, fait alliance avec les Béotiens et les Ætoliens, chasse les garnisons macédoniennes de Cenchrées, Phile et Panactum. D'Athènes, il se rend dans le Péloponèse, détruit la domination de Ptolémée, de Cassandre et de Polysperchon dans Corinthe, Sicyone, et dans d'autres villes de l'Achaïe dont il prend ou extermine les garnisons. Il entraîne dans son parti l'Arcadie et Argos. Les députés de la Grèce, assemblés à l'isthme, le proclament chef de tous les Grecs, comme l'avaient été Philippe et Alexandre, et commandant d'une armée destinée à conquérir la Macédoine et la Thrace.

Les confédérés renouvellent leur ligue (302). — Cassandre, épouvanté, renouvelle son alliance avec Lysimaque, Ptolémée et Séleucus, et s'avance en Thessalie à la rencontre de Démétrius. Celui-ci lui enlève Larisse, Phères et quelques autres places. Au moment de conduire cinquante-six mille soldats à la conquête de la Macédoine, Démétrius est rappelé par son père en Asie.

Bataille d'Ipsus. — Lysimaque, passé de Thrace en Asie dès le commencement de l'année 302, enlève à Antigone la Mysie, l'Æolie, l'Ionie, la Lydie, la Phrygie et la Lycaonie. Antigone accourt de Syrie, et arrête ses progrès. Mais, en s'éloignant de la Syrie, il livre la Judée, la Phénicie, la Célésyrie à l'invasion de Ptolémée : il livre aussi le passage à Séleucus, qui conduit vingt mille hommes en Cappadoce.

301.—Antigone et Démétrius d'un côté, Lysimaque et Séleucus de l'autre, opèrent leur jonction en Phrygie. Une bataille décisive est livrée dans cette contrée, près d'Ipsus. Antigone est vaincu et tué dans l'action par la faute de Démétrius. Démétrius se dirige avec sa flotte vers la Grèce, et abandonne à ses ennemis le royaume d'Asie mineure et de Syrie à partager. En Asie, il ne conserve plus que Tyr, Sidon, Chypre, quelques villes de l'Hellespont et des pays voisins.

§ X.—*Suites de la bataille d'Ipsus. Les cinq royaumes sont réduits à quatre : ceux de Macédoine, de Thrace, de Syrie, d'Égypte. Marche de la civilisation.*

Lysimaque reçoit l'Asie mineure jusqu'au mont Taurus, et la joint à la Thrace. Séleucus obtient la Cappadoce, l'Arménie, la Syrie, la Mésopotamie, et les ajoute à la haute Asie depuis l'Euphrate jusqu'à l'Indus. Ptolémée conserve la Palestine, la Phénicie, la Célésyrie, et en forme un puissant royaume avec l'Égypte et la Cyrénaïque : cette dernière province lui avait été enlevée par Ophellas, mais était rentrée sous ses lois depuis 308. Quelques années plus tard, l'île de Chypre devait aussi tomber sous sa domination. Dans le partage de 301, Cassandre ne fut compris que pour la Cilicie : on la donna à son frère Plisthènes. Tout occupé des affaires de la Grèce, Cassandre n'éleva aucune réclamation. Il s'affermit en Macédoine, ramena sous ses lois la Thessalie entière, l'Ambracie, l'Acarnanie et l'Amphilochie. Il reprit à Démétrius plusieurs villes de la Grèce centrale et du Péloponèse, et favorisa, dans les autres, l'usurpation des tyrans auxquels il comptait succéder dès que les circonstances seraient favorables. Athènes fut dominée par un certain Léocharès : Sicyone, Argos et d'autres villes paraissent avoir subi, dès cette époque, le joug de citoyens puissans.

La bataille d'Ipsus décide que l'empire d'Alexandre, convoité dans son entier par Antigone et par Démétrius, sera à jamais partagé. En effet, lorsque plus tard Séleucus se proclama le vainqueur des vainqueurs, tint la Thrace et la Macédoine, étendit le nouveau royaume de Syrie de l'Adriatique à l'Indus, il avait cédé la moitié de sa vaste domination à son fils ; d'un autre côté l'Égypte formait un puissant état à part. Le front seul d'Alexandre était capable de porter tant de couronnes sans fléchir.

La bataille d'Ipsus réduit aussi de cinq à quatre le nombre des royaumes. Ce nombre diminuera encore ; le royaume macédonien de Thrace périra avec son fondateur, et la Thrace retournera à des princes indigènes. Toutes les dynasties actuellement régnantes, même dans ces trois empires, ne subsisteront pas. Les Séleucides s'affermiront en Syrie, les Lagides en Égypte : mais sur le trône de Macédoine la postérité de Démétrius, aujourd'hui vaincu et dépouillé, remplacera celle de Cassandre aujourd'hui

triomphant. Enfin les républiques grecques, les rois tributaires, les gouverneurs particuliers sortiront de la dépendance où ils sont maintenant, et secoueront le joug. Perdiccas avait tué le roi de Cappadoce qui refusait de résigner son autorité (321); Antigone avait tué celui de Pont qui quittait son parti pour celui de Cassandre (302). Mais les descendans de ces deux rois, peu après la bataille d'Ipsus, ressaisissent le sceptre et s'affranchissent de toute suzeraineté. Les gouverneurs de Bactriane, d'Arménie, de Pergame, les Parthes, formeront quatre autres principautés; et les descendans de Séleucus s'épuiseront en vains efforts pour détruire ces six royaumes rétablis ou formés au sein du royaume de Syrie.

En Europe, celles des républiques grecques qui se trouvent soumises à la suprématie de la Macédoine la repousseront, se sépareront de cette puissance, même avant le temps où s'organisera la ligue Achéenne. Ainsi le jugement des armes rendu à la bataille d'Ipsus n'est encore qu'une sentence provisoire.

Marche de la civilisation au milieu de ces nombreuses révolutions. —Au milieu de tant de révolutions, une seule chose subsiste, un seul des grands projets d'Alexandre se maintient et s'accomplit. La civilisation grecque apportée autrefois dans l'Orient par les colonies éolienne, ionienne et dorienne, répandue et propagée avec une nouvelle activité dans toute la haute Asie par le conquérant, cette civilisation se développe, étend chaque jour ses ramifications.

En Thrace, Lysimaque a fondé Lysimachie; Antigone a bâti trois villes de son nom dans la Syrie, la Bithynie et la Troade. Dès que la guerre leur aura laissé quelque loisir, Séleucus en fondera jusqu'à trente-quatre; Ptolémée et ses successeurs, une quantité presque innombrable.

Par son traité avec Sandrocottus, Séleucus a ouvert par terre, au commerce de la haute Asie avec l'Inde, la route qu'Alexandre cherchait à lui frayer, en reconnaissant le cours de l'Indus et en élevant Patale. Les Lagides, de leur côté, terminent et agrandissent Alexandrie, achèvent le canal de jonction entre la Méditerranée et la mer Rouge, creusent les ports de Bérénice et de Myos-Hormos, d'où partent les vaisseaux pour suivre la route maritime de l'Inde, et où arrivent comme à leur rendez-vous les produits et les richesses de l'Inde et de l'Arabie Heureuse.

La langue grecque devient vulgaire dans l'Asie mineure, l'Égypte, la Syrie et une partie de la haute Asie. Les Ptolémées rassemblent sept cent mille volumes dans leur bibliothèque, que les rois de Pergame se font un point d'honneur d'égaler : ils ouvrent le musée aux sciences, à la philosophie, à la littérature des Grecs, qui s'enrichissent et se fécondent des connaissances des Égyptiens. Désormais unies, la sagesse grecque et la sagesse égyptienne s'embarquent, sur les vaisseaux et sous le pavillon du commerce, pour aller interroger la sagesse de l'Inde : les savans d'Alexandrie et les Brachmanes échangent ensemble les idées de trente siècles : les civilisations de l'Europe, de l'Afrique, de l'Asie se rapprochent, se mêlent, se font de mutuels emprunts.

Ainsi s'accomplit l'œuvre projetée et commencée par Alexandre. Développer dans chaque pays tous les élémens de prospérité, toutes les facultés de l'intelligence, devient une obligation imposée par le génie du

conquérant à ses successeurs : il semble que ce soit une condition indispensable pour régner dans les lieux où il a dominé lui-même.

Nous avons signalé les fureurs de l'ambition exercées sur la famille d'Alexandre et sur son défenseur Eumène. Mais on ne peut méconnaître que la guerre perd insensiblement une partie de ses rigueurs, et la conquête les plus cruels de ses anciens droits. Protogène laisse ses ateliers ouverts parmi les avant-postes de Démétrius, « parce qu'il sait que ce prince ne fait pas la » guerre aux arts. » Les Rhodiens reçoivent en présent du même Démétrius les machines qui ont servi à battre leurs murailles. Ptolémée et Démétrius se renvoient mutuellement leurs parens et leurs amis, que des victoires alternatives ont mis en leur pouvoir. Athènes, prise tour à tour par Antipater, Cassandre, Démétrius, et plusieurs fois révoltée contre chacun d'eux, reçoit des garnisons, paie des contributions. Mais les personnes et les biens sont respectés : les deux premiers lui donnent pour gouvernement la plus sage des aristocraties [1], et pour gouverneurs, Phocion et Démétrius de Phalère; le dernier lui rend sa démocratie. Les successeurs d'Alexandre gardent les mêmes ménagemens avec toutes les autres cités grecques. Au temps de leur puissance et de leurs conquêtes, les Athéniens avaient tué jusqu'au dernier les habitans de Mélos et de Scioné, s'étaient partagé le territoire de Mitylène, après avoir livré au bourreau mille de ses habitans. Les Spartiates, maîtres d'Athènes, lui avaient imposé trente tyrans pour gouverneurs : dans toutes les autres villes, ils avaient massacré ou banni tous les habitans, qu'ils regardaient comme ennemis de l'esclavage et de leur despotisme [2].

§ XI. — *Suite de l'histoire des successeurs d'Alexandre, depuis la bataille d'Ipsus jusqu'à la mort de Séleucus. Le royaume macédonien de Thrace détruit; fondation définitive de trois grands royaumes, ceux de Macédoine, de Syrie et d'Égypte.* (301-281.)

Après la bataille d'Ipsus, Démétrius passe en Grèce. — 301. Après la bataille d'Ipsus [3], Démétrius conserve en Asie Tyr, Sidon, Chypre, plusieurs villes maritimes de l'Hellespont et des pays voisins. Il rassemble dix-neuf mille hommes, et passe en Grèce. Avant son désastre, il avait mis sous sa dépendance Corinthe, Sicyone, l'Achaïe, Argos, l'Arcadie presque entière,

---

[1] Montesquieu, *Esprit des Lois*, l. 2, c. 3. « Quand Antipater établit que ceux qui n'au- » raient pas deux mille drachmes seraient exclus du droit de suffrage, il forma la meilleure » aristocratie qui fût possible, parce que ce cens était si petit qu'il n'excluait que peu de » gens, et personne qui eût quelque considération dans la cité. »

[2] *Voy.* les chap. 26, 27, 28 et 31, à la fin. — [3] Pour ce paragraphe, *voyez* Plutarque, *vies de Démétrius et de Pyrrhus*. Pausanias, *Attiq.*, c. 10 et 36; *Elide*, c. 15.

Athènes et l'Attique, la Béotie, la Phocide, Phères et Larisse en Thessalie. A son retour en Grèce, il trouve que ses garnisons ont abandonné leurs villes ou les tiennent pour ses ennemis. Athènes lui ferme ses portes : il obtient seulement qu'elle lui rende ses vaisseaux.

Démétrius commence à se relever. — Une mésintelligence favorable à Démétrius éclate entre ses ennemis, Séleucus, Ptolémée, Lysimaque. Séleucus lui demande en mariage sa fille Stratonice. Démétrius la conduit en Syrie, et s'empare de la Cilicie sur le frère de Cassandre. Séleucus presse son beau-père de lui céder la Cilicie, Tyr, Sidon. Démétrius refuse, met de fortes garnisons dans ses possessions d'Asie, et retourne en Grèce avec sa flotte.

Il soumet toute la Grèce, excepté l'Épire, et s'empare de la Macédoine. — Il ressaisit dans le Péloponèse quelques villes qui avaient quitté son parti, assiége et prend Athènes (297) : il pardonne aux habitans, les délivre de l'usurpateur Léocharès, et leur rend les magistrats qui leur sont le plus agréables; mais il met une garnison dans le Musée pour empêcher le peuple de se révolter de nouveau (296). Il soumet Mégare, passe de nouveau dans le Péloponèse, défait les Spartiates et leur roi Archidamus dans deux combats, l'un près de Mantinée, l'autre sous leurs murs même; de sorte qu'on le regarde comme déjà maître de la ville, qui n'a jamais été prise. Dans le temps où ses affaires sont le mieux disposées dans le Péloponèse, les nouvelles qu'il reçoit de Macédoine l'entraînent vers ce pays (295).

Révolutions de Macédoine. — Cassandre est mort l'an 298. Son fils aîné, Philippe, a succombé peu de temps après lui. Ses deux autres fils, Antipater et Alexandre, lui ont succédé, en 297. Antipater a tué sa mère Thessalonice, et s'est rendu un objet d'horreur pour les Macédoniens. Alexandre a appelé en même temps, contre ce frère parricide, Démétrius, et Pyrrhus II, fils du roi d'Epire Æacide. Pyrrhus est entré

le premier en Macédoine, a détaché de ce royaume et joint au sien Nymphée avec les côtes maritimes de la Nouvelle-Épire, l'Ambracie, l'Amphilochie, l'Acarnanie : il a partagé ensuite le trône entre les deux frères, et s'est retiré.

295.—Démétrius arrive sur ces entrefaites. Alexandre lui témoigne qu'il n'a plus besoin de son intervention, lui tend des embûches en Macédoine et en Thessalie, et périt assassiné lui-même à Larisse. Démétrius est proclamé roi par les soldats macédoniens. Antipater se sauve en Thrace, auprès de son beau-père Lysimaque. Démétrius reste maître alors de la Macédoine, de la Thessalie, de la plus grande partie du Péloponèse, de l'île d'Eubée, de Mégare et d'Athènes, dans la Grèce centrale. Il ajoute la Béotie à ses possessions, après avoir pris deux fois Thèbes, levé des contributions sur le pays, nommé un gouverneur général, et mis des garnisons dans les villes (293-291). L'année suivante, il envahit l'Ætolie, et en 289, Corcyre. Il commande alors à la Grèce entière, excepté à l'Épire, à Sparte et à quelques villes du Péloponèse.

Concurrence de Pyrrhus, imprudences de Démétrius. —289. Pyrrhus, qui nourrit l'espoir de le chasser de la Macédoine, ravage la Thessalie, taille en pièces son armée d'Ætolie, délivre cette contrée, et, par ses brillans exploits, se fait de nombreux partisans parmi les Macédoniens. Démétrius les aigrit au contraire par ses hauteurs, son luxe, et ses refus de rendre la justice. Il indispose également les Grecs par ses procédés tyranniques : pendant deux ans, il retient les ambassadeurs athéniens, sans leur donner de réponse, quoique de tous les Grecs les Athéniens soient ceux qu'il considère davantage.

Démétrius veut reconquérir en Asie les états perdus par son père. — 288. En présence d'un rival redoutable, de sujets mécontens, il forme le projet imprudent de reprendre à Lysimaque, à Séleucus et à Pto-

lémée, les diverses provinces asiatiques qui formaient le royaume d'Antigone avant la bataille d'Ipsus. Il construit cinq cents galères dans les chantiers de Chalcis, de Corinthe, de Pella, et rassemble cent dix mille soldats (288).

Ligue de Lysimaque, Séleucus, Ptolémée, Pyrrhus, contre Démétrius. Ses pertes, sa captivité, sa mort.—Lysimaque, Séleucus, Ptolémée, Pyrrhus forment une nouvelle ligue, et l'attaquent. Ptolémée débarque en Grèce, et la fait révolter contre lui. Lysimaque pénètre en Macédoine par la Thrace, Pyrrhus par l'Épire. L'armée macédonienne, dès long-temps mécontente, passe sous les drapeaux de Pyrrhus. Démétrius se sauve d'abord à Cassandrie, ensuite dans la Grèce centrale, où il rend leur liberté aux Thébains, et enfin dans le Péloponèse, où il se joint à son fils Antigone de Goni (287). Lysimaque et Pyrrhus se partagent la Macédoine. Pyrrhus continue les hostilités contre Démétrius, aide les Athéniens à chasser leur garnison macédonienne, et à rétablir leur ancienne constitution en nommant des archontes. A la tête de douze mille hommes, Démétrius passe en Asie, et essaie successivement de s'emparer de la Lydie, de la Carie, de la Cilicie: il est défait en Syrie par son beau-père Séleucus, enfermé dans les défilés du mont Amanus, contraint de se rendre (286), et emprisonné dans une maison royale, où il meurt deux ans plus tard.

Provinces demeurées au pouvoir d'Antigone de Goni après les revers de son père. — Dès que Pyrrhus a été informé des revers de Démétrius en Asie, il lui a enlevé la Thessalie. Il reste à son fils Antigone de Goni une flotte et des trésors; la possession des îles de la mer Égée; celle de Corinthe, de la plupart des villes de l'Achaïe et de quelques autres places dans le Péloponèse; celle de la Mégaride, de la Locride, de la Phocide dans la Grèce centrale; celle de Démétriade en Thessalie [1].

---

[1] Plutarque, *Vie de Pyrrhus*, c. 13, et *Vie de Démétrius*, c. 60, 62. Justin, l. xxiv,

Lysimaque vaincu et tué par Séleucus. Séleucus assassiné par Ptolémée Céraunus. — Après la défaite de Démétrius en Syrie, Lysimaque, débarrassé de l'ennemi qu'il redoutait le plus, chasse Pyrrhus de la partie de la Macédoine qui lui était échue en partage (286), et réunit, pour quatre ans, ce royaume à celui de Thrace et d'Asie mineure, qu'il possédait déjà. (*Voy.* page 24.)

L'an 282, une rupture, amenée par une ancienne haine et par une querelle de famille, éclate entre Lysimaque et Séleucus Nicator. Lysimaque est vaincu et tué à Cyropédion en Phrygie. Séleucus se fait proclamer roi de Macédoine, passe en Europe et règne six mois en Asie mineure, en Thrace et en Macédoine, tandis que son fils Antiochus, auquel il a cédé Stratonice et la haute Asie, dès l'an 294, gouverne les peuples situés entre le mont Taurus et l'Indus.

Ptolémée Céraunus assassine Séleucus près de Lysimachie (281) et parvient à régner pendant un an en Macédoine et en Thrace.

Résultat: les quatre grands royaumes réduits à trois. —L'Asie mineure est détachée du royaume de Thrace et obéit désormais aux Séleucides. La Thrace elle-même envahie, comme nous allons le voir, par les Gaulois, l'an 278, sera arrachée à la Macédoine et à la Grèce, retournera sous la loi de princes indigènes. Ainsi en dernier résultat, des débris de l'empire d'Alexandre se formèrent trois grands royaumes, 1° celui de Macédoine, où la postérité d'Antigone et de Démétrius va s'établir; 2° celui de Syrie, soumis aux Séleucides, et actuellement composé de huit provinces de l'Asie mineure et de toute la haute Asie; 3° celui d'Égypte, patrimoine des Lagides, formé de l'Égypte proprement dite, de la Cyrénaïque, de l'île de Chypre, de la Célésyrie, de la Phénicie et de la Palestine.

A. P.

Plutarque, en marquant toutes les villes où Antigone fit décerner des honneurs au corps de son père, indique celles qui lui obéissaient.

CHAPITRE XLIII.

Histoire de la Macédoine et de la Grèce, depuis la mort de Séleucus jusqu'à la mort de Pyrrhus, c'est-à-dire jusqu'à l'affermissement d'Antigone de Goni, et de la famille de Demétrius sur le trône de Macédoine, et jusqu'à sa lutte contre l'indépendance héllénique renaissante (281-272). — Résumé de l'histoire de l'Épire, depuis les temps héroïques jusqu'à la destruction de la monarchie dans ce pays.

Division des matières. —Jusqu'à présent nous nous sommes occupés de l'établissement et des rapports entre eux de tous les royaumes formés des débris de l'empire d'Alexandre. Dans ce chapitre, et dans les deux suivans, nous présenterons exclusivement les détails relatifs à la Macédoine, à la Grèce et aux colonies grecques, jusqu'à l'époque de la domination romaine. Ceux qui concernent les royaumes de Syrie, d'Égypte, de Parthie, et les principautés secondaires, nées au sein des deux premiers royaumes, trouveront leur place dans le chapitre XLVI et dans les suivans.

§ I. —*Histoire de la Macédoine et de la Grèce, depuis la mort de Séleucus jusquà la mort de Pyrrhus.*

Ptolémée Céraunus, en concurrence avec divers princes pour le trône de Macédoine, en reste maître jusqu'à l'invasion des Gaulois (281).—Après la mort de Séleucus, son assassin, Ptolémée Céraunus, gagne ses troupes en leur distribuant de l'argent, et se porte pour son héritier, en Thrace et en Macédoine, concurremment avec Antiochus fils de Séleucus, Pyrrhus, et Antigone de Goni fils de Démétrius. Céraunus garantit l'abandon

de l'Asie mineure à Antiochus, fournit des troupes à Pyrrhus pour son expédition d'Italie, et obtient la renonciation de ces deux princes aux droits qu'ils pouvaient avoir. Antigone de Goni combat Céraunus; mais il est vaincu dans une bataille navale et se sauve en Béotie. Céraunus se rend en Macédoine, obtient la main de sa sœur Arsinoë, veuve de Lysimaque, égorge les deux fils qu'elle avait eus de ce roi, la relègue dans Samothrace, et règne, pendant un an, en Thrace et en Macédoine (280)[1].

Tandis qu'Antigone de Goni et Ptolémée Céraunus se disputent la Macédoine, d'un côté, Thèbes et Athènes profitent de l'occasion favorable pour affermir leur liberté, qu'elles ont recouvrée pendant les querelles de Pyrrhus et de Démétrius; Mégare, la Phocide, la Locride, pour la reconquérir. D'un autre côté, les Gaulois se préparent à envahir la Macédoine et la Grèce. Nous n'insisterons pas ici sur les détails relatifs à la renaissance de la liberté en Grèce, lesquels trouveront leur place ailleurs, et nous présenterons ceux qui concernent l'invasion des Gaulois.

Invasion des Gaulois en Macédoine et en Grèce. Rapide succession de trois princes en Macédoine. —Les Gaulois dirigent contre la Macédoine et la Grèce deux expéditions, avec le projet de dévaster entièrement ces pays, et ensuite de s'y établir. La première, commandée par Cambaules, vers 280, ne pénètre que jusqu'en Thrace, parce qu'elle ne se trouve pas assez forte. La seconde se partage en trois corps : le premier, sous la conduite de Cérétrius, marche contre la Thrace; le second, commandé par Brennus et Achicorius, contre la Péonie; la troisième, sous les ordres de Belgius, contre l'Illyrie et la Macédoine.

Ptolémée Céraunus est attaqué, vaincu et tué par Belgius (279). Dans leur consternation, les Macédoniens prennent tour à tour pour rois Méléagre, frère

---

[1] Justin, l. 17, c. 2, et l. 24, c. 1, 3. — Plutarque, *vie de Pyrrhus*.

de Céraunus; puis Antipater, fils de Cassandre, 278. L'incapacité de ces rois ne leur permet de conserver l'autorité, le premier que pendant deux mois, le second que pendant quatre ou cinq jours.

Sosthènes, l'un des principaux Macédoniens, prend le commandement, bat les Gaulois de Belgius et les contraint d'évacuer la Macédoine. Belgius est remplacé par Brennus et par Achicorius, dont les guerriers s'élèvent à cent cinquante mille. Ces barbares écrasent Sosthènes et son armée, dévastent la Thessalie, et arrivent aux Thermopyles.

Là, ils sont repoussés avec une perte considérable par l'armée de six peuples de la Grèce centrale, les Ætoliens, les Locriens, les Phocidiens, les Béotiens, les Athéniens, les Mégariens, réunis dans une confédération libre [1]. Mais les Gaulois mettent en fuite les Phocidiens sur le mont OEta, pénètrent en Phocide par le sentier de Trachis que Xercès avait suivi autrefois, et arrivent aux environs de Delphes, dont les richesses les attirent. Un tremblement de terre et un ouragan portent le désordre et la consternation dans leurs rangs : les Grecs profitent de cette circonstance et de la supériorité des armes pour en détruire une partie : le reste périt dans sa fuite par le froid et la famine, 278.

Un troisième corps, commandé par Cérétrius, s'empare de la Thrace, et la détache pour toujours de la Grèce. Parmi les Gaulois de cette division, les uns demeurent en Thrace; les autres passent dans l'Asie mineure, s'engagent au service du roi de Bithynie, Nicomède, et sont introduits par lui dans la Phrygie. Ils

1 Pausanias, *Phocide*, c. 20, nous a conservé non-seulement les noms de ces peuples, mais même le contingent fourni par chacun d'eux contre les Gaulois : Béotiens, dix mille cinq cents ; Phocidiens, trois mille cinq cents ; Locriens, sept cents ; Athéniens, mille cinq cents et une flotte ; Mégariens, quatre cents ; Ætoliens, sept mille fantassins et une cavalerie, qui s'élevait au moins à quatre mille hommes, puisque Pausanias fait observer que leur contingent fut le plus considérable de tous, et que celui des Béotiens s'élevait à dix mille cinq cents.

s'emparent d'une partie de cette province, et lui donnent le nom de Galatie ou Gallo-Grèce.

Antigone de Goni rentre en possession de la Macédoine. Guerre contre les Gaulois. — Antigone recouvra en 278 le royaume de Macédoine, après la mort de Sosthènes, et en vertu d'un traité conclu avec son compétiteur Antiochus Ier, Soter, dont il épousa la fille Phila.

Les peuples de la Grèce centrale achevaient alors, comme nous le montrerons bientôt, de secouer la domination d'Antigone. Toutefois l'intérêt de ce prince était, avant tout, de détruire les Gaulois, les ennemis communs, sauf à combattre les Grecs plus tard. Aussi envoya-t-il un renfort de cinq cents Macédoniens, seul détachement dont l'épuisement de la Macédoine lui permît de disposer [1], se joindre aux confédérés, dans la Phocide.

Les Gaulois, laissés par Brennus à la garde des pays septentrionaux dont il était parti, attaquent la Macédoine pendant que lui-même pénètre en Grèce. Antigone les défait, en sorte que les deux armées barbares sont détruites dans la Macédoine et aux environs de Delphes, à peu près en même temps [2]. Antigone commençait à peine à se consolider, quand il fut attaqué par Pyrrhus.

Guerre d'Antigone contre Pyrrhus. Expédition de Pyrrhus dans le Peloponèse; sa mort. — Pyrrhus, après avoir consumé six années dans diverses guerres en Italie et en Sicile, 280-274, retourne en Epire, passe dans la Macédoine, défait les Gaulois qu'Antigone avait pris à sa solde, lui débauche la phalange, et le chasse entièrement du royaume [3]. Les Gaulois, qu'il engage à son

[1] Pausanias, *Phocide*, c. 20. Cet envoi de cinq cents Macédoniens, rappelé par Pausanias, prouve incontestablement qu'Antigone dès lors était en Macédoine.

[2] Justin, l. xxv, c. 1. Il dit que les Gaulois qui attaquaient la Macédoine étaient *encouragés* par l'exemple récent des Belgius. Si Brennus avait été détruit, ce revers aurait plus que compensé les succès de Belgius : l'*encouragement* dont parle Justin aurait nécessairement fait place au *découragement* : les deux expéditions eurent donc lieu en même temps.

[3] Plutarque, *Vie de Pyrrhus*. Justin, l. xxv, c. 3. Pausanias, *Attique*, c. 13. dit

tour sous ses drapeaux, pillent la ville d'Egues et violent le tombeau des rois : en laissant ce crime impuni, il se décrie dans l'esprit des Macédoniens.

Avant d'avoir pris le temps de détruire ces impressions et de s'affermir dans sa conquête de la Macédoine, il court tenter celle du Péloponèse. Déjà appelé par les Athéniens, les Achéens, les Messéniens, il cherche à se faire d'autres partisans en proclamant qu'il vient délivrer les villes du Péloponèse encore occupées par Antigone. Mais il dément bientôt lui-même ses promesses mensongères, par le siége de Sparte, qui n'a jamais obéi, et par celui d'Argos, qui n'obéit plus aux Macédoniens, 273.

Les Spartiates, secondés par la résolution et les efforts héroïques de leurs femmes, repoussent ses premières attaques. Bientôt secondés par leur roi Aréus, revenu de Crête, et par les troupes d'Antigone, ils le contraignent à lever le siége de leur ville avec perte, 272. Il s'en éloigne pour aller attaquer Argos, déchirée par deux factions dont l'une lui ouvre les portes. Les Spartiates, les Crétois, les troupes d'Antigone l'ont suivi et le chassent d'Argos : dans le désordre de la retraite, il est tué de la main d'une vieille femme[1].

Immédiatement après le départ de Pyrrhus pour le Péloponèse, Antigone de Goni avait profité de son absence pour reprendre une partie de la Macédoine[2]. A la mort de son rival il recouvra le reste du royaume. Une nouvelle horde de Gaulois, mêlés d'aventuriers grecs, l'attaqua en 269; mais il la tailla en pièces. Deux ans plus tard, 267, Alexandre, fils de Pyrrhus, gagna l'armée macédonienne et monta un moment sur le trône : mais il en fut renversé aussi promptement qu'il y était monté, par Démétrius, fils d'Antigone[3].

Ces deux invasions ne changèrent donc rien à l'état

qu'Antigone conserva les villes maritimes : deux témoignages sont opposés au sien.

[1] Plutarque, *Vie de Pyrrhus*. Justin, l. xxv, c. 4, 5. Pausanias, l. III, c. 6, 1, 13.

[2] Pausanias, *Attique*, c. 13. — [3] Justin, l. xxvi, c. 2.

de la Macédoine et de la Grèce. La mort de Brennus a décidé que la Grèce ne serait pas envahie et occupée à main armée par les barbares du Nord : la mort de Pyrrhus fixe la couronne de Macédoine sur la tête des princes issus de Démétrius Poliorcètes : ces deux grands intérêts, qui nous ont occupés dans tout le cours du présent chapitre, sont terminés. Ces deux événemens ferment une période et en ouvrent une autre, toute remplie des rapports de la Macédoine avec la Grèce.

Avant d'entrer dans les détails relatifs à ce dernier sujet, nous profiterons du repos que l'on peut établir à la défaite de Brennus et à la mort de Pyrrhus, pour présenter le résumé de l'histoire d'Epire. Reprenant cette histoire aux temps héroïques, nous la conduirons jusqu'à la destruction de la royauté en 232, temps voisin de celui où l'Epire, sans être incorporée à la monarchie macédonienne, tomba sous sa dépendance.

§ II. — *Résumé de l'histoire d'Epire depuis les temps héroïques jusqu'à l'abolition de la royauté, en* 232.

I. Suite des rois. — *Pyrrhus Ier*, fils d'Achille, avait envahi, avec les Molosses, une partie de l'Épire, et y avait fondé un royaume. Ses descendans, appelés Pyrrhides ou Æacides, lui succédèrent au nombre de treize jusqu'à Admète. On ignore leurs noms, si ce n'est celui de deux : tout ce qu'on sait de leurs règnes, c'est qu'ils ne commandaient qu'aux Molosses et aux Antitaniens. Les autres peuples de l'Épire, tels que les Thesprotiens et les Orestins, etc., avaient leurs rois particuliers ou vivaient dans l'indépendance [1].

Admète, 480-429, régnait sur les Molosses quand Xerxès envahit la Grèce : il donna un asile à Thémistocle, banni et persécuté [2]. Après Admète, vinrent *Tarrutas*, 429-395; *Alcétas Ier*, 395-361; *Néoptolème* et *Arymbas* ensemble, puis Arymbas seul, 361-342; *Alexandre Ier* le Molosse, 342 331; *Æacide*, 331-312; *Alcétas II*, 312-395; *Pyrrhus II* et *Néoptolème*, puis Pyrrhus seul, 295-272; *Alexandre II*, 272-242; *Ptolémée, Pyrrhus III, Laodamie*, 242-229.

II. Etendue de l'empire et relations extérieures. — Arymbas II ayant donné sa nièce Olympias en mariage à Philippe de Macédoine, les Æacides, liés désormais d'intérêt avec les rois de Macédoine et secourus par eux, incorporèrent les Thesprotiens et les Orestins aux Molosses, et formèrent un seul état des diverses provinces de l'Épire. Cette augmen-

[1] Plutarque, *Vie de Pyrrhus*. Justin, l. xvii, c. 3. — [2] Plutarque ; Cornélius, *Vie de Thémistocle*.

tation de puissance leur permit bientôt de faire sentir leur influence au dehors. Alexandre le Molosse, appelé par les Tarentins pour les secourir contre leurs voisins, conçut le projet de subjuguer l'Italie et tout l'Occident, pendant qu'Alexandre le Grand, son neveu, faisait la conquête de l'Orient. Il porta deux fois la guerre en Italie, vainquit dans plusieurs rencontres les Lucaniens et les Brutiens, délivra les villes grecques, Métaponte, Thurium, Héraclée, Térine, Siponte, tombées en leur pouvoir, et conclut un traité d'amitié et d'alliance avec les Romains. Mais l'intrépidité de ses ennemis borna ses succès, et des circonstances malheureuses terminèrent ses vastes projets par une mort prématurée [1].

Tandis que les républiques de la Grèce centrale et méridionale, également épuisées de grands hommes, de patriotisme et de forces, obéissent aux ordres d'Ochus, les deux monarchies du nord, unissant l'énergie de peuples encore nouveaux aux ressources de la civilisation, vengent la Grèce ou soutiennent son honneur chez l'étranger.

Sous Æacide et Alcétas II, Cassandre prit prétexte des secours que le premier avait fournis à Olympias, pour envahir l'Épire et lui donner un gouverneur macédonien; mais Alcétas affranchit ses compatriotes de la domination étrangère [2].

Quand on considère l'état dans lequel Pyrrhus II trouva la Macédoine et la Grèce, les qualités dont il était doué, les ressources qu'il sut créer, on demeure convaincu qu'il ne lui manqua qu'une volonté fixe, de la suite dans sa conduite et ses projets, pour demeurer maître de l'Épire, de la Thessalie, de la Macédoine, pour ajouter à cette domination étendue le commandement de la Grèce centrale et du Péloponèse, pour jouer le rôle de Philippe et d'Alexandre le Grand. Mais, emporté par son inconstance et sa passion pour les combats dans des guerres continuelles contre Démétrius, Lysimaque, les Romains, les Carthaginois, Antigone de Goni, les Spartiates, les Argiens, il vécut et mourut en aventurier [3].

Alexandre, son fils, perdit un moment l'Épire, après avoir gagné la Macédoine, recouvra ensuite ses états héréditaires, et s'unit aux OEtoliens pour partager l'Acarnanie. Après lui, le trône fut occupé par des enfans et par une femme, puis renversé. L'Épire, érigée en république, fut tour à tour ravagée par les OEtoliens et les Macédoniens, jusqu'à ce que ces derniers y prissent un ascendant marqué. La communauté d'intérêts avec la Macédoine, à laquelle on voit les Épirotes astreints, dès le commencement du règne de Philippe III, n'était certainement pas l'effet de leur volonté, et accuse hautement leur dépendance [4].

III. Gouvernement. « De toute ancienneté, dit Plutarque [5], les Æacides tenaient une assemblée à Passaro, ville de la Molosside. Là, après » avoir fait un sacrifice à Jupiter Martial, ils prêtaient serment à leurs » sujets et recevaient le leur : les rois juraient de gouverner selon les lois; » les sujets juraient de maintenir et de défendre, selon les lois, leur » royaume et leur couronne. » Tarrutas, conduit chez les Athéniens dès son enfance, au temps de la guerre du Péloponèse, étudia le gouverne-

[1] Tite-Live, l. VIII, c. 17, 24. Justin, l. XII, c. 2. Pausanias, l. I, c. 11. Strabon, l. VI. — [2] Diodore, l. XVIII, XIX. — [3] Plutarque, *Vie de Pyrrhus*. Justin, l. XVII, XVIII, XXIII, XXV. — [4] Polybe, l. II, c. 45, et l. IV, c. 16. Justin, l. XXVI et XXVII. — [5] *Vie de Pyrrhus*.

ment, la législation, les arts, les sciences de ce peuple célèbre, les rapporta avec lui en Épire, et civilisa ses sujets : il promulgua un code de lois civiles pleines de justice et d'humanité, établit un sénat, rendit les magistrats annuels, donna à l'état une forme républicaine, tout en y maintenant la royauté [1]. Arymbas gouverna avec prudence, équité, modération, et mérita que Xénocrate, philosophe de Chalcédoine, lui dédiât quatre livres qu'il composa sur l'art de régner : la flatterie elle-même n'ose offrir un semblable présent à un mauvais prince.

Les restrictions apportées dès l'origine à la puissance royale, et accrues encore par la constitution de Tarrutas; les continuelles usurpations des princes de la famille royale les uns sur les autres, nées de l'absence d'une loi qui réglât et fixât la succession au trône; les dépositions d'Alcétas I[er] et d'Æacide, le supplice d'Alcétas II, chassés ou mis à mort pour leur incapacité et leurs cruautés; enfin, la fatigue et le mécontentement dans lesquels les expéditions d'Alexandre Molosse, de Pyrrhus et d'Alexandre II avaient jeté l'Épire, toutes ces causes réunies avaient dès long-temps préparé la destruction de la royauté. Après la mort de Pyrrhus III, dernier rejeton mâle des Æacides, le sceptre étant tombé entre les mains de sa sœur Laodamie, la multitude se disposa à le lui arracher, et se révolta : un vil assassin la poursuivit et la tua au pied des autels où elle s'était réfugiée. Ce meurtre se rapporte à l'an 232, époque où mourut le roi de Macédoine Démétrius [2].

Les Épirotes remplacèrent les rois par des magistrats qu'ils choisirent annuellement dans l'assemblée générale de la nation réunie à Passaro. Aristote composa un livre sur leur république. Leurs lois, peut-être fort sages dans ce qui concerne l'administration intérieure, réglaient d'une manière vicieuse et insuffisante l'emploi des forces publiques. En effet, malgré le nombre de ses soixante-dix villes, malgré l'abondance de sa population, l'Épire résista toujours mal aux attaques des Illyriens et des Macédoniens, et tomba, comme nous l'avons remarqué, dans l'entière dépendance des derniers.

A. P.

---

1 Plutarque, *Vie de Pyrrhus*, attribue ces changemens à Tarrutas. Justin, l. XVI, c. 3, les donne à Arymbas. — 2 Justin, l. XXVIII, c. 3. Pausanias dit que les Épirotes attendirent la mort naturelle de Laodamie pour établir le régime républicain, mais que son règne fut court.

CHAPITRE XLIV.

Rapports de la Macédoine et de la Grèce depuis la mort d'Alexandre jusqu'aux désastres de Démétrius et à la renaissance de la liberté en Grèce, 223-287. — Histoire de la Macédoine et de la Grèce depuis cette dernière époque jusqu'à l'intervention continue de la politique romaine dans les affaires de la Grèce, 287-214.

§ I. — *Vue générale du sujet.*

Les vingt-huit états dont se composait le corps hellénique avaient besoin de s'entendre, de prendre des mesures en commun pour résister aux attaques de l'étranger. Désunis, armés les uns contre les autres, ils avaient subi l'ignominieux traité d'Antalcidas, qui avait converti la Grèce en satrapie persane, obéissant aux ordres du grand roi [1]. Unis au contraire au temps de Cimon, d'Agésilas, d'Alexandre, ils avaient fait trembler d'abord les Perses, et les avaient ensuite subjugués.

Cette union n'aurait eu de base solide qu'autant qu'elle aurait reposé sur un système fédératif régulièrement organisé, dans lequel tous les membres de la fédération auraient participé à la souveraineté, auraient conservé leurs constitutions particulières, leurs magistrats, leur liberté politique et civile. Un pareil système, à peine essayé après la guerre médique et durant la guerre thébaine, avait été presqu'aussitôt abandonné. Le rapprochement des états helléniques s'était uni avec l'empire tantôt de Sparte, tantôt d'Athénes. Or, sous la domination despotique [2] de ces deux républiques, les états helléniques ayant perdu non-seulement toute voix délibérative dans les affaires générales, mais même leurs gouvernemens particuliers, leurs magistrats, leurs droits politiques et civils, et souvent jusqu'à leur existence, ils avaient dû tenter de briser un joug odieux. Ils l'avaient rompu en effet, mais en même temps l'union hellénique. Ils s'étaient affranchis, mais au milieu des guerres civiles nommées guerre du Péloponèse et guerre thébaine.

On a dit que la Grèce était libre avant Philippe et Alexandre, et qu'elle fut asservie par eux. C'est juste l'opposé de la vérité. Philippe et Alexandre employèrent la politique et la force pour assurer aux Macédoniens le *commandement* qu'avaient obtenu tour à tour les Athéniens, les Spartiates, les Athéniens, les Thébains. Mais ils épargnèrent à la Grèce le

---

1 *Voy.* le chap. XXXIV, § 4 et 7. — 2 *Voy.* la fin du chap. XXV; le chap. XXVI, à l'année 418; le chap. XXVII, aux années 417, 416, les chap. XXVIII et XXXI, à la fin.

despotisme de Sparte et d'Athènes. Philippe ne mit des garnisons que dans quatre villes; Alexandre, que dans une seule, à Corinthe. Ils laissèrent à toutes ce que les Athéniens et les Spartiates leur avaient arraché, leurs gouvernemens, leur liberté, leur territoire, leur argent. Ils leur permirent de discuter et de régler leurs intérêts, de disposer de leurs forces par des députés envoyés aux états généraux tenus à Corinthe [1]. Enfin, ils ne se servirent du commandement que pour tenir unies, dans une grande confédération, les républiques helléniques, et pour cacher la honte du traité d'Antalcidas sous les ruines du trône de Cyrus renversé par leurs mains. Voilà les faits et les témoignages qu'il faudrait détruire pour nier que Philippe et Alexandre aient concilié admirablement la liberté des Grecs avec la concorde qui faisait leur force. Et s'il en avait été autrement, comment Phocion, le meilleur citoyen d'Athènes, se serait-il prononcé constamment pour le parti macédonien?

§ II. — *Rapports* [2] *de la Macédoine et de la Grèce depuis la mort d'Alexandre jusqu'aux désastres de Démétrius et à la renaissance de la liberté en Grèce,* 323-287.

Entraînés d'un côté par des factieux, d'un autre par les *Ætoliens* et les Athéniens, qui cherchaient dans les troubles l'impunité de deux grandes injustices [3], les Grecs se soulevèrent à la mort d'Alexandre. Ils ruinèrent la fédération précédemment établie, avant de savoir si les successeurs du conquérant respecteraient comme lui la liberté, en maintenant le *commandement* de la Macédoine; ou s'ils convertiraient cette suprématie en une *souveraineté despotique* pareille à celle qu'avaient exercée précédemment Athènes et Sparte. Les Grecs furent vaincus dans la guerre lamiaque : tous, excepté les Ætoliens et les Spartiates, tombèrent à la merci des divers successeurs d'Alexandre, qui, tour à tour, s'emparèrent de la Macédoine.

Ces princes exercèrent sur les états helléniques une autorité que nous essaierons de caractériser en l'appelant *domination*, et qui était à peu près également éloignée du commandement généreux de Philippe et d'Alexandre, et de la souveraineté despotique d'Athènes et de Sparte. Ils mirent des garnisons dans les villes. Ils changèrent les gouvernemens, tantôt substituant à la démocratie, l'aristocratie, plus favorable à leurs projets; tantôt établissant des administrateurs et gouverneurs [4], ou bien soutenant des tyrans qui leur abandonnaient sur leurs compatriotes la

---

[1] Diodore de Sicile, l. XVI, p. 478, *de Rhodoman*, et l. XVII, p. 489 et 499. *Voy.* ci-dessus, pages 2 et 3.

[2] L'existence de la Grèce, ses intérêts, ses besoins, ses passions, pendant soixante-treize ans depuis la mort d'Alexandre jusqu'à la délivrance de Sicyone par Aratus (323-251), sont ou omis ou perdus au milieu de détails étrangers, dans les histoires modernes. Nous allons essayer de combler cette lacune, l'une des plus grandes de l'histoire ancienne.

[3] Diodore, l. XVIII, p. 593, 594, *de Rhodoman*. Voy. ci-dessus, p. 3.— [4] *Voy.* le chap. XLII, pages 8, 13, 28.

moitié de l'autorité qu'ils avaient usurpée, et qu'ils conservaient avec leur assistance [1]. Ils usèrent de l'ascendant qu'ils obtinrent dans les villes par ces divers moyens, pour exiger d'elles des levées d'hommes et des subsides, employés non pas à la défendre, mais à servir des projets ambitieux ou à satisfaire des fantaisies honteuses. Démétrius tira des Athéniens une somme de plus de deux cent cinquante talens (1,375,000 francs) pour la distribuer à des courtisanes : nous l'avons vu frapper les Béotiens de nouvelles contributions; construire cinq cents galères dans les chantiers de Chalcis et de Corinthe; rassembler en Grèce une partie des cent dix mille hommes destinés à dépouiller Séleucus et Ptolémée, et à lui rendre la domination de l'Asie mineure [2].

Quelqu'arbitraires que fussent les exigences de Démétrius, de Cassandre, d'Antipater, et les mesures adoptées par eux pour établir leur domination sur les républiques grecques, elles étaient mille fois moins odieuses que celles déployées autrefois par Athènes et par Lacédémone. L'aristocratie d'Antipater et de Cassandre, la meilleure et la plus juste qu'on eût encore formée [3], était sans doute plus tolérable que l'oligarchie des trente tyrans établis par les Lacédémoniens à Athènes. Les gouverneurs Phocion et Démétrius de Phalère étaient moins acerbes que le gouverneur Lysandre, massacrant parmi les Grecs asiatiques tous ceux qu'il soupçonnait de pouvoir gêner la puissance de sa patrie et de contrarier son propre despotisme [4]. Les contributions passagères exigées par Démétrius d'Athènes, et de Thèbes seulement, étaient moins pesantes que les impôts réguliers levés par Périclès sur tous les états de la Grèce, et dont le produit, dans l'espace de dix ans, s'était élevé à plus de quarante-six millions [5]. L'indulgence de Démétrius, restituant à toutes les républiques leurs gouvernemens respectifs, pardonnant deux fois aux Athéniens révoltés contre lui, les délivrant du tyran Léocharès, leur rendant les magistrats qui leur plaisaient davantage, valait un peu mieux que la confiscation de leur territoire, le supplice de leurs principaux citoyens, par lesquels la cruauté d'Athènes avait puni, chez les habitans de l'Eubée, de Samos, de Lesbos, Mélos, de Scioné, l'impardonnable crime d'avoir voulu conserver ou recouvrer leur indépendance.

Mais si le joug des successeurs d'Alexandre était moins pesant que celui des anciens dominateurs, ce n'en était pas moins un joug; les Grecs saisirent la première occasion de le briser, et cette fois leur entreprise était avouée par la justice, la raison et la saine politique.

§ III. *Les Ætoliens et les Spartiates n'ont jamais cessé d'être libres. Les Thébains, les Athéniens, les Mégariens, les Phocidiens, les Argiens, le redeviennent.*

Les Spartiates et les Ætoliens demeurés seuls libres

---

[1] Polybe, l. II, c. 41. « Démétrius et Cassandre mirent garnison dans quelques villes » grecques et suscitèrent ou soutinrent des tyrans dans les autres. »

[2] *Voy.* Plutarque, *Vie de Démétrius*, et le chap. XLII, ci-dessus, p. 28. — [3] *Voy.* ci-dessus, la citation de Montesquieu, p. 28. — [4] Plutarque, *Vie de Lysandre*. — [5] Thucydide, Diodore de Sicile, Plutarque, Isocrate.

parmi les Grecs[1].—Après avoir échappé à l'ascendant de Philippe et d'Alexandre, les Spartiates, tantôt favorisés par les circonstances, tantôt secondés par leur courage et par celui de leurs femmes, avaient bravé les attaques de Démétrius Poliorcètes et de Pyrrhus[2], et maintenu leur antique indépendance : ils la possédaient l'an 287, époque de l'affranchissement d'une partie de la Grèce.

Les Ætoliens avaient pareillement refusé d'entrer dans la confédération formée par Philippe et par Alexandre. Ils se vantaient « de s'être peu souciés des » Macédoniens, ces maîtres du monde; de n'avoir pas » redouté leur roi Philippe; d'avoir méprisé les décrets » d'Alexandre, vainqueur de la Perse et des Indes, et de» venu redoutable à toute la terre[3]. » Ils avaient contracté d'utiles et honorables alliances avec Polysperchon, Antigone et Pyrrhus. Après avoir bravé en deux circonstances toutes les forces de Cassandre et de Démétrius Poliorcètes, ils avaient abandonné leurs villes et leur territoire à ces rois plutôt que de se soumettre, s'étaient retirés dans les retraites inaccessibles de leurs montagnes, et en avaient bientôt rapporté la liberté, qu'ils y avaient sauvée avec leurs familles[4].

Constitution des Ætoliens.—Leur constitution offrait la fidèle représentation de celle des Achéens, et avait été, selon toute apparence, empruntée à ce peuple. Leurs diverses peuplades et villes étaient confédérées et formaient une ligue ætolienne. Les députés des villes s'assemblaient chaque année à Thermus et y élisaient un *stratége,* ou général; des magistrats nommés *apocleti;* des *éphores,* ou inspecteurs; et un *grammateus,* ou se-

---

[1] Les trois quarts des faits contenus dans ce paragraphe ont été constamment omis par les historiens modernes. Ils sont le résultat de recherches qui nous sont propres, et forment le complément de celles que nous avions consignées dans notre *Histoire romaine*, chap. XII, § 4.

[2] *Voy.* ci-dessus, p. 27, 35, et Plutarque, *Vies de Démétrius et de Pyrrhus.* — [3] Justin, l. XXVIII, c. 2. — [4] Diodore, l. XIX, p. 707, 709, 715, *de Rhodoman.* Plutarque, *Vies de Démétrius et de Pyrrhus.*

crétaire. La puissance exécutive et administrative était confiée à ces magistrats [1]. Le peuple n'influait directement ni sur le choix des chefs de la ligue, ni sur les résolutions importantes et les grands intérêts de l'État. Cette disposition prévenait les dissensions et les révolutions intestines au sein de l'Ætolie. Aussi la première mention que fassent les historiens de factions parmi les Ætoliens, date d'une époque où déjà ils étaient asservis aux Romains, et où le machiavélisme du sénat fomentait les troubles, pour tenir l'Ætolie faible et esclave.

Renaissance de la liberté dans les autres états de la Grèce au moment des désastres de Démétrius Poliorcètes. — L'an 288, Démétrius Poliorcètes commandait à tous les Grecs, autres que Spartiates et que Ætoliens. Mais en 287 il fut dépouillé de la Macédoine par Pyrrhus et par Lysimaque, et ses revers devinrent le signal de la renaissance de la liberté dans la Grèce centrale.

En Béotie et à Athènes. — Contraint de fuir de la Macédoine dans le Péloponèse, il rendit lui-même leur ancien gouvernement et leurs priviléges aux Béotiens, pour gagner leur affection. En même temps les Athéniens quittèrent son parti, chassèrent la garnison macédonienne avec l'aide de Pyrrhus, et rétablirent leur ancienne constitution en nommant des archontes [2]. Ainsi, dès cette année 287, la domination macédonienne n'ayant jamais été établie en Acarnanie et en Ætolie, et se trouvant détruite en Béotie et en Attique, ne subsista plus, dans la Grèce centrale, qu'en Phocide et en Locride.

L'an 286, après le passage de Démétrius en Asie mineure, elle fut détruite par Pyrrhus dans toute la Thes-

---

1 Polybe, l. IV, c. 5, 3, 15, 16. Tite-Live, l. XXVI, c. 24, et l. XLI, c. 25, 27.

2 Plutarque, *Vies de Pyrrhus et de Démétrius*. « Démétrius rendit aux Thébains leur » ancien gouvernement et tous leurs priviléges. En même temps les Athéniens abandon» nèrent son parti..... Ils appelèrent Pyrrhus de la Macédoine et ordonnèrent que l'é» lection des archontes se ferait selon l'ancien usage. »

salie, excepté à Démétriade. Deux ans plus tard, lors de la mort de Démétrius, 284, elle ne s'étendait donc plus que sur Démétriade, la Locride, la Phocide, Corinthe, l'Achaïe, quelques autres pays du Péloponèse, et les îles de la mer Égée [1].

En Locride, Phocide, Mégaride. — L'an 281, tandis qu'Antigone disputait la Macédoine à Ptolémée Céraunus et à Antiochus, les villes et provinces grecques demeurées sous la dépendance d'Antigone profitèrent de l'occupation que ses armes avaient en Macédoine pour s'affranchir. « Animées par les Spartiates, dit Justin [2], » elles se réveillèrent, et pensèrent à profiter de cette oc- » casion pour recouvrer leur liberté. Elles s'envoyèrent » réciproquement des ambassadeurs pour négocier en- » tre elles un traité d'alliance; après quoi elles se hâtè- » rent de prendre les armes. Et afin de ne pas paraître » avoir formé le dessein de les tourner contre Anti- » gone sous la domination duquel elles étaient, elles » attaquèrent les Ætoliens, ses alliés, sous prétexte » qu'ils s'étaient emparés par violence du champ Cir- » rhéen que toute la Grèce, d'un commun accord, avait » consacré à Apollon. Elles donnèrent le commandement » de l'armée à Arréus, roi de Lacédémone, qui, aussitôt » qu'il eut rassemblé les troupes qu'elles lui fournirent, » saccagea les villes des ennemis et ravagea leurs cam- » pagnes. » La fin de l'expédition ne fut pas heureuse : les confédérés perdirent neuf mille hommes et furent chassés de l'Ætolie.

Mais l'expédition n'était qu'un prétexte: le motif et

---

[1] C'est le résultat qu'on obtient en comparant les récits de Polybe et de Justin avec ceux de Plutarque. Plutarque, *Vie de Pyrrhus*, c. 13, dit que Pyrrhus débaucha la Thessalie à Démétrius pendant que ce prince était passé en Asie. Justin, l. XXIV, c. 1, dit, en parlant de cette époque, sans rien préciser : « Les villes grecques étaient sous » la domination d'Antigone. » Polybe, l. II, c. 41, nous apprend que les villes d'Achaïe restèrent sujettes d'Antigone jusque vers le temps où Pyrrhus passa en Italie, c'est-à-dire vers 280; et Plutarque, *Vie de Démétrius*, en rappelant le nom des îles et des villes où Antigone fit rendre des honneurs funèbres au corps de son père, marque indirectement celles qui lui obéissaient dans le temps, c'est-à-dire en 284.

[2] Justin, l. XXIV, c. 1.

le but véritables étaient de recouvrer leur liberté, et de former entre eux une ligue capable de la défendre. Ce but fut atteint: Antigone, dont toutes les forces étaient employées à disputer successivement la Macédoine à Céraunus, ensuite à Antiochus, et enfin aux Gaulois [1], ne put s'opposer à cette révolution, comme on le voit par les témoignages réunis de Pausanias, de Justin et de Polybe.

En effet, dans un récit circonstancié, Pausanias nous montre au temps de l'invasion des Gaulois, l'an 280, les Béotiens, les Phocidiens, les Locriens, les Athéniens, les Mégariens en pleine possession de l'indépendance qu'ils viennent de recouvrer, maintenant la *ligue* qu'ils ont formée l'année précédente, et levant vingt-sept mille deux cents hommes pour résister à l'attaque des Gaulois. Non-seulement Antigone n'intervient en aucune manière comme souverain dans leurs délibérations et leurs démarches; mais même comme allié, il envoie le plus faible contingent de tous [2]. Justin, racontant les mêmes faits, parle en deux endroits des secours que les Delphiens reçurent des *alliés* contre les Gaulois [3]; or ce terme d'alliés prouve assez que les Grecs avaient cessé d'être sujets de la Macédoine pour former entre eux une libre confédération. Ainsi, l'an 280, la liberté, déjà rendue à l'Attique, à la Béotie, à l'Ætolie, à l'Acarnanie, s'étendit à la Phocide, à la Locride, la Mégaride, et la suprématie macédonienne fut détruite dans toute la Grèce centrale.

En Achaïe et à Argos. — Cette suprématie périt en même temps, et fut remplacée par la liberté, dans l'Achaïe et dans Argos. « Depuis la mort d'Alexandre, et » jusqu'à la cent vingt-quatrième olympiade, dit Polybe, » une discorde insensée, fomentée par la politique des » rois de Macédoine, désola les villes d'Achaïe. Elles

---

1 Justin, l, XXIV, c. 1, et l. XXV, c. 1, 2. — 2 Pausanias, *Phocide*, c. 20. — 3 Justin, l, XXIV, c. 7. « *Delphi aucti viribus* SOCIORUM... *Delphorum*, SOCIORUM *que non nisi quatuor millia militum erant.*

» rompirent leur union, furent divisées entre elles, se » créèrent chacune des intérêts à part; d'où il arriva » que Cassandre, Démétrius, et ensuite Antigone de » Goni mirent des garnisons dans les unes, et que les » autres furent soumises à des tyrans. Par les soins » d'Antigone, le nombre des tyrans s'accrut merveilleu- » sement en Grèce à cette époque. Mais vers la cent » vingt-quatrième olympiade, et dans le temps à peu près » où Pyrrhus passa en Italie, 280, les villes achéennes » commencèrent à renouer les nœuds qui les unissaient » autrefois. Les habitans de Dyme, de Patræ, de Trit- » tæa, de Pharæ renouvelèrent les premiers la ligue. » Cinq ans après, ceux d'Ægium se joignirent à eux » après avoir chassé leur garnison macédonienne. Vin- » rent ensuite ceux de Boura qui tuèrent leur tyran, » et ceux de Cœrinium qui forcèrent le leur à abdiquer. » Pendant les vingt-cinq premières années, ces villes, » régies par la même forme de gouvernement, choisi- » rent chaque année un secrétaire commun et deux stra- » téges. Ensuite elles jugèrent à propos de ne plus créer » qu'un stratége et de lui confier la souveraine autorité. » Marcus de Cœrinium reçut le premier cet honneur [1]. »

Argos se délivra de la domination macédonienne à la même époque, selon toute apparence, que les premières villes achéennes. Elle traite du moins avec les macédoniens sur le pied d'égalité, durant l'expédition de Pyrrhus dans le Péloponèse, l'an 272 [2].

En joignant les détails qu'on vient de lire, à un passage de Plutarque, on voit que l'an 272 Antigone ne retenait plus dans toute la Grèce centrale et le Péloponèse que l'île d'Eubée, Corinthe et quelques autres villes du Péloponèse [3].

---

1 Polybe, l. II, c. 41-43.

2 Plutarque, *Vie de Pyrrhus* : « Il vint à Pyrrhus et à Antigone des ambassadeurs » d'Argos pour les prier de se retirer et de *permettre que leur ville ne fût assujétie à au-* » *cun d'eux. Antigone reçut volontiers cette proposition et donna son fils en otage aux* » *Argiens.* »

3 Quand Pyrrhus fit son invasion dans le Péloponèse, « il assura aux ambassadeurs

§ IV. — *Nouveaux intérêts, nés en Grèce, par suite du rétablissement de la liberté.*

Toute la Grèce centrale et une notable partie du Péloponèse ne reçoivent plus de lois que d'elles-mêmes. Retiendront-elles la liberté qu'elles viennent de conquérir, et la propageront-elles dans les provinces encore soumises à la domination macédonienne? Remplaceront-elles la ligue momentanée qui leur a été si utile dans leur levée de boucliers contre Antigone de Goni, et dans leur guerre contre les Gaulois, par une confédération constante, régulière, telle qu'il n'en a pas encore été formé en Grèce?

L'établissement d'un véritable système fédératif leur permettra-t-il de prévenir le retour de guerres civiles, semblables à la guerre du Péloponèse et à la guerre Thébaine? d'échapper pour toujours à l'influence macédonienne, et à l'ambition d'un ou de plusieurs peuples grecs qui songeraient à hériter de l'empire macédonien? de défendre enfin l'indépendance nationale contre l'étranger?

Dans la solution de ces divers problèmes politiques, entrent, comme données principales, les faits suivans : 1° Antigone de Goni convoite avec passion, avec fureur, la domination de la Grèce, et n'y tient pas moins qu'à la possession de la Macédoine elle-même : force des armes, ruses, crimes même [1], il est disposé à tout employer pour la recouvrer. Ce n'est pas le *commandement* de Philippe et d'Alexandre qui peut le satisfaire ; il lui faut la *domination* de Cassandre et de Démétrius.

2° Les Spartiates, même au milieu de leurs plus profondes humiliations, même après les grandes défaites dont Antipater, et plus récemment Démétrius, les avaient accablés, n'avaient jamais renoncé à cette domination despotique de la Grèce qu'Epaminondas leur avait arrachée. Leurs prétentions avaient éclaté dans le cours de la guerre à laquelle ils avaient excité les Grecs contre Antigone, l'an 281. « Les Spartiates, » dit Justin, voulaient continuer les hostilités. Mais plusieurs villes » grecques refusèrent de se joindre à eux, persuadées qu'ils cherchaient » à se rendre maîtres de la Grèce et non à lui faire recouvrer sa li» berté [2]. » Au temps où nous sommes arrivés, l'an 272, ils nourrissaient les mêmes idées, les mêmes projets, que nous verrons bientôt éclater de nouveau.

3° Les Ætoliens, de leur côté, témoins de l'affaiblissement progressif des Spartiates, par suite de leurs défaites, et de celui de la Macédoine, par l'effet, soit des rivalités de Lysimaque, de Céraunus, de Pyrrhus

---

» de Lacédémone qu'il n'était venu que pour mettre en liberté *les villes* qu'Antigone oc» cupait dans le pays. » (Plutarque, *Vie de Pyrrhus.*) Il faut joindre ces villes à celle de Corinthe, qu'Antigone ne perdit que beaucoup plus tard. Mais quelles étaient ces villes? c'est ce qu'il est impossible de préciser.

1 Il fit empoisonner Alexandre, tyran du château de Corinthe, pour s'emparer de cette place et la joindre à la ville de Corinthe. L'acquisition de cette forteresse le jeta dans les excès de joie les plus indécens. (Plutarque, *Vie d'Aratus.*)

2 Justin, l. xxiv, c. 1.

et d'Antigone, soit de l'invasion des Gaulois; les Ætoliens jugent que la suprématie de la Grèce est vacante, et songent à s'en emparer. Il ne leur tombe même pas dans la pensée que les Grecs aient des droits imprescriptibles à jouir de cette indépendance, qu'ils ont constamment défendue eux-mêmes avec une si juste opiniâtreté.

4° A l'orient, les Perses ne sont plus à redouter pour la Grèce; Alexandre y a mis ordre. Trop de vices intérieurs, trop de révoltes travaillent la monarchie des Séleucides, qui règnent sur l'ancien empire des Perses, pour qu'ils inspirent aux Grecs aucune crainte sérieuse. Mais à l'occident les Romains, dans ce moment même, après la retraite de Pyrrhus, achèvent la conquête de l'Italie centrale et méridionale. Ils y trouvent, en y comprenant leurs villes et leur territoire, une levée de sept cent soixante-seize mille soldats [1] : ils forment la puissance la plus redoutable qu'ait eue le monde des anciens : ils vont prochainement se présenter aux portes de la Grèce par leurs conquêtes en Illyrie. Si les Macédoniens, les Spartiates, les Ætoliens, d'un côté, la masse des Grecs de l'autre, ne font à propos le sacrifice, les uns d'une partie de leurs prétentions au commandement et à la domination, les autres de leur liberté illimitée; s'ils ne savent se réunir en corps, s'organiser en fédération, rassembler au besoin des forces et des forces immenses, ils perdront, les uns la liberté, les autres le commandement, et deviendront tous ensemble la proie de la conquête romaine.

§ V. — *Histoire de la Macédoine et de la Grèce depuis la mort de Pyrrhus jusqu'à la délivrance de Sicyone par Aratus,* 272-251 [2]. *Antigone rétablit sa domination dans une partie de la Grèce centrale et du Péloponèse. Les Ætoliens s'agrandissent également aux dépens de l'indépendance hellénique. Les Spartiates, non moins ambitieux qu'Antigone et que les Ætoliens, échouent dans leurs projets.*

Progrès d'Antigone. Vains efforts, défaite, affaiblissement des Lacédémoniens. — 272. Antigone de Goni, demeuré maître de la Macédoine et de la Thessalie par la mort de Pyrrhus, travaille aussitôt à recouvrer la domination de la Grèce. Une partie des cités du Péloponèse lui est livrée par trahison : d'autres, qui avaient

1 Polybe, l. II, c. 24.

2 Tous les historiens anciens qui avaient présenté le récit circonstancié et suivi des événemens arrivés pendant cette période ont péri par l'injure du temps. Mais on trouve des indications partielles assez nombreuses dans Polybe, Pausanias et Justin . de ces indications, les historiens modernes n'ont recueilli que la prise d'Athènes. J'essaie ici de rassembler et de classer les documens subsistans, et de combler une lacune de vingt et un ans.

imploré son secours contre Pyrrhus, se donnent à lui [1]. Il les ajoute à la ville et au territoire de Corinthe, qu'il n'a jamais cessé de posséder; resserre son alliance avec les Ætoliens et les divers tyrans; menace la ligue achéenne renaissante, et le reste du Péloponèse. Les Spartiates, qui prétendent à l'empire de la péninsule, unissent leurs efforts à ceux du roi d'Égypte, Ptolémée-Philadelphe, contre Antigone; et pour l'arracher du Péloponèse, vont, sous la conduite de leur roi Aréus, l'attaquer en Macédoine.

269. A ces deux ennemis se joint une nouvelle armée de Gaulois et d'aventuriers grecs. Pressé de tous côtés, Antigone fait face partout. Il attaque d'abord les Gaulois, extermine les uns et chasse les autres. Il marche ensuite contre Aréus et Ptolémée; ceux-ci ne jugent pas prudent de se mesurer contre ses troupes victorieuses, et évacuent la Macédoine. Reprenant alors ses projets interrompus contre la Grèce, il court attaquer Athènes. Aréus et Ptolémée le suivent devant cette place : il la prend sous leurs yeux, malgré la résistance des habitans, et met une garnison dans le Musée, 268.

Pendant qu'il s'occupe de ces soins, Alexandre, fils de Pyrrhus, envahit la Macédoine, gagne la phalange, et demeure un instant maître du royaume, 267 : mais il en est bientôt chassé par Démétrius, fils d'Antigone, et dépouillé même de l'Épire, qu'il recouvre plus tard, avec l'assistance des Acarnaniens [2]. Son entreprise contre la Macédoine, demeurée sans résultat, laisse à Antigone la plénitude de ses ressources, et la liberté de

---

1 Justin, l. xxvi, c. 1, dit : « Après la mort de Pyrrhus, *les Péloponésiens* furent li- » vrés par trahison à Antigone. » Par cette énonciation si vague, Justin indique, je crois, les villes de Trézène, d'Épidaure et quelques autres de l'Argolide. c'est ce que l'on peut conclure d'un passage de Plutarque, *Vie d'Aratus*. Mais il ne peut être question ni des Spartiates que nous allons voir combattre Antigone, ni des Achéens : car Polybe dit positivement, l. II, c. 43, que les Achéens, dans les vingt-cinq années écoulées depuis l'an 279 jusqu'à l'an 254, furent régis par leurs propres lois et gouvernement, et par conséquent furent indépendans d'Antigone.

2 Justin, l. xxvi, c. 2 et 3. Pausanias, *Attiq.*, c. 1, S, 31; *Lacon.*, c. 6.

poursuivre ses plans de domination sur la Grèce centrale et le Péloponèse.

Ce prince, déjà maître d'Athènes et de l'Attique, contraint encore Mégare, la Phocide et la Locride, à reconnaître ses lois [1]. La moitié de la Grèce centrale lui obéit alors. Dans le Péloponèse, les Lacédémoniens opposent de grands obstacles à ses projets : mais leur roi Aréus est tué dans une bataille livrée près de Corinthe, 266 : son fils et son successeur Acrotatus est également vaincu et tué, 265, par le tyran Aristomède dans un autre combat engagé sous les murs de Mégalopolis [2]. Les Lacédémoniens se voient contraints alors de suspendre leurs projets ambitieux et de laisser un libre cours à ceux d'Antigone et des Ætoliens. L'emploi fort extraordinaire qu'ils font du peu de forces qui leur restent, l'envoi de Xantippe et d'un certain nombre de leurs guerriers au secours de Carthage contre les Romains, 256, favorisent encore les progrès de leurs adversaires. Antigone, pour se concilier l'esprit des Athéniens, leur rend leur gouvernement, mais en maintenant une garnison dans leurs murs, 256. L'an 251, après avoir fait empoisonner Alexandre, qui tenait la forteresse de Corinthe, il s'empare de cette citadelle, qu'on nommait avec raison l'une des entraves de la Grèce : il la joint à la ville de Corinthe, qu'il possédait déjà [3].

Rapports des Ætoliens avec Antigone, leurs desseins, leurs progrès. — Les Ætoliens, qui, plus tard, au temps des guerres des Romains, prétendirent à la domination

---

1 Mégare, la Phocide, la Locride, libres au moment de l'invasion des Gaulois, comme nous l'avons vu précédemment, rentrent, au temps qui nous occupe, sous la domination d'Antigone, car nous verrons postérieurement Aratus enlever Mégare aux Macédoniens et ravager la Locride et la Phocide, comme alliées de la Macédoine. Plutarque, *Vie d'Aratus*. Polybe, l. II, c. 43.

2 Plutarque, *Vie d'Agis*. Blair place ces deux faits aux dates que nous avons indiquées; Larcher, aux années 268, 267.

3 Polybe, l. I, c. 31. Appien *Guer. pun.* 6. Plutarque, *Vie d'Aratus*. Antigone, l'an 251, prit la citadelle et non la ville de Corinthe, comme on l'a dit par erreur: cette ville, comme le témoigne Plutarque, n'avait pas cessé d'appartenir aux princes macédoniens, depuis Philippe, père d'Alexandre.

de la Grèce entière, songeaient seulement alors à la partager avec les Macédoniens. Ils voulaient se former une principauté des provinces de la Grèce occidentale, Messénie, Élide, Achaïe, Ætolie, Acarnanie. Antigone entretenait avec eux une alliance dont nous avons constaté l'existence vers l'an 280 [1]. En dernier résultat il devait rompre avec eux et les combattre; car la moitié de la Grèce ne pouvait le satisfaire. Mais il était au-dessus de ses forces, d'un côté, de se consolider en Macédoine; d'un autre, de se mesurer à la fois contre les Spartiates, les Ætoliens et le reste des Grecs. Commandé par les circonstances, il souffrait les accroissemens des Ætoliens à l'occident de la Grèce, pour obtenir qu'ils ne le troublassent pas pendant qu'il s'affermissait à l'orient.

Dès l'année 270, les Ætoliens s'étaient immiscés dans les affaires du Péloponèse et dans les troubles de l'Élide [2]. Vers l'an 265, ils conclurent avec Alexandre d'Épire un traité aux termes duquel ils devaient envahir et partager l'Acarnanie : l'accord reçut son exécution, et ils s'approprièrent la moitié des villes de cette province [3]. Plus tard ils se jetèrent sur la Laconie et emmenèrent en une seule fois cinquante mille esclaves. Enfin ils dressèrent des embûches à Nicoclès pour faire passer Sicyone, de son joug sous le leur, 251 [4].

L'indépendance hellénique, rétablie depuis 287, tombait pièce à pièce sous les coups d'Antigone et des Ætoliens. Dans la Grèce centrale, les Ætoliens avaient assujéti l'Acarnanie; Antigone, Athènes, Mégare, la Locride, la Phocide : ils n'avaient laissé de libre que la Béotie. Quant au Péloponèse, ils préludaient à sa conquête, les Ætoliens par leurs ravages dans la Laconie, par leurs rapports envers l'Elide, par leurs tentatives contre Sicyone; Antigone par l'occupation de Corinthe

---

[1] Voyez ci-dessus page 44. — [2] Ils avaient intercédé pour les Eléens auprès de leur tyran Aristotime. (Justin, l. xxvi, c. 1.) — [3] Polybe, l. II, c. 45, Justin, l. xxviii, c. 1. — [4] Plutarque, *Vie de Cléomène* et *Vie d'Aratus*.

et des places voisines, et par son étroite intelligence avec les tyrans.

Aratus parut dans ces circonstances : par ses travaux, il soutint, il propagea la liberté hellénique. Il manquait des talens et même du courage nécessaires pour vaincre sur un champ de bataille, mais dans les conspirations et les surprises il déployait une constance et une hardiesse singulières. Ses qualités et ses défauts influèrent puissamment sur les destinées de la Grèce.

§ VI. — *Aratus ranime l'indépendance hellénique expirante, détruit la domination macédonienne dans tout le Péloponèse et dans une partie de la Grèce centrale*[1].

Aratus délivre Sicyone. — Depuis le temps de Philippe, père d'Alexandre, Sicyone avait des tyrans. L'an 251, Aratus surprend cette ville avec quelques conjurés, chasse le tyran Nicoclès, rappelle cinq cent quatre-vingts bannis, et pour qu'ils ne troublent pas les nouveaux propriétaires dans leur possession, leur accorde une indemnité de cent cinquante talens (825,000 fr.), que lui fournit Ptolémée-Philadelphe. A peine Sicyone est libre, qu'Antigone cherche à s'en emparer. Pour la protéger contre ses attaques, Aratus l'agrége à la ligue Achéenne : il ne rétablit pas son ancien gouvernement intérieur, tout dorien, mais il lui donne la démocratie modérée des Achéens.

Il projette d'affranchir le Péloponèse et la Grèce centrale et d'en former une grande fédération. — 250. A l'âge de vingt ans, il est élu pour la première fois stratége des Achéens. Il forme dès lors le projet de détruire, dans le Péloponèse et dans la Grèce centrale, soit la domination macédonienne, soit les tyrannies particulières;

---

1 La péiode qui s'étend de la délivrance de Sicyone à la guerre de Cléomène a été un peu moins maltraitée que les précédentes par les historiens modernes. Cependant nous y insérons douze faits importans, entièrement omis jusqu'ici et dont résultent des conséquences nouvelles.

de rétablir partout la liberté et l'indépendance ; d'unir tous les états helléniques à la ligue Achéenne ; d'en former une nouvelle et grande fédération : tous les peuples entrés dans la ligue Achéenne devaient avoir les mêmes lois, les mêmes priviléges ; tous devaient participer à la souveraineté par leurs représentans ou députés ; tous obéir aux décisions prises par ces députés ; et en employant les forces dont chacun était détenteur toujours aux besoins publics, jamais aux projets d'ambitions individuelles, échapper aux rivalités et aux guerres civiles, qui avaient fait jusqu'alors leurs malheurs et leur faiblesse.

Aratus secourt les Béotiens contre les Ætoliens. — Seuls de tous les peuples de la Grèce centrale, les Béotiens s'étaient maintenus libres. Les Achéens conclurent un traité avec eux et les engagèrent à attaquer les Ætoliens, toujours alliés d'Antigone. Aratus conduisit dix mille hommes au secours des Béotiens et ravagea la Locride, sujette des Macédoniens. Mais avant son arrivée, les Béotiens furent vaincus à Chéronée par les Ætoliens, abandonnèrent les Achéens pour se joindre à l'état des Ætoliens, refusèrent de prendre désormais aucune part aux affaires générales, et se livrèrent à des excès dégradans. Le résultat de cette bataille fut de ne laisser aucun peuple dans la Grèce centrale qui ne dépendît des Ætoliens ou d'Antigone [1].

Aratus délivre et unit à la ligue Achéenne Corinthe, Mégare, Trézène, Epidaure. — Dans les années suivantes, Aratus répara l'échec que venait d'éprouver la cause pour laquelle il combattait, par d'importans avantages obtenus dans le Péloponèse. Élu stratége pour la seconde fois, en 243, il s'introduisit, avec quatre cents hommes, dans la ville et le château de Corinthe, en chassa la garnison macédonienne, mit une garnison d'Achéens dans la citadelle, rendit aux habitans leur

[1] Polybe, l. II, c. 43, et *Exemples des Vertus et des Vices*, n° 43. Plutarque, *vie d'Aratus*.

liberté et les clefs de leur ville qu'ils n'avaient pas possédées depuis le temps de Philippe, et les incorpora à la ligue Achéenne. Peu après, il accrut encore la république des villes de Mégare, de Trézène, d'Épidaure, après les avoir détachées du parti du roi. Il repassa incontinent dans la Grèce centrale, pilla Salamine, renvoya sans rançon les prisonniers des Athéniens, et jeta les premières semences de leur révolte contre Antigone. Cherchant contre ce roi un autre roi pour défenseur de la ligue et de l'indépendance hellénique, il engagea les Achéens à nommer Ptolémée leur généralissime sur terre et sur mer : l'éloignement de Ptolémée rendait sans inconvéniens son intervention et ses secours [1].

Diverses tentatives d'Aratus pour délivrer Argos. — 243. Après s'être assuré ce point d'appui, il poursuit son combat à mort contre la domination macédonienne et les tyrannies particulières. Au milieu des autres cités de l'Argolide redevenues libres, il s'indigne de voir Argos encore dans les fers. Dans l'espace de quelques mois, il trame une conspiration contre les jours d'Aristomaque Ier. Il essaie trois fois de surprendre son successeur Aristippe et de lui enlever Argos : il lui livre deux batailles, l'une près de la rivière de Charès ; l'autre sous les murs de Cléone, dans laquelle périssent et quinze cents satellites du tyran et le tyran lui-même. Ces efforts multipliés échouent : les Macédoniens fournissent à Aristomaque II les troupes nécessaires pour établir son autorité à Argos. Là ne se borne pas la défense d'Antigone. Il complote avec les despotes argiens de faire assassiner Aratus : le trouvant gardé par l'amour de ses concitoyens, il résout de les écraser tous ensemble par l'union des forces macédoniennes et ætoliennes. Il renouvelle son alliance avec les Ætoliens, et convient avec eux de ne mettre bas les armes que quand ils auront

1 Polybe, l. II, c. 43. Plutarque, *Vie d'Aratus*. Pausanias, *Corinth*.

détruit la ligue Achéenne et partagé ses villes ensemble Les Achéens sont menacés par deux ennemis, dont un seul suffit pour compromettre leur existence.

Mort d'Antigone de Goni, règne de Démétrius. Mégalopolis délivrée, les Ætoliens secourus et unis à la ligue Achéenne. -- Mais Antigone de Goni meurt en 243. Aratus persuade à Lysiade, tyran de Mégalopolis, de déposer la tyrannie, et d'unir à la ligue Achéenne, sa ville, capitale de l'Arcadie. Si les Ætoliens envahissent le Péloponèse et s'emparent de Pallène, ils se laissent surprendre et chasser avec perte par Aratus 238. Enfin si les dissensions de Sparte et la mort d'Agis privent les Achéens d'un roi devenu leur utile allié, l'opposition des intérêts, la contrariété des ambitions macédonienne et ætolienne, changent subitement tous les rapports, arment les ennemis de la ligue les uns contre les autres, et lui offrent des secours inattendus.

Les Ætoliens veulent enlever au jeune roi d'Épire, Pyrrhus, la moitié de l'Acarnanie, la joindre à celle qu'ils possèdent déjà, et à la Béotie, qu'ils ont contraint naguère d'entrer dans leur république. Olympias, mère du jeune Pyrrhus, implore l'assistance de Démétrius, fils et successeur d'Antigone, et lui offre en mariage sa fille Pthia [2]. Démétrius saisit cette occasion de renouer les relations intimes établies entre la Macédoine et l'Épire au temps de Philippe, père d'Alexandre, et de dépouiller les Ætoliens, qui lui inspirent des craintes et le gênent. En effet, en envahissant la Béotie, ils ont élevé une barrière incommode entre deux pays de son obédience, l'Attique et la Phocide. Il les attaque, leur enlève la Béotie, qui se livre à lui sans résistance, et étend alors ses lois du cap Sunium aux Thermopyles, 237. Il menace ensuite les Ætoliens jusqu'en Ætolie.

[1] Plutarque, *Vie d'Aratus*. Polybe, l. II, c. 43, 45.

[2] Les Acarnaniens, soumis à l'Epire, ne trouvant pas une défense suffisante dans les Epirotes, s'adressèrent aux Romains, pendant qu'Olympias s'adressait à Démétrius. Les Romains ordonnèrent aux Ætoliens de respecter l'Acarnanie. les Ætoliens méprisèrent les injonctions de Rome et ravagèrent l'Acarnanie et l'Epire. (Justin, l. XXVIII, c. 1, 2.)

Depuis qu'ils sont aux prises avec lui, ils ont cessé d'être redoutables à la ligue Achéenne et peuvent lui devenir utiles. Aratus soumet ses justes ressentimens à la politique, conclut avec eux une ligue offensive et défensive, et les défend contre Démétrius : dès lors les anciennes animosités des deux nations se dissipent et font place à l'amitié et à l'alliance. Assuré de ce côté, Aratus se prépare aussitôt à battre de nouveaux coups la puissance macédonienne. Il dirige une seconde attaque contre Athènes : cette entreprise lui réussit mal : il est vaincu par Bithis, lieutenant du roi; et pendant le reste du règne de Démétrius, il ne fait aucun progrès [1].

Antigone Doson s'affermit en Macédoine et établit fortement la domination macédonienne en Thessalie, Béotie, Phocide. — Mais la mort de ce prince, 233, devient le signal de la délivrance de l'Attique, de la chute de toutes les tyrannies dans le Péloponèse, d'acquisitions de la plus haute importance pour la ligue Achéenne. Antigone Doson, déclaré roi pendant la tutelle de son neveu Philippe, eut à combattre les alliés qui s'étaient détachés de la Macédoine; les Thessaliens, qui affectaient l'indépendance; les Dardaniens, qui se préparaient à ravager le royaume; les Macédoniens eux-mêmes, qui se révoltaient et refusaient de reconnaître son autorité. Il réprima les Dardaniens et punit les alliés : tout en maintenant aux Thessaliens leurs lois intérieures, il ne leur permit plus de rien faire sans les ordres des officiers royaux; il maintint sa suprématie sur la Phocide et la Béotie; il soutint et releva la gloire de la Macédoine; il ramena enfin les Macédoniens à

---

[1] Polybe, l. II, c. 44, et *Exemp. de Vertus et de Vices*, n° 43. Plutarque, *Vie d'Aratus*. Justin, l. XXVIII, c. 1, 2. Plutarque place trop tard la mort d'Antigone de Goni, après la démission volontaire de Lysiade. Cette démission eut lieu sous le règne de Démétrius et non pas d'Antigone, comme le prouve le passage de Polybe, l. II, c. 44 : « Lysiade de » Mégalopolis s'était dépouillé de bon gré de la puissance royale, *du vivant de Démétrius*, » et était entré dans le gouvernement des Achéens. » Nous n'ajoutons pas ici une prétendue expédition de Démétrius dans la Cyrénaïque et la Libye. Cette conquête n'est fondée que sur la confusion du nom de ce prince avec celui de son oncle Démétrius, que Plutarque appelle roi de Cyrène. (Héeren, p. 294.)

l'obéissance, par le souvenir des services qu'il avait rendus au pays [1].

Pendant ce temps, Aratus unit à la ligue Achéenne Athènes et toutes les villes de l'Argolide, de l'Arcadie, de la Messénie, encore asservies aux Macédoniens ou à des tyrans. — Mais tandis qu'il était retenu par ces soins nombreux, d'un côté les Athéniens appelèrent Aratus à leur aide, et le Sicyonien contraignit les troupes macédoniennes à évacuer Athènes, Sunium, Salamine. D'un autre côté, les despotes du Péloponèse, privés, par la mort de Démétrius, de leur chef et de leur support, pressés par les menaces et les promesses d'Aratus, déposèrent leur illégale autorité : Aristomaque II à Argos, Xenon à Hermione, Cléonyme à Phlius, entrèrent avec leurs villes dans la ligue Achéenne. L'île d'Egine, la Messénie, les principales villes de l'Arcadie, après Mégalopolis, telles que Mantinée, Tégée, Orchomène, non-seulement s'unirent d'intérêts avec les Achéens, mais prirent même leurs lois. Enfin les Ætoliens, 229, resserrèrent l'alliance qu'ils avaient précédemment contractée avec eux; soit qu'ils ne portassent pas encore envie à leur fortune, soit que la pudeur leur commandât cette démarche envers un peuple qui les avait secourus si récemment dans leur lutte contre Démétrius [2].

Etendue de la ligue Achéenne, l'an 229. — Ainsi, l'an 229, la ligue Achéenne embrassait dans la Grèce centrale l'Ætolie, l'Attique, Mégare, Salamine; dans le Péloponèse, la Corinthie, la Sicyonie, l'Achaïe, l'Argolide, la plus grande partie de l'Arcadie, la Messénie. Sparte et la Laconie restaient

---

[1] Justin, l. XXVIII, c. 3. Polybe, l. IV, c. 66, nous montre les Dardaniens restés indépendans sous le règne de Philippe, successeur d'Antigone. Mais voici ce qu'il dit des Thessaliens : « Les Thessaliens passaient pour vivre selon leurs lois particulières et pour » avoir leur gouvernement différent de celui des Macédoniens ; il n'y avait cependant au» cune différence, les uns et les autres ne faisaient rien sans les ordres des officiers royaux. »

[2] Polybe, l. II, c. 44 et 46. Plutarque, *Vie d'Aratus* et *Vie de Cléomène* : « Il ne » restait plus que les Lacédémoniens, les Éléens et ceux des Arcadiens qui marchaient » sous la bannière de Lacédémone, qui n'eussent pas accédé à la ligue Achéenne. » La Messénie y avait donc accédé, ce qui est confirmé plus bas : « Les Mégalopolitains, qui » tenaient le parti des Achéens, voyant leur ville prise par Cléomène, se sauvent à » Messène. »

seules à gagner pour unir tout le Péloponèse dans une grande confédération, car l'Élide était si faible, qu'elle eût été naturellement entraînée par le mouvement général; et les efforts combinés des Péloponésiens amenaient invinciblement à leur tour la délivrance de la Béotie et de la Locride, leur accession à la ligue.

Constitution des Achéens. Aratus l'étend à tous les peuples qu'il délivre. Conséquences de cette conduite sur les destinées de la Grèce[1]. — Nous ne reproduirons point ici tous les détails que nous avons donnés ailleurs sur la constitution des Achéens (*voy.* les chap. x et xii); nous rappellerons seulement ceux qui sont nécessaires pour l'intelligence de la matière qui nous occupe maintenant.

Chaque ville achéenne était régie par la démocratie : tous les habitans, peu nombreux, étaient appelés à décider par leurs suffrages des affaires qui intéressaient spécialement et exclusivement la communauté dont ils étaient membres; à choisir leurs magistrats; à nommer des députés à l'assemblée générale.

Les dix villes achéennes, restant de douze, et subsistant au temps où nous sommes parvenus, formaient entre elles une ligue. Dès qu'il s'agissait d'actes qui intéressaient le sort de toutes les villes de la ligue, de toute la nation achéenne, ce n'était plus le peuple de chaque ville qui connaissait et décidait, c'étaient les députés qu'il nommait, réunis en assemblée générale. Les députés, comptables de leurs décisions à leurs mandataires, prononçaient sur la paix, la guerre, les alliances; recevaient les ambassadeurs étrangers; faisaient les réglemens réclamés par les circonstances; nommaient les magistrats suprêmes de la ligue, nommés le *stratége*, les dix *demiourgoi*, le *grammateus* ou secrétaire. Les villes achéennes obéissaient toutes indistinctement aux décisions prises par leurs représentans et aux magistrats suprêmes de la ligue : d'où il résultait que l'Achaïe avait un système fédératif parfait, comme la Lycie; tandis que l'Ionie, l'Æolie, la Doride, n'en avaient eu qu'un imparfait.

Aratus, à mesure qu'il délivra une ville de ses tyrans ou de la domination macédonienne, l'agrégea à la ligue Achéenne, lui donna pour gouvernement intérieur la démocratie des Achéens, la fit entrer dans l'union sur le pied d'une parfaite égalité avec les Achéens, lui imposa les mêmes obligations, en même temps qu'il lui communiqua les mêmes droits que les Achéens. Ceux qui après lui dirigèrent les affaires, Philopœmen, Lycortas, se conduisirent par les mêmes principes.

On aperçoit d'abord les résultats de cette conduite et de ce système politique, tout ensemble démocratique dans les affaires intérieures, fédératif et représentatif dans les affaires générales.

Dans chaque ville achéenne, d'origine ou d'adoption, tous les citoyens exerçaient la souveraineté directe et immédiate, mais sur des objets d'une importance secondaire, réparables, n'exposant l'existence ni de l'union ni de la ville elle-même. Toutes les questions qui avaient une pareille importance étaient examinées et décidées par le calme et la sagesse du conseil des députés : admirable distinction dans l'exercice de la souveraineté, que ne présentait la constitution d'aucun autre état hellénique.

[1] Les considérations suivantes, sur la ligue Achéenne, nous sont tout-à-fait propres et particulières.

Toutes les villes contribuaient et concouraient à la défense commune, s'empruntaient mutuellement leurs forces individuelles, dont la somme totale était assez considérable, si elle était bien employée, pour résister à tous les ennemis qu'elles pouvaient trouver, soit en Grèce, soit au dehors. Antérieurement, au contraire, une ville faible était constamment devenue la proie de sa voisine plus puissante.

Dans les ligues précédentes, à la tête desquelles s'étaient placées Sparte, Tégée ou Mantinée, Athènes, Thèbes, Olynthe, on distinguait des villes souveraines et des villes sujettes. Les souveraines imposaient aux sujettes les sacrifices, les dangers, les amis et les ennemis, que celles-ci subissaient sous peine du supplice d'une partie de leur population, de la confiscation de leur territoire, quelquefois de leur ruine entière. Jamais leurs citoyens ne parvenaient au commandement, aux dignités de l'union. Dans la ligue Achéenne au contraire, toutes les villes, par l'intermédiaire de leurs députés, réglaient l'emploi de leurs trésors et de leurs troupes, acceptaient ou refusaient les charges et les périls de telle ou telle guerre. Les *stratéges* et les *demiourgoi*, magistrats suprêmes de la ligue, n'étaient pas pris dans une ville privilégiée, mais dans toutes les villes indistinctement : ainsi, à côté des stratéges, Achéens d'origine, on vit se placer Aratus, de Sicyone; Lysias et Philopœmen, de Mégalopolis; Aristomaque, d'Argos.

En s'incorporant à la ligue Achéenne, les divers états helléniques perdaient l'indépendance absolue de leurs déterminations, le droit de guerre et d'ambition privées, la possibilité de s'agrandir, de dominer, de jouer un rôle à elles seules. Mais ces droits, en profitant précédemment à trois ou quatre états, et pour un petit nombre d'années seulement, avaient couvert la Grèce de sang, et distribué à plusieurs centaines de cités la destruction et l'esclavage.

Sparte et Rome périrent, la première pour n'avoir jamais voulu recevoir d'étrangers dans son sein; la seconde pour en avoir trop reçu. La ligue Achéenne pouvait s'associer, et s'associa sans cesse de nouveaux peuples, sans avoir rien à craindre pour l'ordre intérieur, pour la stabilité de la constitution, pour la pureté des mœurs.

Le système achéen est le plus parfait qu'ait connu l'antiquité, sous le triple rapport de la force, de la liberté, du bonheur de ceux qui s'y soumettaient. S'il prenait une juste extension, et si les peuples régis par lui parvenaient à s'entendre, à se concerter avec la Macédoine pour les affaires extérieures, de nouvelles destinées aussi glorieuses et plus sûres que les précédentes attendaient la Grèce.

C'est ainsi qu'ont pensé les deux hommes les plus capables d'apprécier les événemens : Polybe, qui s'y trouva mêlé, et Plutarque, qui les jugea après qu'ils étaient passés. « Aratus, dit Plutarque, avait pensé dès » le commencement à former une ligue de tous les peuples du Pélopo» nèse. C'était là où il tendait dans toutes ses guerres, et dans toutes ses » vues politiques pendant la paix, persuadé que cette ligue étant faite, » ils n'auraient rien à craindre des ennemis du dehors. » Polybe, parlant d'une époque un peu postérieure à celle qui nous occupe, s'exprime en ces termes : « La ligue Achéenne a fait dans notre siècle des progrès pro» digieux, grâce à l'union qui règne entre toutes ses parties... Aujourd'hui,

» la concorde s'est si heureusement établie parmi tous les peuples du » Péloponèse, qu'entre eux IL Y A NON-SEULEMENT ALLIANCE ET AMITIÉ, MAIS » AUSSI MÊME POIDS, MÊMES MESURES, MÊME MONNAIE, MÊMES MAGISTRATS, » MÊMES SÉNATEURS, MÊMES JUGES... A présent c'est un honneur pour » toutes les nations du Péloponèse de porter les lois des Achéens, et d'en » avoir pris le nom. La cause, à mon sens, c'est qu'il n'est point de répu- » blique où L'ÉGALITÉ, LA LIBERTÉ, EN UN MOT UNE PARFAITE DÉMOCRATIE se » trouvent avec moins de mélange que dans celle des Achéens. Entre les » peuples du Péloponèse dont elle se compose, il y en a qui d'abord se » présentèrent d'eux-mêmes : d'autres, en plus grand nombre, eurent be- » soin qu'on leur fît voir l'intérêt qu'ils avaient d'y entrer. Il fallut user de » violence pour y attirer encore quelques autres. Mais aussitôt après ils » furent charmés d'y avoir été contraints; CAR LES ANCIENS CITOYENS N'A- » VAIENT AUCUN PRIVILÉGE SUR CEUX QUI ÉTAIENT ASSOCIÉS DE NOUVEAU : » TOUT ÉTAIT ÉGAL POUR LES UNS COMME POUR LES AUTRES. Rien n'était plus » puissant pour parvenir au but où la république tendait, que les moyens » dont elle usait, je veux dire l'égalité et la douceur. C'est à ces deux » choses que les Péloponésiens doivent la parfaite union qui fait le bon- » heur dont nous les voyons jouir présentement [1]. »

Conduite que les peuples faisant partie de la ligue Achéenne devaient tenir à l'égard de la Macédoine. — Les peuples confédérés ne devaient pas songer, au moins pour le moment, à attirer à eux la Thessalie et l'Épire. De nouveaux dangers extérieurs, qui, après un siècle d'interruption, menaçaient toute la race hellénique, ne demandaient pas moins que la réunion de toutes les forces de la Macédoine et de la Grèce pour être conjurés, et défendaient sévèrement la continuation des discussions et des hostilités avec la Macédoine. Les confédérés avaient donc à prendre la barrière des Thermopyles pour limite commune de deux états; l'un septentrional et composé de la Macédoine, de la Thessalie et de l'Épire; l'autre méridional, et s'étendant à la Grèce centrale et au Péloponèse. Entièrement distincts par leurs intérêts et leur régime intérieur pendant la paix, ils se réunissaient contre l'étranger pendant la guerre, par la nécessité de la défense commune. Telles étaient les propositions que les Achéens et leurs alliés avaient à faire, les armes à la main, aux successeurs d'Alexandre. Rome commençait alors même, 229, à s'approcher de la Macédoine par ses conquêtes en Illyrie. Elle était assez menaçante, la Grèce unie eût été assez forte, pour que les rois macédoniens renonçassent franchement à leurs projets d'asservir les Grecs, et fissent cause commune avec eux contre les Romains.

L'humeur jalouse et ambitieuse des Ætoliens; les forces nouvelles que Sparte acquit tout-à-coup, et les prétentions de son chef Cléomène au commandement du Péloponèse; la rivalité qui naquit entre les Spartiates et les Achéens, et, par-dessus tout, la jalousie d'Aratus, détruisirent toutes les combinaisons précédentes et préparèrent un autre avenir à la Grèce.

---

[1] Plutarque, *Vies d'Aratus et de Philopœmen*. Polybe, l. II, c. 37-43. l. IV, V, *passim*, *Ambassades*. Hérodote, l. I, c. 145. Strabon, l. VIII. Justin, l. XXXIV, c. I. Tite-Live, l. XXXII, c. 22.

§ V. — *Retour sur l'histoire de Sparte. État de cette ville en 244. Tentative de réforme d'Agis. Règne de Léonidas. Projets de Cléomène, 244-225.*

État de Sparte en 244.—Les Spartiates, vaincus par Pélopidas et par Epaminondas, vaincus par Antipater, défaits deux fois par Démétrius Poliorcètes, défaits en dernier lieu près de Mégalopolis et de Corinthe par le tyran Aristomède, se voyaient réduits à la seule Laconie, avaient repoussé avec peine Démétrius et Pyrrhus, des murailles dont ils avaient entouré leur ville depuis le règne d'Alexandre, et avaient défendu plus mal leur territoire contre les Ætoliens, qui, en une seule fois, avaient emmené trente mille esclaves de la Laconie.

Cet état d'abaissement provenait de l'effrayante diminution de leur population, et de l'affaissement des courages : ces deux causes de décadence provenaient à leur tour du complet abandon des réglemens de Lycurgue. « La discipline et les affaires des Spartiates, dit Plutarque, » avaient commencé à être malades et à se corrompre depuis qu'ils avaient » pris Athènes, et reçu chez eux l'or et l'argent. Cependant le partage » des terres que Lycurgue avait opéré, et le nombre des héritages qu'il » avait établi, s'étant conservés dans les successions, cet ordre et cette » égalité, qui durèrent sans aucune atteinte, relevèrent la ville de toutes » les autres fautes qu'elle avait commises contre son ancien gouverne- » ment, et la conservèrent encore entière. Mais l'éphore Epitadès ayant » fait passer une loi par laquelle il était permis à chacun de disposer » de sa maison et de son héritage ou de les laisser par testament, après » sa mort, à qui bon lui semblait, cette loi acheva de saper par les fon- » demens la police de Sparte. Bientôt toutes les propriétés se trouvè- » rent dans les mains d'un petit nombre de puissans. La pauvreté gagna » et remplit toute la ville : à la place des arts honnêtes et libéraux qu'elle » en chassa, elle y introduisit les arts mécaniques et mercenaires; et » avec eux la haine et l'envie contre ceux qui retenaient injustement ces » possessions. IL NE RESTA DANS LA VILLE QU'ENVIRON SEPT CENTS SPARTIA- » TES NATURELS ; ET DE CES SEPT CENTS IL Y EN AVAIT A PEINE CENT QUI » EUSSENT CONSERVÉ LEUR HÉRITAGE. Tous les autres étaient une populace » accablée de pauvreté qui demeurait dans la ville sans y jouir du moin- » dre degré d'honneur, soutenant à contre-cœur et mollement les guer- » res contre les ennemis du dehors, épiant sans cesse l'occasion de » changer la situation présente des affaires, et de sortir d'un état si » violent. »

L'affaiblissement progressif de Sparte n'avait nullement détruit, dans l'esprit des cent riches et puissans, les idées de domination qui de tout temps avaient préoccupé Sparte. Aussi voit-on dans son histoire, par un contraste singulier, figurer, à côté des défaites que nous venons de rappeler, les guerres étrangères dont parle Plutarque, l'expédition de Cleomènes dans la grande Grèce, où il va secourir les Tarentins, pendant que Sparte est menacée par Cassandre et par Démétrius à la fois; les expéditions d'Aréus dans la Crète, d'où il revient pour défendre Sparte contre Pyrrhus; dans l'Ætolie et la Macédoine, où il court disputer à Antigone

de Goui le commandement de la Grèce; l'expédition enfin de Xantippe en Afrique, où il va secourir les Carthaginois contre Régulus. Ces guerres, on le pense bien, n'étaient pas faites avec les sept cents naturels de Sparte; mais avec les Laconiens, avec les étrangers et les esclaves dont Sparte était remplie, avec les mercenaires enfin qu'elle prenait à sa solde. Dans la classe riche et puissante, les idées d'ambition entretenaient les idées d'honneur national; et les projets de domination, l'horreur du joug étranger. Attaquée par Pyrrhus, Sparte, d'un côté, repoussa ses premiers assauts avec une intrépidité qui rappelle les temps de Léonidas : d'un autre côté elle eût succombé sans l'arrivée subite des troupes d'Arréus et d'Antigone. Sa situation véritable est tout entière dans ce fait, où elle apparaît avec quelques restes d'héroïsme antique, et avec une extrême faiblesse [1].

Tentative de réforme d'Agis. — Agis, monté sur le trône en 244, entreprend en 239 de réformer Sparte, et de lui rendre son ancienne puissance, en opérant une révolution générale dans les propriétés, les mœurs et les coutumes de Sparte [2]. Il fait entrer dans ses vues les jeunes Spartiates qui préfèrent la gloire aux voluptés; sa mère; Mandroclidas, Agésilas et Lysandre, qui sont bientôt revêtus de la dignité d'éphores. Ses ennemis sont, l'autre roi Léonidas, tous les Spartiates détenteurs des richesses et parvenus à un âge mûr, enfin les femmes de Sparte. Il propose au sénat un décret portant, 1° que toutes les dettes seraient abolies; 2° que toutes les terres du territoire de Lacédémone seraient partagées en dix-neuf mille cinq cents lots, dont quinze mille destinés aux Laconiens en état de porter les armes, et quatre mille cinq cents aux Spartiates : les naturels de Sparte étaient alors réduits à sept cents; mais dans leur nombre on devait admettre les voisins et les étrangers qui auraient reçu une éducation libérale, et qui joindraient la jeunesse à une heureuse conformation; 3° qu'à l'avenir, les Spartiates seraient soumis à un régime uniforme de vie et à la discipline de Lycurgue [3].

---

[1] Plutarque, *Vies de Pélopidas, d'Alexandre, de Pyrrhus, de Démétrius, d'Agis*. Justin, l. XIV, c. 5; l. XXIV, c. 1; l. XXVIII, c. 4. Diodore de Sicile, l. XX, p. 828-830, *de Rhodoman*. — [2] *Voy*. ci-devant, l'état de Sparte, page 61. — [3] Plutarque, *Vie d'Agis*.

Agis gagne pour quelque temps le peuple, en mettant en commun ses biens et ceux de sa famille. Il fait déposer les éphores opposans, et son collègue Léonidas coupable de diverses infractions aux lois nationales. Il commence sa révolution en abolissant les dettes et toutes les obligations, et se dispose à procéder au partage des terres. Mais son oncle Agésilas, qui a favorisé l'abolition des dettes parce qu'il en est chargé, empêche le partage des terres parce qu'il en possède, et exerce en l'absence d'Agis une révoltante tyrannie [1]. Agis, devenu odieux par les excès d'Agésilas, abandonné du peuple qui a perdu l'espoir de recouvrer des héritages, est mis à mort avec toute sa famille, par Léonidas et par la faction des riches.

Règne de Léonidas. — Léonidas se constitue seul roi, n'use de sa prérogative que pour augmenter ses richesses et se livrer aux plaisirs : comme la plupart de ses prédécesseurs, il abandonna aux éphores, devenus despotiques, la puissance que lui assigne la constitution, 235. Depuis le retour des Héraclides, les lois naturelles et politiques n'ont pas été si impudemment violées [2].

Projets de Cléomène. — Léonidas laisse en mourant le trône à son fils Cléomène, 235. Dans la cour et sous les yeux de son père, Cléomène a secrètement appris de son épouse et d'un disciple de Zénon à admirer Agis et à régler sa conduite d'après les principes des Stoïciens. Parvenu à la royauté dans un âge très-jeune encore, il songe à exécuter les réformes projetées par Agis : mais les usurpations des éphores ne lui laissent aucune autorité, et la disposition générale des esprits est contraire à de nouveaux changemens. Dans cette situation, il pense à gagner les soldats, surtout les mercenaires, pour s'appuyer sur la force armée, et saisit

---

[1] Agis s'était rendu au camp des Achéens pour reprendre Pallène sur les Æoliens. Plutarque, *Vie d'Agis.* — [2] Plutarque, *Vie d'Agis.*

avidement l'occasion que lui fournissent les circonstances, pour commencer la guerre [1].

§ VI. — *Guerre de Cléomène ou rivalité de Sparte et des Achéens. La domination macédonienne rétablie dans le Péloponèse et dans la Grèce centrale,* 225-222.

Rupture entre les Achéens et les Spartiates. — 225. Tous les peuples du Péloponèse avaient accédé à la ligue Achéenne, excepté les Spartiates, les Éléens et ceux des Arcadiens qui marchaient sous la bannière de Sparte [2]. Aratus se flatta de contraindre ces trois nations à y entrer, tandis que Sparte n'avait pour roi qu'un jeune homme, et il attaqua l'Arcadie spartiate à la tête de vingt et un mille hommes [3]. Mais son manque de talens militaires et de valeur sur le champ de bataille le trahirent dans son projet, et rendirent nulle la supériorité des forces. Cléomène, envoyé par les éphores avec cinq mille soldats, le vainquit près du mont Lycée, puis près de Mégalopolis, et enleva aux Achéens quelques villes arcadiennes. Bientôt Aratus vit sa république menacée d'une formidable attaque. L'ambition étouffant dans l'âme des Ætoliens la reconnaissance qu'ils devaient aux Achéens, ils complotèrent pour la seconde fois avec le roi de Sparte d'une part, et de l'autre avec le roi de Macédoine, Antigone Doson, de détruire la ligue et de partager ses villes [4].

Réforme de Cléomène. — Désormais libre et tranquille du côté des Achéens, Clomène laissa les troupes lacédémoniennes campées en Arcadie, et à la tête des soldats étrangers marcha sur Sparte. Il tua quatre éphores, et bannit le cinquième avec quatre-vingts de leurs partisans. Il mit tous les biens en commun, en commençant par les siens. Il partagea tout le pays à quatre

---

[1] Plutarque, *Vie de Cléomène*. — [2] *Voy.* ci-dessus, page 57, texte et notes. — [3] Plutarque, *Vie de Cléomène*. — [4] Plutarque, *Vie de Cléomène*. Polybe, l. II, c. 45, 46.

mille hommes spartiates ou étrangers, nombre auquel il porta les nouveaux citoyens, réservant des portions même pour les bannis, qu'il promit de rappeler aussitôt que les circonstances le permettraient. Il remit en vigueur, d'après les lois de Lycurgue, la discipline, l'éducation, les repas publics, les exercices et les autres usages, s'astreignant le premier aux austères pratiques qu'il imposait aux autres. Il rendit aux rois l'autorité que leur assignait la constitution primitive : pour rassurer les partisans de la liberté, il donna un second roi à Sparte; seulement il choisit son frère, à défaut du fils d'Agis, nommé Archidamus, qu'on avait assassiné peu auparavant, au moment même où il se disposait à lui rendre le trône : Sparte eut alors pour la première fois deux rois de la même maison [1].

Effets de la réforme de Cléomène dans le Péloponèse et à Sparte. — La révolution opérée par Cléomène produisit deux effets principaux. 1° Le peuple, non-seulement des villes soumises aux Achéens, mais même de l'Achaïe, se flatta de l'espérance de voir bientôt les dettes abolies et les terres partagées, comme à Lacédémone, et il inclina partout vers Cléomène [2]. 2° La révolution augmenta le nombre des citoyens et des guerriers de Sparte, retrempa leur courage, les mit en état de remplacer les défaites qu'ils avaient long-temps éprouvées, par de nombreux et brillans succès. « Ceux, comme s'exprime Plutarque, qui avaient jusqu'alors » méprisé la réforme de Cléomène, qui lui avaient insulté quand il se » vantait d'imiter Solon et Lycurgue, en abolissant les dettes et en rendant tous les citoyens égaux en biens; ceux-là furent alors sincèrement » persuadés et avouèrent qu'il était la seule cause du changement arrivé » au courage des Spartiates. Car, avant ce temps, ils étaient si abattus et » si peu capables de se défendre eux-mêmes, que les Ætoliens étant entrés un jour en armes dans leur pays, en emmenèrent en une seule fois » cinquante mille esclaves. Au lieu que, très-peu de temps après, dès » que les Spartiates eurent repris les anciens usages de leur patrie, et » qu'ils se furent remis sur les voies de cette ancienne discipline, alors, » comme si Lycurgue eût été présent, et qu'il les eût gouvernés encore, » ils donnèrent des preuves d'une très-grande valeur, rendirent une » obéissance entière à leurs chefs, remirent Lacédémone en possession » de la principauté de la Grèce, et recouvrèrent tout le Péloponèse [3]. »

[1] Plutarque, *Vie de Cléomène*.

[2] Plutarque, *Vie de Cléomène* : « Aristote n'avait pas eu beaucoup de peine à détacher les Argiens de Cléomène : le peuple était déjà irrité de ce que ce prince *n'avait pas exécuté l'abolition des dettes, qu'il leur avait fait espérer*. »

[3] Plutarque, *Vie de Cléomène*.

Ces résultats des réformes de Cléomène sont incontestables, mais il ne faut pas les exagérer. Tout en rassemblant, en ranimant les derniers restes des forces de Sparte, l'énergie de la révolution ne peut la mettre à même de se passer du secours des Ilotes et des étrangers mercenaires : on les voit figurer dans les rangs de ses citoyens réformés. Que l'on passe par-dessus les victoires de Cléomène pour arriver au résultat, on trouve le désastre de Sellasie et la prise de Sparte, tombée alors pour la première fois à la discrétion de l'étranger, qui peut choisir entre sa ruine et son asservissement. Elle avait recouvré assez de puissance pour humilier un état secondaire, tel que la ligue Achéenne, pas assez pour résister à l'attaque d'un grand état : la suffisance de ses ressources était relative et non pas absolue. Au milieu des plus brillans succès d'un état isolé, abandonné à lui-même, cette défaite de Sellasie apparaît et rappelle hautement l'indispensable nécessité où se trouvaient les Grecs de s'unir, de se presser les uns contre les autres, pour devenir invulnérables aux coups de l'étranger, et placer leur indépendance à l'abri de ses atteintes.

Cléomène réduit les Achéens aux dernières extrémités. Aratus appelle Antigone Doson et les Macédoniens dans le Péloponèse. — 224. La révolution faite, le pouvoir des éphores détruit, Cléomène demeuré maître absolu dans Sparte, reprend aussitôt les armes contre les Achéens. Il leur arrache Mantinée, Tégée, Orchomène dans l'Arcadie, Losion dans l'Élide; il chasse les garnisons achéennes de ces villes et leur rend leur ancien gouvernement. Il va chercher ensuite les ennemis près de Dymes, et les défait en bataille rangée. Dès qu'ils implorent la paix, il leur rend leurs prisonniers sans rançon, et offre de restituer toutes les places qu'il leur a prises, à condition qu'ils le nommeront généralissime de la ligue, et cèderont le commandement du Péloponèse aux Spartiates. « En échange » de cet honneur et d'un si glorieux titre, il offre de plus » de faire de grands biens aux villes. » Les Achéens considérant l'importance de ses succès, les dangers attachés pour eux et pour la Grèce entière à la continuation des hostilités, trouvent ses demandes modérées et avantageuses, et se disposent à y souscrire [1].

La basse jalousie d'Aratus parvient à rompre les pro-

[1] Plutarque, *Vie de Cléomène* et *Vie d'Aratus*. Polybe, l. II, c. 46, 47. Polybe, en sa qualité d'Achéen, est moins impartial que Plutarque dans l'exposé de ces faits.

positions d'accommodement. Après avoir exercé le commandement pendant trente-trois années, il ne peut souffrir l'idée de le voir passer entre les mains d'un jeune homme. Pour échapper à cette nécessité, il fait une action qui, comme parle Plutarque, n'eût été honnête pour aucun, et qui était très-infâme pour lui. Au secours de la ligue et contre Cléomène, il appelle Antigone Doson et les Macédoniens, au risque de les rétablir seigneurs et maîtres dans ce Péloponèse dont il avait employé sa vie entière à les chasser [1].

Cléomène, indigné, déclare de nouveau la guerre aux Achéens; leur enlève Pellène, Phénée, Pentelée, Argos, Phlius, Cléone, Épidaure, Trézène, Hermione, Corinthe, et pratique des intelligences jusque dans Sicyone. Les Ætoliens, demeurés ses alliés, et devenus les ennemis d'Antigone, depuis que le roi de Macédoine s'est rapproché des Achéens, se prononcent ouvertement contre la ligue, et dénoncent à Antigone, en Thessalie, qu'ils prendront les armes contre lui, dès qu'il marchera vers le Péloponèse. Athènes sépare sa cause de celle des Achéens et leur refuse des secours.

Pressé ou abandonné de toutes parts, Aratus fait passer un décret aux termes duquel les Achéens déclarent Antigone généralissime sur terre et sur mer, et s'engagent à lui livrer Corinthe avec la citadelle [2].

Antigone défait Cléomène à Sellasie. Mort de Cléomène. — Antigone se présente avec vingt-deux mille soldats à l'isthme de Corinthe. Cléomène lui dispute d'abord le passage, mais bientôt, craignant pour Sparte,

---

1 Plutarque, *Vie de Cléomène* et *Vie d'Aratus* : « S'il désespérait des forces et des affaires des Achéens, il devait plutôt céder à Cléomène que de rendre une seconde fois » tout le Péloponèse barbare, par tant des garnisons de Macédoniens, que de remplir le » château de Corinthe d'armes gauloises et illyriennes ; que d'aller prendre des gens qu'il » avait si souvent battus dans les combats, dont il avait plusieurs fois surpris la politique » dans ses traités, et qu'il accablait d'injures dans ses mémoires, pour les établir dans toutes » les villes en les appelant alliés, pour cacher par ce beau nom la honte d'une action si » lâche. »

2 Plutarque, *Vie de Cléomène* et *Vie d'Aratus*. Polybe, l. II, c. 47-53.

il est contraint de se replier avec son armée sur la Laconie. Antigone s'empare de Corinthe, où il met une garnison, puis d'Argos : il attire à lui presque tous les alliés de Cléomène, et lui enlève successivement Tégée, Orchomène, Mantinée. Pendant l'hiver, Cléomène livre sa famille en otage à Ptolémée pour en obtenir des renforts qu'il ne reçoit pas : il affranchit les ilotes, se saisit de Megalopolis qu'il ruine, et brave ses ennemis jusque dans Argos.

Mais, au printemps de l'année suivante, 222, Antigone réunit jusqu'à trente mille hommes. Cléomène ne peut lui en opposer que vingt mille : il est défait près de Sellasie, dans une bataille décisive. Tous les Lacédémoniens, au nombre de six mille, périssent; les mercenaires sont exterminés ou se dispersent. Cléomène se sauve à Sparte, et de là en Égypte auprès de Ptolémée-Évergète. Philopator succède bientôt à Évergète son père, 221. Cléomène sollicite vainement des secours du nouveau roi, se voit privé de sa liberté par la jalousie ombrageuse de l'Égyptien, et périt en cherchant à la recouvrer [1].

Revenons au Péloponèse et à la Grèce, dont ces événemens changèrent entièrement le sort.

§ VII. — *Suite de la bataille de Sellasie. Le commandement de la Macédoine est étendu au Péloponèse, et comprend vingt-trois des vingt-huit provinces de la Grèce. Mort d'Antigone* [2].

Sparte prise et soumise à l'influence macédonienne. — Après la fuite de Cléomène, Antigone, le premier des rois ou chefs étrangers, entra vainqueur dans Sparte. Il s'abstint de la détruire et d'y placer une garnison. Mais « après avoir chassé le tyran et ABOLI SES LOIS, il » rétablit les Spartiates dans la forme de gouvernement

[1] Plutarque, *Vie de Cléomène* et *Vie d'Aratus*. Polybe, l. II, c. 53-70.

[2] De tous les faits contenus dans ce paragraphe et le suivant, les historiens modernes ne font connaître que la prise de Sparte, le testament et la mort d'Antigone; encore ne font-ils pas connaître dans quel état ce prince laissa Sparte.

» qu'ils avaient reçu de leurs pères; » ce qui veut dire qu'il abolit toutes les réformes, détruisit tout le nouveau système politique de Cléomène, et ôta aux habitans les principes de leur énergie et de leur force nouvelles. Il suspendit la royauté et confia l'autorité à quelques éphores ses partisans. Enfin il donna à la ville un gouverneur béotien nommé Brachiles [1].

Aratus avait abandonné Corinthe à Antigone pour obtenir son appui. Ce prince s'appropria encore Orchomène d'Arcadie. Corinthe ouvrait l'entrée du Péloponèse: Orchomène, placée au centre, permettait de surveiller les démarches de tous les peuples qui l'habitaient. Antigone met des garnisons dans ces villes, et peut-être dans d'autres encore [2]. Les Achéens « le nommèrent » leur généralissime sur terre et sur mer, passèrent un » décret pour n'ouvrir de correspondance, n'envoyer » d'ambassadeur à aucune puissance, sans l'expresse » permission de ce prince: entraînés par l'exemple d'A- » ratus, ils lui offrirent des sacrifices comme à un dieu: » s'affranchissant de toute discipline pour se jeter dans » la mollesse, abandonnant leurs armes pour se tapir » sous celles des Macédoniens, ils se mirent entièrement » à leur discrétion [3]. »

Il résulte de ces détails que Sparte et la Laconie, l'Achaïe et les provinces dépendantes de la ligue Achéenne, c'est-à-dire l'Argolide et l'Arcadie, tombèrent alors de nouveau dans la dépendance des Macédoniens. En dernier lieu, les Ætoliens avaient conduit des vaisseaux, débarqué des troupes sur les côtes occidentales du Péloponèse: ils s'étaient emparés de Phigalée, vers les confins de la Messénie, et avaient contraint, par la crainte de continuels ravages, les Messéniens et l'Élide à subir

---

1 Polybe, l. II, c. 70; l. IV, c. 22, 23; l. VII, c. 9, *Discours de Lyciscus; Exempl. de Vertus et de Vices*, n° 43. Plutarque, *Vie de Cléomène*.

2 Polybe, l. IV, c. 6. Plutarque, *Vie d'Aratus*, c. 51, et précédemment: « Aratus » devait plutôt céder à Cléomène que de rendre une seconde fois *tout* le Péloponèse bar- » bare, par *tant* de garnisons de Macédoniens.... que de les établir dans *toutes* les villes. »

3 Plutarque, *Vie d'Aratus*.

leur alliance; ils avaient joint ces deux pays à une portion de l'Acarnanie, qu'ils avaient conquise précédemment [1]. Rappelé en Macédoine trois jours après la prise de Sparte, par une invasion des Illyriens, Antigone n'eut pas le temps d'arracher l'Elide et la Messénie à la suprématie des Ætoliens et de les soumettre à la sienne : ce furent les seules province qui n'y furent pas soumises dans tout le Péloponèse. En s'éloignant de la péninsule, Antigone marcha contre les Illyriens, les vainquit, rendit à la Macédoine l'intégrité et la sûreté de ses frontières. Avant de mourir, 221, il désigna pour son successeur le fils de Démétrius, Philippe III, alors âgé de seize ans, lui donnant Apellas pour tuteur, et pour ministres Leontius, Mégaléas, Alexandre Taurion.

Si l'on veut joindre les progrès faits successivement en Grèce par Antigone de Goni et Antigone Doson, on trouvera que ce dernier, à la fin de son règne, commandait 1° dans la Grèce septentrionale, à la Macédoine, à la Thessalie, à l'Épire; 2° dans la Grèce centrale, à la Phocide, à la Locride, à la Béotie, à l'Eubée; 3° dans le Péloponèse, à la Corinthie, à la Sycionie, à l'Achaïe, à l'Argolide, à l'Arcadie, à la Laconie. La Messénie, l'Elide, l'Attique, l'Ætolie, l'Acarnanie, avaient seules échappé à la domination d'Antigone. Cette suprématie embrassait vingt-trois des vingt-huit états helléniques, ou en d'autres termes, les cinq sixièmes de la Grèce.

§ VIII. — *Preuves du rétablissement de la suprématie macédonienne.*

Non-seulement on peut établir la renaissance de la suprématie macédonienne en Grèce, par le rapprochement des faits dont se composent les règnes d'Antigone de Goni et d'Antigone Doson, mais aussi par des textes formels de Polybe. « Au commencement du règne de Philippe, » dit l'historien, les Messéniens, attaqués par les Ætoliens, demandèrent » à être enrôlés parmi les Achéens. Les chefs des Achéens ne voulurent » pas y consentir, et dirent qu'ils ne pouvaient les recevoir SANS LA PER-

[1] Polybe, l. II, c. 45 : « Les Ætoliens avaient partagé les villes d'Acarnanie avec Alexan» dre, fils de Pyrrhus. » *Voy*. l. IV, c. 3, pour Phigalée et la Messénie.

» MISSION DE PHILIPPE et des autres alliés, car alors SUBSISTAIT ENCORE » L'ALLIANCE MÉNAGÉE PAR ANTIGONE ENTRE LES ACHÉENS, LES ÉPIROTES, » LES PHOCIDIENS, LES MACÉDONIENS, LES BÉOTIENS, LES ARCADIENS, LES » THESSALIENS.... Les Lacédémoniens mirent aussi des troupes sur pied, » en qualité d'alliés.... Les députés des Lacédémoniens promirent à Phi- » lippe de garder exactement l'alliance faite avec lui, et lui assurèrent » qu'il n'avait pas d'amis qui embrassassent ses intérêts avec plus de cha- » leur et d'affection que les Lacédémoniens [1]. »

L'existence, l'étendue, la nature de cette nouvelle suprématie de la Macédoine, désignée sous le nom d'alliance, n'a pas même été soupçonnée par les historiens modernes. Il est plus étonnant qu'elle ait échappé à la sagacité de Montesquieu. En négligeant de la constater avec soin, on tombe dans une profonde ignorance de l'état et des intérêts de la Grèce à l'époque qui nous occupe.

§ IX. — *Conséquences encore incertaines du rétablissement de la suprématie de la Macédoine en Grèce.*

Philippe conservera-t-il l'autorité qu'Antigone vient d'acquérir sur la Grèce, et s'il la maintient, quel usage en fera-t-il? Si Philippe se contente d'attribuer aux rois de Macédoine le commandement qui jusqu'alors a été exercé par les Achéens; si, en ôtant aux républiques leur indépendance absolue, le droit d'aspirer toutes à la domination générale, d'entretenir entre elles des guerres civiles interminables, il leur laisse leurs gouvernemens respectifs, et la pleine liberté de disposer par leurs députés de l'emploi de leurs forces dans l'intérêt général, il n'y aura qu'un nom de changé en Grèce. A la place d'une ligue Achéenne, il y aura une ligue Macédonienne, ou plutôt une ligue Hellénique, dont les chefs seront les princes macédoniens : la Grèce sera replacée dans la situation où elle était sous Philippe et sous Alexandre. Les mécontentemens de quelques ambitions trompées seront comprimées en dernier résultat. Mais si, à l'exemple des Athéniens et des Spartiates aux temps de Périclès et de Lysandre, si, à l'exemple de Démétrius Poliorcètes dans plusieurs circonstances, Philippe veut donner ses passions et ses caprices pour lois aux Grecs, il n'y aura plus *suprématie*, *commandement* du côté de la Macédoine, mais bien *domination*, et même *despotisme*. Du côté des Grecs, il y aura désaffection, servitude momentanée, et disposition à la révolte ou du moins à l'abandon.

§ X. — *A la suite de la guerre des deux ligues, Philippe affermit et étend à trois nouveaux peuples la suprématie macédonienne* [2].

Projets d'agrandissement des Ætoliens dans le Pé-

---

1 Polybe, l. IV, c. 9, 15, 16, 22, 23; l. IX, c. 7, *Disc. de Lyciscus*. — 2 Pour ce paragraphe, Polybe, l. IV, c. 3-38, 57-87; l. V, c. 1-31, 91-107. Plutarque, *Vie d'Aratus*.

loponèse. — 221. Les Ætoliens voyant Antigone mort, Philippe à peine sorti de l'enfance, les Achéens plongés dans l'inaction, projettent de s'unir aux Lacédémoniens, de détruire la ligue Achéenne, et d'ajouter une partie des provinces dont elle se compose aux provinces d'Elide et de Messénie, où ils dominent déjà. Cette idée ambitieuse est contrariée par la démarche des Messéniens : ceux-ci, irrités des rapines et du despotisme des Ætoliens, renoncent à leur alliance et demandent à entrer dans la grande confédération formée par Doson. Les Achéens renvoient les Messéniens à Philippe. Les Macédoniens et les Epirotes sont dès lors intimement unis d'intérêt et ne forment plus en quelque sorte qu'un seul peuple : ils admettent la Messénie dans l'alliance [1]. Les Ætoliens, de leur côté, détachent Lacédémone de l'union, l'entraînent dans leur parti, et concluent avec elle un traité. Mais ce pacte demeure secret pendant plus d'un an.

Bataille de Caphyes. — Les Ætoliens, commandés pas Scopas, se jettent sur le Péloponèse, pillent le territoire de Patræ et de Dyme, et exercent d'horribles ravages dans la Messénie, satisfaisant à la fois leur avidité et leur vengeance. Aratus lève une armée dans l'Achaïe, et marche contre eux : mais ses fautes et la lâcheté des Achéens livrent aux Ætoliens, près de Caphyes, une pleine victoire, dont ils abusent pour dévaster tout le Péloponèse. Aratus appelle alors Philippe et les Macédoniens à son secours contre Scopas, comme il a appelé Antigone Doson contre Cléomène.

Philippe dans le Péloponèse. — 220. Sur l'invitation des Achéens, Philippe passe dans le Péloponèse. Les Spartiates viennent de massacrer l'éphore Adimante et plusieurs citoyens dévoués au parti macédonien. Mais comme ils jurent, d'un autre côté, de demeurer fidèles à Philippe, comme ils ont fourni quelques troupes aux

---

[1] Polybe, l. IV, c. 16 : « Les Épirotes et Philippe ayant entendu les députés des Messéniens, les admettent dans l'alliance. »

Achéens à la bataille de Caphyes, comme ils ne se sont séparés de la confédération par aucun acte ostensible, Philippe suit les conseils d'Aratus, résiste à ceux qui ouvrent l'avis de détruire Sparte, et affecte de ne voir dans ce qui vient de se passer que le combat de deux factions aux prises l'une contre l'autre. Il assemble ensuite à Corinthe les députés des divers états, et reçoit leurs plaintes contre les Ætoliens. La guerre leur est déclarée tout d'une voix : on l'appela la guerre des deux ligues.

Guerre des deux ligues. — 220. Les Macédoniens, les Thessaliens, les Épirotes, les Phocidiens, les Béotiens, les Acarnaniens, les Eubéens, les Achéens et tous les peuples agrégés dans le Péloponèse à la ligue Achéenne, les Messéniens enfin, se rangent sous les drapeaux de Philippe[1]. Les Ætoliens ont pour eux les Éléens, les Ambraciens et les Spartiates, qui se séparent de l'union, à la suite des révolutions suivantes. Depuis la fuite de Cléomène, Lacédémone n'avait pas de rois. L'an 220, la faction contraire aux Macédoniens nomme deux rois, Agésipolis encore enfant et de la famille des Agides, et Lycurgue, étranger à la maison d'Hercule, auquel cette faction destine tout le pouvoir. Lycurgue se déclare pour les Ætoliens contre Philippe, et ne tarde pas à chasser son collègue.

La guerre des deux ligues dure trois ans, 220-217. Philippe est traversé dans toutes ses opérations par les invasions des Dardaniens en Macédoine, et par la trahison de ses ministres Apellas, Leontius, Ptolémée, Mégaléas, qui prétendent perdre Aratus dans son esprit, et qui, n'ayant pu y parvenir, complotent contre son autorité et contre sa vie. Cependant le roi enlève successivement aux Ætoliens Ambracie, sur les frontières de l'Epire; Psophis, Aliphéra et la Triphylie dans l'Elide; Thermus, capitale des Ætoliens, qui renferme leurs tré-

1 Polybe, l. IV, c. 25.

sors, dans l'Ætolie même; enfin Thèbes de Pthie, dans la Thessalie, ville importante d'où ils partaient pour ravager toute la province et en disputer la domination aux Macédoniens. De plus, dans le cours de ces expéditions, Philippe pénètre en Laconie, la dévaste, et y remporte deux victoires sur Lycurgue.

Les Ætoliens, les Spartiates, les Éléens implorent la paix. Philippe, de l'avis et du consentement de ses alliés, la leur accorde, à condition que chacun gardera ce qu'il possède maintenant; c'est-à-dire que le roi conservera toutes ses conquêtes, et que ses ennemis, de leur côté, seront maintenus dans l'indépendance. Cette paix accordée aux Ætoliens et aux Spartiates, avant de les avoir réduits à l'impuissance de renouveler les guerres civiles en Grèce, devient, dans la situation où se trouve alors le pays, l'une des deux causes qui peuvent entraîner sa ruine.

§ XI. — *État général de la Grèce après la guerre des deux ligues.*

Cinq peuples étaient restés étrangers à la ligue Hellénique, étaient restés libres de la suprématie macédonienne, avant la guerre des deux ligues : les Messéniens, les Éléens, les Acarnaniens, les Athéniens, les Ætoliens. Les Acarnaniens et les Messéniens sont volontairement entrés dans la confédération [1]. Les Éléens ont été contraints d'accéder à la ligue Achéenne [2]. D'un autre côté, les Spartiates, ennemis constans des Ætoliens, jusqu'au règne de Cléomène [3], sont devenus leurs alliés, se sont séparés de Philippe et de la confédération, ont recouvré leur indépendance. Les Athéniens sont demeurés dans le même état. Il résulte de ces faits que la ligue à la tête de laquelle se trouve la Macédoine s'est étendue à trois nouveaux peuples, et que trois autres seulement, dans toute la Grèce, restent en dehors de cette ligue.

---

1 Polybe, l. IV, c. 16, 25.

2 Tite-Live, l. XXVII, c. 31, dit, à l'an 208 : « Les Achéens vinrent au-devant de Philippe, animés contre les Éléens, *qui s'étaient séparés de la ligue Achéenne.* »

3 Polybe, l. II, c. 46, et l. IV, c. 16. Montesquieu, *Grandeur et Décadence*, c. 5, dit : « Les Lacédémoniens étaient *pour l'ordinaire* les alliés des Ætoliens. » C'est une erreur réfutée par le témoignage positif de Polybe et de Plutarque. Les Spartiates et les Ætoliens avaient jusqu'alors été continuellement ennemis, et dans une seule de leurs courses, dit Plutarque, *Vies d'Agis et de Cléomène*, les Ætoliens avaient enlevé 50,000 hommes de la Laconie pour les vendre comme esclaves. Les Ætoliens et les Spartiates ne s'allièrent ensemble qu'à partir du règne de Cléomène.

Si nous recherchons dans quel état se trouvent ces trois peuples, nous trouverons que les Éléens ont perdu dans le cours des hostilités la Triphylie, c'est-à-dire la moitié de leur territoire. Les Ætoliens, à la prise de Thermus, leur capitale, ont perdu toutes leurs richesses : ils ont été privés de la domination qu'ils exerçaient précédemment sur la Messénie; et de Thèbes, qui leur donnait les moyens soit de disputer la Thessalie à Philippe, soit de pousser leurs courses jusqu'en Macédoine : ils sont désormais renfermés dans les limites de l'Ætolie. Les Spartiates, après leur récente défaite de Sellasie, ont éprouvé deux autres revers sous le commandement de Lycurgue : ce Lycurgue a été chassé deux fois de Sparte par les éphores et par Chilon, son compétiteur, au milieu de troubles et de révolutions qui ajoutent encore à l'affaiblissement de Sparte [1].

Philippe a donc augmenté la puissance que lui a léguée son prédécesseur : les ennemis d'une confédération générale ont donc été tous humiliés. Mais ils nourrissent tous le désir et l'espoir de sortir de l'état où ils sont tombés : ils sont tous disposés à rompre à la première occasion. Les Éléens veulent recouvrer leur indépendance et leur territoire; les Spartiates, la domination du Péloponèse, après la destruction de la ligue Achéenne; les Ætoliens convoitent celle de la Grèce centrale, et prétendent ajouter à leur territoire l'Acarnanie et l'Épire [2]. Chacune de ces ambitieuses prétentions nécessite une nouvelle guerre civile entre les Grecs, qui détruise les conventions qu'on vient de jurer, l'ordre qu'on vient d'établir. Ces prétentions nécessitent aussi l'appui de l'étranger, car les deux dernières guerres, faites par Antigone Doson et par Philippe, ont prouvé aux Spartiates et aux Ætoliens qu'ils ne trouveront plus en Grèce les moyens de tenir tête aux Macédoniens, les moyens d'accomplir leurs projets.

Or la Grèce divisée, armée contre elle-même, livrée à l'intervention étrangère, était devenue le jouet des Perses depuis le traité d'Antalcidas : la Grèce divisée, armée contre elle-même, livrée à l'intervention étrangère, devait devenir bientôt province romaine.

Son indépendance, son salut ne pouvaient donc être assurés par une fausse paix, par une réconciliation plâtrée, mais par l'entière impuissance à laquelle on réduirait les peuples, dont l'ambition repoussait les idées d'ordre et de coalition; dont la fureur songeait à appeler l'étranger en Grèce, pour conquérir avec son appui des dominations partielles; dont l'aveuglement devait travailler à leur propre esclavage en même temps qu'à celui de la Grèce.

Ce n'était donc pas assez de les avoir vaincus. Il fallait achever la conquête de leur pays, ne plus souffrir l'existence de deux ligues, les contraindre à entrer dans le corps hellénique, et assurer la durée de leur accession par toutes les précautions que la prudence, qu'une juste défiance même, pouvaient suggérer. Les événemens leur avaient été si contraires, dans le cours des hostilités, qu'une dernière campagne suffisait

---

1 Polybe, l. IV.

2 Par les conditions auxquelles Lévinus et Sulpicius les gagnèrent, l'an 211 et l'an 208, on voit quelles étaient leurs dispositions au temps qui nous occupe. (*Voy.* les conditions de leur alliance avec les Romains, Tite-Live, l. XXVI, c. 24; l. XXVII, c. 31.)

pour rendre Philippe maître absolu de leur sort. Voyons comment il fut amené à commettre la faute de leur laisser une existence politique indépendante, la pleine liberté de leurs déterminations, la funeste puissance de disposer d'eux-mêmes, au gré de leur folie.

§ XII. — *Circonstances qui portent Aratus et Philippe à accorder la paix aux Ætoliens et aux Spartiates avant de les avoir entièrement réduits. Premières relations des Romains avec la Grèce.*

1° *Aratus ne veut pas habituer Philippe à opprimer les Grecs.* — Aratus, dans son dépit contre Cléomène, avait livré au roi Antigone Doson, non pas seulement le commandement du Péloponèse échappé aux Achéens, non pas seulement l'alliance, mais même la domination de l'Achaïe. Le Sicyonien n'avait pas tardé à rougir de ses propres excès, et quand il appela Philippe à son secours contre les Ætoliens, il résolut de réduire, autant que possible, l'influence macédonienne au simple commandement, à la simple suprématie, soit à l'égard des Achéens, soit à l'égard des autres Grecs.

Quand la guerre des deux ligues commença, Philippe, alors âgé de dix-sept ans, était incapable de se conduire entièrement par lui-même. Aratus ayant acquis un grand ascendant sur son esprit, lui suggéra les ménagemens dont il usa à l'égard des Lacédémoniens après le meurtre d'Adimante et des autres partisans de la Macédoine. Non-seulement il s'abstint de détruire Sparte; mais il ajouta ces paroles remarquables : « Ce qui est fait contre l'alliance commune, voilà ce qui doit être puni » en commun et d'un commun consentement. Les Lacédémoniens n'ont » pas violé ouvertement cette alliance, respectons-les. » Aratus le porta encore, avant de rien entreprendre contre les Ætoliens, « à conférer, » et à résoudre avec les députés des états alliés, qui s'étaient réunis à » Corinthe [1]. »

Mais Apellas et Démétrius de Pharos supplantèrent un moment Aratus dans la confiance de Philippe, et le poussèrent en sens contraire vers l'absolutisme. Apellas tenta de réduire les Achéens à la condition des Thessaliens, c'est-à-dire à celle de sujets; et, pour les préparer au joug, les abreuva d'humiliations et d'indignes traitemens [2]. Par ses instigations, Philippe éloigna Aratus de ses conseils, écarta de la stratégie de la ligue Achéenne Timoxène, pour qui Aratus briguait cette dignité, et y

---

[1] Polybe, l. IV, c, 24, 25. Plutarque, *Vie d'Aratus*.

[2] Polybe, l. IV, c. 76 : « Apellas voulait réduire les Achéens à la condition des Thes- » saliens qui, bien qu'ils passassent pour vivre sous leurs lois, dépendaient cependant des » Macédoniens. Dans ce dessein, il permit d'abord d'inquiéter et de chagriner tout ce qu'il » y avait d'Achéens dans l'armée. Ensuite, pour les moindres sujets, il les faisait frapper » par des valets, et si quelques-uns de leurs compagnons le trouvaient mauvais ou se dis- » posaient à les secourir, il les conduisait lui-même en prison. *Il croyait par cette con-* » *duite conduire insensiblement les Achéens à ne pas se plaindre de ce qu'ils auraient à* » *souffrir de la part du roi.* »

fit élever un certain Epérate, créature des Macédoniens, qui devait leur livrer sa nation [1]. D'un autre côté, Démétrius de Pharos porta Philippe à abuser de sa victoire, à saccager Thermus, et à brûler son temple, lorsque cette capitale des Ætoliens tomba en sa puissance [2].

La trahison et le supplice d'Apellas débarrassèrent Aratus de l'un des prétendans à la confiance de Philippe; mais Démétrius de Pharos continua à la partager avec lui. Le prince était donc sans cesse ballotté entre des idées de modération et de despotisme. Aratus craignait qu'il ne s'arrêtât aux dernières; que quand il aurait écrasé les Ætoliens et les Spartiates, Démétrius ne lui inspirât de commander en maître à ces deux peuples; que l'asservissement des Ætoliens et des Spartiates ne devînt un acheminement à celui des Achéens; que Philippe, au lieu de consulter les Grecs et d'exécuter leurs résolutions, ne vînt à vouloir et à décider pour tous; que la Grèce enfin ne se trouvât un jour avoir un despote.

Préoccupé de ces idées, il devait retenir le bras de Philippe, levé sur les Ætoliens, et à la fin des hostilités, sauver à ce peuple les plus grandes rigueurs de la guerre, comme au commencement il les avait épargnées aux Lacédémoniens.

2° *Philippe veut terminer la guerre avec les Ætoliens pour se livrer à d'autres projets.*—Démétrius de Pharos espérait arracher ses états aux Romains, et en recouvrer la possession, s'il parvenait à mettre Philippe aux prises avec eux. Il lui représenta « que la Grèce, déjà soumise en tout, lui » obéirait également dans la suite; que les Achéens étaient entrés eux- » mêmes de plein gré dans ses intérêts; que les Ætoliens, effrayés de la » guerre présente, ne manqueraient pas de les imiter; que, s'il voulait se » rendre maître de l'univers, noble ambition qui ne convenait à personne » mieux qu'à lui, il fallait commencer par attaquer les Illyriens, passer en- » suite en Italie et la conquérir; qu'après la défaite des Romains, le temps » était venu d'exécuter un si beau projet, et qu'il n'y avait plus à hési- » ter. » Le roi était jeune, heureux dans ses exploits, hardi, entreprenant, et en outre né d'un sang qui s'était toujours flatté de parvenir un jour à l'empire universel. Ce discours porta la persuasion dans son esprit [3]. Ainsi la chimère de l'empire universel, l'impatience de commencer la conquête du monde, conduisirent Philippe à accorder promptement la paix aux Ætoliens et aux Spartiates, et devint la seconde cause pour laquelle on ne prit pas le temps de les réduire à l'impuissance.

3° *Les Romains, par suite de leurs conquêtes en Illyrie et de leurs rapports avec quelques états helléniques, inspirent des craintes à la masse des Grecs. Ceux-ci sentent la nécessité de s'unir pour leur résister.*—Vers l'an 240, les Romains, à peine sortis de la première guerre punique, avaient cherché à s'immiscer dans les affaires de la Grèce, dont ils méditaient déjà l'envahissement. Implorés par les Acarnaniens, ils avaient envoyé une ambassade aux Ætoliens, et leur avaient enjoint de respecter le territoire et les biens des Acarnaniens. Les Ætoliens n'avaient répondu que par des injures prodiguées au peuple romain dans la personne de ses ambassadeurs, et par le ravage de l'Acarnanie et de l'Epire [4].

---

1 Polybe, l. IV, c. 82 et 84. — 2 Polybe, l. V, c. 9 et 12, à la fin. — 3 Polybe, l. V, c. 102, 105. — 4 Justin, l. XXVIII, c. 2.

Le sénat dissimula alors son ressentiment : il ne pouvait se mêler utilement pour lui aux querelles des Grecs avant d'avoir acquis des facilités pour contracter des alliances, des ports pour accueillir ses flottes, des villes pour recevoir et nourrir ses armées. Les deux guerres d'Illyrie lui fournirent tous ces avantages.

Vainqueur tour à tour de la reine Teuta et de Démétrius de Pharos, tuteurs du jeune roi Pinéus, 228-219, devenu l'arbitre du sort de l'Illyrie, il en détacha Pharos, Dimale, Apollonie, Epidamne ou Dyrrachium, le pays des Atintans et des Parthiniens. Pour donner le change aux Grecs sur ses intentions, il rendit à Corcyre et à Apollonie une apparente liberté. Pour se concilier leur affection, il défendit aux Illyriens de naviguer au-delà de Lissus, avec plus de deux barques désarmées. En même temps qu'il intimait cette défense, il envoyait aux Grecs des ambassadeurs pour leur faire remarquer qu'elle les mettait désormais à l'abri des courses et des brigandages des Illyriens [1].

Les Corinthiens et les Athéniens se laissèrent entraîner par leur légèreté ordinaire et par l'étourdie vivacité de leurs sentimens et de leur imagination. Dans leur reconnaissance, les premiers admirent les Romains aux jeux isthmiques; les seconds, récemmen rendus à la liberté par Aratus, firent alliance avec eux et leur conférèrent le droit de cité dans leur ville. Mais un certain nombre de Grecs, plus clairvoyans que les Corinthiens et que les Athéniens, virent du premier coup d'*œil* ce qu'on avait à redouter de cette ambitieuse république, qui, déjà maîtresse de toute l'Italie, de la Corse, de la Sardaigne et de la Sicile, commençait alors même l'invasion de la Grèce, par l'occupation d'une portion de l'Illyrie.

Aussi l'an 217, à la fin de la guerre des deux ligues, les députés des alliés assemblés à Naupacte adoptèrent avidement les raisonnemens et les conclusions de l'Ætolien Agélaüs, dont Polybe nous a conservé le discours. « Il serait à souhaiter que les Grecs n'eussent jamais de guerre » entr'eux, qu'ils se tinssent en quelque sorte par la main et joignissent » leurs forces ensemble pour se mettre à couvert, eux et leurs villes, des » attaques des étrangers. Si cela ne se peut absolument, qu'au moins dans » les conjectures présentes, ils s'unissent et veillent à la conservation de » la Grèce. Jetez les yeux sur les armées formidables rassemblées autour » de nous. Pour quiconque se connaît médiocrement en politique, il est » évident que jamais les vainqueurs, soit Romains, soit Carthaginois, ne » se borneront à l'empire de l'Italie et de la Sicile : ils pousseront leurs » projets au-delà des justes bornes. QUE TOUS LES GRECS SOIENT ATTEN- » TIFS AU PÉRIL QUI LES MENACE, ET SURTOUT PHILIPPE. Le roi n'aura rien » à craindre, si au lieu de travailler à la ruine des Grecs, et de faciliter » leur défaite à leurs ennemis, comme il a fait jusqu'à présent, il prend à » cœur leurs intérêts comme les siens propres, et veille à la défense de » toute la Grèce, comme si c'était son propre royaume. Par cette con- » duite, il se conciliera l'affection des Grecs, qui de leur côté le suivront » inviolablement dans toutes ses entreprises, et déconcerteront, par leur

---

[1] Polybe, l. II, c. 8-13; l. III, c. 16-19. Appien, *Guerres d'Illyrie*, p. 1198, 1199, édit. de Tollius. *Epitome* du XXe liv. de Tite-Live, et l. XXII, c. 33.

» fidélité pour lui, tous les projets que les étrangers pourront former » contre son royaume. Philippe, si vous avez quelque chose à démêler » avec les Grecs, quelque guerre à leur faire, remettez ces différends à un » autre temps, en considérant l'orage qui se forme à l'Occident, et qui est » prêt à fondre sur la Grèce. Terminons tout ici les puériles contesta- » tions qui nous animent les uns contre les autres, si nous ne voulons » bientôt demander vainement aux dieux le pouvoir de décider de nos » affaires. »

Ce discours fit une profonde impression sur l'assemblée. Il n'y eut personne, ajoute l'historien, qui dès lors ne désirât la paix avec ardeur [1].

Agélaüs était de très-bonne foi. Elevé peu après à la stratégie de la ligue Ætolienne, il conclut la paix, non-seulement avec les Achéens, mais encore avec tous les peuples de la Grèce. S'il avait toujours exercé la première magistrature dans sa patrie, il aurait pu réaliser les grandes et nobles idées qu'il émettait, et alors rien n'eût été plus salutaire que d'accorder aux Ætoliens la paix qu'il sollicitait pour eux. Mais Polybe ajoute que pendant l'année de sa stratégie, il devint l'objet de l'aversion générale des Ætoliens, pour leur avoir retranché toutes les occasions de butiner sur leurs voisins et de s'agrandir à leurs dépens [2]. Ses successeurs dans la stratégie suivirent une conduite diamétralement opposée à la sienne, et plus conforme aux sentimens de la nation.

Sept ans s'écoulèrent à peine entre le moment où Philippe et les alliés firent la paix avec les Ætoliens, 217 [3], et le moment où ces derniers s'allièrent avec les Romains, 210; rompirent, ainsi que les Spartiates et les Eléens, l'union de la Grèce, condition indispensable de son indépendance et de son salut; s'armèrent contre le corps hellénique, et le frappèrent de leurs coups furieux. Ainsi, pour obtenir une fausse paix de sept ans, l'assemblée de Naupacte négligea le véritable moyen d'obtenir une paix durable, qui consistait à réduire à l'impuissance les trois peuples ennemis de la chose publique, et à les charger de chaînes qu'ils ne pussent rompre.

Cette faute bien grave n'était cependant pas irréparable : mais elle imposait à Philippe et aux autres Grecs une plus grande nécessité de conduire leurs affaires avec union, énergie, et dévoûment sans bornes à la cause commune.

Philippe et ses alliés parmi les Grecs arrêtent de faire la guerre aux Romains; leur Traité d'alliance avec Annibal et les Carthaginois.

Dans l'intervalle des deux guerres puniques, Rome avait mis trois cent mille hommes sous les armes pour combattre les Gaulois Cisalpins [4]. Excepté pour des barbares ou pour des insensés, les prodigieux accroissemens de sa puissance n'étaient plus un secret. D'une autre part, elle avait dévoilé tout ce qu'elle projetait contre la Macédoine et contre la Grèce, dès qu'elle serait débarrassée des Carthaginois, en consolidant les conquêtes et les acquisitions qu'elle avait faites en Illyrie, au commencement même de la seconde guerre punique et à l'époque de la prise de Sagonte [5]. Elle sentait tout ce que sa force, ses acquisitions, son voisinage

---

[1] Polybe, l. v, c. 104, 105. — [2] Polybe, l. v, c. 107. — [3] Polybe, l. v, c. 105. — [4] *Epitome* du liv. xx de Tite-Live. — [5] Polybe, l. iii, c. 16.

de la Grèce, devaient inspirer et inspiraient de craintes à Philippe et aux Grecs; appréhensions que révélait à chaque phrase le discours d'Agélaüs. Aussi, à la fin de la guerre des deux ligues, elle envoya des députés en Grèce [1] pour tenter de prévenir une rupture avec Philippe et ses alliés, tout en conservant le littoral de l'Illyrie et de l'Epire nouvelle.

Mais cette ambassade ne put donner le change aux Macédoniens et aux Grecs sur leurs véritables intérêts, et ils conclurent, l'an 215, un traité d'alliance offensive et défensive avec Annibal et les Carthaginois. Le but de ce traité a été étrangement méconnu jusqu'ici. Tite-Live donne à entendre que Philippe ait conclut en son nom privé un pacte avec Annibal, aux termes duquel il devait aider les Carthaginois à conquérir l'Italie, et recevoir leurs secours pour conquérir la Grèce et l'asservir [2]. Mais le texte même du traité nous a été conservé par Polybe, et l'on voit qu'il s'agissait de toute autre chose. L'alliance est contractée au nom de Philippe et de ses alliés parmi les Grecs, c'est-à-dire des peuples qui avaient fait avec lui la guerre des deux ligues; c'est-à-dire de vingt-cinq états de la Grèce sur vingt-huit: on ne peut élever aucun doute à cet égard, puisque dans le cours du traité on trouve répétée trois fois la formule de : « *Philippe, les Macédoniens*, ET TOUT CE QU'ILS ONT D'ALLIÉS » PARMI LES GRECS. » Les alliés étant intervenus activement dans le pacte, on pense bien qu'on ne trouve pas un seul mot qui décèle dans Philippe l'idée de les subjuguer. Mais on y rencontre partout *celle de détruire, s'il* est possible, la puissance des Romains qui menacent la Grèce; et si l'on ne peut y réussir, de les chasser au moins du sol de la Grèce et de l'Illyrie, de mettre ces deux pays à l'abri de leurs attaques. « Vous, Philippe, Macédoniens et tous vos alliés d'entre les Grecs, vous entrerez » dans la guerre que nous Carthaginois avons contre les Romains, jusqu'à » ce qu'il plaise aux dieux de donner à nos armes un heureux succès. Si » les dieux nous refusent leur protection contre les Romains et leurs » alliés, que nous traitions de paix avec eux, nous en traiterons de telle » sorte que vous soyez compris dans le traité et aux conditions QU'IL » NE LEUR SERA PAS PERMIS DE VOUS DÉCLARER LA GUERRE, QU'ILS NE SERONT » MAÎTRES NI DES CORCYRÉENS, NI DES APOLLONIATES, NI DES EPIDAMNIENS, NI DE PHARE, NI DE DIMALE, NI DES PARTHINIENS, NI DE L'ATINTANIE [3]. » On ne peut rien trouver de plus précis, de plus formellement énoncé.

A. P.

---

[1] Polybe, l. v, c. 106. — [2] Tite-Live, l. XXIII, c. 33. — Polybe, l. VII, c. 2.

CHAPITRE XLV.

I. Histoire de la Macédoine et de la Grèce depuis la première guerre des Romains contre Philippe III, jusqu'à la réduction de la Grèce en province romaine, 216-146.
II. Suite de l'histoire des colonies grecques jusqu'à la conquête des Romains.

§ I. — *Données générales sur l'histoire de la Grèce depuis la première guerre de Philippe contre les Romains.*

Rome pouvait lever sept cent soixante-dix mille hommes en Italie pour se défendre [1], et, dans l'intervalle des deux guerres puniques, elle en avait employé trois cent mille contre les Gaulois Cisalpins, qu'elle voulait subjuguer [2].

Pour venger les injures de la Grèce et renverser le trône de Cyrus, Philippe, père d'Alexandre, « avait fait décréter, après la bataille de Chéronée, une levée de deux cent quinze mille soldats en Grèce : en outre » il avait une armée dans la Macédoine, et une autre sur les frontières, » composée des barbares qu'il avait vaincus [3]. » On voit, au règne d'Alexandre, que l'armée de Macédoine s'élevait à cinquante-six mille cinq cents hommes [4]. Par le mot de Grèce il faut entendre la Thessalie, la Grèce centrale et le Péloponèse : mais parmi les peuples de ces trois contrées, les Ætoliens, les Arcadiens et les Spartiates, qui avaient refusé de reconnaître Philippe pour chef [5], ne fournissaient nécessairement rien au contingent de deux cent quinze mille hommes, et ils pouvaient en réunir au moins cinquante mille [6]. L'Épire, de son côté, ne faisait pas alors partie de la Grèce et des pays qui devaient lever pour Philippe le nombre d'auxi-

1 Polybe, l. II, c. 24. — 2 Tite-Live, *epitome* du l. XX. — 3 Justin, l. IX, c. 5.

4 Diodore, l. XVII, p. 500, *de Rhodoman*. Arrien, p. 12 : Alexandre laissa à Antipater vingt et un mille cinq cents hommes, et emmena avec lui en Perse trente-cinq mille soldats.

5 Diodore, l. XVII, p. 488, *de Rhodoman*. Justin, l. IX, c. 5, et l. XXVIII, c. 2.

6 Diodore, l. XX, p. 761, *de Rhodoman* : « Les Ætoliens et d'autres peuples de ces » cantons, qui s'intéressaient au prétendant (Hercule), lui fournirent une armée qui » s'éleva à vingt mille hommes de pied et mille cavaliers au moins. » Polybe, l. II, c. 65, nous dit que Cléomène avait vingt mille hommes à Sellasie : Nabis en rassembla jusqu'à trente mille. Je porte, par approximation et au-dessous de la réalité, les forces des Arcadiens à dix mille.

liaires ci-dessus précité; le roi de ce pays, Alexandre Molosse, réservait ses forces pour les conquêtes qu'il projetait en Italie; et nous voyons dans Plutarque [1] que l'armée d'Épire se composait ordinairement de vingt mille soldats.

En réunissant ces divers nombres [2], on voit qu'au temps de Philippe père d'Alexandre, la Macédoine, l'Épire, la Thessalie, la Grèce centrale et le Péloponèse pouvaient mettre sur pied trois cent quarante et un mille cinq cents hommes dans une guerre offensive. Dans une guerre où il se fût agi de défendre le sol et l'indépendance, où la population entière aurait pris les armes, ce nombre aurait été facilement porté au double.

L'expédition d'Alexandre, les guerres de ses successeurs, l'invasion des Gaulois, la guerre de Cléomène et la guerre des deux ligues, n'avaient pas été plus meurtrières pour la Grèce, ne l'avaient pas plus affaiblie que la guerre du Péloponèse, la guerre thébaine, la guerre sociale, et les guerres contre Philippe père d'Alexandre. En effet, nous voyons Démétrius Poliorcètes, à peine affermi sur le trône, lever en Macédoine et en Grèce jusqu'à cent douze mille soldats pour aller reconquérir l'Asie mineure et la Syrie [3].

D'après ces données, il est évident que si la Macédoine et la Grèce unies prenaient la ferme résolution *d'accabler* Rome, elles pouvaient exécuter ce projet, pourvu qu'elles saisissent le moment où cette république venait d'éprouver les quatre défaites du Tésin, de la Trébie, de Trasimène et de Cannes, et où Annibal n'avait besoin que d'un renfort pour ruiner la puissance romaine.

Si la Grèce et la Macédoine laissaient échapper cette occasion, mais qu'elles restassent confédérées, elles pouvaient encore en tout temps *résister* à Rome et braver ses attaques. Les conditions indispensables pour que l'union subsistât, étaient 1° que Philippe III et les Grecs déployassent assez d'énergie pour contraindre les Ætoliens, les Eléens, les Spartiates à ne pas se séparer du corps hellénique, à ne pas trahir la cause commune; 2° que Philippe respectât religieusement la liberté grecque, se contentât du commandement, s'abstînt de la domination et du despotisme, de telle sorte que les Grecs ne songeassent jamais à s'armer contre lui, ni à l'abandonner.

Enfin si les Grecs et Philippe manquaient à ces deux points, s'ils brisaient le pacte qui les unissaient, ou permettaient à quelques ambitieux un dangereux commerce avec l'étranger, la Macédoine et la Grèce devaient tôt ou tard se voir vaincues et asservies par Rome.

Toute l'histoire de la Grèce, à partir de la première guerre de Philippe contre les Romains, est dominée par ces intérêts et ces nécessités.

---

1 Plutarque, *Vie de Pyrrhus*. — 2 Récapitulation.

Macédoine.	56,500
Contingent des Grecs.	215,000
Ætoliens, Spartiates, Arcadiens.	50,000
Épirotes.	20,000
Total. . . .	341,500

3 Plutarque, *Vie de Démétrius*.

§ 2. — *Première guerre de Philippe contre les Romains.*

216. Philippe construit une flotte de cent galères et trouve l'occasion de transporter sans obstacle son armée de Macédoine en Italie, au moment même, dit Polybe, où les forces et l'attention des Romains étaient entièrement tournées vers Annibal et vers la bataille de Cannes [1], et où des renforts, amenés à propos au général carthaginois, l'eussent mis en état de détruire la puissance et le nom romain.

Résumé de la guerre.— L'an 215, il conclut en son nom et au nom des Grecs ses alliés un traité d'alliance offensive et défensive avec Annibal et les Carthaginois [2]. Peu après il s'empare de la ville maritime d'Orique et assiége Apollonie. Mais il donne aux Romains le temps d'équiper une flotte de cent vingt galères, supérieure à la sienne et capable de lui disputer le passage de l'Adriatique [2]. L'année suivante, 214, il livre, par sa négligence, à l'embouchure de l'Aoüs, une victoire complète au préteur Valérius Lévinus, et se trouve réduit à la nécessité de brûler sa flotte [3].

L'incendie de ses vaisseaux lui ôte déjà un des moyens les plus puissans de communiquer avec Annibal, et ne lui laisse de route pour pénétrer en Italie que l'Illyrie et la Cisalpine. Bientôt la politique de Rome lui suscite en Grèce des ennemis qui doivent l'y enchaîner, les Ætoliens, les Spartiates, les Éléens, les Messéniens, le roi d'Illyrie Pleuratus, les Athéniens, 211. En se déclarant contre le roi, Pleuratus et les Athéniens sont entraînés par leur inquiétude et leur inconstance; les Messéniens, par le ressentiment des attentats de Philippe contre leur indépendance; les Éléens, les Spartiates, les Ætoliens, par leur ambition et par les avan-

1 Polybe, l. v, c. 109 et 110, à la fin. — 2 Polybe, l, vii, c. 22, et Tite-Live, l. xxiii, c. 33 et suiv. — 3 Tite-Live, l. xxiv, c. 11. — 4 Tite-Live, l. xxiv, c. 40.

tages dont le sénat se montre prodigue à leur égard. Il promet aux Éléens de les détacher de la ligue Achéenne, et du parti de Philippe, dont une invincible répugnance les éloigne [1]; il flatte Machanidas, successeur de Lycurgue et restaurateur de la puissance lacédémonienne, de détruire la ligue Achéenne et de lui abandonner ses dépouilles; il s'engage avec les Ætoliens à ne prendre pour Rome que le butin, à leur céder toutes les villes, tout le territoire conquis pendant la guerre; nommément l'Acarnanie, qu'il défendait jadis contre eux, et le pays situé entre l'Ætolie et Corcyre, c'est-à-dire la moitié de l'Épire [2].

Philippe maintint dans son parti la Thessalie, l'Épire, l'Acarnanie, la Phocide, la Béotie, l'Eubée, la ligue Achéenne et tous les peuples qui en dépendaient dans le Péloponèse [3]. La guerre se prolongea de 211 à 205, et eut pour théâtre la Thessalie, la Grèce centrale, l'île d'Eubée, le Péloponèse. Le roi ne sut profiter ni de ses propres victoires sur les Ætoliens, et sur Sulpicius près de Corinthe; ni de celles de Philopœmen sur Machanidas, les Spartiates et les Éléens près de Messène; ni de l'accroissement que Philopœmen donna, par ses réformes, à la ligue Achéenne; ni de l'abandon dans lequel les Romains laissèrent leurs alliés en Grèce de 207 à 205 [4]. Philippe conclut la paix avec la république, 205, quand la guerre lui offrait le plus de chances de succès.

Traité de 205. — Le traité portait que Parthinium, Dimale, Bargyle, Eugenium, seraient remis aux Romains, et que l'Atintanie serait cédée à Philippe. Apollonie, Dyrrachium, Orique, etc., demeuraient dans le même état qu'auparavant, c'est-à-dire continuaient à

---

[1] Tite-Live, l. xxvii, c. 31. — [2] Tite-Live, l. xxvi, c. 24. Polybe, *l.* ix, c. 7, *Discours de l'Acarnanien Lyciscus*.

[3] Tite-Live, l. xxix, c. 12, indique quels furent les alliés de la république et de Philippe pendant la guerre, en indiquant ceux que chacun d'eux fit comprendre dans son traité de paix.

[4] Tite-Live, l. xxvii, c. 30-33. Plutarque, *Vie de Philopœmen*.

jouir d'une apparente liberté sous la dépendance réelle des Romains. Philippe fit comprendre dans le traité les Achéens, les Béotiens, les Thessaliens, les Acarnaniens, les Épirotes : les Romains, de leur côté, y firent admettre les Ætoliens, Pleuratus et les Illyriens, les Lacédémoniens avec leur tyran Nabis, successeur de Machanidas; les Éléens, les Messéniens, les Athéniens [1].

Crimes de Philippe pendant la guerre. — Durant le cours de cette première guerre contre les Romains, Philippe se souilla de quatre crimes qui le perdirent dans l'esprit de ses alliés. Il déshonora le jeune Aratus, en séduisant sa femme. Peu avant le siége d'Orique et d'Apollonie, il commença à traiter les républiques grecques plus durement : déjà maître de Corinthe et d'Orchomène d'Arcadie, à l'entrée et au centre du Péloponèse, il tenta de s'emparer de la forteresse d'Ithôme en Messénie, au sud de la péninsule, pour la tenir tout entière sous sa dépendance. Les Messéniens l'ayant deviné et prévenu, il les punit de ne s'être pas laissé surprendre, en ravageant leur territoire. Il fit empoisonner Aratus le père par l'un de ses courtisans : il envoya dans Argos des assassins pour tuer Philopœmen; espérant, après la mort de ces deux chefs, dominer à son gré la ligue Achéenne [2].

§ III. — *Conséquences du traité, de la conduite des alliés des Romains, de la conduite de Philippe, de la corruption d'un certain nombre de principaux citoyens.*

Par suite du traité de 205, la Grèce continua à demeurer ouverte aux Romains et devint incapable de leur résister, parce qu'elle ne pouvait défendre contre eux son indépendance que par l'union des Grecs, soit entre eux, soit avec la Macédoine, et que cette union cessa d'exister.

1° En conservant la possession de Dimale, de Bargyle, d'Eugenium, du pays des Parthiniens, avec le patronage d'Apollonie, de Dyrrachium,

---

[1] Tite-Live, l. XXIX, c. 12. — [2] Polybe, l. VII, c. 3; l. VIII, c. 4. Plutarque, *Vies d'Aratus et de Philopœmen.*

d'Orique, les Romains conservèrent cette entrée en Grèce, qu'on avait voulu leur enlever par la guerre.

2° Par une autre clause du traité, Philippe reconnut l'indépendance des Ætoliens, des Spartiates, des Éléens, des Messéniens, des Athéniens, et s'engagea à respecter ces cinq peuples. C'étaient déjà cinq peuples détachés du corps hellénique, ayant des intérêts à part, non-seulement ne fournissant plus de contingent dans une guerre nationale, mais disposés même en toute occasion à faire cause commune avec les Romains, sur l'appui desquels ils comptaient pour réaliser leurs projets d'ambition ou d'indépendance.

3° D'un autre côté, les crimes de Philippe, en lui faisant perdre la confiance et l'affection de ses alliés, c'est-à-dire des Achéens et des peuples dépendans de la ligue Achéenne, des Béotiens, des Acarnaniens, des Epirotes, des Thessaliens, contribuèrent puissamment à la désunion de la Grèce. Durant la guerre des deux ligues, ces peuples avaient rejeté sur l'extrême jeunesse de Philippe, et sur les perfides conseils d'Apellas et de Démétrius de Pharos, les essais de despotisme dirigés contre les Achéens. Malgré ces deux actes blâmables, ils avaient payé de leur reconnaissance, » dit Polybe, les secours que Philippe leur avait prêtés contre les Ætoliens et les Spartiates. Mais depuis la conduite qu'il tint avec les Messéniens, tout changea de face, et la haine qu'on lui porta égala l'amitié » qu'on avait eue jusqu'alors pour lui [1]. » Dès lors *ses alliés ne le considérèrent* plus comme un chef, mais comme un despote, et se conduisirent en conséquence. Ils ne renoncèrent pas encore à son alliance : ils continuèrent à prêter chaque année à ses commissaires le serment de demeurer fidèles à sa cause [2]. Mais ils refusèrent dès lors de lui confier leur force militaire, de lui laisser enrôler leurs soldats sous ses drapeaux, de peur de lui livrer des otages, et de demeurer ainsi sans défense contre sa tyrannie, quand il aurait vaincu l'étranger. Ils ne lui permirent plus de lever chez eux que des volontaires [3]. Ainsi, au lieu d'une entière union avec Philippe, d'un concours parfait de vues, d'efforts, de sacrifices, indispensable pour tenir tête à la puissance romaine, les alliés en étaient, à l'égard du roi, aux défiances, aux réserves qui devaient ôter toute franchise, toute énergie à leurs démarches, les jeter dans l'attente et l'inaction, paralyser toutes leurs forces.

4° Les moyens de résistance de la Grèce contre Rome étaient encore diminués par les complots de la corruption et de la vénalité, par les trahisons que chaque nation avait à redouter chez elle. Dès le temps d'Agésilas, trente mille dariques du grand roi avaient changé la face de la Grèce. Après les rois de Perse, Philippe, père d'Alexandre, avait employé la corruption pour établir sa puissance en Grèce. Les Romains à leur tour achetèrent toutes les consciences à vendre, et, dans chaque état, s'assurèrent d'un certain nombre de citoyens puissans : un Charops en Épire,

---

1 Polybe, *Exemples de Vertus et de Vices*, n° 4. — 2 Tite-Live, l. XXXII, c. 5.

3 Tite-Live, l. XXXI, c. 25 : « Les Achéens virent bien que Philippe ne cherchait qu'à » tirer du Péloponèse toute leur jeunesse *afin qu'elle pût servir d'otage*..... Le stratége » Cicliade éluda sa demande..... Philippe, déchu d'un si grand espoir, ne réussit qu'à » enrôler quelques soldats qui voulurent bien le suivre. »

un Dicéarque et un Antiphile en Béotie, un Aristène et cinq Demiourgoi en Achaïe, se préparèrent à leur livrer leur patrie [1].

Ainsi, l'an 205, dans le corps hellénique, composé de la Macédoine et de la Grèce, il y avait en partie désaccord, en partie désunion formelle. Les Thessaliens, les Épirotes, les Acarnaniens, les Béotiens, les Achéens, sans avoir quitté encore l'alliance de Philippe, s'en éloignaient chaque jour par l'effet de ses attentats contre leur liberté, et par l'action des traîtres vendus aux Romains. Les Ætoliens, les Athéniens, les Éléens, les Messéniens, les Spartiates s'étaient complétement détachés de leurs compatriotes, étaient prêts à prendre en toute occasion les armes pour les Romains; séduits par leur ambition, leur amour pour une indépendance illimitée, leur confiance absurde dans la bonne foi de l'étranger, et leur présomption. Telle était leur ignorance de leur faiblesse et de la force de Rome, qu'ils regardèrent sans cesse cette république comme un allié sans conséquence, dont ils pouvaient impunément accepter tour à tour et répudier l'alliance pour l'exécution de leurs projets. Ils se mirent jusqu'au bout sur la même ligne que Rome, comme le prouve cette déclaration ultérieure des Ætoliens : « Antiochus sera appelé en Grèce pour se » rendre l'arbitre des différends entre Rome et l'Ætolie [2] ! »

§ IV. — *Philippe provoque une nouvelle lutte entre la Macédoine et Rome, par sa guerre contre Attale et les Rhodiens, par les secours qu'il fournit aux Carthaginois, par les ravages qu'il exerce sur le territoire des villes grecques alliées de Rome.*

205-201. Attale, roi de Pergame, avait fourni des secours aux Romains durant leur première guerre contre Philippe. De plus les états de ce prince étaient assez rapprochés de la Thrace pour qu'il pût aider plus tard les Romains à pénétrer en Macédoine par les frontières orientales de ce royaume. Dès que Philippe n'eut plus à combattre les Ætoliens et les autres alliés de Rome en Grèce, il attaqua Attale. Il attaqua en même temps les Rhodiens, dont les vaisseaux pouvaient aussi conduire et déposer les ennemis sur ses côtes.

Il fut contraint de lever le siége de Pergame, qu'il avait entrepris. Avec la nouvelle flotte qu'il avait équipée, il livra deux batailles navales à Attale et aux Rhodiens, la première à la hauteur de Milet, et dont l'issue

[1] Tite-Live, l. xxxii, c. 11, 19-23, 40; l. xxxiii, c. 1, 27. — [2] Tite-Live, l. xxxv, c. 33.

fut indécise; la seconde près de Chio, et dans laquelle il perdit une partie considérable de ses vaisseaux. Mais il pourvut à la défense de ses frontières orientales, en s'emparant, sur les côtes de la Thrace, de Maronée, d'Ænus, de Cypsèle, de Doriscus, de Serrhée, d'Elœunte, d'Alopéconèse, de Gallipolis, de Madyros. En envahissant, sur les rivages de la Mysie, six villes grecques, parmi lesquelles était Abydos, il s'assura l'entrée des états d'Attale [1].

D'une autre part, il ravagea en Grèce le territoire des républiques alliées des Romains. En Afrique, il envoya Sopater avec quatre mille Macédoniens renforcer l'armée d'Annibal et lui porter des sommes considérables d'argent, au moment où ce général débarquait à Leptis, à la fin de l'année 203 [2].

Philippe savait très-bien que ces hostilités indirectes attireraient de nouveau sur la Macédoine les armes romaines; les plaintes et les députations du sénat ne lui laissaient aucun doute à cet égard [3]. Mais, par une juste appréciation de l'ambition romaine, jugeant que cette rupture était inévitable, soit qu'il respectât soit qu'il enfreignît le traité conclu avec la république, il le violait pour se préparer les moyens de résistance. Sous ce rapport, il raisonnait juste et agissait sagement; mais que d'erreurs dans le choix de ses mesures et dans l'emploi de ses forces! Il avait un immense intérêt à gagner l'affection ou du moins la neutralité des Grecs qui s'étaient précédemment unis avec les Romains; au lieu de diriger ses efforts vers ce but, il cède à des désirs de vengeance et dévaste leurs terres. Il perd une flotte et emploie une armée à prendre quelques villes de Thrace, et à mettre imparfaitement l'une de ses frontières à l'abri des attaques. Pour opérer une tardive diversion, il trouve moyen d'envoyer en Afrique, à une distance considérable, en traversant les mers, un renfort à Annibal, à la fin de 203. Et en 204, après avoir conclu la paix avec les Ætoliens et tous ses ennemis en Grèce, possédant la libre disposition de ses forces, n'ayant qu'un bras de mer à passer, et trouvant devant lui la route de l'Illyrie, il ne sait adresser des secours ni à Annibal dans le Brutium, ni à Magon dans la Cisalpine, lorsque ce pays tout entier venait de se soulever de nouveau pour les Carthaginois; lorsque l'Étrurie les appelait et complotait contre Rome [4]; lorsqu'une armée, ame-

---

1 Tite-Live, l. xxxi, c. 1, 2, 14, 16, 17; l. xxxiii, c. 30. Polybe, *Ambassad.* 9. — 2 Tite-Live, l. xxx, c. 26. — 3 Tite-Live, *ibid.*

4 Tite-Live, l. xxix, c. 36 : « Le consul M. Cornélius contenait dans le devoir, moins » par la force des armes que par la terreur des jugemens, *l'Étrurie, qui presque tout* » *entière inclinait vers Magon,* dans l'espérance d'une révolution favorisée par sa pré- » sence. »

née à l'un des deux frères, rallumait plus violemment que jamais la guerre en Italie, et, en la fixant dans cette contrée, l'éloignait peut-être pour toujours de la Macédoine.

§ V.—*Seconde guerre de Philippe contre les Romains.*

Véritables moyens de défense de la Macédoine. — Les passages qui conduisaient en Macédoine étaient difficiles sans doute, mais non pas impraticables, comme on l'a prétendu. Pyrrhus et Lysimaque l'avaient envahie à la fois à l'orient et à l'occident, sous le règne de Démétrius Poliorcètes. Dès la première campagne, le consul Sulpicius pénétra jusque dans l'Éordée de Macédoine, aux environs de la ville d'Édesse, au cœur de la Macédoine, et ne l'évacua que parce qu'il manquait de deux choses que Rome pouvait prodiguer à ses successeurs, des vivres et une quantité suffisante de troupes pour garder sa conquête [1].

On ne pouvait donc s'enfermer dans la Macédoine comme dans une forteresse : ce n'était pas avec ses montagnes, ses fleuves, les déserts dont elle était entourée qu'on pouvait songer à la défendre, mais avec des trésors, des approvisionnemens, des armées nombreuses et aguerries qu'offraient la Macédoine et la Thrace, et que la Grèce aurait également fournis à un chef investi de sa confiance. « Dans une guerre de longue durée, » dit Plutarque [2], c'était la Grèce qui faisait la force de Philippe. C'était » d'elle qu'il tirait l'argent, les vivres, les provisions de son armée; c'é- » tait elle enfin qui lui offrait une retraite assurée. Tant qu'on n'aurait » pas détaché la Grèce de son parti, les guerres qu'il soutenait ne pou- » vaient être terminées par une seule bataille. » Mais nous avons vu précédemment que les crimes et le despotisme du roi, et la corruption de quelques citoyens puissans dans chaque république, rendaient précaire pour lui la possession de ces avantages, qu'il conservait encore au commencement de la seconde guerre contre les Romains.

Résumé de la guerre [3]. — Les Romains déclarent la guerre à Philippe l'an 201, et la commencent l'an 200. Les Athéniens, qui attendent un protecteur contre Philippe qu'ils ont provoqué; les Athamanes et les Illyriens, aventuriers qui vendent leurs services au premier venu; les Ætoliens, qui se flattent que Rome leur livrera les pays qu'ils convoitent, et ôtera la domination de la Grèce à Philippe pour la livrer ensuite complaisamment à eux-mêmes; Nabis, tyran de Lacédémone, qui espère établir son empire dans le Péloponèse, sur les débris

---

[1] Plutarque, *Vie de Démétrius*. Tite-Live, l. xxxi, c. 39 et 40. — [2] Plutarque, *Vie de Flamininus*. — [3] *Voy.* les détails et les preuves à l'appui de ce résumé dans notre *Histoire romaine*, t. ii, c. 14.

de la ligue Achéenne, se déclarent successivement pour les Romains. Flamininus met en œuvre à la fois les mécontentemens et les défiances que Philippe a inspirés à ses alliés, les négociations, la surprise, la force des armes, l'active intervention des traîtres vendus aux Romains dans chaque république, pour détacher l'une après l'autre de l'alliance du roi, l'Epire, la Thessalie, la Phocide, la ligue Achéenne, la Béotie. Il défait ensuite, avec l'aide des Ætoliens, l'armée macédonienne à Cynoscéphales, 197.

Traité.— Par le traité, Philippe renonce à toutes ses possessions et à toutes ses alliances en Grèce : il retire ses garnisons des villes grecques qu'il occupait encore. Il brûle sa flotte et promet de payer mille talens en dix ans. Il s'engage à ne pas tenir armés plus de cinq cents soldats, et à ne pas faire la guerre hors de la Macédoine sans l'aveu du sénat. Il livre son fils Démétrius, comme otage et comme garant de ses promesses.

Proclamation de la liberté des Grecs. — Lorsque la célébration des jeux isthmiques eut rassemblé à Corinthe les Grecs, encore incertains de l'usage que feraient les Romains de leurs conquêtes, Flamininus proclama que les Romains rétablissaient dans la jouissance de leur liberté et de leurs lois, délivraient de tout tribut, les Corinthiens, les Phocidiens, les Locriens, les Eubéens, les Achéens Phthiotes, les Magnètes, les Thessaliens, les Perrhæbes. Ces peuples étaient ceux qui depuis longtemps subissaient non pas seulement l'alliance, mais la domination, les impôts, les garnisons des Macédoniens. A plus forte raison les alliés des Romains et de Philippe en Grèce recouvrèrent ou conservèrent la pleine jouissance de leur liberté et de leurs droits [1]. La Grèce fut ivre d'une joie stupide. Elle ne sentit pas qu'une nation que l'étranger avait le pouvoir de déclarer libre, de-

[1] Tite-Live, l. XXXI, XXXII, XXXIII. Polybe, l. XVII, et *Ambassad.* 6-9. Plutarque, *Vie de Flamininus.* Florus, l. II.

vait nécessairement perdre bientôt la liberté avec l'indépendance.

Conséquences du traité et de la proclamation de la liberté des Grecs. — La Macédoine, sans y comprendre la Thessalie ni l'Epire, pouvait lever jusqu'à soixante mille hommes, c'est-à-dire le cinquième des forces que la Macédoine et la Grèce, dans une guerre nationale, étaient capables d'opposer à l'étranger. Le traité, en réduisant la Macédoine à une complète nullité politique, ôtait donc à la Grèce la cinquième partie de ses moyens de résistance.

Avant l'arrivée des Romains en Grèce, cinq peuples réglaient à leur gré leur conduite. Tous les autres, unis à la Macédoine, avaient mêmes amis et mêmes ennemis qu'elle, formaient avec elle la plus grande puissance qui fût dans le monde après les Romains. Par la déclaration des jeux isthmiques, cette puissance fédérative fut détruite; les divers membres furent tous détachés du corps hellénique : on compta en Grèce jusqu'à seize peuples tous indépendans les uns des autres. C'étaient les Macédoniens et les Épirotes; les Achéens Phthiotes, les Magnètes, les Thessaliens, les Perrhœbes, les Athamanes dans la Thessalie; les Acarnaniens, les Ætoliens unis aux Phocidiens et aux Locriens, les Béotiens, les Athéniens, les Eubéens, dans la Grèce centrale; enfin, dans le Péloponèse, les Spartiates, les Messéniens, les Éléens, les Achéens, qui recouvrèrent Argos et Corinthe.

En rendant à ces républiques la faculté de se régir par leurs lois, les Romains leur donnèrent la faculté de disposer selon leur caprice de leurs ressources, de prendre dans chaque occasion telle détermination que leur suggéraient leurs intérêts ou leurs passions du moment, d'abandonner leurs voisins ou d'en être abandonnés à leur tour. Ces faibles états ne pouvaient se défendre avec avantage contre l'étranger qu'en dépendant d'une volonté et d'une impulsion uniformes: avoir jeté la divergence dans leurs forces, c'était en avoir produit l'anéantissement.

Ce n'est pas tout. Pour mettre la division dans la division, le sénat fit naître partout deux factions qui avaient éclaté chez les Achéens pendant la dernière guerre; l'une défendait les lois et la liberté du pays, l'autre soutenait qu'il n'y avait de loi que la volonté des Romains. Il était impossible à ces deux partis de tomber jamais d'accord, et de prendre aucune résolution réclamée par les circonstances.

§ VI. — *Dans la guerre contre Nabis, la désunion du Péloponèse maintenue.*

Après avoir détruit la grande union du corps hellénique, Flamininus travailla à empêcher qu'il ne se formât aucune union partielle et locale. Les Achéens, auxquels il avait fallu restituer Corinthe et Argos, les Lacédémoniens, dont le tyran Nabis avait rassemblé

jusqu'à trente mille soldats, tendaient chacun de leur côté à ranger tous les peuples du Péloponèse sous une même loi. Dans la guerre que Flamininus fit à Nabis, il lui enleva Gythium, mais il s'abstint soigneusement de prendre Sparte et de détruire ses ressources, afin de laisser des rivaux aux Achéens, et de tenir le Péloponèse partagé entre les deux peuples. Nabis ne tarda pas à faire aux Achéens une nouvelle guerre, où Philopœmen, avec tous ses talens, ne put écraser Sparte et le tyran; où le Péloponèse, armé contre lui-même, s'affaiblit; où éclata la coupable justesse des vues de Flamininus [1].

§ VII.—*Les Ætoliens, mécontentés à dessein, appellent Antiochus en Grèce.*

Sa conduite avec les Ætoliens offrit les mêmes caractères. Il leur permit de joindre à leur république la Phocide et la Locride, afin de pouvoir invoquer ce fait au besoin, et prouver à d'autres alliés, dans d'autres circonstances, que Rome reconnaissante savait récompenser les traîtres qui se déclaraient pour elle contre leurs compatriotes. Mais la Phocide et la Locride n'ajoutaient presque rien à la force militaire des Ætoliens. Mais il leur refusa opiniâtrément les villes de la Thessalie qu'ils réclamaient : il leur ôta tout espoir de conquérir cette contrée riche, populeuse, guerrière; d'établir une domination redoutable dans la Grèce centrale; d'hériter du commandement de la Grèce, dont on venait de dépouiller Philippe, et auquel ils aspiraient. Par ses refus, par les injures qu'il leur prodigua [2], Flamininus espérait les jeter dans le dépit et dans quelque démarche

---

[1] Tite-Live. l. xxxiv, c. 22-48, et l. xxxv, c. 25. Plutarque, *Vies de Flamininus et de Philopœmen*.

[2] Polybe, *Ambassad*. 6. Tite-Live, l. xxxiii, c. 11, 12, 19. Dans l'assemblée des Grecs, Flamininus dit aux Ætoliens : « Vous ne connaissiez rien, Ætoliens, ni aux vues des » Romains, ni à mes desseins, ni aux intérêts de la Grèce... Cessez, Ætoliens, de nous » fatiguer les oreilles de vos impertinentes clameurs. » Et ils avaient vaincu pour les » Romains à Cynoscéphales!

téméraire, qui amenât de nouvelles révolutions fatales à la Grèce : il n'y compta pas en vain.

§ VIII.—*Guerre d'Antiochus en Grèce. Les Ætoliens, l'un des trois peuples les plus puissans de la Grèce, sont assujétis par les Romains.*

Les Ætoliens rêvaient toujours la domination de la Grèce. Ils essayèrent d'abord de s'en saisir par eux-mêmes et formèrent trois tentatives à la fois contre la Thessalie, l'île d'Eubée et le Péloponèse. N'ayant réussi qu'à se saisir de Démétriade, ils appelèrent Antiochus en Grèce pour les mettre en possession du commandement dont Rome les avait frustrés.

192. Antiochus attira dans son alliance, outre les Ætoliens, les Athamanes, les Eléens, les Béotiens, conquit l'île d'Eubée et la Thessalie. Les Romains lui opposèrent les Achéens, et Philippe qu'ils relevèrent momentanément : ils combattaient leurs ennemis avec leurs ennemis.

191. Un de leurs préteurs chassa Antiochus de la Thessalie. Acilius Glabrion et Caton le vainquirent aux Thermopyles, et le contraignirent à se sauver en Asie [1].

Les Ætoliens, attaqués immédiatement par Acilius et ensuite par Fulvius, 191-190; privés des villes dont ils s'étaient saisis en Epire et en Thessalie avec l'aide d'Antiochus; poursuivis au cœur même de l'Ætolie, s'engagèrent, pour se sauver d'une ruine entière, à reconnaître la suprématie romaine, à n'avoir d'autres amis et d'autres ennemis que ceux de Rome, à livrer leurs armes et leurs chevaux, et à payer une contribution de mille talens euboïques (2,750,000 fr.). Ce traité reçut son exécution l'an 189. Par la soumission des Ætoliens, l'un des trois peuples les plus puissans de la Grèce, com-

1 Tite-Live, l. xxxv, à partir du chap. 33; l. xxxvi. Plutarque, *Vies de Philopœmen, de Flamininus, de Caton*. Appien *Guerre de Syrie*, pages 151 et suiv.

mencèrent l'asservissement de la Grèce, et la domination des Romains dans ce pays [1].

Fulvius et Flamininus avaient ménagé de telle sorte les trèves et les reprises d'hostilités avec les Ætoliens, qu'avant d'être accablés eux-mêmes, ils enlevèrent à Philippe la moitié des conquêtes que les Romains lui avaient permis de faire dans la Thessalie et les pays voisins, comme prix des secours qu'il avait fournis aux Romains contre Antiochus [2].

§ IX. — *La ligue Achéenne, la plus grande puissance de la Grèce depuis l'abaissement de Philippe, devient l'objet de toutes les attaques de Rome.*

Dans le cours de la guerre des Romains contre Antiochus, Philopœmen avait annexé Sparte, la Messénie, l'île de Zacinthe à la ligue Achéenne, 192-191. La ligue Achéenne comprenait donc toutes les contrées du Péloponèse. Tous les peuples de la péninsule avaient les mêmes lois, les mêmes magistrats, les mêmes poids, les mêmes mesures. Si cette parfaite union se consolidait, et que les événemens préparassent d'utiles alliés aux Péloponésiens, ils pouvaient défendre leur indépendance contre toutes les attaques.

La ligue devint dès lors l'objet de toutes les violences et de toutes les perfidies des Romains. Le sénat lui enleva l'île de Zacinthe; il acheta dès cette époque les stratéges ou principaux magistrats, Diophane et Aristène, pour prendre en toute occasion contre leur patrie des mesures contraires à ses intérêts; enfin il se déclara le patron des Messéniens jaloux de Philopœmen, et des esclaves bannis de Sparte, pour faire révolter Messène et Sparte contre la ligue, 188-183. Les efforts de Philopœmen et de son digne ami Lycortas déjouèrent

---

[1] Tite-Live, l. xxxvi, c. 22-35; l. xxxvii, c. 6, 7, 48, 49, 50; l. xxxviii, c. 1-12. Polybe, *Ambassad.* 16, 17, 26, 27, 28. — [2] Tite-Live, l. xxxvi, c. 13, 14, 25, 29, 33, 34, 35, et l. xxxviii, c. 2, 3. Plutarque, *Vie de Flamininus.*

ces trames odieuses ; mais les Romains assassinèrent Philopœmen par la main des traîtres à gages qu'ils avaient à Messène, pendant que Flamininus traversait la Grèce pour aller demander à Prusias la tête d'Annibal.

Après la mort du grand Philopœmen, dont les talens politiques et guerriers pouvaient seuls donner assez d'assurance à la ligue pour résister aux sourdes attaques de Rome, les Achéens résolurent d'éviter à tout prix une rupture avec la république. Leur réserve se changea en épouvante quand ils entendirent la déclaration de Callicrate, l'un de leurs députés, au sénat assemblé, et la réponse plus infâme, s'il est possible, du sénat. « Pères conscrits, dit Callicrate, l'Achaïe, comme » toutes les républiques de la Grèce, est partagée en » deux factions, l'une dévouée, l'autre contraire à vos » intérêts. Vos partisans sont en horreur. Mais si vous » voulez vous déclarer ouvertement pour eux, la crainte » d'encourir votre colère contraindra le peuple à les » élever aux honneurs ; devenus magistrats, ils livreront » à leur tour le peuple à votre discrétion. » Le sénat dit « qu'il serait à souhaiter que dans chaque ville les » magistrats ressemblassent à Callicrate. » En même temps il écrivit aux Ætoliens, aux Athéniens, aux Béotiens, aux Epirotes, aux Acarnaniens, dans des termes propres à armer la Grèce contre la ligue Achéenne ; éleva Callicrate à la stratégie, et réintégra les bannis de Sparte dans leur patrie. Cette ville, et toutes celles qui dans leur folie souhaitaient se séparer de la ligue Achéenne, n'attendaient plus qu'un signe de Rome pour se porter à un soulèvement. Attentif jusqu'au bout à ne combattre autant que possible qu'un ennemi à la fois, le sénat remit la perte des Achéens après la ruine de Persée, qu'il méditait alors [1].

---

[1] Polybe, *Ambassad.* 41, 42, 43, 46, 47, 51, 52, 58. Tite-Live, l. xxxv, c. 33-39 ; l. xxxvi, c. 31-36 ; l. xxxviii, c. 30-35 ; l. xxxix, c. 33, 35, 36, 37, 48-51. Plutarque, *Vies de Philopœmen et de Flamininus.*

§ X. — *A la suite de la guerre contre Persée, les Romains anéantissent la puissance de la Macédoine et de l'Epire, qui cessent d'exister en corps de nation. L'asservissement de ces deux pays, après celui de l'Ætolie, ôte aux Grecs la moitié de leurs moyens de résistance en cas d'attaque ultérieure de la part de Rome.*

Philippe avait jugé avec raison qu'une lutte nouvelle contre Rome était inévitable, puisque la Macédoine n'était pas encore esclave. Il avait utilement employé, dans le silence et le secret, ses dernières années à repeupler ses états, aguerrir vingt mille soldats, faire un amas considérable d'argent et d'armes pour la formation d'une nombreuse armée, se ménager enfin au besoin les services mercenaires de cent mille Thraces et Bastarnes. Persée lui succéda en 178. Pendant les six premières années de son règne, il travailla, avec beaucoup d'adresse, à préparer le rétablissement des rapports entre la Macédoine et la Grèce, jadis rompus par Flamininus. La majeure partie des Grecs avait ouvert les yeux sur la politique romaine, et était disposée à aider le roi de Macédoine au moment de sa rupture avec Rome. Elle eut lieu en 171. Mais frappé de lâches terreurs en présence du danger, il n'osa achever la victoire commencée aux bords du Pénée. Son avarice le priva du secours intéressé des Bastarnes et des Thraces; et le manque de forces suffisantes lui ravit à son tour quatre fois l'occasion de soulever la Grèce. Il prétendit défendre la Macédoine comme une forteresse, avec ses montagnes et ses fleuves, au lieu de la défendre avec deux cent mille bras. Il y réussit trois ans. Mais les défilés de la Macédoine, pour être difficiles, n'étaient pas impraticables: Marcius, puis Paul Emile au sud, Anicius à l'ouest, les franchirent enfin. Persée fut vaincu à Pydna, Gentius, son allié, à Scodra. On les détacha des chars des triomphateurs pour

les plonger dans les cachots, où ils subirent une mort lente et cruelle [1].

La Macédoine et l'Illyrie cessèrent d'exister en corps de nation et furent partagées, la première en quatre, la seconde en trois districts indépendans les uns des autres; défense fut faite sous peine de mort aux habitans de chaque district, de communiquer avec ceux du district voisin et avec l'étranger. Tous les grands furent exilés en Italie, pour ôter les chefs aux soulèvemens nationaux, possibles et à venir.

§ XI. — *Le sénat, après la guerre de Persée, enlève aux républiques grecques, par les plus odieuses mesures, la disposition de l'autre moitié des forces de la Grèce.*

Ces deux royaumes dissous, le sénat épuisa par les plus violentes mesures la force des républiques grecques avant de leur porter le coup mortel. Dans l'Epire, il détruisit en un seul jour soixante-dix villes, et réduisit cent cinquante mille hommes en esclavage : il ruina également de fond en comble plusieurs cités de la Thessalie. Il permit et favorisa l'assassinat du sénat ætolien. Il arracha à leur patrie, à leurs familles, à leurs biens, les principaux citoyens de l'Ætolie, de l'Acarnanie, de la Béotie, de l'Achaïe enfin, au nombre de mille; il les envoya subir en Italie un jugement : l'accusation portait qu'ils avaient été, soit ouvertement, *soit dans le cœur*, partisans de Persée. Jusqu'alors les premières charges des diverses républiques avaient été remplies tantôt par ses partisans, tantôt par des patriotes. Après la défaite de Persée, ses agens restèrent seuls maîtres

1 Tite-Live, l. XXXVI, c. 33; l. XXXVIII, c. 2, 3; l. XXXIX, c. 23, 24, 25, et les notes des commentateurs, c. 23-29, 33, 34, 47, 48, 53; l. XL, c. 3-16, 23, 24, 54-58; l. XLI-XLIV. Polybe, *Ambassad.* 40, 42, 44, 46, 48, 50, 60, 61, 62, 68, 69, 74, 85, 86, 87. *Fragm. dans Vallois. Exemples de Vertus et de Vices.* Plutarque, *Vie de Paul Émile.* Florus, l. II. Velleius Paterc., l. I, c. 10.

de toute l'administration, soumirent leurs pays respectifs aux mesures propres à établir dans le présent l'obéissance passive aux ordres de Rome, et à préparer dans l'avenir la réduction de la Grèce en province romaine. Le sénat avait remplacé les ruses et les perfidies de la politique par la brutalité du despotisme : toutefois on aperçoit le reste d'une vieille habitude de dissimulation dans le sénatus-consulte qui déclarait libres la Macédoine et l'Illyrie, à moins qu'on veuille voir dans cet acte une sanglante ironie.

§ XII. — *Le sénat profite de l'usurpation d'Andriscus, et de la guerre qu'entreprennent les Achéens désespérés, pour réduire la Macédoine et la Grèce en provinces romaines.*

S'il prit un masque, il se lassa bientôt de le porter : l'imposteur Andriscus s'étant fait proclamer roi de Macédoine, il envoya le préteur Métellus le vaincre à Pydna, et réduire la Macédoine en province romaine, 148. Il fit repasser en Grèce le petit nombre des bannis qui avaient survécu à dix-sept ans d'exil, de misère et de chagrin : c'étaient des messagers, chargés d'annoncer par leur présence les mesures dont il allait frapper le pays. Ses commissaires détachèrent de la ligue Achéenne, Sparte, Corinthe, Argos, Orchomène d'Arcadie, Héraclée de Thessalie. C'était préluder à la destruction totale de la ligue. Les bannis Damocritus, Diæus, Critolaüs, élevés successivement à la stratégie, égarés par le désespoir et le patriotisme, mirent les armes aux mains des Achéens, et se firent vaincre à Scarphée en Locride par Métellus, et à Leucopetra près de Corinthe par Mummius. Mummius détruisit Corinthe de fond en comble, et sur ses débris fumans annonça à la Grèce qu'elle était réduite en province romaine, 146 [1].

---

[1] Tite-Live, l. XLV, c. 26-45; *Epitome* des liv. 49, 50, 52. Polybe, *Ambassades* 105,

§ XIII. — *Retour sur l'histoire des colonies grecques dans l'Italie centrale, l'Asie méridionale, la Sicile, la Gaule, l'Afrique. Elles tombent toutes successivement dans la dépendance de Rome.*

Pour compléter l'histoire de la Grèce, il reste à examiner quel fut le sort de ses colonies dans la Grande Grèce, la Sicile, les Gaules, l'Espagne, l'Afrique.

Nous reprendrons l'histoire des colonies au point où nous l'avons laissée dans les chap. XIII, XIV, XXXIV.

Histoire des villes grecques de l'Italie centrale et méridionale, depuis la fin du règne de Denys l'Ancien. — Les deux villes grecques principales de l'Italie centrale étaient Cumes et Naples. Cumes, tombée au pouvoir des Campaniens, passa avec eux sous la loi des Romains, l'an 345, deux ans avant la guerre du Samnium; Naples, la dix-septième année de cette guerre, 326. La décadence des villes de la Grande Grèce ou de l'Italie méridionale avait eu pour premier principe l'abus de leurs richesses, la corruption de leurs mœurs, les vices de leur gouvernement. Les deux Denys avaient à la fois hâté cette décadence par leurs armes et par leurs funestes exemples. Ils dominèrent quelque temps dans Locres, Hipponium, Caulonia, Crotone et Rhégium. Ces villes, rendues à la liberté depuis les troubles de Syracuse et l'expulsion de Denys le Jeune, furent attaquées tour à tour par les tyrans de Syracuse, Héraclide, Sosistrate et Agathocle. Agathocle prit deux fois Crotone : il égorgea les habitans, et pilla leurs biens en 299; en 293, il se saisit d'Hipponium. Les Grecs, affaiblis par ces attaques, subirent successivement l'alliance de Rome : 1° Thurium, quatre ans avant la guerre contre Pyrrhus, 286; 2° les autres villes de la Messapie, de la Lucanie, du Brutium, à la fin de cette même guerre : Crotone, en

122, 126, 137, 143, 144. *Exemples de Vertus et de Vices*, nos 85, 86. Pausanias, *Achaïe*. Florus, l. II, c. 14, 16. Velleius, l. I. c. 14. Orose, l. IV, c. 22; l. V, c. 3. Justin, l. XXXIX, c. 1, 2.

277; Locres, en 275; Tarente, en 273; Rhégium, en 271, après avoir été délivrée de la garnison romaine, qui dix ans auparavant avait massacré sa population. L'alliance de Rome laissa aux cités grecques leurs lois, leurs magistrats, leur religion, leurs coutumes; mais elle les priva de leur puissance militaire, et les astreignit à n'avoir d'autres amis et d'autres ennemis que ceux des Romains. Thurium seule devint colonie romaine, l'an 190.

Histoire de la Sicile, depuis l'usurpation d'Agathocle jusqu'à la réduction de l'île en province romaine, 317-211. — Agathocle, fils d'un potier, décrié dans sa jeunesse par la licence de ses mœurs, s'illustra plus tard par ses exploits dans les armées de Syracuse. Banni deux fois de la ville par les factions, il fut investi du généralat par l'aveugle confiance du peuple, en 317. A peine revêtu de cette dignité, il établit son despotisme par le massacre de dix mille Syracusains. Les mêmes moyens le rendent maître absolu dans Messane, Tauroménium, Gela, 315-311, villes qui composaient à cette époque le domaine de Syracuse, avec Agrigente, Léontium, Catane, Egeste, Camarine. Agathocle reprend le projet favori de tous les tyrans et généraux de Syracuse : il veut chasser les Carthaginois de la Sicile. Il y est battu par eux, et assiégé dans Syracuse, 310. Dans cette situation difficile, il prend la résolution de les arracher des murs de Syracuse, en allant les attaquer sous les murs de Carthage. Il débarque en Afrique avec une partie de sa flotte et de son armée; il prend la grande ville, Tunis, Utique, range sous sa domination deux cents villes ou bourgades sujettes de Carthage, défait les armées de cette république dans deux batailles, et la réduit aux dernières extrémités. Il s'allie avec Ophellas, roi de Cyrène, l'assassine, joint les Cyrénéens à ses troupes, et augmente ainsi ses forces de toutes les leurs, 311-307. Pendant ce temps, ses lieutenans repoussent les Carthaginois des murs de Syracuse, et tuent leur général Hannon. Mais la ré-

volte d'Agrigente et de quelques autres villes siciliennes contraint Agathocle à repasser en Sicile : il accable les rebelles, les assujétit de nouveau, et retourne en Afrique, où ses affaires ont décliné en son absence. Il est vaincu dans une bataille décisive, abandonne lâchement son armée, et s'enfuit à Syracuse, 307. Il conclut la paix avec les Carthaginois, 306; détruit ensuite le parti de Dinocrate, qui a rassemblé jusqu'à 25,000 hommes contre lui, 305; dirige ses efforts contre les villes de la Grande Grèce, ruine Crotone, 299, et prend Hipponium, 293. Son petit-fils Archagate et Ménon l'empoisonnent en 289; et mettent fin à une vie toute pleine de crimes, d'entreprises aventureuses et d'exploits.

Aucun de ces deux ambitieux ne parvient à lui succéder. Icétas rétablit la démocratie, obtient du peuple la charge de général, et l'exerce pendant neuf ans, 289-280. Il est dépouillé par Tynion; celui-ci trouve un rival dans Sosistrate. Syracuse, déchirée par la guerre civile qu'ils allument, assiégée par les Carthaginois, appelle Pyrrhus à son secours, 278. Pyrrhus reçoit les clefs des principales villes siciliennes, 277, chasse les Carthaginois de presque toutes leurs possessions, délivre les Siciliens du brigandage des Mamertins, mercenaires de la Campanie à la solde d'Agathocle, qui se sont récemment emparés de Messine par une odieuse violence. Mais Pyrrhus tyrannise à son tour les Siciliens et se voit contraint à quitter leur île, 276.

275. — Après sa retraite, Hiéron, descendant de Gélon, est élu chef de l'armée de Syracuse : il marche contre les Mamertins, se défait des soldats étrangers, auteurs de la plupart des troubles, et taille en pièces les Mamertins. Rentré vainqueur à Syracuse, il est déclaré roi et reconnu pour tel par les alliés, 269. Son règne n'est troublé que par la défaite qu'il éprouve l'an 264, en combattant les Romains conjointement avec les Carthaginois, alors ses alliés : il conclut avec les Romains une alliance prolongée dans un espace de cin-

quante années. Pendant tout ce temps, il assure à ses sujets un bonheur et une prospérité que leurs démagogues n'avaient jamais pu leur donner. L'an 241, à la fin de la première guerre punique, il voit la moitié de la Sicile passer de la domination de Carthage sous celle de Rome et devenir province romaine : dans cette province se trouvaient enclavées plusieurs villes grecques, Agrigente entre autres. Hiéron conserve Syracuse, et toutes les villes dépendantes de Syracuse, jusqu'à sa mort, arrivée en 215.

Hiéronime, son petit-fils, lui succède : le faste et la tyrannie de ce prince soulèvent l'indignation générale : il est assassiné après un an de règne, 214. Ses beaux-frères, Andranodore et Thémistius, songent à hériter de son pouvoir : ils sont massacrés par la faction démocratique, qui enveloppe dans leur perte leurs femmes, derniers restes du sang d'Hiéron. Épicyde et Hippocrate, nommés premiers magistrats, se déclarent pour Annibal contre les Romains : soixante-six villes siciliennes, parmi lesquelles Agrigente, abandonnent également le parti de la république. Marcellus met le siége devant Syracuse; long-temps défendue par le génie d'Archimède, elle succombe en 212. Les autres villes siciliennes tombent en la puissance de Marcellus et de Lævinus, ou se rendent volontairement. Toute la Sicile est réduite en province romaine, 210. Lævinus désarme les Siciliens et tourne tous leurs travaux, toutes leurs pensées, vers la culture de leur fertile territoire. La Sicile, devenue province, conserve ses magistrats particuliers et ses lois dans chaque ville; mais Rome y envoie un préteur pour surveiller son obéissance, pour exiger le tribut en argent et en blé qu'elle paie annuellement, et auquel les Italiens ne sont pas assujétis.

Histoire de la colonie de Cyrène depuis la mort d'Alexandre. — Après la mort d'Alexandre, Cyrène devient une province des Lagides; sous Ptolémée Physcon, elle est érigée en royaume particulier. Appion,

fils naturel de ce prince, la lègue par testament aux Romains, 97. Cyrène conserve une sorte d'indépendance, probablement en s'engageant à payer un tribut.

Histoire des colonies de la Gaule depuis la mort d'Alexandre. — Dès l'année 218, la première de la seconde guerre punique, Marseille contracte avec Rome une alliance véritable, une alliance dont le nom ne cache pas une véritable servitude. Le sénat maintient leur liberté aux Marseillais, après qu'il a réduit la partie méridionale de la Gaule Transalpine en province romaine, sous le nom de province des Gaules, 118. Marseille, protégée par les Romains, continua à fleurir, conserva son importance, son gouvernement, ses mœurs, depuis 218 jusqu'en 49. A cette époque, s'étant déclarée pour le parti de Pompée et de la république, elle fut prise par César, et d'alliée elle devint sujette de Rome : sa puissance finit : elle perdit ses anciennes mœurs et sa frugalité avec sa liberté. Dès lors ses habitans songèrent exclusivement à amasser des richesses, et s'abandonnèrent tellement aux plaisirs que, si l'on en croit Athénée, leur mollesse, comme celle des anciens Sybarites, passa en proverbe. Au milieu de ce débordement, l'éloquence, la littérature, la philosophie continuèrent à être enseignées publiquement comme à Athènes. Dans le premier siècle après J.-C., elle donna naissance aux orateurs Oscus et Agrotas; aux médecins Démosthènes, Crinas et Charmès; au satirique Pétrone, qui tous portèrent leurs talens à Rome. Dans le second siècle, elle produisit encore Paratus, qui professa l'éloquence à Marseille.

A. P.

NOTES.

Nous rejetons ici trois notes qui par leur étendue n'ont pu trouver place dans le cours des chapitres précédens.

La première se rapporte à la fois au commencement du chapitre XXXVIII (premiere partie) et au commencement des chapitres XLII et XLIV (seconde partie, pages 2, 39, 40). Cette première note ajoute aux preuves dont nous avions appuyé l'opinion, que Philippe II et Alexandre le Grand s'étaient contentés *du commandement* de la Grèce et avaient garanti aux diverses républiques leurs gouvernemens respectifs, des droits politiques étendus, la liberté des personnes, la propriété des biens publics et particuliers; toutes choses qu'Athènes et Sparte avaient, au temps de leur puissance, ravies à ces mêmes républiques.

La seconde note a trait au chapitre XLII (seconde partie, pages 3, 4, 5, 11, 20, 21). Elle confirme ce que nous avons avancé touchant le dévoûment de l'armée à la famille d'Alexandre et les chances qu'avait cette famille de conserver le trône.

La troisième, confirmative de la fin du chapitre XLIV, seconde partie, pages 77 et suivantes, montre qu'au temps de la première guerre de Philippe contre les Romains; une partie des Grecs voyait très-bien de quels dangers l'ambition romaine menaçait la Grèce.

Note I.

Décret original de Philippe Arrhidée, fils de Philippe et frère d'Alexandre le Grand, rapporté textuellement par Diodore de Sicile, l. XVIII, pag. 631, 632, *de Rhodoman*, et adressé aux républiques de la Grèce.

« *Les rois nos pères nous ayant laissé l'exemple de leur bienveillance à l'égard des villes de la Grèce*, nous avons voulu nous y conformer et montrer à tout le monde la considération que nous avons nous-même pour elles : ainsi, puisqu'Alexandre n'est plus et que nous avons succédé à son empire et à sa puissance, notre dessein est de leur procurer une tranquillité parfaite *et de rendre à toutes la forme de gouvernement où Philippe notre père les avait laissées*. Nous leur avons déjà fait savoir notre intention à ce sujet.... Notre dessein est de les rétablir dans leur ancienne forme de gouvernement et d'entretenir la paix avec elles. Dans cette vue, nous renouvelons tous les actes *qui ont été passés en leur faveur par Philippe notre illustre père*.... Les Athéniens en particulier demeureront *dans l'état* où ils étaient *sous Philippe et sous Alexandre, et retiendront tout ce qu'ils possédaient sous les mêmes rois nos prédécesseurs*. »

Note II.

DIODORE DE SICILE, L. XIX, P. 702, 703, *de Rhodoman*.

« Antigone convoqua une grande assemblée : il commença par accuser Cassandre, comme auteur de la mort d'Olympias et de la captivité actuelle de Roxane et du roi Alexandre (Aigus), son fils . il lui reprochait d'avoir épousé par force Thessalonice (sœur d'Alexandre le Grand), *pour acquérir par là un titre à la couronne de Macédoine*

» et s'en assurer la succession... Toute l'assemblée étant entrée dans son ressentiment, » il fit passer un décret par lequel on déclarait Cassandre ennemi public s'il ne retirait » de ses prisons le roi et Roxane sa mère *pour les rendre aux Macédoniens;* et s'il ne se » soumettait à Antigone, nommé généralissime et gardien de la couronne de Macé» doine..... Quand ce décret publié eut été *approuvé par toute l'armée,* on fit partir des » courriers pour le distribuer de toutes parts... Les capitaines, qui avaient servi sous » Alexandre, et qui étaient satrapes de différentes provinces de l'Asie, soupçonnaient » beaucoup Antigone de vouloir *interrompre la succession naturelle de la couronne d'A-* » *lexandre. Il espérait beaucoup de les ramener à son parti par cette idée de guerre, entre-* » *prise pour le service de la maison royale; ce qui les engagerait tous à se réunir sous ses* » *enseignes et à favoriser ses démarches, couvertes d'une apparence si avantageuse.* »

Justin, l. xvi, c. 1. Démétrius Poliorcètes, se justifiant auprès de l'armée du meurtre d'Alexandre, fils de Cassandre, dit « qu'Alexandre l'avait attaqué le premier; qu'au » reste, il était roi à plus juste titre, soit que l'on considérât l'expérience que donnaient » les années, soit que l'on s'attachât aux règles du droit; que son père avait toujours » suivi le roi Philippe et Alexandre le Grand dans toutes leurs expéditions militaires; » que depuis *il avait été fidèle ministre des enfans d'Alexandre et toujours le premier à* » *poursuivre ceux qui s'étaient révoltés contre eux;* qu'au contraire c'était Cassandre, » père des deux jeunes princes, qui avait exterminé la maison royale; qu'il n'avait » épargné ni les princesses ni leurs enfans, et qu'il n'avait point eu de repos qu'il n'eût » fait périr jusqu'au dernier rejeton de la tige royale; que, comme il n'avait pu ven» ger ce crime sur Cassandre même, il l'avait vengé sur ses enfans. Qu'en conséquence » de cette action, si les mânes étaient capables de quelque sentiment, Philippe et Alexan» dre le Grand aimaient mieux voir sur le trône de Macédoine ceux qui avaient vengé leur » mort et celle de leur race, que ceux qui en avaient été les auteurs. » Ayant gagné les esprits par ce discours, on lui déféra le titre de roi.

Note III.

Polybe, liv. IX; c. 7. Discours de l'Acarnanien Lyciscus en faveur de Philippe.

« Les Ætoliens n'avaient en vue que de se mettre au-dessus de Philippe et d'humilier » les Macédoniens : mais, sans y penser, ils ont attiré d'occident une nuée, qui peut-être » à présent ne couvrira d'abord que la Macédoine, mais qui dans la suite s'étendra sur » toute la Grèce, et lui causera de grands maux. C'est à tous les Grecs à prévoir la » tempête qui les menace... Après cela, qui ne s'attendait pas à une irruption de la part » des Romains; qui n'aurait horreur de l'imprudence des Ætoliens, qui ont conclu de » pareils traités? »

Polybe, liv. XI, c. 2. Harangue aux Ætoliens sur leur guerre avec Philippe.

« Quand les Romains auront mis fin à leur guerre d'Italie, il est hors de doute qu'ils » viendront avec toutes leurs forces se jeter sur la Grèce; en apparence pour vous apporter » des secours, Ætoliens, mais au fond pour en grossir le nombre de leurs conquêtes... » Vous prendrez alors les Dieux à témoin; mais ni Dieu ne voudra, ni homme ne pourra » vous secourir. »

A. P.

CHAPITRE XLVI.

Histoire de l'Egypte depuis la mort d'Alexandre le Grand jusqu'à la réduction de cette contrée en province romaine, 324-29 ans avant J.-C.

L'histoire des premiers temps de l'Egypte n'est guère plus obscure que celle des trois derniers siècles qui précèdent l'ère chrétienne. Ce n'est qu'avec peine qu'on est parvenu à composer l'ordre chronologique des rois qui ont régné sur les Egyptiens depuis le premier Ptolémée jusqu'à la mort de Cléopâtre. Les écrits des historiens [1] n'ont pas suffi pour préciser la date de leur avénement au trône et celle de leur mort : il a fallu interroger les monumens encore subsistans en Egypte, les inscriptions dont ils sont couverts, et les médailles qui nous sont parvenues en assez grand nombre sur les Lagides [2]. On sent qu'avec des secours de cette nature on peut atteindre à la certitude de faits principaux, mais non parvenir à présenter l'histoire d'un peuple dans son ensemble et dans ses détails. Cependant, malgré l'insuffisance des renseignemens que nous possédons, quelques vérités ressortiront de leur uniformité, en quelque sorte invariable : nous pourrons caractériser cette époque par des traits qui lui appartiennent, et lui donner la physionomie qui lui est propre.

La dynastie des *Lagides* se divise en quatre branches différentes : elle présente seize souverains qui fournissent vingt et un règnes successifs. Le principe de l'hérédité était établi en Egypte. Le trône ne sort pas de la famille de *Ptolémée-Lagus*. Pour l'affermir davantage dans ses descendans, il y eut quelquefois partage de l'autorité entre deux prin-

[1] Des fragmens de Tite-Live, de Polybe, de Diodore de Sicile, les *Syriaques* d'Appien, l'*Histoire* de Justin, de Josèphe, et les *Livres des Machabées*, sont les principales sources où nous avons puisé pour les annales de l'Égypte. Parmi les écrivains modernes, nous avons surtout consulté M. Champollion-Figeac, dont les travaux ont été couronnés par l'Académie des inscriptions et belles-lettres (*Annales des Lagides*, 2 vol. in-8°, 1819); les articles de M. Saint-Martin sur les Ptolémées, qui jettent un grand jour sur quelques parties de l'histoire de l'Égypte, et le *Manuel de l'Histoire ancienne*, par Héeren.

[2] *Recherches pour servir à l'histoire de l'Égypte, tirées des Inscriptions grecques et latines*, par M. Letronne, Membre de l'institut. — *Historia Ptolemæorum Ægypti regum, ad fidem numismatum accommodata.* Amsterdam, 1701, fol.

ces, ou bien un mariage confondait les droits du frère et de la sœur. Mais les empoisonnemens et les meurtres sont fréquens dans la maison royale. L'ambition, les débauches, une mollesse orientale dégradent ces princes. Ils n'ont d'audace que pour le crime. Le palais d'Alexandrie est tour à tour souillé de leurs attentats et arrosé de leur sang. Nourris au milieu des intrigues, sans cesse menacés par les conspirations, ils sont plus occupés de défendre leur vie que d'ajouter à la splendeur de leur couronne. Ils donnent cependant aux Egyptiens une littérature qui avait manqué à leurs premiers temps. Mais, transportée en Afrique par la conquête, elle reste comme étrangère aux mœurs et à la langue du peuple vaincu. Les efforts des princes, mal secondés par leurs sujets, font naître peu d'ouvrages dignes de la protection généreuse qu'ils accordent à la culture des lettres et des arts. Cette stérilité de productions du premier ordre, au milieu d'une moisson si abondante de travaux littéraires, historiques et philosophiques, nous semble prouver que les mœurs, que les institutions, que l'état de la société en Egypte s'opposaient au succès des lettres, et que la volonté de monarques absolus fut impuissante pour leur donner la vie et l'éclat qu'elles avaient trouvés sur le sol libre de la Grèce. Le muséum d'Alexandrie, le cortége nombreux de savans qu'il renfermait, servaient plutôt à la pompe de la cour des Ptolémées qu'ils n'excitaient l'émulation des Egyptiens, ou qu'ils ne répondaient à leurs besoins. Leurs mœurs, comme leurs croyances religieuses, résistèrent à l'influence de leurs maîtres, et l'école d'Alexandrie ne fut que la faible image de l'Académie.

§ I. — *Fondation du royaume d'Égypte par Ptolémée. Ses guerres jusqu'à la bataille d'Ypsus,* 324-301.

324-284. — *Ptolémée-Soter.* La mort d'Alexandre laissait vacant un vaste empire, et pour lui succéder un frère imbécile ou des fils au berceau ou encore à naître. Toute la force de la monarchie macédonienne était en dehors des princes de la famille royale; ils n'avaient pour soutien que le souvenir de Philippe et d'Alexandre, et que l'attachement et le respect que des soldats portent toujours aux descendans du héros sous lequel ils ont essuyé de rudes fatigues et acquis une grande gloire. Les généraux, chez lesquels l'ambition étouffait ces sentimens d'affection, ne songèrent qu'à profiter, pour leur compte, de cette espèce d'interrègne si favorable à leurs vues intéressées. Cependant le lendemain de la mort d'Alexandre, et aux pieds de son trône encore chargé de ses enseignes et de ses

armes, ils proclamèrent pour roi Arrhidée, fils naturel de Philippe, et lui imposèrent la loi de partager la couronne avec Hercule, né d'Alexandre et de Barsine, et avec le fils de Roxane, autre femme d'Alexandre, qui était enceinte. Mais sous le prétexte de veiller à leur conservation, ils se partagèrent les diverses provinces de l'empire, avec le titre de gouverneurs. Ptolémée, fils de Lagus, obtint le gouvernement de l'*Egypte*, de la *Libye* et de la partie de l'*Arabie* voisine de l'Egypte. Ce gouvernement forme le royaume d'Egypte, qui s'accroît un an après de l'île de *Chypre*, de la *Cyrénaïque* et de quelques autres possessions plus éloignées, que la guerre lui donne et lui enlève tour à tour.

Ptolémée, maître ainsi d'un vaste royaume, s'applique à mériter l'affection des habitans par la douceur et la justice de son administration. Soutenu par l'alliance d'Antipater, de Cratère et d'Antigone, et par les forces de ses nouveaux sujets, il repousse l'attaque de Perdiccas qui, pour lui ravir les restes d'Alexandre, fait une vaine tentative contre l'Egypte, perd deux mille hommes dans une entreprise mal dirigée, et est égorgé dans sa tente par ses officiers révoltés, 322. L'année suivante, Nicanor, un des généraux de Ptolémée, conquiert sur Laomédon de Mitylène la Célé-Syrie et la Phénicie, et met une garnison égyptienne dans Jérusalem, 321. Dans les huit premières années qui suivent la mort d'Alexandre, plusieurs membres de sa famille, Olympias sa mère, ses lieutenans Leonnat, Python, Perdiccas, Antipater, Eumène, Polisperchon périssent la plupart victimes de la guerre qui embrase les trois parties du monde. Antigone leur survit et devient le plus puissant et le plus redouté des généraux macédoniens. Possesseur de la plus grande partie de l'Asie, il repousse avec hauteur les prétentions de ses collègues, chasse Séleucus de la Babylonie et le force à se réfugier en Egypte. Cette contrée est l'asile de tous ceux qui ont à se consoler de leurs revers ou à se garantir des pour-

suites de leurs ennemis. Ptolémée, séparé par la mer et par des déserts du théâtre des combats, est averti par le meurtre de Python et la fuite de Séleucus du danger qui le menace dans son gouvernement éloigné. Pour le prévenir il entre, 314, dans une nouvelle ligue formée contre Antigone par Séleucus, Cassandre et Lysimaque. Cette guerre générale donne aux habitans de la Cyrénaïque et de Chypre l'espoir de se soustraire au joug des Egyptiens. Ptolémée soumet les premiers par ses lieutenans, marche en personne contre les Cypriotes qu'il replace sous sa domination, parcourt les côtes de la Syrie, s'empare de Posidium et de Potamos, et s'avance en vainqueur dans la Cilicie. En 312 il triomphe, près de Gaza, de Démétrius, qui menaçait l'Egypte. Cette victoire lui livre Gaza, Sidon, Tyr et d'autres places qu'il perd bientôt par la défaite de son lieutenant Cilles à Myounta. Séleucus rentre à Babylone, et la paix suspend les hostilités, sans mettre fin à la rivalité des généraux macédoniens, 311.

La même année, la guerre recommence entre Ptolémée et Antigone, parce que ce dernier retient dans sa dépendance les villes auxquelles il a promis de rendre la liberté. Léonis, lieutenant de Ptolémée, est vaincu en Cilicie par Démétrius, fils d'Antigone ; Ptolémée combat avec plus de succès et, à la tête d'une flotte redoutable, il côtoie la Lycie, 309-308, parcourt l'Archipel et arrive en Grèce, dont il détache plusieurs villes du parti de son ennemi. Il recherche en même temps la main de Cléopâtre, sœur d'Alexandre, pour mieux assurer le succès de ses prétentions ambitieuses. Mais cette princesse périt par l'ordre d'Antigone, qui, à l'exemple de Cassandre, répand le sang de la famille royale pour prévenir une alliance qu'il redoute. L'expédition de Ptolémée dans l'Archipel et dans la Grèce attire en Occident une partie des forces d'Antigone. Démétrius Poliorcète s'empare d'Athènes et en donne le gouvernement à Démétrius de Phalère, 307. Il essaie

ensuite d'enlever Chypre à Ptolémée, bat son lieutenant Ménélas et remporte sur lui-même une grande bataille qui le rend maître de l'île entière. Antigone, à la nouvelle de ces succès, donne à son fils et prend pour lui-même le titre de roi. Ptolémée, Séleucus, Lysimaque et Cassandre suivent cet exemple; mais ils n'osent prendre les insignes de la royauté, par un reste de respect pour un dernier héritier d'Alexandre, qui survit à tant de meurtres et à tant de guerres. Antigone, encouragé par la conquête de l'île de Chypre et par les pertes de Ptolémée, dirige une expédition formidable contre ce prince. Il veut en vain pénétrer dans l'Egypte par les embouchures du Nil que Ptolémée a pris soin de fortifier. La résistance invincible qu'il éprouve et le manque de vivres l'obligent à retourner en Syrie. Démétrius assiége Rhodes, qui se défend pendant une année contre une flotte de deux cents voiles et une armée de terre de quarante mille hommes. Les Rhodiens, reconnaissans des secours que leur a envoyés Ptolémée, lui donnent le surnom de *Soter* ou *Sauveur*, par lequel il est généralement désigné par les historiens, 304. A partir de cette année (7 novembre), Ptolémée, sans crainte au dehors, et maître paisible de l'Egypte, que sa prudence a fait jouir des avantages de la paix au milieu des maux d'une guerre générale et acharnée, se proclame roi, prend les insignes du pouvoir suprême et se fait consacrer à Memphis par les cérémonies usitées de la religion.

Cependant la querelle suscitée pour le partage de l'empire macédonien n'est pas encore éteinte, et l'ambition d'Antigone et les craintes de Lysimaque et de Cassandre vont forcer Ptolémée d'y prendre une part active. Séleucus se joint aux rois de Thrace, de Macédoine et d'Egypte. Des forces considérables se réunissent en Phrygie et en viennent aux mains près de la ville d'Ipsus, l'an 301 av. J.-C. Antigone y perd la vie de la main de Séleucus, et son armée éprouve une déroute

complète. Démétrius, son fils, n'échappe à cette défaite qu'avec de faibles débris, et ne doit le rôle important qu'il continue à jouer dans ce drame politique, qu'à ses alliances avec Séleucus et Ptolémée, qui relèvent un moment sa fortune.

Ptolémée, déjà affermi sur le trône d'Egypte, ne cherche pas à s'agrandir aux dépens des états d'Antigone; il se contente de faire rentrer sous son obéissance Cyrène qui s'y était soustraite, et Chypre qui lui avait été enlevée par Démétrius. Les forces que ce dernier parvint à réunir et la prétention qu'il manifesta de régner sur tous les états possédés par son père, donnèrent lieu à une quatrième ligue à laquelle accédèrent les anciens ennemis de sa famille, et dont le résultat fut la conquête du royaume de Macédoine sur Démétrius, et la captivité de ce prince, 293. Ptolémée, dont les soins pacifiques sont un instant suspendus par une expédition qu'il fait en Grèce, embellit Alexandrie de monumens et de temples, et commence la tour de Pharos, qui n'est terminée, par les soins de Sostrate de Gnide, que sous le règne de son successeur. Averti par un songe, il demande au roi de Synope les images du dieu *Sérapis*, qui entre de lui-même dans Alexandrie, 286. Il fonde une bibliothèque constamment agrandie par les soins de ses successeurs, et qui devient le plus vaste dépôt des connaissances de l'antiquité. Il protége les sciences et les lettres, attire à sa cour les hommes qui les cultivent, et les y fixe par les récompenses qu'il leur accorde. Il s'occupe à consolider dans sa famille le sceptre qu'il porte depuis trente-huit ans; dans la crainte des rivalités si communes entre frères d'un lit différent, il désigne lui-même pour son héritier Ptolémée, surnommé *Philadelphe*, qu'il avait eu de Bérénice. Un autre fils plus âgé, Ptolémée, surnommé *Céraunus*, à cause de l'impétuosité de son courage, et né d'Eurydice, l'une des deux femmes du roi, semblait avoir, à cause de son âge, plus de droits à la couronne.

Mais Ptolémée, sacrifiant à son affection l'intérêt de sa dynastie et la stabilité du trône, proclame pour roi le fils de Bérénice, et abdique en sa faveur, 285 ans av. J.-C., afin de consolider par sa présence le choix qu'il impose à ses sujets au mépris des lois établies dans tout l'Orient et des conseils de ses amis. Ptolémée-Soter survit pendant deux ans à son abdication; il assiste en quelque sorte à son apothéose, et voit les honneurs divins que la reconnaissance des Egyptiens doit décerner à sa mémoire comme à celle d'Alexandre. Il meurt dans un âge fort avancé, l'an 283 av. J.-C.

§ II. — *Histoire d'Egypte depuis le règne de Ptolémée-Soter jusqu'à celui de Ptolémée-Epiphanes*, 282-181 avant J.-C.

Ptolémée II Philadelphe, 287-245. — Ce prince est surnommé ironiquement *Philadelphe* par les Egyptiens, témoins de ses persécutions sanglantes envers les princes de sa famille. Son avénement au trône détermine l'éloignement de Céraunus, qui occupe quelques années le royaume de Macédoine, et qui périt en repoussant une invasion de Gaulois. Argène, le plus jeune de ses frères, est mis à mort par son ordre, accusé de conspiration. Méléagre subit le même châtiment, pour avoir favorisé l'insurrection des habitans de l'île de Chypre. Sa femme Arsinoé est chassée de son lit, exilée à Coptos et remplacée par une autre Arsinoé, veuve de Lysimaque et sœur du roi, 278. Trois ans après, Ptolémée fait recueillir et traduire en grec les livres hébreux; c'est la version des *Septante* que quelques critiques ont aussi attribuée, d'après divers passages d'auteurs de l'antiquité, à Ptolémée-Soter ou à Démétrius de Phalère [1]. Il favorise les progrès de l'astronomie, l'étude des sciences et des

[1] *Voy.* ce qui a été écrit par M. Champollion-Figeac, dans le 2e vol. des *Annales des Lagides*, pag. 20 et suiv.

arts, augmente les richesses de la bibliothèque fondée par son père, et s'efforce de donner aux Egyptiens l'amour des lettres qui forment la plus belle gloire de la Grèce. Il porte cependant ses regards au dehors et conclut un traité d'alliance avec les Romains vainqueurs de Pyrrhus, défend la liberté de la Grèce contre Antigone Gonatas, contient par la terreur de ses armes Cyrène, que Magas son frère veut pousser à la révolte, et prévient l'attaque d'Antiochus-Théos, roi de Syrie, en envoyant des troupes dans ses propres provinces. Ptolémée-Philadelphe meurt après un règne de trente-huit ans, et laisse la couronne à son fils Ptolémée-Evergète, 247.

Ptolémée III Evergète (le Bienfaisant), 247-222.— Ptolémée-Evergète était le fils aîné de Ptolémée-Philadelphe, né de son mariage avec Arsinoé, fille de Lysimaque, et adopté par la seconde Arsinoé, après la disgrâce de la première. La mort tragique de sa sœur Bérénice, victime de la jalousie de Laodice, veuve d'Antiochus-Théos, appelait sa vengeance. Ptolémée-Evergète envahit la Syrie, fait des conquêtes sur les provinces voisines de l'Euphrate, franchit le fleuve, s'empare de la Babylonie, de la Susiane et de la Perse, pousse sa marche victorieuse jusque dans la Bactriane, et rend à l'Egypte les images des dieux que lui avait enlevées Cambyse, 241. Il seconde ensuite les premiers efforts d'Aratus, qui vient de rendre la liberté à Sicyone, et se déclare le protecteur de la ligue Achéenne. Les quinze dernières années de ce prince sont presque stériles d'événemens, dont le souvenir nous ait été conservé par les historiens. Il donne asile à Cléomène qui, battu par les Macédoniens à Sellasia, abandonne Sparte sa patrie, et se réfugie à la cour d'Egypte. Ptolémée-Evergète meurt en 222, après un règne de vingt-cinq ans.

Ptolémée-Philopator, 222-205. Le surnom de *Philopator* ne met pas Ptolémée à l'abri des soupçons les plus odieux. On l'accuse d'avoir abrégé les jours de son

père par le poison. Sa cruauté envers les autres membres de sa famille nous le montre capable des crimes les plus hardis. Sa mère Bérénice, Magas, son frère, furent mis à mort par ses ordres. Cléomène, que son infortune aurait fait respecter de tout autre prince, s'attira la disgrâce de Philopator. Cherchant son salut dans son désespoir, il voulut exciter une sédition dans Alexandrie. Les habitans l'abandonnèrent, sourds aux accens qui déjà ne faisaient plus d'impression sur les Grecs eux-mêmes Cléomène prévint par une mort volontaire la vengeance de Ptolémée, qui n'épargna ni son cadavre, ni sa femme et ses enfans, qu'il fit impitoyablement égorger.

Les excès et la faiblesse de Ptolémée Philopator, qui abandonnait toute l'autorité à de vils ministres, Agatoclès et Sosibe, déterminent Antiochus le Grand à prendre les armes pour délivrer une partie de ses états du joug des Égyptiens : de grands succès signalent ses premiers efforts; il s'empare de Séleucie (sur la mer), défendue par une garnison égyptienne; il force les défilés du Liban et de l'Anti-Liban, et entre en vainqueur dans Tyr et Ptolémaïs. Après une trève de quelques mois, il donne suite à son expédition, bat Nicolaos, lieutenant de Ptolémée, et soumet les villes voisines de l'Arabie. Mais Ptolémée, craignant pour son trône, avait fortifié Péluse et réuni soixante-dix mille hommes d'infanterie, cinq mille cavaliers et soixante-treize éléphans. Les deux princes en viennent aux mains près de Raphia, avec des forces à peu près égales, 216; Antiochus y est vaincu, et rentre à Antioche, laissant à Ptolémée la possession de la Syrie et de la Phénicie. Cette victoire, qui termine la guerre, rend inutiles à ce prince les secours qui lui sont offerts par le sénat de Rome. En augmentant sa sécurité, elle le plonge dans ses coupables débauches. Il met à mort Arsinoé, sa femme et sa sœur, pour épouser la sœur d'Agathoclès, et meurt après dix-sept ans de règne, chargé du mépris et de la haine de ses sujets, 205.

Ptolémée V Epiphane, 205-181. — Ptolémée-Épiphane n'avait que cinq ans et demi à la mort de son père. Les ministres de ce dernier prince en gardèrent quelque temps le secret, afin de s'emparer des richesses du palais et de s'assurer la principale autorité dans le royaume. Agathoclès, s'étant déclaré tuteur du jeune roi, se livra à tous les excès qui avaient déshonoré le dernier règne. Il essaya de gagner l'appui des soldats pour comprimer le mécontentement du peuple; mais Tlépolème, qui avait l'armée sous ses ordres, fut jaloux de la puissance de l'indigne Agathoclès. Un soulèvement général des habitans d'Alexandrie renverse l'autorité despotique qu'il cherche à établir. Agathoclès, sa sœur et leurs complices sont mis à mort par le peuple. Tlépolème lui succède dans l'administration générale; mais son incapacité ne fait qu'accroître les malheurs de l'Egypte; il est remplacé par Aristomène, Acarnanien de naissance, qui conserve la régence jusqu'à la majorité de Ptolémée-Epiphane, 196. Antiochus, enhardi par l'enfance de ce prince et par la faiblesse de l'autorité qui régit l'Egypte, renouvelle la guerre et reprend les villes de Syrie et de Phénicie qui lui avaient été enlevées. Tlépolème lui oppose en vain l'Etolien Scopas, qui se fait battre sur les bords du Jourdain et capitule dans Sidon. L'Egypte n'est sauvée que par l'ambition d'Antiochus qui, occupé d'autres projets, traite avec les tuteurs du jeune roi, et lui promet en mariage sa fille Cléopâtre, à laquelle il assigne pour dot les provinces qui avaient été le sujet de la guerre, 198.

L'Egypte, menacée au dehors, était agitée au dedans par la rébellion. Lycopolis arborait l'étendard de la révolte; les chefs des mécontens soutiennent le siége pendant six mois et sont condamnés à un supplice cruel, au mépris de la parole du roi qui leur avait promis la vie sauve. Les projets ambitieux de Scopas, de Dicœarque, appuyés par les Ætoliens, engagent Aristomène à faire couronner Ptolémée. La milice étrangère est licenciée, et leurs

chefs sont condamnés à périr, 196. Quelques années après, Ptolémée épouse la fille d'Antiochus, et offre cependant au sénat de Rome ses secours contre ce prince, 191-190. La fin du règne de Ptolémée n'est marquée que par des troubles qui éclatent dans plusieurs parties de l'Égypte. Il est obligé de se rendre à Saïs, à Naucratie, où s'étaient manifestés d'affreux désordres. Ptolémée, à l'aide de Grecs mercenaires, réduit les rebelles et meurt empoisonné par ses courtisans que menaçaient à la fois son avarice et sa cruauté, 181.

§ III. — *Histoire d'Egypte, depuis le règne de Ptolémée-Epiphane jusqu'à la mort de Cléopâtre et la réduction de cette contrée en province romaine,* 181-30 av. J.-C.

Ptolémée VI Philométor, 181-146. — Le commencement du règne de ce prince fut une régence moins agitée que celle du règne précédent. Philométor, âgé seulement de cinq ans, eut pour régente sa mère Cléopâtre, qui, par sa sagesse et sa fermeté, sut maintenir la tranquillité dans l'intérieur de l'Egypte et défendre l'intégrité du royaume contre les efforts ambitieux du roi de Syrie, Séleucus. Son successeur, Antiochus-Epiphane, attaqué dans la Syrie par Eulœus et Lenœus, qui avaient pris la tutelle de Philométor après la mort de Cléopâtre, remporta une victoire entre le mont Casius et Péluse, s'empara de Memphis et d'un grand nombre de places de l'Egypte, et fit le jeune roi prisonnier, 170. Pendant sa captivité, qui dura quatre ans, son frère Evergète II administra le royaume; les deux princes régnèrent ensuite ensemble pendant deux ans. Antiochus n'avait rendu la liberté à Philométor que dans l'espoir que les querelles des deux rois lui faciliteraient la conquête de l'Egypte. Trompé dans son attente, il reprit les armes, et il marchait sur Alexandrie, lorsque Popilius, ambassadeur de Rome, lui signifia avec une

hauteur si célèbre, l'ordre de respecter l'allié du peuple romain, 164. Le même Popilius termina les différends survenus entre Philométor et Évergète, assigna au premier l'Egypte, au second la Libye et la Cyrénaïque. Evergète, mécontent de son lot, se rendit à Rome pour réclamer auprès du sénat. On y ajouta la Cyrénaïque, dont Philométor défendit avec succès la possession par les armes. Ce prince permet au Juif Onias de consacrer le temple de Bubaste au culte des Juifs, et fait aussi plusieurs dédicaces de temples égyptiens à des divinités grecques.

Ni les liens de famille, ni les traités, ni la volonté de Rome, ne pouvaient éteindre l'éternelle rivalité des rois d'Egypte et de Syrie. Philométor, tout en promettant sa fille Cléopâtre à Démétrius, formait une alliance secrète avec Alexandre, ennemi de ce prince. Mais l'infidélité d'Alexandre rendit Ptolémée à ses premières promesses, et lui fit tourner les armes contre un perfide allié. Blessé dans une bataille gagnée sur l'Oronte, il mourut peu de jours après des suites de sa blessure, après un règne de trente-cinq ans, 146.

Ptolémée Eupator et *Ptolémée VII Evergète II*, 146-117. — Un contrat grec, publié pour la première fois depuis quelques années [1], nous a fait connaître le nom de *Ptolémée Eupator,* comme le successeur immédiat de Ptolémée Philométor, son père. Ce prince était jusqu'ici inconnu dans l'histoire. Au reste, aucun événement qui puisse lui être attribué ne signale son règne éphémère. Ptolémée Evergète II ne laissa figurer son nom dans les actes publics que dans le dessein de mieux tromper sa mère, et d'usurper plus sûrement la couronne d'Egypte. A la mort de Philométor, Evergète abandonne la Cyrénaïque, où il régnait comme dans un exil. Près d'attaquer l'Egypte par les armes, il s'en-

[1] Cette publication a été faite par M. Bockh en 1821. Voir l'article de Ptolémée-Eupator, dans la *Biographie universelle,* fait par M. Saint-Martin, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

gage à épouser Cléopâtre, veuve du dernier roi, et à se déclarer le tuteur de son fils. Mais aussi cruel que perfide, en devenant l'époux de Cléopâtre, il fait égorger dans ses bras le jeune Eupator. Dans la suite de son règne, sa conduite répondit à ce crime atroce. Il fit périr un grand nombre de Cyrénéens qui l'avaient accompagné en Egypte, parce qu'ils s'étaient permis de le railler sur ses passions extravagantes. Aussi les Egyptiens substituèrent-ils le surnom de *Kakergète* (malfaisant) à celui d'*Evergète* (bienfaisant), qu'il s'était donné. Flétri par eux du surnom de *Physcon* (ventricosus), il se rendit tellement odieux à ses sujets, qu'il fut forcé d'abandonner Alexandrie pour aller mendier des secours étrangers qui devaient le replacer sur le trône, 131. Mais soutenu par les talens d'Hégélochus, et favorisé par des troubles qu'il suscita au roi de Syrie, il rentra en Egypte, qui lui obéit jusqu'à sa mort, 117. A tous les vices qui le dégradaient, Evergète alliait le goût des sciences et des lettres, qui l'a fait aussi surnommer *Philologue*. Il avait eu pour précepteur le célèbre Aristarque.

Ptolémée VIII Soter II, Alexandre et Cléopâtre, 117-81.— Le trône d'Égypte, pendant les trente-six années qui suivent est tour à tour occupé par les deux fils d'Évergète II, que Cléopâtre, sa veuve, élève et précipite au gré de son ambition. Soter II, appelé au trône par les vœux des Egyptiens, et par le droit de primogéniture, subit cependant la nécessité de répudier son épouse Cléopâtre, pour s'unir à Sélène, sa seconde sœur. Cléopâtre, restée souveraine de Chypre, offrit ses secours et sa main à Antiochus Cyzicenus, l'un des prétendans au royaume de Syrie; mais peu de temps après elle périt victime de la haine de sa sœur Tryphène, épouse d'Antiochus Grypus, rival de Cyzicenus. Ptolémée Soter, déjà odieux à sa mère, eut le malheur de se montrer favorable à ce dernier prince, tandis qu'elle soutenait Antiochus Grypus. Elle prêta à son fils le dessein de la

perdre et, à l'aide de ce crime supposé, elle fit soulever contre lui le peuple d'Alexandrie, le chassa de l'Egypte et le sépara de sa femme Sélène et des deux fils qu'elle lui avait donnés, 107.

Alexandre Ier et *Cléopâtre*, 107-88.—Cléopâtre, implacable dans sa haine, poursuit Ptolémée Soter en Chypre et en Syrie, où il s'était rendu pour secourir Antiochus Cyzicenus. Ce prince dépouillé, qui se trouve encore à la tête d'une armée de trente mille hommes, prend une faible part à la guerre civile qui désole la Syrie, combat pour son propre compte, fait des conquêtes en Judée et en Phénicie, et rentre en Chypre, après avoir en vain menacé l'Egypte. Cléopâtre et Alexandre, délivrés de la guerre étrangère, furent aussitôt divisés par l'ambition. Le prince prévint sa mère dans l'exécution du projet qu'elle formait de lui donner la mort. Ce parricide, suivi de la violation du tombeau d'Alexandre le Grand, excita contre lui une indignation générale. Contraint de fuir pour échapper à la fureur populaire, il céda le trône à Ptolémée Soter II, qui le ressaisit dix-huit ans et demi après l'avoir perdu, 88.

Ptolémée Soter II, pour la deuxième fois, 88-81. Alexandre, dans la prévoyance de sa catastrophe, avait envoyé d'avance dans l'île de Cos sa famille et ses trésors. Il fit une tentative sur l'Egypte, et fut repoussé sur terre et sur mer. Il trouva même la mort dans un dernier combat; sa famille eut le même sort, à l'exception d'un fils qu'il avait laissé à Cos. Thèbes, ayant refusé de reconnaître l'autorité de Soter, est attaquée par ses armes, et subjuguée, 86. Ce prince reçoit à sa cour Lucullus, chargé par Sylla de soumettre Cyrène révoltée, dont les Romains étaient en possession depuis l'an 93 av. J.-C., en vertu du testament d'Appion, fils naturel d'Evergète II. Soter II, surnommé aussi *Lathyrus*, meurt, ne laissant qu'une fille pour héritière de son trône, 81.

Bérénice, Alexandre II, 81.—Plusieurs médailles,

conservées jusqu'à nos jours, font connaître le règne de Bérénice qui gouverna seule pendant six mois. Un fils d'Alexandre, d'abord prisonnier de Mithridate dans l'île de Cos, protégé ensuite par Sylla dans les mains duquel la guerre le fit tomber, éleva des prétentions au trône d'Egypte lorsqu'il eut appris la mort de Soter II. Pour prévenir les embarras et les dangers d'une guerre civile, un mariage confondit les droits de ce prince, nommé Alexandre, et de Bérénice. Mais Alexandre, impatient de régner seul, égorgea Bérénice dix-neuf jours après une union qui n'avait été pour lui que le chemin du trône, 80. Il espérait conserver le pouvoir, usurpé, par l'alliance de Rome et le crédit de Sylla. Cependant, du vivant même du dictateur, les habitans d'Alexandrie, que la terreur de son nom avait préparés à l'obéissance, ne craignirent pas de se soustraire au joug d'un prince détesté. Le soin qu'il mit à célébrer avec une pompe solennelle les cérémonies du culte égyptien, ne put ni affaiblir l'indignation de ses sujets, ni le sauver de leurs fureurs. L'armée révoltée le massacra dans le gymnase, après un règne de quelques jours. Le peuple romain, ou plutôt les ambitieux qui le dirigeaient, se portèrent pour héritiers de la fortune et des états d'un prince auquel le sénat avait donné le titre d'ami et d'allié. On fit valoir un prétendu testament qu'Alexandre aurait fait en faveur de Rome, par haine de ses sujets. Mais l'existence de ce testament, souvent mentionnée dans les discussions du sénat et du Forum, est restée un fait problématique dans l'histoire. L'Egypte, comme tous les autres royaumes d'Alexandre, devait se perdre dans la domination romaine, et les Romains, pour l'asservir, n'avaient pas besoin d'un titre contesté pour en entreprendre la conquête [1].

[1] L'historien des Lagides, M. Champollion-Figeac, donne huit ans de règne à Alexandre, qu'il fait mourir à Tyr, après avoir été chassé de son royaume par les soldats. Les autorités dont il appuie son opinion, quoique discutées avec beaucoup de sagacité, ne nous ont pas semblé de-

Ptolémée XI Aulétès, 80-52—La famille légitime des Lagides en Egypte étant éteinte à la mort d'Alexandre II, les Egyptiens mirent sur le trône un fils naturel de Ptolémée Soter II, Ptolomée, qui, de tous ses surnoms, a conservé plus généralement celui d'*Aulétès*, joueur de flûte. Son frère, plus jeune que lui, reçut en même temps l'île de Chypre, qui était comme l'apanage des frères ou des fils du roi d'Egypte. Aulétès, pendant tout son règne, eut à lutter contre la haine de ses sujets, aux yeux desquels il se rendit méprisable par ses vices et sa passion désordonnée pour la flûte, contre la défaveur constante dont il fut l'objet à Rome, et contre les prétentions des Lagides de Syrie qui réclamaient une couronne de leur famille. En 74, les deux fils de Sélène, Antiochus et Séleucus, firent cependant auprès du sénat des réclamations que l'or d'Aulétès et les embarras de la république empêchèrent d'accueillir favorablement. Ce prince, qui n'était pas reconnu roi par le peuple romain, fut menacé, l'an 65, de voir Crassus, alors censeur avec Catulus, obtenir du sénat, la commission de rendre l'Egypte tributaire ; l'année suivante, Rullus, en proposant la loi agraire, enveloppait ce royaume dans le nombre de ceux qui devaient être réunis aux possessions de la république. Les événemens de l'Asie, auxquels il ne s'intéressa que par des vœux, et quelques négociations secrètes, lui donnèrent pour protecteur Pompée dont il pouvait avoir tout à craindre. Ce général romain, fatigué de poursuivre Mithridate à travers des contrées impraticables, s'était dirigé vers la Syrie, et s'était même approché des frontières de l'Egypte. Il se montra sensible aux prières et aux riches présens d'Aulétès, et il fut son protecteur à Rome contre le parti qui voulait le dépouiller de la couronne. Il le fit même

---

truire le témoignage positif de Porphire et d'Appien. Nous avons mieux aimé suivre leur chronologie, qui a été adoptée par M. Saint-Martin à l'article *Ptolémée*, dans la *Biographie universelle*. Les deux princes, appelés ici *Alexandre*, portent aussi le nom de *Ptolémée IX* et *Ptolémée X*.

reconnaître pour roi, l'an 59 avant Jésus-Christ. Mais peu de temps après, son frère, qui régnait en Chypre, fut privé de son trône par un décret du peuple. Le roi de Chypre rendit facile l'expédition de Caton, en lui abandonnant, par une mort volontaire, ses trésors et son royaume. Cet événement fut cause de la chute d'Aulétès qui, ne partageant pas l'indignation de ses sujets pour une spoliation injuste, fut chassé de l'Egypte et contraint d'aller mendier le secours des mêmes Romains qui lui avaient été si long-temps contraires. L'Egypte, pendant la fuite d'Aulétès, fut successivement gouvernée par ses deux filles, Cléopâtre-Tryphène et Bérénice, par Séleucus qui épousa la dernière de ces princesses, et par Archélaüs, son second époux, grand-prêtre de Bellone à Comane. Enfin Aulétès, après trois ans d'exil marqués par de nouveaux crimes, obtint, sous le consulat de Pompée, 55, les secours de *Gabinius*, gouverneur de Syrie, qui, au mépris d'un sénatus-consulte, entreprit une expédition en Egypte, vainquit Archélaüs, et rétablit sur le trône le prince protégé par Pompée. Aulétès, soutenu par des soldats gaulois que Gabinius lui avait laissés pour sa garde, régna encore trois ans. Il exerça une vengeance sanguinaire sur Bérénice sa fille, et sur les habitans les plus riches de l'Egypte, dont les dépouilles l'aidèrent à s'acquitter envers Gabinius. Il mourut en 52.

Cléopâtre, Ptolémée XII et *Ptolémée XIII*, ses frères, 52-30. — Pendant ces vingt-deux ans, l'histoire d'Egypte se confond entièrement avec l'histoire de Rome. Une princesse ambitieuse, associée pour quelque temps à deux rois enfans, exerce la plus funeste influence sur les événemens qui remplissent le monde dans les dernières années de la république romaine, et succombe elle-même dans la catastrophe qui entraîne la fortune d'un parti si redoutable et qui change à jamais les destinées de tant de nations du globe.

La volonté de Ptolémée Aulétès avait assigné le trône

d'Egypte à Cléopâtre, sa fille, et à Ptolémée, l'aîné de ses fils, et leur avait prescrit de s'unir par un mariage. Cléopâtre, plus âgée de quatre ans que son frère, qui n'en avait que treize, s'arrogea la plus grande autorité et s'aliéna, par cette usurpation, les tuteurs du jeune prince. Une révolte, préparée par leurs intrigues dans Alexandrie, la fit sortir du royaume : elle se réfugia en Syrie. Dans le même temps, de plus grands intérêts se décidaient à Pharsale, et Pompée, vaincu par César, demandait un asile à Ptolémée, auquel son crédit avait vraisemblablement valu le trône qu'il occupait. Cet illustre fugitif, au lieu des secours qu'il avait droit d'attendre, trouva la mort en Egypte. César, attaché à sa poursuite, fut indigné d'un assassinat qui lui ravissait l'honneur d'une seconde victoire, ou la gloire plus belle encore de pardonner à un ennemi abattu. Vainqueur de Rome et de tant de peuples, il prétendit régler en maître les différends qui étaient survenus entre Cléopâtre et Ptolémée. Séduit par les charmes de cette princesse, il révolta par une insolente partialité, et le fils d'Aulétès, et les nombreux partisans de ce prince. Avec trois mille hommes il osa affronter toute la population d'Alexandrie et l'armée d'Achillas qui comptait vingt-deux mille soldats. Ptolémée périt dans les eaux du Nil; plusieurs monumens, la bibliothèque immense d'Alexandrie, devinrent, pendant la guerre, la proie des flammes. Mais César, fortifié par quelques légions accourues à son secours, réduisit les ennemis de Cléopâtre, 48, et proclama pour roi et pour son époux son second frère Ptolémée XIII. Il ne gouverna l'Egypte que quatre ans, après lesquels il mourut de maladie ou par le poison, 44. Cléopâtre fut alors la seule souveraine de l'Égypte. Accusée, quelques années après, par Antoine d'avoir fourni des secours aux meurtriers de César, elle parvint à gagner son juge. Antoine, captivé par cette princesse, sacrifia à un amour insensé sa gloire, l'intérêt de son ambition, et l'empire même du monde.

Vaincu à Actium sans avoir combattu, il se retira en Egypte, où il espérait prolonger une inutile défense. Cléopâtre, qui n'avait cessé de le trahir depuis qu'il était tombé dans l'infortune, sut imiter l'exemple du triumvir et se donna la mort pour échapper à la honte d'orner le triomphe d'Octave. Avec cette princesse finit la dynastie des lagides, 30 ans avant J.-C. L'Egypte, qu'ils avaient gouvernée près de trois siècles, 294 ans, fut alors réduite en province romaine [1].

C.

CHAPITRE XLVII.

Histoire de Syrie depuis le commencement du règne de Séleucus à Babylone jusqu'à la conquête de ce royaume par les Romains. Espace de 247 ans, 311-64 avant. J.-C.

L'histoire des rois Séleucides est plus connue et moins obscure que celle des Ptolémées, quoique les sources en soient à peu près les mêmes [2]. Il serait difficile de rechercher les élémens qui composent l'histoire de l'Egypte dans les trois derniers siècles avant J.-C., sans retrouver en même temps ceux qui appartiennent aux annales de la Syrie. On a cependant moins de certitude sur la chronologie des Lagides que sur celle des descendans de Séleucus. Cette différence résulte de la situation géographique et politique des deux royaumes. L'Egypte, située en Afrique, avait moins de contact avec les peuples civilisés de l'Occident : un seul de ses princes, occupé de conquêtes, franchit les limites de son royaume pour les étendre jusque sur des états voisins. Tous les autres régnèrent sans éclat, enfermés dans Alexandrie ou dans leurs palais; ils n'en sortirent que par la violence des usurpateurs, ou la révolte de leurs peuples. Les rois de Syrie, au contraire, campés au milieu de l'Asie, portèrent leurs vues ambitieuses à l'orient et au couchant de leur royaume; ils s'inté-

[1] Almageste, traduction de M. Halma, liv. III, chap. 6.

[2] Voir la note du chapitre précédent, où nous indiquons les auteurs originaux de l'histoire d'Egypte. Vaillant a fait sur les rois de Syrie le même travail que sur les Lagides. (*Seleucidarum imperium, sive Historia regum Syriæ ad fidem numismatum accommodata. Hagæ-Comitum*, 1732, in-fol.) Nous regrettons que les inexactitudes de cet ouvrage, d'ailleurs fort utile, n'aient pas été corrigées par les savans qui, de nos jours, ont abordé plusieurs problèmes historiques de l'antiquité.

ressèrent de bonne heure aux affaires de la Grèce, et s'attirèrent à la fois les armes du peuple romain et l'attention de ses historiens. Leurs relations fréquentes avec les Juifs jettent aussi quelque jour sur cette partie de l'histoire. Cependant nous devons faire observer qu'aucun grand écrivain de l'antiquité n'a présenté dans leur ensemble tous les faits historiques de la Syrie[1]. Ce n'est que par des rapprochemens de passages isolés que l'on arrive à une connaissance générale de l'empire des Séleucides. Des lacunes inévitables doivent se trouver dans une histoire ainsi rassemblée ; il est impossible que des lambeaux épars forment un tableau complet des événemens politiques, des mœurs et du caractère d'un grand peuple pendant trois siècles.

§ I. — *Fondation du royaume de Syrie par Séleucus. Règne de ce prince,* 311-279.

Séleucus Ier, surnommé Nicator ou vainqueur, 311-279. — Séleucus, l'un des plus illustres capitaines d'Alexandre, n'avait pas obtenu à sa mort de gouvernement de provinces. Cependant, nommé commandant de la cavalerie royale, il eut une part assez grande aux premiers événemens qui annoncèrent les projets ambitieux des généraux. Lorsque Antipater succéda à Perdiccas dans la régence du royaume et la tutelle des jeunes princes, Séleucus eut en partage le gouvernement de Babylone, 315. Il le perdit bientôt par l'ambition violente d'Antigone, et ce ne fut qu'avec peine qu'il échappa aux poursuites de ce redoutable ennemi. L'Égypte, soumise aux lois de Ptolémée-Lagus, lui servit d'asile, et depuis ce moment Ptolémée et Séleucus, déjà unis par une alliance commune, se prêtèrent un constant appui contre la puissance de leurs rivaux. La défaite de Démétrius à Gaza ouvrit à Séleucus l'entrée de la Babylonie, 311. C'est de cette année que date l'*ère des Séleucides* et le commencement de la dynastie macédonienne dans la Syrie.

Séleucus, vainqueur bientôt après de Nicanor, qu'il tua de sa main, réunit à son gouvernement la Médie

---

[1] Le livre qu'Appien a consacré aux Syriens est incomplet et ne fait bien connaître que leurs guerres contre les Romains.

et la Susianne, qu'il enleva à Antigone, et fit d'autres acquisitions dans la haute Asie. L'an 307 il prit le titre de *roi.* Sa domination embrassait tous les pays situés entre l'Euphrate, l'Indus et l'Oxus. Ses succès rapides, qui avaient été autant le résultat de son génie guerrier que de la confiance qu'il avait inspirée aux peuples par la douceur et l'équité de son gouvernement, lui assurèrent la possession paisible d'un vaste empire, qu'il divisa dans la suite en soixante-douze satrapies, et lui permirent de songer à l'étendre encore par d'autres conquêtes. Émule d'Alexandre, il voulut subjuguer les nations situées au-delà de l'Indus. Sandrocottus, qui régnait sur le pays des Gangarides ou Prasiens, lui opposa une résistance assez vigoureuse pour que Séleucus, satisfait d'obtenir son amitié et un tribut de cinq cents éléphans de guerre, abandonnât l'espérance de conquêtes incertaines, pour aller défendre son trône que menaçait de nouveau la puissance d'Antigone. Cassandre, Lysimaque et Ptolémée réclamaient ses utiles secours. Les forces réunies de ces quatre monarques en vinrent aux mains dans les plaines d'Ipsus avec l'armée commandée par Antigone et son fils Démétrius, 301. Cette journée sanglante, où périt Antigone à l'âge de quatre-vingt-six ans, ne termina pas la guerre allumée par l'ambition des capitaines d'Alexandre; mais elle fit qu'on ne mit plus en question la royauté et les possessions qu'ils avaient acquises. Séleucus eut en partage l'*Asie* et la *Syrie*, qui donna sa dénomination à l'empire des Séleucides. Il crut qu'il lui importait de se rapprocher de l'Occident, et, abandonnant Babylone, il fonda sur l'Oronte Antioche, qui devint la capitale de son royaume. Cette ville, peuplée de Grecs, de Macédoniens, de Cypriotes, de Crétois et de Juifs, s'éleva rapidement à un si haut degré de prospérité et de grandeur, qu'elle devint la plus riche de l'Asie et la capitale de l'Orient sous les Romains. Séleucus fonda ou agrandit un grand nombre de villes, auxquelles il donna, entre autres noms grecs,

ceux d'*Apamée*, de *Laodicée*, sa femme et sa mère; de *Séleucie*, de *Sratonicée*. Au milieu des soins de la guerre à laquelle il ne prenait qu'une faible part, il s'occupait de faire fleurir son royaume par le commerce, et d'établir par le Cyrus et l'Yaxartes une communication plus facile avec la mer Caspienne. Il céda à son fils Antiochus son épouse Stratonice avec le gouvernement de toute la haute Asie.

Démétrius Poliorcète, devenu, depuis la mort de son père, beau-père de Séleucus, était parvenu à jouer un rôle important dans les contrées qui avaient été le théâtre de ses revers et de la ruine de sa maison. Mais, possesseur pendant quelques années de la Macédoine, il se vit dépouillé de son royaume par une ligue qu'avaient formée les ennemis de sa famille, 290. malheureux en Europe, il passa en Asie, où il faillit renverser la puissance de Séleucus et faire prisonnier ce prince, dans les fers duquel il termina lui-même, en 284, une vie marquée par une haute fortune et les plus grands revers. La mort de Démétrius semblait devoir mettre un terme aux agitations qui avaient si long-temps troublé le repos de l'Asie. Mais la haine jalouse de deux sœurs, filles de Ptolémée Soter, qui avaient épousé Lysimaque et son fils Agathocle, ensanglanta d'abord la cour de Thrace, et ébranla de nouveau les forces de l'Afrique et de l'Asie. Ptolémée Céraunus, qui avait à se venger de la préférence qu'avait obtenue son frère Philadelphe, plus jeune que lui, embrassa la querelle de Lysandra, veuve d'Agathocle, dont son père avait injustement ordonné la mort, et détermina Séleucus, déjà d'un âge avancé, à déclarer la guerre à Lysimaque. Ce dernier, soutenu par l'alliance de Ptolémée Philadelphe, et maître de la Thrace et d'une grande partie de l'Asie mineure, fit des levées considérables pour défendre les riches contrées que convoitait l'ambition de Séleucus. Deux princes, possesseurs l'un et l'autre de puissans royaumes, long-temps unis par l'intérêt et par une longue communauté

de dangers et de succès, combattirent en Phrygie, près de Couropédion, avec la vigueur d'une ambition déçue et l'acharnement d'une vieille inimitié. Lysimaque y perdit le trône et la vie; Séleucus fut salué du nom de *vainqueur des vainqueurs*, 280. Cette victoire mit sous ses lois tous les états de Lysimaque et la Macédoine; mais il ne conserva que sept mois une domination aussi étendue. Ptolémée Céraunus, indigné de n'avoir pu le déterminer à porter la guerre en Egypte, lui donna la mort à Lysimachia, pendant qu'il faisait un pompeux sacrifice aux dieux, 279. L'assassin, couvert du sang du dernier et du plus grand capitaine d'Alexandre, se fit aussitôt proclamer roi de Thrace par l'armée.

§ II. — *De la Syrie, depuis la mort de Séleucus Ier jusqu'à la mort d'Antiochus le Grand. Première période de la décadence des Séleucides*, 279-186.

Antiochus Ier, surnommé *Soter*, 279-260. — La décadence de l'empire des Séleucides se fit sentir après la mort de son fondateur. Son fils Antiochus, associé dès son vivant à ses victoires et à son gouvernement, soutint faiblement le fardeau d'un si vaste héritage. Ce ne fut qu'avec peine qu'il conserva l'intégrité du royaume qu'il avait reçu de son père. Il eut la faiblesse de ne pas venger sa mort, et perdit, par cette condescendance à la fois impolitique et criminelle, la suzeraineté d'un grand nombre de villes qui, s'étant placées sous la protection de Séleucus, repoussèrent avec indignation celle de son fils. Un des généraux d'Antiochus, Patrocle, ayant franchi le mont Taurus, se jeta sur les terres de Zipœtes, roi de Bythinie, et fut exterminé par ce prince avec toute son armée. Antiochus voulut tirer vengeance de ce revers; mais Nicomède, successeur de Zipœtes, s'étant fortifié des secours d'Héraclée, força le roi de Syrie à renoncer à la guerre après de vaines démonstra-

tions, 275. Ce prince conclut en même temps un traité d'alliance avec Antigone Gonatas, auquel il céda la Macédoine, en lui donnant en mariage sa sœur Phila.

Un ennemi redoutable allait se répandre en Asie et menacer les états d'Antiochus. Les Gaulois, attirés ou du moins secondés par Nicomède, portèrent leurs ravages sur les terres d'Antiochus. Vaincu d'abord par eux dans le voisinage du mont Taurus, il ne parvint à réparer sa défaite qu'en donnant à ses soldats un mot de ralliement qu'il prétendait avoir reçu d'Alexandre lui-même dans une vision. Encouragé par d'autres succès qui le délivrèrent des Gaulois, et dont il fut redevable à ses éléphans, il se montra favorable aux prétentions de Magas, qui ambitionnait le trône d'Egypte, et il fit les préparatifs d'une expédition contre Ptolémée Philadelphe. Mais elle n'eut aucun succès; il ne put pénétrer en Egypte, et son propre royaume fut ravagé par les troupes ennemies, tandis qu'il essayait de s'emparer de Péluse. Antiochus Soter mourut à Ephèse après un règne de près de vingt ans, 260. Les habitans de Lemnos lui consacrèrent un temple, et ceux de Smyrne adorèrent la reine son épouse sous le nom de *Vénus Strotonice.*

Antiochus II, Théos ou Dieu, 260-247. — Ce prince reçut le surnom de dieu de la reconnaissance des Milésiens, qu'il délivra de la tyrannie de Timarque, leur oppresseur. Jaloux de se rendre maître de Byzance, il déclara la guerre à ses habitans. Ceux d'Héraclée, dès long-temps ennemis des Séleucides, mirent en mer une flotte de quarante galères pour soutenir Byzance, et, par cet appareil redoutable, ils contraignirent Antiochus à renoncer à son expédition. Il reprit les hostilités commencées par son père contre l'Egypte. Ses efforts, dirigés avec faiblesse et interrompus par les révoltes qui de toutes parts éclataient dans son royaume, n'eurent aucun résultat important. Cette guerre sanglante, sans être décisive, se termina par une alliance entre les deux

princes, cimentée par le mariage d'Antiochus avec Bérénice, fille de Ptolémée Philadelphe, 250. Mais Laodice, qui avait été sacrifiée à la politique, reprit bientôt après son empire sur le cœur d'Antiochus et à la cour de Syrie. Pour prévenir le retour de son inconstance, elle fit empoisonner Antiochus, et employa l'artifice pour faire déclarer roi Séleucus, l'aîné des fils qu'elle avait eus de son mariage, 247. Avec le règne d'Antiochus II commença le démembrement de l'empire des Séleucides. Deux princes, Arsace et Tiridate, descendans des anciens rois des Parthes, massacrèrent le gouverneur macédonien qu'Antiochus avait donné à la Perse, et fondèrent le royaume des Parthes, ou des Arsacides, 255, tandis que Théodote, de Macédoine, faisait révolter toutes les villes de la Bactriane, et était proclamé roi des provinces de l'Orient, que Séleucus Nicator avait réunies au gouvernement de Babylone.

Séleucus II, surnommé Callinicus ou le Victorieux, 246-225. — Il ne faudrait pas conclure du surnom de *Callinicus* que Séleucus ait relevé l'empire par l'éclat de ses armes; s'il est vrai qu'il remporta un grand nombre de victoires, ses défaites furent peut-être encore plus nombreuses, et firent plus pour la décadence de la dynastie des Séleucides, que ses succès pour sa durée. L'empoisonnement d'Antiochus II avait fait pressentir à Bérénice le sort que lui réservait, ainsi qu'à ses fils, la jalousie de Laodice. Le meurtre de la veuve du dernier roi et de ses deux fils fut précédé et suivi de la guerre civile, et souleva contre Séleucus Ptolémée III Evergète, qui porta ses armes au-delà de l'Euphrate. Si le roi d'Egypte n'avait été rappelé dans son royaume par des troubles domestiques, c'en était fait de l'empire des Séleucides. Le vainqueur ne retira de ses conquêtes qu'un immense butin et la possession de la Cœlé-Syrie. L'expédition de Ptolémée en Asie favorisa la défection des villes indignées d'obéir à un prince parricide; mais les désastres de Séleucus les ramenèrent à l'obéis-

sance, comme si elles eussent pensé que ce prince eût été assez puni de son crime par le double fléau de la guerre étrangère et de la guerre civile, dont il fut à la fois accablé. Dans le même temps l'empire des Parthes se consolidait par de nouvelles victoires de Tiridate. *Antiochus Hiérax*, ou l'Épervier, frère de Séleucus, se déclarait roi des provinces de l'Asie mineure, dont il avait obtenu le gouvernement. Son oncle Alexandre et les Gaulois lui fournirent des secours, à l'aide desquels il vainquit Séleucus près d'Ancyre. Arsace, Théodote et les peuples de l'Orient assurèrent leur indépendance, à la faveur de la discorde des deux frères. Eumène, dynaste de Pergame, ajouta aux embarras de Séleucus par ses mouvemens hostiles. Vainqueur d'Antiochus et des Gaulois, il fit trembler le roi de Syrie pour son trône. Ptolémée Évergète rompit la paix qu'il avait accordée à ce dernier, et exerça de continuels ravages sur ses terres. Séleucus se maintint sur le trône au milieu des embarras de la révolte et de la guerre. Cependant quelques auteurs ont prétendu [1] qu'il fut vaincu et fait prisonnier par les Parthes, et même qu'il mourut dans leurs fers, 225.

Séleucus III, surnommé Céraunus ou le Foudre, 225-222, n'occupa le trône que quelques années; il fut empoisonné par deux Gaulois, au moment où il conduisait une expédition au-delà du mont Taurus, contre les peuples qui avaient fatigué son père et affaibli l'empire de leurs révoltes, 222.

Antiochus III, surnommé le Grand, 222-186.—C'est le règne le plus long et le plus éclatant de la dynastie des Séleucides, si l'on excepte celui de Séleucus-Nicator. Ni les actions, ni le caractère d'Antiochus III, ne justifient le surnom de grand, qui lui a été con-

[1] Athénée et Justin attestent également l'infortune de ce prince; mais ils diffèrent sur les circonstances de sa mort. Vaillant ne discute pas les récits contradictoires de ces deux écrivains; il penche plutôt en faveur de Justin.

servé par les historiens. Dans les premières années de son règne, il eut assez de vigueur pour punir des gouverneurs rebelles; mais ses efforts échouèrent à l'orient de son empire, et ne servirent qu'à affermir la puissance naissante des Arsacides. Il ne put triompher de la faiblesse de l'Égypte et de la minorité de ses rois. C'est surtout dans sa lutte contre les Romains que se dévoilent son imprévoyance et sa faiblesse; il se montre inférieur aux rois de la Macédoine et de l'Afrique, qui balancèrent quelque temps la supériorité de leurs armes : et cependant il avait à sa cour et dans ses conseils un des plus grands capitaines de l'antiquité, l'ennemi le plus redoutable de Rome. Mais il ne sut tirer avantage ni du génie d'Annibal, ni des ressources immenses que lui présentaient l'étendue et la richesse de son royaume. Son ambition était au-dessous de son caractère et de son génie. Si nous n'avions connu ce prince que par l'impression que ses actions ont laissée sur l'esprit des Romains, il est vraisemblable que leurs historiens n'auraient rappelé le surnom de grand qu'en témoignant leur mépris pour un titre usurpé par l'orgueil, ou accordé par la flatterie [1].

Le commencement du règne d'Antiochus fut rempli de troubles. Le perfide Hermias était son premier ministre; deux frères, Molon et Alexandre, étaient gouverneurs, l'un de la Médie, l'autre de la Perse; Achœus, vainqueur d'Attale, administrait les provinces en-deçà du mont Taurus, et jouissait d'une autorité en quelque sorte monarchique. Molon et Alexandre, pendant qu'Antiochus célèbre son mariage avec Laodice, et qu'il tente de s'emparer de la Cœlésyrie, battent ses généraux Xénon, Théodote et Xénète, et se rendent maîtres de Séleucie, de Suze, et de toute la Babylonie. Antiochus, renonçant alors à des conquêtes inutiles,

---

[1] Voir les paroles qu'Appien met dans la bouche des soldats romains, après la bataille de Magnésie.

tourne ses efforts contre Molon, qu'il met en fuite sur les bords du Tigre, et qui échappe à sa vengeance en se donnant la mort. Hermias, qui de loin dirigeait et favorisait les complots des rebelles, est assassiné par les ordres du prince, auquel sa trahison avait été dévoilée par son médecin Apollophane. Le roi de Syrie, reprenant ses projets contre l'Égypte, 216, perd, par la défaite de Raphia, toutes ses conquêtes, et à son retour dans la Syrie, il se voit contraint de porter les armes contre Achœus, poussé à la révolte par l'orgueil d'Hermias. Antiochus, secouru par le roi de Pergame son allié, défait Achœus, qui est livré entre ses mains, et qui expie son crime par le dernier supplice, 214.

Son expédition dans les provinces orientales de l'empire est marquée par quelques succès auxquels il doit le surnom de grand. Mais il ne peut enlever à Arsace la Parthie et l'Hircanie. Il le reconnaît pour souverain de ces deux contrées, et se contente de quelques secours pour réduire Euthydème qui, de gouverneur, s'est proclamé roi des Bactriens. Après une victoire éclatante, mais non décisive, Antiochus traite avec le rebelle, et finit par lui accorder le titre de roi. Il porte ensuite les armes contre les peuples de l'Inde, s'arrête à l'Indus, et rétablit dans ces provinces éloignées l'autorité des Séleucides. Avide de conquêtes, à peine est-il rentré dans l'intérieur de ses états après huit ans d'absence, qu'il tente pour la troisième fois de ravir le trône d'Egypte aux descendans de Ptolémée-Lagus, et qu'après la défaite de Philippe, roi de Macédoine, son allié, il se tourne du côté de la Grèce, où il doit trouver des ennemis plus redoutables. Excité par les conseils d'Annibal, forcé de répondre aux réclamations des Romains qui lui demandaient la liberté des villes grecques de l'Asie, et appelé par les vœux imprudens des Ætoliens, il passe la mer, débarque en Eubée, s'obstine à mépriser les sages avis de l'*exilé de Carthage*, et éprouve aux Thermopyles une défaite sanglante qui

lui fait abandonner en fugitif un pays qu'il avait promis de rendre à l'indépendance, 190. Battu l'année suivante près de Magnésie par L. C. Scipion, il obtient la paix aux conditions les plus onéreuses : il renonce à toute prétention sur les cités de l'Europe, retire les garnisons de toutes les villes de l'Asie en-deçà du mont Taurus, et voit ses états démembrés augmenter la puissance d'Eumène roi de Pergame, et celle des Rhodiens ses ennemis. Succombant sous le poids des tributs qui lui sont imposés, il pille le temple de Bélus à Elymaïs, et est assassiné par ses sujets indignés de ce sacrilége, dans la trente-septième année de son règne, 186.

§ III. — *De la Syrie, depuis la mort d'Antiochus le Grand jusqu'à la réduction de cette contrée en province romaine,* 186-64.

Séleucus IV, *surnommé Philopator*, 186-174. — Le royaume de Syrie était trop affaibli pour que Séleucus IV pût songer à accomplir les vastes projets conçus par son père. Il essaya de faire une expédition au-delà du mont Taurus, pour soutenir Pharnace, roi de Pont, contre Eumène roi de Pergame. Les Romains intervinrent dans cette querelle pour protéger leur allié, et interdire tout acte d'hostilité au roi de Syrie. Trop docile aux conseils d'Héliodore, il persécuta les Juifs que ses prédécesseurs avaient établis dans plusieurs cités de l'Ionie, et fut assassiné, après douze ans de règne, par cet audacieux ministre, 174.

Antiochus IV, surnommé Epiphane, 174 - 164. — Antiochus IV, frère de Séleucus, fut surnommé *Epiphane* (illustre) au commencement de son règne, parce qu'il sut conserver dans sa famille la couronne que voulaient lui ravir le traître Héliodore, et les partisans du roi d'Égypte. Dans la suite, il fut surnommé *Epimanes* ou *insensé* à cause de l'extravagance de ses débauches, et du fanatisme avec lequel il persécuta les Juifs

et ses sujets qui suivaient la religion de Zoroastre, pour leur faire embrasser celle des Grecs.

Voulant enlever l'Egypte à Ptolémée Philométor, il fait des préparatifs de guerre, et remporte une victoire près du mont Cassius. Ce succès lui ouvre l'entrée du royaume; il inonde la basse Egypte de ses ravages, fait le jeune roi prisonnier, et assiége Memphis. Dans une seconde expédition, il se porte du côté d'Alexandrie, dans l'espérance de s'en rendre maître. Mais les ordres de Rome le forcent à renoncer à ses conquêtes, et remettent sur le trône Philométor à la place de Physcon. Il se venge sur les Juifs de l'humiliation qu'il éprouve, et les condamne à des supplices cruels pour les contraindre à oublier la loi de Moïse. Les Machabées repoussent avec énergie les tentatives cruelles du roi de Syrie, et Judas remporte plusieurs victoires sur ses généraux. La révolte de l'Arménie et de la Perse opèrent une diversion dans ses forces et l'accablent de nouveaux revers. Antiochus meurt misérablement à Tabès, sur les frontières de la Perse et de la Babylonie, 164.

Antiochus V, surnommé Eupator, 164-162.— Le fils aîné d'Antiochus IV était en otage à Rome, à la mort de son père. Antiochus V, le second de ses fils, lui succéda pendant l'absence de son frère; il n'était âgé que de neuf ans. L'empire des Séleucides s'affaiblit encore dans ce règne éphémère d'un roi enfant, livré aux intrigues des cours et à la jalousie de Lysias et de Philippe, qui prétendaient l'un et l'autre à la principale autorité, 162.

Démétrius Ier, surnommé Soter, 162-149. — Ce prince, parvenu au trône par le meurtre de Lysias et d'Antiochus Eupator, ne dément pas dans la suite l'opinion qu'il donne de sa cruauté et de son ambition. Enflé du titre de *Soter* (sauveur), que lui avaient mérité quelques succès et le juste châtiment de deux gouverneurs de Babylone qui s'étaient érigés en vrais tyrans, il se plonge dans la débauche, et abandonne à

d'indignes ministres les soins les plus importans du gouvernement. Des conspirations, favorisées par les rois d'Égypte, de Pergame et de Cappadoce, éclatent dans son royaume. Héraclide, entrant dans les vues de ces princes, fait jouer à un jeune Rhodien, nommé Bala, le rôle de fils d'Antiochus Epiphane, le fait reconnaître par le sénat romain en cette qualité, et le proclame roi de Syrie. Bala, soutenu par les forces des rois d'Égypte, de Pergame et de Cappadoce, et guidé par les conseils d'Héraclide, triomphe de Démétrius dans une bataille générale, et lui ravit le trône et la vie, 149.

Alexandre Bala, 149-144. — Cet imposteur se consolide dans le rang suprême par l'alliance du même Ptolémée Philométor, qui l'a fait roi. Il épouse Cléopâtre, fille de ce prince, et, par ce mariage, il dérobe à ses sujets le secret de sa naissance et de l'artifice qui lui a donné la couronne; mais il ne tarde pas à la compromettre par sa nonchalance et ses excès. Ammonius, son favori, contribue à rendre son autorité méprisable et odieuse aux Syriens. Barbare persécuteur des Séleucides, il fait périr tous ceux qui appartiennent à la famille royale. Démétrius, fils aîné de Soter, ayant rassemblé un corps de troupes, aborde en Syrie, réclamant le sceptre de ses ancêtres. Le roi d'Égypte offrait d'abord ses secours à Alexandre; mais instruit d'une conspiration formée contre ses jours par Ammonius, il tourne ses forces contre le prince qui protége ce perfide ministre, et reconnaît pour roi Démétrius II. Alexandre, abandonné par ses sujets, les traite avec tyrannie et va recevoir chez les Arabes le châtiment qu'il a mérité par ses crimes et sa lâcheté, 144.

Démétrius II, surnommé Nicator, règne d'abord dix-huit mois, est détrôné par Antiochus VI, et remonte sur le trône jusqu'en 125. — La destinée de la Syrie fut d'être gouvernée par de mauvais rois, qui eurent des ministres plus méchans encore. Démétrius II,

redevable de son trône à Lasthène, fait massacrer, par ses conseils, la plus grande partie des troupes égyptiennes avec lesquelles il avait triomphé de l'usurpateur Alexandre. Cette ingratitude, aussi cruelle qu'impolitique, le prive de son seul appui, et soulève contre lui un grand nombre de mécontens et les partisans du dernier roi. Diodote, surnommé Tryphon, ancien gouverneur d'Antioche, se met à leur tête, et fait reconnaître par le peuple le jeune fils d'Alexandre Bala, qui était resté chez les Arabes. Ce dernier prend le nom d'*Antiochus VI,* et est surnommé *Theos*. Cette élévation inespérée devient pour lui la source des plus cruelles infortunes. Tryphon ne s'était servi de son nom que pour arriver plus sûrement au pouvoir suprême. Sa perfidie prive le jeune roi, qu'il tient comme en tutelle, de la protection qu'il aurait pu trouver chez les Juifs, et il se défait de ce prince par la plus atroce trahison.

La Syrie se divise aussitôt en deux partis, celui de Tryphon et celui de Démétrius II Nicator. Ce dernier, cédant aux vœux des colonies grecques établies dans l'Asie supérieure, sort de son repos léthargique, et reprend les armes pour les défendre contre les entreprises du roi des Parthes. Le succès ne répond pas à son attente; il est battu par Mithridate, et reste dix ans prisonnier chez les Parthes, 130. Sa veuve, Cléopâtre, pour se maintenir contre Tryphon, donne sa main à son beau-frère, Antiochus Sidétès, qui, après avoir été vaincu par ce nouvel ennemi, se précipite dans un bûcher, pour échapper à sa vengeance. Mais le vainqueur trouve peu de temps après une fin non moins déplorable dans une guerre qu'il entreprend contre les Parthes. Il triomphe de Phraate, et périt par la lâcheté des siens, qui l'abandonnent après la victoire. Démétrius, étant parvenu à briser ses fers, ressaisit pour la troisième fois le trône de Syrie. Aussi téméraire, malgré ses malheurs, il se mêle des affaires d'Égypte, et est battu par Alexan-

dre Zébina, que Ptolémée Physcon a soulevé contre lui, 125.

(La suite de l'histoire des Séleucides n'offre plus qu'un enchaînement de guerres civiles, de querelles de famille, de cruautés révoltantes. Le royaume ne s'étendit plus alors que jusqu'à l'Euphrate, parce que toute l'Asie supérieure appartenait aux Parthes; et comme les Juifs finirent aussi par se rendre indépendans, il ne consistait plus que dans la Syrie proprement dite et la Phénicie. Sa décadence était telle, que les Romains eux-mêmes paraissent s'être peu souciés pendant long-temps de s'en emparer, soit parce qu'il n'y avait plus rien à prendre, soit parce qu'ils jugèrent plus sûr pour eux de laisser les Séleucides se déchirer les uns par les autres jusqu'au moment où, après la fin de la dernière guerre contre Mithridate le Grand, ils se décidèrent à la réunir aux contrées qu'ils possédaient en Asie.) (Heeren.)

Pendant cette période on voit régner Alexandre Zébina, fils d'un fripier d'Alexandrie, qui usurpa la qualité de fils adoptif d'Alexandre Bala. Le fils aîné de Démétrius Nicator, Séleucus, tombe sous les coups de sa mère, déjà soupçonnée d'être l'auteur du meurtre de son époux. Mais Cléopâtre, qui a appelé au trône son second fils, Antiochus-Grypus, est forcée, peu de temps après, de prendre le poison qu'elle a préparé pour donner la mort à ce prince. Antiochus-Grypus, pour faire cesser une guerre qui ensanglante le royaume, partage la couronne avec son frère, Antiochus le Cyzicénien, 112. Plusieurs villes, profitant des guerres qui divisent les Séleucides, s'affranchissent de leur joug. Tyr, Sidon, Ptolémaïs et Gaza deviennent indépendantes. Antiochus-Grypus périt de la main d'Héracléon de Bérée, et son rival se donne la mort après avoir été vaincu par son neveu, Séleucus Nicator, 94. Les guerres qui éclatent par l'ambition et la faiblesse des Séleucides font tomber pour quelque temps la Syrie sous une domination étrangère. Tigrane, roi d'Ar-

ménie, reçoit la soumission des Syriens, qui l'appellent de tous leurs vœux pour mettre fin à la guerre civile. Ce prince, pour être entré dans les projets de Mithridate, est attaqué et vaincu dans son royaume par Lucullus. Après sa défaite et celle du roi de Pont, la Syrie devient une province de leur république, 64.

C.

CHAPITRE XLVIII.

Des divers royaumes de l'Asie, formés du démembrement de l'empire des Séleucides. — République de Rhodes.

En retraçant dans le chapitre précédent les principaux faits de l'histoire des Séleucides, nous avons indiqué l'origine de quelques états secondaires qui se sont successivement formés des débris du royaume de Syrie. L'Asie, depuis la mer Égée jusqu'à l'Indus, fut, pendant un demi-siècle, soumise à la domination de Séleucus Nicator, et à celle de son fils Antiochus. Ce vaste royaume était divisé en soixante-douze satrapies. Il suffit de jeter les yeux sur la carte de l'Asie, et de considérer le génie et le caractère des Séleucides, pour être convaincu que leurs débiles mains ne pouvaient pas contenir tant de gouvernemens séparés, et imprimer la nécessité de l'obéissance à tant de chefs placés à des distances considérables du centre de l'empire. Plusieurs gouverneurs, témoins de la faiblesse de leurs maîtres, rompirent les liens qui les unissaient aux souverains d'Antioche, et, arrivant à l'indépendance politique par la révolte, ils se firent reconnaître pour rois par les princes dont ils avaient rejeté la suprématie. Il est digne de remarque que presque tous les royaumes secondaires de l'Asie survécurent à la ruine de la dynastie des Séleucides. Les Arméniens et les Parthes surtout, peu de temps après s'être soustraits à leur tutelle, furent assez puissans pour se défendre avec avantage contre les forces de Rome. Le royaume de Pont, si faible dès sa naissance, s'éleva peut-être à un plus haut degré de puissance sous le règne de Mithridate Eupator. Ce prince, doué d'un vaste génie et d'une ambition plus grande encore, aurait fait passer sous son joug les peuples de l'Asie s'il n'eût pas eu à combattre les Romains. Il aurait rétabli dans cette partie du monde l'unité de pouvoir qui avait d'abord appartenu aux Assyriens, qui leur fut ensuite disputée par les Lydiens, et qui fut ravie

aux uns et aux autres par Cyrus, pour passer successivement aux Macédoniens et aux Romains.

Il nous serait impossible, avec le peu de documens qui nous ont été transmis, d'établir quelques époques dans les deux siècles dont nous allons présenter le resumé rapide. Les notions sur ces peuples sont si incomplètes que nous nous contenterons de marquer avec précision leur origine, les événemens importans auxquels ils ont été mêlés, et par quelles révolutions successives ils sont tombés pour la plupart sous la domination de Rome.

§ I. — *Royaume des Parthes,* 255-22 *avant J.-C.*

Il est difficile de déterminer d'une manière absolue les limites de l'empire des Parthes. Elles ont suivi les variations très-fréquentes de leur fortune. Ce peuple guerrier cherchait à les étendre tantôt à l'orient, tantôt à l'occident ; ses succès ou ses revers à la guerre influaient nécessairement sur les contrées qu'il possédait. Né de la révolte contre les Séleucides, il ne légitimait ses conquêtes que par la victoire. On sait cependant que le siége du gouvernement était ou à Ctésiphon sur le Tigre, ou à Ecbatane dans l'Hircanie. La Parthie, conquise par Alexandre et échue dans le partage des provinces à Séleucus Nicator, se détacha de l'empire des Séleucides sous le règne d'Antiochus Théos, 255. *Arsace et Tiridate,* issus des anciens rois de Perse, ayant mis à mort Agathoclès, gouverneur des provinces orientales pour Antiochus Ier, se déclarèrent indépendans, et fondèrent un faible royaume, dont la capitale était Hécatompyle (ou la ville aux cent portes). Arsace Ier, qui paraît avoir eu la principale part dans cette entreprise hardie, soutint la guerre contre les généraux d'Antiochus, fut blessé dans une action, et mourut après trois ans de règne environ. Tiridate, qui prit le nom d'Arsace II, ne dut la conservation de sa puissance qu'aux querelles intestines de la cour d'Antioche, et qu'à l'ambition imprudente de Séleucus Callinicus qui, ne pouvant réduire son frère Hiérax, s'occupait de conquêtes du côté de l'Égypte. Tiridate, d'abord fugitif chez les Scythes, recou-

vra la Parthie et y joignit l'Hircanie qu'il enleva au roi de Syrie; il battit ce prince et le fit prisonnier. Cette victoire eut des résultats si importans pour les Parthes qu'elle fut regardée par eux comme le véritable commencement de leur monarchie [1].

A Tiridate, succéda son fils *Artaban*, 217, ou Arsace III, dont l'autorité, menacée par Antiochus le Grand, fut, après une lutte de cinq ans, reconnue par ce prince. Artaban devint même l'auxiliaire du roi de Syrie dans une guerre que ce dernier entreprit contre le roi de la Bactriane, 197. *Phriapatius* ou *Arsace IV* occupa pendant quinze ans le trône sans trouble, 197-182, et le transmit à l'aîné de ses fils, Phraate Ier ou Arsace V, qui vainquit les Mardes et désigna pour son successeur son frère Mithridate, au détriment de ses propres fils, qu'il laissa en bas âge. Le long règne de Mithridate Ier, 174-138, fut marqué par des événemens heureux pour les Parthes. Il rendit la Médie et la Bactriane tributaires, réprima la révolte des Hircaniens, subjugua les Elyméens, poussa ses conquêtes jusqu'au golfe Persique, établit la suprématie des Parthes sur les Syriens, vainquit et fit prisonnier Démétrius Nicator, auquel il s'unit par une alliance en lui donnant sa fille en mariage. Phraate II, plus ambitieux que son père, 138-127, n'eut pas le même bonheur. Il voulut profiter de la captivité de Démétrius pour s'emparer de la Syrie ; mais Antiochus Sidétès le vainquit dans plusieurs actions, et le dépouilla de la plus grande partie de ses états. Le roi des Parthes appela à son secours les Scythes, qui le massacrèrent parce qu'il refusa d'exécuter les conditions auxquelles ils lui avaient promis de le défendre. Sa mort ne fut pas vengée par Artaban II, son frère, qui périt aussi de la main des Scythes, après un règne de quelques années, 129-124. A partir de la fin du règne de *Mithridate II*, surnommé le grand,

[1] *Hist.* de Justin, liv. XLI, chap. 4.

124-90, l'empire des Parthes s'affaiblit par la rivalité de leurs princes, et par les guerres malheureuses qu'ils eurent à soutenir contre les peuples nomades de l'Orient, les Scythes, les Daces et les Tochares. Ils eurent aussi des ennemis redoutables dans les rois d'Arménie, surtout dans Tigrane Ier, qui, après la mort de Mithridate, recouvra une grande étendue de pays qu'il avait cédée à ce prince. Phraate III, le douzième des Arsacides, pressé d'abord par les armes de Mithridate, roi de Pont, fut, après sa défaite, à la veille d'avoir à combattre l'armée victorieuse de Lucullus. Il eut la prudence de conserver la neutralité au milieu des sanglans débats qui bouleversaient les principaux trônes de l'Asie. La mort du roi de Pont, et la destruction de son empire et de celui des Séleucides, firent disparaître les ennemis naturels des Parthes. Mais ce peuple se trouva alors rapproché des possessions de Rome. Son caractère belliqueux ne fut pas contenu par le voisinage de cette république, dominatrice du monde. Les Parthes, menacés par Gabinius, qui s'était porté sur l'Euphrate et qui abandonna cette expédition pour aller rétablir Ptolémée-Aulétès sur le trône d'Egypte, furent quelques années après, 53, attaqués par le triumvir Crassus; ils triomphèrent de ses forces. Le général romain, son fils, et l'élite de son armée, périrent dans les plaines de la Mésopotamie. Les vainqueurs, ayant franchi les limites de leur domination, se seraient emparés de la Syrie, sans le courage de Cassius, qui les battit trois fois et les rejeta au-delà de l'Euphrate. César fut assassiné dans le sénat, lorsqu'il allait sortir de Rome pour aller venger sur les Parthes la mort et la défaite de Crassus. Antoine, qui succéda à ses projets, ne les vainquit que par son lieutenant Ventidius. Forcé de fuir devant la cavalerie des Parthes, il mit le comble à leur gloire par une retraite qui attestait leur supériorité et son impuissance. Lorsque la victoire d'Actium eut rendu Octave seul maître de l'Empire, il fit les préparatifs d'une expédition con-

tre les Parthes : leur roi, effrayé d'avoir à combattre la puissance de Rome, prévint la guerre en implorant son alliance, et désarma l'empereur en promettant de lui rendre les aigles romaines enlevées à Crassus et à Antoine, 22.

§ II. — *Arménie*, 328-20 *avant J.-C.*

A toutes les époques, les Arméniens n'ont joué qu'un rôle secondaire dans les affaires de l'Asie, et ont suivi les révolutions des puissans empires qui se sont succédé dans cette partie du monde. Dès les temps les plus reculés, ils furent tributaires des Assyriens. Conquis par les Mèdes, ils passèrent ensuite sous la domination de Cyrus, aux victoires duquel ils contribuèrent par leur secours. Sous le règne de *Vahé*, le dernier prince de la dynastie des Haïganiens, l'Arménie fut soumise par Alexandre ou ses généraux, 328. Le Perse Mithrinès, qui avait livré au monarque macédonien la citadelle de Sardes, obtint, en récompense de sa trahison, le gouvernement de l'Arménie. Son successeur fut Néoptolème, qui périt en combattant contre Eumène, maître de la Cappadoce. Les guerres sanglantes des généraux d'Alexandre laissèrent respirer l'Arménie, qui fut pendant quelque temps gouvernée par Ardoatès, prince du pays. Après sa mort, 284, Séleucus Ier imposa un satrape aux Arméniens, qui restèrent soumis aux Syriens jusqu'au règne d'Antiochus le Grand. *Artaxias* profita de la défaite de ce prince par les Romains, 189, pour se rendre indépendant. Il donna même asile à Annibal, dont les conseils le déterminèrent à fonder la ville d'Artaxate. Dans le même temps, Zadriadès, imitant l'exemple d'Artaxias, affranchit la petite Arménie du joug des Séleucides, qui essayèrent en vain de rétablir leur autorité sur ces deux provinces. Artaxias conserva le trône jusqu'à sa mort, et le transmit à ses descendans. Mais, dans le même siècle, son royaume fut conquis par un prince arsacide,

Valarsace, roi des Parthes. Les héritiers du conquérant régnèrent après lui : l'un d'eux, *Tigrane,* fier de quelques conquêtes faciles, et enrichi des dépouilles des Séleucides, entra comme auxiliaire dans les guerres que le roi de Pont suscita en Asie. Lucullus alla chercher Mithridate jusque dans l'Arménie, battit Tigrane et reçut dans son camp le *roi des rois* comme suppliant. Le fils de Tigrane, *Artavasde,* éprouva un sort encore plus cruel : forcé de prendre les armes contre les Arsacides de Parthie, il fut chargé de chaînes par Antoine et conduit à Alexandrie, où Cléopâtre le fit mettre à mort pour placer son propre fils sur le trône, 34. Depuis cette époque, l'Arménie cessa d'être une nation indépendante : exposée tour à tour aux ravages des Romains et des Parthes, elle fut incapable d'échapper à leur influence. Les querelles intestines ajoutèrent encore à son impuissance, et les princes, divisés par l'ambition, consentirent à devoir leur couronne au jugement d'Auguste [1].

§ III. — *Royaume de Pont,* 521-65 *avant J.-C.*

Onze rois, si l'on suit la liste donnée par Vaillant [2], régnèrent dans le royaume de Pont depuis son origine jusqu'à sa conquête par les Romains. Le premier, *Artabaze,* de la race des Achœménides, était fils de Darius Hystaspes. Il céda le trône de Perse à son frère Xerxès, né depuis que la couronne de Perse était échue à sa famille, et obtint, en récompense de sa générosité, le titre de roi de Pont. Il seconda l'expédition de Xerxès en Grèce, et trouva, selon Hérodote, la mort à la journée

---

[1] Les faits conservés sur l'Arménie par les historiens de l'antiquité, ont été très-bien rassemblés dans un savant ouvrage de M. Saint-Martin (*Mémoires sur l'Arménie*, 2 vol. in-8°, 1818), qui nous a servi de guide pour une partie de ce chapitre.

[2] *Archæmenidarum Imperium, sive regum Ponti, Bosphori et Bithyniæ Historia ad fidem numismatum accommodata. Parisiis,* 1725; in-4°.

de Salamine, 480. *Rhodobates, Mithridate Ier, Ariobarzane*[1] et *Mithridate II* régnèrent depuis cette époque jusqu'à l'an 302 avant J.-C, un an avant la bataille d'Ipsus, qui décida du partage de l'empire d'Alexandre. Le dernier de ces princes embrassa le parti d'Antigone, qui le fit assassiner, soupçonnant sa fidélité. *Mithridate III* agrandit son royaume d'une partie de la Cappadoce et de la Paphlagonie. *Mithridate IV* monta fort jeune sur le trône. Les Galates essayèrent de s'emparer d'une partie de ses états; ils renoncèrent à leur entreprise, découragés par les difficultés qu'ils éprouvèrent au siége d'Héraclée. Son successeur, *Mithridate V,* fit en vain la guerre contre Sinope, qui fut prise par *Pharnace II* et qui devint la capitale du royaume. Pharnace s'attira, par cette conquête et par une tentative faite sur les états d'Eumène, le ressentiment des Romains; mais il en prévint les effets en respectant le territoire des alliés de la république. *Mithridate VI*, 157-123, porta, le premier des rois de Pont, le titre d'ami et d'allié de Rome. Il fournit au sénat des secours dans la troisième guerre Punique, et mérita, par ses services, d'être mis en possession de la grande Phrygie. *Mithridate VII*, surnommé *Eupator* et *Dionysius*, né l'an 135 avant J.-C., succéda à son père Mithridate Evergète, vers l'an 123. Pour se soustraire aux embûches de ses courtisans, il vécut quelque temps dans les forêts et se livra aux exercices qui pouvaient le plus fortifier son tempérament. Il acquit ainsi une vigueur extraordinaire. La fermeté de son âme répondait aux forces physiques dont il était doué; mais son ambition insatiable et son caractère jaloux lui firent commettre les plus grands crimes. Sa mère fut sa première victime; dans la suite, il se montra toujours prodigue du sang de sa famille : ses femmes, ses sœurs, ses propres enfans furent immolés au moindre soup-

---

[1] Hérodote, l. VIII. Cet historien lui donne le nom d'*Artabazane*.

çon. Sa cruauté se déploya surtout dans les revers. Sa haine contre Rome l'a fait regarder comme un second Annibal, avec lequel on peut le comparer pour l'étendue du génie, la fermeté de caractère et la persévérance invincible avec laquelle il s'attacha à l'exécution de ses vastes entreprises. Ses guerres contre les Scythes, le roi du Bosphore Cimmérien, la Paphlagonie et la Cappadoce, et contre plusieurs autres nations voisines, suffiraient pour donner une haute idée de son génie, quand même toutes ces entreprises n'auraient pas été le prélude du plan qu'il forma de chasser les Romains de l'Asie, et de se substituer à leur empire. Après avoir vaincu les généraux qui protégeaient les rois alliés de Rome, il ordonna de massacrer tous les Romains qui se trouvaient répandus en Asie. Quatre-vingt mille citoyens [1] périrent ainsi par l'ordre du roi de Pont; la promptitude avec *laquelle un* ordre aussi barbare fut exécuté prouve combien ce peuple était détesté par les nations soumises à sa protection despotique. Mithridate soutint ensuite quatre guerres contre Rome, 87-65. Sylla, Muréna, Lucullus et Pompée s'illustrèrent par leurs exploits contre ce grand monarque. Sylla lui enleva la Grèce, qu'il avait soulevée, et rejeta en Asie le théâtre de la guerre, que Mithridate avait cherché à porter en Europe et à rapprocher ainsi de l'Italie. Muréna ne remporta que de faibles succès en Asie, et peut-être seraient-ils entièrement ignorés ou inaperçus sans les éloges de Cicéron [2]. De tous les généraux romains, ce fut Lucullus qui fit essuyer les plus grands revers à Mithridate; il le chassa de son royaume, lui prit ses places fortes et ses villes royales, et le contraignit à se réfugier en Arménie, où l'attendaient d'autres infortunes. Pompée ne passa en Asie que pour accabler un ennemi presque abattu, et recueillir ainsi le fruit des travaux pénibles de Lucullus. Mithridate, chassé de ses

---

[1] Plutarque, *Vie de Sylla*. — [2] Cicéro, *Oratio pro Murena*

états, et sans espoir du côté de l'Arménie, sur laquelle il avait déjà attiré les armes des Romains, échappa à leur poursuite en s'enfonçant dans les contrées inaccessibles du Caucase. Il fut trahi par son fils Pharnace, au moment où il méditait l'entreprise la plus hardie, et se donna la mort, à Panticapée, pour ne pas tomber au pouvoir de ses ennemis, après 57 ans de règne, 65 ans avant J.-C. Le Pont fut réduit en province romaine. Pharnace, son fils, fut reconnu par le sénat roi du Bosphore Cimmérien.

§ IV. — *La Cappadoce*, 324 *av. J.-C.*, 17 *ans de l'ère chrétienne*.

La Cappadoce avait formé un royaume à l'époque du démembrement du second empire d'Assyrie. Les rois mèdes d'abord et ensuite Cyrus s'en emparèrent, et elle fut une satrapie de leur empire. Lorsque Alexandre fit la conquête de l'Asie, la Cappadoce reconnut ses lois. Le prince macédonien, satisfait de la soumission d'Ariarathe II, qui la gouvernait, lui laissa le titre de roi dont il était revêtu. A sa mort, Ariarathe, voulant défendre son indépendance, eut à soutenir une guerre contre Perdiccas; il essuya une défaite sanglante et souffrit un supplice cruel, ainsi que les principaux officiers de son armée, 321. La mort de Perdiccas et celle d'Eumène favorisèrent l'ambition d'Ariarathe III, qui reconquit la Cappadoce avec les troupes d'Ardoatès, roi d'Arménie. Ses descendans occupèrent le trône après lui et le conservèrent pendant un siècle sans un événement remarquable. Lorsque les Romains, vainqueurs d'Antiochus le Grand, commencèrent à diriger les affaires de l'Asie, ils formèrent des traités d'alliance avec les princes et le peuple de Cappadoce. Sous le règne d'Ariarathe VII cette contrée fut à la fois envahie par Nicomède, roi de Bithynie, et par Mithridate, roi de Pont, qui feignit de la défendre; mais il fit assassiner

Ariarathe par un Cappadocien dévoué à ses intérêts. Cependant Laodice, veuve du dernier roi, donna sa main à Nicomède pour procurer un protecteur à son fils, qui monta sur le trône sous le nom d'Ariarathe VIII. Mithridate voulut lui imposer la nécessité de rappeler à la cour l'assassin de son père. Le refus d'Ariarathe fit aussitôt éclater la guerre. Pendant une action sanglante dont il redoutait l'issue, Mithridate demanda une entrevue pour terminer la querelle. Ariarathe eut l'imprudence de l'accepter; il fut poignardé par Mithridate lui-même en présence des deux armées, 107. Cet attentat inoui frappa de terreur l'armée de Cappadoce; elle se dispersa aussitôt, et le roi de Pont acheva sa conquête sans livrer de nouveaux combats. Les Cappadociens brisèrent peu de temps après le joug auquel ils ne s'étaient soumis que par surprise, et Laodice se rendit à Rome pour obtenir du sénat la *reconnaissance* d'un prétendu fils qu'elle voulait opposer à son perfide ennemi. Les sénateurs ayant découvert les intrigues des deux parties, déclarèrent les Cappadociens libres et leur permirent de se gouverner d'après leurs propres lois. Ceux-ci députèrent à Rome pour déclarer que la liberté leur était insupportable [1], et, avec l'autorisation du sénat, ils choisirent *Ariobarzane*, 99. Mithridate suspendit quelque temps l'exécution de ses projets ambitieux. Il fit attaquer Ariobarzane par le roi d'Arménie, lui enleva son trône et le donna à son fils Ariarathe. Ariobarzane, obligé d'aller à Rome pour obtenir vengeance des fréquentes usurpations dont il était la victime, ne fut définitivement remis en possession de son royaume que lorsque Pompée eut rejeté Mithridate dans les contrées scythiques du Caucase et du Bosphore Cimmérien, 67. *Ariobarzane II* lui succéda et régna pendant dix ans. Forcé de prendre un parti dans les guerres civiles qui désolèrent la république romaine, il s'attacha à la for-

[1] *Géograp. de Strabon*, liv. XII chap. 1 § 13.

tune de César, dont il obtint un agrandissement de territoire. Mais après la mort du dictateur, on le punit de sa fidélité, et Brutus et Cassius ordonnèrent sa mort. On trouve encore les noms d'*Ariobarzane III*, d'*Ariarathe X* et d'*Archélaüs*, sous le règne duquel la Cappadoce fut réduite en province romaine, l'an 17 de l'ère chrétienne.

§ V. — *Bactriane*, 255-141.

La Bactriane était célèbre dans une haute antiquité. Les poètes grecs ont chanté la gloire du dieu Bacchus, vainqueur des Bactriens. On compte leur soumission au nombre des exploits les plus éclatans de Ninus et de Sémiramis. Lorsque le royaume de Lydie eut été anéanti par les armes de Cyrus, ce prince, dédaignant une conquête facile, laissa à son lieutenant Harpagus le soin de subjuguer les Ioniens, et se dirigea vers l'Orient pour s'emparer de Babylone et de la Bactriane. Les Bactriens défendirent avec courage leur indépendance contre ce conquérant redouté. Une bataille indécise, livrée entre les deux partis, fut suivie cependant de la soumission volontaire de ce peuple; mais loin de le traiter comme les autres nations tributaires de l'Asie, Cyrus lui donna pour roi l'un de ses fils, Tanaoxare, qui ne reconnaissait pas la supériorité de Cambyse. Les Bactriens, dans la suite, payèrent un tribut aux successeurs de Darius Hystaspes. La conquête de leur contrée coûta des travaux infinis à Alexandre. Nulle part il ne trouva une résistance aussi opiniâtre que celle de Spitamène, qui commandait leurs invincibles soldats.

Après la mort d'Alexandre, 324, et le partage des provinces qui le suivit, la Bactriane fut confiée à Stasanor. On ignore les noms des satrapes qui, depuis cette époque jusqu'à la révolte de Théodote, l'administrèrent pour les Séleucides [1]. *Théodote* fut le premier qui

---

[1] Bayer, dans un ouvrage savant et curieux, où il a réuni tous les de-

porta le titre de roi de la Bactriane et qui fonda cet empire vers l'an 255 avant J.-C. Il eut des guerres à soutenir contre Arsace qui, dans le même temps, venait de donner naissance au royaume des Parthes. Son fils *Théodote II*, 243, s'empressa de conclure un traité d'alliance avec Arsace. Il fut tué, après vingt-trois ans de règne, par *Euthydème* le Magnésien, qui usurpa son trône, 220. Antiochus le Grand, encouragé par le succès qu'il venait d'obtenir sur les Parthes, attaqua Euthydème et remporta sur lui une victoire sanglante, mais stérile. Effrayé des dangers sans nombre auxquels il serait exposé en continuant les hostilités, il accorda la paix à Euthydème et le reconnut pour roi de la Bactriane. Ce dernier, débarrassé de ce redoutable adversaire, tourna ses armes contre les tribus nomades voisines de ses états, et poussa ses conquêtes jusque dans l'Inde. Cette expédition eut un résultat assez funeste. Son fils Démétrius supporta la peine des revers de son père; le trône lui fut ravi par *Ménandre*, un des rois de l'Inde [1], 196. Le successeur de Ménandre fut Eucratide, dont il est impossible de faire connaître l'origine, 181. On sait qu'il fit la guerre avec succès, qu'il battit Démétrius, fils d'Euthydème, qui essaya de reconquérir le trône de son père. Mais lorsqu'il rentrait dans la Bactriane pour jouir du repos et de la gloire de son triomphe, il périt de la main de son fils qu'il avait associé à la royauté, et qui, fier de ce parricide, foula aux pieds des chevaux le corps ensanglanté

---

tails que peuvent fournir les auteurs grecs et latins sur le royaume de Bactriane, se contente de nommer Stasanor comme le premier gouverneur de cette contrée pour les Séleucides, et passe ensuite à Théodote. *Voyez* dans l'auteur, page 32-38. *Historia Regni Græcorum Bactriani Petropoli*, 1738; in-4°.

[1] De Guignes a commis une erreur en disant que Ménandre, quatrième roi de la Bactriane, était fils d'Euthydème. (*Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, tom. xxv.) Bayer nous a semblé prouver que le fils d'Euthydème, nommé *Démétrius*, n'a jamais régné sur les Bactriens.

de son père et défendit qu'on lui rendît les honneurs funèbres [1]. Eucratide II, 146, fut le dernier roi des Bactriens. Allié de Démétrius II dans la guerre contre les Parthes, il fut entraîné dans la ruine de ce prince. La Bactriane fut conquise et réunie à l'empire des Arsacides, 141.

§ VI. — *Royaume de Pergame*, 283-129.

La ville de Pergame, une des plus considérables de l'Asie mineure, par le nombre de ses habitans et par la magnificence des ouvrages publics qui la décoraient, fut en partie redevable de sa grandeur à Lysimaque, qui s'en rendit maître après la bataille d'Ipsus. Il en confia le gouvernement à Philétère, qui, quoique d'une obscure naissance, occupait un rang distingué à sa cour. Lorsque les intrigues et l'ambition d'Arsinoé, poursuivant le vieux monarque de la Thrace des soupçons les plus odieux, lui eurent arraché la condamnation de son fils Agatoclès, Philétère, dans la prévoyance de l'orage qui allait éclater, se retira dans son gouvernement de Pergame et se plaça sous la protection du roi de Syrie Séleucus. La victoire de ce prince sur Lysimaque, et l'attentat de Ptolémée Céraunus sur le roi de Syrie, 280-279, délivrèrent le gouverneur de Pergame de ses justes craintes, et il résolut de s'emparer du pays et des richesses qui avaient été confiés à sa garde. Il s'attira la bienveillance d'Antiochus Soter, en lui envoyant les cendres de son père; se fortifia en même temps de l'alliance des princes voisins, et, à l'aide de ses trésors, il se maintint pendant vingt ans dans la possession de Pergame et de son territoire. Il eut pour successeur *Eumène Ier*, son neveu, 263. Le roi de Syrie, alarmé des progrès de cette domination naissante, qui le menaçait de lui enlever toutes les provinces situées en deçà

[1] Justin, livre xxi, chap. 6.

du mont Taurus, voulut la détruire par la guerre, et il s'avança jusqu'à Sardes avec une armée. Eumène triompha de ses efforts, et, par ce succès, il consolida et agrandit la puissance qu'il tenait de Philétère. A Eumène succéda, 241, son cousin *Attale Ier*, qui, après une grande victoire remportée sur les Galates, prit le premier le titre de roi [1]. Il fut l'allié des Romains et les aida dans la guerre contre Philippe, en combattant avec les Rhodiens. Attale a mérité les éloges des historiens les plus graves de l'antiquité, par l'usage noble et généreux qu'il fit de ses richesses, par la dignité de toute sa vie et par l'éclat de ses exploits guerriers. Il mourut, après quarante-trois ans de règne, dans le temps qu'il était tout occupé du projet le plus glorieux, de rendre à la Grèce son ancienne liberté, 198. L'aîné de ses fils, *Eumène II*, prit à sa mort les rênes du gouvernement : il suivit l'exemple de son père, en restant fidèle à l'alliance des Romains. Il aida Flamininus dans la guerre contre Nabis; rejeta les offres d'Antiochus le Grand, roi de Syrie; avertit le sénat de ses vues, et contribua au succès de la première expédition que les troupes de la république tentèrent en Asie. Il fit un voyage à Rome, où le sénat lui témoigna sa reconnaissance par l'accueil le plus honorable et par la cession de tous les pays qu'Antiochus avait possédés en deçà du mont Taurus, ainsi que des provinces situées entre le mont Taurus et le Méandre. Son attachement pour les Romains et l'agrandissement de son territoire excitèrent la jalousie de Prusias, roi de Bithynie, auprès duquel s'était réfugié Annibal. Dans le cours de la guerre qui s'éleva entre ces deux princes, le général carthaginois détermina presque toujours la victoire en faveur de Prusias. Mais les craintes de Rome et la lâcheté de Prusias réduisirent Annibal à terminer sa vie par le poison. Débarrassé de cette guerre, vainqueur de Pharnace,

---

[1] Polybe, liv. XVIII, chap. 24. Tite-Live, liv. XXXIII, chap. 21.

roi de Pont, Eumène s'allia avec Antiochus Epiphane, qu'il replaça sur le trône de Syrie, et il fit un second voyage à Rome pour dévoiler au sénat les intrigues secrètes et les préparatifs de Persée, 172. L'attentat du roi de Macédoine contre Eumène détermina les Romains à prendre les armes pour tirer vengeance de l'outrage fait à l'un de leurs plus fidèles alliés. Avant la fin de cette nouvelle guerre, le roi de Pergame, qui voyait avec inquiétude tomber toutes les puissances qui pouvaient garantir son indépendance, se rapprocha de Persée et devint suspect aux Romains, qui encouragèrent l'ambition de son frère Attale. Eumène fit pour son compte des conquêtes en Galatie et en Bithynie, et mourut après quarante ans de règne, 157. Il avait fait planter le bois célèbre de *Nicephorium* et enrichi Pergame de monumens et de bibliothèques.

Le testament d'Eumène et les vœux du peuple élevèrent Attalus II, son frère, sur le trône de Pergame, 157. Eumène n'avait laissé qu'un fils à peine sorti de l'enfance; les besoins de l'Etat demandaient un prince capable de détourner, par son habileté, les malheurs dont la monarchie était menacée. Démétrius Ier et Prusias en méditaient la conquête, et les autres souverains de l'Asie favorisaient les efforts de ces deux puissances. Les Romains, autrefois l'appui de Pergame, l'abandonnaient à tous ses ennemis. Attale signala le commencement de son règne par la conquête de la Cappadoce, dont il dépouilla Oropherne pour la rendre à Ariarathe VII. Ce succès hâta les hostilités de Prusias, qui envahit le territoire de Pergame, battit et extermina les troupes qui lui furent opposées. Sourd aux représentations du sénat romain, il continua une guerre désastreuse; mais les menaces de ses ambassadeurs lui firent tomber les armes des mains, et par la paix onéreuse à laquelle il se soumit, il perdit à la fois les avantages et l'honneur de la victoire. Fort de l'appui de Rome, Attale se vengea de son ennemi, en excitant son fils Nicomède à la

révolte et en lui donnant les moyens de s'emparer de la Bithynie. Après la catastrophe de Prusias, il repoussa Diégulis, chef d'un des cantons de la Thrace, et aida le consul Mummius à se rendre maître de Corinthe et à renverser ainsi ce dernier boulevard de la liberté des Grecs. Il passa les dernières années de sa vie dans la mollesse et l'oisiveté, et fut empoisonné, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, par son neveu *Attale III*, impatient de parvenir au trône, 137. Ce crime donna lieu à une guerre entre les royaumes de Pergame et de Bithynie. Nicomède voulut venger sur un prince parricide la mort d'Attale II qui avait été son bienfaiteur. Le succès ne répondit pas à la justice de sa cause. Battu dans plusieurs actions par le roi de Pergame, il aurait été dépouillé de ses états, sans la médiation toute puissante des Romains, qui modéra le ressentiment et l'ambition du vainqueur. Les succès qu'avait obtenus Attale ne suspendirent pas le cours de ses cruautés. Les princes du sang, ses amis, furent victimes de sa tyrannie. Livré à l'étude et à la culture des plantes vénéneuses [1], il se faisait un jeu cruel d'empoisonner les personnes les plus distinguées de son royaume. Dans les derniers jours de sa vie, se voyant sans postérité, il déclara, par son testament, le peuple romain héritier de ses richesses et de sa couronne, 132. Mais Aristonic, fils naturel d'Eumène, la réclama, se rendit maître de Pergame par les armes, et attira facilement dans son parti un grand nombre de villes accoutumées à obéir à un gouvernement monarchique. D'abord vainqueur des Romains commandés par le consul Licinius Crassus, il fut complètement défait par Perpenna et Manius Aquilius, fait prisonnier et conduit à Rome, où il fut étranglé après avoir servi d'ornement au char du triomphateur, 129.

---

[1] Justin, liv. XXXVI, § 4. *Géogr. de Strabon*, liv. XIII, chap. 14, § 1 et suiv. L'abbé Sévin a écrit sur les rois de Pergame trois Mémoires, insérés dans le tome XII de l'*Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*.

Aristonic fut le dernier des Attalides qui occupèrent le trône de Pergame cent cinquante-quatre ans, 283-129.

§ VII. — *Royaume de Bithynie*, 324-75.

Le géographe Strabon, qui nous a fourni la plupart des détails que nous avons présentés sur les rois de Pergame, est moins riche de notions sur ceux de Bithynie[1]. Il est impossible de remonter jusqu'à l'origine de cette monarchie. Les auteurs de l'antiquité sont remplis de tant de contradictions que ce serait s'exposer à commettre des erreurs inévitables si l'on adoptait quelques-unes des traditions fabuleuses racontées par les poètes et les mythologues. Le seul fait incontestable, c'est que les *Bibryces* et les *Bithyniens* ont occupé la contrée à laquelle ils ont donné successivement leur nom. Quarante-neuf rois ont régné en Bithynie depuis l'origine de ce royaume jusqu'à sa réduction par les Romains. On ne connaît les noms que de quelques-uns de ces princes. Pendant le règne de *Prusias* la Bithynie fut conquise par Crœsus, qui la perdit peu de temps après, avec son royaume et sa liberté, par la victoire que Cyrus remporta dans les plaines de Thymbrée. Les successeurs de Cyrus laissèrent leur titre aux rois de Bithynie, tout en leur imposant la même soumission qu'à des esclaves. Cette contrée était gouvernée par *Bas* lorsque Alexandre passa en Asie pour détruire la monarchie des Perses. Pendant que le conquérant macédonien parcourait l'Asie en triomphateur, son général Calas se faisait batre par le roi det Bithynie, qui conserva le trône jusqu'à sa mort, 320. Zipætès, fils de Bas, s'affermit dans la possession de son royaume à la faveur des guerres des généraux d'Alexandre. Il entreprit même le siége d'Astacus et de Chalcédoine, qu'il abandonna peu de temps après, dans

---

[1] *Géogr. de Strabon*, liv. XII, chap. 3, § 8.

la crainte qu'Antigone, pour les secourir, ne fît une invasion dans ses propres états. Zipætès avait aussi un ennemi redoutable dans Lysimaque, qui attaqua la Bithynie par ses généraux : ils échouèrent dans leur expédition. Cependant les ravages auxquels son royaume fut souvent en proie affaiblirent la puissance de Zipætès, qui ne fit aucune conquête durable, quoiqu'il ait remporté un grand nombre de victoires. Il eut pour successeur l'aîné de ses fils, *Nicomède Ier*, qui fit massacrer tous ses frères, à l'exception de Zibœas, qui, s'étant soustrait à sa fureur, chercha son salut dans la révolte et fut reconnu par une partie de la Bithynie, 280. Les mouvemens de Zibœas et les préparatifs d'Antiochus Soter, qui annonçaient des prétentions sur son royaume, décidèrent Nicomède à appeler les Gaulois en Asie. Ils abandonnèrent les contrées de la Thrace, où ils étaient établis, 278, et vinrent offrir au roi de Bithynie les secours avec lesquels il triompha des efforts d'Antiochus. Le vainqueur reconnaissant partagea avec eux les fruits de sa victoire, et leur abandonna la contrée à laquelle ils donnèrent le nom de *Galatie*. Nicomède mourut vers l'an 250 avant J.-C. Il avait fondé Nicomédie, qui fut la capitale du royaume. La Bithynie fut, après sa mort, en proie à la guerre civile. Deux de ses fils, d'un lit différent, et son frère Zibœas se disputèrent la couronne. *Ziélas*, vainqueur de ses rivaux, voulut faire massacrer les chefs des Gaulois qui lui avaient donné la victoire; mais il fut lui-même victime de sa trahison et périt de la main des Gaulois, instruits de son crime, 237.

Les Bithyniens, après la catastrophe de Ziélas, déférèrent la couronne à Prusias, son fils. Il signala le commencement de son règne en dépouillant Zibœas des cantons qui lui étaient échus en partage et en réunissant ainsi sous ses lois toute la Bithynie. Ce prince eut de sanglans démêlés avec Eumène, roi de Pergame, le vainquit par les stratagêmes d'Annibal, qu'il avait reçu

à sa cour; mais il ne put pas profiter de sa victoire, arrêté par la volonté des Romains, dont il ne rougit pas de se déclarer l'esclave. Il vécut jusqu'à un âge très-avancé, et régna près de soixante ans. *Nicomède II* monta sur le trône, souillé par le meurtre de son père, 148. Attaqué par Mithridate, roi de Pont, il fut redevable de la conservation de ses états à la protection de Rome. Son fils, *Nicomède III*, fut tour à tour l'allié et l'ennemi de Mithridate, qui le chassa de son trône et le condamna pendant quelque temps à une vie privée. Il mourut l'an 75, instituant le peuple romain pour héritier de ses états [1].

§ VIII. — *République de Rhodes*, 480-31.

Il paraît certain que la royauté fut abolie à Rhodes l'an 480 avant J.-C. : un gouvernement formé d'élémens de démocratie et d'aristocratie [2] fut substitué à la monarchie. Les richesses des habitans s'étant accrues par le commerce, les Rhodiens mirent un grand soin à contenir les pauvres, soit en les établissant dans des colonies, soit en leur faisant des distributions périodiques de blé. Il y avait même un usage ancien, qui était passé en loi, en vertu duquel les citoyens riches devaient soutenir ceux qui ne l'étaient pas. Les pauvres étaient astreints, moyennant un salaire fixe et assuré, à rendre certains services à l'État, de sorte qu'ils avaient toujours de quoi subsister, et que la cité ne manquait point de bras pour ses besoins et surtout pour la marine [3]. L'entrée de quelques arsenaux, qui étaient la richesse et la force de la ville, était défendue à la multitude sous peine de la vie. A Rhodes tout ce qui con-

---

[1] *Voyez*, pour l'histoire des rois de Bithynie, les excellens *Mémoires de l'abbé Sévin*, insérés dans les tomes XII, XV et XVI de l'*Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, et la *compilation de Vaillant*, déjà citée.

[2] *Géogr. de Strabon*, liv. XIV, chap. 2, § 5 et suiv.

[3] Plutarque, *Vie de Démétrius*, § 12.

cernait la marine, la construction des vaisseaux, était mieux ordonné qu'ailleurs et administré avec un soin extrême. Aussi les Rhodiens, quoiqu'ils ne possédassent primitivement qu'un territoire peu étendu, accrurent considérablement leur puissance : ils établirent des colonies en Espagne, dans les îles Baléares; dominèrent dans la Carie; balancèrent la puissance des Séleucides, et furent les auxiliaires les plus utiles des Romains dans les guerres qui leur soumirent l'Asie depuis la mer Egée jusqu'à l'Euphrate.

La fortune des Rhodiens fut pleine de vicissitudes. Pendant la guerre du Péloponèse, Rhodes embrassa d'abord le parti d'Athènes; après le désastre de Syracuse, elle se déclara pour les Lacédémoniens. Les victoires de l'Athénien Conon la rendirent à l'alliance de sa patrie, 391. Le despotisme d'Athènes, qui avait recouvré une partie de sa puissance, força les Rhodiens à la révolte, et quatre ans de combats et les talens d'Iphicrate et de Timothée ne suffirent pas pour réduire cette cité, dont la résistance fut rendue plus opiniâtre par les secours de Chio, de Chos et de Byzance, 355 [1]. Les villes alliées recouvrèrent leur indépendance. Mais peu de temps après Rhodes fut asservie par Mausole, roi de Carie, qui détruisit les principes du gouvernement populaire pour établir une oligarchie. Le peuple, tyrannisé par les grands, se révolta, chassa les garnisons de Mausole, et prit les armes contre Artémise, sa veuve, pour défendre sa liberté menacée; mais les ruses de cette princesse firent tomber entre ses mains la capitale et les principaux habitans, qu'elle fit égorger. Les Rhodiens, gémissant sous le joug d'Artémise, eurent un défenseur éloquent dans Démosthène, et furent rendus à la liberté par les armes des Athéniens. Philippe trouva souvent les Rhodiens opposés à ses entreprises contre Byzance et les villes de la Chersonèse de Thrace; mais ils

[1] Diodore de Sicile, liv. XVI, chap. 10.

se placèrent volontairement sous la domination d'Alexandre, quoique son plus redoutable ennemi, Memnon, eût vu le jour dans leurs murs. A la mort du héros macédonien, ils massacrèrent la garnison qu'ils avaient reçue dans leur ville, espérant de se maintenir libres au milieu des guerres sanglantes par lesquelles les généraux d'Alexandre épuisaient leurs forces pour satisfaire une insatiable ambition. Mais il leur fut impossible de conserver la neutralité : sur leur refus de fournir des secours à Antigone contre l'île de Chypre, Démétrius, son fils, en entreprit le siége, qui lui a valu le titre de *Poliorcète*. Les Rhodiens résistèrent pendant un an aux efforts de leur redoutable ennemi : quinze cents machines dressées sur leurs remparts en défendaient l'approche et lançaient la mort dans les rangs macédoniens. Les rois et les peuples intercédèrent en faveur de Rhodes, que son ennemi déclara invincible, et à laquelle il accorda une paix honorable, 304.

Les Rhodiens, livrés ensuite au commerce, réparèrent rapidement les pertes essuyées dans la guerre. En 224, un tremblement de terre qui renversa un grand nombre de villes abattit le fameux colosse qu'ils avaient consacré au soleil. Les dons des peuples, sollicités par des ambassades pour remédier à ce désastre, enrichissent les Rhodiens, qui invoquent l'autorité des oracles pour ne pas relever le colosse. Ils embrassent successivement la cause de Rome contre Philippe et Antiochus, et en obtiennent la Carie et la Lycie, qu'ils font gémir sous un joug de fer. Leur conduite incertaine dans la guerre de Persée les rend suspects à Rome, où ils sont vainement défendus par le censeur Caton. Ils perdent les provinces qui leur ont été données par le sénat. Quelque temps après ils les recouvrent en partie, ainsi que les bonnes grâces du peuple, en forçant les Cauniens à abandonner le siége de Calynde, ville de Carie. Pendant la guerre de Mithridate Rhodes signale sa fidélité pour Rome en donnant asile à tous les citoyens qui fuyaient

la haine implacable du roi de Pont; elle se défend avec succès contre ses armes, 88. Dans la guerre des pirates, ses flottes ont une grande part aux victoires de Pompée. Cassius la punit cruellement d'avoir suivi le parti de César, et lui impose un tribut de cinq cents talens. Depuis cette époque les Rhodiens ne jouissent que d'une faible liberté sous la domination de Rome. Leur ville fut regardée comme la capitale de *la province des îles* sous les empereurs [1].

C.

CHAPITRE XLIX.

Histoire des Juifs, depuis la fin de la captivité de Babylone, jusqu'au règne d'Hérode. 536-40 avant *J.-C.*

Nous avons raconté ailleurs [2] l'histoire du peuple de Dieu, depuis la création du monde, jusqu'à la captivité des Juifs à Babylone. Nous allons reprendre ici les faits au point où nous les avons laissés, et les conduire jusqu'au règne d'Hérode, dont l'histoire est intimement liée avec celle d'Auguste et celle de la naissance du Messie, qui auront dans d'autres parties les développemens nécessaires. Nous ne nous occuperons dans ce chapitre que de l'histoire politique du peuple juif pendant une période de cinq siècles.

Les Juifs, constitués en corps de nation par l'édit de Cyrus, restent tributaires des Perses jusqu'à la destruction de leur empire par Alexan-

[1] Tite-Live, Diodore de Sicile, Plutarque et Appien sont les principaux auteurs anciens qui nous font connaître Rhodes dans la période que nous venons de parcourir. L'ouvrage de Meursius (*Rhodus, sive de illius insulæ, atque urbis rebus memoratu dignis. Amst.* 1675, in-4°) est malheureusement une compilation où l'on désirerait plus d'ordre et de méthode; l'on regrette que l'auteur ait écrit confusément tout ce qu'il a trouvé de détails dans les écrivains de l'antiquité. *Promiscuè prout quæque se offerent enarremus*, dit-il, liv. II, chap. 1.

[2] Dans les quatre premiers chapitres du Précis de l'Histoire ancienne

dre. La reconstruction de leur ville et de leur temple, les progrès de leur prospérité, réveillent autour d'eux d'anciennes rivalités. Le souvenir récent de leur infortune les maintient dans l'obéissance jusqu'au règne d'Ochus, sous lequel le mouvement général des peuples de l'Asie les entraîne dans la révolte, et les précipite dans de nouveaux malheurs. Les Juifs doivent nécessairement subir le joug des Macédoniens, vainqueurs de l'Asie. Placés entre l'Egypte et la Syrie, ils sont tour à tour sous la domination des Séleucides et des Lagides; ils suivent toutes les révolutions de ces puissances rivales, et éprouvent des maux infinis, ou par les hostilités continuelles auxquelles elles se livrent, ou par les affreuses persécutions que leur fait souffrir le fanatisme sanguinaire du successeur de Séleucus. Sous les Machabées, la Judée répare ses malheurs et recouvre son indépendance. Le génie et le patriotisme de ces grands hommes font des Juifs un peuple nouveau. Mais à leur mort, ils retombent dans leur antique faiblesse, et l'institution de la royauté ne les sauve pas de l'anarchie. La soumission de la Syrie par les Romains place les Juifs sous leur influence toute puissante. La volonté du sénat ou des généraux de la république dispose du trône de Jérusalem. Ils respectent leur religion, mais ils pillent les richesses de leur temple. Hérode, fameux par son génie, ses guerres et sa barbarie, conserve la royauté avec quelque indépendance, et voit se préparer, sans le comprendre, le grand mystère de la régénération du monde, par la naissance du Christ, qu'il veut en vain livrer à la mort.

§ I. — *Etat des Juifs depuis la fin de la captivité de Babylone, jusqu'à la destruction de l'empire des Perses par Alexandre le Grand,* 536-330.

536. La mort de Cyaxare II (Darius le Mède) laisse Cyrus maître d'un vaste empire, qui s'étend depuis la mer Egée jusqu'à l'Indus. Ce prince, touché de l'état des Juifs, rend, dans la première année de son règne, un édit qui leur permet de retourner à Jérusalem, et qui met fin aux soixante-dix ans de leur captivité prédits par Jérémie. Daniel, aussi distingué par sa piété que par la sagesse de ses conseils, exerce une salutaire influence sur l'esprit du roi des Perses, et obtient que les débris du peuple de Dieu soient rendus au sol où il avait si long-temps prospéré. Quarante-deux mille trois cent soixante Juifs abandonnent seulement Babylone, et se transportent à Jérusalem, sous la conduite du grand-prêtre Jésus ou Josué, fils de Josedec, et de Zorobabel, fils de Salathiel. La seconde année de leur retour dans

leur patrie, ils jettent les fondemens du Temple, dont la construction demeure suspendue pendant seize ans, par l'effet de la jalousie et des intrigues des Samaritains. Soutenus par les conseils des prophètes Aggée et Zacharie, ils reprennent leur ouvrage, et Darius, fils d'Hystaspe, les encourage dans leur entreprise, en cassant l'édit du mage Smerdis qui s'y était opposé.

Cependant les Juifs, séparés par leur religion des autres peuples de l'empire des Perses, avaient de puissans ennemis à la cour de Darius. Dieu fait servir les charmes d'Esther au salut de son peuple[1]. Cette jeune Juive, nièce de Mardochée, devient l'épouse de Darius, et obtient de ce prince le châtiment du perfide Aman, qui avait résolu d'exterminer toute sa nation. Les persécuteurs des Juifs subissent dans tout l'empire les supplices qu'ils leur ont réservés, et Mardochée succède à Aman dans les fonctions de premier ministre. Une fête solennelle consacre à jamais le souvenir de leur triomphe. L'an 516 avant J.-C. la construction du Temple est achevée, et les prêtres en célèbrent la dédicace par de grandes réjouissances. Pendant les règnes de Darius et de Xerxès, les Juifs jouissent de la même protection; ils ne prennent aucune part aux révoltes des peuples tributaires contre les Perses, et échappent à leurs désastres. Soumis à l'autorité d'un gouverneur et à l'influence de leurs grands-prêtres, ils réparent leurs pertes et, à la faveur d'une longue paix, recouvrent une partie de leur antique prospérité. En 454 ils reconstruisent les murs de Jérusalem. Néhémie, l'un des officiers d'Artaxerxès-Longuemain, dirige cet ouvrage, tandis que Esdras remet en ordre les livres sacrés, règle ce qui regarde l'Etat et la religion, et oblige les prêtres et les lévites de se conformer à la loi ancienne, qui leur défend d'épouser des femmes étrangères. Mais la vigilance

---

[1] Voir le livre d'*Esther*, composé par Mardochée et par Esther elle-même.

de Néhémie et d'Esdras est impuissante pour détruire tous les abus. Le peuple est accablé, même sous leur administration, par l'avarice des riches, qui réduisent en esclavage les enfans de ceux dont ils ont dévoré la fortune par l'usure. Les prophéties de Malachie reproduisent avec vérité le tableau de la misère du peuple et de la corruption des grands. La sévérité de Néhémie amène, 437, une scission dans le peuple juif. Manassé, chassé de Jérusalem, se retire à Samarie auprès de Sanabastat, gouverneur des Cuthéens. Ce dernier, ennemi implacable des Juifs, fait élever à Garizim un temple en tout semblable à celui de Jérusalem, et ouvre un asile à tous les mécontens. L'établissement de ce temple achève de rendre irréconciliables les deux peuples qui, dès ce moment, oubliant leur origine commune, ne sont occupés que des moyens de s'entre-détruire.

Un crime horrible souille, l'an 397, le temple de Jérusalem. La charge de grand-prêtre, la plus élevée chez les Juifs depuis l'abolition de la royauté, est disputée par deux frères, Jonathan et Jésus. Le dernier succombe, et reçoit la mort dans le temple même du Seigneur, de la main de son frère. Jonathan exerce les fonctions de grand-prêtre, quoique ses mains aient été souillées de sang; mais le gouverneur de Syrie lui fait expier ce crime en lui imposant, ainsi qu'à tous les Juifs, un tribut auquel ils restent condamnés jusqu'à la fin du règne d'Artaxerxès-Mnénon.

La tyrannie d'Ochus ayant ébranlé presque tout l'empire des Perses, les Juifs se laissent entraîner par l'exemple des Phéniciens, et arborent l'étendard de la révolte. La défaite des Phéniciens et la prise de Sidon permettent à Ochus de tourner ses forces contre les Juifs. Une partie de la Judée est ravagée, et les habitans versent les uns leur sang contre les Egyptiens rebelles; les autres, arrachés à leur patrie, sont transportés dans l'Hyrcanie, le long de la mer Caspienne, 351.

C'est pendant la grande-sacrificature de Jaddus, suc-

cesseur de Jonathan, qu'Alexandre, maître des côtes maritimes de l'empire des Perses et de la Phénicie, pénètre dans Jérusalem. Josèphe est le seul historien qui raconte le voyage d'Alexandre dans la Judée, et ses entretiens miraculeux avec Jaddus [1]. Le conquérant, après avoir parcouru les prophéties qui annoncent ses victoires et la fin de la ruine des Perses, aurait fait des sacrifices au vrai Dieu, et accordé aux Juifs l'exemption de tout impôt pendant l'année sabbatique. Les Samaritains, mécontens de ne pas avoir obtenu la même faveur, massacrent, dans son palais, leur gouverneur Andromaque. Alexandre, à son retour d'Egypte, tire une vengeance éclatante du meurtre d'Andromaque, chasse de Samarie tous les habitans, et les remplace par une colonie de Macédoniens. Sichem, située sur le mont Garizim reçoit les Samaritains fugitifs et devient la métropole de leur secte, 332. La Judée partage le sort des provinces soumises à Darius et conquises par Alexandre ; devenue tributaire des Macédoniens, elle est administrée par le gouverneur de l'Egypte et de la Phénicie, 330.

§ II. — *Etat des Juifs depuis la destruction de l'empire des Perses par Alexandre, jusqu'au moment où la Judée recouvre son indépendance sous les Machabées*, 330-167.

La Judée, tributaire des Macédoniens, tombe en partage, après la mort d'Alexandre, à Laomédon, un de ses lieutenans. Ce dernier n'en conserve le gouvernement que quelques années. Il est battu par Ptolémée-Soter, qui réunit la Judée à l'Egypte, 320. Jérusalem se défend long-temps contre les efforts de Ptolémée, qui en triomphe en ordonnant l'assaut le jour du Sabbat, où la religion enchaîne les bras des habitans. D'abord

---

[1] *Histoire des Juifs* par Josèphe, liv. II, chap. 8.

il se montre sévère avec les Juifs; il en emmène plus de cent mille captifs en Egypte. Leur fidélité pour la famille d'Alexandre, qui a excité sa vengeance, leur rend sa bienveillance, et il les traite avec la même douceur que le reste de ses sujets. Cette générosité tourne à son profit et détermine un grand nombre de Juifs à se retirer dans son royaume, lorsque leur contrée passe, par la conquête, sous la puissance d'Antigone. Pendant ces révolutions l'Etat est administré par le grand-prêtre Simon, 292-284, qui embellit Jérusalem de monumens admirables, l'entoure de hautes murailles, et insère dans le canon des livres sacrés ceux d'Esdras, de Néhémie et des chroniques ou Paralipomènes. Depuis la bataille d'Ipsus, presque tous les états qui avaient appartenu à Antigone restent soumis à Séleucus Nicator. La Judée suit leur destinée; mais à la mort de ce prince elle est de nouveau ressaisie par les Lagides, sous la domination desquels elle reste jusqu'au règne d'Antiochus le Grand, 203. Un de ces princes, Ptolémée-Philadelphe, jaloux d'acquérir et de répandre la connaissance des livres de Moïse, fait venir en Egypte soixante-douze Juifs, pour les traduire dans la langue grecque. C'est la version des Septante qui a été déclarée canonique par l'Eglise. Malachie, mort vers le milieu du cinquième siècle, avait été le dernier prophète. Les Juifs, privés de ces hommes auxquels la sainteté de leur vie et leurs inspirations divines donnaient une grande autorite sur toute la nation, se séparent en différentes sectes, 219. On voit paraître les *Pharisiens*, les *Sadducéens* et les *Esséens* ou *Esséniens*, qui, s'éloignant de la pureté du dogme, adoptent quelques opinions erronées des philosophes de l'antiquité, et offrent aux justes le même paradis que Mahomet promit huit siècles après à ses fougueux disciples.

Antiochus le Grand, voulant rendre tout son éclat à la couronne des Séleucides, tenta la conquête de la Palestine, de la Cœlé-Syrie et de la Galilée. Mais ayant

été vaincu à Raphia au moment où il portait ses vues sur l'Egypte, il abandonne à Ptolémée-Philopator toutes ces contrées. Le vainqueur se rend à Jérusalem, et s'attire les imprécations des habitans et des prêtres en pénétrant dans le sanctuaire, qui n'était ouvert qu'une fois l'année au grand pontife. Philopator, indigné de la résistance religieuse qu'il a soulevée, exhale sa fureur par les plus horribles persécutions contre les Juifs. Il prive ceux qui habitent Alexandrie des priviléges dont ils étaient en jouissance depuis Alexandre, les marque du sceau de la servitude, et fait périr dans des affreux tourmens ceux que leur religion empêche de sacrifier à l'idolâtrie. Les Juifs, après la mort de ce prince, changent de domination, et sont subjugués dans deux campagnes par Antiochus le Grand, 203.

Ce prince, pour s'assurer cette nouvelle conquête, s'applique à faire aimer son administration; il récompense le zèle des habitans qui l'ont aidé à chasser de la citadelle de Jérusalem Scopas, général de Ptolémée Épiphane; il accorde à tout le peuple la permission de vivre selon ses lois et sa religion, répare les derniers désastres dont il a été la victime, et exempte de tout tribut pendant trois ans tous ceux qui s'établissent à Jérusalem, dépeuplée par la guerre et l'intolérance de Ptolémée-Philopator. L'ambition d'un Juif, nommé Simon, trouble le calme et le bonheur dont jouit la ville sainte. Jaloux de l'ascendant qu'avait obtenu le grand-prêtre Onias par sa piété et par sa fermeté, il excite l'avarice du roi de Syrie, et lui apprend que le sanctuaire renferme des trésors considérables, inutiles aux Juifs eux-mêmes. Séleucus-Philopator, 175, charmé d'avoir une occasion aussi favorable d'accroître ses richesses, charge son premier ministre Héliodore de ravir le riche dépôt consacré aux veuves et aux orphelins, et au service du temple. Les remontrances du grand-prêtre, les pleurs des habitans, ne peuvent arrêter l'avide ministre. Il se précipite dans le temple;

lorsqu'il va porter la main sur le trésor sacré, une apparition miraculeuse l'étonne; il tombe, frappé par une main divine, et retourne en Egypte proclamer la puissance du dieu des Juifs. Les intrigues de Simon ne sont pas ralenties par cette protection éclatante que le Seigneur accorde aux vertus et au patriotisme d'Onias, mais elles ne sont plus écoutées par Séleucus, qui envoie le traître en exil [1].

Antiochus Épiphane est le dernier Séleucide qui règne sur la Judée. Sous son empire, la grande-sacrificature devient vénale, et les Juifs se corrompent par leur commerce avec les Grecs. Joshua ou Jésus prend le nom de Jason pour plaire aux Grecs, calomnie son frère Onias auprès d'Antiochus, et offre à ce dernier quatre cent quarante talens pour obtenir l'emploi de grand-prêtre. Jason, ayant ainsi succédé à son frère en achetant le suffrage du roi de Syrie, introduit les mœurs grecques dans la Judée, et encourage par son exemple la plus criminelle dépravation. Mais bientôt un rival s'élève parmi ses propres ministres. Ménélaüs, envoyé à Antioche pour acquitter le tribut annuel auquel la Judée était condamnée, profite de son séjour à la cour pour gagner les bonnes grâces du roi, et il en obtient la grande-sacrificature. Jérusalem se partage entre les deux concurrens; après une lutte de peu de durée, Jason fuit chez les Ammonites, et laisse Ménélaüs jouir d'une victoire achetée par le plus lâche des sacrifices. Il ne se maintient qu'en promettant de renoncer à la loi de Moïse, et il fait mettre à mort, par le ministère d'Andronic, le vertueux Onias, qui lui reproche son indigne conduite. Ce dernier crime révolte les Grecs et Antiochus lui-même. Il le fait expier à Andronic, en ordonnant que son supplice ait lieu dans le lieu même où le grand-prêtre a été sacrifié. Quant à Ménélaüs, il obtient sa grâce en prodiguant

---

[1] Liv. II des *Machabées*, chap. 3.

au roi ses trésors; les habitans de Jérusalem subissent les plus cruelles exactions, et les repoussent, en égorgeant trois mille satellites de Ménélaüs, et Lysimaque, son propre frère.

Jérusalem va éprouver des maux plus horribles encore. Le bruit de la mort d'Antiochus, 170, occupé d'une expédition contre l'Egypte, s'étant répandu, Jason abandonne le pays des Ammonites, et rentre dans Jérusalem, dont les portes lui sont ouvertes par les nombreux ennemis du roi de Syrie et de Ménélaüs. Antiochus, informé de la joie qu'avait occasionée la fausse nouvelle de sa mort, marche en furieux sur Jérusalem, en chasse Jason, qui termine à Lacédémone une vie remplie de crimes et d'infortunes; égorge quarante mille Juifs, en réduit un pareil nombre en esclavage, profane le sanctuaire, et enlève du Temple tous les objets consacrés au culte du Seigneur. Deux ans après, 168, contraint de renoncer à la conquête de l'Egypte par un mot de Popilius Lœnas, ambassadeur de Rome, il se venge de cet affront sur la Judée, dont il semble vouloir consommer la ruine. Son lieutenant Apollonius la livre aux plus affreux ravages. Plusieurs quartiers de la capitale sont la proie des flammes. Cent mille Juifs sont emmenés en captivité. Des ruines de la ville, Apollonius fait construire une citadelle, qui sert à la fois à contenir la nation dans l'esclavage, et à lui interdire l'entrée du Temple. Le culte de l'idolâtrie est en même temps prescrit dans toute la Judée, et les supplices les plus cruels sont réservés aux habitans qui ont le courage d'observer la loi de Moïse. Antiochus se rend lui-même en Judée, afin de consommer la ruine du malheureux peuple qui la couvre de ses débris. Il ordonne le meurtre du pieux Éléazar, et celui de sept frères et de leur mère, qui bravent sa cruauté plutôt que de se montrer infidèles à leur religion. La tyrannie sanguinaire d'Antiochus allume dans quelques âmes magnanimes et guerrières le désir de la vengeance. Mathatias,

prêtre de la famille de Joarib, abandonne Jérusalem, pour n'être pas témoin des scènes horribles auxquelles donnent lieu et la barbarie des Syriens, et l'apostasie d'un grand nombre de Juifs. Il se retire à Modin, où, loin d'obéir aux ordres du lieutenant d'Antiochus, il donne le signal de la guerre. Ses cinq fils, tous animés du même courage, parcourent les montagnes et les déserts, rallient leurs compatriotes fugitifs, et parviennent à composer une petite armée, avec laquelle Mathathias commence à délivrer sa patrie du double despotisme qui l'accable. Les Assidéens, qui forment la secte la plus rigide des Juifs, le secondent de leur zèle. Il fait approuver par les prêtres la résolution de combattre le jour du Sabbat, et, par cette infraction à la loi de Moïse, commandée par la nécessité de la défense, il trompe la cruauté de ses ennemis, qui jusqu'ici ont choisi pour leurs exécutions le jour consacré au repos par la religion. Mathatias, qui a la gloire d'avoir entrepris la délivrance de la Judée, meurt sans avoir le bonheur de la terminer. Il laisse ce soin difficile à ses fils, dignes héritiers de ses vertus et de son patriotisme, 166.

§ III. — *Histoire sainte depuis le moment où les Juifs sont affranchis du joug des Syriens par Judas Machabée, jusqu'au règne d'Hérode,* 166-40.

Judas, surnommé *Machabée*, troisième fils de Mathatias, succède à toute l'autorité de son père, 166. Il forme une petite armée des Juifs qui brûlent de combattre sous ses ordres. Il parcourt la Judée, répare les villes, élève des fortifications et bat successivement dans une première campagne Apollonius et Seron, lieutenans d'Antiochus Epiphane, et dissipe les troupes plus considérables commandées par Nicanor et Gorgias. L'année suivante 165, d'autres succès signalent ses ar-

mes; Timothée et Bacchide sont défaits et perdent vingt mille hommes dans une seule action. Une victoire plus importante, obtenue sur Lysias, rend les Machabées maîtres de la montagne de Sion. Ils font une dédicace solennelle du Temple, le purifient des souillures de l'idolâtrie et rétablissent le culte du Seigneur. Quelques nations voisines, jalouses de ces succès, massacrent inhumainement les Juifs qui se sont réfugiés sur leurs terres. Pendant que Machabée s'éloigne de la Judée pour tirer vengeance de cette perfidie, ses frères Joseph et Azarias se portent imprudemment contre la place de Jamnia, et perdent deux mille hommes dans une sortie que font les assiégés. Cette perte est compensée par la mort déplorable du cruel persécuteur des Juifs, Antiochus Épiphane, et par plusieurs avantages considérables qui sont le fruit du courage infatigable de Judas Machabée, 164.

Le successeur d'Epiphane, Antiochus Eupator, monté fort jeune sur le trône, est livré, ainsi que son royaume, aux conseils et à l'influence de Lysias. Ce dernier, témoin de tant de victoires remportées par les Juifs, penchait pour le parti de la paix; mais les gouverneurs des provinces continuent la guerre et éprouvent de nouvelles pertes. Le roi lui-même est ainsi entraîné à combattre malgré lui et entreprend en personne des hostilités qu'il est obligé de suspendre pour s'opposer aux prétentions d'un rival de son trône, Démétrius-Soter, qui le lui ravit avec la vie. Une nouvelle guerre commence, et le défenseur de la Judée triomphe à la fois des embûches du traître Alcime et des derniers efforts de Nicanor, qu'il défait et qu'il tue à Béthoron, non loin de Samarie, 161. Une alliance, conclue avec Rome, semble assurer la tranquillité et l'indépendance des Juifs, quand Démétrius, pour effacer la honte de ses revers, charge Bacchide et Alcime du soin de sa vengeance. Judas, trop confiant dans son courage, marche à leur rencontre

avec une poignée de soldats, et reçoit le coup mortel au milieu de son triomphe.

La mort de ce grand homme porte en tous lieux la douleur et la consternation, et favorise les succès des Syriens. *Jonathas*, un de ses frères, lui succède. Il éprouve des revers, qu'il eût difficilement réparés par son courage et par sa constance, si Démétrius, menacé par Alexandre Bala, ne lui eût accordé la paix et la permission de rentrer dans Jérusalem, dont Alcime s'était rendu maître, 153. Il est recherché par Alexandre Bala, qui le reconnaît comme grand-prêtre et comme généralissime de la Judée. Revêtu de ce double titre, il consolide son autorité à la faveur des troubles de la Syrie, reprend la forteresse d'Acra, construite en 168 par Apollonius; mais il ne sait pas éviter les piéges de Tryphon, gouverneur d'Antioche, et périt à Ptolémaïs, avec ses enfans et mille hommes de sa suite, 144. Aussitôt un autre frère de Judas Machabée prend en main les rênes de l'Etat, et autant par ses alliances que par ses propres forces, il soutient la gloire de sa famille et est proclamé, 143, par un assentiment unanime, prince et chef de la nation juive. *Simon* agrandit et fortifie Joppé, sur la mer, et réduit, par la famine, la garnison syrienne qui est encore maîtresse de la citadelle de Jérusalem. Les Juifs, reconnaissans de tant de bienfaits, rendent héréditaire dans sa famille la double autorité qu'il exerce. Un décret solennel, déposé dans les archives du Temple, consacre le souvenir de cette révolution politique et de la délivrance de la Judée, qui semble définitive, 141 [1].

La république romaine se montre favorable à l'élévation de Simon; le roi de Syrie, Antiochus Sidétès, re-

---

[1] *Voyez*, pour l'histoire des Machabées, outre les livres de l'*Ancien Testament*, qui portent leur nom, l'*Histoire des Juifs*, par Prideaux (xIIe liv.), ouvrage plein de recherches, d'après lequel les auteurs de l'*Art de vérifier les dates* ont composé l'article des Juifs, depuis la décadence des royaumes de Juda et d'Israel, jusqu'à la naissance du Christ.

cherche son amitié. Cependant de grandes infortunes lui sont réservés, ainsi qu'au peuple qui lui doit sa prospérité et une partie de sa gloire. Trompé par les perfides protestations de Ptolémée, son gendre et gouverneur de Jéricho, il est égorgé dans un festin, avec deux de ses fils, Mathatias et Judas; *Jean Hyrcan* n'échappe à ce piége affreux que pour voir périr aussi misérablement sa mère et deux autres de ses frères. Jérusalem est bientôt après assiégée, et les habitans redeviennent tributaires des Syriens. Mais après la mort d'Antiochus Sidétès, 130, ils recouvrent leur indépendance, et subjuguent les Samaritains et les Iduméens. Les guerres intestines de l'Egypte et de la Syrie laissent respirer Jean Hyrcan, qui, pendant un règne de vingt-neuf ans, accroît considérablement ses richesses et sa puissance. Tout réussit au dehors à ce prince, et au dedans, son autorité n'est troublée que par la préférence qu'il accorde aux Sadducéens sur les Pharisiens. Le peuple partage le ressentiment de cette dernière secte, et cette inimitié devient dans la suite la cause de troubles funestes. Il meurt l'an 107 avant J.-C.

Aristobule Ier, l'aîné de ses fils, lui succède dans la grande-sacrificature et dans le gouvernement de l'Etat. Dès qu'il voit son pouvoir bien affermi, il prend le diadême et le titre de roi que n'avait osé prendre aucun de ceux qui avaient gouverné la Judée depuis la captivité de Babylone. Il fait mourir, dans une dure captivité, sa mère, pour avoir réclamé l'administration suprême, en vertu du testament de Jean Hyrcan. Il charge de fers trois de ses frères, partage l'autorité avec le quatrième, Antigone, qui périt victime de la jalousie de la reine Salomé. Aristobule meurt de désespoir en apprenant l'erreur funeste qui lui a fait ordonner le meurtre d'un frère chéri, 106.

Alexandre Jannée, 106-79. — Ce prince est à peine monté sur le trône qu'il fait périr un de ses frères, qu'il regarde comme un rival dangereux. Il attaque ensuite

Ptolémaïs, qui a secoué le joug des Syriens. Ptolémée Lathyre, roi de Chypre, marche au secours de cette place; Alexandre, pour contrebalancer ses forces, s'allie avec la reine d'Egypte, Cléopâtre. Il se donne entre les deux rois une bataille sanglante sur le Jourdain; le roi des Juifs y perd trente mille hommes; Lathyre souille cette victoire par une cruauté horrible dont l'histoire offre peu d'exemples. La Judée aurait été conquise sans les secours que Cléopâtre fournit à Alexandre, dans la vue d'empêcher le vainqueur de se rendre redoutable même à l'Egypte. Alexandre, enhardi par la retraite de Lathyre, reprend l'offensive et se rend maître de Gadara, d'Amathus, de Raphia, d'Anthedon et de Gaza, qu'il réduit en cendres, 97, après le siége le plus opiniâtre. De retour à Jérusalem, les Pharisiens, au lieu d'applaudir, insultent à ses triomphes. Le prince irrité fait mettre à mort par ses troupes six mille de ses sujets et compose sa garde de soldats mercenaires, levés en Pisidie et en Cilicie. Il attaque ensuite, sans succès, Obodas, roi des Arabes, et est obligé de renoncer à cette guerre pour tourner ses forces contre ses sujets révoltés. Il les soumet après plusieurs victoires sanglantes, quoiqu'ils soient soutenus par Démétrius, roi de Syrie. Huit cents d'entre eux sont mis en croix à Jérusalem, et leurs femmes et leurs enfans sont égorgés sous les yeux d'Alexandre, qui dans le même moment célèbre sa victoire par un festin somptueux. Ce prince cruel meurt quelques années après des suites de son intempérance et de sa débauche, 79. Alexandra, sa veuve, demeure maîtresse du gouvernement. Sa main trop faible laisse reprendre la supériorité aux Pharisiens. Ils exercent de sanglantes représailles sur les Sadducéens leurs ennemis; Jérusalem est inondée de sang; Alexandra n'oppose à ces calamités qu'une volonté impuissante, et laisse en mourant la couronne à son fils aîné, Hyrcan, 70.

Hyrcan II, 70; *Aristobule II, roi trois mois après.* — Hyrcan, l'aîné des fils d'Alexandre Jannée, est re-

connu roi par les Pharisiens. Ayant été battu à Jéricho par Aristobule, il lui cède le trône et le Sacerdoce après un règne de trois mois; mais les partisans du prince fugitif se préparent à lui rendre les droits qu'il a si lâchement abandonnés. Antipater se met à leur tête, et force Hyrcan à reprendre les armes. Aristobule, vaincu à son tour, fuit de Jérusalem et demande des secours à Pompée qui est devenu l'arbitre de l'Asie depuis la défaite de Mithridate, 65. Le général romain se décide pour le parti d'Hyrcan, jette Aristobule dans les fers, se rend maître de Jérusalem et assiége les ennemis dans le Temple, où ils se défendent pendant plusieurs mois avec opiniâtreté. Hyrcan triomphe ainsi par les secours de Rome; une partie de la Judée lui est enlevée, et il ne gouverne le reste qu'avec le titre de grand-prêtre. Aristobule et sa famille sont envoyés captifs à Rome. Un de ses enfans, Alexandre, échappé à l'esclavage, revendique les droits de son père, après le départ de Pompée. Gabinius combat et triomphe pour Hyrcan, auquel il rend la couronne. Le gouvernement de la Judée souffre d'importantes modifications et devient monarchique, avec quelques formes de l'aristocratie, 57. D'autres efforts, tentés par Alexandre et par Aristobule lui-même, ne sont pas plus heureux, et ne font qu'affermir dans son autorité Hyrcan, qui prend le titre d'*ethnarque*, 55. L'avarice de Gabinius et celle de Crassus, qui va combattre les Parthes, dépouillent le Temple de ses richesses. La Judée est agitée par la guerre civile de César et de Pompée; Hyrcan, malgré la protection dont il avait été l'objet de la part de Pompée, obtient la bienveillance de César, qui accorde aux Juifs tous leurs priviléges et la permission de reconstruire les murs de Jérusalem. De nouveaux troubles éclatent en Judée par l'ambition d'Antigone, qui ravit le trône à Hyrcan, et qui en est lui-même dépouillé par Hérode. Quoique étranger par sa naissance à la nation des Juifs, il est proclamé leur roi par la

protection d'Antoine et d'Octave, et par la volonté du sénat, 40. Depuis l'avénement d'*Hérode*, l'histoire politique des Juifs se confond avec celle de Rome.

C.

FIN DE LA SECONDE PARTIE DU PRÉCIS DE L'HISTOIRE ANCIENNE.

TABLE DES CHAPITRES

DE LA SECONDE PARTIE DU PRÉCIS DE L'HISTOIRE ANCIENNE.

SIXIÈME ÉPOQUE.

(Démembrement de la famille d'Alexandre d'abord en cinq, ensuite en quatre, enfin en trois grands royaumes, et en une foule de principautés particulières. — Ces états, depuis le golfe Adriatique jusqu'à l'Euphrate, tombent au pouvoir des Romains; et depuis l'Euphate jusqu'à l'Indus, au pouvoir des Parthes.)

FIN DE LA TABLE.



